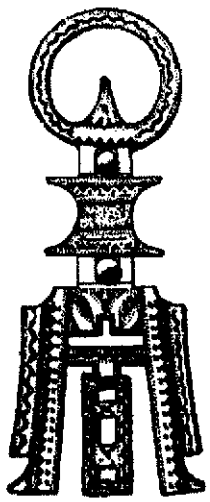
Méharistes du Niger

Contribution à l'histoire des unités montées à chameau
du territoire nigérien
1900 à 1962



Publié sous l'égide du

Centre d'études sur
l'histoire du Sahara

83, rue Vieille du Temple
75003 Paris

Couverture : Le GN 11 défile le 14 juillet 1959.
Aquarelle de J. Ernotte

Dos : Brevet des méharistes coloniaux (fabriqué par Drago)

© L'Harmattan, 2000
ISBN : 2-7384-9886-8

Marc CARLIER

Méharistes du Niger

Contribution à l'histoire des unités montées à chameau du territoire nigérien 1900 à 1962

L'Harmattan
5-7, rue de l'École Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc)
CANADA H2Y 1K9

L'Harmattan Hongrie
Hargita u. 3
1026 Budapest
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Bava, 37
10214 Torino
ITALIE

A tous ceux et à toutes celles
qui ont contribué
à la réalisation de cet ouvrage

Avant-propos

En découvrant la parution d'un nouvel ouvrage consacré aux "méharistes du Niger", le lecteur pourrait de prime abord croire qu'il n'est qu'un livre de souvenirs supplémentaire.

La brièveté de mon passage au groupe nomade de N'Guigmi, pour cause de décolonisation, ne me permet pas de réaliser un tel ouvrage. Toutefois, de cette courte période, j'ai conservé un souvenir ineffaçable qui m'a poussé durant toute ma vie militaire à achever ma carrière "coloniale" au Niger, territoire où je l'avais commencée.

C'est ainsi que j'ai retrouvé, non sans difficultés, une partie des goumiers que j'avais connus lors de mon premier séjour. J'étais loin de m'imaginer ce que j'allais découvrir dans la mesure où la sécheresse avait fait sentir ses effets désastreux ; de l'opulence, ils étaient passés à l'indigence tout aussi voyante, mais ô combien choquante. Nous en étions en partie responsables, du moins le commandement, car leur licenciement s'était fait dans la précipitation en dehors de la réglementation en vigueur à cette époque-là.

De ces retrouvailles date ma volonté de contribuer à l'étude des unités montées à chameau du Niger ; ce travail qui se voulait être au départ une étude, s'est transformé au fur et à mesure en devoir de Mémoire. En phase avec Pierre Gentil [1] ,je ne voulais pas que *« ceux qui ont peiné et souffert au cours de ces opérations de modeste envergure qui exigent autant de courage et de sacrifices que les grandes risquent de voir leur oeuvre tomber dans l'oubli »*. Le Niger a toujours été une terre du bout du monde...

Aussi j'ai tenté de reconstituer un journal de marche des unités montées à chameau depuis leur origine, où les hommes, quels qu'ils soient, ont autant d'importance que les faits. A cet effet, je me suis aidé de la documentation existante, malheureusement incomplète. Les archives, dont l'étude

---

[1] – Administrateur des Colonies ; mobilisé, a exercé les fonctions d'adjoint au commandant de cercle de Bilma de 1942 à 1943. A tiré de son séjour un ouvrage intitulé *Confins libyens, lac Tchad, fleuve Niger*, Charles Lavauzelle, 1946.

est passionnante, sont incomplètes et il est regrettable qu'en temps opportun rien n'ait été fait pour assurer leur préservation. J'ai donc fait appel aux témoignages des mes anciens qui ont été plus de quarante à me répondre. J'ai été profondément touché de leur collaboration plus particulièrement de la part des plus anciens ; je tiens à leur exprimer toute ma reconnaissance.

Je n'oublie pas non plus tous ceux qui m'ont aidé dans la réalisation de ce travail et ils sont si nombreux que je ne peux les citer tous, je les prie de m'en excuser.

Je suis conscient de mes insuffisances, mais mon travail n'est qu'un début ; je souhaite que chacun apporte sa pierre à la réalisation de cet édifice.

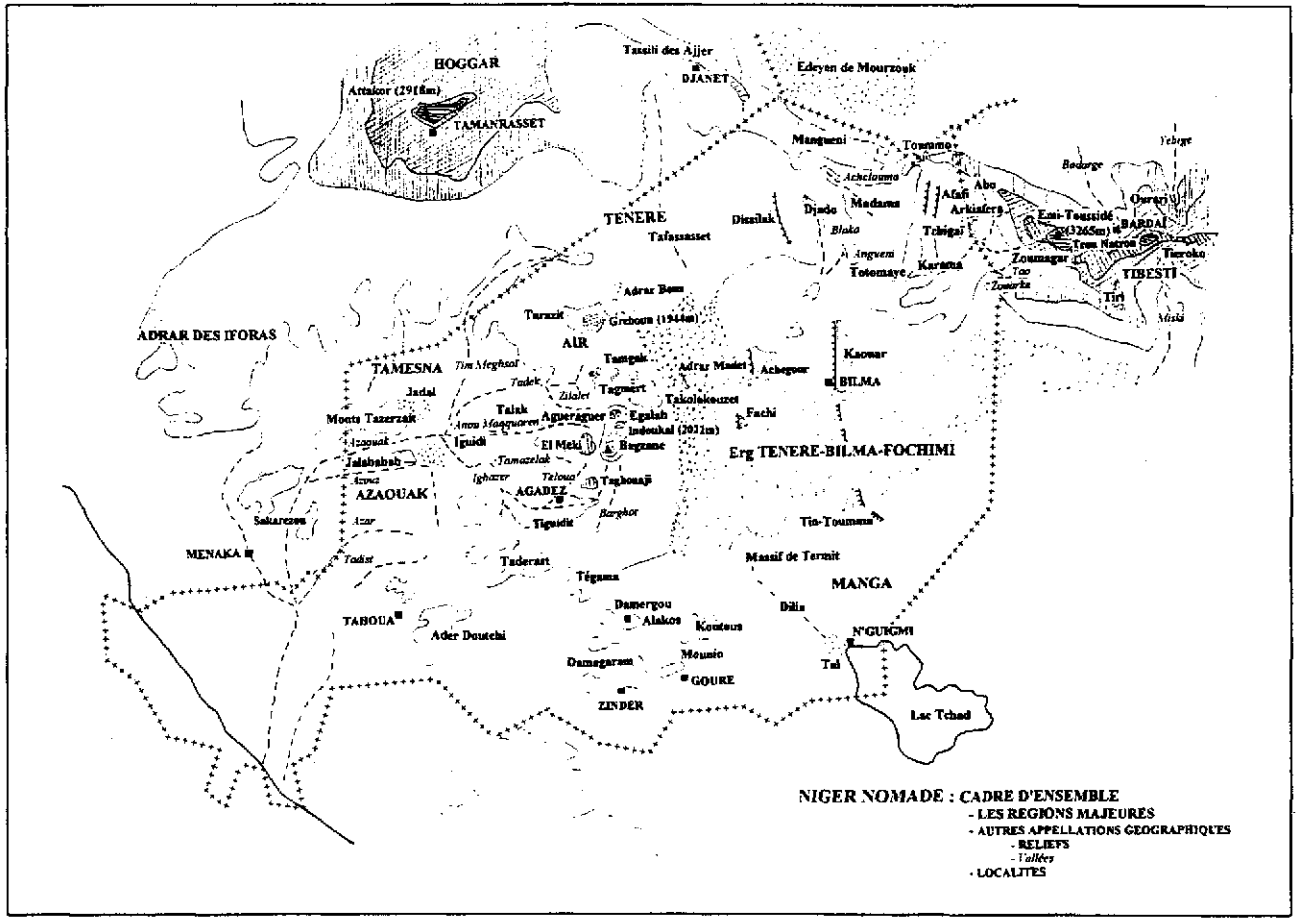
Enfin, j'ai une pensée toute particulière pour tous ceux que nous avons laissés au Niger et qui, sans avoir bénéficié d'aucune retombée, demeurent profondément attachés à notre pays.

Marc Carlier

Chapitre I

Présentation du Milieu

Cet ouvrage portant pour l'essentiel sur les unités montées à chameau du Niger, il convient au préalable d'avoir une certaine idée du cadre géographique dans lequel elles ont agi, ainsi que des populations qu'elles ont côtoyées. Il convient également d'avoir constamment en mémoire le fait que le Niger, de création toute récente, est un vaste territoire, le double de la France, situé à l'extrémité de l'Afrique de l'ouest, où les distances sont énormes, près de deux mille kilomètres du sud-ouest au nord-est, près de mille kilomètres du sud au nord.



NIGER NOMADE : CADRE D'ENSEMBLE

- LES REGIONS MAJEURES
- AUTRES APPELLATIONS GEOGRAPHIQUES
  - RELIEFS
  - *Vallées*
- LOCALITES

11 Cadre géographique [1]

Le Niger, situé au sud du Sahara proprement dit, n'en est pas moins un pays où le désert domine, le Sahel fluctuant au gré des caprices pluviométriques.

Comme la plupart des états de l'Afrique de l'ouest, il ne possède pas de frontières naturelles ; aussi faut-il dépasser ce cadre pour obtenir une figuration plus parlante du milieu physique.

Ce pays se présente sous la forme de deux grands bassins, l'un à l'est qui n'est que la partie occidentale de l'immense dépression tchadienne, l'autre à l'ouest le bassin des Oulliminden ou de l'Azaouak, fleuve qui jadis constituait le cours principal du Niger. Ils ont été drainés par tout un réseau hydrographique que l'on a du mal à imaginer aujourd'hui compte tenu de sa fossilisation ; ainsi, dans l'est, le relief originel a fait place à d'immenses regs sans fin. Toutefois ce réseau, là où il subsiste, peut favoriser par endroits un écoulement temporaire. Il n'est pas rare qu'à l'issue d'une violente tornade, une vallée sèche laisse dévaler un torrent impétueux aux colères souvent incontrôlables. Ces bassins sont séparés des montagnes de l'Aïr aux basses collines du Damagaram par un relief plus ou moins prononcé qui se rattache au nord à la grande dorsale saharienne dont le Hoggar et le Tibesti constituent les pôles dominants. Ces massifs montagneux sont reliés entre eux par une zone de plateaux profondément travaillés par l'érosion.

Ce pays est le domaine du sable ; phénomène ancien toujours en activité résultant d'érosions nombreuses, on le rencontre partout. Agité par un vent dominant, le sable façonne des amoncellements qui, à partir de dunes isolées, peuvent constituer de véritables massifs. Tel est le cas de l'erg de Bilma qui, du Tibesti à l'Aïr , forme une véritable barrière.

---

[1] – Principaux termes géographiques (voir annexe 1).

L'eau est un bien si précieux, *aman iman* [1] qu'elle est considérée comme un don de Dieu ; aussi les nomades utilisent-ils toutes les possibilités qui s'offrent à eux.

Certes les précipitations sont rares, inégalement réparties dans le temps et dans l'espace. Elles sont liées à l'action du front inter-tropical vers le nord ; la mousson qui en résulte, se manifeste de juin à septembre sous la forme de tornades épisodiques. De son action découlent les bonnes années ou les mauvaises années qui sont malheureusement les plus nombreuses.

Si rares soient-elles, elles assurent la recharge de la nappe phréatique superficielle qui, depuis des temps immémoriaux, contribue à l'existence des puits. Ceux-ci sont creusés généralement dans le lit sablonneux des cours d'eau fossiles, où se localise la nappe. Leur élaboration est la plupart du temps sommaire, leur coffrage étant fait d'herbe et de bois ; aussi leur durée de vie est limitée. Toutefois il faut noter l'existence d'un certain nombre de puits construits dans la roche, anciens pour la plupart. Leur variété est donc grande et les nomades disposent d'un vocabulaire étendu pour en désigner les différents types [2].

Le puisage est à traction humaine ou animale, c'est une opération laborieuse. En conséquence, les nomades tirent profit de toutes les ressources que leur offre la nature. Les tornades peuvent former par endroits des mares temporaires, voire pérennes, ainsi que des gueltas. Cette possibilité est exploitée à l'extrême et lorsque les fonds sont asséchés, ils sont creusés afin de récupérer les eaux infiltrées.

La végétation est liée à la pluviométrie ; elle est de ce fait de plus en plus rare en montant vers le nord, mais elle est liée également à la nature du sol. Le sable qui est plus perméable que les sols rocailleux ou limoneux, facilite la croissance de la végétation ; pour cette raison on peut en trouver des traces à des endroits, où il n'est pas imaginable qu'elle puisse croître.

Elle se répartit pour l'essentiel en trois strates : une strate arbustive souvent clairsemée, une strate herbacée de graminées vivaces, la plus étendue, et une strate herbacée annuelle plus épisodique qui a besoin de pluie pour croître.

Le dromadaire, appelé plus communément chameau dans le langage usuel, est l'un des seuls animaux domestiques capable d'en tirer sa subsistance. Les pâturages dont il s'alimente n'ont qu'une très lointaine parenté avec leur signification habituelle. Les plus nombreux proviennent de l'existence de graminées vivaces dont les espèces les plus communes sont le *Pani-*

---

[1] – Maxime touareg : *l'eau, c'est la vie.*

[2] – Termes relatifs aux points d'eau (voir annexe 2).

cum turgidum et l'*Aristida pungens*, mais ces plantes n'ont qu'une faible valeur nutritive. Les pâturages verts sont autrement meilleurs mais, surgis au moment de la pluie, ils se dessèchent rapidement et se transforment en paille que les chameaux consomment faute de mieux. Par contre, ils prisent les pâturages d'arbres ; il faut admirer l'habileté dont ils font preuve pour extraire les minuscules feuilles, voire les fleurs au moment de la floraison, sans se piquer aux grandes aiguilles ; les gousses, surtout quand elles sont vertes, constituent un mets particulièrement recherché. Le pâturage salé, limité à certaines régions, a des effets bénéfiques [1].

La toponymie en pays désertique est relativement sommaire dans la mesure où la population est par nature nomade. Les relevés, qui ont été réalisés pour la plupart par des méharistes, sont récents et datent au plus tôt du début du siècle. Cela ne veut pas dire qu'elle n'existe pas dans la mémoire collective ; certaines appellations anciennes subsistent, tel est le cas d'Azbin ou Abzin, noms donnés à l'Aïr par les Haoussas qui, avant les Touaregs, ont été les occupants de cette région.

Il est possible, pour une même région, d'avoir des noms différents ; tout dépend de l'origine ethnique de l'auteur qui en a fait part; le puits d'In Tadéra, situé au nord de l'Aïr, est désigné également sous le nom d'Er Roui, le massif de l'Adrar Bous sous celui de Kouria. Cette appellation touboue est liée à l'action de leurs rezzous sur la bordure orientale de l'Aïr. Il est vraisemblable que la réciproque existe pour les Touaregs au Djado, au Kaouar ou au Tibesti.

Certains noms peuvent être sujets à caution : il s'agit de toute la région des confins nigéro-tchadiens dont l'exploration a été réalisée avec des goumiers étrangers aux lieux.

Enfin, en l'absence d'informateur local, des noms européens ont été donnés, erg Brusset, erg Bréard... Parfois ceux-ci gomment ceux qui existaient, tel est le cas de l'arbre T.S. aux dépens d'Adrein [2].

*

* *

[1] – Composition sommaire des pâturages (voir annexe 3).

[2] – Pour l'ensemble de cet ouvrage sont employées des appellations usuelles d'aspect plus compréhensif pour la graphie des noms propres, en particulier celles de l'IGN.

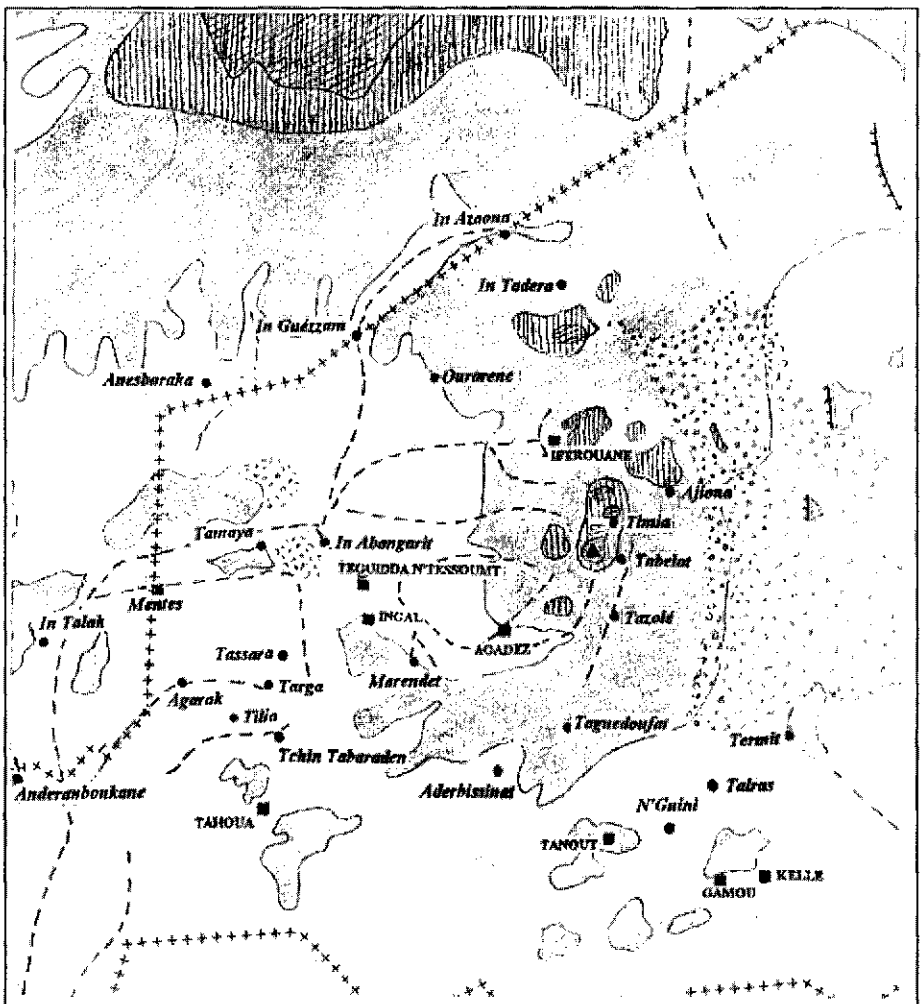
Un survol du désert fait ressortir une uniformité qui n'est en fait qu'apparente ; il existe en effet des régions qui se démarquent par des caractéristiques propres.

L'Aïr, l'Azbin ou l'Abzin, encore appelé par certains la "Suisse du désert" apparaît sous la forme d'un vaste plateau (près de 80 000 km²), qui s'élève insensiblement de l'ouest vers l'est de 450 à 1000 mètres d'altitude ; sa bordure orientale retombe brutalement sur le Ténéré. Il a souvent l'aspect d'un reg rocailleux dont la monotonie est interrompue par toutes sortes d'accidents tectoniques, crêtes filiformes plus ou moins ruiniformes, dômes en pains de sucre, cônes volcaniques...

Sur la partie orientale, s'échelonne entre 1000 et 2000 mètres une succession de massifs montagneux remodelés par le volcanisme ; tout en donnant l'impression d'une chaîne continue,ils présentent des caractéristiques différentes. Au sud, les monts Bagzane, dont le sommet l'Idoukal-en-Taghès culminant à 2.023 mètres est le point le plus élevé de l'Afrique de l'ouest, constituent un vaste inselberg, hérissé de pitons et de cônes volcaniques, parsemé de cuvettes intérieures. Plus au nord, le massif du Tamgak qui domine à l'est la cuvette d'Iférouane, est entaillé en son centre par une profonde vallée. Les monts d'Aguerâguer apparaissent sous la forme d'une chaîne allongée ; quant aux monts Taghmert ils ont curieusement une forme circulaire. Enfin certains comme le piton d'Elmeki prennent l'allure de pitons acérés. Détaché de cet ensemble se trouve plus au nord le massif de Tarazit dont le Gréboun, le point le plus élevé, a été considéré pendant longtemps comme le point culminant du Niger. Il est le massif le plus important avant d'aborder les contreforts du Hoggar.

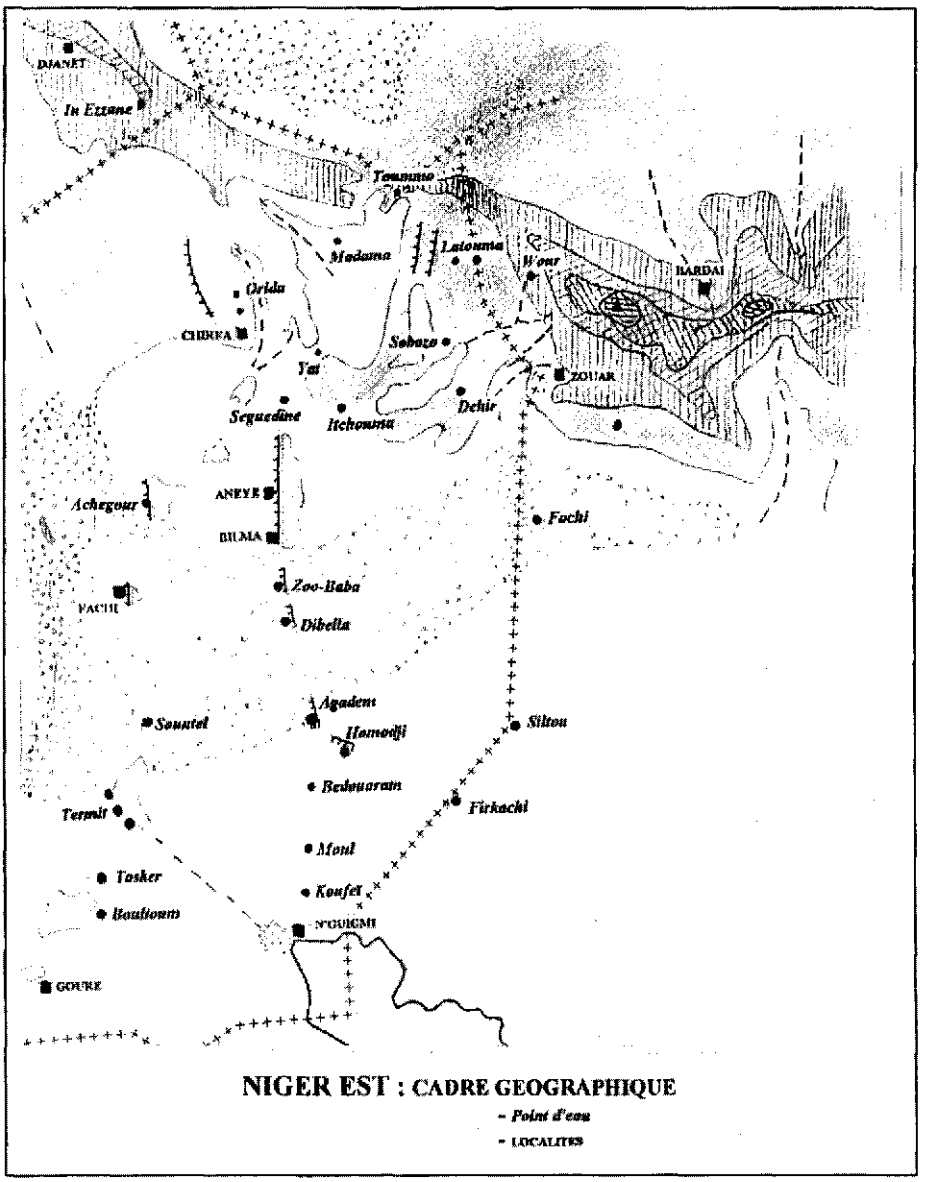
Le réseau hydrographique interne présente une dissymétrie semblable à celle du relief, la ligne de partage des eaux étant décalée vers l'est. Le versant occidental est traversé par tout un réseau de vallées encaissées, orientées pour la plupart d'est en ouest, qui se ramifient à l'Azaouak. Localement elles laissent la place à de petites cuvettes de sable et d'argile. Le versant oriental, quant à lui, est coupé de rares vallées très courtes qui vont se perdre dans le Ténéré. Les koris sont source de vie ; l'eau y est présente sous la forme de puits ou d'*aguelmans* en raison d'un écoulement temporaire au cours de la saison des pluies. La végétation localisée aux vallées est abondante et les arbres peuvent en certains endroits constituer de véritables forêts-galeries. Les bords des koris sont particulièrement fournis en plantes herbacées.

L'Aïr s'achève dans sa partie méridionale par la falaise de Tiguidit qui enserre la dépression de l'Ighazer, réceptacle des koris en provenance des reliefs.



NIGER OUEST : CADRE GEOGRAPHIQUE

- *Point d'eau*
- LOCALITES



NIGER EST : CADRE GEOGRAPHIQUE

- *Point d'eau*
- LOCALITES

Plus au sud s'échelonne toute une série de régions dont le relief émerge non sans difficulté des paysages sablonneux.

Le Tadarast, appelé souvent improprement Tadress, qui s'étend depuis la falaise de Tiguidit jusqu'au Tégama, est un vaste plateau ensablé, où pointent de petits reliefs gréseux. Il est coupé de grandes vallées, où subsistent après la saison des pluies des mares importantes qui peuvent durer une partie de la saison sèche. La végétation est assez importante : c'est le domaine privilégié de l'adaras *Commiphora africana* qui a donné son nom à la région.

Le Tégama qui suit, est une région de grès et d'argile recouverte de dunes mortes de faible hauteur qui ont effacé le réseau hydrographique.

Le Damergou qui succède au sud au Tégama, en diffère par la couverture du socle qui est fréquemment constituée d'une couche latéritique ou de dunes argilo-siliceuses. Les mares d'hivernage y étaient nombreuses et étendues. Leurs abords ainsi que les dunes proches se prêtaient à la culture du mil qui faisait de cette région le grenier à mil de l'Aïr.

Prolongeant cette région à l'est, l'Alakos est une plaine au soubassement gréseux recouvert d'une épaisse couche de sable. Il est bordé à l'est d'un plateau rocheux, le Koutous, dont les bordures sont nettement accusées ; les points de passage sont limités et ce massif constitue de fait une véritable barrière. Ce ne sont pas deux régions distinctes, en réalité Koutous et Alakos ne forment qu'un seul pays : Koutous est le nom dagara, Alakos le nom tamacheq.

Encore plus au sud, le Damagaram est caractérisé par de longues collines surmontées de rochers granitiques qui ont souvent un aspect chaotique. Entre les deux points les plus élevés de l'Alberkaram et de l'Ouamé se trouvent de vastes étendues argilo-siliceuses faiblement ondulées. Cette région est prolongée à l'est par le Mounio qui forme une série de massifs granitiques enfouis sous le sable, que l'on devine par leurs crêtes rocheuses.

*

* *

A l'ouest de l'Aïr, la lisière périphérique, à l'exception de la partie méridionale, n'est plus touchée par les crues des koris en provenance du massif. Chaque année les pluies sont encore suffisamment importantes pour que l'Ighazer oua n'Agadez, en raison de l'apport de multiples affluents, déborde de son lit et transforme la zone d'épandage en un immense bourbier. Cette zone n'est guère propice à l'élevage ; par contre, toute la partie hors d'eau jusqu'à la falaise de Tiguidit possède des pâturages abondants pendant

de longs mois. Par ailleurs cette région a la particularité d'avoir à Teguidda n'Tessoumt et dans ses environs des sources salées qui, en raison de la propriété de leurs eaux, attirent chaque année, plus précisément en juillet et en septembre, un grand nombre de nomades. Au nord de l'Ighazer, se trouve la plaine argileuse du Talak ; ses pâturages verts sont liés essentiellement à la pluviométrie et se transforment rapidement en paille. Toutefois y fructifie après les pluies une plante annuelle l'*alouat* [1] qui constitue en saison sèche un aliment de choix pour les chamelles. Au septentrion, le Ti-m-Meghsoï, vallée fossile dont le lit est large de plusieurs kilomètres, est une région totalement ensablée dépourvue de végétation mais, lorsque les pluies réussissent à la toucher, elle dispose d'excellents pâturages verts.

Plus à l'ouest, les koris de l'Aïr se ramifient pour former l'Azaouak qui a donné improprement son nom à l'ensemble de la région. Ce cours d'eau constituait autrefois l'affluent principal du Niger, mais les temps ont changé et il n'est plus qu'une vallée en voie de fossilisation, envahie inexorablement par le sable. Cependant lorsque la saison des pluies a été bonne, il arrive que les biefs constitués par des bouchons dunaires se remplissent momentanément. Son cours traverse une falaise dont le contour plus ou moins prononcé s'échelonne de Dakoro à l'Adrar des Iforas, séparant le Tazerzaït, le point le plus élevé avec 393 mètres au nord, des monts Jalababad et Cholegad. Sur ces reliefs viennent s'appuyer des massifs dunaires, le Jadal au nord et l'Iguidi au sud.

Au nord de cette vallée, du Ti-m-Meghsoï à l'Adrar des Iforas, s'étend le Tamesna, souvent appelé le Ténéré du Tamesna. C'est un reg recouvert de sable d'où émergent quelques affleurements rocheux ainsi que des dunes vives longues et étroites. Vaste région dépourvue d'eau, il y pousse d'excellents pâturages à chameau lorsqu'elle est touchée par les pluies. De ce fait les Kel-Hoggar l'ont toujours considérée comme leur dépendance.

Au sud de la vallée de l'Azaouak, la région prend souvent cette appellation. Elle est totalement ensablée, résultat d'un phénomène ancien. La partie méridionale se présente sous la forme de dunes fusiformes stabilisées par une végétation herbacée ; elles sont séparées par des fonds étroits argilo-sableux, siège de mares plus ou moins éphémères dont les contours sont marqués par une végétation arborée. Au nord, une formation dunaire plus récente qui s'est superposée à l'erg ancien, est recouverte également d'un tapis végétal, laissant apparaître de temps à autre des crêtes encore vives. Elle est traversée d'est en ouest par l'Azouz, l'Azar et le Tadist, affluents fossilisés

[1] – *Schouwia thébaïca.*

de l'Azaouak, où se localisent une végétation plus dense ainsi qu'un grand nombre de puits.

*

* *

Partie occidentale de la dépression centrafricaine, le bassin du Niger oriental se compose de trois régions dont les caractéristiques sont liées à la morphologie.

A l'est de l'Aïr, s'étend une immense pénéplaine arasée qui est selon toute vraisemblance la zone d'épandage d'un ancien fleuve, le Tafassasset, descendant du Tassili des Ajjer. Le sol est constitué de regs caillouteux recouverts généralement d'une couche de sable plus ou mois épaisse. C'est une zone de parcours dépourvue d'eau, mais relativement facile à l'exception des débouchés à l'ouest comme au sud. Les accès au massif de l'Aïr sont barrés par une succession d'ergs (Bréard, Brusset). La partie méridionale est, quant à elle, totalement fermée par un ensemble dunaire gigantesque.

L'erg Fachi-Bilma – Ténéré [1] est une prodigieuse accumulation de sable qui s'amoncelle sans discontinuité depuis les piémonts du Tibesti jusqu'à la périphérie de l'Aïr, soit 850 kilomètres du nord-est au sud-ouest sur près de 200 kilomètres de profondeur d'un système difficilement pénétrable.

Au sud de cet erg, la cuvette tchadienne proprement dite se présente sous la forme d'une vaste pénéplaine sablonneuse coupée de dunes et parsemée de cuvettes dont la disposition particulière permet de distinguer plusieurs pays ; toutefois l'ensemble de la région a pris par extension le nom de Manga, celui d'un des pays. Compte tenu d'une végétation importante, c'est une région favorable à l'élevage. A partir de Bilabérim, la steppe fait place au Tin-Toumma, vaste étendue sablonneuse très faiblement ondulée, où il n'y plus de végétation à l'exception de pâturages à chameau. La Dilia est plus une dépression qu'une vallée ; son extrémité méridionale est barrée par le massif dunaire du Tal.

Par endroits émergent des sables de petits reliefs disposés suivant deux alignements orientés sensiblement nord-sud, le premier de Cheffadène à Termit, le second, prolongement du Djado, de Séguédine à Agadem. L'eau étant sous-jacente, il ne faut pas s'étonner que ces alignements constituent des axes privilégiés de circulation ; le second est le plus fréquenté, c'est la *caravanière* qui relie depuis des temps immémoriaux la Méditerranée au

[1] – Ténéré, ténéri, mots tamacheq signifiant plaine désertique.

centre de l'Afrique. Sur cette voie, le Kaouar constitue une étape obligée. C'est un chapelet d'oasis qui s'étend sur une longueur de 80 kilomètres de Bilma à Aneye. Il est bordé à l'est par une falaise qui tombe brutalement sur la dépression. Tout le fond, en dehors des palmeraies, est formé de terre natronée ; les salines de Kalala sont exploitées depuis longtemps. L'eau est partout à fleur de terre.

Fachi, sur l'autre alignement, sert surtout de point de passage obligé pour la traversée du Ténéré. L'agglomération est au centre d'une dépression d'une trentaine de kilomètres, bordée à l'est par une ligne de hauteurs rocheuses orientées nord-sud. Le fond de l'oasis est sablonneux et comme au Kaouar l'eau est à fleur de terre. Au pied du mont Fosso se trouvent également des salines. Sur le même alignement, Termit n'a pas la même importance que les oasis citées précédemment. Situé sur un itinéraire moins fréquenté, il est plus une zone refuge qu'une voie de passage en raison d'un relief tourmenté et de sa superficie. Il présente une configuration analogue, cependant l'absence de ressource en eau a empêché toute implantation durable. Toutefois, en raison de l'importance de ses pâturages, c'est le domaine par excellence de l'éleveur de chameaux.

Le bassin de la cuvette centrafricaine est fermé au nord par un vaste ensellement entre les massifs du Hoggar et du Tibesti ; son modelé, remanié par des mouvements tectoniques, a été profondément travaillé par l'érosion et a subi un ensablement notable. Il est divisé en plusieurs plateaux plus ou moins éventrés par des vallées en canyon qui entourent une vaste cuvette centrale, *la plaine de Madama* ; y passe la *caravanière* qui est la seule voie de passage en direction de la Libye. La végétation y est rare et tributaire de la pluviométrie.

Au septentrion, le Mangueni est une hammada massive qui, à l'exception du nord bordé par l'edeyen de Mourzouk, s'achève de tous les côtés par une falaise qui, bien que très déchiquetée, empêche toute pénétration à un ou deux passages près.

Séparé par l'enneri Achelouma, se trouve le plateau du Djado. Sa partie orientale est un ensemble tabulaire coupé par de larges vallées au fond ensablé, bordées de falaises escarpées . Son versant occidental, sculpté par l'érosion, présente des formes fantastiques. A sa périphérie émergent d'énormes cailloux témoins. A la lisière sud-est, l'eau affleurante a permis le développement de petites palmeraies. Si la production a toujours été médiocre, elle est de qualité. On y trouve les restes d'une civilisation ancienne sous la forme de vieux ksars : Djado qui a été baptisé le Saint-Michel du Ténéré, en est l'exemple type.

Aux confins libyo-tchadiens, l'Afafi, sentinelle avancée du massif d'Abo dont il n'est séparé que par la passe de Korizo, est une succession de

plateaux caillouteux aux abords abrupts. On y trouve un seul point d'eau permanent à Latouma ainsi qu'une guelta, Galiema, dont l'existence est plus ou moins longue. Un pâturage d'arbres subsiste au fond des enneris.

Au sud de l'Afafi, les plateaux du Tchigaï et du Karama offrent un paysage lunaire avant d'atteindre le Tibesti ; ils montrent *« un relief résiduel d'une terre morte, pitons imprévus, falaises étranges, témoins de chaînes dissoutes parmi des lits d'enneris ensablés et de regs indéfinis »* [1]. Il existe une succession de puits, dont certains sont très natronés, permettant toutefois d'atteindre le Tibesti à partir du Kaouar.

*

* *

La partie occidentale du Tibesti, même si elle appartient au Tchad, concerne cette étude ; c'est une longue chaîne montagneuse de près de 450 kilomètres de long, orientée nord-ouest/sud-est, séparée du reste du massif par les enneris Yebigé au nord et Miski au sud.

A l'origine, cet édifice était constitué de plateaux gréseux, les Tarso, dont l'altitude moyenne s'élève entre 1.500 et 2500 mètres ; ils sont profondément entaillés par des vallées encaissées et frangés de falaises impressionnantes dont les parois érodées donnent un aspect particulier au paysage. Ces plateaux bénéficient d'une humidité relative qui facilite le développement d'excellents pâturages.

Le relief a été profondément remodelé par le volcanisme qui en a modifié considérablement l'aspect originel. Ce remaniement se manifeste par l'émergence de pics élevés dont le Toussidé est le plus caractéristique avec ses 3265 mètres d'altitude. Sa silhouette que l'on voit dans le Tchigaï à plus de 100 kilomètres, est remarquable au soleil levant, sa masse noirâtre se détachant sur l'horizon rougeoyant. Il se manifeste également par une succession de cratères dont le plus impressionnant est le Trou au natron, d'une profondeur de près de 1 000 mètres. Ailleurs les surfaces sommitales sont recouvertes de champs de lave, de couloirs de tuf, de scories et d'alluvions volcaniques. Si les volcans paraissent éteints ou du moins inactifs, le phénomène présente encore quelques manifestations sous la forme de jets de vapeur, de sources chaudes réputées pour leurs propriétés curatives.

En son centre, l'enneri Bardagé constitue une exception en raison de la longueur de son cours et de son orientation sud-est/nord-ouest. Serpentant à travers un paysage dantesque, c'est d'abord dans sa partie supérieure, le

---

[1] – Edmond Séré de Rivières – *Histoire du Niger*. Berger-Levrault, 1965 ; p.27.

Zumri, une véritable vallée de montagne. Il s'élargit ensuite, présentant dans ses méandres des berges alluvionnaires qui ont permis l'installation de petites zones de cultures ; la cuvette de Bardaï en est l'exemple le plus frappant. L'eau est sous-jacente et a facilité le développement d'une végétation qui tranche sur l'aspect métallique du relief. Les autres enneris, localisés en bordure de la chaîne, sont profondément encaissés, tel le Zouarké, et d'une faible longueur. Toutefois, la présence d'une nappe phréatique superficielle permet l'existence de puits et, lorsqu'il a plu, les pluies remplissent les gueltas pour une durée plus ou moins longue, voire constituent des mares temporaires. C'est le cas de la mare de Buni Mado au débouché de l'enneri Tao.

Le massif est séparé du plateau du Tchigaï comme du massif de l'Afafi par une large plaine périphérique, l'Arkiafera, qui constitue un axe privilégié en direction de la Libye. Réceptacle des enneris de la façade occidentale, elle est aussi une zone de pâturages intéressants lorsque les pluies ont été favorables.

12 – Les populations

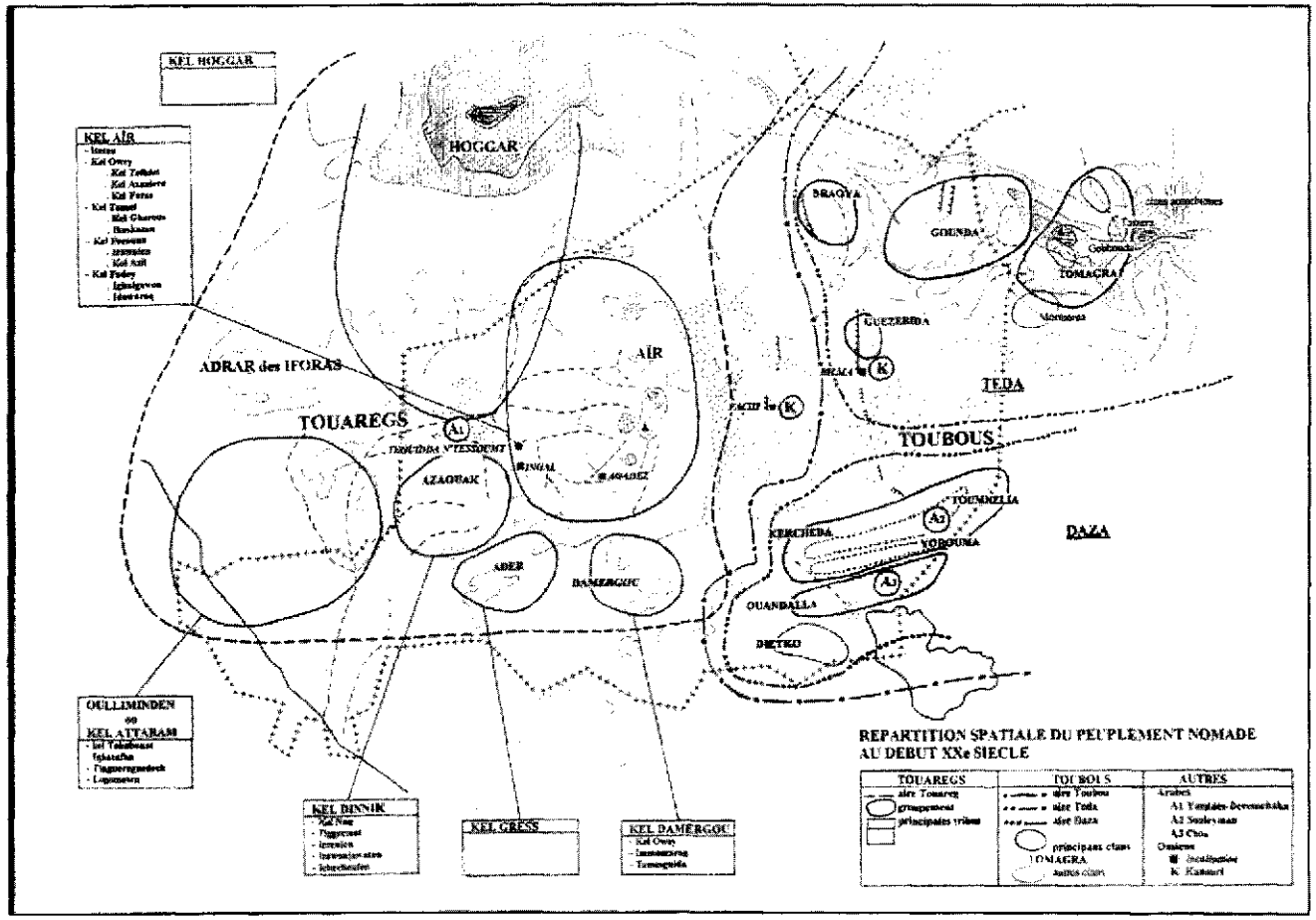
Cette partie du Sahara que nous venons de décrire, a été peuplée depuis la nuit des temps jusqu'à nos jours. Toutefois la désertification des sols a entraîné le remplacement des sédentaires cultivateurs par des populations nomades dont l'élevage permettait la survie.

Les Touaregs ont constitué le peuplement nomade le plus important. Ceux-ci n'ont jamais formé une communauté raciale, mais seulement socio-culturelle dont il suffisait d'adopter les us et les coutumes pour être considéré comme tel. C'était une société stratifiée dont la cohésion assurait le maintien.

Par contre, les Toubous ont été moins nombreux au Niger alors qu'ils réalisaient au Sahara central un ensemble sensiblement équivalent au monde touareg. Ils s'en différenciaient profondément dans la mesure où la société toubou, étant fondée sur l'individu, offrait de ce fait une plus grande capacité de résistance.

Les Arabes, même si leur venue a été tardive et limitée dans l'espace, ont joué un rôle hors de proportion avec leur petit nombre.

L'activité principale de tous ces nomades était la guerre sous toutes ses formes. Pourtant ils n'étaient pas plus belliqueux que d'autres, mais leur extrême pauvreté qui les maintenait à la limite de la disette ne leur permettait pas de faire face aux calamités et les entraînait à rechercher chez les autres ce qui leur manquait. En même temps, elle était devenue une école de caractère qui en faisait des âmes bien trempées et permettait ainsi l'émergence d'élites.


KEL HOGGAR
KEL AÏR
HOGGAR
AÏR
ADRAR des IFORAS
TOUAREGS
AZAOUAK
ADER
DAMERGOU
BRAGYA
GOUNDA
TOMAGRA
GUEZEBDA
TEDA
TOUBOUS
TOUMMELIA
YOROUBA
CERCHEDA
OUANDALLA
DIETKO
DAZA
OULLIMINDEN
et
KEL ATTARAM
KEL DINNIK
KEL GRESS
KEL DAMERGOU
REPARTITION SPATIALE DU PEUPLEMENT NOMADE
AU DEBUT XXe SIECLE
TOUAREGS
TOUBOUS
AUTRES

121 – Historique du peuplement

Des gisements lithiques, découverts à Sélimé près de Bilma et à Séguédine, datant du paléolithique, attestent d'un passé lointain. Les sites du néolithique sont plus nombreux ; ils témoignent d'une vie intense dans des régions qui sont actuellement sans vie. Le Ténéré, en raison de la particularité remarquable de ses faciès, a même donné son nom à un cycle de cette période.

L'art rupestre qu'il soit sous la forme de gravures ou de peintures est présent dans l'Aïr et au Djado là, où la roche est un support favorable. Le kori de Mammamet possède la station la plus riche en peintures de l'Aïr ; le "sous-marin" du Blaka est dans le massif du Djado l'un des sites les plus remarquables du Niger.

Les monuments funéraires, dont les plus anciens remontent à 4000 ans avant J-C, sont nombreux et variés ; les deux types les plus fréquemment représentés sont les tumulus et les *bazinas* qui, à l'opposé du tumulus, simple amoncellement de pierres, comportent un appareillage extérieur plus élaboré.

Quant à la céramique, il apparaît que ces régions ont été l'un des centres d'invention de cette technique [1].

Des recherches, que ce soit dans la région de Taguédoufat ou de Termit, plus récemment dans la région d'Azelik, ont permis d'établir l'existence d'une métallurgie du cuivre ainsi que celle du fer dans la région d'In-Gal et de Marendet.

Des ruines plus récentes, témoins d'une civilisation urbaine développée, subsistent en Aïr comme au Djado et leur histoire demeure une profonde inconnue.

Les études qui les concernent ont, d'abord été le fait d'initiatives personnelles, principalement des militaires et n'ont fait place que tardivement à des recherches scientifiques [2]. Elles sont encore trop fragmentaires pour que l'on puisse établir une véritable synthèse de la préhistoire du Niger.

---

[1] – J.P Roset. – *Néolithisation en Aïr et Ténéré (Niger).* cahiers de l'ORSTOM. série géologique. volume XVIII n°2-1983. p.123.

[2] – R. Mauny – *Etat actuel des connaissances sur la préhistoire de la colonie du Niger.* pp.141-159. bulletin de l'IFAN.19– tome XI-1-2.

On peut toutefois affirmer que les populations occupant cet espace actuellement désertique, n'étaient pas celles d'aujourd'hui. Selon différentes traditions rapportées, la partie occidentale aurait été habitée par des populations noires qui vivaient de l'agriculture. Quant à la partie orientale, l'absence actuellement de données ne permet pas d'avancer une quelconque hypothèse.

Le dessèchement du Sahara, s'accentuant au début de notre ère, provoquait l'exode des populations qui y vivaient vers des contrées plus propices à leurs activités sédentaires et l'apparition de pasteurs auxquels le chameau donnait des possibilités de pénétration dans un pays qui se désertifiait de plus en plus. Ce phénomène s'accentuait à partir du VIII[e] siècle sous la pression des conquérants arabes au Maghreb.

Seule l'histoire des Touaregs est relativement connue ; leur pénétration s'est faite dans un compartiment cloisonné à l'ouest par le désert de la Majâbat Al-Koubrâ et à l'est par le désert du Ténéré, qui les séparaient d'une part des Maures, de l'autre des Toubous.

L'Aïr comme les autres massifs, l'Adrar des Iforas et le Hoggar, a été un pôle d'attraction comme de dispersion. Cette migration a été le fait de tribus berbérophones qui se sont infiltrées par vagues successives. Jusqu'au XI[e] siècle de notre ère, ce flux migratoire était absorbé par les autochtones ; ces métissages seraient à l'origine des populations songhaï, gobéroua ou aderoua. A partir de ce siècle charnière, cette pénétration, vraisemblablement sous la pression des conquérants arabes, s'accentuait en nombre et en raison de cette importance, les différents groupes conservaient leur homogénéité. Au XV[e] siècle arrivaient les Kel-Gress ; ils étaient suivis par les Kel-Owey auxquels ils durent céder la place. Plus tard, un nouveau groupe s'installait à Iférouane et prenait le nom de Kel-Férouan, de même les Kel-Fadey, originaires du Hoggar. Se succédaient les Kel-Tamat, les Ikaskazan, les Kel-Gharous... A la fin du XIX[e] siècle les Kel-Taïtocq étaient les derniers d'une longue marche.

Ce flux incessant générait de multiples conflits relatifs à la répartition spatiale et provoquait le glissement vers le sud de nombreux groupes. Les Immouzarag allaient s'installer au Damergou, les Imakitan au Koutous. Les Kel-Gress, refoulés par les Kel-Owey se fixaient en Ader. Les Kel-Tamesgidda gagnaient au début du XVII[ème] siècle l'Azaouak, où ils retrouvaient les Igdalen et les Iberkoreyen de la première migration touarègue. Ils étaient refoulés à la fin du siècle par les Kel-Dinnik (ceux de l'est), fraction des Oulliminden, qui avait fait scission du groupement originel, implanté dans l'Adrar des Iforas. Les Oulliminden qui subsistaient sous cette appellation, se fixaient ultérieurement plus à l'ouest de part et d'autre du fleuve, d'où également leur nom de Kel-Ataram (ceux de l'ouest). Ce phénomène se

produisait également dans l'Aïr ; les Kel-Férouan s'installaient au XVIII[e] siècle au sud d'Agadez, les Kel-Fadey dans la région d'In-Gal.

Cette pénétration sans cesse renouvelée devenait pesante aux populations autochtones d'autant que la détérioration climatique ne leur permettait plus d'exercer leurs activités traditionnelles ; aussi avaient-elles recherché vers le sud des régions mieux adaptées. Seul demeurait un noyau dans les cités d'Agadez, d'In-Gal et de Teguidda n'Tessoumt, où avaient été découvert des salines. Leur départ amenait la fin d'une civilisation urbaine dans l'Aïr. Ceux qui persistaient à vouloir demeurer en dehors des cités-refuge étaient absorbés par la société touarègue qui en faisait des assujettis.

L'anarchie qui régnait par suite de la persistance des conflits entre les groupes touaregs comme des ingérences de l'empire du Bornou, amenait au début du XV[e] siècle la création d'une entité supérieure, le sultanat de l'Aïr, dont le titulaire était choisi parmi l'un des leurs [1]. Mais cette autorité allait connaître rapidement ses limites et se comporter plus en arbitre qu'en chef ; son influence était plus que limitée à la fin du XIX[ème] siècle.

Les quelques fractions arabes qui avaient pénétré dans le Sahara algérien, s'étaient implantées au Touat dont elles développèrent l'économie. A la suite de la mort de leur chef, Sidi Ahmed el Touâji, ses descendants allaient s'installer dans l'Adrar des Iforas, où ils rejoignirent des familles de la tribu des Deremchâka qui y étaient déjà présentes. Faisant preuve d'excellentes qualités de guerriers comme de commerçants, ils prospérèrent rapidement et cette masse d'émigrés, en se regroupant, devint rapidement une fédération. Leur appui était apprécié et recherché et ils étaient devenus les alliés des Kel-Attaram. Ne voulant pas prendre parti dans le conflit qui opposait ces derniers aux Kounta, ils gagnèrent l'Azaouak et ils s'implantèrent dans la région du Tazerzaït. Ils y devenaient les alliés des Kel-Dinnik auxquels ils apportèrent leur concours dans la guerre contre les Kel-Aïr.

Ce ne sont pas les seuls Arabes du Niger ; d'autres sont venus de Libye ou du Soudan qui n'était pas encore anglo-égyptien. Ils se sont implantés dans la zone d'extension toubou. Leur histoire sera abordée ultérieurement.

L'histoire des Toubous demeure encore nébuleuse [2]. La seule référence existante concernant l'origine des Toubous est tirée des écrits d'Hérodote portant sur les Garamantes. L'historien y fait mention

---

[1] – Djibo Hamani. 1989 ; op. cit. ; pp.133-137.

[2] – Jean Chapelle– *Les Toubous*. Les cahiers Charles de Foucauld n° 38-39.2[ème]-3[ème] trimestres 1955– pp.101-118.

d'Ethiopiens troglodytes dont les caractéristiques font penser aux Toubous d'aujourd'hui. Si l'on admet cette hypothèse, les Toubous auraient été implantés au Tibesti il y a vingt-quatre siècles ; elle est également faite par les ethnologues. Toutefois les Toubous admettent qu'ils n'étaient pas les premiers occupants, dont la présence est attestée par l'existence de tumulus ; ils les désignent plus communément sous le nom de tombeaux de "nassaras".

Les sources de leur histoire sont pauvres. Faute de données propres on trouve de rares repères à travers les chroniques des populations voisines et dans quelques traditions de clans. C'est ainsi que les Téda ont été les fondateurs de la dynastie des Bardoa vers 850 à la périphérie du lac Tchad.

A la fin du premier millénaire de notre ère, les Toubous occupaient une vaste zone dont le Tibesti était le centre. Les Téda étaient implantés dans les oasis du désert Libyque ainsi qu'au Tibesti, mais le massif était surtout le fief des Daza qui étaient installés également au Borkou. Quant aux Zaghawa, qu'il faut considérer à l'origine dans la mouvance touboue, ils se trouvaient entre le Kaouar et le Kanem.

Le Tibesti était à la fois un pôle d'attraction et de dispersion ; de ce fait le passage continu dans le massif des différentes populations maintenait une certaine unité sociologique parmi les Toubous.

Au cours des siècles suivants, les Zaghawa qui venaient d'être islamisés changeaient de région en venant occuper le nord du Ouaddaï, pays où ils sont encore. Les Téda refluant du Fezzan et du désert Libyque d'où ils avaient été chassés par les Arabes Zouiya, rejetaient du Tibesti les Daza qui migraient au Borkou ; ces derniers poursuivant leur mouvement s'installaient au Bahr-el-Ghazal ainsi qu'au Kanem. Ultérieurement, au XIXe siècle, les Kréda se fixaient au Bahr-el-Ghazal, repoussant les Arabes Hassanoua. Les Kerchéda, autre clan daza, continuaient vers le Manga. A la fin du siècle, les Toubous occupaient pratiquement leur zone d'implantation actuelle.

Le Ténéré n'était pas un désert infranchissable, les Toubous comme les Touaregs le traversaient afin d'y mener leurs rezzous ; l'action des Toubous était si néfaste qu'elle entraînait le dépeuplement du nord de l'Aïr. L'affaiblissement du Bornou allait accentuer cette antagonisme.

Le royaume du Kanem avait été à l'origine de la création d'une voie commerciale que l'on appelle plus communément la *caravanière* qui allait du cœur de l'Afrique à la Méditerranée. Le développement du commerce avait contribué à sa prospérité comme à celle du royaume du Bornou qui lui avait succédé au XIVe siècle. A cet effet, il avait colonisé les points stratégiques de cette voie par la mise en place de ressortissants. Il semble par ailleurs que certains Kanouri y étaient restés après leur longue migration qui, au IXe siècle, les avait menés du Yémen au lac Tchad.

Au XV[e] siècle, par suite de l'affaiblissement du Bornou, ces escales formaient des communautés pratiquement indépendantes dont les Touaregs prenaient le contrôle sans toutefois les occuper. Sans défense, elles étaient l'objet de prédations multiples ; au XV[e] siècle, le raid des Boulala qui massacraient une partie de la population à l'endroit qui porte désormais le nom de *butte aux crânes*, demeure très vivace dans la mémoire collective. A la *caravanière* dont le trafic périclitait, allait se substituer une nouvelle voie entre l'Aïr et le Kaouar pour l'exploitation des salines. Chaque ethnie essayait d'en tirer le meilleur profit avec ses moyens propres.

Les Arabes Hassanoua appelés également Choa n'ont joué pratiquement aucun rôle dans l'histoire du Niger ; ce n'est pas le cas des Arabes Ouled Sliman. Ceux-ci étaient une des plus importantes tribus de Tripolitaine ; éleveurs, ils nomadisaient entre le golfe de Syrte et le Fezzan, mais ils étaient surtout connus en tant que guerriers et prédateurs. Au début du XIX[e] siècle, ils menaient des rezzous fructueux au cœur de l'Afrique, attirés par l'essor de la taghlemt. Vaincus dans la lutte qui les opposait aux Turcs , une grande partie émigrait vers 1848 au sud que les Sliman connaissaient déjà pour y avoir mené des expéditions ; ils s'installaient au Kanem puis au Manga, où leurs débuts étaient laborieux. Mais, grâce à leurs qualités guerrières, ils devenaient à partir de 1870 les maîtres incontestés du Kanem. Leur comportement n'était pas apprécié par la Sénoussia et ils prenaient des positions différentes envers la pénétration française.

122 Les différentes populations de la zone désertique

1221 Les Touaregs [1]

Touaregs, c'est ainsi que les Arabes désignaient les populations nomades d'origine berbère qui étaient implantées au Sahara central, expression reprise plus tard par les Européens. Quant aux intéressés eux-mêmes, ils n'ont utilisé ce vocable que récemment ; ils préféraient l'appellation de Kel-Tamacheq [2] ou de Kel-Taggelmust [3]. De souche berbère, les Touaregs étaient originaires de l'Afrique septentrionale d'où ils émigrèrent vers le sud au début de notre ère.

---

[1] – Edmond Bernus. *Les Touaregs nigériens. Unité culturelle et diversité régionale d'un peuple pasteur*. ORSTOM.1981.

[2] – L'un des idiomes touaregs : ceux des Tamacheq.

[3] Taggelmust : mot tamacheq pour désigner le voile que portent les hommes. L'origine de cette coutume n'est pas connue.

Blancs d'origine, ils se sont métissés au cours de leurs migrations. Aussi ne faut-il pas s'étonner de la diversité des types. Les Touaregs formèrent une population adaptée au désert en raison d'une sévère sélection naturelle dès la naissance. Particularité de l'habillement, les hommes portent le taggelmust sans que l'on en connaisse les raisons, ce voile cache un visage dénué d'harmonie, mais il fait ressortir la vivacité du regard. Les femmes par contre ne sont pas voilées à l'exception de celles des tribus religieuses et elles montrent un minois souvent agréable, agrémenté de coiffures harmonieusement tressées. Les fillettes étaient autrefois, dès l'âge de huit ans, soumises à un engraissement systématique, critère de beauté. Mais, être Touareg c'est le fait d'appartenir à une communauté culturelle et sociale ; ainsi certaines tribus d'origine arabe le sont devenues en adhérant simplement à cette culture.

La langue touarègue, le premier facteur culturel, est composée de plusieurs dialectes dont le fond a la même origine berbère; le tamacheq est le parler des Oulliminden et des Kel-Gress, le tamajaq des Kel-Aïr, le tamahaq des Kel-Hoggar. Malgré quelques différences liées à la nature de l'environnement, ces dialectes sont suffisamment proches pour que les Touaregs communiquent entre eux sans problème majeur.

Le second facteur culturel est l'écriture ; seuls de tous les berbérophones, ils ont conservé une écriture, le tifinah dont on retrouve de multiples traces sur les parois rocheuses.

Autre facteur de cohésion, le vêtement était identique que l'on soit pauvre ou riche. Le Touareg revêtait une longue gandourah de couleur sombre, les jambes dissimulées sous un ample saroual. La tête était recouverte entièrement d'un voile indigo qui ne laissait apparaître que les yeux à travers une mince fente ; son port pouvait être différent en fonction de la localisation. La démarche était fière, voire altière, d'autant plus qu'il se déplaçait l'épée au côté, la main au pommeau.

Il n'est pas possible de parler d'une communauté sociale dans la mesure où cette société était basée sur l'inégalité, mais cette organisation se retrouvait pour l'ensemble des Touaregs. C'était une société très hiérarchisée, où l'on distinguait deux catégories, celle des hommes libres (*illelan*) de celle des assujettis (*iklan*) ; chaque catégorie était elle-même divisée en échelons intermédiaires.

En haut de la hiérarchie culminait l'aristocratie guerrière, les imajeren (*imjeghan*), qui était la seule à détenir le pouvoir politique. Les *imrad* (*imghad*) étaient également guerriers, mais ils étaient tributaires des imajeren à l'image de nos vassaux de l'époque médiévale. Les religieux ou ineslemen, *ceux de l'islam*, constituaient une classe toute particulière à laquelle on appartenait de naissance. C'était parmi cette classe et elle seule qu'étaient

recrutés les *alfagiten*, les marabouts, instruits en science religieuse et rendant également la justice. Leur pouvoir ne se limitant pas ainsi au seul critère religieux, ils avaient tendance à sortir de ce cadre. Dans la catégorie des hommes libres, il faut ranger également les métis (*iregeynaten*) et les affranchis (*ighawellen*).

La classe servile [1] n'appartenait à aucune ethnie définie. Elle provenait soit d'anciens néolithiques sahariens assujettis, de noirs du sud les plus nombreux, razziés ou achetés, voire de Touaregs, adversaires malheureux. Ils étaient employés comme *captifs de tente*, bergers ou cultivateurs.

Les *inadan* constituaient une classe socio-professionnelle qui regroupait tous les artisans au sein desquels les forgerons occupaient une place particulière.

Dans la société touarègue, la femme détenait une place prépondérante qui étonne en milieu musulman. Elle était, en droit, l'égale de l'homme et en fait lui était supérieure. La société touarègue était non seulement matrilinéaire, mais quasiment matriarcale. La monogamie y était une règle à peu près générale. Les femmes étaient de plus détentrices de la tradition et de la mémoire ; ce sont elles qui ont préservé l'usage de l'écriture à travers les siècles.

L'islamisation des Touaregs est ancienne, mais la religion n'a pas modifié profondément les us et coutumes traditionnels. La *Quadria*, la confrérie la plus ancienne, y conservait une certaine influence, mais la *voie*, ignorée des masses, n'était suivie que par quelques élites.

L'organisation politique découlait de la structure sociale. La *tawshit* que l'on traduit improprement par tribu était un groupe de plusieurs familles qui se reconnaissaient du même ancêtre et se définissaient par un nom. Sa hiérarchie était celle de ses membres. Plusieurs tribus formaient un groupement, les Kel, qualificatif qui avait indifféremment une connotation géographique, les Kel-Aïr, ou autre, les Kel-Gress. Les tawshit pouvaient constituer une fédération sous l'autorité d'un chef, choisi parmi les nobles [2] dont l'insigne de commandement était le tambour de guerre [3]. Chaque ensemble politique était construit sur le même modèle. Y figurait toute la hiérarchie sociale des tribus nobles aux tribus serviles ; leur nombre variait en fonction de la localisation.

---

[1] – Iklan (tamacheq) bellah (sonraï) bouzou (haoussa).

[2] – En tamacheq aménokal.

[3] – En tamacheq (ettebel) en haoussa (tambari).

L'Aïr toutefois représentait un cas particulier. Par suite de sa situation désastreuse au XV[e] siècle, tant sur le plan interne qu'externe, les tribus qui y étaient implantées, pensèrent que l'instauration d'une autorité supérieure indépendante permettrait de résoudre les problèmes existants. Contrairement à la tradition qui en faisait un des fils du sultan ottoman, le chef qu'ils choisirent, était un Touareg d'une tribu maraboutique [1]. Il prenait l'appellation de sultan de l'Aïr puis d'Agadez, lieu de sa résidence définitive. Dépourvu de toute force armée de par la volonté des tribus, il ne représenta jamais un pouvoir politique et son titre de calife lui fut de peu d'utilité dans un milieu, où la religion n'avait guère de grande influence. Aussi son rôle se limita la plupart du temps à être le chef de l'agglomération d'Agadez et à partir du XVIII[e] à contrôler le trafic caravanier. A la veille de l'occupation française, son autorité était pratiquement nulle.

La guerre, dont les différentes formes étaient codifiées, avait façonné la société traditionnelle touarègue. Sur le plan politique, elle avait amené la réalisation de grandes confédérations dont l'une des missions principales était la défense de ses féaux. Sur le plan économique, pratiquée sous la forme de rezzous, elle permettait l'appropriation des biens ainsi que la capture de prisonniers ; ceux-ci étaient alors intégrés à la société touarègue en qualité d'*iklan* sans lesquels cette société n'aurait pu vivre. Cette épreuve, où il fallait prouver son courage et son autorité tout en montrant sa force, était une école de caractère et une pépinière de chefs choisis uniquement parmi les imajeren. Ainsi la guerre était le garant du maintien des structures sociales existantes.

L'ensemble des Touaregs du Niger comprenait à la fin du XIX[e] siècle de grands groupements.

Les Kel-Aïr englobaient tous les Touaregs vivant dans le massif ainsi que sur les marches périphériques. Ce peuplement comportait des populations d'origines différentes. Les *Itesen* étaient les plus anciens, mais leurs fractions étaient souvent réduites à un simple noyau.

Les plus nombreux étaient les Kel-Owey (ou Kel-Ouï) qui étaient profondément métissés. Leur organisation politico-sociale se rapprochait davantage des républiques berbères maghrébines que des autres fédérations touarègues d'essence plus aristocratique. Restés accrochés à la partie orientale du massif, ils associaient différentes activités, les unes sédentaires telle l'agriculture, les autres nomades, élevage et caravane. C'étaient les plus islamisés. Les fractions les plus importantes étaient les Kel-Tafidet, les Kel-Azanière, les Kel-Faras...

[1] – Djibo Hamani, 1989 ; op. cit. pp. 136-140.

A l'ouest et au sud nomadisaient les tribus qui étaient essentiellement guerrières ; fortement hiérarchisées, elles pratiquaient l'élevage du chameau sur les plateaux et les plaines périphériques de l'Aïr. Les Kel-Tamat dont les fractions les plus connues outre les Kel-Tamat étaient les Kel-Gharous et les Ikaskazan, avaient préservé une certaine pureté raciale et vivaient de l'élevage à l'ouest de l'Aïr, s'abritant sous des tentes en cuir. Les Kel-Férouan qui tenaient leur nom du lieu d'origine, nomadisaient désormais sur les marches méridionales à l'exception d'une petite fraction qui s'était sédentarisée à Iférouane. Les tribus suzeraines Irawatten et Kel-Azïl se partageaient les tribus dépendantes, mais la chefferie des Kel-Férouan était réservée aux seuls Irawatten. Les Kel-Tadélé, refusant cette allégeance, s'étaient implantés dans le Talak. Les Kel-Fadey, originaires de l'Ahaggar (ou Hoggar) étaient apparentés aux Taïtoq et ils étaient localisés à l'ouest de l'Aïr, où ils avaient trouvé des conditions d'existence plus favorables que dans leur massif d'origine. Les Ighalgawen et Idawaran en constituaient les fractions dominantes.

Sous le nom de Kel-Damergou, appellation essentiellement géographique, on trouvait toute une poussière de fractions qui avaient été attirées par les perspectives de razzias en milieu sédentaire, Toutefois deux tribus y dominaient pour d'autres raisons. Les Kel-Owey contrôlaient la voie caravanière qui allait de Kano à Ghat. Les *Imouzarag* du groupe des Iskakazan en avaient fait leur "grenier à mil" en raison des conditions favorables ; ayant trouvé la région vide à leur arrivée, ils y avaient installé leurs fractions d'assujettis afin d'y pratiquer la culture du mil.

Implantés dans l'ouest nigérien, plus précisément dans l'Ader, les Kel-Gress étaient les Touaregs les plus au sud et ils formaient toujours un groupement important. S'appuyant sur un grand nombre de fractions dépendantes, une minorité aristocratique avait su préserver leur particularité politico-sociale malgré un métissage avec les populations sédentaires. L'élevage et le commerce caravanier constituaient leurs activités principales. On peut rattacher à ce groupement les Itesen qui avaient un genre de vie à peu près semblable. Ce n'était plus le cas des Lisawan qui s'étaient assimilés culturellement aux sédentaires ; seule la tradition leur donnait l'illusion de leur identité ancienne.

La séparation des Kel-Dinnik des Oulliminden ne date que du XIXe siècle. Une partie des tribus qui constituaient cette grande confédération l'avait quittée par suite de l'action d'Attafrich, le neveu de l'aménokal. Attafrich avait réussi à obtenir l'adhésion de nombreuses fractions d'imajeren (Kel-Nan, Tiggermat, Ikheren, Irreulen...) qui avaient entraîné avec elles de nombreuses tribus vassales. Les Kel-Dinnik s'étaient implantés dans l'Azaouak, où ils avaient absorbé les Igadalen et les Iberkoreven, fractions

touarègues qui s'y trouvaient précédemment. Ils refoulaient les fractions réfractaires telles les Tamesgidda qui partaient pour le Damergou. Le pouvoir politique était détenu par les Kel-Nan alors que le pouvoir religieux et judiciaire revenaient aux Iberkoreven. Mais les religieux avaient tendance à déborder du cadre de leurs attributions traditionnelles, provoquant ainsi une dualité du pouvoir, source de conflit potentiel.

Il ne faudrait pas ignorer la confédération des Oulliminden de l'ouest, appelée également Kel-Ataram et parfois simplement Oulliminden, dans la mesure où elle ne concerne que les franges septentrionales de l'ouest nigérien. Une importante tribu d'imajeren, les Kel-Tahabanat, y nomadisait de Ménaka jusqu'au fleuve. D'eux dépendaient de nombreuses tribus serviles dont l'intégration à la culture touarègue était toutefois entière. A leur arrivée au XIXe siècle, ils avaient établi leur autorité sur les Ighatafan, tribu d'origine arabe qui au XVIIIe siècle avaient apporté leur concours à l'empire songhaï alors en lutte contre les Kourtey.

Plus au sud, dans le dallol Bosso, s'étaient créées, à partir de Touaregs venus d'horizons divers, deux communautés originales, le Tegazza et l'Imanan qui, en se sédentarisant, avaient perdu leurs racines originelles.

Sur la rive droite du fleuve, appelée aussi Gourma comme la rive gauche était dénommée Haoussa, s'étaient implantées au XIXe siècle deux tribus, les Tingueregueded et les Logomaten. Ces dernières à l'issue d'un conflit à l'intérieur de la confédération Oulliminden, y avaient été refoulées. Elles ne cessaient d'y attirer d'autres tribus de la confédération qui devinrent plus ou moins leurs tributaires.

1222-Les Toubous [1]

Ce terme désormais admis est un mot kanouri qui signifie habitant du Tou, le Tou étant par excellence le massif du Tibesti. Il est fait usage aussi, mais à tort, des mots Tebou ou Tibbou.

Certes cette appellation était ignorée des intéressés ; eux-mêmes n'avaient jamais eu le sentiment d'appartenir à une même communauté. Ils ne se comprenaient pas entre eux, leurs dialectes le tédaga et le dazaga bien qu'ayant des points communs, ne leur permettaient pas de communiquer. Leurs modes de vie les différenciaient, les uns étaient nomades, les autres semi-sédentaires, certains élevaient des chameaux, d'autres des bovidés... Certes il n'est pas toujours facile de trouver un fil conducteur, mais les études actuelles font ressortir des caractéristiques sociologiques semblables et à quelques nuances près on peut parler d'une société touboue.

---

[1] – Jean Chapelle. 1957. op. cit.

Cet ensemble auquel on rajoute un certain nombre d'apparentés, occupait un immense territoire au centre de l'Afrique. Ses populations étaient sensiblement équivalentes en nombre au monde touareg. Dans cette étude ne seront abordés que les éléments en rapport avec le Niger.

Le Toubou frappe de prime abord par le contraste existant entre une peau noire et un faciès nettement europoïde. Les raisons n'en demeurent qu'au stade des hypothèses ; toutefois on peut affirmer selon toute vraisemblance que les Toubous sont issus d'un lointain métissage entre blancs et noirs. On leur trouve des caractéristiques qui sont communes à la plupart d'entre eux. Ils possèdent une résistance exceptionnelle à la fatigue et aux privations, supérieure à tous les autres nomades. Leur agilité est surprenante en particulier dans le caillou. Ils présentent des traits de caractère semblables : *« la nervosité, l'impulsivité, l'instabilité d'humeur, l'insociabilité, une méfiance invétérée à l'égard de leurs semblables. Ils ont des réflexes incoercibles de défense, des gestes de fuite ou de meurtres inexplicables »* [1]. Qu'ils soient Teda ou Daza, ils étaient avant tout des hommes libres, foncièrement individualistes, sans lien de subordination. Guerriers dans l'âme, mais sans être chevaleresques, ils se battaient ni par idéal ni par solidarité ni par discipline ; leur motivation était tout autre, ils affrontaient l'adversité pour défendre leur foyer, acquérir un bien, relever un défi...

La société touboue était fondée sur l'individu ; chaque homme construisait son milieu social sur sa parenté et sur les alliances qu'il contractait par le mariage.

La famille limitée aux parents et aux enfants constituait la cellule de base. Elle était unie par des liens solides à la fois sentimentaux et matériels. Des obligations du ménage découlaient les devoirs des époux. L'homme devait subvenir aux besoins de la famille comme à sa protection ; son épouse, chargée des enfants, avait à s'occuper de tous les problèmes domestiques, tout en faisant honneur à son mari. Pendant les absences de l'époux qui pouvaient durer plusieurs mois, elle était la gardienne du foyer. C'est dans le réseau de la parenté, représentée par le clan, que la famille trouvait un soutien moral ainsi qu'une aide matérielle.

Le clan (*yelé*) était un ensemble d'hommes et de femmes libres et indépendants qui se rattachaient par la filiation patrilinéaire à un ancêtre commun, plus ou moins lointain. Chaque entité possédait des caractéristiques propres un nom, un surnom, une marque (*debi*) qui servait à identifier les animaux, des devoirs, des droits territoriaux... Ainsi, chaque Toubou était

[1] – Jean Chapelle. 1957. op. cit. p.17.

attaché à une structure plus sociologique que politique, où il puisait assistance et obligations. Contrairement aux autres tribus nomades, le clan ne vivait pas regroupé ; ses membres étaient dispersés au gré des mariages, des voyages, des exigences du nomadisme, voire de la fantaisie de ses membres. Aussi le clan n'avait pas de chef véritable. Il existait un vieillard (*bui*) dont la sagesse était reconnue par ses pairs, chargé de rappeler les règles, les us et coutumes, mais dépourvu de toute autorité.

Même s'il existait en milieu toubou un certain nombre de titres (*derdé*, *maï*, *maïna*...) attribués à des personnes de qualité il n'y avait pas de véritables chefs et encore moins de groupements politiques. La notion d'autorité était incompatible avec le caractère naturellement anarchique du Toubou et la dispersion du clan. Les seuls chefs reconnus l'ont été pour un temps déterminé en tant que chefs de rezzou.

L'islamisation des Toubous est ancienne, elle s'est faite progressivement. Leur foi a toujours été superficielle même si la confrérie de la Sénoussia a eu une certaine influence au début du XXe siècle. Ils demeuraient attachés à leurs vieilles croyances. Les *sadaga* (repas sacrés) étaient la marque la plus voyante de ces survivances et elles avaient lieu à l'occasion des principaux événements de la vie. Le Toubou craignait les génies, les bons comme les mauvais et il s'en préservait à l'aide de gris-gris (*moskar*).

Même si le clan est par essence dispersé, il est toutefois possible de procéder à la localisation d'une aire d'implantation préférentielle.

Le Tibesti est le domaine privilégié des Teda du Tou. Les Tomagra bien qu'ils ne fussent arrivés qu'à la fin du XVIe siècle , en étaient devenus le clan le plus influent après avoir évincé les Gounda qui s'étaient réfugiés au Tchigaï ainsi qu'au Fezzan. Il y existait des clans autochtones, que ce soit dans les vallées ou sur les plateaux, D'autres étaient venus de l'extérieur, c'étaient les Taizera et les Mahadena chassés de Koufra par les Arabes. Les Touaregs ont même fourni quelques éléments, vestiges de rezzous, tels les Gouboda de Goubone et les Mormorea de Marmar. Cette simple énumération bien incomplète montre l'existence d'un nombre élevé de clans au Tibesti ; le lieutenant Requin en avait dénombré une quarantaine pour quelques milliers d'individus [1]. On trouvait également une caste à demi-servile les Kamadja ; c'étaient d'anciens captifs qui étaient chargés des travaux agricoles dans les palmeraies.

Des Teda originaires de divers clans du Tibesti ont migré à des époques différentes au Djado. Ils ont fini par absorber les quelques Kanouri qui y survivaient, reste d'une vieille civilisation sédentaire dont on ne connaît

[1] – Requin (Lt). *Les clans tedda du Tibesti.* BCAF janvier 1935.

rien de l'histoire si ce n'est la présence muette de ruines imposantes ; le ksar de Djado, le Mont Saint-Michel des sables [1], en est l'exemple le plus émouvant. Désignant à l'origine ces populations, les termes de Djadoboï ou de Braoya [2] ont été utilisés pour l'ensemble du peuplement du Djado.

Au XV[e] siècle, la découverte des palmeraies du Kaouar qui était alors peuplé uniquement de Kanouri, y attirait au cours des siècles suivants, un certain nombre de Toubous d'origines diverses. Les uns épousaient des femmes kanouri dont ils adoptèrent les mœurs. Ces Toubous métissés prenaient le nom de Guézébida. D'autres Toubous, venus généralement plus tardivement, conservaient leur pureté ethnique et gardaient des liens avec leurs clans ; les Tomagra et les Gounda étaient les plus nombreux.

Le Manga quant à lui était occupé par des Daza, plus particulièrement des Kercheda dont les clans principaux étaient les Toumnelia et les Yorouma, les premiers étaient davantage des éleveurs de chameaux, les seconds de bovidés. Plus au sud se trouvaient les Ouendalla qui, au XIX[ème] siècle, s'étaient séparés des Kedelea au Chitati pour venir s'installer au nord-ouest du lac et au Kadzel. Sur les bords de la Komadougou vivaient les Dietko, originaires du Borkou, qui s'y étaient implantés après avoir été chassés du massif de Termit par les Touaregs.

A côté des Teda et des Daza, il existait des Azza qui étaient des artisans et des chasseurs. Leur position inférieure dans la société touboue était due essentiellement à l'exercice de leurs activités professionnelles.

1223. Les Arabes

La pénétration arabe ne date que du début du XIX[e] siècle et elle est limitée aux franges du Niger, mais son action a été plus importante que ne laisse supposer leur petit nombre.

A l'ouest [3], la tribu des Yaeddès s'était d'abord installée dans le nord de l'Ader puis elle était venue s'implanter dans la région de Tamaya. A la fin du siècle, c'était au tour des Deremchakâ de pénétrer dans l'Azaouak et de se fixer de l'Azar jusqu'au Tazerzaït. Dans leur migration, ils avaient entraîné des fractions vassales, les Taggat et maraboutiques les Touâji. Ils étaient même accompagnés de quelques Kounta. Faisant preuve d'excel-

[1] – Roger Frison-Roche. 1960 ; op. cit. p.145.

[2] – Djadoboï (mot kanouri). Braoya (mot téda).

[3] – Francis Nicolas. *Tamesna*. Imprimerie nationale. 1950. p.256.

lentes qualités de guerrier comme de commerçant, leur appui était apprécié et recherché par les Touaregs.

A l'est [1], les Ouled Sliman déformation de Soulaymân, groupement arabe de Tripolitaine, s'étaient réfugiés en 1848 au nord du lac Tchad après avoir été chassés de leur pays par les Turcs. Guerriers dans l'âme, ils s'adonnaient surtout aux razzias ; les populations locales qui les avaient appelés Wasiri ou Ouassili, en gardaient un souvenir amer. Leurs tribus se déchirèrent à la suite de leurs prises de position différentes à l'égard de la Sénoussia. Les Miaïssa ou Miyâ'isat sous la conduite de Chérif el Din se ralliaient les premiers aux Français. Installés à l'est de la *caravanière*, ils s'étaient quelque peu métissés.

Il conviendrait de citer les Arabes Hassaouna *clients* des Ouled Sliman, plus connus sous le nom de Choa appellation péjorative que leur donnent les Kanouri. Profondément métissés, ils demeuraient foncièrement arabes tout en étant imprégnés de culture touboue. Paisibles pasteurs, activité, où ils excellaient, ils n'ont jamais participé aux exactions des Sliman.

1224 Les oasiens

On ne peut parler de désert sans évoquer la présence d'oasiens ; contrairement à d'autres régions sahariennes, ils étaient peu nombreux, vestige d'un peuplement ancien et localisés sur les voies caravanières.

A côté des Touaregs ont vécu des groupes sédentaires comme en témoignent les ruines de cités à l'intérieur du massif comme à la périphérie. Agadez, In-Gal et Teguidda n'Tessoumt demeuraient les témoins de cette urbanisation ancienne. Les Isawaghen, sédentaires d'In-Gal, se distinguaient par la persistance de parlers originaux, où dominait l'élément songhaï. Les habitants d'In-Gal et de Teguidda, qui étaient généralement les mêmes, s'adonnaient plus particulièrement à la production du sel et à la culture des palmiers. Quant à Agadez, davantage escale commerciale, il y existait une importante colonie de commerçants originaires du Fezzan et du Touat. Toutes les activités de cette agglomération dépendaient du commerce caravanier.

A l'est, subsistait une implantation kanouri au Kaouar et à Fachi, vestiges d'une colonisation ancienne des voies caravanières par l'empire du Kanem puis du Bornou. La décadence du Bornou entraîna l'isolement de ces escales qui étaient livrées au cours des siècles aux exactions des nomades. Toutefois, le Kanouri sut préserver sa condition d'homme libre jusqu'à l'arrivée des Français.

---

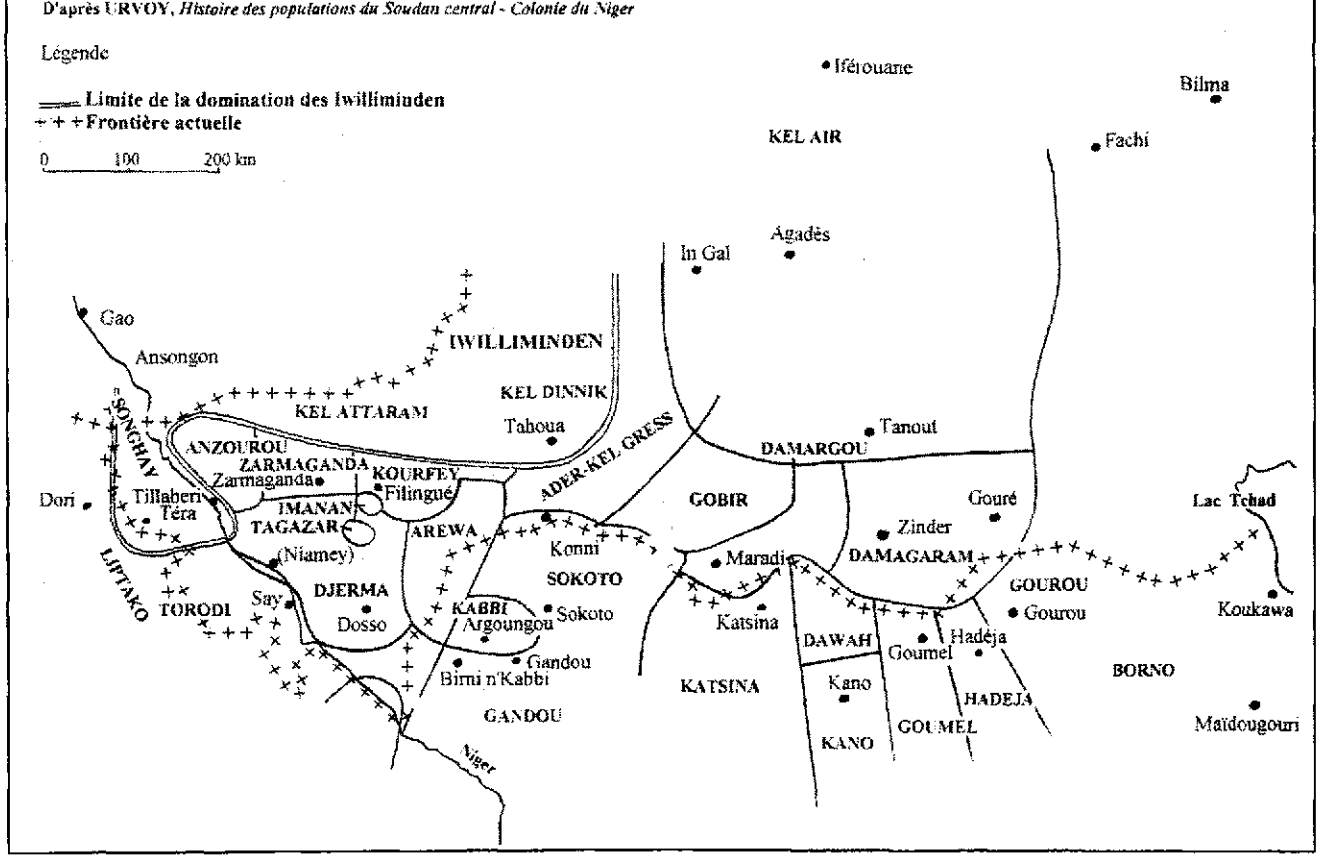
[1] – J-C Zeltner – *Pages d'histoire du Kanem*. L'Harmattan.1980 pp.224-264.

Le Kanouri est un homme de petite taille, aux traits négroïdes harmonieux, doux et indolent, souvent la proie de sa femme gaie, coquette et peu farouche, mais d'un caractère détestable.

Sédentaire, il était implanté au sud du Kaouar et occupait à Bilma comme à Fachi des villages en pierre natronée, bâtis sans plan défini autour d'un ksar qui servait en temps ordinaire de réserve à grain et en cas d'attaque d'ultime refuge. Il s'adonnait aux travaux agricoles et à l'exploitation des salines. Il était fier de son passé.

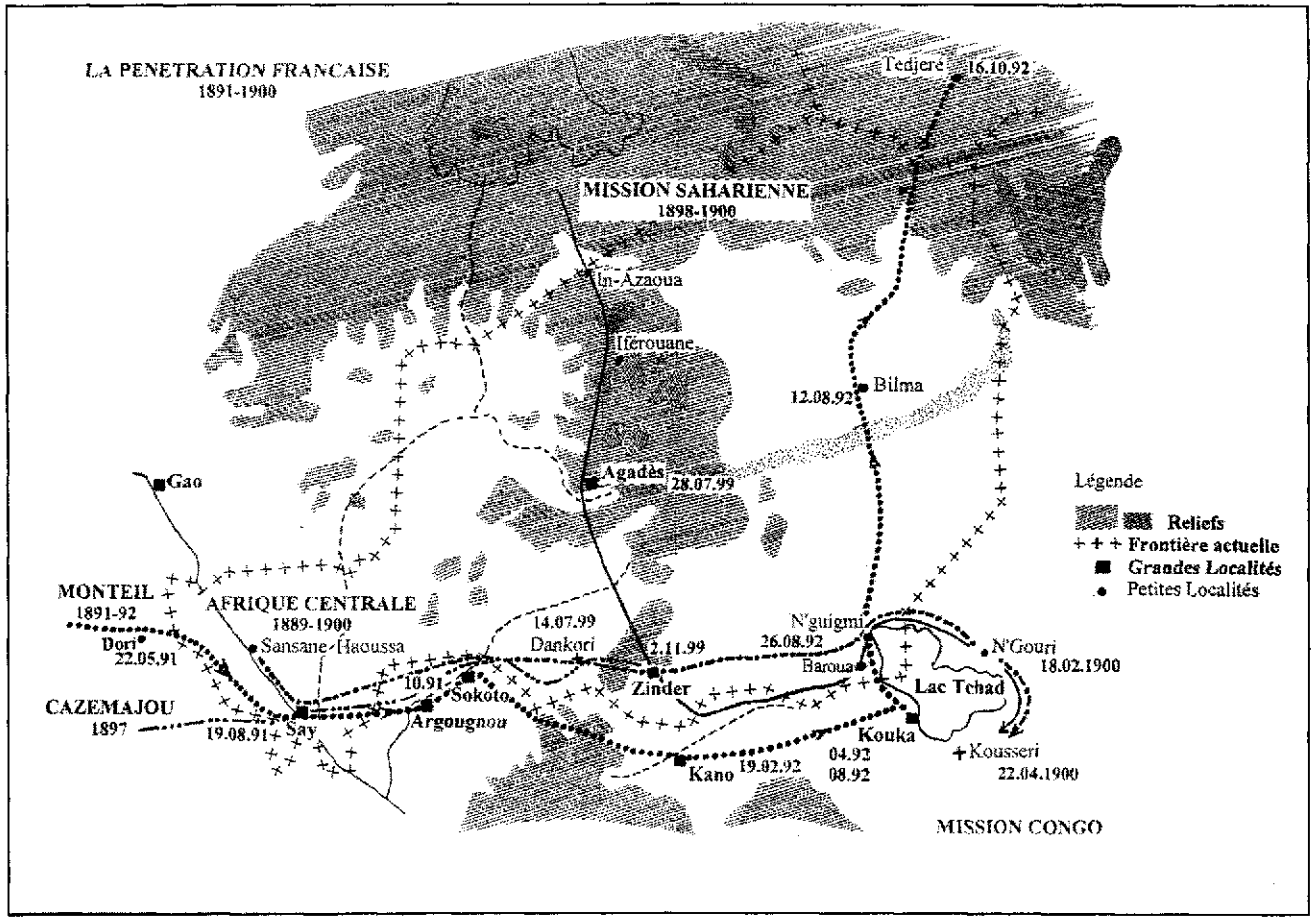
LES ETATS NIGERIENS A LA VEILLE DE LA PENETRATION COLONIALE

D'après URVOY, *Histoire des populations du Soudan central - Colonie du Niger*



II

Rappel historique


LA PENETRATION FRANCAISE
1891-1900
Tedjere
16.10.92
MISSION SAHARIENNE
1898-1900
In-Azaoua
Iférouane
12.08.92
Bilma
Gao
Agadès
28.07.99
Légende
Reliefs
Frontière actuelle
Grandes Localités
Petites Localités
MONTEIL
1891-92
Dori
22.05.91
AFRIQUE CENTRALE
1889-1900
Sansane-Haoussa
14.07.99
Dankori
2.11.99
N'guigmi
26.08.92
N'Gouri
18.02.1900
Baroua
Lac Tchad
Zinder
10.91
Sokoto
CAZEMAJOU
1897
19.08.91
Say
Argougnou
Kouka
04.92
08.92
Kousseri
22.04.1900
Kano
19.02.92
MISSION CONGO

21 Situation de l'espace nigérien à la fin du XIX[e] siècle

La situation de l'espace compris entre le fleuve Niger et le lac Tchad était caractérisée à la fin du XIX[e] siècle, par l'insécurité et le désordre, provoqués par les luttes incessantes entre les Etats ainsi que par leurs querelles intestines, mais également par la poussée vers le sud des nomades, essentiellement touaregs. Si les entités étatiques locales ne présentaient guère de ressemblance avec celles de l'Europe à la même époque, elles n'en existaient pas moins sous une forme originale, où les frontières étaient plus marquées dans la hiérarchie sociale que dans l'espace.

Au sud-ouest, l'empire peul, œuvre d'Ousman Dan Fodio, avait pratiquement disparu. Certes le royaume peul de Torodi restait maître de la rive droite, mais sur la rive gauche, les Peuls avaient perdu, malgré l'aide de Cheikou Amadou [1], le contrôle du pays zarma qui avait réussi au prix de luttes acharnées à préserver son indépendance. La domination du royaume de Sokoto s'était réduite au seul Konni. L'Arewa s'était scindé en deux ensembles ; le nord maintenait des relations diffuses avec le Sokoto, contrairement au sud dont les liens étaient plus affirmés avec le Kabbi. Le Katsina et le Gobir, devenus suffisamment forts pour rompre leur allégeance envers le Sokoto, étaient la proie de luttes internes pour la prise du pouvoir.

Au centre de la région, le Damagaram ou sultanat de Zinder y était devenu l'Etat le plus puissant grâce à l'action de ses sultans successifs dont le plus remarquable a été Tanimoun ; il imposa son autorité aux états voisins : Mounio, Koutous et Tsotsébaki. A l'est, le Bornou était tombé dans un

---

[1] – Cheikou Amadou, fils d'el Hadj Omar, régnait sur le royaume du Macina d'où il a été chassé par les Français en 1893 ; il entreprenait alors une longue retraite vers le sultanat de Sokoto.

tel état de déliquescence que Rabah, un aventurier originaire de Khartoum, avait pu s'en emparer sans difficulté en 1894, imposant ainsi sa loi à tous les états du bassin tchadien. Trait commun de ces deux Etats, c'était la réalisation d'une force armée relativement moderne qui leur avait permis d'imposer leur suprématie.

Aux franges sahéliennes, les Touaregs cherchaient à soumettre les populations sédentaires. Sur la rive droite du Niger, les Kel-Tingueregueresch étaient devenus les maîtres des principautés songhaïes, Gorouol, Téra et Kokoro, seul le Dargol avait été relativement épargné. Par contre à l'est, les Kel-Imanan comme les Kel-Taghazar n'avaient pas réussi à imposer leur tutelle ni à l'Anzourou, ni au Djermaganda.

Ailleurs les Touaregs s'opposaient en luttes fratricides. En Ader, les Oulliminden s'affrontaient à une coalition de Kel-Gress et de Kel-Aïr ; défaits en 1897, ils avaient été contraints de se retirer dans l'Azaouak. En Aïr, la domination des Kel-Gress avait fait place à une anarchie semblable à celle qui avait sévi au XVIIIème siècle ; le pays était la proie de multiples rivalités qui entraînaient sa ruine. Toutefois le sultanat d'Agadez parvenait à survivre, mais le sultan avait perdu toute autorité ; la ville d'Agadez n'était plus que l'ombre d'elle-même. A ces méfaits s'ajoutaient les nombreuses incursions des Toubous en provenance du Tibesti, poussés par une famine endémique. Au Damergou c'était la lutte entre les Kel-Owey et les Immouzarag qui bénéficiaient de l'appui des sédentaires et d'autres fractions touarègues : Ikaskazan, Kel-Tamat... Il s'agissait de prendre le contrôle de la piste caravanière qui allait de Kano à Tripoli et qui demeurait le dernier vestige du commerce saharien, car l'antique voie Kouka-Tripoli n'était plus usitée depuis l'arrivée de Rabah. Il faut souligner toutefois que le commerce saharien était en voie de disparition en raison de l'abolition de la traite des esclaves, principal attrait commercial avec les pays maghrébins et du détournement du trafic qui subsistait au profit de la voie maritime.

Plus à l'est, le Kaouar était la proie de tous les nomades de la région ; aux prédations coutumières des Toubous et des Touaregs venaient s'ajouter celles des Arabes qu'ils soient Sliman ou Fezzanais.

22 La pénétration française (1890-1900)

221 La politique coloniale de la France

Après 1870, la France entreprenait une vaste campagne d'expansion coloniale.

Les préoccupations, scientifiques à l'origine, étaient devenues de plus en plus nationalistes. Elles étaient la résultante d'un patriotisme exacerbé par la défaite. Bridée en Europe, la France était consciente qu'elle serait de nouveau une grande puissance en augmentant le nombre de ses colonies. Cette conviction animait les jeunes générations sans distinction politique.

Les sociétés de géographie jouaient un rôle non négligeable. La société de Paris, qui n'avait eu guère d'influence jusqu'alors, se développait à un point tel qu'elle amenait en province la création de multiples succursales. Leurs membres avaient fini par constituer l'effectif le plus important d'Europe.

Toutefois demeurait une autre préoccupation plus ancienne qui perdure encore de nos jours. Elle était humanitaire : la France, patrie des droits de l'Homme, se devait d'apporter aux populations défavorisées les bienfaits de sa civilisation.

Paul Leroy-Beaulieu était le porte-parole de la politique coloniale dont il présentait les arguments dans un ouvrage paru en 1874 [1]. La France avait toujours eu une politique continentale au détriment d'une politique

---

[1] – Leroy-Beaulieu Paul. *De la colonisation chez les peuples modernes.* Guillaumin. 1874.

ultra-marine ; il lui fallait désormais changer de conception et procéder a la réalisation d'un empire d'outre-mer à l'exemple des autres puissances ; c'était une question de vie et de mort. Il faisait ressortir que le véritable moteur de cette expansion n'était pas les hommes, mais les capitaux dont la France ne manquait pas. Il était préférable d'investir dans les colonies plutôt que dans les pays étrangers.

Cette politique toute nouvelle nécessitait une continuité certaine ainsi qu'une gestion propre ; elle se concrétisait en 1882 par la création d'un secrétariat des Colonies et quelques années plus tard en 1894 d'un ministère des Colonies.

Jules Ferry a été l'artisan de cette politique : pour lui, il était indispensable d'orienter la politique étrangère de la France vers l'expansion coloniale. Une abstention équivaudrait à une abdication : *« les nations ne sont grandes que par l'activité qu'elles développent... Si nous n'intervenons pas, d'autres pays le feront »*. L'action politique était désormais conditionnée par l'économie : les colonies étaient les seuls débouchés possibles de la France d'où la nécessité impérieuse d'en avoir [1].

Cette politique prévalait jusqu'en 1914 à quelques nuances prés. Un des disciples de Jules Ferry, Eugène Etienne (dont le nom a été donné au port de la Mauritanie) a été l'animateur du parti colonial. Il a mené une action constante en faveur des colonies que ce soit au Parlement ou dans l'opinion par l'intermédiaire du comité de l'Afrique française dont il a été un des membres fondateurs.

222 Le contexte international : le congrès de Berlin (1885)

L'Association Internationale Africaine (A.I.A.) dont la présidence était assurée par Léopold II, agissant en son nom personnel et non en qualité de souverain des Belges, s'était fixée lors de sa création en 1876 un grand dessein, celui d'ouvrir l'Afrique centrale à la civilisation européenne. Compte tenu de la multiplicité des missions et de la diversité de leurs auteurs, des difficultés se firent jour au sein de l'association et provoquèrent la réunion des Etats concernés à Berlin, du 15 novembre 1884 au 24 février 1885, sous l'égide de Bismarck, chancelier de l'empire allemand.

Ce n'était là qu'un des aspects d'un problème plus vaste. L'Europe était alors secouée par une sévère crise économique; la concurrence devenait de plus en plus intense en raison du développement rapide de l'industrie

[1] – Discours prononcé par Jules Ferry à la Chambre des députés en juillet 1885 alors qu'il ne détenait plus de fonction ministérielle.

allemande. Les pays européens étaient contraints d'abandonner la politique libérale qui avait prévalu jusque là et ils adoptaient l'un après l'autre des mesures protectionnistes. Le besoin se fit sentir de trouver d'autres débouchés, mais aussi d'autres sources d'approvisionnement en matières premières.

Aussi les puissances participantes jetèrent-elles leurs convoitises sur l'Afrique, prolongement naturel de l'Europe et continent pratiquement vierge d'influence extérieure. Afin d'éviter d'éventuelles contestations, ils définirent les modalités de prise de possession : notification aux autres pays des régions que l'on voulait occuper avec cartes à l'appui, passation d'accords diplomatiques afin d'en fixer les limites, et enfin occupation effective.

223 – La situation en Afrique sub-saharienne

2231 – L'objectif de la politique française

Le général Faidherbe qui avait été gouverneur de la colonie du Sénégal de 1854 à 1861 puis de 1863 à 1865, fut à l'origine de la conception de la politique en Afrique de l'ouest, qui s'est ordonnée à partir d'une idée simple que commandaient les implantations côtières anciennes. L'occupation du Centre africain dont le lac Tchad constituait l'image mythique, était l'objectif essentiel en vue de réaliser un vaste ensemble territorial.

Elle entraîna une longue phase de conquêtes qui inquiéta le Parlement soucieux de son coût ainsi que le ministère des Affaires étrangères craignant les répercussions diplomatiques qui pouvaient en résulter. Toutefois une double pression s'exerça sur les politiques afin de les obliger à suivre les militaires dans leurs entreprises aventureuses. C'étaient d'abord les patriotes qui trouvaient là une revanche à la défaite de 1870 et qui s'enthousiasmaient aux exploits de nos troupes plantant le drapeau tricolore de plus en plus loin à l'intérieur du continent noir. C'étaient également les milieux économiques, pour qui notre expansion outre-mer ouvrait des perspectives nouvelles. Le contexte était favorable; le sous-secrétariat d'état aux Colonies définitivement rétabli en 1886, bénéficiait d'une autonomie de circonstance dans la mesure où la Marine, son ministère de tutelle, était accaparée par la rénovation de la flotte, une entreprise de longue haleine.

2232– La compétition internationale

De la conférence de Berlin date le début d'une vive compétition internationale. Les régions côtières, antérieurement occupées, servirent de base

de départ en direction de l'intérieur, où se trouvaient d'immenses territoires non encore contrôlés, même s'ils constituaient des entités étatiques locales. Ce fut la ruée à laquelle les Anglais donnèrent le nom de mêlée [1], et les Français *de course au clocher*, les peuples révélant ainsi leur caractère propre. La notion même de politique d'expansion coloniale se muait en une vision stratégique au niveau planétaire.

Les Allemands comme les Anglais se distinguèrent dans cette compétition. Les premiers, nouveaux venus dans l'aventure coloniale firent preuve d'un zèle remarquable et accomplirent de nombreuses missions en direction de la boucle du Niger, où ils représentèrent un danger potentiel pour l'action de la France. Quant aux seconds, les sujets de friction ne manquaient pas; en particulier la National African Company nous évinça de la région du Bas-Niger. Ces deux pays s'entendirent même en signant un traité en 1890 afin de rectifier les frontières entre le Togo et la Gold-Coast et entre le Cameroun et la Nigéria. De plus et c'était grave, ils se réservaient la possibilité d'étendre leurs zones d'influence respectives jusqu'au lac Tchad.

2233 – L'action française au Soudan

Sous la férule des commandants supérieurs successifs, le Soudan était devenu, à la fin de 1888, un vaste territoire s'étendant du fleuve Sénégal au fleuve Niger. Les populations qui y vivaient, avaient accepté *notre domination comme un fait accompli*, ce qui n'était pas le cas des Etats voisins, ceux de Samory, d'Ahmadou et des Almanys du Fouta Djalon que les Français considéraient intégrés à leur sphère d'influence alors qu'il en était tout autrement de la part des intéressés qui n'avaient signé des traités que pour préserver leur indépendance.

La marche vers le Tchad allait par ailleurs se trouver contrariée en 1887 par la réussite de la mission du capitaine Binger [2] qui entraîna un changement de direction vers les états du Golfe de Guinée. Le lieutenant-colonel Gallieni, qui était commandant supérieur du Haut-Fleuve, y était favorable ainsi qu'Etienne, le nouveau secrétaire d'état aux Colonies qui avait succédé à La Porte en juin 1887. La pénétration pacifique, employée par Binger, montra l'intérêt de cette méthode aux nombreux détracteurs de la manière forte, *à la violence, il faut préférer la pénétration commerciale*. Elle obtint la faveur des hommes politiques, toujours soucieux des répercussions qu'elles

---

[1] – Scramble.

[2] – *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi(1887-1889).* Capitaine Binger. Hachette 1892.

soient politiques ou financières ; mais elle avait ses limites que Jules Ferry souligna en défendant l'intervention au Tonkin : *vous serez contraints d'imposer votre sécurité et votre protectorat à ces peuples rebelles*. Ainsi en 1890, l'arrivée du lieutenant-colonel Archinard marqua la reprise des hostilités. Les opérations qui s'ensuivirent, durèrent trois longues années, ralentissant notre progression vers l'est alors que nos concurrents intensifiaient leurs efforts.

2234 – La convention franco-anglaise 1890

L'accord anglo-allemand avait révélé notre relatif isolement diplomatique; mais déjà depuis quelque temps, notre diplomatie tentait de se rapprocher de l'Angleterre. Les négociations aboutirent à la déclaration du 5 août 1890: le gouvernement anglais reconnaissait en particulier *la zone d'influence de la France au sud de ses possessions méditerranéennes jusqu'à la ligne de Say sur le Niger, à Barroua sur le lac Tchad, tout en laissant à la compagnie royale du Niger tout ce qui appartenait équitablement au royaume de Sokoto*. C'était une limite tout à fait théorique, fruit des cogitations diplomatiques dans une zone pratiquement inexplorée.

224 Les missions d'exploration

L'accord franco-anglais ne traçait que le cadre d'ensemble de la zone d'influence française qu'il importait de parcourir rapidement afin d'affirmer notre souveraineté suivant les dispositions du Congrès de Berlin. On conçoit dans ces conditions que le choix de missions, légères et manœuvrières ait prévalu aux dépens des lourdes colonnes d'occupation, du moins au début. Par ailleurs leur caractère semi-officiel et leur financement en partie par le Comité de l'Afrique française étaient de nature à avoir la préférence de nos politiques, craignant toujours le coût d'une campagne ou les répercussions diplomatiques dans des régions encore mal définies. Ainsi furent menées de 1890 à 1893, à l'instigation de monsieur Etienne, de nombreuses missions afin d'affirmer nos droits dans le Centre africain :

- du Niger à la Bénoué : Mission lieutenant de vaisseau Mizon ;
- du Congo au Tchad : Mission Crampel ;
- du Niger au Tchad : Mission capitaine Monteil.

2241– Mission Monteil (1890-1892)

Le capitaine Monteil se trouvait à Paris en août 1890 en vue de préparer une mission d'exploration en Côte d'ivoire [1]. Remarqué par le sous-secrétaire d'état aux Colonies Etienne, il fut désigné pour prendre la responsabilité d'une autre mission, celle de la reconnaissance de la ligne Say-Barroua, consécutive à la convention franco-anglaise dont l'urgence s'imposait. Le capitaine de l'infanterie de marine Louis-Parfait Monteil avait déjà acquis une solide expérience coloniale en particulier en Afrique, dont il avait fait part dans un ouvrage paru en 1884, le Vade-mecum de l'officier de l'Infanterie de marine [2]. Il y exposait en particulier les principes et les modalités d'organisation d'une mission d'exploration. Ses mérites étaient suffisamment reconnus pour avoir été lauréat du congrès des sociétés savantes et fait officier des palmes académiques en 1886.

En appliquant ses idées, il avait établi rapidement un nouveau projet qui fut immédiatement approuvé. Monteil débarquait à Dakar le 28 septembre 1890 ; tout avait été fait pour préserver le secret le plus longtemps possible. En passant à Saint-Louis, il recrutait une escorte d'une dizaine de Tirailleurs qui avaient déjà servi sous ses ordres ; puis à Kita, une centaine de porteurs dont il avait besoin pour effectuer le transport d'une partie de sa logistique, l'autre étant assuré par des *bourricots*. Le 14 décembre de la même année, il arrivait à Ségou qui était à l'époque le dernier poste français à l'est du Soudan. Il lui fallut d'abord traverser toute la boucle du Niger, avant d'atteindre Say où devait débuter sa mission proprement dite. Après cette localité, il emprunta un itinéraire qui l'amena à passer à Argoungou, Sokoto, Kano, agglomérations situées bien au sud de la ligne de partage. Il constata qu'il n'existait aucun traité entre l'état de Sokoto et la société royale du Niger ; à son retour en France, il contesta l'arc de Sokoto qui rejetait la présence française dans une zone inhospitalière. De Kano, il ne put remonter vers le sultanat de Zinder, où sévissait la guerre; de ce fait il n'obtenait pas suffisamment d'informations sur les possibilités d'infiltration dans la zone au nord de la ligne frontalière et cette lacune allait avoir des conséquences fâcheuses pour la poursuite de la pénétration française. Il se dirigea alors vers Kouka, la capitale du Bornou qui était également le port méridional de

---

[1] – Le capitaine Ménard qui avait remplacé le capitaine Monteil à la tête de cette mission, a été tué à Séguéla en février 1892.

[2] – L.P. Monteil – *En France et aux colonies : Vade-mecum de l'officier d'infanterie de Marine*. Baudoin, 1884.

la *caravanière* [1] qu'il quitta le 22 août 1892, pour arriver à Tripoli le 10 décembre 1892.

C'est la partie la plus intéressante de son récit [2], même si elle est la plus courte, bien qu'elle ait duré six mois, car le capitaine Monteil allait être un des premiers officiers, du moins colonial, à accomplir un périple aussi long en zone saharienne.

De l'itinéraire, il a donné une excellente description, qui se révèle toujours d'actualité. Après son départ de N'Guigmi, en bordure du lac Tchad, il a abordé un paysage de dunes fixées, où la végétation était clairsemée ; la disparition de celle-ci marquait le début du Tin-Toumma dont la traversée est restée un des souvenirs les plus poignants de son voyage : *dans la nuit, à la clarté de la lune, l'immense plaine sans ondulation, sans vie, semble se confondre avec le ciel... On voit des diables dans le Tin-Toumma disent les Arabes, ces diables je les ai vus.* Dans la cuvette d'Agadem, dominée par une barrière rocheuse, il découvrait que l'eau existait en de nombreux points à très faible profondeur. Puis à son débouché, il abordait une *mer de sable formée d'un enchevêtrement de dunes mouvantes*, de près d'une centaine de mètres de hauteur, dont le versant septentrional était plus accentué. De-ci, de-là, émergeaient des rochers isolés qui constituaient une chaîne plus ou moins discontinue, sensiblement orientée nord-sud. La configuration du terrain nécessitait de multiples changements de direction afin de franchir les dunes. Les pâturages étaient inexistants ; par contre l'eau ne manquait pas, même si parfois elle avait un goût *détestable* comme à Dibella. L'arrivée à Bilma, premier point au sud de la palmeraie du Kaouar, lui permettait de reposer hommes et bêtes. Aneye, le dernier point au nord du Kaouar, était caractérisé comme encore aujourd'hui par *un castel construit sur un rocher auquel on ne peut accéder qu'avec une échelle.* Après le Kaouar, il n'y avait plus que des *pierres, des pierres.* Telle avait été l'exclamation lapidaire du chef de mission, ce qui en dit long sur le paysage. Comme il avait beaucoup plu cette année-là, il notait l'existence de nombreux pâturages. Au delà d'el Ouar, la source au pied des monts de Toummo, il entrait au Fezzan, ce qui n'est plus de notre propos.

Cette traversée du Sahara lui aurait donné matière pour rajouter un paragraphe spécifique à son vade-mecum. Le chameau était la monture la mieux adaptée à ce type de terrain ; rustique certes, il convenait d'en prendre

---

[1] – La *Caravanière* ainsi appelée par Marguerite Lecoeur (*Les oasis du Kaouar – une route – un pays* – études nigériennes N° 54 1985) est la piste transsaharienne la plus directe qui reliait le Bornou à la Méditerranée.

[2] – L.P. Monteil – *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad*. Alcan, 1895.

soin ; son alimentation nécessitait d'emporter le fourrage lorsque les régions traversées en étaient dépourvues ; les dattes pouvaient donner un complément non négligeable; mais il fallait savoir aussi profiter des pâturages qui ont poussé à la suite d'une pluie providentielle. Malgré toutes ces précautions, le trajet avait été difficile et il avait éprouvé des pertes importantes puisqu'il ne lui restait plus, au 10 octobre 1892, que la moitié de ses montures. Il revenait à l'utilisateur de les ménager en s'allégeant du superflu ; le 8 octobre, il s'était séparé d'accessoires tels que lits, tables, sièges et il ajouta *« sans regret »* ; c'était la découverte d'un principe saharien.

Les étapes avaient été souvent longues ; entre le 27 et le 30 août, jour de son arrivée à Bédouaram, il avait marché plus de 160 kilomètres, belle distance alors que c'était un des mois les plus chauds. Le Sahara exigeait des hommes en excellente condition physique à *l'énergie soutenue*; il avait su exploiter les ressources locales lorsque l'occasion s'en était présentée; c'était ainsi qu'à son passage à Agadem, il s'était procuré de la viande séchée auprès des Toubous de passage. Le ravitaillement en eau était un souci même si les puits étaient relativement nombreux sur ce parcours. Il avait fait ressortir l'intérêt de conserver une réserve d'eau en cas d'imprévu. Enfin pour reconstituer hommes et bêtes, il fallait prévoir de longues périodes de repos ; sa caravane était restée près de 17 jours au Kaouar : autre principe saharien révélé, celui de l'alternance de périodes d'effort et de repos.

Compte tenu de la configuration du terrain, où les repères étaient rares, l'orientation était difficile ; pour y remédier il avait choisi de suivre une caravane de commerçants arabes qui se rendaient au Fezzan ; l'emploi d'un guide était presque toujours indispensable. Il avait noté que la navigation aux étoiles pouvait être utile.

Ainsi, les détails qu'il avait accumulés pendant six mois de traversée saharienne avaient fait ressortir que cette zone était extrêmement difficile et qu'il fallait des hommes physiquement et matériellement adaptés ; les enseignements qu'il en avait retirés, permettaient aux futurs utilisateurs de se préparer en conséquence.

2242– La Mission Cazemajou (1897-1898)

Bien que le capitaine Cazemajou n'ait pas abordé les régions sahariennes, il conviendrait toutefois de ne pas en faire abstraction dans cette étude. En effet la mission confiée à l'intéressé confirmerait s'il le fallait, la continuité de la politique africaine de la France : *durant ces dernières années, elle a pour but de réunir en un groupe compact nos différentes possessions du continent noir*. Telle a été la finalité de cette mission, précisée

confidentiellement par le ministre des Colonies André Lebon en février 1897 alors que cette mission se faisait officiellement au profit du Comité de l'Afrique française [1].

Mais les politiques français ne s'étaient pas rendu compte du changement de la situation ; les troupes françaises avaient atteint le fleuve Niger et la France devenait de ce fait un adversaire virtuel de tous les états à l'est du fleuve ; aussi était-il téméraire ou inconscient de poursuivre la pénétration sous la forme d'une mission trop réduite pour impressionner les futurs adversaires.

Cette appréciation fut fatale à l'encadrement européen, mais le détachement, sous le commandement du caporal Kouby Keita, réussit à tenir tête aux furieux assauts des guerriers du sultan de Zinder et à s'exfiltrer de la ville ; il entama une longue retraite qui lui permit de rejoindre Say le 8 juillet 1898. La réalisation d'un tel exploit prouvait la valeur des tirailleurs sénégalais et mérite d'être amplement soulignée.

2243 – La Mission Afrique centrale (1898-1900)

Malgré l'échec de la mission précédente la volonté politique persistait de réaliser une telle mission d'autant qu'elle allait s'insérer dans une manœuvre stratégique, puisque deux autres missions, celle de Foureau-Lamy, descendant d'Afrique du Nord, et celle de Gentil, montant du Congo, convergeraient vers le lac Tchad, matérialisant ainsi la prise de possession de la France.

Ayant tiré les enseignements de la mission Cazemajou, la mission *Afrique centrale* avait été organisée sur un modèle plus étoffé : l'effectif s'élevait à plus de 600 combattants, mais en raison d'un budget chichement octroyé, il avait fallu recruter de nombreux auxiliaires. Le commandement avait été donné au capitaine Voulet de l'Infanterie coloniale, secondé par le capitaine Chanoine des Spahis sénégalais ; ces deux officiers venaient de s'illustrer dans la pacification des pays mossi et gourounsi de 1896 à 1897; conscients de la finalité de la mission, ils n'étaient pas très regardants sur les moyens; en ce sens ils n'étaient pas très différents de la plupart des officiers en service au Soudan. Une partie de la logistique avait du être assurée par le portage, moyen utilisé fréquemment sur le territoire soudanais; il avait fallu recruter de force plus de 800 porteurs en pays mossi. De ce fait, ceux-ci montraient peu d'ardeur à la tâche d'autant que leur ravitaillement était aléatoire et ils profitaient du moindre relâchement de la surveillance pour

[1] – AOM. SG. Afrique III. dossier 25.

s'enfuir, ce qui entraînait des mesures coercitives à leur égard. Le lieutenant Joalland avait été frappé d'étonnement lorsqu'il découvrit leur campement à Say : *on voyait le ramassis le plus extraordinaire... un immense espace entouré d'épineux dans lequel se trouvaient les 800 porteurs mossis dont un certain nombre était déjà mort de dysenterie* [1]. Meynier avouera plus tard que cette colonne était mal organisée pour se déplacer à travers un pays, où les ressources en eau étaient limitées. Pourtant ce problème n'avait pas échappé au capitaine Voulet qui, dès octobre 1898 [2], avait demandé la mise en place de cent chameaux à son passage à Tombouctou ; ce poste ne put lui en fournir qu'une quinzaine. Ainsi sera-t-il contraint de poursuivre avec les moyens existants; ce problème sera l'une des causes, parmi d'autres, de l'échec de la mission.

Le drame de Dankori amenait la disparition des chefs de la mission et leur remplacement par l'officier le plus ancien, le lieutenant Pallier; ce dernier persuadé que le chameau constituait l'animal le mieux adapté à cette zone dépourvue d'eau, fixait au lieutenant Joalland, qu'il laissait à Zinder, la mission d'assurer l'entretien et l'équipement d'un troupeau de plus de 300 chameaux en vue de la reprise de la marche vers l'est [3]. Le lieutenant Meynier, l'adjoint de Joalland, effectuait une reconnaissance exploratoire sur Gouré afin d'y recueillir des renseignements sur l'itinéraire qui menait en direction du lac Tchad. Il acquérait la conviction *qu'à partir de ce point, seule une troupe légère, dépourvue de tout impedimenta, et disposant d'un convoi de chameaux pourrait affronter la grosse étape de près de 150 kilomètres qui séparait ce point du Tchad* [4]. A son retour à Zinder, il entreprenait l'apprentissage des tirailleurs à l'utilisation des chameaux, qui lui avaient été donnés par la population de Gouré en signe de soumission. Le lieutenant Meynier, qui avait servi antérieurement dans la région de Tombouctou, plus précisément à Bamba, avait acquis une certaine expérience en la matière. L'adaptation était rapide : *en 10 jours, il leur a appris la manière de seller le chameau, d'y monter et de s'y tenir* [5]. *Fin septembre, la mission Afrique centrale était prête à reprendre la route vers l'est. Le départ eut lieu le 3*

---

[1] – Gal Joalland – *Le drame de Dankori.* Ed. Argo, 1930.

[2] – A O M. SG. Afrique III dossier 37.

[3] – A O M. SG. Afrique III dossier 38 bis.

[4] – Gal Meynier – *Mission Joalland-Meynier.* Edition l'empire français, 1947. Si les renseignements sur l'itinéraire sont exacts, le kilométrage à été largement sous-estimé ; en réalité plus de 300 km à vol d'oiseau. Quant à la mission, elle a parcouru 525 km avant d'atteindre le lac Tchad.

[5] – *Le drame de Dankori* op. cit.

octobre 1899. Au lieu de la harka de naguère, nous voyons défiler devant nous une solide troupe guerrière, en tête une avant-garde de spahis réguliers, la section d'artillerie sur mulets, escortée d'un détachement de tirailleurs. Le reste de l'infanterie suivait à quelque distance, sur deux longues files d'hommes montés à chameau, mais toujours prêts à sauter de leurs montures au premier signal. Des patrouilles de méharistes, choisis parmi les plus adroits de nos hommes, circulaient au loin sur les flancs tandis que notre petit convoi suivait en bon ordre sous la conduite de bellahs [1]. Ces bergers avaient été engagés sur le conseil de Malam Yaro, riche commerçant de Zinder.

C'est ainsi que la mission Afrique centrale atteignait en 21 jours la localité de Wurdi, en bordure du lac Tchad, après avoir parcouru 525 kilomètres. Elle montrait qu'elle s'était parfaitement adaptée à ce nouveau mode de déplacement, mais le tirailleur, s'il était désormais capable d'utiliser une telle monture, était loin d'être devenu un méhariste.

[1] – *Mission Joalland-Meynier* op. cit.



Tour du Monde – 2e sem 1901

Convoi lieutenant Meynier – Saada



Revue des Troupes coloniales n°1 juin 1902

Retour d'un exercice à chameau

23 – L'occupation française (1900 -1901)

231 – La création du troisième Territoire militaire

En octobre 1899, il était mis fin au Soudan à l'administration militaire, mesure qui semblait correspondre à un changement d'orientation politique concernant la colonisation ; ce territoire était alors démembré au profit des colonies côtières qui bénéficiaient ainsi de vastes arrière-pays. Toutefois la situation était telle à l'est, où la région avait été plus parcourue que soumise, où l'insécurité était permanente en raison des rezzous touaregs et des résistances voltaïques, que deux territoires militaires avaient été maintenus, le premier face au Sahara, le second face à la Côte de l'Or anglaise.

La route du Tchad ayant été ouverte tant par la mission Afrique centrale que par la mission saharienne, le ministre des Colonies chercha à réaliser la liaison permanente avec les possessions du centre africain ; c'est la raison pour laquelle il obtenait en juillet 1900 le vote d'un crédit supplémentaire de 550 000 F destiné à *l'occupation et au ravitaillement des territoires entre le Niger et le Tchad et comprenant les postes de Say, Konni, Maradi, et Zinder.* Le vote était suivi dans le courant du mois d'un arrêté du gouvernement général de l'AOF qui portait création du troisième Territoire militaire, mais ce n'est que le 20 décembre 1900 qu'avait été promulgué le décret du président de la République portant la création officielle du territoire, placé sous la direction d'un commandant militaire, et soumis aux dispositions applicables aux autres territoires.

La création du 3e T.M. s'était faite dans la précipitation et dans l'improvisation. Le futur responsable, le lieutenant-colonel Péroz, n'avait été approché et encore officieusement par le général commandant les troupes en AOF qu'au mois d'août ; il prenait le bateau en octobre avec un petit détachement qui devait constituer le noyau de son état-major et de l'adminis-

tration territoriale. Au cours de la traversée sur le *Tibet*, il établissait un projet d'organisation du nouveau territoire qui comportait des demandes de moyens supplémentaires certes, mais indispensables. Par lettre du 23 octobre, le gouverneur général de l'AOF lui signifiait qu'il suffisait de parer aux besoins les plus pressés sans envisager de projet à long terme et éludait les demandes de crédits. Une épidémie de fièvre jaune qui sévissait alors au Sénégal, n'avait pas permis au futur commandant militaire d'avoir une discussion franche avec son autorité et d'obtenir les directives nécessaires à l'exercice de son commandement. Par ailleurs des directives écrites qui lui auraient été adressées à Say, ne lui étaient jamais parvenues. De cette absence de concertation comme d'ordres, naissait l'incompréhension qui se transformait rapidement en antagonisme qui, compte tenu des difficultés de communication, iront en s'exacerbant jusqu'à la relève de l'intéressé.

A son arrivée à Say, base d'opérations du nouveau territoire, le lieutenant-colonel Péroz, pourtant vieil officier de la coloniale, qui avait fait de nombreuses missions au Soudan, était frappé par le désordre qui y régnait. La mission Joalland venait d'y arriver et son campement ressemblait davantage à celui des sofas qu'à celui d'une troupe de réguliers [1]. L'encadrement français, noyé dans la masse, était incapable d'y maintenir la discipline ; c'était le résultat de plusieurs années d'opérations sans moyens suffisants qui avaient contraint les cadres à faire vivre la troupe sur le pays. Aussi dans un premier temps procédait-il à une sérieuse reprise en main après avoir renforcé l'encadrement de la troupe avec son propre effectif ; il licenciait les auxiliaires, libérait les prisonniers ; il reprenait l'instruction des tirailleurs qu'il croyait toujours dépendre du 2e R.T.S. stationné à Kati, à plus de 1.500 km à l'ouest. Ce n'était plus le cas depuis le 1er janvier 1901, date de création du Bataillon de Zinder, à partir du 4e Bataillon du 2e R.T.S. ; mais la nouvelle de cette création ne parviendra à son premier chef de corps, le chef de bataillon Gouraud, qu'en septembre 1901. De ce fait l'administration de ce nouveau corps de troupe était pratiquement inexistante : la solde des tirailleurs avait pris deux mois de retard ; quant aux délégations de solde des personnels européens, elles n'avaient pas été faites depuis neuf mois. Par ailleurs Say était une résidence du Haut-Dahomey et de ce fait elle était sous la responsabilité du gouverneur de ce territoire, ce qui ajoutait aux difficultés existantes. La base opérationnelle était alors transférée à Sorbo-Haoussa, point à partir duquel le fleuve devenait navigable. Dans un deuxième temps, le commandant militaire lançait de nombreuses reconnaissances à l'est du fleuve afin de mieux connaître la région et de remédier à l'absence de renseignements cartographiques.

---

[1] – A.O.M SG Tchad I dossier I.

Mais un problème subsistait, et il était grave, on était sans nouvelle des troupes qui avaient été envoyées à l'est pour assurer la relève de la *mission Afrique centrale.*

232 – Relève de la mission Afrique centrale

La mission Afrique centrale était rentrée à Zinder le 10 juillet 1900, exténuée par une aussi longue campagne ; tous les cadres européens étaient physiquement diminués [1] ; quant aux tirailleurs, qu'ils fussent réguliers ou auxiliaires, ils avaient hâte de retrouver des cieux plus cléments.

Le problème n'avait pas échappé au commandement, puisque les ordres avaient été donnés d'assurer la relève bien avant la création du 3e T.M. C'est ainsi que le capitaine Moll, après avoir passé ses consignes de commandant de cercle de Sinder [2] au lieutenant Figeac, quittait Say le 6 juillet avec 150 tirailleurs de la 5e Cie qui, ultérieurement, deviendra la 20e Cie, suivi peu de temps après par un autre détachement aux ordres du lieutenant Jigaudon. La marche qui les menait en dehors de la zone anglaise, à travers le Djermaganda, l'Ader, le Gober et le Tessaoua, fut entièrement pacifique et constitua un exemple et un modèle, mais elle fut, compte tenu du terrain et de la saison, une épreuve particulièrement éprouvante. Le capitaine Moll fut aidé dans la traversée du Djermaganda par Aouta, le futur djermakoye de Dosso qui, sur l'ordre du chef de poste de cette localité, entreprit de le guider et de le ravitailler [3]. Le caractère pacifique de sa progression, s'il n'avait pas fait oublier les atrocités de la mission Voulet-Chanoine, avait montré un autre aspect de la France qui facilitera ultérieurement notre installation. Le capitaine Moll arrivait le 3 octobre à Zinder que le capitaine Joalland quittait dès le 11 octobre, en empruntant une voie plus directe sans trop se soucier de la souveraineté anglaise.

L'isolement de Zinder, si loin du fleuve, avait amené le commandement à prévoir l'installation d'un poste intermédiaire à Tahoua. Le lieutenant Figeac, à la tête de la 22e Compagnie quittait Say le 7 novembre 1900 pour arriver à Tahoua le 4 décembre 1900. Tous les villages, dont Tahoua, avaient

---

[1] – A titre d'information, le lieutenant Meynier avait déjà accompli trois ans de séjour lorsqu'il suivit, en 1899, le lieutenant-colonel Klobb.

[2] – Sinder est une localité située sur le Niger à environ 130 km au nord-ouest de Niamey. Nom qu'il ne faut pas confondre avec Zinder, la capitale du Damagaram, 1 000 km plus à l'est.

[3] – J-P Rothiot – *L'ascension d'un chef africain au début de la colonisation : Aouta le conquérant.* L'Harmattan, 1988.

été évacués par les populations sédentaires à la suite des menaces touarègues. Il obtenait rapidement leur soumission mais, du même coup, il entrait en conflit avec leurs anciens maîtres touaregs, qu'ils soient Oulliminden (Kel-Dinnik) au nord, ou Kel-Gress à l'est. Aussi dut-il intervenir sans cesse et pas toujours avec discernement pour assurer leur protection ; la construction du poste s'en trouva fort ralentie et l'apprivoisement des Touaregs bien compromis. En mars 1901, le lieutenant-colonel Péroz, que sa santé déficiente avait contraint de rester plus longtemps à Sorbo-Haoussa, arriva à Tahoua ; sa forte colonne, qui impressionna les Touaregs, les amenait à de meilleures dispositions qui ne durèrent que le temps de sa présence. Après son départ pour Zinder, ils reprenaient rapidement leurs pillages afin de se constituer une réserve vivrière en vue de remonter vers le nord, cycle traditionnel de migration saisonnière, mais aussi pour se mettre à l'abri des Français.

233 – La frontière méridionale

La convention de 1890 n'avait déterminé qu'une ligne de partage théorique. Celle de Paris, établie le 14 juin 1898, se basait sur les connaissances acquises du pays; les sultanats de Maradi, de Tessaoua et de Zinder, retrouvaient leur intégralité territoriale, mais malheureusement l'article 4 de cette convention maintenait arbitrairement l'arc des 100 miles à partir de Sokoto. De ce fait, la frontière, repoussée très au nord, rendait difficile les communications entre l'ouest et l'est du territoire et elle était inappropriée à l'établissement d'une véritable ligne de ravitaillement ; la situation de la future colonie était donc intenable.

Certes, les Français ne respectaient pas toujours la souveraineté anglaise; le capitaine Joalland, lors de son retour sur Say, n'avait pas hésité à traverser le territoire anglais en déclarant qu'il n'y avait pas de piste plus au nord ; les indigènes avouaient la même chose.

Mais en s'installant à Illela, leur poste le plus au nord, les Anglais contrôlaient désormais l'ensemble de leur zone et réduisaient ainsi les traversées. Il convenait donc désormais de rechercher un itinéraire qui permettrait de contourner la frontière par le nord ; c'est d'ailleurs, avec le respect de la souveraineté anglaise, l'un des points que le commandant militaire avait fixé à ses subordonnés dans son instruction du 15 mars 1901.

234 – La ligne de ravitaillement

Les indigènes le disaient, il n'y avait pas de véritable piste qui allait de Filingué à Tahoua, et pour cause, la région était presque complètement

désertique. A la saison des pluies, des mares peu profondes pouvaient constituer une voie de passage occasionnelle. C'est à partir de ces mares que le capitaine Cornu, chef du poste de Filingué, entreprenait la construction de puits qui, tributaires de la pluviométrie, avaient un faible débit et se tarissaient rapidement. Heureusement, à mi-distance, la région de Laham disposait de mares plus importantes et un poste y fut d'ailleurs construit. Le trafic pouvait donc s'écouler sans trop de difficulté. Mais en juin 1901, il était perturbé en raison de la rareté des pluies ; en novembre de la même année, l'assèchement des mares de Laham provoquait l'évacuation du poste et l'interruption du trafic : la relève des personnels comme le ravitaillement restaient bloqués à Filingué. Suite aux démarches diplomatiques, le gouvernement britannique autorisait la traversée de sa zone à titre provisoire. Toutes les tentatives pour remédier au problème, se révélèrent vaines malgré les peines endurées. Le gouverneur général de l'AOF rendait compte au ministre des Colonies que le problème des communications à l'intérieur du territoire exigeait la révision des frontières.

A l'est de Tahoua, le fonctionnement de la ligne était contrarié par l'insécurité que faisaient perdurer les Touaregs. Il s'avérait donc nécessaire d'en assurer la protection ; ainsi furent réalisés les postes de Guidam-Bado puis de Tamaské. Mais cette protection statique montrait rapidement son inefficacité face à la mobilité des nomades. Aussi le chef de bataillon Gouraud fut-il contraint de s'attaquer aux Kel-Gress qu'il battit successivement à Zanguébé en avril 1901, puis à Galma en juin 1901. Leur défaite, si elle n'entraîna pas leur soumission, permit toutefois de desserrer leur emprise sur la voie de ravitaillement qui pouvait s'écouler sans problèmes.

Ce n'étaient pas les seules difficultés qui perturbaient le ravitaillement de Zinder. L'organisation, laissée à la responsabilité du commandant du cercle du Djerma, se révélait très vite inadaptée : *les convois s'en allaient cahin-caha avec des convoyeurs désertant, des tirailleurs pillant et des animaux restant en route... Le système des passagers chefs de convoi n'a pas donné non plus de bons résultats. Celui qui, désigné pour servir à Zinder... se fout des animaux pourvu qu'il arrive* [1]. Il fallait alors procéder à l'organisation de la ligne qui était divisée en sections, où étaient affectés, spécialement, personnels et animaux. Le problème ne s'arrêtait pas là. On dut s'occuper enfin de la régulation du fret. Aussi le chef de bataillon Gouraud créa-t-il un service spécialisé, où il plaçait à sa tête le capitaine Salaman qui avec *une compétence indiscutable et une vigueur infatigable* obtenait d'excellents résultats. Il en améliora constamment le fonctionnement et, ja-

[1] – Gal Gouraud – *Zinder-Tchad. souvenirs d'un africain*. Plon, 1944. p.54.

mais à court d'idées, il rechercha le concours des Touaregs pour le transport, qui débouchera ultérieurement sur l'instauration de convois libres.

235 – Le transport des personnels à chameau

2351 – L'intention du lieutenant-colonel Péroz

Dans la réflexion qu'il avait été amené à se faire lors de la traversée à bord du *Tibet*, le lieutenant-colonel Péroz avait réalisé que la nature saharienne d'une grande partie de son futur territoire l'obligerait à employer les mêmes armes que ses adversaires et à se doter d'éléments montés à chameau ; poursuivant sa réflexion il en avait déduit que la police des Touaregs nécessiterait la création d'une compagnie méhariste [1]. Il estimait d'ailleurs qu'il pourrait assurer l'encadrement de cette unité sur sa propre ressource. Il ébauchait même un projet d'encadrement : *le capitaine du Train Gelly, qui avait eu pendant de longues années en Tunisie la conduite de convois de chameau, pourrait être placé à la tête de cette unité ; il serait secondé par les lieutenants Chédeville et Mangin.* Il estimait également nécessaire de compléter l'encadrement par quelques sous-officiers, pris dans l'infanterie de Marine et mis hors cadre.

Mais cette intention ne s'était jamais concrétisée ; d'ailleurs son rapport de fin de campagne n'en faisait pas mention. La brièveté de son commandement comme les difficultés d'organisation de son territoire pourraient en être la cause.

2352 – Moll le théoricien

Assurant la relève de la mission Joalland-Meynier, le capitaine Moll commandant la 20e Compagnie du 2e RTS recueillait les fruits de leur expérience cameline ainsi que les moyens spécifiques.

Le 1er avril 1901, soit six mois après sa prise de fonction à Zinder, il procédait à la rédaction de : *Notes sur l'organisation d'une compagnie montée à chameau dans les 1e et 3e Territoires militaires de l'Afrique occidentale* [2]. Dans une première partie, il s'intéressait *à l'animal, ses habitudes, ses besoins, soins à lui donner ainsi qu'au harnachement et chargement ;* dans la deuxième partie il abordait : *les manœuvres et le combat.* C'était le premier essai relatif à ce sujet, publié dans les Troupes coloniales.

---

[1] – A.O.M. SG AOF XVI dossier 2.

[2] – R. des T.C. N°1 juillet 1902.

Il ressortait de ses propos que le chameau n'était qu'un moyen de transport destiné à étendre le rayon d'action de sa troupe, à augmenter sa mobilité et son indépendance en zone désertique et à diminuer les fatigues et les privations de ses hommes. De ce fait, il n'entendait pas faire de ses tirailleurs des méharistes, qui seraient toujours inférieurs aux nomades en ce domaine.

Son contre-rezzou, lancé sur Farak en juillet 1901, après l'attaque de la grande caravane qui allait de Kano à Tripoli, en était la démonstration éclatante. Les Kel-Owey remontaient vers le nord avec d'importants chargements de vivres et accompagnaient de nombreux commerçants *arabes* qui avaient effectué de gros achats en pays haoussa. Attaqués dans la nuit du 16 au 17 juillet par une grande partie des tribus touarègues du Damergou, auxquelles s'étaient joints de nombreux sédentaires, ils s'enfuyaient abandonnant montures et chargements. A l'annonce de cette nouvelle, le commandant militaire, alors à Zinder, décidait l'envoi d'un détachement monté aux ordres du capitaine Moll. Les assaillants s'étant retirés loin vers l'est, le détachement n'avait pas entrepris la poursuite dans la mesure où les tirailleurs, montés sur des animaux quelconques, auraient été incapables de mener la poursuite d'adversaires montés sur des coursiers rapides et, par ailleurs, il a préféré aider les Kel-Owey à récupérer leurs marchandises qui avaient été dissimulées dans les villages environnants.

2353 – Le chef de bataillon Gouraud l'homme de terrain

En janvier 1901, le chef de bataillon Gouraud, en qualité de commandant de la région ouest, entreprenait l'exploration du Djermaganda qu'il faisait parcourir en tous sens par ses détachements. Avec l'un d'eux, aux ordres du lieutenant Chédeville, il reconnaissait la région septentrionale afin de compléter les renseignements sur *l'Azaoua*. Disposant d'une dizaine de chameaux pour une quarantaine d'hommes, il les faisait monter alternativement par deux. La description qu'il en a donnée mérite d'être reproduite en raison de son pittoresque et aussi de montrer les difficultés d'adaptation à ce nouveau mode de transport : *le bât des chameaux constitue évidemment une selle médiocre; on y fixe un coussin et des cordes. Mais le mouvement du chameau qui se lève, est assez déplaçant; le bât craque et les deux tirailleurs tombent à terre*. Le chameau était d'abord considéré comme un moyen de transport [1].

[1] – *Zinder-Tchad* op. cit. p.22.

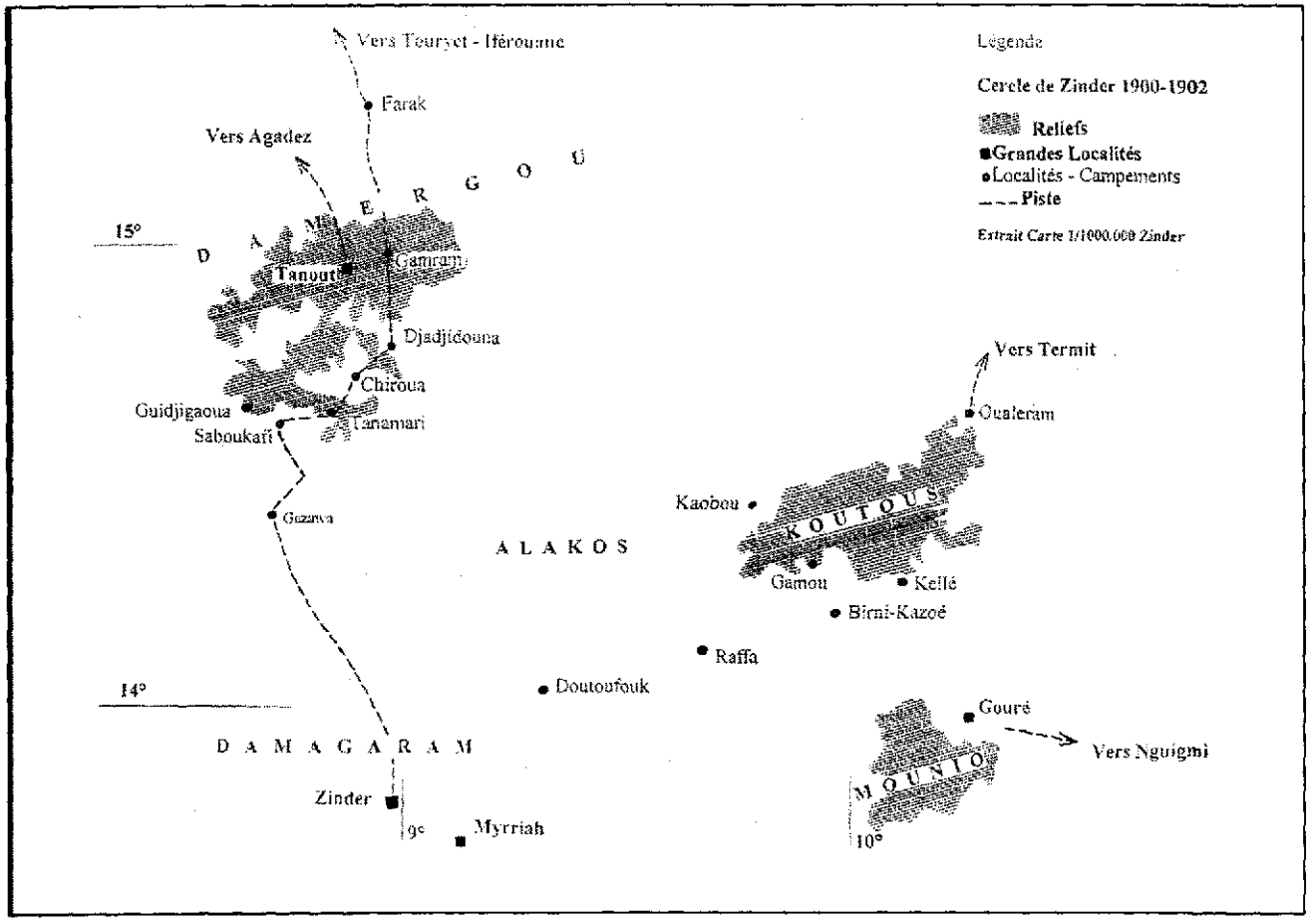
C'était toujours la même idée qui prévalait lorsqu'il reçut en renfort pour le combat de Galma, en juin 1901, un détachement monté venant de Zinder sous le commandement du capitaine Cauvin.

Mais son jugement évoluait après ce dernier combat, quand il s'aperçut qu'il n'avait pas réglé la question touarègue dont les méfaits faisaient perdurer l'insécurité. Aussi, disposant d'une grande quantité de chameaux de prise, il décidait de laisser à Guidam-Bado le nombre nécessaire à la constitution d'une section de tirailleurs méharistes. Malheureusement, disait-il, le chef de poste, excellent officier, mais en fin de séjour après 31 mois d'activités, n'avait plus le feu nécessaire. Autre point de vue plus vraisemblable : il est difficile d'accomplir une œuvre de longue haleine, telle la création d'une section méhariste, où tout est à découvrir, lorsqu'on est en instance de rapatriement.

L'échec du contre-rezzou de Farak le confortait dans cette idée qu'il concrétisait, dès sa prise de commandement en novembre 1901, en prescrivant l'organisation d'un peloton méhariste à Zinder.

III

Les unités montées à chameau (1901-1906)


Vers Touryet - Iféroumne
Farak
Vers Agadez
TAGOU
15°
DAMAGARAM
Tanout
Gamram
Djadjidouna
Chiroua
Guidjigaoua
Tanamari
Saboukafi
Guzuva
ALAKOS
Vers Termit
Oualeram
Kaobeu
KOUTOUS
Gamou
Kellé
Birni-Kazoé
Raffa
14°
Doutoufouk
Gouré
Vers Nguigmi
MOUNIO
Zinder
9e
Myrriah
10°
Légende
Cercle de Zinder 1900-1902
Reliefs
Grandes Localités
Localités - Campements
Piste
Extrait Carte 1/1000.000 Zinder

31 – Création de la première unité montée

311– Historique

Le Damergou, région au nord du sultanat de Zinder, était un *affreux pays de sable, sans ombre certes, mais fertile ; c'était le grenier à mil des tribus touarègues de l'Aïr* [1]. Deux tribus s'en disputaient depuis longtemps la suprématie. Les Kel-Immouzarag, les plus anciennement installés dans la région, protégeaient les sédentaires moyennant un tribut en mil ; les Kel-Owey, dont la venue était plus récente, contrôlaient le trafic caravanier. Celui-ci était encore important ; outre la *taghlemt* dont le but était de rechercher le sel de Bilma en échange de mil, demeurait un courant d'échanges entre les villes de Kano et de Tripoli sous la forme d'une caravane annuelle de commerçants arabes qui passaient en juillet dans la région.

L'antagonisme des deux tribus s'était amplifié lorsque les Kel-Immouzarag avaient tenté de pénétrer le lucratif commerce saharien, jusque là l'apanage des seuls Kel-Owey. Sous un prétexte mineur, ces derniers tentèrent d'imposer leur suprématie par les armes, mais en vain, ils étaient battus par des adversaires plus coriaces.

Conscients de leur infériorité, ils recherchèrent le concours des Français en proposant la fourniture de chameaux à la mission Foureau-Lamy, à un moment, où celle-ci en avait un besoin vital pour continuer sa marche vers le Tchad. Le sergent Bouthel, laissé en poste à Zinder par la mission Afrique centrale, apportait alors son concours aux Kel-Owey. Cette intervention, compte tenu de la disproportion des armements, avait été déci-

---

[1] – AOM. fonds Gaden. AP 15. pièce 565. Lettre de l'intéressé à son père. Djadjidouna 11 mai 1901.

sive, les Kel-Immouzarag étaient complètement défaits en juillet 1900 à Tanamari et ils émigraient alors à l'est... Certains apportèrent leur concours à la Sénoussia au Kanem. D'autres continuèrent à mener de multiples rezzous sur le Damergou et les régions avoisinantes du Koutous et de l'Alakos. Afin d'assurer la protection des caravanes, le lieutenant-colonel Péroz décidait l'établissement d'un poste dans le Damergou. Le capitaine Gaden, son adjoint, entreprenait la reconnaissance de la région et installait le poste à Guidjagaoua aux ordres du lieutenant Jigaudon. En juillet 1901, ce dernier était impuissant à éviter le pillage de la caravane annuelle à Farak par les Kel-Immouzarag ; l'intervention d'un détachement mobile aux ordres du capitaine Moll, à partir de Zinder, était tout aussi inefficace. De ce fait, le commandant militaire décidait le transfert du poste à Djadjidouna, choix plus approprié en raison de sa position stratégique sur la piste de Farak, à proximité des pâturages et des voies caravanières. Le capitaine Cauvin y était envoyé pour prendre le commandement du secteur du Damergou.

Au départ du lieutenant-colonel Péroz, en novembre 1901, le chef de bataillon Gouraud prenait le commandement par intérim du Territoire militaire ; dès sa prise de fonction, il prescrivait la constitution d'un peloton monté à chameau à Zinder [1]. En décembre 1901 débutait, sous les ordres du capitaine Cauvin, l'instruction spécifique des tirailleurs provenant des 2e et 3e Compagnies dont les effectifs étaient répartis entre les postes de Zinder et de Djadjidouna. Lors de sa venue dans la capitale du Damagaram, en avril 1902, le chef de bataillon Gouraud constatait avec satisfaction l'aptitude de ce peloton à faire campagne [2].

312 – Organisation

3121 – Les personnels

Les tirailleurs, au nombre de 94, avaient été désignés parmi les personnels des 2e et 3e Compagnies [3]. Ils provenaient du 2e Régiment de tirailleurs sénégalais, anciennement 2e Régiment de tirailleurs soudanais ; d'origine bambara pour la plupart, ils ne présentaient aucune aptitude particulière à l'usage du chameau. Aussi le souci de leur encadrement avait été de leur apprendre les techniques de base nécessaires à l'utilisation de ce nouveau mode de transport : instruction individuelle d'abord, afin que le tirail-

[1] – Gal Gouraud – *Zinder-Tchad*. Plon, 1944 ; p. 88.

[2] – AOM. AOF XVI. 5 et 6. rapport d'ensemble du 3e T. M. pour l'année 1902.

[3] – Idem.

leur puisse utiliser et entretenir sa monture, mais aussi instruction collective en vue d'acquérir les différentes formations à prendre lors des déplacements ou stationnements, ainsi que les dispositions préparatoires au combat. Les notes établies par le capitaine Moll, à partir des enseignements de la mission Afrique centrale, et également de l'expérience qu'il avait pu acquérir depuis son arrivée, ont dû se révéler bien utiles, d'autant, qu'en la matière, elles constituaient le seul document de référence [1]. Ces personnels ne formaient une troupe montée que pour les sorties ; une fois rentrés au poste, ils reprenaient le service normal au sein de leur unité.

Le capitaine Cauvin avait été, dans un premier temps, le responsable de cette unité ; désigné pour assurer les fonctions de commandant du secteur du Damergou, il avait été secondé en août 1902 par le lieutenant Mangin. Ces deux officiers ont donc été à l'origine de la première unité au Niger, mais il est vraisemblable, compte tenu des charges du capitaine Cauvin, que le lieutenant Mangin en ait été la cheville ouvrière. Ce dernier était le frère cadet du futur général Charles Mangin ; il était arrivé sur le territoire avec l'équipe du lieutenant-colonel Péroz qui l'avait pressenti pour être affecté à la première unité méhariste qu'il envisageait de créer. Il s'était distingué lors de son premier séjour au Soudan, où il participa activement à la prise de Sikasso (1898) et à la capture de Samory (1899) ; à vingt-cinq ans, il était fait chevalier de la Légion d'honneur à titre exceptionnel. Au Niger le début de son séjour avait été laborieux ; sa fougue n'était pas toujours en rapport avec les directives de son colonel. A la suite d'une intervention inopportune dans le Gober il provoquait l'agitation de la population. Il était alors remplacé par l'adjudant Pallin et muté à la 3e Compagnie, stationnée à Zinder [2].

3122– Les tenues [3]

Les personnels d'origine européenne, tous officiers ou sous-officiers, portaient les tenues des Troupes coloniales adaptées à l'outremer, mais l'uniformité était loin d'être respectée, non par indiscipline ou fantaisie française, mais du fait de l'éloignement comme de la lenteur des convois de ravitaillement, voire de leur interruption, ce qui ne permettait d'effectuer qu'avec beaucoup de retard le remplacement des effets hors d'usage. Ils

---

[1] – Capitaine Moll – *Notes sur l'organisation d'une compagnie montée*. R. des T. C. N°1 juillet 1902.

[2] – AOM. AOF I. dossier 8. Télégramme du 23 juin 1901 du 3e TM au G.G. d'AOF.

[3] – AOM fonds Gaden AP 15 vérascopes : 741-742-945-1070.

avaient en campagne une tenue de toile blanche ou *cachou*, le pantalon, soit bouffant sur des bottes en filali, soit tombant droit sur des chaussures montantes. Ils étaient coiffés du casque colonial modèle 1886 recouvert d'une toile ; le port de la barbe entière, presque entièrement généralisé, se terminant souvent par une barbichette en pointe, ne permettait pas l'utilisation de la jugulaire qui était fixée sur le bord du casque. Les équipements se limitaient à un ceinturon en cuir avec un baudrier du côté gauche, supportant un gros étui qui contenait un revolver modèle 1873.

Quant aux tirailleurs, ils étaient aussi mal lotis. A l'origine, ils étaient revêtus d'un paletot et d'un pantalon qui étaient, soit de la même couleur, blanche ou foncée, soit panachés. Ils avaient aux pieds des chaussures montantes, apparemment sans lacets, ou des genres de souliers bas. Les jambières étaient inexistantes et le bas des jambes était souvent nu. Ils étaient coiffés d'une chéchia qui avait pris des formes multiples. Les équipements comprenaient un ceinturon de cuir avec des bretelles de suspension qui supportaient trois cartouchières dont l'une était attachée derrière le dos et, à gauche, le porte-baïonnette. Leur armement se limitait au fusil modèle 1886 avec une longue baïonnette-épée; il était mis en bandoulière lorsque le tirailleur était monté, mais sa longueur le rendait peu pratique.

3123– Montures et équipements spécifiques

Indifféremment, chameaux de selle, de bât, voire chamelles. les montures provenaient de sources diverses ; à l'origine elles étaient essentiellement prises de guerre faites sur les tribus insoumises ou ultérieurement données en signe de soumission ; au fur et à mesure elles constitueront l'un des seuls produits de l'impôt, le papier-monnaie était encore pratiquement inexistant. De ce fait, leur utilisation dépendait du budget local, mais la plupart des officiers, occupant simultanément deux fonctions, l'une militaire, l'autre civile, le problème ne se posait pas encore. Chaque poste disposait ainsi d'un troupeau qui, au soleil couchant, rejoignait l'enclos, où il était parqué pour la nuit. Le gardiennage était assuré par un certain nombre de bergers [1]. Cette solution avait été suggérée par Malam Yaro, grand commerçant Kel-Owey de Zinder, au capitaine Joalland lorsque ce dernier préparait son mouvement sur le Tchad ; elle perdurait depuis. Le troupeau constituait ainsi une réserve dans laquelle on puisait en fonction des besoins.

[1] – Bellah en arabe, bouzou en tamacheq, bougadie en haoussa.

Le harnachement du chameau était différent suivant que l'on était cadre ou tirailleur. Les officiers comme les sous-officiers utilisaient la *rahla* ; la selle touarègue demande en effet une pratique plus grande de l'animal, elle permet aussi des déplacements plus rapides et à toutes les allures. Les tirailleurs, quant à eux, dont la technique de monte était limitée, pratiquaient l'*aouia*, sorte de bât qui avait subi quelques aménagements ; elle avait l'avantage de permettre la variation du corps ; le tirailleur adoptait souvent la position du cavalier sans selle, les jambes pendantes de chaque côté. La monture était conduite à l'aide de deux rênes qui étaient fixées à une sorte de bride, appelée *arsem* ; la rêne droite ou rêne de nez était attachée par un anneau, l'*arzema*, à la narine droite de l'animal.

Chaque tirailleur ne disposait que d'un bidon, du type réglementaire en service à l'époque dans l'armée française et il l'accrochait à la selle. Sa contenance, qui correspondait à un usage normal en Europe, était bien insuffisant pour affronter les longs déplacements en zone désertique, d'autant que le tirailleur était un grand consommateur d'eau. Aussi avait-on constitué, au niveau de la section, une réserve d'eau qui était transportée par le convoi ; elle était contenue dans des outres faites, à l'exemple des nomades, à partir de peaux de chèvre. Ce système qui avait été préconisé par le lieutenant Pallier en 1899 et employé par la mission Afrique centrale, demeurait en vigueur. Le coût en était élevé et il fallait que la confection fût soignée si on voulait éviter les pertes d'eau : il se révélait très tôt défaillant.

3124 – Manœuvres et combats

Partant du principe que le chameau n'était qu'un moyen de transport, la manœuvre se limitait aux mouvements usités en déplacement ou en stationnement.

La file de quatre était l'élément de base des différentes formations. En marche, les chameaux, mêmes montés, étaient systématiquement attachés l'un derrière l'autre ; à l'arrêt, le premier homme de la file en assurait le gardiennage ainsi que celui de la file de droite. Au moment du départ, les hommes montaient sur l'animal au commandement *à cheval ;* à celui de *combat à pied* ils sautaient à terre et ralliaient rapidement le point indiqué ; le premier de la file arrêtait les huit chameaux dont il avait la charge et il les faisait baraquer. A l'issue de l'action, les tirailleurs rejoignaient le point de stationnement au commandement *aux chameaux*.



Fonds privé

Tirailleurs de la SM 2e Cie en déplacement



Fonds privé

Tirailleurs de la SM 2e Cie à l'arrivée au poste



Fonds privé

Le chef de la SM 2e Cie monté à chameau



Fonds privé

Le chef de la SM 2e Cie à terre

313– Ses premières activités

Depuis leur départ forcé du Damergou, les Immouzarag se cantonnaient aux régions désertiques situées entre le Koutous et le Tchad. N'obtenant plus le tribut qu'ils percevaient en tant que *protecteurs des sédentaires,* ils en étaient devenus les razzieurs, car ils n'avaient pas d'autre solution pour survivre. Le chef de bataillon Gouraud estimait que la protection des populations s'étendait à celle du trafic caravanier et que, si nous n'étions pas en mesure de le faire, le commerce se détournerait de Zinder mais, plus grave, nous aurions perdu la face ; c'était l'une des raisons qui l'avait amené à créer une unité montée [1]. En avril 1902, il constatait son aptitude opérationnelle. Aussi allait-il l'utiliser lorsque le poste de Djadjidouna lui annonça l'arrivée imminente d'un fort rezzou venant de l'est, alors qu'approchait une grande caravane descendant du nord. Il faisait mettre aussitôt en route sur ce poste le nouveau peloton aux ordres du capitaine Cauvin qui devait rechercher jusqu'au Koutous le rezzou signalé et tenter de l'intercepter. Cette formation rentrait le 14 mai à sa base de départ sans l'avoir rencontré ; mais la caravane avait pu passer sans problème ; de plus, cette action avait permis de mieux connaître la région parcourue jusqu'au Koutous. En outre, en perdant un certain nombre de chameaux, faute de soins appropriés, l'unité avait appris à ses dépens la nécessité de ménager ses montures.

Cette tournée n'avait pas ralenti l'audace des pillards qui étaient revenus sur les traces du peloton monté. Peu de temps après, ils s'emparaient d'une caravane de 2 000 chameaux à la mare de Fall, située à moins de 45 kilomètres au nord – nord-ouest de Djadjidouna. La grande caravane, de retour de Kano, était annoncée en juillet et semblait être devenue leur objectif prioritaire, à l'image de ce qui s'était passé l'année précédente à Farak. Malgré les ordres du général commandant supérieur des troupes de l'AOF, qui limitait toute action nouvelle, le chef de bataillon Gouraud décidait d'assurer la protection de la caravane Kel-Owey, estimant que la France était moralement tenue d'assumer ses responsabilités à l'égard des populations qui avaient reconnu notre souveraineté. Par ailleurs, réaliste, il ne voulait pas se priver d'un cheptel qui, au titre de l'impôt, contribuait à lui seul au ravitaillement de tous nos postes de l'est, à partir d'el-Hassan. *Je pense qu'avec ce déploiement (de troupes) la caravane passera sans encombre et que le rezzou se retirera sans avoir rien tenté* et il ajoutait à l'intention du capitaine Cauvin, devenu le commandant du secteur du Damergou *qu'il ne croyait pas que les méharistes puissent rattraper un rezzou dans sa période offensive*

[1] – Gal Gouraud – *Zinder-Tchad.* 1944. Op. cit. p. 89

quand il n'est pas alourdi par ses prises mais, en vous tenant aux aguets, vous pouvez avoir la chance – ou bien conduit par la piste d'un petit rezzou – de tomber sur les campements ou bien d'attraper les pillards s'ils ont réussi un coup et si par conséquent ils sont alourdis [1]. Des renforts étaient dirigés en juillet 1902 sur Djadjidouna, où ils constituaient deux détachements mobiles de 100 hommes chacun. Le premier, sous les ordres du capitaine Cauvin, commandant la 2e compagnie devait assurer l'escorte de la caravane jusqu'à l'entrée des montagnes de l'Aïr ; le second, sous le commandement du lieutenant Mangin de la 3e compagnie, avait pour mission de rechercher le rezzou et de le poursuivre, tout en reconnaissant les puits à l'est et au nord du Koutous dans un rayon de 100 à 150 kilomètres. Le détachement Cauvin comprenait à la fois des hommes de la 2e et 3e compagnies qui, pour la circonstance, avaient été montés sur des chameaux fournis par les Touaregs. Le lieutenant Mangin, quant à lui, disposait en propre de l'unité montée, d'autant que la mission qui lui avait été confiée correspondait mieux à ce type d'unité. Le journal de marche et des opérations du bataillon n°3 n'a pas fait mention de son action ; par contre le rapport d'ensemble pour l'année 1902 a été plus explicite. Le peloton monté battit toute la région septentrionale et orientale du Koutous sans pouvoir rejoindre le rezzou qui se déroba sans cesse à son approche, comme l'avait prévu le chef de bataillon Gouraud. S'il ne l'avait pas accroché, il avait eu l'avantage de l'éloigner de son objectif potentiel, préservant ainsi la caravane de toute agression. C'était le but recherché. De plus, pendant les deux longs mois qu'a duré son *mouvement au prix de fatigues et de privations considérables*, il reconnut toute la région dont il relevait l'ensemble des puits, permettant ainsi d'établir les éventuels itinéraires d'approche des futurs rezzous.

La caravane, qui venait de Kano, se composait de 6 000 à 7 000 chameaux chargés d'un millier de ballots de marchandises, le reste en sacs de mil ; elle était encadrée de quatre cents à cinq cents Touaregs pour la plupart Kel-Owey ou Ikaskazan et d'une trentaine de marchands arabes. Elle se déplaçait sur un front de près d'un kilomètre et sur une profondeur de 300 à 400 mètres. Elle campait au puits de Garam quand elle a été rejointe, le 12 août, par le détachement Cauvin. Le dispositif adopté pour le déplacement comprenait une section en tête marchant à l'allure normale, s'arrêtant lorsqu'elle avait pris trop d'avance, une autre section sur les flancs ou l'arrière marchant à l'allure de la caravane. Dans chaque section, la moitié des hommes était montée, alors que l'autre allait à pied, c'est ainsi qu'il y avait toujours à terre la moitié des effectifs, prête à faire feu. Le soir, à l'arrêt, le dé-

[1] – Yehoshua Rash – *Les premières années au Damergou.* société française d'histoire OM. 1973 ; p. 111.

tachement était regroupé sur un point d'où il pouvait assurer la protection de l'ensemble et il s'installait alors en carré qu'il entourait d'une zériba [1].

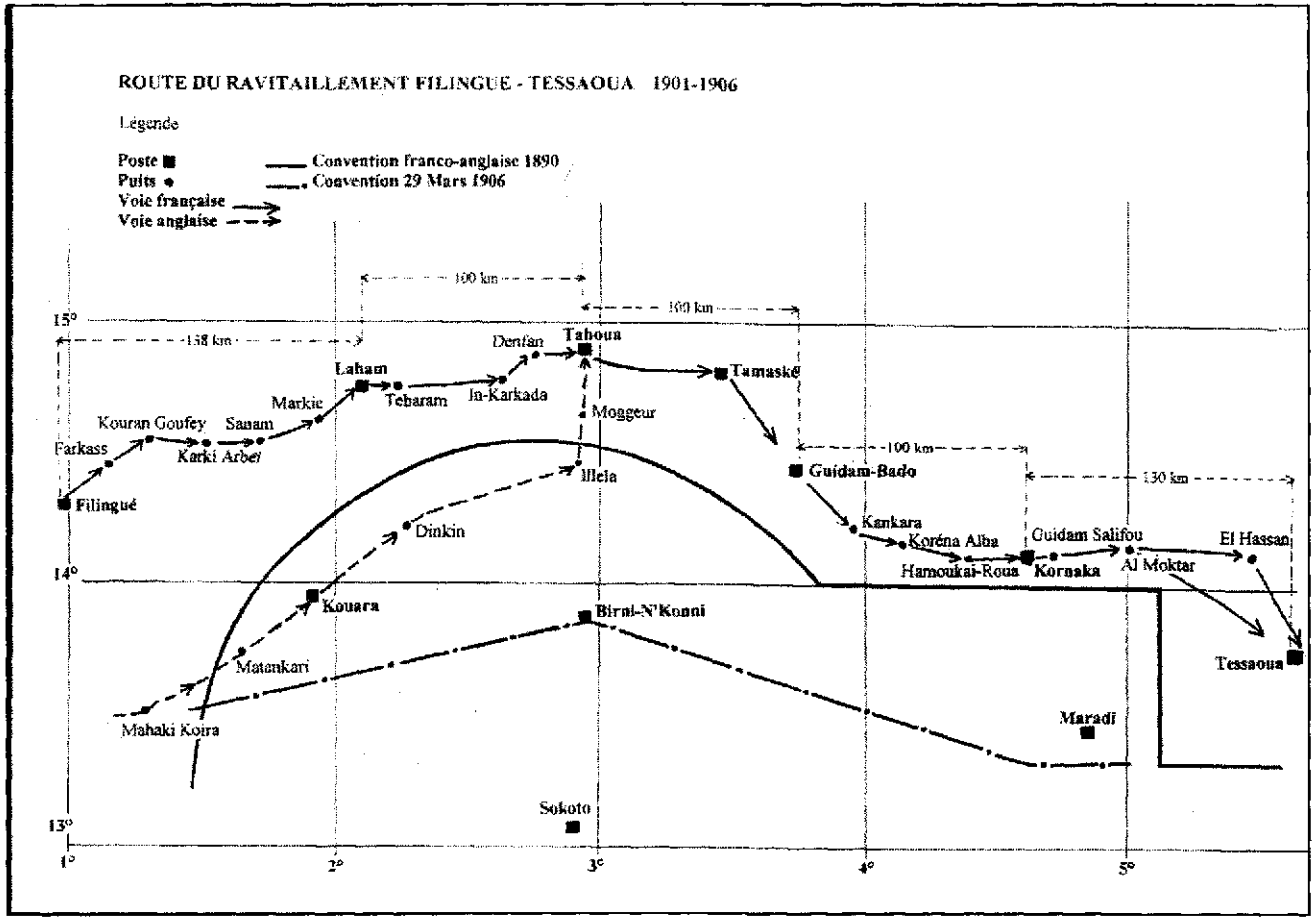
Le départ avait été donné le 13 août ; le premier soir, l'alerte était déclenchée à l'extrémité de la caravane et provoquait l'intervention d'une section ; c'était un lion qui, en s'emparant d'un chameau, était à l'origine de tout ce tintamarre. Sur l'itinéraire, outre la sécurité, la recherche de l'eau demeurait un souci permanent et conditionnait les haltes... Comme on était à la saison des pluies, on trouvait quelques mares temporaires. La provision d'eau était recomplétée, le 16 août, à la mare de Tadeini, dernier point d'eau avant Eghelgaouen, à deux ou trois jours au nord. Le 18 août, à l'arrêt du soir, les chameaux étaient envoyés au pâturage jusqu'à 22 heures, sous la garde d'une demi-section. La progression devenait de plus en plus fatigante en raison des dunes et des cailloux ; le puits d'Eghelgaouen était atteint le 21 août après une marche de nuit ; l'eau y était excellente, le pâturage était bon, d'où un arrêt d'une journée. Le capitaine poussait ensuite jusqu'à Touryet, où il arrivait le 23 août dans l'après-midi. Comme les renseignements, obtenus en ce lieu, faisaient état d'un calme total, la caravane se scindait en deux, une partie avec les Ikaskazan qu'accompagnait un certain nombre d'Arabes, rejoignait leurs campements au nord d'Agadez; l'autre partie, avec les Kel-Owey, les Kel-Férouan, et les Kel-Gharous se dirigeait vers Bilma afin d'y chercher le sel qui serait échangé contre du mil et d'autres produits vivriers. La caravane étant arrivée en sécurité aux confins de l'Aïr, le capitaine Cauvin décidait alors de faire demi-tour le 24 août, conformément aux directives du commandant du territoire. Le 25 août, il était de retour au puits d'Eghelgaouen, où il restait une journée ; il choisissait de modifier son itinéraire, compte tenu de l'absence d'eau constatée sur l'itinéraire aller. Il était, le 27 août, au puits de Taguedoufat, où réapparaissaient les premières traces de végétation. Il arrivait péniblement, le 30 août, à la mare de Manzafar à la suite de l'erreur d'orientation de son guide. Il était de retour à Djadjidouna le 3 septembre. Contrairement à l'année précédente, la grande caravane était passée sans problème, grâce aux mesures prises par le commandant du territoire, justifiant a posteriori son initiative [2].

En novembre 1902, le rapatriement du chef de bataillon Gouraud, qui avait assuré l'intérim du lieutenant-colonel Péroz, relevé arbitrairement après l'affaire d'Argoungou, marquait la fin des deux premières années

[1] – Zériba : haie faite de branches d'épineux délimitant le périmètre défensif et constituant un obstacle au franchissement, aussi efficace qu'une haie de barbelés.

[2] – SHAT. Niger I JMO Bat. 3. Août 1902 – décembre 1913.

d'occupation du 3e Territoire militaire. La pénétration française n'avait guère évolué depuis la mission Afrique centrale. Zinder demeurait toujours le point le plus à l'est. L'absence de directive ministérielle, comme la modicité des effectifs, ne permettaient pas la continuation d'une telle entreprise. Une lassitude certaine avait succédé à l'enthousiasme des premiers conquérants ; le pays ne correspondait pas aux descriptions dithyrambiques qui en avaient été faites. L'occupation s'était étendue à la plus grande partie des populations sédentaires mais, aux franges du désert, elle s'était heurtée à l'hostilité des Touaregs, dépossédés de leurs prérogatives tutélaires. Les troupes françaises trop statiques ne contrôlaient que les abords immédiats de leurs postes. Ce fut le grand mérite du chef de bataillon Gouraud, en l'absence de tout ordre, comme d'expérience en la matière, d'avoir créé la première unité montée à chameau afin de lutter à armes égales avec les nomades. Et pourtant, il ne manquait pas de soucis de toutes sortes, en particulier celui de faire acheminer son ravitaillement depuis le fleuve, alors que la *verrue* anglaise de Sokoto interdisait l'établissement d'une véritable voie de circulation.


ROUTE DU RAVITAILLEMENT FILINGUE - TESSAOUA 1901-1906
Légende
Poste
Puits
Voie française
Voie anglaise
Convention franco-anglaise 1890
Convention 29 Mars 1906
100 km
100 km
158 km
100 km
130 km
15°
14°
13°
1°
2°
3°
4°
5°
Filingué
Farkass
Kouran Goufey
Karki Arbel
Sanam
Markie
Laham
Tebaram
In-Karkada
Denfan
Tahoua
Moggeur
Illela
Tamaské
Guidam-Bado
Kankara
Koréna Alba
Hamoukai-Roua
Kornaka
Guidam Salifou
Al Moktar
El Hassan
Tessaoua
Dinkin
Kouara
Matankari
Mahaki Koira
Birni-N'Konni
Maradi
Sokoto

32 – DÉVELOPPEMENT DES UNITES MONTÉES (1902-1904)

321. Évolution de la politique gouvernementale

La mise en place du lieutenant-colonel Noël, nouveau commandant militaire du 3e Territoire militaire en remplacement du chef de bataillon Gouraud correspondait à un changement d'attitude de la part des autorités françaises. Que ce soit le lieutenant-colonel Péroz ou le chef de bataillon Gouraud, ses prédécesseurs, ceux-ci s'étaient vus brider dans leur action, bien qu'ils aient réaffirmé à plusieurs reprises qu'ils étaient prêts à reprendre la progression vers l'est, même sans augmentation budgétaire. Le général, commandant supérieur des troupes de l'AOF, qui semble avoir exprimé le point de vue de la hiérarchie, affirmait quant à lui que le 3e Territoire militaire n'avait pas les moyens suffisants pour continuer sa progression au delà de Zinder, d'autant qu'il éprouvait de grosses difficultés à acheminer le ravitaillement entre Niamey et Zinder.

En novembre 1902, quelques mois après sa mise en place qui lui avait permis de faire un constat réaliste de la situation du territoire, le lieutenant-colonel Noël se voyait tracer un plan d'action par Gaston Doumergue, le ministre des Colonies :

- ouverture d'une voie de ravitaillement au nord de l'arc de Sokoto ;
- reprise de la marche vers l'est et liaison avec les troupes du Chari ;
- protection des caravanes vers l'Aïr.

La situation avait quelque peu évolué. A la suite de l'arrêt du ravitaillement, en 1902, le Gouvernement français avait obtenu l'autorisation provisoire d'écorner l'arc de Sokoto, autorisation que le gouvernement britannique avait refusé de prolonger au delà du 1er janvier 1903 ; aussi le 3e

T.M. devait-il s'accommoder, bon gré mal gré, du cadre géographique fixé par la convention du 14 juin 1898, et se voyait dans l'obligation de procéder à l'aménagement d'une voie de ravitaillement sur son propre territoire.

Par ailleurs, l'occupation française avait provoqué la migration vers l'est de nombreux Touaregs qui avaient été accueillis au Kanem par Sidi Mohamed Barrani, l'un des principaux moqaddems de la Sénoussia ; ils y constituaient le fer de lance des forces qui s'opposaient à la pénétration française au Tchad. A la suite du massacre de Korofou [1], resté tristement célèbre dans la mémoire touarègue, certains Touaregs commencèrent à refluer vers l'ouest, s'installant dans la vallée de la Komadougou et aux marches orientales du Koutous, à partir desquelles ils faisaient régner l'insécurité au Damergou, s'attaquant en particulier au trafic caravanier.

322. Amélioration de la voie de ravitaillement [2]

3221. Généralités

La reprise de la pénétration était conditionnée par la réalisation d'une véritable voie de ravitaillement capable, en tout temps, d'assurer le soutien logistique des unités opérant plus à l'est. Celle qui avait été créée au début de l'occupation, en 1901, n'était plus pratiquée depuis l'emprunt de la voie anglaise et les infrastructures, plutôt sommaires, n'avaient pas résisté à l'usure du temps.

Aussi, à la fin de l'année 1902, lorsque fut connu le refus britannique de prolonger son autorisation, il fallut reprendre le problème dans sa totalité ; c'était d'ailleurs l'un des objectifs fixés par le ministre des Colonies.

A l'exception de la vallée de Kornaka, les nouvelles recherches ne permirent pas de trouver un itinéraire mieux adapté ; on dut se contenter de l'ancien en creusant de nouveaux puits, de telle façon que les animaux autres que les chameaux puissent s'abreuver chaque jour. Telle était la contrainte liée à l'emploi des ânes comme des bœufs. La partie la plus défavorisée

---

[1] – Korofou (mai 1902) – Les Touaregs dissidents, qui constituaient le fer de lance de la Sénoussia désapprouvèrent le ralliement des tribus Miaïssas à la France. Ils attaquèrent leurs campements à Korofou dont la protection venait d'être assurée par la garnison de Bir Alali. Surpris, leurs pertes furent considérables, plus de deux cents tués, prés de trois mille chameaux capturés.

[2] – Gérard Fourage – *La frontière méridionale du Niger.* Thèse de 3e cycle d'état.. Université de Toulouse.

correspondait à l'itinéraire compris entre Filingué et Tahoua situé dans une zone totalement désertique, où les puits étaient pratiquement inexistants et les possibilités très limitées.

3222. Creusement de puits

C'est dans ce domaine que le travail a été le plus important grâce aux efforts du capitaine Quilichini entre Filingué et Laham, et du lieutenant Blanchard entre Laham et Tahoua. Le recrutement de la main-d'œuvre locale avait été facilité par Mayaki, le chef de canton de Filingué, mais comme les moyens de forage étaient rudimentaires, il avait été nécessaire de les doter de matériels mieux adaptés afin d'améliorer leur efficacité. A la fin de mars 1903, tous les gîtes d'étape à l'exception de deux, situés de part et d'autre de Laham, étaient pourvus de puits qui *donnaient de l'eau plus ou moins claire, plus ou moins agréable, mais toujours suffisante*.

Ce ne fut pas sans mal : la nappe aquifère était rarement superficielle, les puits atteignaient souvent cinquante mètres et parfois plus de soixante, ce qui était le cas de Farkass avec soixante-douze mètres. Lorsque le débit était insuffisant, il fallait multiplier le nombre de bouches, neuf à Denfan, dix à N'Karkadié. Ce ne fut pas sans danger puisque des émanations mortelles ont contraint à l'abandon de Markyé.

3223. Utilisation des voitures

La pénurie en animaux porteurs se fit sentir dès 1903 ; les régions de l'Ouest-nigérien avaient été fortement mises à contribution par les premières colonnes d'occupation dont les pertes avaient été importantes ; il n'était plus possible de continuer ces errements sans hypothéquer l'avenir. Aussi le lieutenant-colonel Noël, dès sa prise de commandement, établissait un projet d'utilisation de voitures *araba*, dans lequel il concluait à l'intérêt d'employer ce nouveau moyen qui avait donné satisfaction dans d'autres pays.

Sa démarche avait été prise en considération, puisqu'au début de 1904 arrivait à Niamey un lot d'une vingtaine de voitures *arabas* ainsi qu'une *voiture Lefèbvre* modèle 1902. La première était d'une construction simple, légère et très roulante, originaire de Tunisie ; elle se composait d'une plate-forme en bois, fixée sur un essieu en fer ; elle était montée sur deux grandes roues en bois, cerclées de fer. Sa solidité qui n'excluait pas sa légèreté, le peu d'entretien et de soin qu'elle demandait, en faisaient une voiture rustique et pratique. La seconde avait été réalisée par la maison Lefèbvre, spécialisée dans la fourniture de matériel colonial ; elle comprenait un coffre métallique étanche, reposant sur un essieu muni de roues métalliques. Un

brancard mobile s'adaptait au coffre qui pouvait être fermé par un couvercle ou recouvert d'une bâche. Ces deux voitures étaient prévues pour être tractées par des mulets, mais elles pouvaient l'être par des animaux du pays à condition qu'ils aient été dressés à cet usage. L'emploi de tels engins avait nécessité au préalable, l'aménagement des itinéraires pour le franchissement des escarpement rocheux, nombreux en région latéritique. Les premiers essais avaient eu lieu à Niamey en avril 1904 et, dès le mois suivant, un premier convoi composé de vingt voitures, chargées chacune de huit caisses pesant deux cents kilos, quittait Niamey pour Tahoua. Les résultats étaient concluants puisqu'à la fin de l'année 1904, Laham, terminal du convoi hippomobile, était engorgé par près de huit cents charges. Devant ce succès, il était envisagé d'étendre le système jusqu'à Zinder, avec l'arrivée prévue de quarante autres voitures Lefèbvre.

3224. Organisation du ravitaillement

L'itinéraire avait été découpé en quatre parties d'une longueur de deux cents kilomètres environ chacune ; les postes de Filingué, Tahoua, Kornaka, et Zinder en étaient les têtes de ligne ; ils avaient la mission d'accomplir les transports des personnels comme des matériels, ainsi que l'entretien des infrastructures existantes. Au début, les animaux des postes effectuaient le transport du fret ; c'était ainsi que les chameaux du poste de Zinder allaient, chaque mois, à Guidam-bado y chercher les caisses en transit qui, elles, étaient amenées de Tahoua sur des bourricots loués aux villages, cet animal étant mieux adapté à la traversée de l'Ader. Désormais le transport revenait de plus en plus aux tribus touarègues, en particulier aux Kel-Owey, sous la forme de convois libres dont la rémunération était effectuée à l'arrivée. D'autres préféraient réaliser ce type de service en lieu et place de l'impôt.

Les convois partaient de Niamey à chaque début de quinzaine vers Filingué, où, à partir de ce poste, la rotation devenait hebdomadaire. Les convois ne manquaient pas de pittoresque : *les militaires européens allaient à cheval, leur escorte à pied ; le fret suivait sur des bourricots, bœufs-porteurs, chameaux et voitures. L'ensemble n'avançait pas vite ; il fallait quarante cinq jours pour rallier Zinder ; les étapes avaient en moyenne de vingt à vingt-cinq kilomètres. Les colis étaient fractionnés en des charges types de vingt-cinq kilos, qui étaient réparties en fonction de la qualité du porteur, quatre par chameau, deux par bourricot ou bœuf, une par homme.*

L'utilisation de la voiture avait permis de monter la charge à huit colis, soit près de deux cents kilos [1].

3225. Persistance des difficultés

L'œuvre surhumaine, accomplie avec des moyens rudimentaires, avait permis d'ouvrir un itinéraire permanent qui avait été emprunté pour la première fois par le lieutenant-colonel Noël en mars 1903 sans que sa colonne ait rencontré de problèmes. Mais, dès l'hivernage de 1904, certains puits s'effondraient et suscitaient de grosses inquiétudes sur la permanence de cette voie. Par ailleurs, les populations riveraines se trouvaient soumises aux servitudes inhérentes à la voie, ce qui, à la longue, constituait une charge répétitive que certains avaient préféré éviter en s'éloignant, ou mieux, comme en Ader, en migrant en zone anglaise. Quant à l'emploi des voitures, il atteignait vite ses limites et le lieutenant-colonel Lamolle, le nouveau commandant militaire en 1905, estimait, compte tenu de l'expérience, qu'il y avait lieu de renoncer à l'emploi de voitures quel que soit le modèle. Il affirmait que les animaux constituaient le meilleur mode de transport, mais à condition d'en disposer en nombre suffisant.

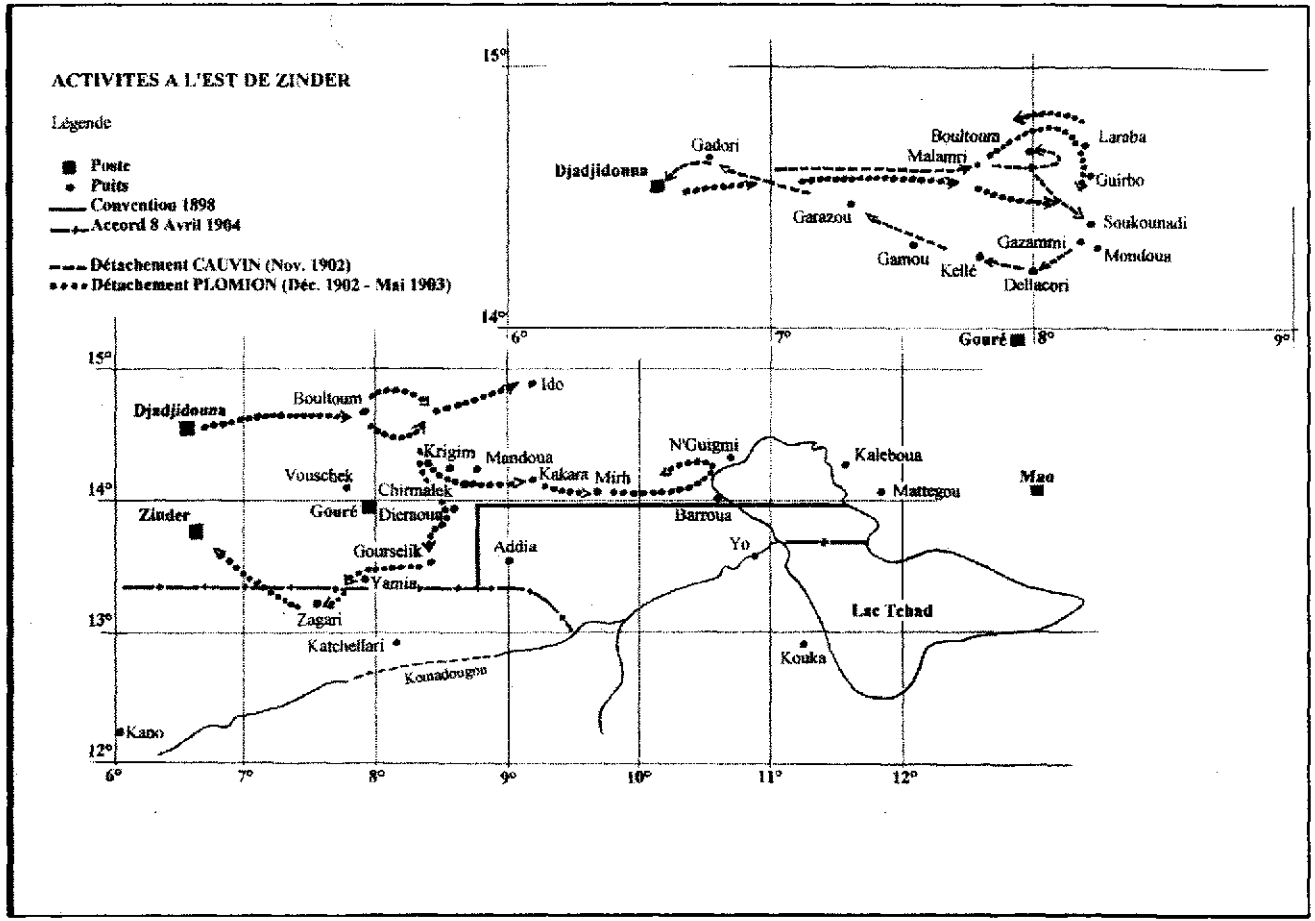
Le problème ne sera réglé définitivement qu'à la suite de la convention de Londres, le 29 mars 1906, qui, en abandonnant l'arc de Sokoto, reportait la frontière méridionale plus au sud et permettait ainsi d'établir une voie de ravitaillement véritable dans un milieu plus favorable.

323. Reprise des activités

Les activités opérationnelles reprenaient d'abord à l'est de Zinder ; la progression vers le Tchad constituait toujours une priorité. Mais les Touaregs dissidents, après que les troupes du Chari les eurent sévèrement étrillés au Kanem s'étaient, pour la plupart, réfugiés dans la vallée de la Komadougou ou dans le Koutous, d'où ils ne cessaient de piller les sédentaires ; ils venaient même perturber le trafic caravanier entre Zinder et Agadez. Les petites caravanes qui ne faisaient l'objet d'aucune protection, étaient devenues leurs cibles privilégiées, ce dont le sultan d'Agadez ne manquait pas de se plaindre. Aussi le lieutenant-colonel Noël avait-il donné l'ordre d'organiser des actions de police sous la forme de reconnaissances, rapides et impromptues, en utilisant de préférence le peloton monté afin de purger le Koutous des dissidents qui s'y étaient réfugiés.

---

[1] – R. des T.C. n°44 février 1906. *Conseils aux jeunes officiers des troupes coloniales.*


ACTIVITES A L'EST DE ZINDER
Légende
Poste
Puits
Convention 1898
Accord 8 Avril 1964
Détachement CAUVIN (Nov. 1902)
Détachement PLOMION (Déc. 1902 - Mai 1903)
15°
14°
6°
7°
8°
9°
Gouré
Djadjidonna
Gadori
Boultoura
Laraba
Malamri
Guirbo
Garazou
Soukounadi
Gazamni
Gamou
Mondoua
Kellé
Dellacori
Djadjidouna
Boultoum
Ido
Krigim
Mondoua
Vouschek
Chirmalek
Kakara
Mirh
N'Guigmi
Kaleboua
Mattegou
Mao
Zinder
Goure
Diernoum
Barroua
Gourselik
Addia
Yo
Yamia
Zagari
Lac Tchad
Katchellari
Kouka
Kouadougou
Kano
10°
11°
12°
13°

3231. Pacification du Koutous

Dès novembre 1902, était lancé dans le Koutous un détachement sous les ordres du capitaine Cauvin, commandant le secteur du Damergou, secondé par le lieutenant Mangin et le sergent Launois [1] ; il comprenait une demi-section montée, une demi-section à pied de la 3e compagnie, ainsi qu'une section de la 2e compagnie. Il quittait Djadjidouna le 17 novembre. Le 20 novembre, il surprenait le village de Malahri (Malamri), où il saisissait un important cheptel. L'élément monté, aux ordres du lieutenant Mangin, précédait le détachement dont la mission était de capturer les troupeaux de Larba (Laraba) et de Soukoumidi (Soukounadi). Au village de culture de Larba, qu'il atteignait le 23 novembre, il capturait cinq chameaux et vingt bœufs. Les prises successives ralentissaient la marche, aussi furent-elles laissées en arrière sous la protection d'une petite escouade qui devait regagner le poste de Djadjidouna par un chemin plus direct. Quant à la reconnaissance proprement dite, elle coupait la piste de Tasker ; l'absence de traces récentes prouvait que celle-ci n'était plus guère usitée. Elle arrivait dans la nuit au village de Boultoum pour en repartir au petit matin, ayant fait de nouveau quelques prises. Le 27 novembre, elle surprenait le village de Soukoumedi, où les prises étaient plus conséquentes. Conformément aux ordres du commandant militaire, elle arrêtait sa progression vers l'est à Mondoua le 28 novembre. Au village de Dalacroué (Dellacori) elle s'emparait de quatre cent cinquante moutons. Venant de Kellé, arrivait un courrier qui ordonnait le retour sur Djadjidouna du capitaine Cauvin ainsi que du lieutenant Mangin, en vue de leur rapatriement. De ce fait les opérations étaient interrompues et la colonne rejoignait le poste par la voie directe ; le 29 novembre elle était à Kellé, le 30 à Gazaoua, le 2 décembre à Gadori, où elle essayait de faire un abreuvoir malgré la rareté de l'eau ; de ce point le lieutenant Mangin rejoignait seul Djadjidouna qu'il atteignait dans la soirée, alors que l'ensemble de la formation n'y arrivait que le lendemain 4 décembre. Si le détachement n'avait pas réussi à accrocher les bandes de Touaregs dissidents qui prudemment avaient refusé tout contact, par contre il leur avait razzié un important cheptel, les privant d'une grande partie de leurs ressources, aggravant ainsi des conditions d'existence déjà bien difficiles.

La fin de l'année 1902 marquait également la fin de séjour de nombreux cadres européens, en particulier de ceux qui avaient fait partie de l'équipe du lieutenant-colonel Péroz. Le capitaine Gaden, commandant la résidence de Zinder, était relevé dans les premiers jours de décembre par le capitaine Bloch qui avait exercé jusque là les fonctions de résident à Tes-

[1] – SHAT– Niger 1. JMO Bat 3. août 1902 – décembre 1913.

saoua, où il avait été considéré *comme un homme d'expérience et d'une intégrité absolue* [1]. Le lieutenant Mangin était remplacé par le lieutenant Plomion. Ces deux hommes ont été les deux artisans de la pacification de la province orientale.

Le capitaine Bloch en a été le politique : *sans bruit et sans action de guerre inutile* il obtenait des résultats remarquables grâce à sa profonde connaissance des *choses du pays* ; en imposant à sa troupe une mobilité constante en zone d'insécurité, il allait empêcher les dissidents de venir razzier les villages sédentaires, les réduisant ainsi à l'impuissance faute de ravitaillement, et du même coup il obtenait l'adhésion des sédentaires, en particulier des Daguerra qui n'avaient que trop souffert des exactions des nomades. Par ailleurs, par une politique de négociations, tenaces mais habiles, il désagrégeait la résistance touarègue qui se ralliait au fur et à mesure.

Quant au lieutenant Plomion il en a été le bras armé à la tête de son unité montée. Grâce à son énergie, mais aussi à sa modération, il a été l'exécutant parfait de son chef. A peine arrivé à Djadjidouna, il recevait l'ordre d'effectuer une reconnaissance prolongée dans le Koutous afin de protéger les sédentaires des exactions des dissidents touaregs et de contraindre ces derniers à se soumettre. Son détachement se composait de 70 tirailleurs sénégalais dont 29 seulement faisaient partie du peloton monté à chameau ; le sous-lieutenant Bandiougou, officier indigène, les sergents Lucas et Launois complétaient l'encadrement de la troupe. Il quittait le poste du secteur du Damergou le 19 décembre 1902 ; à Malami, il scindait son unité en deux groupes qui contournaient le Koutous par le nord et le sud pour se rejoindre à Guirbo ; à partir de ce camp de base, il menait toute une série de marches et de contremarches à l'intérieur du triangle Guirbo, Boultoum, Bellecora, qui constituait une région accidentée difficilement pénétrable. Par la suite, déplaçant son camp de base à Boultoum, il continuait de développer la même tactique. Apprenant qu'un groupe de dissidents se trouvait plus à l'est, il renvoyait le sous-lieutenant Bandiougou avec quarante cinq tirailleurs, afin de contrôler les débouchés orientaux du Koutous ; quant à lui, il se lançait à leur poursuite qui devait durer du 30 janvier au 21 février 1903. Le 8 février, il surprenait à Inouankarat les campements des dissidents dont il obtenait la soumission. Du 6 au 7 mars c'était le sous-lieutenant Bandiougou qui menait un coup de main identique sur Tamsoucoua, mais sans réussir à intercepter le chef bellah pillard.

Simultanément, plus au sud, les Anglais étendaient leur souveraineté à l'ensemble de leur territoire, plus particulièrement à la vallée de la Koma-

[1] – AOM. fonds Gaden. AP 15. pièce 597.

dougou, faisant payer aux Touaregs qui s'y trouvaient des impôts très élevés. Aussi les dissidents rejoignaient-ils le territoire français, où le tribut imposé était plus modéré.

Dès le mois de février commençait le ralliement des tribus touarègues dissidentes. Ce furent d'abord les tribus maraboutiques qui ont été les premières à payer le tribut de soumission et pourtant elles avaient été à l'origine de la migration vers le Kanem, répondant à l'appel de la Sénoussia. En mars, elles étaient de toutes origines et de plus en plus nombreuses à accepter le fait accompli. Le 6 avril, c'était le dernier carré des irréductibles en la personne de Denda, chef des Immouzarag qui venait faire sa soumission, à Boultoum, au lieutenant Plomion. Compte tenu de sa qualité, il était dirigé sur Zinder, où il était reçu par le commandant du territoire. Le lieutenant-colonel était frappé par la personnalité de l'intéressé ; il l'a trouvé *intelligent, énergique et jeune encore ;* l'aman lui était accordé ; le passé était oublié ; ses biens lui étaient restitués après le versement de l'impôt de suzeraineté. Toutefois il ne retrouvait pas ses attributions politiques traditionnelles ; son comportement ultérieur déterminerait la ligne de conduite du commandant militaire. Il quittait la capitale du Damagaram le 22 avril 1903 et il s'installait avec les siens à Tanamari. Les tribus avaient promis de changer leurs habitudes ancestrales en se consacrant pour l'essentiel à l'élevage. Mais il faut reconnaître que cette soumission était forcée et faite à contre-cœur et qu'elle n'entraînait pas une adhésion à la politique française. Rash parle fort justement d'une *soumission rancunière*.

Au début du mois d'avril, le lieutenant Plomion recevait l'ordre de se porter vers le puits de Mihr afin de vérifier le ralliement de l'ensemble des dissidents. Après avoir laissé le sous-lieutenant Bandiougou en recueil à Mondoua, il quittait ce village le 8 avril avec un élément de trente-cinq hommes, tous montés à chameau... Ce qui prouverait que les tirailleurs à pied s'adaptaient sans trop de difficulté à ce type de monte. Il atteignait, le 11 avril, Mihr, où il apprenait qu'un représentant du sultan de Kouka percevait l'impôt à N'Guigmi ; afin d'y faire appliquer les droits de la France, il gagnait sur le champ cette localité, où il arrivait le 13 avril midi. Outre la réaffirmation de la souveraineté française, il rapportait des renseignements intéressants sur cette région et revenait à Mondoua le 17 avril. Il évacuait cette localité le 5 mai, renvoyant directement sur Djadjidouna le sous-lieutenant Bandiougou avec les tirailleurs prochainement libérables.

Quant au lieutenant Plomion, avec le sergent Moisan qui avait remplacé le sergent Lucas, il empruntait un autre itinéraire plus au sud par Gourselick, Yamia et Zagari, afin d'obtenir la soumission des Kel-Gress, entreprise faite également par le résident anglais de Katchellari, qui a accusé le lieutenant Plomion d'avoir fait une incursion en territoire anglais à cette

occasion. Le gouverneur général de l'AOF attribuait cette faute à l'absence de guide qualifié ; c'est, je crois, mésestimer l'action du lieutenant Plomion qui cherchait avant tout à obtenir le ralliement de nos anciens sujets, profitant consciemment ou inconsciemment des limites mal définies de la frontière.

Cette reconnaissance, qui était rentrée à Zinder le 20 mai 1903, avait eu des résultats considérables puisque la plupart des dissidents avait accepté de se soumettre ; les prises étaient considérables, cinq cent cinquante chameaux, cent bœufs, cinq cents moutons.

Mais, si la paix était revenue dans la région, elle exigeait, pour perdurer, l'implantation d'un poste au delà de Zinder, beaucoup trop éloigné pour avoir un rôle efficace. Aussi le lieutenant-colonel Noël décidait-il l'installation d'un poste à Gouré. Le 22 septembre, peu de temps après son retour d'Agadez, où il avait escorté la caravane annuelle, le lieutenant Plomion avec son peloton monté quittait Djadjidouna pour procéder à l'installation du poste qui était occupé par des éléments de la 3e compagnie. Le peloton monté de cette unité devait demeurer à Djadjidouna, du moins dans un premier temps, en raison des conditions peu favorables aux camelins dans cette nouvelle région trop méridionale. Il en repartait le 30 septembre. Le lieutenant-colonel Noël définissait les missions de ce poste [1] qui était de relier effectivement le 3e Territoire militaire au territoire du Chari ainsi que de surveiller la frontière vers la Komadougou. Gouré devait être le premier maillon d'une chaîne qui irait jusqu'à N'Guigmi, réalisant ainsi la voie d'accès au ravitaillement des troupes du Chari. Il prévoyait l'installation d'un autre poste à Diérawa, dès que la population serait revenue s'installer dans la région.

3232. La délimitation de la frontière méridionale [2]

La convention du 14 juin 1898 avait déterminé le tracé général de la frontière méridionale du 3e Territoire militaire *qui suivait des lignes idéales, d'allures géométriques, sans tenir compte des divisions sociales, politiques, ethnographiques, ou géographiques, d'ailleurs encore inconnues qui pouvaient exister et séparer rationnellement les régions à délimiter.* La matérialisation de cette frontière fut confiée à une mission mixte franco-britannique

---

[1] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 1628 2G3-11. instruction pour le commandant du poste de Gouré. 29 septembre 1903.

[2] – AOM. Séries géographiques. Missions 46.

qui réalisait ce travail de 1902 à 1904 et dont les conclusions aboutirent à la convention du 8 avril 1904.

Le commandant Moll, qui avait servi à Zinder de 1900 à 1901, avait été désigné pour assumer le commandement du détachement français ; outre la reconnaissance du tracé de la convention, il avait à charge d'étudier confidentiellement les modifications du tracé que la France devait réclamer ultérieurement. Il débarquait avec ses personnels à Cotonou le 1er décembre et rejoignait le détachement anglais du lieutenant-colonel Elliot le 6 février 1903 à Dioundou. La première partie se déroula sans problème jusqu'à Zinder, mais à partir de Gouré la mission *ne put continuer sans escorte en raison de l'insécurité générée par les nomades*. Ce rôle a été dévolu à la section montée de la 3e compagnie qui, pour la circonstance, avait rejoint Gouré, le poste de commandement de l'unité ; le chef de cet élément était le capitaine Cadiot qui exerçait également les fonctions de commandant du cercle-annexe.

La section montée gagnait la localité de Birni-Addea, où l'attendait la mission Moll, qui s'était scindée en deux groupes pour achever son travail jusqu'au lac ; le premier devait passer par le désert en suivant la frontière théorique, par Dieroua, Mihr et N'Guigmi ; le second par la vallée de la Komadougou. L'unité se fractionnait donc en deux groupes. Le capitaine Cadiot, en tant que commandant de cercle s'était joint au premier ; il devait reconnaître la région, en particulier trouver la meilleure route pour accomplir la liaison avec les troupes du Chari et entrer en contact avec les chefs locaux. Le second rejoignait Kouka, l'ancienne capitale du Bornou, où se séparèrent officiellement, le 1er février 1904, les commissaires anglais et français. Ensuite la mission française se regroupait à N'Guigmi d'où elle rentrait à Zinder par des chemins différents, à l'exception du capitaine Tilho qui devait compléter les travaux par la reconnaissance du nord du lac Tchad.

3233. Liaison avec les troupes du Chari

Si la finalité de l'instruction, notifiée au futur chef de poste de Gouré, insistait sur la liaison effective avec les troupes du Chari, les différentes missions qui lui avaient été précisées en détail par le commandant militaire ne lui permettaient pas d'en assurer la réalisation, d'autant que venaient s'ajouter, en plus, la protection de la mission de délimitation ainsi que son soutien. Le renfort temporaire d'une demi-section de la 2e compagnie était bien symbolique.

Aussi ne faut-il pas s'étonner que les Toubous continuassent de faire perdurer l'insécurité et, jusqu'en février 1904, aucun courrier n'avait pu parvenir aux troupes du Chari.

Pour y remédier, il avait été fait appel aux Immouzarag en vue d'entreprendre un contre-rezzou contre les Toubous : c'était la première fois que ce type d'action était entrepris au Niger. Kamyl, le propre fils de Denda, prenait la tête de trois cents à quatre cents partisans qui sévissaient en janvier 1904 de Mihr à N'Guigmi. Conséquence vraisemblable, en février 1904, lors de sa mission de reconnaissance sur N'Guigmi, le capitaine Cadiot aurait ainsi obtenu la soumission de certains chefs toubous [1].

Le capitaine Tilho, l'un des deux officiers topographes de la mission, effectuait en mars des travaux complémentaires sous la protection d'un groupe de la section montée de la 3e compagnie. Après avoir navigué sur le lac à bord du *Benoît Garnier*, chaloupe pilotée par le lieutenant de vaisseau Audouin, il était contraint d'interrompre cette navigation en raison d'ennuis de santé et débarquait à Kaléboua, au nord-est du lac, où l'attendait le groupe monté de la 3e compagnie. De là, par Rig-Rig, ils gagnaient Mao, où ils prenaient contact avec le capitaine Fouque, des troupes du Chari, récemment installé en ce point. Puis ils retournaient sur N'Guigmi en passant par Kouloua, où ils rencontraient le lieutenant Hardellet qui venait d'édifier le poste des troupes du Chari, le plus proche du 3e Territoire militaire. Sa contribution a été la plus importante pour la connaissance du lac [2].

La fin de la mission ne délivrait pas la 3e compagnie de toute servitude puisqu'elle était contrainte de convoyer sous escorte la relève des troupes du Chari venant de l'AOF. Du 13 au 28 août 1904, une demi-section montée de la 3e compagnie escortait une compagnie de tirailleurs sénégalais destinée au Tchad jusqu'à N'Guigmi, où cette relève était attendue par un élément monté des troupes du Tchad. Certes, cette action prouvait, d'une certaine façon, notre volonté de présence, mais elle n'influençait guère les Toubous que seule une implantation définitive à N'Guigmi pouvait maintenir dans une soumission effective.

3234– Actions au Nord

Bien que le lieutenant-colonel Noël s'astreignit à marquer son effort vers l'est, il ne pouvait pas ignorer les problèmes qui se posaient, à sa frontière septentrionale, au contact des nomades et des sédentaires. Les Touaregs, que ce soit entre les confédérations ou à l'intérieur de ces dernières, étaient profondément divisés sur l'attitude à avoir vis-à-vis de la pénétration

---

[1] – AOM. Fonds AOF. 14 Mi 1635. 2G4-18. Rapport 1er trimestre 1904. 3e TM.

[2] – AOM. AF 190. carte au 1/400. 000. aspect général du lac Tchad avril 1904. mission Tilho.

française, division à laquelle il fallait ajouter les luttes et querelles intestines. Le mérite revient au capitaine Delestre, commandant du cercle de Tahoua à partir de 1902, d'avoir essayé de comprendre cette situation complexe malgré l'absence de toute étude préalable.

Au nord-ouest était implantée l'importante confédération des Oulliminden dont le chef, l'aménokal Laoueï, vraisemblablement en raison de son caractère, avait su éviter le choc frontal avec les troupes françaises, mais il n'en tenait pas moins à éviter sa soumission à la nouvelle puissance occupante. Il sut préserver cette pseudo-indépendance au cours de l'année 1902 en faisant quelques simulacres de rapprochement sans aller toutefois à les concrétiser dans la mesure où les autorités françaises exigeaient sa venue à Gao. Cette passivité qui déplaisait aux Imajeren, plus bellicistes, entraînait sa déposition en octobre 1902, et son remplacement par son rival Firhoun, leur candidat. Quelques mois plus tard, en janvier 1903, le nouveau chef se rendait à Gao pour présenter la soumission des Oulliminden, afin disait-il, de mieux combattre leurs ennemis héréditaires, les Kel-Aïr [1]. L'un de ses premiers actes en tant qu'aménokal avait été de razzier les populations sédentaires au nord du Djermaganda ; voulait-il masquer l'humiliation de sa récente démarche qu'il n'aurait pas faite autrement [2], mais en raison de cette attitude plus qu'ambiguë, les Oulliminden se sont vu refuser l'accès aux marchés de la région.

Plus à l'est, les Kel-Dinnik étaient divisés par la succession de leur aménokal, à la suite du décès de Mahama ; deux prétendants se disputaient le *tambour*, l'un Rezzi, fils d'une sœur cadette du défunt, le candidat de la tradition, l'autre Ismaghel, fils d'un cousin de l'ancien chef, candidat des Français en raison de son comportement plus francophile. Dans un palabre tenu à Tahoua, le 15 novembre 1903, auquel assistait un grand nombre de notables de la confédération, le lieutenant-colonel Noël croyait régler le problème en faisant reconnaître Ismaghel comme le *tambari* des Kel-Dinnik. Cette entorse à la tradition provoquait un long conflit, où le commandant de cercle a été obligé d'intervenir de nombreuses fois ; le 10 décembre 1903, il se portait en chameau à Kisehgari avec vingt tirailleurs pour tenter de régler un conflit qui devait durer encore longtemps [3].

---

[1] – AOM. fonds Randau. 75 AP OM3. volume 1. rapport du capitaine Pasquier commandant la 5e Cie/ 2e RTS sur l'exploration des pays touaregs. Gao. 10 novembre 1906.

[2] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 1627. 2G3. 11. rapport 1er trimestre 1903. 3e TM.

[3] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 1627. 2G3. 11. rapport novembre 1903 3e TM rapport cercle de Tahoua. octobre et décembre 1903.

Quant aux Kel-Gress, du moins ceux qui n'avaient pas émigré à l'issue du combat de Galma en 1901, ils reconnaissaient l'autorité des Français puisque ceux-ci contrôlaient les accès de l'Aïr. Grâce aux efforts *énergiques* du commandant de cercle ils s'acquittaient désormais de l'impôt et participaient au service du ravitaillement ; par contre ils avaient plus de difficulté à respecter la nouvelle délimitation frontalière. Ceux qui étaient partis à l'est sollicitaient leur retour sur leurs anciennes terres ; cette demande leur avait été accordée sans qu'ils puissent toutefois retrouver leur influence sur leurs assujettis.

Ces différentes soumissions avaient été faites avec la promesse de laisser aux Touaregs leur organisation traditionnelle [1] qui reposait sur des principes qui allaient à l'encontre des nôtres. Cette contradiction fondamentale se révélera rapidement, frustrera les nomades et amènera ultérieurement le soulèvement de nombreuses tribus lorsque l'occasion se présentera.

Pour asseoir son autorité, le capitaine Delestre avait été contraint d'entreprendre de nombreuses incursions en pays nomade sans que cette action corresponde à une extension territoriale. Il montait sa troupe à chameau et se faisait aider par des partisans qu'il recrutait localement. En août 1903 il reconnaissait la région de Telemses ; en février 1904, il intervenait auprès des fractions dissidentes des Oulliminden, les Kel-Tamassnas et des Kel-Fadey. Il constatait ainsi la nécessité d'une présence mobile pour régler les problèmes en cours en pays nomade. Seule une troupe montée pouvait avoir la capacité d'accomplir une telle mission.

Plus à l'est, la grande caravane annuelle qui remontait de Kano sur Agadez, demeurait l'objet de toutes les convoitises et il était indispensable pour le commandement militaire d'en faire assurer la protection. C'est l'ordre qui était donné, en août 1903, au lieutenant Plomion, chef de la section montée de la 2e compagnie, en lui prescrivant d'appliquer les mêmes dispositions que l'année précédente ; toutefois, dans une note complémentaire, il lui était formellement interdit de dépasser le point de Touryet, ou d'effectuer toute reconnaissance en dehors de la route normale.

La caravane [2] quittait Djadjidouna le 15 août 1903 par la route de l'ouest qui était mieux fournie en puits. Lors du déplacement, les chefs Kel-Owey qui participaient à la caravane n'avaient cessé d'influencer le lieute-

---

[1] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 1627. 2G3. 11 rapport 3e trimestre 1904 3e TM.

[2] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855. 11G2. rapport du Lt Plomion commandant le secteur du Damergou sur l'escorte de la caravane de l'Aïr.

nant Plomion sur la probabilité d'une attaque de la caravane par les Kel-Férouan avant Agadez. L'intéressé, jugeant que l'esprit de sa mission l'emportait sur la lettre, comme il venait d'ailleurs de le faire par deux fois dans l'est à la satisfaction du commandement, décidait de poursuivre jusqu'à Agadez, tout en envoyant un courrier à Zinder afin d'expliquer la situation nouvelle.

A son arrivée dans la capitale de l'Aïr le lieutenant Plomion constatait après un entretien avec le *tambari* des Kel-Férouan qu'il avait été trompé par les Kel-Owey, bien que l'insécurité soit toujours une donnée permanente de la région. Quel avait été leur mobile ? Le seul fait connu avait été la réunion, effectuée à l'arrivée à Agadez par Yato, l'*anastafidet* des Kel-Owey, en vue d'arrêter les dispositions afférentes à la perception de l'impôt dont l'avait chargé le résident du Damergou ; pour le reste on en est réduit aux hypothèses ; les Kel-Owey ont-ils cherché à impliquer davantage les Français dans le contrôle de l'Aïr, la paix étant plus favorable à leur entreprise commerciale ou, plus simplement, voulaient-ils faire endosser à l'autorité française le caractère forcément impopulaire de la nouvelle imposition ?

Cette initiative a été très mal appréciée [1] du lieutenant-colonel Noël qui y voyait une double faute, d'abord politique, en affichant une faveur marquée à l'égard des Kel-Owey, ensuite stratégique, en détournant l'action de l'effort principal qui était la marche au Tchad. Pourtant elle a eu des conséquences bénéfiques puisqu'elle a montré que le sultan d'Agadez ainsi qu'une grande partie des tribus de l'Aïr étaient favorables à notre venue, qu'elle a incité les tribus à faire cesser leurs affrontements, enfin qu'elle a permis d'établir une notice politique et commerciale de l'Aïr. Les autorités de Dakar ne s'y étaient pas trompées et elles avaient été moins sévères dans leurs jugements ; elles ont d'ailleurs tenu à modérer la sanction infligée au lieutenant Plomion dans la mesure où elles avaient apprécié le caractère positif de son action [2].

[1] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855. 11G2. C. R. de punition du Lt-Cel Noël au Lt Plomion. 2 septembre 1903.

[2] – AOM. AOF XVI dossier n°13. correspondance du gouverneur général de l'AOF au ministre des Colonies. 20 mars 1904.

324 – Réalisation d'unités supplémentaires

3241– Les généralités

Dès le début de l'année 1902, en présentant son projet de budget colonial pour l'année suivante, le chef de bataillon Gouraud faisait ressortir dans le chapitre consacré à la cavalerie *qu'en pays touareg, la meilleure cavalerie était l'infanterie montée à chameau ;* il ajoutait que *les compagnies stationnant aux limites du pays touareg, en la circonstance les 2e, 3e, et 4e compagnies du B. T. S. de Zinder, devaient disposer chacune d'un peloton monté à chameau. Cette organisation nouvelle n'exigeait pas un effectif supplémentaire qui pourrait être pris sur la substance propre des unités, mais de quelques crédits supplémentaires pour la doter d'un équipement spécifique* [1].

Un an plus tard, le lieutenant-colonel Noël, son successeur, constatait que son territoire était une région saharienne, dans sa grande partie, où ses troupes étaient réduites à l'impuissance faute de mobilité. Il lui paraissait judicieux d'adopter une organisation en rapport avec la nature du terrain et de monter des unités à chameau à l'imitation des nomades [2]. Quelques mois plus tard, dans son plan de défense du territoire adjoint à son rapport annuel, il louait l'efficacité des tirailleurs montés à chameau et envisageait la création d'unités supplémentaires à Filingué comme à Tahoua [3].

Le lieutenant-colonel Aymerich, le nouveau commandant militaire, effectuait une tournée dans une grande partie de son territoire au cours de l'été 1904. Il constatait à cette occasion l'existence, à côté de la section d'Agadez, d'autres unités montées, l'une à Filingué, l'autre à Tahoua [4].

Les archives ne disposant pas de pièce officielle portant la création de ces unités, on en est réduit aux supputations, mais on peut affirmer, sans grand risque d'erreur, que leur création n'a pas procédé d'une décision de commandement à quelque degré que ce soit. Elle a découlé de l'utilisation du chameau, l'animal le plus pratique au déplacement en zone désertique.

---

[1] – AOM. AOF XVI dossier n°5 et 6. rapport du chef de bataillon Gouraud sur les prévisions budgétaires de 1903. mars 1902.

[2] – AN Niger 15. rapport n° B 151 du lieutenant-colonel Noël. 3 juin 1903. (référence thèse Fourage).

[3] – AOM. AOF XVI dossier n° 5 et 6. plan de défense. Lt-Cel Noël. 1er juillet 1903.

[4] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855 11G2 rapport n° A 246 du Lt-Cel Aymerich, commandant le 3e TM sur la tournée effectuée. Djadjidouna 30 octobre 1904.

Tout un chacun, au niveau des unités élémentaires, s'était évertué à adopter ce mode de déplacement avec les moyens dont il disposait ; il est dommage que ces précurseurs soient restés dans l'anonymat obscur de l'histoire ; leur mérite était pourtant grand. Le commandement territorial n'avait pas fait obstacle à cette initiative, mais il ne lui avait pas apporté d'aide. Toutefois il avait cherché à intéresser le haut commandement à ce nouveau mode de transport, mais sans résultat dans un premier temps, ce dernier faisant systématiquement l'amalgame entre nouveauté et dépenses supplémentaires.

Et pourtant, les dépenses étaient encore bien limitées puisque les montures provenaient pour l'essentiel des prises ou de l'impôt. Certes, les problèmes ne manquaient pas et de ce fait les unités montées étaient encore loin de pouvoir rivaliser avec les nomades. Le lieutenant-colonel Aymerich le soulignait dans son rapport. Le chameau demeurait un animal peu connu des Européens et son entretien exigeait une technique qu'ils n'avaient pas encore acquise. Quant aux matériels, faute de financement, ils étaient le fruit du système D, aussi souffraient-ils de nombreuses imperfections. Les selles et les bâts étaient souvent défectueux ; les *outres* étaient d'un coût trop élevé par rapport au service rendu. L'armement, limité d'ailleurs au fusil modèle 1886, celui des fantassins, gênait particulièrement la monte.

3242 – Les unités montées à chameau (1904)

A. – La section montée de la 2e Compagnie (S.M. 2e Cie)

La plus ancienne, elle n'a cessé d'être à l'ouvrage sous le commandement du lieutenant Plomion ; à partir de Djadjidouna ou de Zinder, elle a été balancée de l'est au nord, en fonction des besoins du moment ; ayant acquis une expérience certaine, son comportement a fortement impressionné les populations nomades par les qualités dont elle a fait preuve, en particulier sur le plan de la manœuvre et de la rapidité de son action.

Constituée à l'origine par des personnels des 2e et 3e Cies, stationnées à Zinder et à Djadjidouna, elle a perdu les personnels appartenant à la 3e Cie qui ont rejoint Gouré lorsque le besoin s'en fit sentir. Plus connue ultérieurement sous l'appellation de section montée d'Agadez, elle a été constituée des seuls personnels de la 2e Cie à partir de février 1904.

B. – La section montée de la 3e Compagnie (S.M. 3e Cie)

Lorsque la 3e Cie a occupé Gouré, elle a récupéré ses personnels qui étaient en service à la section montée ; ils ont formé, avec les personnels détachés auprès de la mission de délimitation, une nouvelle section montée.

Mais, dans un premier temps, elle a été employée en ordre dispersé et il faudra attendre la fin de l'année 1904 pour qu'elle soit regroupée sous les ordres du lieutenant Ayasse.

C– La section montée de la 4e Compagnie (S.M. 4e Cie)

Au cours de ses nombreux déplacements en zone désertique au nord de Tahoua, le commandant de cercle, le capitaine Delestre, utilisait fréquemment le chameau pour le déplacement de son escorte. En février 1904, il constituait une section montée dont il entreprenait aussitôt l'entraînement ; cette unité était opérationnelle dès le mois d'octobre de la même année.

D– La section montée de Filingué [1]

Celle-ci était différente, dans la mesure où il y avait peu de troupes régulières implantées dans le cercle du Djerma. Pour remédier à ce problème, le commandement territorial avait créé sur son budget propre une compagnie de milice constituée de gardes-cercle sous l'autorité d'officiers et de sous-officiers européens hors-cadres. Elle avait pour mission de protéger la route du ravitaillement ainsi que les populations locales. Elle occupait les postes de Filingué, de Sandiré et de Matankari. A Filingué même, une vingtaine de gardes avaient été montés à chameau. Leur instruction technique était bonne et ils étaient capables d'exercer la police jusqu'aux limites du cercle de Tahoua, mais cette formation n'eut qu'une existence éphémère. En 1905, le goum de Filingué ne comprenait plus que des cavaliers, montés à cheval, recrutés parmi la clientèle du chef Mayaki.

[1] – Lt Dussauge – *Organisation d'un goum en Territoire militaire* R. des T.C. n°54 décembre 1906. :.

33– LEURS ACTIVITES

331– Période d'expansion (1904-1905)

3311 Vers le nord

A. – Escorte de la caravane annuelle

A la suite des ordres du gouverneur général [1], retransmis par le lieutenant-colonel Aymerich, le capitaine Lefèbvre, commandant de cercle de Zinder, prescrivait de vive voix, le 24 août 1904, au lieutenant Jean, nouveau commandant du secteur du Damergou, et chef de la S.M. 2e Cie, en remplacement du lieutenant Plomion, d'escorter la grande caravane en Azbin, puis d'effectuer des opérations de police à l'intérieur du massif, en coopération avec la S.M. 4e Cie.

L'effectif s'élevait à 66 tirailleurs montés, qui avaient été alignés en vivres pour 50 jours dont 15 en bachi-dialla [2]. La section montée quittait Djadjidouna le 26 août en présence du commandant de cercle de Zinder. La saison des pluies avait été bénéfique, la plupart des mares étaient remplies d'eau, la végétation était en pleine croissance. Le 12 septembre, le lieutenant Jean faisait son entrée à Agadez à la tête d'une demi-section montée ; l'autre demi-section, aux ordres du lieutenant Bandiougou, installait le campement au nord de la ville, au puits de Tanciama. (Tin-Chamane).

---

[1] – SHAT. Niger 1 JMO BTS n°3. télégramme 13 B.

[2] – Bachi-dialla. sorte de boule de mil composée dont la préparation est longue mais présente l'avantage de se conserver longtemps et d'occuper un faible volume (ref. JMO BTS n°3).



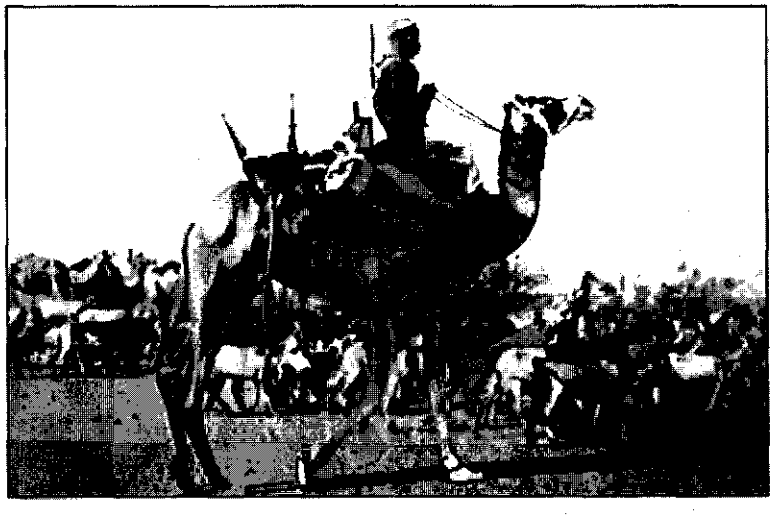
Lt Jean – *Les Touaregs de l'Aïr* – Cliché 88

En route pour l'Aïr



Lt Jean – *Les Touaregs de l'Aïr* – Cliché 95

Arrivée à Agadez



Lt Jean – *Les Touaregs de l'Aïr* – Cliché 101

Retour de tournée de police

B– Opérations de police

Du 12 au 21 septembre, le lieutenant Jean prenait contact avec un certain nombre de représentants des tribus soumises. Contre celles qui refusaient l'autorité française, en particulier les Kel-Fadey dont le chef était Onagoda, les Kel-Gharous et les Kel-Hoggar, il faisait monter par Yato, l'anastafidet des Kel-Owey, un contre-rezzou qui était composé d'éléments des tribus soumises et qui rentrera le 28 septembre, mission remplie, ramenant otages et impôt de soumission.

Quant au lieutenant Jean, il se portait sur In-Gal, où il devait faire sa jonction avec la S.M. 4e Cie. Il atteignait cette localité le 23 septembre à minuit ; à 9 heures du matin il était rejoint par le capitaine Delestre qui était escorté par la S.M. 4e Cie, forte de 31 fusils. Le commandant de cercle de Tahoua était accompagné de l'aménokal des Kel-Dinnik, Ismaghel, à la tête de 300 de ses partisans, afin de mettre à la raison Rezzi qui continuait de refuser de reconnaître la nouvelle autorité et qui s'était réfugié chez les Kel-Fadey. Mais les opérations de police se limitaient à l'installation par la S.M. 4e Cie d'un petit poste statique à In-Gal dans la mesure où l'occupation d'Agadez devenait prioritaire, ordre retransmis par le capitaine Delestre. Aussi, dès le lendemain, les deux unités se mettaient en route sur Agadez.

C. – Occupation d'Agadez

Après un bref séjour à Agadez, le capitaine Delestre rentrait à Tahoua le 13 octobre après avoir relevé le poste d'In-Gal par un élément de la 2e Cie. Le lieutenant Jean, tout en poursuivant une action politique auprès des tribus, faisait procéder aux premiers travaux d'aménagement du poste. Le 13 octobre, il recevait confirmation de l'ordre d'occupation, qui précisait que le poste d'Agadez était définitivement créé et qu'il serait occupé par la S.M. 2ème Cie. Il émanait du général commandant supérieur qui estimait *que le poste d'Agadez était indispensable à la protection des caravanes et au contact avec les tribus nomades* [1].

La construction du poste était entreprise au puits de Tin-Chamane, là où les colonnes précédentes, en particulier la mission Foureau-Lamy, s'étaient à chaque fois arrêtées. A 1.400 mètres au nord de la ville, sur un léger mouvement de terrain disposant d'un puits permanent, où l'eau était abondante, il était remarquablement situé. Le plan établi par le chef de sec-

[1] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855 11G2 rapport n°246 du lieutenant-colonel Aymerich. 30 octobre 1904.

tion comportait une enceinte en terre flanquée de deux blockhaus en diagonale. Les travaux allaient constituer l'activité essentielle des hommes de la section [1] : *que de peines pour ces valeureux tirailleurs qui, sans maugréer et sans un arrêt d'un seul jour, pendant trois mois se convertirent gaiement en terrassiers, maçons, charpentiers. En décembre 1904, ils étaient rejoints par leurs familles. Le 1er février 1905 le poste, bien qu'inachevé, était habitable pour l'ensemble des personnels ; son enceinte s'élevait à 1, 50 mètre de hauteur ; il restait à construire les blockhaus ainsi que les magasins.*

3312 Vers l'est

A. – Occupation de N'Guigmi (décembre 1904)

Le 14 septembre 1904, date qu'il faut rapprocher de celle de l'ordre d'occupation d'Agadez, le lieutenant-colonel Aymerich prescrivait au commandant de cercle de Gouré de reprendre la progression vers le Tchad en occupant N'Guigmi afin d'assurer la liaison effective avec les troupes du Chari. Ce n'est que le 7 décembre 1904, qu'un détachement de la 3e Compagnie, aux ordres du lieutenant Ayasse, arrivait à N'Guigmi et commençait l'installation d'un poste.

B. – Reconnaissance de Bilma (décembre 1904 – février 1905)

En l'absence de tout ordre supérieur justifiant ultérieurement sa décision, sans toutefois présenter des arguments convaincants, le lieutenant Ayasse entreprenait la reconnaissance de Bilma qui se trouvait à plus de 450 kilomètres au nord. A cet effet, il constituait un petit détachement monté de 23 tirailleurs, laissant à N'Guigmi la plus grande partie de son personnel aux ordres du sergent Cabessa pour la construction du poste. Au départ, il adoptait un dispositif de sûreté ; marchait en tête un petit groupe d'éclaireurs qui comprenait les guides, suivi à quelque distance par le gros de la reconnaissance qui se déplaçait en deux files de deux groupes de trois tirailleurs, les chameaux étant attachés à l'intérieur de chaque groupe qui le précédait. Il avait eu quelques problèmes pour recruter des guides, car l'usage de la *caravanière* était abandonné depuis de nombreuses années. Les difficultés débutaient dès le départ et s'amplifiaient au fur et à mesure de la montée dans le nord. Heureusement, à Agadem, le 30 décembre, le sergent *indigène* interceptait cinq Touaregs qui chassaient la biche dans la région depuis un an et qui s'engageaient à les conduire à Bilma. Mais, profitant d'un relâchement de la surveillance ou d'un excès de confiance, ils s'échappaient à l'exception

[1] – *Les Touaregs du Sud-Est de l'Aïr*. Lieutenant Jean. Larose 1909.

d'un seul. Ce dernier, plus âgé, montrait de bonnes dispositions et les menait jusqu'au Kaouar, leur évitant les pièges d'un relief tourmenté, constitué de dunes parallèles dont la hauteur allait en croissant au fur et à mesure de la progression. Les chameaux, bien qu'ils ne soient pas montés, avançaient péniblement. Le vent accentuait la difficulté ; le 4 janvier 1905, le détachement était contraint de stopper au milieu des dunes à la suite d'une violente tempête qui ensevelissait sous le sable une grande partie des bagages. De plus, le froid qui sévissait en cette période traumatisait hommes et bêtes qui n'étaient pas habitués à de tels écarts de température ; à un moment donné, en raison de la rigueur du froid, les tirailleurs furent obligés de faire du feu autour de deux de leurs montures totalement engourdies. Toutefois, une bonne répartition des puits le long de l'itinéraire permettait d'assurer le ravitaillement en eau. Le 8 janvier 1905, après avoir franchi les dernières dunes, les plus élevées du parcours, le détachement atteignait Bilma, où il recevait un accueil chaleureux de la part des populations ainsi que des autorités locales favorables à l'implantation de la France. *Les Français sont forts et généreux, nous les attendons avec confiance.* Telles étaient les déclarations qui avaient été faites au moment où le lieutenant Ayasse payait les vivres qu'il s'était procuré sur le marché local. Le 13 janvier 1905, il repartait de Bilma ; le retour s'effectuait plus aisément en raison de la meilleure configuration du terrain, le versant des dunes étant plus modéré dans le sens de la marche ; par ailleurs, il bénéficiait des services d'un excellent guide toubou. Mais les chameaux, de plus en plus fatigués, donnaient bien des soucis. Il fallait y ajouter l'insécurité provoquée par des groupes d'Ouled Sliman, montés à cheval, qui harcelaient de loin ; au puits de Médé, au cours de la nuit, ils s'en prenaient même au bivouac. Toutefois le détachement rentrait sans perte à N'Guigmi le 4 février 1905.

Les notes comme les échantillons qu'il avait recueillis permettaient ultérieurement d'établir une description géographique [1] ainsi qu'une esquisse géologique de la région [2]. C'est certainement pour cette raison que son *excès de zèle* n'a été blâmé que pour un usage externe dans *l'intérêt de la discipline et des relations diplomatiques.*

---

[1] – Bulletin de géographie n°2, 15 février 1908. De N'Guigmi à Bilma. Charles Rabot.

[2] – Son auteur, le capitaine Freydenberg, n'a pas participé à cette reconnaissance contrairement aux affirmations du *Dictionnaire illustré des explorateurs du XIXe. Afrique.* Numa Broc. éditions du comité des travaux historiques et scientifiques.

332 – Période de stagnation (1905)

3321 Les aléas de la politique coloniale

Dans une lettre du 13 septembre 1904 [1] qu'il adressait au ministre des Colonies, le gouverneur général de l'AOF, outre qu'il transmettait les renseignements recueillis sur les visées ottomanes dans la région de Bilma, rendait compte qu'il faisait séjourner à Agadez l'unité montée chargée de l'escorte de la grande caravane. Cette mesure avait pour but de contrecarrer les initiatives ottomanes, conformément aux directives ministérielles, et de mettre fin à l'anarchie qui sévissait dans l'Aïr, suite à la demande pressante du sultan d'Agadez.

La réaction du ministre, qui s'était manifestée par une mention écrite de sa main sur cette lettre, montrait qu'il était en désaccord avec une telle attitude. Il attendait toutefois la visite du gouverneur en France pour le lui dire. Conséquence, ce n'est qu'à son retour au Sénégal que le gouverneur remettait en cause l'action menée jusque là [2]. Par télégramme du 15 décembre 1904 [3], le gouverneur général notifiait l'ordre d'évacuation d'Agadez comme de N'Guigmi ; l'occupation de ces points serait remplacée par des visites périodiques afin d'y maintenir notre souveraineté. Par ailleurs il signalait au commandant militaire du Niger qu'il recevrait à Niamey les instructions concernant la réorganisation du Territoire militaire au 1er janvier 1905.

Dans la réponse qu'il faisait, le 4 janvier 1905 [4], le lieutenant-colonel Aymerich rendait compte qu'il avait pris toutes les dispositions nécessaires pour l'évacuation d'Agadez et de N'Guigmi, mais il demandait de surseoir à l'exécution jusqu'à la réception des derniers renseignements. Il ajoutait, tout en présentant ses excuses pour son excès de zèle, que l'occupation d'Agadez correspondait au souhait du général commandant supérieur et que

---

[1] – AOM. Afrique IV. dossier 68. correspondance n°1455 du 13 septembre 1904 du G.G. d'AOF au ministre des Colonies.

[2] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855. 11G2. correspondance du G. G. d'AOF au ministre des Colonies. Gorée le 7 décembre 1904.

[3] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855. 11 G 2. télégramme n°28 BM du G. G. d'AOF au commandant du 3e T. M. Gorée le 15 décembre 1904.

[4] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 855. 11 G 2. Correspondance du commandant du 3e T.M. au G. G d'AOF. 4 janvier 1905.

l'occupation de N'Guigmi était l'achèvement de la liaison avec le Tchad, c'est-à-dire l'aboutissement de la stratégie du territoire.

3322 Les faits

Il ne semble pas que les autorités de Dakar aient révisé leur position à la réception des derniers renseignements en provenance du Territoire militaire du Niger et cette demande n'a fait que retarder l'échéance du repli.

Le 16 avril 1905, la section montée de la 3e Cie quittait N'Guigmi en abandonnant le poste qu'elle venait de construire et regagnait Gouré.

Un peu plus tard, le 31 mai, le poste d'Agadez était évacué par la section montée de la 2e Cie. Auparavant, le lieutenant Jean avait effectué une tournée de police dans la région d'In-Gal afin de réduire la dissidence des Kel-Fadey et des Kel-Gharous, leur infligeant de lourdes pertes et récupérant un important bétail. L'adjudant Surjol avait reconnu le puits de Barkot (Barghot) sur la piste de Bilma. La S.M. 2e Cie rentrait à Zinder le 15 juin, où elle *défilait en haillons, mais superbement* précédée du pavillon tricolore, porté avec fierté par le caporal Kéléké [1].

Mais il en est des populations touarègues comme touboues ; on ne peut assurer leur soumission qu'en vivant à leur contact immédiat ; les effets des reconnaissances ne duraient que le temps de leurs passages. Peu de temps après, les Kel-Fadey qui avaient recueilli les Kel-Dinnik partisans de Rezzi, et les Kel-Gharous, s'attaquaient aux campements des Kel-Dinnik fidèles à Ismaghel. A l'est, le mouvement caravanier, qui avait repris avec l'occupation de N'Guigmi, diminuait notablement d'autant que la région au sud du 13ème parallèle qui devait revenir à la France à la ratification de la convention de 1904, était livrée à l'anarchie à la suite de son abandon prématuré par les Britanniques.

Outre les instructions ministérielles qui avaient stoppé toute velléité offensive, la réorganisation du Territoire militaire du Niger accentuait cet effet. Le Territoire, dont le chef-lieu devenait Niamey, était rattaché au Haut-Sénégal-Niger ; il était divisé en trois régions : Niamey, Tombouctou et Zinder. Bien que cette réorganisation fût modeste, elle nécessitait toutefois des personnels supplémentaires dont la mise en place exigeait quelques délais. Le chef de bataillon Gadel avait été désigné pour commander la région de Zinder et c'est en passant à Niamey en janvier 1905 qu'il recevait ses directives en tous points semblables aux nouvelles instructions du gouverneur de l'AOF.

---

[1] – *Les Touaregs du sud-est*. Lieutenant Jean. Larose 1909.

Après être resté un certain temps à Zinder, il entamait toute une série de reconnaissances qui allait le mener dans l'ensemble de sa région. La première, qui allait le conduire jusqu'à N'Guigmi, lui permettait d'établir la liaison avec le commandant du cercle du Kanem, le capitaine Bablon. A la suite de l'évacuation du poste, en avril 1906, la compagnie du Kanem y avait installé un groupe d'une dizaine d'hommes, sous la responsabilité d'un caporal ; présence symbolique, suffisante pour assurer le gardiennage, mais totalement dépassée pour assurer la paix dans la région, paix qui ne pourrait être obtenue que par une véritable occupation permanente. A son retour à Gouré, il autorisait le lieutenant Ronjat, successeur du lieutenant Ayasse à la tête de la S.M. 3e Cie, à entreprendre une tournée de recensement des populations touboues au nord de Boultoum. Ultérieurement, en décembre, le lieutenant Ronjat conduisait une reconnaissance jusqu'au nord de N'Guigmi, où il récupérait un grand nombre de chameaux razziés dans la vallée de la Komadougou.

En septembre 1905 le commandant de la région de Zinder accompagnait jusqu'à Agadez la S.M. 2e Cie chargée de la protection de la caravane annuelle. Le 28 du mois, il assistait à la *sansani* [1], où il recevait le serment d'allégeance des chefs touaregs et la soumission de Rezzi. Il poursuivait sa marche sur Iférouane, où était prévue une liaison avec la section méhariste d'In-Salah, sous le commandement du capitaine Dinaux, qui venait d'escorter le professeur Chudeau [2] chargé d'une mission géologique. La rencontre ne pouvait avoir lieu à cause de l'annonce d'un rezzou Kel-Ajjer sur les arrières de la formation algérienne, ce qui provoquait son retour prématuré. Après être resté quelques jours sous la seule protection d'el Hadj Mohamed, le chef de la localité, le professeur Chudeau était acheminé sur Zinder par la S.M. 2e Cie. Quant au chef de bataillon Gadel, après son retour à Agadez, il se dirigeait sur Tahoua escorté par la S.M. 4e Cie qui était venue renforcer la S.M. 2e Cie dans la tournée de pacification entreprise par le commandant de région ; il devait y arriver le 25 novembre 1905. A l'issue de cette longue tournée saharienne, le chef de bataillon Gadel faisait l'éloge des unités montées dont la prestation montrait *qu'elles sont maintenant suffisamment expérimentées au point de vue méhariste et qu'elles n'ont plus de leçon à demander à nos frères d'armes du sud algérien.* Toutefois, c'était également l'avis du capitaine Lefèbvre qui l'accompagnait au cours de la

---

[1] – AOM. Afrique IV. dossier 70 Ter. rapport du C. B. Gadel. 11 février 1906

[2] – Chudeau (1864-1921). géologue, collaborateur d'E. F. Gautier, remarqué par ses études sur l'Afrique désertique (Deux ouvrages importants : *Le Sahara soudanais.* – *A travers la Mauritanie occidentale* ; une centaine d'articles) : ses mérites n'ont pas été reconnus à leur juste valeur. Mort dans la misère.

reconnaissance de l'Abzin, il devenait indispensable de perfectionner leur organisation. A cet effet il fit toute une série de notes qui parurent dans la *Revue des troupes coloniales* [1].

Cinq ans à peine après le début de l'occupation française, les populations sédentaires manifestèrent leur mécontentement à l'égard de l'administration française ; ces manifestations variaient en fonction de la localisation, allant du refus de l'impôt à la rébellion ouverte. Elles n'ont pas été sans conséquence sur la politique du territoire, d'autant que le lieutenant-colonel Lamolle n'avait pris ses fonctions de commandant militaire qu'en août 1905.

L'ensemble de la région de Niamey [2] a été profondément touché sans que l'on puisse établir un lien entre les différents soulèvements armés. Toutefois, l'ancienne hiérarchie traditionnelle, qu'elle soit guerrière ou religieuse, qui constatait la perte de son influence, a pu être l'élément qui a dynamisé un mécontentement latent de la population.

Le capitaine Löfler, commandant le cercle, avait eu à peine le temps de réprimer l'insurrection qui avait éclaté entre Niamey et le pays dendi sous l'impulsion du marabout Alfa Saybou, qu'une seconde se propageait au nord de Niamey jusqu'à l'Anzourou sous l'action du chef de Karma, Oumarou. Le commandant de cercle avait eu bien des difficultés pour rassembler les effectifs nécessaires à la constitution de sa première colonne de répression ; il avait été contraint de faire appel en priorité aux gardes-cercle, par suite de la rareté de moyens spécifiquement militaires. Devant ce qu'il croyait être la généralisation d'une insurrection, le lieutenant-colonel Lamolle rameutait sur Niamey toutes les troupes disponibles.

C'est ainsi que la S.M. 4e Cie recevait l'ordre de rejoindre le chef-lieu à marches forcées. L'unité, sous le commandement du lieutenant Bigolet, secondé par le caporal-fourrier Savoye, quittait Tahoua le 22 janvier 1906 avec 65 chameaux dont 35 de selle. Arrivée après la première intervention au Zarmaganda, elle allait constituer l'un des éléments de la nouvelle colonne en formation sous les ordres du capitaine Bouchez. Le 3 février, les cavaliers détachés en avant de la colonne détectaient à Déli-Tondi un fort parti adverse et le renseignement, qu'ils transmettaient aussitôt, permettait au détachement d'adapter rapidement la formation en carré sur laquelle sont venus se briser les assauts rebelles qui laissèrent sur le terrain

---

[1] – C. B. Gadel – *Notes sur les sections méharistes de la région Zinder-Tchad.* Tahoua le 12 février 1906. R.des T.C. n° 64 et 65. octobre– novembre 1907.

[2] – La Région de Niamey comprenait les cercles du Djerma, du Dounzou et de Dori.

près de 33 morts. Elle continuait sa progression jusqu'à Ouallam, incendiant sur son passage tous les villages qui avaient abrité les révoltés. Le 12 février 1906 elle était de retour à Niamey ; les chameaux avaient particulièrement souffert et les pertes étaient nombreuses ; aussi la décision avait-elle été prise d'envoyer les survivants pâturer dans la région de Sandiré. L'unité, bien que démontée, participait dans la foulée à la colonne de Kirtachi sous le commandement du capitaine Löfler ; cette dernière rentrait à Niamey à la fin du mois de mars, ayant trouvé une région calmée à la suite de la disparition d'Alfa Saybou. Après un court séjour au chef-lieu, elle rejoignait Sandiré, où se trouvaient ses chameaux, après avoir chargé ses matériels spécifiques sur les bourricots qu'on lui avait prêtés. Elle était de retour à Tahoua le 14 mars 1906. Le lieutenant Bigolet était très satisfait de ses tirailleurs, moins de ses montures : il en avait perdu 29.

Ainsi il était démontré que si une unité montée pouvait intervenir rapidement, elle ne pouvait le faire partout, en particulier dans les régions où les chameaux étaient inadaptés aux conditions climatiques.

333. Reprise des activités (1906)

3331. Le revirement de la politique au Niger

Les événements internationaux avaient été jusque là sans effet sur la conduite des opérations au Niger. Seule exception, les rapports franco-britanniques avaient conditionné la délimitation de la frontière méridionale ; ce n'était qu'un des aspects du contentieux existant entre les deux pays. Il avait été abordé dans le cadre d'une discussion globale dont le terme marquera le début de l'Entente cordiale. En attendant l'achèvement des discussions, le gouvernement français avait adopté une stratégie de temporisation qui lui convenait parfaitement dans la mesure où le territoire s'était révélé dépourvu de tout intérêt économique. Il avait contré toute initiative opposée à la ligne qu'il s'était fixé : c'est la raison pour laquelle il avait exigé l'évacuation d'Agadez et de N'Guigmi.

En avril 1906, le ministre des Colonies Georges Leygues [1] apprenait qu'une mission *scientifique* allemande, dont le but n'était pas connu, s'apprêtait à partir pour la Tripolitaine, où elle devait s'enfoncer le plus loin possible au sud. Il connaissait les visées allemandes en Afrique, dont l'action

[1] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 856. 11G3. télégramme n°175 du ministre des Colonies au G. G. de l'AOF. Paris le 24 avril 1906. BCAF n°2 février 1923 : déclaration de monsieur Georges Leygues au Figaro du 17 janvier 1923.

récente au Maroc venait de lui rappeler les risques à l'égard de notre politique. Quant à la Turquie, malgré la prise de possession de Bilma, réalisée par le lieutenant Ayasse en janvier 1905, elle affichait toujours des prétentions à l'égard de cette région. Le ministre saisissait alors le gouvernement qui autorisait l'occupation d'Agadez et de Bilma, afin de prévenir toute intervention étrangère qui risquait de compromettre la liaison entre les différents territoires de l'Afrique du Nord et de l'Afrique occidentale.

Le 24 avril 1906, Georges Leygues notifiait au gouverneur général de l'AOF la décision de préparer l'occupation d'Agadez et de Bilma et d'être prêt à agir au premier signal. Cinq jours plus tard, il donnait l'ordre *d'occuper immédiatement Bilma-Kaouar avec les troupes réunies à Agadez et de rassembler à Zinder les renforts nécessaires pour appuyer ce mouvement.*

Ces ordres tombaient au plus mauvais moment de l'année alors que sévissait la grosse chaleur de la saison sèche ; donnés d'autre part dans une certaine précipitation, ils ne semblaient pas tenir compte de la réalité de la situation locale et ils provoquaient dans un premier temps une gesticulation plutôt *pagailleuse.*

3332 Les points d'application

Le chef de bataillon Gadel se trouvait à Zinder au début du mois de juin 1906 lorsque le lieutenant-colonel Lamolle, suite au télégramme qu'il avait eu du lieutenant-gouverneur du Haut-Sénégal-Niger, lui adressa de nouvelles instructions. Il devait occuper Agadez sous la forme temporaire habituelle avec les éléments montés des compagnies de Zinder et de Gouré ; en outre il lui fallait y constituer un dépôt de six mois de vivres. Comme il devait en même temps reconnaître Bilma, il préféra retenir pour cette mission la section de Gouré, la plus proche de l'objectif ; il la remplaçait sur Agadez par la section montée de Tahoua. En utilisant cette section, il avait eu vraisemblablement l'idée d'une action combinée dans la région de l'Aïr sous son commandement, d'autant qu'il n'était pas sans savoir la venue à Iférouane d'un détachement algérien de la compagnie du Tidikelt.

Le 15 juin 1906, la S.M. 2e Cie aux ordres du lieutenant Masse quittait Zinder pour arriver à Agadez le 7 juillet. La moitié de la S.M. 4e Cie (lieutenant Garnier de la Roche) partait de Tahoua onze jours plus tard et rejoignait Agadez le 10 juillet. Le commandant de région avait reçu l'ordre de se rendre de sa personne dans cette localité ; mais, arrivé au puits de Tadelaka, avec la S.M. 2e Cie, à cinq jours de marche d'Agadez, il recevait

l'ordre de se rendre à Bilma pour en assurer l'occupation [1]. Il regagnait aussitôt Djadjidouna avec une partie de la S.M. 2e Cie afin de préparer son nouveau mouvement. Le lieutenant Crépin y était déjà parti avec la S.M. 3e Cie, où il arrivait le 16 juillet. De ce fait les opérations combinées qui avaient été envisagées dans l'Aïr comme dans l'Azaouak se trouvaient dépourvues de direction et leur déroulement allait s'en ressentir.

A – L'Aïr – l'Azaouak.

A a – Actions de la S.M. 2e Cie

Le détachement de la S.M. 2e Cie sous le commandement du lieutenant Masse comprenait soixante-dix tirailleurs, c'est-à-dire la plus grande partie de l'unité. A cet effectif allait s'ajouter, dans un premier temps, celui de la S.M. 4e Cie sous les ordres du lieutenant Garnier de la Roche.

Dès son arrivée, en juillet et en août, la troupe était employée à l'aménagement du poste. Quant au lieutenant Masse, en tant que chef du secteur d'Agadez nouvellement créé, il s'efforçait de rétablir les relations quelque peu distendues avec les tribus depuis l'évacuation en mai dernier. Certaines d'entre elles, les Kel-Fadey, les Kel-Gharous, les Kel-Hoggar, les Kel-Tedeley, y étaient opposées. Une petite reconnaissance était effectuée par le sergent Arrighi avec quinze tirailleurs à l'ouest, à la suite de celle du lieutenant Garnier de la Roche. A la fin du mois de septembre, la S.M. 2e Cie était renforcée par quarante tirailleurs sous le commandement du lieutenant Théral ; le commandant de cercle de Zinder, le capitaine Lefèbvre, avait fait assurer la formation de nouveaux éléments montés de telle façon que l'Aïr relève uniquement de la même unité, la deuxième compagnie ; ils comprenaient outre le lieutenant Théral, le caporal fourrier Gasc, un sergent indigène, trois caporaux et trente tirailleurs.

Ce renforcement allait permettre au lieutenant Masse d'entreprendre la visite des tribus avec les éléments de la S.M. 2e Cie et de la S.M. 4e Cie et de rechercher leur soumission. Cette reconnaissance avait à peine débuté

---

[1] – A. N. Niger. cercle de Zinder 23-7 correspondances 23-7-1903. correspondance n°31/G du Lt-Cel Lamolle au C.B. commandant la région de Zinder. Niamey 30 mai 1906.
Message n°42. Kayes. 10 juin 1906. – Gouverneur du H. S. N. au Commandant militaire 3e T. M. très urgent et très confidentiel. -texte– *Conseil des ministres donne l'ordre d'occuper immédiatement Bilma et Kaouar. Donnez instructions en conséquence au commandant Gadel de se porter aussi promptement possible sur ces oasis.*

qu'il apprenait l'arrivée à Iférouane d'un détachement de la compagnie du Tidikelt, le 4 octobre 1906 ; son chef, le lieutenant Clor, exprimait l'intention de rencontrer le responsable d'Agadez. Interrompant immédiatement sa mission en cours, le lieutenant Masse se portait sans tarder sur Iférouane, où il devait arriver le 12 octobre. A l'issue de cette liaison, il reprenait sa reconnaissance à travers les tribus insoumises de l'ouest, marquée par une action en force contre les Kel-Tedeley qui se soumettaient sans tarder. Il rentrait à Agadez le 27 octobre pour assister à la *sansani*. Plus tard, en janvier 1907, le détachement exécutait des petites patrouilles à la périphérie du poste ; il effectuait également une escorte sur Zinder et une tournée de police dans le Tagama ; le lieutenant Théral avait pris le commandement de la section montée.

Ab – Actions de la S.M. 4e Cie

La partie de la S.M. 4e Cie aux ordres du lieutenant Garnier de la Roche a suivi les activités opérationnelles de la S.M. 2e Cie ; à l'exception d'une reconnaissance que le lieutenant effectuait dans l'ouest de l'Aïr, plus particulièrement dans la région de Téguidda-N'Tessoumt, au moment de la cure salée. La traversée de l'Ighazer avait été particulièrement pénible en raison des terrains fortement détrempés par les pluies. C'est au cours de cette mission que Rezzi, l'adversaire d'Ismaghel, l'aménokal des Kel-Dinnik, montrait des dispositions plus conciliantes, qu'il confirmera lors du passage du commandant de cercle de Tahoua.

L'autre élément escortait le capitaine Laforgue, le commandant du cercle de Tahoua, qui avait reçu une mission longue et difficile. Il s'agissait d'abord de déterminer, avec le concours du cercle de Gao, la piste la plus directe pour ravitailler Agadez, voire Bilma, à partir de Gao ou d'Ansongo, au point terminal de la navigation sur le fleuve, de visiter ensuite le plus grand nombre de tribus, et en particulier de régler les différends existant entre les Kel-Attaram (Oulliminden de l'ouest) et les Kel-Dinnik (Oulliminden de l'est).

Le 20 août 1906, le capitaine Laforgue avec une escorte de trente deux tirailleurs de la S.M. 4e Cie se mettait en route pour Ménaka, où il avait prévu de rencontrer le capitaine Pasquier, commandant le cercle de Gao. La liaison ne put être effectuée parce que Firhoun, l'aménokal des Kel-Attaram, n'avait pas fait acheminer la lettre destinée à prévenir de son passage le commandant de cercle de Gao. Alors qu'il avait entamé la reconnaissance de l'itinéraire de Ménaka à In-Gal, il poussait jusqu'à la mare de Ténakar pour y rencontrer Firhoun. Après deux jours de palabre, l'aménokal avouait ses torts envers les Kel-Dinnik et remettait dans les trois jours les cinquante chameaux qui avaient été razziés trois mois auparavant à une tribu paisible

de marabouts, les Kel-Dagamena ; il s'engageait en outre à ne plus faire justice lui-même. Au cours de ces entretiens, la méfiance première avait disparu et faisait place à une extrême cordialité qui s'est manifestée par une hospitalité très large et des relations chaleureuses.

La première partie du trajet avait été perturbée par les pluies qui rendaient difficile la traversée de certains fonds de vallées ; il restait encore un mètre d'eau dans le Fajar et l'Intoudouk qui coulaient chaque année jusqu'en janvier. C'était surtout pour une raison de sécurité que l'itinéraire par Tahoua a été jugé préférable à tout autre.

Autre résultat politique, le capitaine Laforgue rencontrait Rezzi et ses partisans qui se trouvaient réfugiés à l'ouest de l'Aïr et qui décidaient de se soumettre à l'autorité française. Il poursuivait sa reconnaissance jusqu'à Agadez qui lui paraissait si proche et où, en l'absence du lieutenant Masse commandant le secteur, il prenait toutes les dispositions nécessaires pour qu'une unité montée soit présente à Iférouane pour rencontrer une unité méhariste algérienne. Lui-même se portait sur cette localité, où il devait arriver le 12 octobre. La S.M. 4e Cie était enfin rassemblée et elle quittait la capitale de l'Aïr le 3 novembre à l'exception d'un groupe chargé d'escorter sur le même trajet le colonel commandant le territoire ; elle regagnait Tahoua le 19 novembre.

Le passage des unités montées dans l'ouest de l'Aïr n'eut pas d'effets prolongés. Dès le 8 décembre, un fort rezzou de Kel-Aïr [1], conduit par Albakka, neveu d'Oanagoda chef des Kel-Fadey, pillait la tribu maraboutique des Dagamena à In-Kankaran. La section montée, à cause de sa récente tournée dans l'Aïr, n'était pas en mesure d'entamer une quelconque poursuite. Aussi le capitaine Laforgue décidait-il de lancer à ses trousses un groupe de vingt-deux auxiliaires montés, aux ordres de Toulman, un notable de Tahoua. Bien que Rezzi ait pu récupérer les bovidés volés, Toulman n'en continuait pas moins ; il rejoignait le rezzou au nord de Teguidda et l'attaquait dans la foulée, lui tuant quatre hommes et reprenant la plus grande partie des chameaux de prise. Au cours du retour il était lui-même attaqué ; faisant front, il infligeait des pertes sérieuses à ses agresseurs, près de treize tués, mais au cours de la nouvelle poursuite qu'il avait entreprise, il était tué d'une balle en pleine tête. Sa disparition était vivement ressentie car Toulman était l'homme le plus intelligent et le plus énergique de la région.

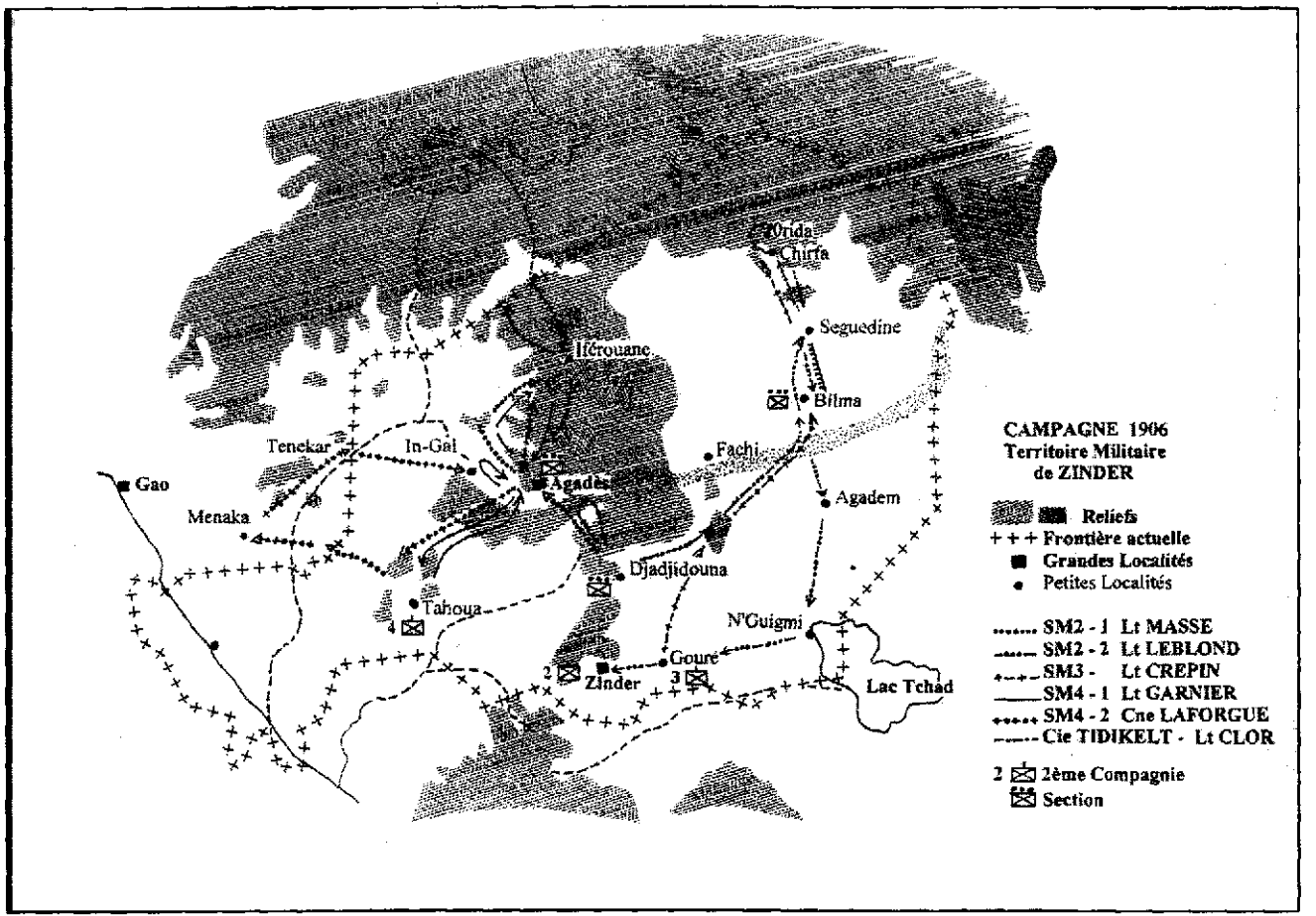
Peu de temps après, dans la nuit du 15 au 16 décembre, un nouveau rezzou de Kel-Aïr venait piller des tribus maraboutiques dépendantes des

[1] – A. N. Niger. cercle de Tahoua. 17-6-9. Rapport n°1 sur le contre-rezzou à la poursuite du rezzou de Kel-Aïr. Tahoua 4 janvier 1907.

Irréoulen à la mare de Tapki-N'zaki. Se produisant après d'autres rezzous de Kel-Aïr, il était nécessaire que le commandant de cercle réagisse s'il ne voulait pas perdre la confiance de ses administrés. Aussi, dès qu'il apprit la nouvelle, le capitaine Laforgue montait un contre-rezzou avec la section montée. Mais, comme les montures se trouvaient au pâturage et qu'elles étaient dans l'impossibilité d'entamer une longue poursuite consécutive à leur dernière tournée en Aïr, il décidait de partir à pied. Il quittait le poste à deux heures du matin ; il atteignait la mare de Tapki-N'zaki à dix heures ; après un bref arrêt, il repartait sur les traces du rezzou qui avait à peu près trois heures d'avance. Au fur et mesure que les Irréoulen, montés à cheval ou à chameau, rejoignaient la colonne, il faisait monter ses personnels en croupe. Le neveu du chef des Irréoulen lui servait de guide. Badorou, le neveu de Firhoun s'était joint à la poursuite avec ses partisans ; le contre-rezzou, outre les tirailleurs de la S.M. 4e Cie, comprenait alors environ cent cinquante Touaregs montés, armés de lances et de sabres, et nombre de gens à pied. Vers seize heures, les Kel-Fadey étaient en vue au puits de Héoua ; peu de temps après, ils étaient à la mare de Gaouey, où ils s'arrêtaient et faisaient face à leurs poursuivants. Laissant les Touaregs en arrière, le capitaine Laforgue s'approchait au plus près avec sa seule troupe, répartie en trois groupes, respectivement sous les ordres du sergent-major Pouydebat, du sergent-fourrier Roux et du sergent Diara ; elle se portait en avant, en utilisant le terrain. A dix-sept heures quinze, éclataient les premiers coups de feu, entraînant une riposte immédiate. Les tirailleurs mettaient la baïonnette au canon à trois cents mètres et se lançaient à l'attaque ; l'assaut provoquait la fuite désordonnée des Kel-Fadey qu'il était impossible de poursuivre à pied. Le capitaine Laforgue lâchait alors ses partisans touaregs qui, depuis un moment, manifestaient une impatience non déguisée ; ceux-ci entamaient la poursuite. Les pertes des Kel-Fadey n'ont pu être dénombrées, mais ils perdaient la plupart de leurs prises ; durant la nuit, marabouts et bellahs se sont efforcés de récupérer leur cheptel à leur grande satisfaction. Le lendemain, après une nuit passée en garde, la S.M. 4e Cie rentrait à Tahoua. Cette intervention mérite d'être soulignée dans la mesure où l'unité était démontée et qu'une partie de l'encadrement, tenant des emplois sédentaires au poste, n'était pas prédisposée à un tel effort.

A c– La liaison d'Iférouane (octobre 1906)

Elle fut l'œuvre des unités qui agissaient dans la région ; à l'origine programmée vraisemblablement par le chef de bataillon Gadel, elle a manqué d'être virtuelle une nouvelle fois ; en effet il ne semble pas que le lieutenant Masse ait été au courant d'une telle rencontre.


Orida
Chirfa
Seguedine
Iférouane
Bilma
Tenekar
In-Gal
Fachi
Agadès
Gao
Agadem
Menaka
Djadjidouna
Tahoua
N'Guigmi
Goure
Zinder
Lac Tchad
CAMPAGNE 1906
Territoire Militaire
de ZINDER
Reliefs
Frontière actuelle
Grandes Localités
Petites Localités
SM2 - 1 Lt MASSE
SM2 - 2 Lt LEBLOND
SM3 - Lt CREPIN
SM4 - 1 Lt GARNIER
SM4 - 2 Cne LAFORGUE
Cie TIDIKELT - Lt CLOR
2ème Compagnie
Section

Le lieutenant Clor, de la compagnie du Tidikelt, se trouvait au Hoggar lorsqu'il reçut l'ordre d'effectuer la liaison avec les troupes du Niger ; à cet effet il constituait un détachement léger qui arrivait à Iférouane le 29 septembre ; sans nouvelle des éléments nigériens, il expédiait sur Agadez un courrier qui, en l'absence du lieutenant Masse en mission dans le Talak, était ouvert par le capitaine Laforgue qui venait d'achever la reconnaissance de l'itinéraire Ménaka-Agadez ; celui-ci transmettait l'information au lieutenant Masse et, craignant que son courrier ne puisse l'atteindre, prenait l'initiative de se porter sur Iférouane. Le 7 octobre, le lieutenant Masse était touché par le courrier et il changeait alors d'itinéraire. Ainsi, sans concertation préalable, deux détachements du Niger convergeaient sur Iférouane ; leur progression était gênée par les pluies qui s'étaient abattues sur la région le 10 et 11 octobre ; elles avaient grossi les *koris* dont les eaux tumultueuses rendaient toute traversée problématique. Toutefois, le 12 octobre, le détachement du lieutenant Masse arrivait à Iférouane et rencontrait le détachement du lieutenant Clor ; il était rejoint, le jour même, par le détachement du capitaine Laforgue.

Cette rencontre était la première réalisée entre les deux territoires, et elle prenait d'autant plus de valeur auprès des nomades qu'elle était le point de convergence de troupes venant de directions très différentes. Quant aux Français, outre l'aspect sentimental et sportif, ils pouvaient régler les problèmes de leurs ressortissants.

A d– La sansani (novembre 1906)

C'était un rassemblement traditionnel qui avait été ravivé en 1905 par le chef de bataillon Gadel. A l'origine, les chefs de tribus de l'Aïr se réunissaient sous l'autorité du sultan d'Agadez pour prendre les dispositions nécessaires à l'organisation de la *taghlemt*, la caravane de Bilma.

Le chef de bataillon Gadel y voyait le moyen d'informer les chefs traditionnels. Cette année là, les chefs de tribus s'étaient regroupés dans les derniers jours d'octobre en même temps que la S.M. 2e Cie et la S.M. 4e Cie ; toutes les tribus étaient représentées à l'exception des Kel-Hoggar. Dans un grand palabre, le lieutenant Masse, en tant que commandant du nouveau secteur d'Agadez, exposait le rôle de la France en Aïr ; il affirmait la volonté de son pays d'être obéi de tous et il ajoutait que tout manquement serait puni tôt ou tard ; il précisait également le montant de l'impôt.

B – Kaouar – Djado

Bilma, au sud de la palmeraie du Kaouar qui échelonnait ses palmiers sur près de quatre-vingts kilomètres du nord au sud, présentait une réelle importance en raison de sa position géographique et de l'intérêt de ses ressources.

Cette localité était située sur la piste caravanière qui allait de Tripoli au lac Tchad et qui était autrefois sillonnée de nombreuses caravanes ; l'abolition de la traite des esclaves, qui avait été la source première de grands profits au cours des siècles derniers, contribuait à sa disparition à la fin du XIX[e] siècle.

Mais, à la même époque, Bilma était devenu un centre important d'extraction du natron. Les salines se présentaient sous la forme de petites mares que les habitants avaient creusées à Kalala, constituant de profondes excavations et qui, en s'évaporant, laissaient à la surface une mince couche de natron. Cette activité attirait les nomades de la région ; en particulier les Touaregs venaient nombreux de l'Aïr. Le transport était effectué par caravanes qui avaient lieu deux fois par an, celle d'octobre étant la plus importante ; c'était la *taghlemt*, plus connue sous l'appellation impropre d'azalaï. Elle était la convoitise des Toubous, coupeurs de route et ennemis héréditaires des Touaregs, mais aussi des Arabes Sliman, des Touaregs Kel-Ajjer... A l'insécurité, il fallait ajouter des conditions climatiques difficiles ; malgré tout, les caravanes de Bilma avaient un impact considérable en Aïr en raison des bénéfices qu'elles procuraient.

Il en allait tout autrement de la palmeraie du Djado, totalement abandonnée, mais les ruines imposantes des *Gassar* qui dominent ça et là, attestaient d'une certaine prospérité dans les temps anciens. Les palmiers, qui produisaient pourtant un fruit d'excellente qualité, n'étaient guère plus entretenus ; toutefois les Toubous du Tibesti venaient y récolter un complément non négligeable de leurs ressources alimentaires. C'était devenu le point de rassemblement des rezzous qui étaient attirés par la *taghlemt* ou par la bordure orientale du massif de l'Aïr. Ses habitants avaient une réputation détestable : *ce sont des pillards ; chaque année ils se joignent aux Tebbous du Tibesti et, de concert, ils pillent les caravanes allant de Rhât en Aïr, ou celles venant de l'Aïr à Bilma chercher du sel.* Peu nombreux, dotés d'un armement médiocre, ils ne représentaient pas une force capable de s'opposer à une intervention française ; leur premier réflexe serait de se réfugier dans le caillou.

B a – Action de la S.M. 3e Cie

Le lieutenant Crépin quittait Gouré le 13 juin avec la moitié de la section montée de la troisième compagnie et il marchait pendant tout le trajet avec une caravane qui se rendait à Bilma, où il arrivait le 16 juillet. Ayant reçu entre temps l'ordre d'occupation, il commençait les travaux d'aménagement du poste en attendant l'arrivée du chef de bataillon Gadel. Il participait avec la S.M. 2e Cie à la reconnaissance du Kaouar, puis à celle du Djado et au combat d'Orida. A son retour à Bilma, il bénéficiait d'un renfort de la troisième compagnie pour compléter la garnison à soixante fusils.

B b – Action de la S.M. 2e Cie

Le chef de bataillon Gadel était revenu à Djadjidouna, où il renforçait l'encadrement de son élément avec le lieutenant Leblond et le médecin aide-major de la Jarrige, et, où il complétait sa préparation matérielle. Il quittait Djadjidouna le 13 juillet pour se porter sur Termit ; de là il rejoignait, le 15 août, la S.M. 3e Cie à Bilma. La marche avait été particulièrement pénible en raison d'une chaleur difficilement supportable qui provoquait des pertes importantes en camelins, quatorze à la S.M. 2e Cie, quarante-cinq à la S.M. 3e Cie, mais aussi le suicide d'un tirailleur, le 6 août. Il faut bien reconnaître que la saison était totalement inappropriée pour effectuer un tel déplacement.

La S.M. 2e Cie, dans sa grande majorité, participait à la reconnaissance du Kaouar, du Djado et au combat d'Orida. A son retour à Bilma, elle escortait sur Zinder le chef de bataillon Gadel qui avait décidé d'emprunter la *caravanière* de Bilma à N'Guigmi ; s'était joint au détachement, pour des raisons de sécurité, Hans Vischer, voyageur peu ordinaire, qui rejoignait par le même itinéraire Kano, où il allait exercer les fonctions de résident au profit de l'administration britannique.

Partie le 5 novembre, elle faisait demi-tour le 7 novembre à Zoo-Baba, apprenant qu'un rezzou de plus de cent cinquante Arabes Sliman se trouvait sur sa piste, vers Agadem. Après quelques jours d'attente, elle reprenait la route, supposant que le danger était passé. Le 25 du mois, abordant le Tin-Toumma, elle voyait se profiler à l'horizon une masse imposante de chameaux ; c'était le rezzou qui se dirigeait vers le Borkou. Les antagonistes évitèrent l'accrochage pour des raisons analogues et chacun continua sa route ; cette passivité sera reprochée plus tard au commandant Gadel. Après quelques jours de repos au poste de N'Guigmi qui venait d'être réoccupé par la troisième compagnie à la fin de l'année 1906, le détachement continuait son chemin par la Komadougou et le Mounio, et arrivait finalement à Zinder le 7 janvier 1907 ; les blessés avaient eu le temps de guérir, mais l'état phy-

sique de l'un d'entre eux, le caporal Saïry Mahinésara, nécessitait sa réforme.

B c – Le combat d'Orida (13 septembre 1906)

En attendant que le renfort de la troisième compagnie soit acheminé sur Bilma, le chef de bataillon cherchait à mieux connaître la région. A cet effet, il constituait un détachement d'une cinquantaine de tirailleurs, articulé en deux éléments, la S.M. 3e Cie aux ordres de son chef, le lieutenant Crépin, la S.M. 2e Cie dont il confiait la responsabilité au lieutenant Leblond.

Du 2 au 7 septembre, il reconnaissait la palmeraie du Kaouar ; puis il remontait vers le nord, à travers une région totalement désertique à l'exception de quelques points d'eau. A Sara, il abordait la bordure occidentale du plateau du Djado dont le relief lui rappelait *à s'y méprendre les rochers de la baie d'Along*. Il y apprenait qu'un groupe de Hoggar était arrivé au point d'eau d'Orida. Ce renseignement lui était confirmé lors de son arrivée à Djado, précisant *qu'on ne savait pas s'ils étaient marchands ou pillards, mais qu'ils possédaient tous des fusils à tir rapide*. Bien qu'il fût en état d'infériorité numérique, le chef de bataillon Gadel décidait d'aller jusqu'à Orida, ayant toute confiance en la qualité de son encadrement et la valeur de ses tirailleurs.

Le 13 septembre, guidé par un Toubou de Djado, celui-là même qui lui avait donné les informations, il arrivait à la source en début de matinée. Comme les Hoggar ne semblaient pas manifester d'intention hostile à son approche, il leur envoyait son guide pour parlementer. Mais à ce moment là, en déclenchant une vive fusillade, les marchands se révélaient n'être que des pillards. Aussitôt le commandant Gadel faisait déployer sa petite troupe sur le haut de la dune et ripostait par des feux de salve ; après avoir observé le terrain, il renonçait à brusquer une attaque frontale et préférait manœuvrer son adversaire. Laissant la S.M. 3e Cie en appui sur la crête, entretenant un feu ajusté, il faisait contourner par l'est la S.M. 2e Cie avec laquelle il allait marcher ; il chargeait le médecin de la conduite du convoi.

Une fois le débordement effectué, la S.M. 2e Cie abordait les arrières adverses par un petit bois de tamarix, où elle était accueillie par le feu des Hoggar qui, profitant de leur supériorité numérique, tentaient de l'encercler. Donnant l'assaut à la baïonnette, elle rompait la ligne ennemie, mais le combat avait été rude ; si les Hoggar avaient de nombreux tués, la S.M. 2e Cie éprouvait des pertes sensibles : un caporal était tué, le sergent fourrier Pa-

cot [1] mortellement blessé, cinq tirailleurs blessés plus ou moins gravement. Les tirailleurs occupèrent les rochers dominant la position de leurs adversaires qu'ils soumettaient à un feu particulièrement ajusté. Pendant ce temps la S.M. 3e Cie s'était rapprochée et complétait l'encerclement des Hoggar qui cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant de nombreux cadavres sur le terrain, mais réussissant à ramener tous leurs blessés. Le combat qui avait débuté à huit heures trente, avait duré deux heures qui parurent bien longues en raison de la chaleur torride qui sévissait malgré l'heure matinale ; une soif éprouvante s'était ajoutée à l'âpreté du combat... La conduite des tirailleurs avait été exemplaire.

Le rezzou qui avait perdu toute valeur offensive, retraitait péniblement en direction de Ghat. Ainsi, par cette action, le détachement français avait préservé du pillage la *taghlemt* ainsi que la localité de Bilma qui étaient ses objectifs d'après les renseignements recueillis ultérieurement. Malheureusement la présence française à Bilma n'empêchait pas, le 17 novembre 1906, qu'un rezzou en provenance du Borkou (celui là même que le commandant Gadel avait croisé dans le Tin-Toumma) s'empare à Fachi de mille cinq cents chameaux appartenant à une caravane touarègue. Le problème de la protection de la *taghlemt* s'imposait aux autorités françaises.

[1] – Le poste de Chirfa, construit en 1933, portera le nom de Fort-Pacot.



Don de la Rahla au musée des TDM

Plaque du poste de Chirfa

34– Officialisation des unités montées

341 – Les raisons

Les résultats brillants obtenus par les sections montées au cours de l'année écoulée ne permettaient pas d'éluder les problèmes de fond liés à leur existence, qui n'avait jamais été officialisée par le commandement.

Pourtant, les responsables du territoire n'avaient jamais cessé d'en souligner les imperfections et de chercher à y remédier, mais à chaque fois ils se heurtaient à leur existence non reconnue [1].

Ces unités n'avaient pas le personnel de qualité qu'exigeait leur spécificité. Le choix de l'officier était primordial *il doit être un officier aimant l'air et l'espace, s'affranchissant de la sainte routine et de vieux préjugés, oubliant pour un temps les règlements de France, ne craignant pas les responsabilités et sachant user de son entière initiative* [2]. En outre il devait posséder une technique appropriée qui pourrait être obtenue par un stage préalable dans les formations algériennes, telle avait été l'une des propositions du capitaine Arnaud, lors d'une mission exploratoire sur les unités montées à chameau que lui avait confiée le gouverneur général de l'AOF

---

[1] – AOM. fonds AOF.
- 14 Mi 855. 11 G 2 : Rapport du Lt-Cel Aymerich n°A 246 du 30 octobre 1904.
- 14 Mi 856 11 G 3 : Compte-rendu d'exploration de l'Aïr du 27 août au 25 novembre 1905. Cne Lefèbvre.
- Afrique IV dossier 70 Ter : Rapport n°76 du C. B. Gadel, Zinder le 11 février 1906.

[2] – AOM. fonds AOF. 14 Mi 869 12 G 11 : Etude d'organisation militaire, Cne Arnaud (1907).

Une fois l'expérience acquise, il s'avérerait judicieux de les employer dans cette spécialité.

Quant à la troupe, elle était constituée essentiellement de tirailleurs originaires, pour la plupart de la savane, prélevés sur l'effectif de la compagnie et auxquels on donnait une formation rudimentaire qui leur permettait d'utiliser le chameau. Le tirailleur avait certes de belles qualités guerrières mais, de par sa nature, il était mal adapté au désert. Aussi, à l'exemple des unités méharistes d'Algérie, il conviendrait de recruter en milieu nomade ; mais le contexte était toutefois différent et la soumission des Touaregs était trop récente et trop superficielle pour qu'on leur accorde une confiance totale ; cette solution qui ne pouvait être réalisée dans l'immédiat, demeurait cependant celle de l'avenir. A défaut, comme les bellahs paraissaient plus sûrs que leurs maîtres, il avait été procédé à leur recrutement, mais les résultats avaient été décevants. Aussi fallait-il, à l'époque, se limiter à la solution existante, en procédant cependant à une sélection plus rigoureuse de façon à transformer le tirailleur monté d'occasion en véritable méhariste. Reconnu comme tel, la solde devrait être améliorée afin de compenser les servitudes. Comme le tirailleur n'était pas capable d'assurer la garde et l'entretien des camelins, il serait nécessaire d'adjoindre à l'unité des indigènes, habitués dès leur enfance à remplir ce rôle, qui reviendrait aux bellahs, recrutés non comme soldats mais comme bergers.

Le chameau était certes l'animal le mieux adapté au désert, mais il nécessitait toute une série de soins spécifiques dont les cadres européens, même les mieux intentionnés, n'avaient pas connaissance ; quant aux tirailleurs, ils considéraient le *coursier du désert* comme une bête de somme qui devait les porter en toutes circonstances, sans se soucier de leurs besoins. Au fur et à mesure, les cadres européens ont acquis une certaine expérience, leurs écrits en font foi, mais la période de transition s'est soldée par des pertes importantes. Au premier temps de la pénétration française, la remonte ne posait pas de problème puisqu'elle provenait, outre de l'impôt, des prises et des amendes. Avec les progrès de la pacification, ces possibilités disparaissaient, et la ressource se limitait à l'impôt ; il était hors de question que la remonte des unités montées hypothèque en grande partie le budget local alors que cette charge devait revenir en principe au budget colonial. Comme pour les personnels, se posait le problème de la détermination des effectifs du troupeau camelin car le chameau, contrairement à l'homme, n'est pas corvéable en permanence. Après une longue période de travail, il a besoin d'une période de récupération aussi longue ; aussi, afin d'éviter que l'unité soit démontée comme cela était arrivée à la S.M. 4e Cie en décembre 1905, il s'avérait indispensable de doter chaque personnel de deux montures. De plus, afin de garder au chameau de selle toute sa vélocité, il conviendrait

d'utiliser un certain nombre de chameaux de bât pour le transport des impedimenta lors des déplacements de longue durée.

Appartenant à un bataillon de tirailleurs, dont le mode de déplacement habituel était la marche, les personnels de l'unité montée en avaient les matériels de dotation ; ceux-ci s'étaient révélés rapidement, inappropriés à une troupe montée, comme au nouveau théâtre d'opérations.

Le fusil modèle 1886 dit Lebel constituait l'armement de base mais, en raison de sa longueur, il était particulièrement encombrant à chameau.

Quant aux effets du paquetage, ils n'étaient pas adaptés aux exigences extrêmes du climat saharien. Le tirailleur découvrait avec stupéfaction les rigueurs du froid et, faute d'effets chauds, il perdait une grande partie de ses moyens. A l'inverse, il était un grand consommateur d'eau et se révélait incapable d'une certaine modération, aussi les moyens existants, qui se limitaient à un seul bidon, étaient notoirement insuffisants. Afin d'y remédier, il avait été constitué, depuis la mission Afrique centrale, une réserve d'eau à l'échelon de la section sous la forme d'outres en peau de chèvre [1], mais leur confection relativement médiocre comme leur fragilité ne remplissait pas le rôle que l'on attendait ; l'approvisionnement en eau constituait un problème crucial qui demeurait un souci permanent pour le chef de détachement s'il voulait que son unité soit opérationnelle.

Chaque responsable s'était pourtant évertué à remédier aux difficultés, mais leur résolution se heurtait souvent à un problème financier. Comme les unités montées n'avaient pas d'existence légale, elles ne disposaient pas de crédits appropriés. Le problème était là et il s'avérait indispensable désormais d'y remédier.

342– Les soutiens de cette politique

Les yeux rivés sur l'horizon tchadien, les autorités gouvernementales ne s'étaient pas rendu compte que la pénétration française modifiait le contexte stratégique aux franges sahéliennes.

En effet au XIX[e] siècle, les nomades plus aguerris et mieux armés avaient imposé leur loi aux populations sédentaires qui les jouxtaient plus au sud. En obtenant la soumission des sédentaires, la France provoquait le courroux de leurs anciens maîtres qui n'admettaient pas d'être privés de leurs privilèges, considérés comme un droit. Aussi s'opposaient-ils farouchement à l'action des troupes françaises qui, à juste titre, se sentaient désormais res-

[1] – Guerba en arabe.

ponsables de la protection des sédentaires. Mais les Français découvraient, à leurs dépens, l'inefficacité d'une troupe à pied face à un adversaire dont la mobilité était une caractéristique essentielle. Ainsi naquit l'idée qu'il était nécessaire de disposer de moyens analogues aux nomades afin de lutter à armes égales. Grâce à l'initiative de quelques individualités il avait été procédé à l'utilisation du chameau dans le cadre du déplacement des unités. Le commandement en avait toléré l'usage, mais sans toutefois accorder les moyens indispensables pour en faire de véritables unités montées. Au fur et à mesure de l'occupation du pays, il découvrait l'intérêt de ce type d'unité, d'autant qu'elles étaient les seules à faire preuve d'efficacité face aux actions des nomades.

En 1906, la jonction était réalisée avec les troupes du Chari, c'était l'achèvement de la vieille stratégie Niger-Tchad. Mais l'occupation de la frange sahélienne n'avait pas entraîné la sécurité de cette zone, où les nomades ne cessaient de s'en prendre aux populations soumises. Les autorités françaises, au niveau de l'AOF, que ce soit monsieur Roume, le gouverneur général, ou le général Perreaux, commandant supérieur des troupes [1], étaient conscientes que ce problème nécessitait la recherche d'une nouvelle stratégie ; il n'était pas pensable d'envisager la création d'un réseau ininterrompu de postes sur un front de plus de 3.500 km, il s'agissait de faire appel à une autre stratégie ; l'expérience a montré que seules des troupes aussi mobiles que les nomades pouvaient les contrer ; aussi convenait-il de valoriser les unités montées existantes en perfectionnant leur organisation. Ainsi serait assurée la protection des sédentaires ; mais surtout, en portant l'insécurité dans les zones non encore contrôlées, privant les insoumis de tout refuge, elles réalisaient un vaste ensemble homogène entre l'Algérie et l'AOF. Ces deux personnalités se faisaient les ardents partisans des unités montées à chameau auprès du ministre des Colonies et leurs efforts aboutissaient à leur reconnaissance officielle en novembre 1906.

343– La décision fondamentale

L'organisation de l'infanterie montée à chameau des troupes de l'AOF a été fixée par l'ordre général n°63 en date du 15 novembre 1906 pour prendre effet à compter du 1er janvier 1907.

---

[1] – Gal Perreaux – *Principes de l'occupation française en Afrique occidentale* R. des T. C. n°51 septembre 1906...
Monsieur Roume – *L'action saharienne* (discours du 14 juillet 1906 à Tombouctou). B. C. A. F. n°9, septembre 1906.

Les compagnies en couverture des confins sahariens du Territoire militaire du Niger, disposeront chacune d'une section méhariste ; étaient concernées, de l'ouest à l'est, la 4e compagnie stationnée à Tahoua, la 2e Cie à Zinder, la 3e Cie à Gouré ; la 2e Cie détachait son unité méhariste à Agadez, la 3e Cie à Bilma.

Chaque section méhariste comprenait trois personnels européens dont un officier et deux sous-officiers, et cinquante-sept tirailleurs y compris les gradés. Il n'était pas prévu de faire appel au recrutement de nomades ; toutefois l'autorisation était accordée d'employer des bergers, à condition que leur nombre soit en rapport avec les besoins réels ; ils pourraient par la suite être engagés comme tirailleurs en fonction de leur aptitude militaire.

Chaque personnel disposait de deux chameaux de selle ; l'unité avait en outre vingt chameaux de selle haut-le-pied ainsi que soixante chameaux de bât destinés au transport des impedimenta. Le budget colonial prenait en compte la masse de remonte qui s'élevait à trente-cinq francs par animal et par an et la masse fourrage dont le montant serait déterminé ultérieurement par la direction de l'intendance.

Le harnachement était, jusqu'à nouvel ordre, celui en usage parmi les indigènes ; une indemnité de cinq centimes par jour et par animal constituait la masse de harnachement.

Désormais, disposant d'une organisation ainsi que d'un financement propres, les unités montées, qui existaient depuis quelques années et qui avaient déjà fait leurs preuves, allaient au fur et à mesure devenir de véritables unités méharistes mais avec, cependant, une restriction tant qu'elles ne disposeraient pas d'un élément indigène nomade pour le service spécifiquement saharien.

Chapitre IV

Les sections méharistes 1907-1919

Composition des Garnisons
du Territoire Mle du Niger

Bataillon de Zinder : 4 Compagnies 916 hommes (réparties entre les régions de Niamey et de Zinder)

II Région de Niamey

Niamey — 1re Cie du Bataillon de Zinder (moins 1 détach. à Dosso)
1 Peloton de Gardes à cheval — 25 Gardes à pied.
Yeni — 20 Gardes Cercle
Dosso — Une Section de la 1re Cie du Bon de Zinder
Boumba — 20 Gardes Cercle
Dogondoutchi — 20 Gardes Cercle
Tahoua — 4e Cie du Bataillon de Zinder — Une Section Méharistes
Gudambado — Un détachement de la 4e Compagnie
Berni-N'Koni — " " de "

IV Région de Zinder

Zinder — 2e Cie du Bataillon de Zinder — Un peloton de Gardes à cheval.
Tessaoua — 20 Gardes Cercle
Gouré — 20 Gardes Cercle
Maïgaria — 15 Gardes Cercle
Agadez — Un détachement de la 2e Cie — Une Section Méharistes de la 2e Cie
N'Guigmi — Un peloton de la 3e Cie du Bon de Zinder — Une Section méharistes
Tanbangui da — Un détachement de la 3e Cie du Bataillon de Zinder
Bilma — Détachement de la 3e Cie (100 hommes) (Détachement de police monté)
Maradi (dans) — Un Détachement de police monté

Niamey le 4 Décembre 1908
Le Lieutenant Colonel Vernet Cdt le Bon
Signé Vernet

Ampliations
Régions Cercles
P. Ampliations
P.O. Le Capitaine adjoint

41 Le contexte général

411 L'organisation politico-militaire du TMN

4111 Généralités

De 1907 à 1915, l'extension du Territoire militaire du Niger donna lieu à de nombreux remaniements administratifs, auxquels l'organisation militaire s'efforça de s'adapter au mieux. Le Territoire étant statutairement militaire, toutes les fonctions administratives étaient exercées par des personnels militaires. Conséquence, certains avaient également des fonctions doubles, en particulier aux échelons subalternes : ainsi, le commandant de cercle était la plupart du temps commandant d'unité. Il en allait différemment au niveau supérieur : le commandant militaire, de même que le chef de corps du bataillon de Zinder, n'avaient qu'une seule fonction ; il en était de même des commandants de région dont l'existence n'a duré que de 1905 à 1910.

Ces remaniements, en raison de leur nombre répété, n'étaient pas sans répercussion sur l'efficacité des troupes, du moins durant le temps de la transition comme de l'adaptation d'autant que, jusqu'en 1910, la réglementation fixait le temps de séjour des Européens en Afrique à vingt mois, du port de débarquement au port d'embarquement.

4112. Les grandes phases de son évolution.

Le Territoire militaire du Niger avait été rattaché en 1905 à la colonie du Haut-Sénégal-Niger ; il était alors divisé en trois régions, Tombouctou, Niamey, et Zinder ; la sécurité de la première était à la charge du ba-

taillon de Tombouctou, celle des deux autres à la charge du bataillon de Zinder.

En 1907, M. Merleau-Ponty, gouverneur du Haut-Sénégal-Niger, décidait la création d'une quatrième région, celle de Bilma [1] dans la mesure où le ministère des Colonies envisageait l'occupation du Tibesti. En effet l'installation à Bilma n'avait été qu'une étape en vue d'atteindre les limites territoriales qui avaient été reconnues à la France par les différentes conventions internationales. La région de Zinder, qui était commandée par le chef de bataillon Bétrix, était alors scindée en deux ; tout en gardant son chef, elle perdait le cercle de Gouré qui allait devenir rapidement le cercle de N'Guigmi, et le cercle de Bilma. Ces deux cercles formaient la nouvelle région, dont la responsabilité revenait au chef de bataillon Mouret ; ce dernier, avant de la rejoindre, avait reçu la mission de préparer l'intervention au Tibesti ; le chef-lieu de la nouvelle région avait été fixé provisoirement à N'Guigmi.

Cette décision politique déterminait une nouvelle répartition militaire qui se manifestait par un déplacement vers l'est de l'ensemble des unités du bataillon de Zinder. Ce mouvement avait été rendu possible par le renforcement de la région de Niamey avec deux unités du 2e RTS ; la 1e Cie, ainsi libérée, allait stationner à Zinder ; les sections de la 2e Cie, devenues disponibles, partaient renforcer la garnison d'Agadez et occuper Gouré en lieu et place de la 3e Cie qui rejoignait N'Guigmi. Ce remaniement du dispositif révélait l'insuffisance criante du nombre d'unités méharistes, seules capables de contrer l'action des nomades encore insoumis. Une demande, formulée au titre du budget local, n'avait pas obtenu de réponse. Mieux, le ministre des Colonies reprochait au général Audéoud, commandant supérieur des Troupes en AOF, d'avoir favorisé indûment les unités méharistes existantes en leur accordant les masses de remonte rendues disponibles par la dissolution du 2e escadron de spahis sénégalais et il fallait l'intervention du gouverneur pour couvrir son collaborateur [2]. Faute d'obtenir l'autorisation de créer de nouvelles unités méharistes et afin de les soulager dans les missions de police intérieure, le lieutenant-colonel Cristofari, commandant militaire depuis janvier 1907, autorisait l'organisation de détachements de police intérieure montés à chameau qui ne devaient être employés que temporairement

[1] – J. O. Haut-Sénégal-Niger. Arrêté gouverneur général en date du 18 janvier 1907.

[2] – CAOM-SOM-AOF XVI dossier 20. Lettre n°117 du 22 juillet 1908 du gouverneur général de l'AOF au ministre des Colonies.

et dans un but précis. Il laissait beaucoup d'initiative à ses subordonnés concernant la création de telles unités, comme ses successeurs d'ailleurs.

L'existence de la région de Bilma n'a eu qu'une durée éphémère ; le ministère des Colonies, changeant d'avis sur l'occupation du Tibesti, remettait son projet à une date éloignée. Il était alors procédé à un nouveau découpage du Territoire militaire [1]. La région de Bilma était supprimée ; celle de Zinder reprenait ses limites originelles qui englobaient les cercles de Zinder, d'Agadez, de N'Guigmi et de Bilma. Le chef de bataillon Mouret en prenait le commandement ; sa désignation s'était imposée à la suite des nombreuses reconnaissances qu'il venait d'accomplir dans la région. Le chef de bataillon Bétrix, devenu disponible, prenait à la même époque le commandement de la région de Gao qui venait d'être créée ; il pouvait ainsi mettre en pratique l'expérience qu'il avait acquise au contact du monde touareg.

A la suite de ses longs séjours au Kaouar, le chef de bataillon Mouret avait fait ressortir les dangers que présentait la situation générale de la région pour la sécurité de la garnison de Bilma, et les difficultés liées à son ravitaillement. La solution qu'il préférait à toute autre était celle de l'occupation temporaire au moment du passage des caravanes, mais son chef, le lieutenant-colonel Cristofari était d'un avis contraire, comme le gouverneur général d'AOF, sensible à la position stratégique du lieu.

En 1908, les deux compagnies du 2e RTS stationnées au Niger étaient dissoutes et les effectifs reversés au bataillon de Zinder dont l'articulation était toujours maintenue à quatre compagnies, malgré la lourdeur qui en résultait ; il s'ensuivait une nouvelle répartition spatiale.

Deux ans plus tard, la réorganisation militaire anticipait la réorganisation administrative [2]. En devenant le bataillon de tirailleurs n°3, le nouveau corps de troupe était articulé en cinq compagnies dont la répartition était une nouvelle fois modifiée ainsi que l'implantation de l'état-major, transféré à Zinder :

Compagnie	Stationnement
1e Cie	Zinder
2e Cie	Zinder, Gouré, Boultoum, Djadjidouna
3e Cie	N'Guigmi, Mainé-Soroa, Bilma (renfort)
4e Cie	Madaoua, Tahoua, Maradi, Niamey
5e Cie	Agadez, Iférouane, Bilma, Itchouma

[1] – Journal officiel Haut-Sénégal-Niger. arrêté du 31 décembre 1907.

[2] – J.O. Haut-Sénégal-Niger. n°84 du 15 janvier 1910. Arrêté du 11 septembre 1909.

Elle était suivie un an plus tard [1] d'un profond remaniement administratif du territoire ; la région de Tombouctou passait au Haut-Sénégal-Niger qui récupérait en plus l'ensemble de la rive droite du Niger appartenant aux cercles de Gao, Tillabéri et Djerma. Le chef-lieu du territoire était transféré de Niamey à Zinder. Les régions étant supprimées, le cercle devenait, et pour longtemps, l'unité administrative de base, il était lui-même divisé en secteurs.

Cercle	Secteurs
Gao	
Niamey	
Madaoua	Tahoua
Zinder	Gouré, Alakos
N'Guigmi	Moul, secteur toubou
Agadez	
Bilma	

Perdant la même année le cercle de Gao, le Territoire du Niger, à quelques exceptions près, approchait de ses limites actuelles. Au 1er janvier 1912, il était détaché de la colonie du Haut-Sénégal-Niger pour dépendre directement du gouvernement général de l'AOF, devenant ainsi une entité administrative distincte [2]. Le 1er janvier de l'année suivante, le commandant militaire prenait le titre de commissaire du gouvernement général dans le Territoire militaire du Niger, et celui de commandant de la 6e subdivision militaire dans le cadre de la nouvelle réorganisation militaire de l'AOF. Pour l'exercice de ses fonctions, il était secondé par deux officiers, l'un dans les cadres, le lieutenant-colonel commandant le BTS n°3 chargé des affaires militaires ainsi que de l'intérim du commissaire, l'autre hors cadres chargé des affaires politiques et administratives. Il disposait de trois bureaux, dirigés par des officiers hors-cadres, c'était :

- le premier bureau chargé des affaires politiques, administratives et économiques,
- le deuxième bureau chargé des affaires militaires,
- le troisième bureau chargé du chiffre et des archives.

Les services, qui avaient été organisés en 1912 et 1913, comprenaient :

---

[1] – J.O. Haut-Sénégal-Niger. n°99 du 1er septembre 1910. Arrêté du gouverneur général AOF du 22 juin 1910.

[2] – J.O. Haut-Sénégal-Niger n°128 du 15 novembre 1911 Arrêté n°1148 du 7 octobre 1911.

- le service des travaux publics,
- le service des postes et des télégrammes,
- le service de santé et d'assistance médicale,
- le service du trésor.

Ainsi s'était mise en place progressivement toute une organisation qui permettait au commissaire du gouvernement général de mettre en place réellement l'administration d'un aussi vaste territoire.

Zinder, le nouveau chef-lieu du territoire, était relié depuis 1909 à Dakar par le télégraphe électrique ; ultérieurement la communication était établie avec Fort-Lamy, en utilisant la télégraphie sans fil entre N'Guigmi et Mao. Lors de l'inauguration de la liaison en 1912, un télégramme parti de Fort-Lamy le 5 novembre, était remis le 7 novembre au ministère des Colonies. Le fonctionnement du service était en général excellent, mais il était tributaire des conditions atmosphériques ou autres. Les délais de transmission pouvaient alors être beaucoup plus longs. Les communications avec l'échelon supérieur étaient donc relativement rapides. Mais les autorités supérieures, d'AOF ou de France, n'étaient pas tout à fait conscientes qu'il en était tout autrement à l'intérieur du territoire, où il n'existait aucun moyen moderne ; les ordres comme les rapports, urgents ou non, étaient confiés à des courriers, plus ou moins rapides, plus ou moins sûrs, en fonction des aléas du moment. Le commandement du Territoire était rendu difficile par la lenteur des communications intérieures.

L'occupation du Tibesti, qui avait lieu en 1914, entraînait une nouvelle répartition des unités : à Agadez était stationnée la 2e Cie, à Bilma la 5e Cie dont les effectifs étaient répartis entre cette localité, Djado, Zouar et Bardaï. Il avait été prévu, à compter du 1er janvier 1915, la constitution d'une nouvelle subdivision administrative intitulée *Territoire du Centre Africain* relevant de l'AEF. Ce territoire qui devait englober toute la mouvance touboue, ne verra pas le jour en raison des difficultés du moment. L'organisation sera plus modeste et se limitera en 1915 à la création au sein du TMN d'un cercle Kaouar-Tibesti [1] comprenant les secteurs du Kaouar et du Tibesti ; celui du Tibesti, qui avait pour chef-lieu Bardaï, comportait deux postes militaires, Bardaï et Zouar.

4113 Les directives de commandement

En l'absence de toute archive concernant la conduite de la politique à l'égard des nomades, rien ne permet de connaître la philosophie de la hié-

[1] – BCAF. n°1-2.janvier-février 1916.

rarchie en la matière. Seule exception, les instructions [1] données par M. Merleau Ponty gouverneur général de l'AOF au colonel Hocquart, lors de sa prise de fonction le 27 septembre 1911, figurent aux archives d'outre-mer. Le sujet n'y est abordé d'ailleurs que de façon indirecte ; toutefois elles précisaient que le rôle des troupes était d'assurer la protection des populations soumises et qu'il convenait de faire appel aux nomades dans les zones sahariennes pour en faire des goumiers ; ceux-ci devraient ultérieurement constituer le premier noyau des futures compagnies sahariennes.

Cette philosophie, du moins dans son application, a transpiré à travers la notice sur le TMN [2] dont le colonel Venel a été l'inspirateur et l'on peut croire qu'elle reflétait la pensée officielle.

Au début de la conquête, l'objectif essentiel avait été d'assurer la protection des populations soumises qui étaient pour la plupart sédentaires et par voie de conséquence, d'empêcher toute ingérence de leurs anciens maîtres nomades dont la soumission avait été souvent imposée par la force ou la contrainte et sans contrepartie ; les conditions de soumission avaient été contraignantes.

A partir de 1907, on a essayé de favoriser l'émancipation des tribus vassales et serves et la sédentarisation des nomades : *la culture occupera le bellah, l'élevage l'imrad, la caravane l'imochar.* Certes c'étaient là les activités traditionnelles, mais elles étaient faites désormais au seul profit des intéressés et non plus à celui de la classe dirigeante. On y ajoutait *éventuellement la vie de soldat pour ceux qui ne pourraient s'affranchir de leur instinct belliqueux* [3]. C'était en germe l'éclatement de la société traditionnelle et la naissance d'un sentiment de frustration, source de bien des difficultés dans l'avenir.

412. Situation au TMN

4121 Les nomades

Les nomades commençaient à être mieux connus ; les études de certains officiers sur leurs ressortissants, qu'elles soient officielles ou personnelles, en étaient la cause.

---

[1] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi 859.11 G 10.

[2] – C.B. Rivet. – *Notice illustrée sur le territoire du militaire du Niger et le bataillon de Zinder.* Lavauzelle,1911.

[3] – CAOM.75 AP.OM. volume 10. Directives Lt-Cel Venel. Niamey 5 février 1910.

Les Touaregs représentaient la majeure partie de la population nomade du territoire, mais sans constituer une entité propre ; la confédération était l'organisation traditionnelle la plus importante.

Les Oulliminden, divisés en deux confédérations, les Kel-Attaram et les Kel-Dinnik, étaient les plus nombreux. Leur recensement, qui n'était pas achevé en avril 1910, évaluait approximativement leur nombre à 40 000 dont 15 000 Kel-Dinnik, possédant un cheptel important, estimé à 45 000 chameaux, 3 000 chevaux, 25 000 bovins, 160 000 moutons.

Les Kel-Gress, établis depuis longtemps dans le Gober, le Tondou et l'Ader, étaient moins nombreux, environ 15 000, mais leur cheptel était toutefois important, plus de 20 000 chameaux et une grande quantité de bovidés et d'ovins.

Ces confédérations nomadisaient sur de grands espaces ; dès le début de la saison des pluies elles remontaient vers le nord afin de profiter des nouveaux pâturages. L'importance du cheptel n'était pas sans conséquence sur l'environnement. Dès 1908, le lieutenant Peignot constatait le déboisement excessif de la région [1] *cette déplorable habitude ne faisait qu'accroître vers le sud les limites du désert.* Elles se livraient également au commerce du sel sur Bilma ; il faut noter en passant que seuls les bellahs participaient à la *taghlemt* sous la conduite d'un *madougou* [2].

Les Kel-Aïr étaient encore peu connus à l'époque ; plus favorisés par de meilleures conditions pluviométriques, ils stationnaient plus longtemps dans le massif. Certaines tribus qui s'étaient longtemps opposées à la conquête, tels les Ikaskazan, les Kel-Tadélé, les Kel-Gharous, avaient changé d'attitude, plus par résignation que par adhésion.

La plupart des confédérations demeuraient encore fortement hiérarchisées, mais les tribus maraboutiques, profitant des circonstances, cherchaient à contester la suprématie des nobles. La France, du moins son administration locale, favorisait la désagrégation de l'organisation traditionnelle en provoquant l'émancipation des tribus et en exploitant les rivalités internes : les autorités étaient parfaitement conscientes que c'était à terme la décadence des Imajeren.

---

[1] – Lt Peignot – *Cercle de Tahoua – monographie* (novembre 1907). AN. Niger. 17.1.4..

[2] – Madougou : guide d'une caravane sur la Taghlemt.

Le capitaine Colonna de Leca [1] qui avait été à l'époque un des observateurs les plus avertis de cette société, faisait ressortir les jugements souvent excessifs portés sur les *Touaregs, tantôt preux chevaliers, tantôt vulgaires malfaiteurs*. Il montrait que leur comportement découlait de la nature de leur environnement désertique *vivant dans un pays misérable qui ne peut nourrir son homme, les Touaregs ont toujours été des pillards. Nés dans un pays rude, au milieu d'une nature sauvage, sachant qu'ils n'avaient aucun secours à attendre d'autrui, ils ont acquis des caractères de méfiance et de dureté. Ayant à employer la force pour prendre l'indispensable subsistance, ils sont devenus cruels... trop fiers et trop indépendants pour se soumettre à une autorité étrangère, ils ont évolué sans contact avec le monde extérieur*. Au début ils avaient voulu s'opposer à la conquête en pensant que le courage ou la ruse suffirait, mais ils apprenaient, à leur dépens, qu'ils ne pouvaient rien faire face à un armement moderne. Aussi, devenus plus réalistes, ont-ils accepté une soumission résignée voire forcée. L'intéressé soulignait qu'il faudrait beaucoup de temps, mais aussi d'efforts pour que cette résignation fasse place à la confiance. En particulier il était nécessaire de modifier certaines des méthodes employées, *ce qui était peut-être trop demander*.

Les Toubous, beaucoup moins nombreux, étaient localisés à l'est du territoire ; au sud c'étaient les Dazas, au nord les Tedas.

En 1909, le capitaine Martin, commandant le cercle de N'Guigmi [2] constatait que la description qui en avait été faite par Nachtigal était toujours d'actualité *endurants à la fatigue au-delà de tout ce qu'on pourrait croire, intelligents, voleurs, âpres au gain, indépendants d'allure et n'obéissant aux chefs qu'ils se donnaient que lorsqu'ils le voulaient bien*. Les Dazas constituaient de nombreux groupements dont les Kercheda et les Ouandella étaient les plus importants ; leur migration s'était faite au cours du siècle dernier à la suite des conflits qui les avaient opposés aux Ouled Slimane. Ils adoptèrent d'autres habitudes en privilégiant l'élevage du bovin à la place du chameau, mais ils trouvèrent sur ce nouveau territoire d'autres adversaires aussi coriaces en la personne des Touaregs. Ils se sont rendu compte finalement qu'ils avaient intérêt à vivre en bonne intelligence avec les Français et qu'ils pouvaient même tirer un certain bénéfice de leur collaboration. Mais il serait vain de croire qu'ils changeraient rapidement de comportement, le vol de bétail demeurant profondément ancré dans leurs mœurs. Dans la brousse subsistait un certain nombre d'irréductibles qui, individuellement, commet-

---

[1] – Cne Colonna de Leca.– *Voyage au Sahara central*. BCAF-RC. n°9.

[2] – Cne Martin commandant de cercle de N'Guigmi. *Notes sur les Toubous* (31 mars 1909). BCAF-RC. n°12 décembre 1909.

taient des vols, se regroupaient pour former des petits rezzous et, lorsque l'occasion se présentait, se joignaient à des rezzous arabes ou tedas venant opérer dans la région.

Au nord, le Tibesti demeurait le domaine exclusif des Tedas ; cette région était restée jusqu'alors en marge de l'action française, son occupation offrant peu d'intérêt comparée aux difficultés qui en résulteraient. Ses montagnes élevées, difficilement pénétrables, étaient depuis toujours le refuge d'une population dont les qualités étaient dignes d'une meilleure cause. Disposant de maigres ressources qui, souvent, étaient amoindries par une sécheresse endémique, les Tedas étaient contraints d'aller chercher ailleurs leur nourriture, le plus souvent sous forme de rezzou, plus particulièrement dans l'Aïr. Le massif du Djado, situé à mi-parcours, se révélait être une halte privilégiée en direction de l'ouest ; par ailleurs, ses palmeraies qui produisaient des dattes d'excellente qualité, fournissaient de surcroît un complément vivrier non négligeable.

En raison de son mode de vie, cette société était très atomisée, la famille formant la cellule de base ; toutefois il existait des *clans* à la tête desquels on trouvait des chefs dont l'autorité était souvent nominale : tel était le cas de Maï Chaffami, le *chef* de Bardaï. Ce dernier, doué d'une personnalité exceptionnelle, cherchait à acquérir une place prépondérante, et comme il savait qu'il ne pouvait compter sur ses compatriotes, il recherchait l'appui d'une puissance extérieure. C'était d'abord la Turquie, par l'intermédiaire du gouverneur de Mourzouk, relation ancienne puisque depuis 1902 il recevait une gratification annuelle et, en 1907, il avait été nommé *caïmacan*. En 1910, il faisait des avances à la France par le truchement du capitaine Prévot, le commandant de cercle de Bilma, mais elles restaient sans effet. Il faut reconnaître que les conditions de soumission avancées par le Commandant du territoire étaient exorbitantes. Avec la confrérie religieuse de la Sénoussia, il entretenait des rapports réguliers, s'inspirant de la législation musulmane pour introduire des règles dans la société touboue. Beaucoup plus tard, sous la présence française, il sera avec le titre de *derdé* le chef des Tedas du Tibesti, unanimement reconnu.

4122 Situation aux confins nigéro-tchadiens

A – Revendications territoriales

L'empire ottoman avait réussi à se maintenir en Libye bien que ce pays ait été convoité par de nombreux états. A la fin du XIXe siècle, sa domination n'était plus que nominale. Toutefois, il refusait de reconnaître la convention franco-britannique du 21 mars 1899, c'est-à-dire la souveraineté

française au Kaouar-Djado, comme au Tibesti. Il avait d'ailleurs contesté la prise de Bilma en janvier 1905.

En 1908, les *Jeunes Turcs* s'emparaient du pouvoir à Constantinople ; ce mouvement, à forte coloration nationaliste, visait à restaurer la grandeur de l'Etat turc et, en Afrique, cette volonté politique se traduisait par des actions de présence et d'intervention dans l'hinterland, en particulier au Tibesti. La France préférait la voie diplomatique pour régler le contentieux entre les deux pays et un accord était conclu le 19 mai 1910 sur la délimitation des frontières [1].

En 1911, l'Italie entreprenait la conquête de la Libye ; trois ans plus tard, elle occupait Mourzouk, la capitale du Fezzan, et se posait en héritière des revendications turques, obligeant la chancellerie française à réagir. Mais le problème politique fut reporté à une date lointaine lorsque les militaires italiens furent contraints d'évacuer le Fezzan en 1915 en raison de la pression armée senoussiste, abandonnant d'ailleurs un matériel considérable.

B – La *taghlemt*, source de convoitise

Le trafic caravanier entre Agadez et Bilma mettait en œuvre un nombre considérable de chameaux, entre dix mille à vingt mille par an ; il provoquait ainsi l'avidité des nomades de toute origine que ce soit les Ajjer, les Ouled Slimane... même des bandes armées de la Sénoussia. Pourtant cette confrérie religieuse, qui s'était largement développée au siècle dernier, ne semble pas avoir été intéressée par les régions septentrionales du Niger, elle cherchait avant tout à préserver les positions qu'elle occupait au Tchad, mais l'attrait du gain était tel...

[1] – *Les frontières de Libye*. BCAF n°5 mai 1914.

42. EVOLUTION DES UNITES MONTEES A CHAMEAU

421 Les sections méharistes

Au cours de la période 1907-1915, l'organisation de la section méhariste n'a guère été modifiée, même si les circulaires n'ont pas manqué [1] ; la section à 60 fusils avait fait ses preuves et, de ce fait, les dispositions générales n'ont guère changé. La composition était restée identique à l'exception d'améliorations de détail ; ainsi, l'emploi de bergers avait été reconnu officiellement, compte tenu de l'inaptitude du tirailleur à le remplir.

Seules avaient fait l'objet de changements multiples et répétés l'affectation des unités méharistes de même que leur implantation. En 1907, lors de la reconnaissance officielle des unités méharistes, le bataillon de Zinder en disposait de trois : la SMH 2e Cie à Agadez, la SMH 3e Cie à Bilma, la SMH 4e Cie à Tahoua ; mais en réalité il n'en avait plus que deux. La SMH 3e Cie s'était dissoute rapidement dans les sables de Bilma ; le capitaine Colonna de Leca, le premier commandant de cercle de la localité constatait sa totale disparition lors de sa prise de fonction. Le Commandement autorisait sa reconstitution ultérieurement au Manga, région plus favorable au chameau.

Les missions de ces trois unités étaient nombreuses : elles devaient être en mesure d'assurer la police des régions, où nomadisaient les tribus, la

---

[1] – CAOM. Fonds AOF. 14 Mi 412 5D31.– *Ordre général n°97 du 28 novembre 1912 sur l'organisation de l'infanterie à chameau.*
AN. Niger. 2N3. Cel Hocquart *Circulaire n°30 du 31 juillet 1913 sur le mode d'emploi des unités montées à chameau...*

sécurité des caravanes, et la protection des populations soumises contre les rezzous extérieurs. Une zone d'action leur avait été attribuée en fonction de leur localisation : la SMH 2e Cie, stationnée à Agadez, avait la surveillance de l'Azbin ; la SMH 3e Cie, stationnée à Moul, avait la surveillance de la zone comprise entre N'Guigmi et Bilma ; la SMH 4e Cie à Tahoua, la surveillance de l'Azaouak.

Le nombre de ces sections se révélait insuffisant pour couvrir l'ensemble du front saharien d'autant que les missions de police intérieure les accaparaient en partie. N'obtenant pas l'autorisation de créer de nouvelles unités méharistes, le commandant du territoire, le colonel Cristofari, avait décidé la réalisation sur ses fonds propres de groupes montés à chameau afin de décharger les unités méharistes de la police intérieure.

En 1910, le détachement monté de police intérieure de Bilma devenait le détachement monté d'Itchouma à titre permanent ; il assumait en réalité depuis un certain temps le rôle d'une véritable section méhariste dont l'existence sera reconnue officiellement en août 1911 sous le nom de section méhariste d'Itchouma.

Le nombre d'unités méharistes demeurait encore trop limité face aux réels besoins, mais le commandement refusait toujours de prendre en compte ce problème. Aussi le commissaire du gouvernement général, nouvelle dénomination du commandant du territoire, était contraint à une manipulation constante pour répondre à l'urgence. En 1912, il transformait la SMH 4e Cie en détachement monté alors que le groupe monté de l'Alakos devenait la SMH de Boultoum, appartenant à la 2e Cie. La 5e Cie qui résultait de la transformation du bataillon de Zinder en bataillon de tirailleurs n°3, disposait alors de deux sections méharistes, la SMH d'Iférouane, son poste-grenier ayant été transféré d'Agadez à Iférouane, et la SMH d'Itchouma ; ces sections prendront un moment l'appellation de section méhariste E (Iférouane) et section B (Itchouma), mais cette désignation sera de courte durée et l'appellation géographique demeurera en usage.

En 1914, le détachement monté de Tahoua redevenait section méhariste ; à cette époque, le territoire du Niger disposait de cinq sections méharistes :

Numéro	Compagnie	Poste-grenier
SMH n°1	5e Cie	Zouar
SMH n°2	5e Cie	Itchouma
SMH n°3	2e Cie	Agadez
SMH n°4	3e Cie	N'Guigmi
SMH n°5	4e Cie	Tahoua

4212 Les activités [1]

La vie de la section méhariste était celle d'un campement nomade militaire ; elle était partagée entre deux occupations, l'une courante la nomadisation, l'autre majeure la reconnaissance ou la poursuite des rezzous.

Elle agissait dans une zone de plusieurs centaines de kilomètres carrés, à partir d'un point d'attache ou poste-grenier. Lorsque ce dernier n'était pas au poste de commandement de la compagnie, c'était une installation sommaire au centre de laquelle avait été édifié un réduit sous la forme d'un blockhaus ; y étaient stockées les réserves de vivres, de munitions. dont la garde était assurée par quelques tirailleurs fatigués. Autour étaient disposées des paillotes qui servaient à l'hébergement des familles des tirailleurs mariés ; l'ensemble était entouré d'une zériba, faite d'épineux. Le ravitaillement était exécuté en principe, du moins au début, par les animaux de la section, mais au fur et à mesure il sera réalisé sous la forme de convois libres. Le séjour y était de courte durée, consacré pour l'essentiel à la remise en condition et à l'entretien des personnels comme des matériels.

Opérant la plupart du temps isolément, la section se déplaçait en colonne ou en carré, mais le convoi comportait invariablement quatre files de chameaux. Le service de sûreté consistait en un rideau d'éclaireurs, à plusieurs centaines de mètres de la section ; il était complété, lorsque les circonstances l'exigeaient, par des patrouilles à longue distance menées par les auxiliaires. En zone d'insécurité, l'arme était portée au pommeau de la selle, ou en travers sur les genoux ; en cas d'accrochage, le méhariste sautait à terre après avoir saisi son arme, et se plaçait prêt à tirer, la baïonnette au canon, face à la direction indiquée ; ailleurs, l'arme était portée en bandoulière, ou fixée horizontalement sur le paquetage arrière avec un dégrafage rapide. La halte était réalisée, dans la mesure du possible, à proximité d'un pâturage et le bivouac était installé en *carré* faisant face à toutes les directions sur un point d'où l'on pouvait voir venir ; il était entouré d'une zériba en épineux lorsque la végétation le permettait. De jour, il y avait une sentinelle placée devant les charges, et éventuellement une à deux sonnettes détachées sur les points hauts. La nuit, toutes les escouades concouraient à la garde du bivouac ; dans chacune, trois hommes roulaient entre eux pour le service de sentinelle ; celle-ci surveillait le côté du carré qu'occupait l'escouade. Le caporal de garde effectuait deux rondes, le chef de section, une. Dès la tombée de la nuit, les tentes étaient repliées.

---

[1] – Cne Bouchez. *Guide de l'officier méhariste au Territoire militaire du Niger*. Larose, 1910.

La nomadisation était l'activité habituelle ; c'était un lent déplacement, de pâturage en pâturage, avec des arrêts de quelques jours sur les meilleurs. L'objectif de cette activité était le maintien en condition des chameaux, préalable à toute intervention. De jour, ils étaient lâchés en liberté sous la surveillance d'une escouade de tirailleurs ; à la nuit tombante, ils étaient rassemblés au milieu du carré, où ils étaient entravés. Pour le chef de section c'était la période privilégiée, où il prenait contact avec les tribus ; il réglait les différends au cours de longs palabres, apprenait à mieux connaître ses administrés, obtenait les informations sur la situation locale ; les renseignements, quant à eux, provenaient d'agents politiques rétribués sur fond particulier. C'est au cours de cette phase que les tirailleurs pouvaient recevoir un complément d'instruction car le service spécifique ne permettait guère de le faire ; l'effort portait sur le tir ainsi que sur l'instruction au combat en vue de les exercer aux différents cas qui pouvaient se présenter en zone désertique ; il allait de soi que l'école du méhariste était faite dès leur arrivée à l'unité.

La reconnaissance était déjà une mission différente, mais elle n'avait pas une connotation opérationnelle ; si elle était impérative, le chef devait avoir cependant le souci primordial du maintien en condition de ses montures.

Le contre-rezzou, quant à lui, était une mission de combat qui devait se conclure par sa destruction en phase terminale. L'alerte intervenait sans préavis, le plus souvent à l'improviste. La marche qui s'ensuivait était rapide jusqu'à l'interception qui débouchait sur le combat. Il y avait deux possibilités pour intercepter les rezzous ;la plus générale qui découlait d'une bonne connaissance de l'adversaire comme du terrain, était de couper la route du rezzou ; la seconde, plus difficile, compte tenu de la qualité du nomade, était de le gagner de vitesse par le même itinéraire. Le droit de poursuite était admis lorsque la nécessité s'imposait. Les unités d'Agadez étaient autorisées à aller jusqu'au Djado ; par contre, les unités de l'est étaient trop limitées dans leurs actions, la SMH de N'Guigmi ne devait pas dépasser le méridien 13° est, la SMH d'Itchouma la ligne Itchouma-Aguezi. Afin d'aller au delà de cette limite, tout en respectant les ordres à la lettre, le commandant du cercle d'Agadez utilisera le service de partisans.

La section combattait à pied suivant les principes du règlement d'infanterie. Dans l'attaque, le combat était mené de façon différente selon que l'adversaire possédait ou non un armement moderne ; dans ce cas les dispositions de combat étaient prises rapidement, l'assaut à la baïonnette était donné dans la foulée, le rôle du chef était alors déterminant. Dans le cas contraire, l'adversaire était soumis au feu au plus loin et le plus longtemps possible, tout en restant hors de la portée de leurs armes, le combat se termi-

nait comme dans le cas précédent par un assaut à la baïonnette. Des feux de salve étaient tirés sur les fuyards, mais les tirailleurs n'entamaient pas la poursuite qui était l'apanage des auxiliaires. Dans la défensive, la section s'installait en carré, faisant face à toutes les directions et ouvrait le feu dès qu'il était commandé ; elle passait à l'attaque lorsque la situation le permettait. L'assaut à la baïonnette était la phase finale du combat, conforme en cela à la doctrine qui avait cours à l'époque en Europe. Il faut reconnaître que le nomade cédait à chaque fois sous le choc, non par peur, mais par souci *d'économiser* une vie, un guerrier n'étant utile que vivant.

A ces activités s'ajoutait une activité particulière, la protection de la *taghlemt* qui, au fur et à mesure, allait toucher la plupart des unités ; en effet la caravane de sel était devenue l'objectif privilégié de tous les prédateurs du désert. A l'origine, cette mission se limitait à l'escorte rapprochée de la caravane, la SMH d'Agadez opérant sur l'itinéraire Agadez-Fachi, l'unité montée de Bilma entre Fachi et Bilma. La recherche de plus de sécurité amenait l'application de nouvelles mesures d'autant que le détachement de relève de Bilma empruntait désormais cette voie. Il avait été institué un commandement de la caravane dont la fonction était assumée par le commandant de cercle d'Agadez ; il était chargé plus particulièrement de son organisation ; Beurkot, au sud-est de l'Aïr, était le point de rassemblement, où se rejoignaient à une date fixée les éléments des différentes tribus. Ces dispositions n'avaient pas mis fin à l'insécurité, aussi le commandant de cercle de Bilma avait reçu l'ordre de mettre en place un dispositif au plus loin ; il organisait un réseau de surveillance des points de passage obligé des oasis du Kaouar et du Djado et il faisait battre l'estrade au passage de la caravane par des patrouilles d'auxiliaires, au nord vers Achegour, au sud vers Ounissoui. Quant aux autres unités, sans être impliquées directement, elles étaient chargées de rechercher les renseignements susceptibles d'avoir des répercussions sur sa sécurité. De ce fait la *taghlemt* d'automne hypothéquait l'ensemble des unités au détriment de toute autre activité.

4213– Les personnels

Compte tenu des missions qui lui étaient demandées, la troupe méhariste devait être de toute première valeur. Une sélection était faite parmi les tirailleurs de la compagnie, il fallait être volontaire, posséder l'aptitude requise, avoir satisfait à l'instruction. Ils appartenaient aux ethnies sédentaires, les seules en lesquelles il était possible d'avoir une confiance entière.

Les Bambaras en raison de leurs qualités humaines et guerrières constituaient le noyau dur auquel s'étaient ajoutés, au fur et à mesure, les Mossis aux qualités remarquables qui compensaient largement leurs petits

défauts. Le recrutement s'était étendu aussi à d'autres ethnies du Soudan, Malinkés, Sarakollés, Toucouleurs, Peuls, intelligents, courageux mais indisciplinés. Sur le Territoire militaire, peu à peu, il avait été fait appel à la ressource locale, Djermas, Maouris, Haoussas, Kanouris, qui connaissaient souvent le chameau, mais qui par contre acceptaient mal la discipline, se montraient chapardeurs et dont la soumission était trop récente pour que leur fidélité soit totale. L'engagement d'anciens domestiques d'Européens n'avait donné que de piètres résultats ; la connaissance de la langue était leur seule qualité, elle ne compensait pas tous les autres défauts, acquis au contact de leurs maîtres.

L'encadrement indigène était primordial. Aussi tout gradé de l'unité méhariste devait avoir gagné ses galons au sein de l'unité. Pour garder à cette troupe toute sa valeur, on s'efforçait de rengager systématiquement les éléments qui s'étaient affirmés dans ses rangs.

La vie y était rude ; les tirailleurs pouvaient être éloignés pendant plusieurs mois de leurs familles qui restaient dans les cases de leur base arrière. Afin de compenser les conditions pénibles du service méhariste il leur avait été accordé un certain nombre d'avantages : attribution d'une surprime journalière, gratifications financières, congés de trois mois tous les dix-huit mois, et un avancement plus rapide ; le tirailleur pouvait accéder au grade de caporal à cinq ans de service, le caporal au grade de sergent après trois ans et demi d'ancienneté.

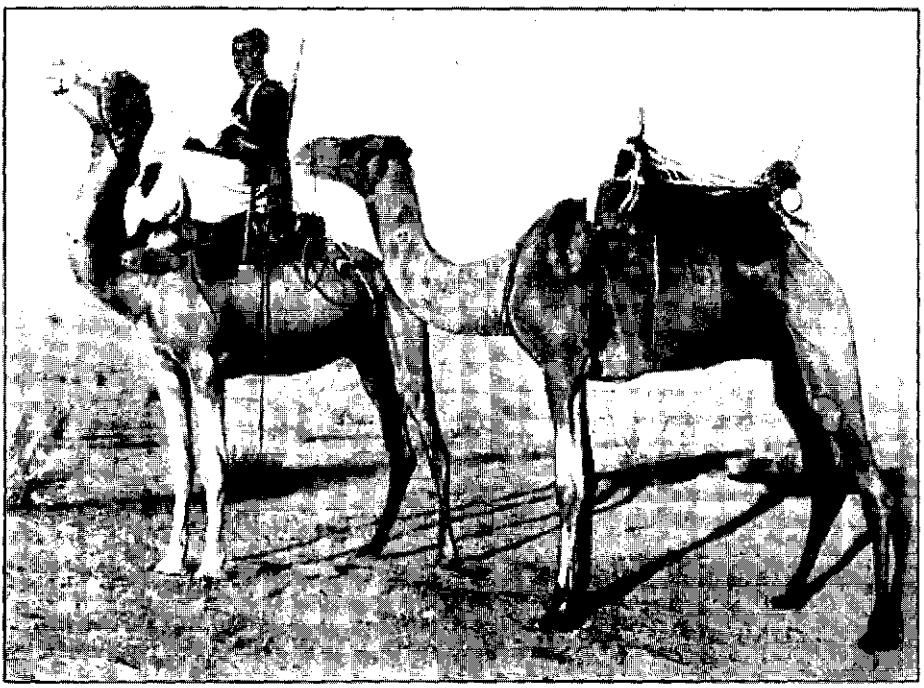
Bien que les tirailleurs aient constitué une troupe de grande valeur, ils n'en étaient pas moins des nomades forcés et leur service serait toujours inférieur à celui des autochtones ; il s'avérait donc judicieux de les remplacer dans l'avenir par des nomades à l'image de ce qui existait en Algérie, choisis de préférence parmi les Touaregs que l'on estimait être les plus capables de remplir ce rôle.

Cette idée remontait à 1905, mais à l'époque les Touaregs n'étaient pas encore suffisamment sûrs. On crut surmonter la difficulté en faisant appel aux bellahs, leurs assujettis ; cette expérience tourna court rapidement ; de plus le recrutement de cette catégorie avait détruit chez les nomades le prestige du service des armes. Cette intention n'en persistait pas moins et l'on choisissait la solution inverse, en recherchant le concours de la classe des imajeren ; c'était également l'échec ; cette catégorie sociale, trop imbue de ses prérogatives, se révélait inadaptée au service armé. Devant l'échec de ces différentes tentatives, on choisissait de poursuivre l'expérience dans le cadre d'une unité expérimentale, le goum touareg d'Agadez, en faisant appel à la classe intermédiaire, celle des imrad qui présentaient de réelles qualités, les rendant aptes à cet emploi.



CB Rivet – *Notice sur TMN* – Lavauzelle p.153

Tirailleurs méharistes du Niger et méharistes algériens



CB Rivet – *Notice sur TMN* – Lavauzelle p.51

Sergent méhariste monté à chameau

Comme la réalisation d'une telle solution n'était pas immédiate, on chercha à faire remplir par des nomades les fonctions de guides, d'éclaireurs, d'estafettes... plus généralement les fonctions typiquement sahariennes, que le régulier n'était pas en mesure de tenir, tout en différenciant la fonction armée, celle du guerrier, de celle de serviteur, le berger par exemple. Dès 1908, il semble que des nomades aient été employés comme auxiliaires par les unités méharistes, d'abord occasionnellement puis, à la longue, à temps plein. Autre innovation : au lieu de se limiter à l'ethnie touarègue, l'idée était venue de privilégier le recrutement local ; ainsi en 1909, la SMH de N'Guigmi utilisait une douzaine d'auxiliaires kécherda à sa grande satisfaction et le seul souci du capitaine Martin, le commandant de cercle, était d'obtenir la ressource nécessaire pour assurer leur rétribution. En 1913, le colonel Hocquart, commissaire du gouvernement général au Niger, officialisait l'emploi des indigènes dans les formations de guerre [1] en différenciant l'emploi des auxiliaires de celui des réguliers. Cet apport de nomades à l'unité méhariste allait d'emblée lui donner l'efficacité qui lui faisait défaut et, à terme, constituer la structure originale des unités montées à chameau de la *Coloniale*.

L'encadrement européen de la section méhariste était limité à un officier et à deux sous-officiers ; compte tenu de leur petit nombre il fallait qu'il soit de qualité et même davantage.

L'officier était l'âme de la section qu'il prenait en charge sur tous les plans : moral, opérationnel, technique ou administratif. De plus, exerçant une fonction politique vis-à-vis de la population nomade, il lui fallait faire l'effort de mieux la connaître. Pour assumer un tel rôle, il devait en avoir non seulement les capacités, mais également la vocation, car on ne servait pas chez les méharistes par discipline ou opportunisme. En outre, il était indispensable qu'il soit d'une endurance physique à toute épreuve.

Les sous-officiers menaient une vie identique à celle de leur officier et, par conséquent, ils devaient avoir des qualités semblables. Ils s'occupaient plus particulièrement du troupeau et du matériel. Enfin il leur fallait faire preuve à la fois d'une discipline entière, mais aussi d'initiative et être constamment des exemples vis-à-vis de la troupe indigène et de leurs gradés.

---

[1] – AN. Niger. 2N18. *Circulaire n°17 sur l'emploi des indigènes dans les formations de guerre.* Col Hocquart. Birni-N'Konni. 29 mai 1913.

4214 Technique cameline

Au départ, les Français, comme tous les Européens, ne connaissaient rien, absolument rien au chameau et il fallut tout apprendre au contact de la population nomade. Cet apprentissage fut long, près d'une dizaine d'années et coûteux en chameaux ; au début de l'occupation du Niger les contacts avec la population furent difficiles mais, grâce à un long travail d'approche, la technique put être acquise.

Coursier du désert, le chameau n'était pas une bête de somme, idée qu'il fut difficile de faire comprendre au tirailleur ; l'expérience fit ressortir qu'il était indispensable d'appliquer un certain nombre de règles pour obtenir les services que l'on attendait de lui. Durant les déplacements, on avait appris à ménager la monture en alternant les périodes de monte quand il ne fallait pas les proscrire en terrain difficile, et à veiller à son alimentation comme à son abreuvement. Après une période d'utilisation qui pouvait durer de trois à quatre mois il s'avérait indispensable de les mettre au repos, c'est-à-dire au pâturage pendant une longue période, généralement le double du temps d'utilisation, pour qu'ils puissent reconstituer leurs réserves. C'est la raison pour laquelle le nombre des chameaux fut doublé au tableau d'effectif. A la longue, la conservation du troupeau apparut comme une nécessité première et cette responsabilité fut attribuée à l'un des deux sous-officiers européens.

La physiologie du chameau était encore moins connue ; aussi, en 1908, fut affecté au territoire du Niger le vétérinaire en second Boiron. Vivant constamment au sein des sections méharistes, il put rédiger un manuel de soins appropriés aux blessures. Quant aux maladies, en l'absence de toute thérapeutique existante, on s'en remettait encore à la *science* du chef berger.

La remonte n'était plus le fait de l'impôt ; l'unité disposait désormais d'une masse spécifique pour les achats qui étaient effectués sur le marché local ; en 1910, le prix moyen d'achat était de 120 francs et la masse de remonte s'élevait à 35 francs par tête. On choisissait de préférence des mâles âgés de quatre à six ans, que l'on castrait s'ils ne l'étaient pas, et qui devenaient de solides montures de selle après dressage. Montures militaires, les chameaux étaient suivis en écriture ; leur matricule était marqué au fer rouge sur le cou, le chiffre était toujours précédé d'une lettre qui désignait la compagnie. Leur utilisation durait en principe une dizaine d'années à l'issue desquelles ils étaient réformés et revendus.

Le harnachement comprenait une selle avec tapis, ainsi qu'une bride complète. Il existait différents types de selle : maure, touareg, siège Lefèb-

vre [1]. La selle *almoussakaré*, nom d'une tribu arabe de l'Azaouak, intermédiaire entre les selles maure et touarègue, était la plus usitée, mais le choix dépendait essentiellement du chef de section. Seuls les bâts, touareg et Pasquier, du nom du capitaine qui avait amélioré le bât touareg, étaient employés au Niger. En 1913, lors de la mise sur pied de la colonne du Tibesti, fut réalisé un bât destiné au transport à chameau du canon de 80 mm de montagne. Il fut fabriqué en peu de temps par les artisans du Zingou [2] sous la direction du maître armurier, le maréchal des logis Julien. Matériel de fortune, hâtivement construit, il donna satisfaction pendant toute la campagne.

La bride d'origine locale, se composait d'un appareil et de deux rênes ; elle était devenue d'un usage courant en lieu et place de la corde à nez à partir de 1908.

4215– Les matériels

L'équipement des troupes méharistes était le même que celui qui était en dotation dans les unités à pied, à quelques exceptions près.

Le tirailleur portait la tenue réglementaire de l'homme de troupe indigène, paletot et culotte kakis avec la ceinture rouge ; une chéchia plus légère avait été confectionnée en toile bleue et permettait le port d'une autre coiffure, souvent un chapeau conique en paille. Les cartouchières réglementaires avaient été remplacées par des poches de confection artisanale, suivant un modèle propre à chaque section. Le porte-épée contenait toujours la baïonnette du fusil d'infanterie modèle 1886 qui, lui, avait été remplacé par la carabine de cavalerie modèle 1890, plus maniable. Le paquetage type avait été complété par une dotation d'effets chauds afin de pallier les rigueurs du froid, préjudiciables à l'efficacité du tirailleur. L'eau comme les vivres étaient contenus dans des guerbas.

Il existait un chargement type de la monture. La selle était recouverte d'un couvre-pied ; y étaient accrochés bidon, musette et sandales. En arrière sur la croupe, outre la guerba de vivres, étaient roulées la djellaba et la toile de tente ; à droite de la selle, était disposée une guerba d'eau de 10 litres ainsi qu'un sac en peau renfermant les effets de rechange ; à gauche, une autre guerba d'eau de même contenance. Il y avait, au niveau de la section, une réserve d'eau, contenue dans des tonnelets métalliques de 40 litres,

---

[1] – Nom d'une maison parisienne spécialisée en équipements coloniaux. cf. paragraphe 3223 : utilisation des voitures.

[2] – Zingou : quartier commerçant de Zinder ; au XIX[e] siècle se trouvait en dehors du Birni, la ville ancienne.

soit une réserve de 640 litres, environ 10 litres d'eau supplémentaires par homme.

4216 Budget

A partir de 1908, les unités méharistes allaient disposer d'un budget propre dont le financement était assuré à la fois par le ministère des Colonies et par le Territoire, ce qui permettait de valoriser ce type d'unité, tant sur le plan des personnels que des matériels.

Les Européens avaient droit à la solde coloniale de leur grade, augmentée d'une indemnité de résidence (sic) à l'exclusion de toute indemnité de déplacement ; les tirailleurs bénéficiaient d'une solde journalière dite de haute paye. De plus il était attribué aux deux catégories une indemnité spéciale de service méhariste sur le budget local [1].

Quant aux masses, en plus de celles qui étaient attribuées aux troupes non montées, des masses spécifiques étaient allouées aux unités méharistes, masse individuelle d'équipement et d'habillement, masse de remonte, masse de harnachement, masse de ravitaillement qui, outre les dépenses d'entretien des chameaux, contribuait au salaire des bergers.

De plus, le chef de section, exerçant des fonctions politique et administrative au niveau du cercle, bénéficiait au titre du budget local de fonds pour le paiement des auxiliaires et des agents politiques. En cette qualité il était chargé de recouvrer un certain nombre de recettes, impôt de capitation, droit de douane sur les caravanes (ou *oussourou*), taxe de circulation, droit d'exploitation des salines... Ces prestations étaient faites généralement en nature ; les produits étaient stockés dans un magasin du service local, situé généralement auprès du poste-grenier. Le chef de section y puisait ce dont il avait besoin au titre du service colonial, la régularisation était effectuée par le bureau financier du chef-lieu au vu des écritures.

[1] – J.O. Haut-Sénégal-Niger. Arrêté du gouverneur général n°320 du 26 mai 1908. – Capitaine 1800 F par an ; lieutenant 720 F par an ; sous-officier européen 600 F par an ; sergent indigène 0,40 F par jour (soit 146 F par an) ; caporal 0,30 F par jour ; tirailleur 0,15 par jour.

422 Les autres unités

4221 – Les groupes montés à chameau de police intérieure

En 1907, dès sa prise de fonction en tant que premier commandant de cercle de Bilma, le capitaine Colonna de Leca avait reçu du lieutenant-colonel Cristofari une *seconde mission... la protection des caravanes jusqu'à el Fachi ainsi qu'Achegour... dans la mesure du possible... des caravanes venues de Tripolitaine.* A son arrivée à Bilma, il constatait que la SMH 3e Cie était totalement démontée, les chameaux originaires d'autres régions n'avaient pas survécu au régime frugal du Kaouar. Aussi le commandant de cercle exigeait des populations locales la fourniture d'une trentaine de chameaux avec lesquels il constituait un groupe monté afin de pouvoir assumer la mission qui lui avait été fixée. Cette initiative était approuvée par le Commandant du territoire.

Cette action toute personnelle n'empêchait pas le lieutenant-colonel Cristofari de constater que le nombre de sections méharistes était insuffisant pour un tel espace saharien ; il ne cessait d'en demander l'augmentation, mais sans succès. Aussi, à l'exemple de ce qui s'était réalisé à Bilma, il autorisait à titre temporaire et pour une mission déterminée, la constitution de détachements montés à chameau de police intérieure. A la fin de l'année il existait deux détachements de ce type, l'un au Kaouar, l'autre en Alakos. Ceux-ci n'avaient qu'un caractère temporaire, le personnel était désigné au moment de la mission avec des chameaux du service local, voire de réquisition. Ils avaient le mérite d'exister, mais leur efficacité était toute relative et ils éprouvaient les mêmes difficultés que les unités montées à leur début.

En 1910, le lieutenant-colonel Venel, commandant le territoire, avait porté le nombre des détachements à quatre, en créant le détachement monté de l'Azbin et celui des *Tebbous*. Dans ses directives [1],datées du 5 février 1910, il fixait le rôle de ce type d'unité et la répartition des missions qu'il leur attribuait. Leur tâche était de faire la police de la zone désertique habituellement sûre, en arrière des sections méharistes dont ils complétaient l'action. L'énoncé de leurs missions montrait que leurs compétences ne se limitaient pas uniquement à celles de police. *En effet le détachement de l'Azbin dont le nombre de chameaux avait été fixé à 40 était chargé d'assurer les arrières de la section méhariste d'Agadez, de se tenir en liaison avec le détachement monté des Oulliminden (Ménaka), de l'Alakos, du*

[1] – CAOM 75 AP.OM volume 10 – Directive du Lt-Cel Venel. Niamey. 5 février 1910.

Kaouar, en escortant la caravane de sel jusqu'à Fachi et, toutes les fois que cette escorte n'exigeait pas l'emploi de la section méhariste, il était chargé de la police au sud-ouest, sud et sud-est d'Agadez. Le détachement monté du Kaouar, à 40 chameaux, était chargé d'assurer les arrières de la section méhariste d'Itchouma, en liaison vers Fachi avec le détachement de l'Abzin, d'assurer la police du Kaouar et de l'oasis d'Agram. Le détachement monté des Tebbous, à 30 chameaux, était chargé d'assurer les arrières de la section méhariste de Moul, de nomadiser dans les parages de ce poste lorsque la section était à Agadem... En liaison avec le détachement de l'Alakos à l'ouest, de faire la police des Tebbous du sud-est, sud et sud-ouest de la zone désertique... Le détachement de Alakos, à 30 chameaux, était chargé d'assurer la réserve des détachements montés et des sections méharistes. La mission du détachement de l'Alakos prouvait que le détachement monté à chameau était créé en lieu et place des sections méharistes dont le commandement n'autorisait pas la création. Cette finalité était d'ailleurs reprise dans l'arrêté [1] qui officialisait en 1913 les détachements montés à chameau pour la police intérieure *article 1. en attendant que le nombre des sections méharistes puisse être augmenté...* Toutefois, l'ambiguïté demeurait puisque le même arrêté précisait que les *détachements sont appelés à collaborer à la police intérieure.* Par contre, dans un autre texte [2], la section méhariste d'Agadez et le détachement monté étaient mis sur un pied d'égalité, seule différence, de taille cependant, les effectifs et le financement. Le principe d'interchangeabilité était donc officiellement admis ; il était d'autant plus réel qu'en 1913 la SMH de Tahoua devenait détachement monté, alors que celui de Gouré devenait la SMH de Boultoum.

Ces détachements [3] avaient un encadrement réduit, pris parmi les personnels européens chargés de fonction politique et administrative dans le centre où ils étaient organisés. L'effectif indigène s'élevait à 30 tirailleurs, mais il était complété par 5 auxiliaires nomades et 4 bergers, initiative qu'il faut souligner. La circulaire déterminait l'effectif des auxiliaires, ce qui n'était pas le cas pour les sections méharistes. Le nombre de chameaux de

---

[1] – J.O. Haut-Sénégal-Niger n°464 du 1er novembre 1913 – *Arrêté constituant les détachements montés à chameau pour la police intérieure dans le Territoire militaire du Niger du 20 octobre 1913.*

[2] – AN Niger 2N3.– *Circulaire n°29 sur l'organisation des caravanes. Zinder 30 juillet 1913.*

[3] – AN Niger.2N3. *Ordre du territoire n°18 sur l'organisation des détachements montés de police intérieure.* Cel Hocquart. Zinder 30 juillet 1913.

selle était fixé à 48 dont 32 au premier échelon ; les auxiliaires et les bergers étaient rétribués sur le budget local qui fournissait, en outre, les montures.

La même année ne figuraient plus au tableau d'effectif que deux détachements : ceux de Tahoua et d'Agadez qui, au fil des années, semblaient être devenus permanents, puisque seul celui de Bilma était signalé à titre temporaire. En effet, faute de montures de dotation qui ne survivaient pas aux conditions de vie au Kaouar, il était remonté occasionnellement avec des chameaux loués ou requis.

4222– Le goum touareg d'Agadez

Le capitaine Dario, commandant le cercle d'Agadez, avait réalisé en 1909 une étude sur le recrutement des Touaregs dans les unités méharistes en vue de remplacer les tirailleurs. Dans une phase qui devait durer une année, il serait formé un goum non permanent à partir des tribus de l'Aïr, en particulier de celles qui étaient victimes des rezzous toubous. Ils recevraient une instruction sommaire limitée à l'usage de l'arme qui leur serait prêtée ; ils feraient l'objet d'une convocation lorsque le besoin s'en ferait sentir. Dans une deuxième phase, le goum deviendrait permanent avec un effectif de 30 goumiers choisis parmi les volontaires issus du goum auxiliaire. Ultérieurement, dans une troisième phase, la militarisation du goum permettrait le remplacement de la section de tirailleurs.

La SMH d'Agadez avait été chargée de cette expérimentation. En mai 1910, elle constituait le goum suivant les directives reçues qui étaient à peine démarquées de l'étude du capitaine Dario. En 1911, le goum, convoqué dans sa totalité, effectuait la reconnaissance d'In-Guezzam à la grande satisfaction du capitaine Tonnot, le nouveau commandant de cercle d'Agadez. L'année suivante, il était utilisé presque toute l'année, soit au sein d'un groupe d'une quinzaine de goumiers accolé au détachement monté de police intérieure, soit au sein d'un goum isolé sous le commandement de l'un d'entre eux, suppléant ainsi les tirailleurs incapables d'effectuer les différents services en zone saharienne.

Le capitaine Dario, qui assurait, en 1912, le commandement du cercle, précisait que *sous le commandement d'un officier qui les connaît et qu'ils connaissent, recrutés parmi les tribus guerrières, formés à nos méthodes de combat, ils feront bonne figure à tout adversaire qu'ils pourront rencontrer dans la région... ils donneront la pleine mesure de leur valeur si on les opposait à leurs ennemis. Il faut rejeter l'idée de les employer à la police*

intérieure sous peine de déboires [1]. En bref, leur résultat dépendait essentiellement de la personnalité de leur chef ainsi que du choix de leur emploi. En 1913, le colonel Hocquart réglementait l'emploi du goum d'Agadez [2]. En l'absence de gardes-cercle, chaque année étaient convoqués un certain nombre de nomades qui, regroupés au sein d'un goum, étaient chargés, sous le commandement d'un officier, de la police de la région, afin de soulager de ce service la SMH ainsi que le détachement monté. Exceptionnellement, il pouvait concourir à la protection de la *taghlemt* où, en raison de son extrême mobilité, il était parfaitement adapté à assurer l'avant-garde ou la flanc-garde mobile. La circulaire précisait que le rôle des goumiers ne devait pas être confondu avec celui des auxiliaires. Les crédits accordés permettaient l'entretien de 15 Touaregs à l'année ; l'effectif des goumiers était donc modulé en fonction des besoins et de l'époque. Chaque goumier devait être propriétaire de sa monture ; il recevait un mousqueton modèle 1892 et 30 cartouches du cercle qui l'entraînait à l'utilisation de l'arme et au tir. Il percevait une indemnité journalière de présence.

La même année, le commissaire du gouvernement général constatait que le goum d'Agadez était loin d'avoir répondu aux aspirations qu'il avait suscitées ; était-ce la faiblesse de son encadrement ou la modification de son rôle ? nul ne le sait, rien n'a été spécifié. Les déboires de cette formation n'iront qu'en s'accentuant [3]. En 1915, six goumiers désertaient ; lors de la poursuite qui s'ensuivait, deux étaient tués, trois étaient faits prisonniers alors que le sixième réussissait à s'enfuir vers le Hoggar ; les prisonniers écopaient d'une peine de dix ans de prison par le tribunal du cercle. Cette sanction bien que très lourde ne fut pas dissuasive puisqu'un mois après, se produisit une nouvelle désertion de six goumiers qui commettaient de nombreux pillages dans l'Aïr. Le 15 juillet, ils ouvraient même le feu sur la SMH qui tentait de les intercepter, sans succès d'ailleurs. Cette situation entraînait la proclamation de l'état de siège dans le cercle du 31 août 1915 au 27 avril 1916. Trois d'entre eux étaient arrêtés en septembre. Ces déboires provoquèrent le licenciement du goum.

---

[1] – AN Niger.2N19. Rapport du Cne Dario commandant de cercle d'Agadez ; 21 novembre 1912.

[2] – AN Niger.2N19. *Circulaire n°17 sur l'emploi des indigènes dans les formations de guerre ou de police.* Cel Hocquart. Birni-N'Konni 29 mai 1913.

[3] – CAOM. Affaires politiques. Carton 591. Dossier 18. *Rapport politique du Territoire militaire du Niger.* 3e trimestre 1915.



CHETOM – FONDS Laprun (avec l'autorisation du Musée des TDM)

Le capitaine Dario commandant le cercle d'Agadez

Le chef de bataillon Mourin, qui avait pris, en 1915, les fonctions de commissaire par intérim concluait que l'utilisation des seules forces touarègues était loin d'être au point. Cet échec allait avoir de telles répercussions que ce projet ne sera plus jamais envisagé dans l'avenir.

4223– Les partisans

Dès le début de la conquête, des indigènes, plus particulièrement des nomades, avaient été employés pour remplir des missions que les troupes régulières n'étaient pas en mesure de réaliser. C'est ainsi qu'en janvier 1904, des Immouzarag entreprenaient des rezzous sur les tribus touboues de la région de N'Guigmi à la demande du commandant de cercle de Gouré.

Il semble bien qu'à l'échelon local cet emploi ait continué lorsque le besoin s'en faisait sentir, permettant ainsi d'augmenter, notablement et à peu de frais, l'efficacité de l'action française. En mars 1910, l'escorte du capitaine Cottes, en reconnaissance dans le Ténéré, était constituée pour moitié de partisans sous le commandement d'Alaouali, chef de la tribu des Iguermaouen [1]. La même année, en octobre, des partisans touaregs menaient un contre-rezzou dans la vallée de Marmar (Tibesti) contre un campement de Zettimi. Ces deux opérations montrent la diversité de leur emploi.

Cette action, même répétée, ne mettait pas fin, en Azbin oriental, à l'insécurité qui perdurait en raison des nombreuses exactions touboues résultant de la situation alimentaire difficile du Tibesti. Aussi, en novembre 1910, des armes avaient été distribuées aux tribus afin d'assurer leur autodéfense lorsque les unités régulières n'étaient pas présentes sur le terrain. C'est ainsi qu'en février 1911 les partisans d'Iférouane, prévenus par un guetteur placé en permanence sur un point élevé de la montagne, intervenaient contre un rezzou toubou qui décrochait rapidement, abandonnant une partie du butin dont il venait de s'emparer.

A partir de la fin de l'année 1911 tout un dispositif était mis en place afin d'assurer la protection de l'Abzin oriental ; trois groupes de partisans sous la responsabilité de leurs chefs, étaient organisés entre Iférouane et Beurkot. Un système dynamique, sous forme de patrouilles, complétait un réseau de guetteurs placés sur les points hauts afin de contrôler les accès de l'Aïr à la lisière du Ténéré. En août 1913, un groupe de seize Toubous armés

---

[1] – CHETOM.15H43. Chemise D6. *Rapport du Cne Cottes commandant le cercle d'Agadez sur la reconnaissance effectuée dans l'est et le nord-est du 1er mars au 15 avril 1910.* – Agadez le 15 avril 1910. Effectif des partisans 25 ; 15 des tribus Iguermaouen ; 3 Ifadadeyen ; 7 Kel-Férouan.

était intercepté aux environs d'Angangan par Ag Hoala Foua à la tête de partisans Kel-Owey qui participaient quelques jours après à sa destruction sous le commandement du sergent Tiécouré Traoré accouru avec les auxiliaires de la SMH d'Agadez.

Cet emploi était officiellement reconnu par le colonel Hocquart la même année, mais sa circulaire en restreignait l'efficacité dans la mesure où elle ôtait aux commandants de cercle toute initiative spontanée en la matière [1].

4224– La section d'artillerie montée à chameau

Le BTS n°3 disposait d'une section d'artillerie organique, dotée de deux pièces de 80 m/m de montagne. Servie par 25 canonniers, encadrée par un officier et par deux sous-officiers européens, la section se déplaçait à mulet. Ce mode de transport l'avait rendue impropre a la poursuite des opérations en zone désertique, une fois le lac Tchad atteint. Aussi demeurait-elle à Zinder sans réel emploi.

Toutefois en 1913, le commandement envisageait son utilisation dans le cadre de la colonne du Tibesti. Pour ce faire, il était nécessaire d'adopter le chameau comme porteur à la place du mulet, totalement inadapté au désert. Le Lieutenant Ballif, alors chef de la section, obtenait les renseignements pour la mise sur pied d'une telle unité auprès du lieutenant Ardaillon, commandant la section d'artillerie du Tidikelt. Le fractionnement des matériels était identique. La pièce, décomposée en trois fardeaux, le canon, l'affût et les roues, était répartie en raison d'un fardeau par chameau. Les munitions étaient transportées en caisse et leur quantité dépendait du nombre des montures. Les artisans locaux réalisaient sans délai les bâts spécifiques sous la direction du maréchal des logis Julien, le maître armurier de la section.

Les transformations s'effectuaient rapidement, l'unité forte de 70 chameaux participait au défilé du 14 juillet 1913 et le 1er septembre 1913, elle partait pour Agadez rejoindre la colonne.

Elle était de toutes les opérations au Tibesti, mais sans être employée comme telle. Ses canons servaient uniquement à flanquer le périmètre défensif

---

[1] – AN. Niger. 2N18. Circulaire n°17 du Cel Hocquart sur l'emploi des indigènes dans les formations de guerre ou de police. Birni-N'Konni 29 mai 1913 : *« si les circonstances l'exigent, certaines tribus du nord et de l'est de l'Azbin peuvent recevoir des armes et des munitions dans des conditions qui font l'objet d'une décision du gouvernement sur proposition du commandant de cercle. »*

de Zouar. Quant à l'unité proprement dite, elle était surtout utilisée comme infanterie d'appoint.

Ce qui n'était pas le cas au cours des opérations qui se déroulaient dans l'Aïr de 1917 à 1918, où l'appui qu'elle fournissait était déterminant en particulier aux combats d'Ibalaren en mars 1917 et de Térazert en avril 1918.

Ultérieurement, compte tenu de la mise en place d'armement collectif au sein des unités méharistes, elle perdait pratiquement toute utilité.



Cliché Cne Posth – Chudeau, *Le Sahara soudanais* 190

Préparatifs de la SMH 2 au poste d'Agadez – 1907



Fonds CEHS

Sentinelle en faction lors de la liaison des chefs de bataillon Bétrix et Mouret à Fachi

43 – Les activités

431 – L'occupation des Confins (1907-1915)

A l'exception du Tibesti et de son satellite le Djado, l'occupation des confins du Niger a été pratiquement achevée en 1909. Elle s'accompagnait d'une soumission plus résignée que réelle de la population nomade. Débutaient alors de multiples reconnaissances afin de connaître le pays et ses habitants ; des liaisons étaient établies avec les régions voisines afin de mieux contrôler les nomades, population mutante par nature.

La *pax francia* avait permis de rétablir un courant caravanier important ; la *taghlemt* d'automne pouvait compter jusqu'à 20 000 chameaux. Elle était devenue un objet de convoitise de la part de tous les prédateurs encore nombreux au désert, et sa protection le souci des autorités. Ce n'était pas le seul, l'Aïr et en particulier sa bordure orientale, attirait les Tedas du Tibesti dont la survie n'était possible que grâce aux rapines.

Les unités méharistes étaient les seules capables de s'opposer à ces méfaits, mais comme elles étaient insuffisantes en nombre, malgré les demandes réitérées du commandement territorial, elles ne pouvaient procurer la sécurité permanente en tous lieux.

4311– Le nord-ouest et le nord du Niger

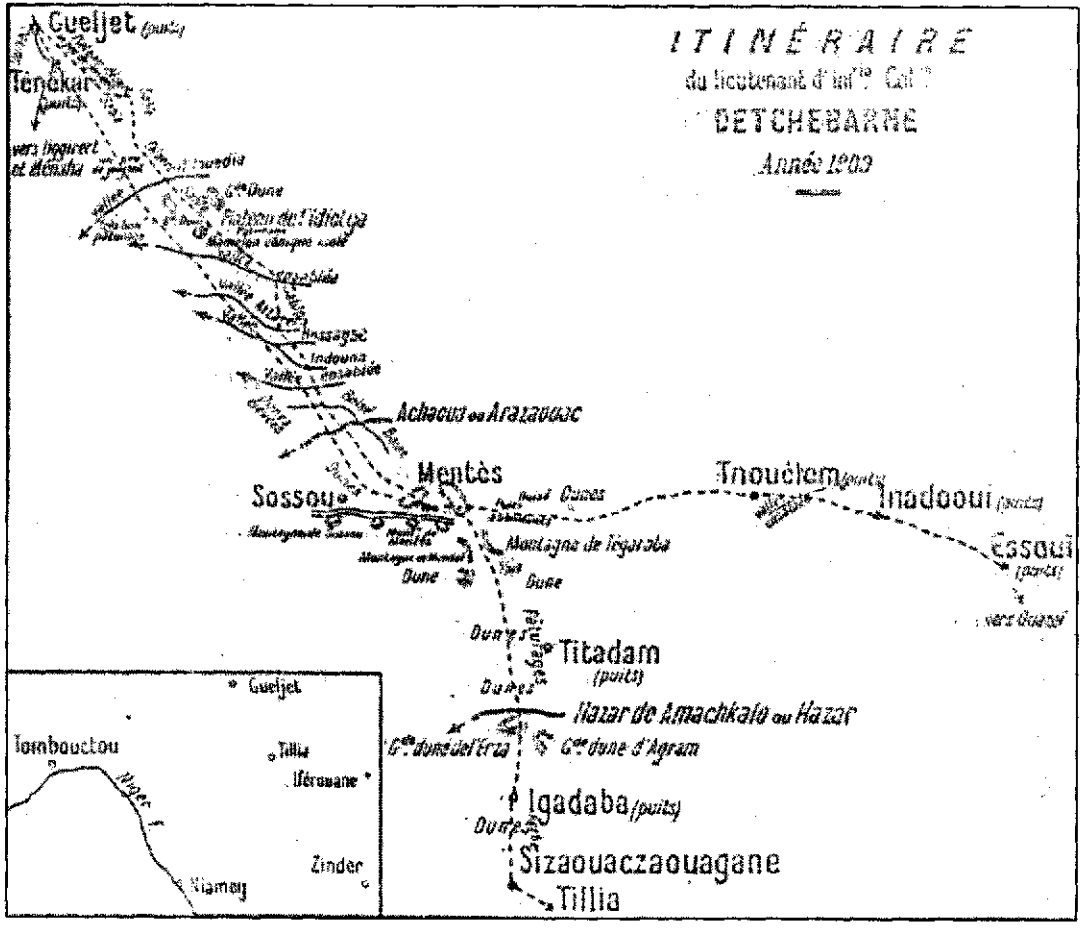
Régions complémentaires, l'Aïr et l'Azaouak sont indissociables dans l'étude des unités montées qui ont été appelées à agir, indifféremment dans l'une ou l'autre.

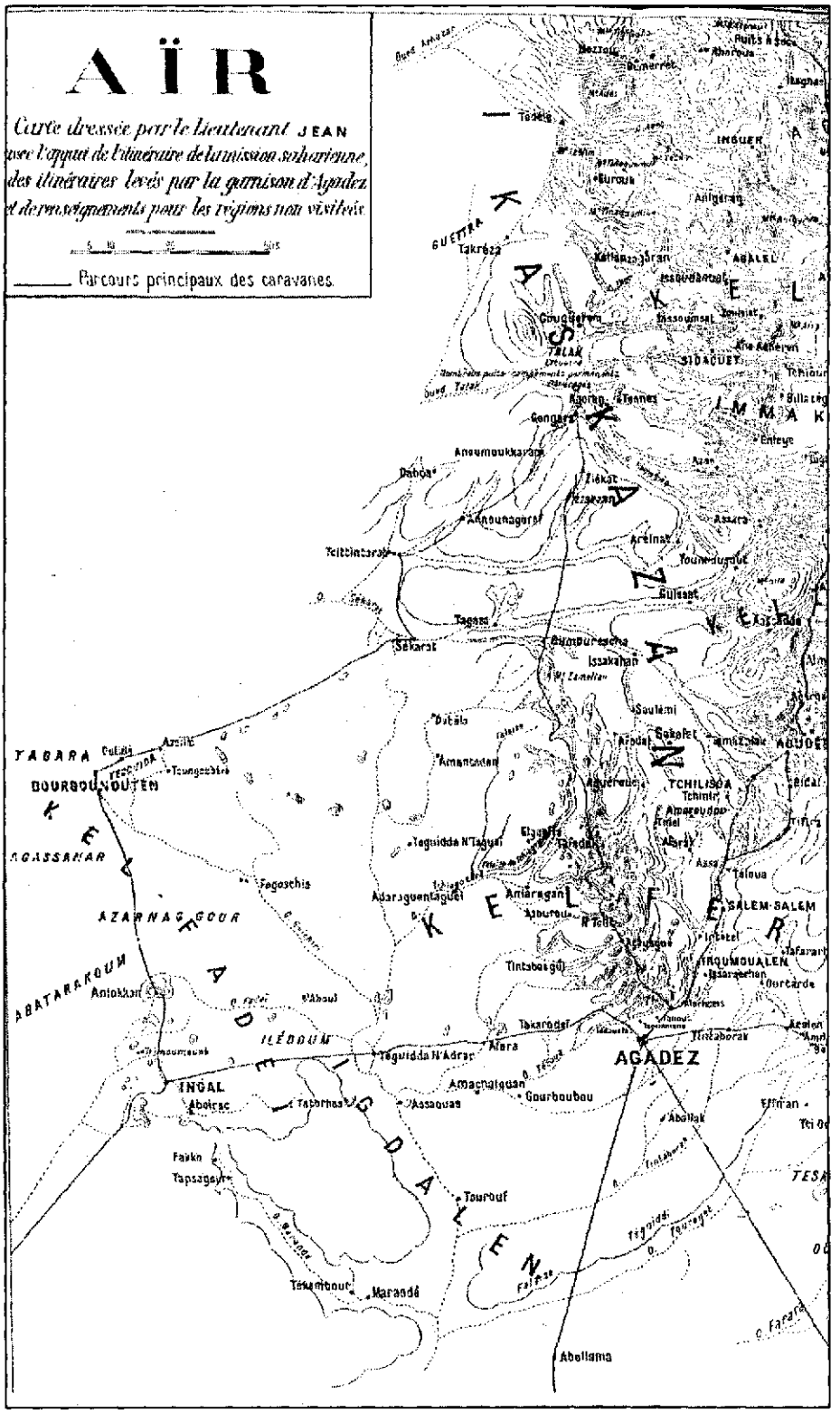
Après l'occupation d'Agadez, la SMH 2e Cie observait un immobilisme à peu près complet, conformément aux ordres reçus. Ce comportement

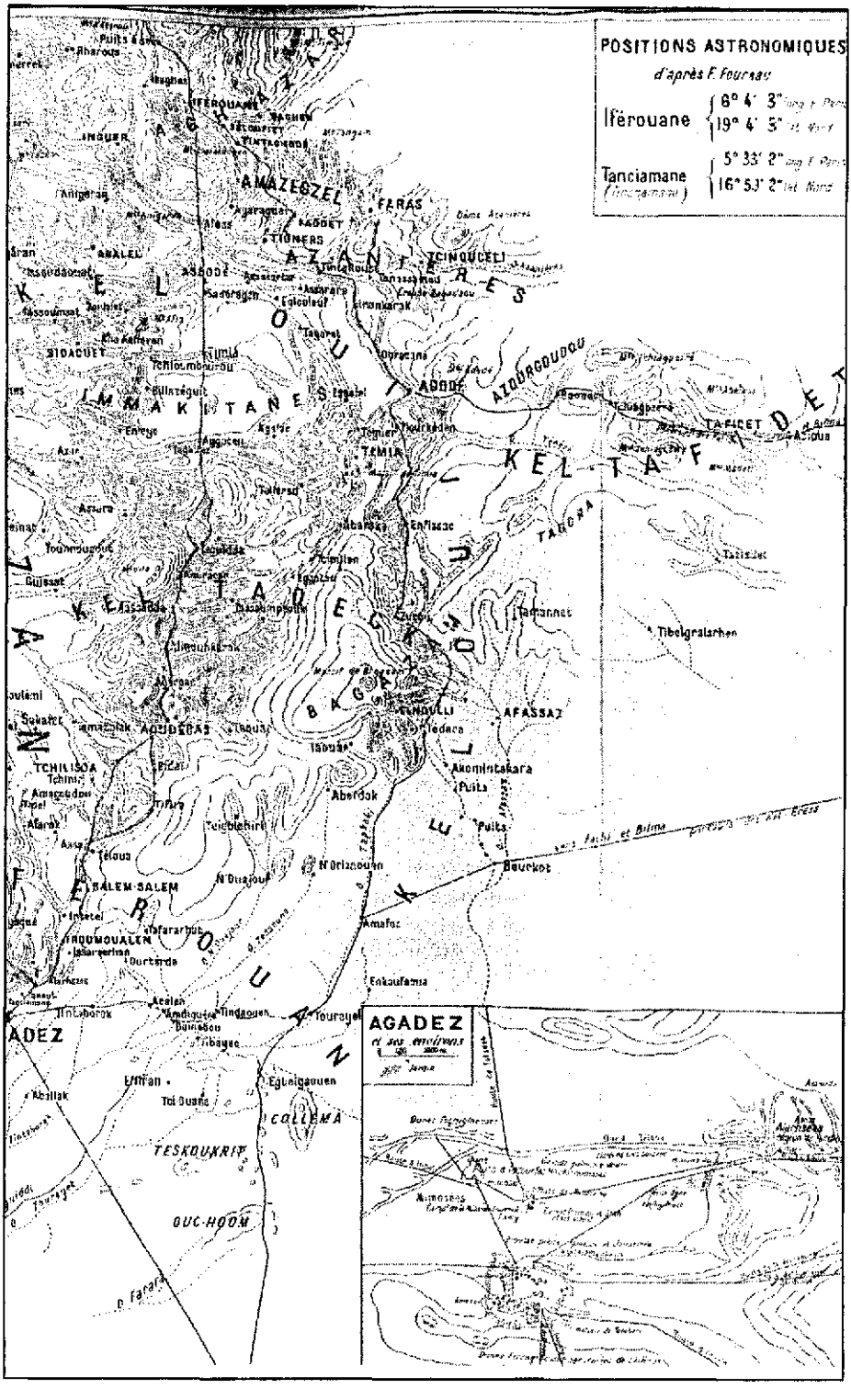
timoré ne donnait que de mauvais résultats. La plupart des tribus reprenaient leurs mauvaises habitudes. Aussi en avril 1907, le chef de bataillon Bétrix, commandant la région de Zinder, réagissait en installant le premier commandant de cercle à Agadez, le capitaine Posth, et entreprenait avec l'unité méhariste une vaste tournée dans la région de l'Iharzer, à l'ouest de l'Aïr. Il relevait de leurs fonctions les chefs des Kel-Férouan et des Kel-Fadey ; il installait un poste provisoire à Teguidda N'Tessoumt, qui détachait une équipe de tirailleurs jusqu'en juillet à In-Gal pour la récolte des dattes.

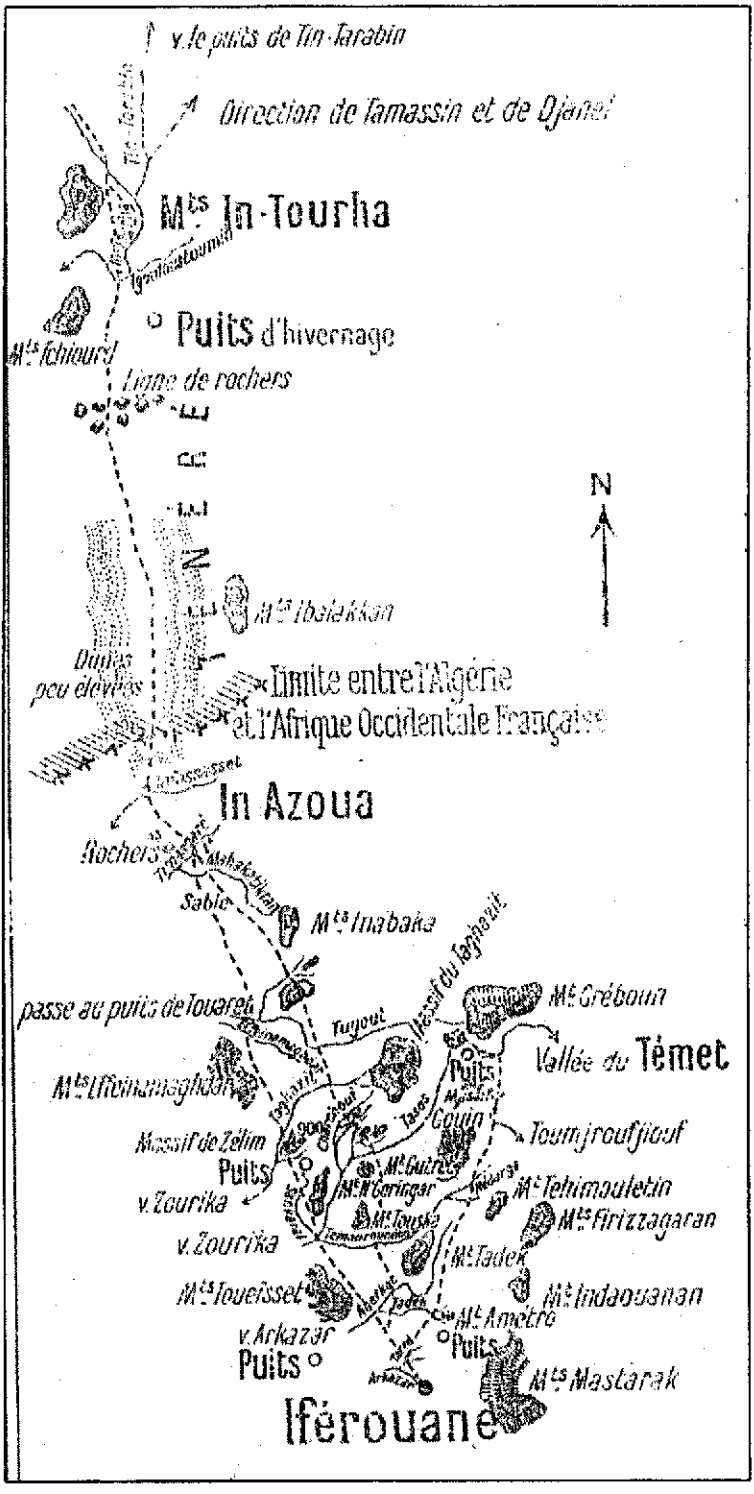
En juillet 1907, la SMH 2e Cie était appelée hors du cercle pour entreprendre, avec la SMH de Gao et la SMH 4e Cie de Tahoua, une démonstration de force chez les Oulliminden. Elles se rejoignirent le 5 août à Ténakar. La SMH 2e Cie était de retour à Agadez le 11 septembre avec la SMH 4e Cie ainsi que le commandant de cercle de Tahoua, le capitaine Laforgue, venu assister à la *sansani*. Le chef de bataillon Bétrix y était arrivé depuis quelques jours ; la première mesure qu'il avait prise, avait été de destituer le sultan d'Agadez, Osman Mikililan qu'il avait remplacé par Ibrahim Dassouki. Le 15 septembre 1907, avait lieu la sansani à laquelle refusèrent d'assister les Kel-Fadey, les Kel-Gharous, les Kel-Hoggar, marquant ainsi, après les nombreux pillages qu'ils avaient commis, leur volonté de remettre en cause leur soumission. Devant cet exemple néfaste, le capitaine Posth effectuait une tournée de police avec une partie de la SMH 2e Cie, en y impliquant les autorités locales, le sultan d'Agadez et l'*anastafidet* des Kel-Owey. Les opérations étaient suspendues le 27 octobre 1907 afin de rencontrer à Iférouane un détachement méhariste du Tidikelt aux ordres du lieutenant Halphen qui était accompagné de l'officier interprète Pozzo di Borgo. La jonction eut lieu le 30 octobre 1907 dans la palmeraie et les deux détachements se séparaient le 2 novembre. Le capitaine Posth reprenait les opérations le 7 novembre, mais son détachement, affaibli par de nombreuses ponctions, n'était plus en mesure d'affronter la tribu des Ikaskazan, réfugiée dans les monts Taraouadji.

L'autre partie, sous le commandement du lieutenant Théral, escortait le chef de bataillon Bétrix sur Fachi ; ce dernier avait prévu avec le chef de bataillon Mouret, commandant de la région de Bilma, de se rencontrer en ce lieu à la mi-octobre et de faire acheminer le convoi de ravitaillement de Bilma par cette voie. C'était la première fois qu'une unité du TMN affrontait le Ténéré, aussi la traversée avait-elle été minutieusement préparée. Chaque tirailleur disposait de deux chameaux, l'un pour le transport de l'homme, l'autre pour l'eau, les vivres et le fourrage ; il était procédé chaque jour à la permutation des fonctions. De plus au niveau du détachement, il avait été prévu une réserve d'eau dans des tonnelets Conza.


ITINÉRAIRE
du lieutenant d'inf.e Cail.
DETCHEBARNE
Année 1903
Gueljet (puits)
Tenakar (puits)
vers Inguiret et Menaka
Achaous ou Arazavaze
Mentès
Sassou
Tnouchem (puits)
Inadooui (puits)
Essoui (puits)
vers Ouassi
Titadam (puits)
Hazar de Amachikalo ou Hazar
6e dune d'Agram
Igadaba (puits)
Sizaouaczaouagane
Tillia
Tombouctou
Niamey
Zinder


AÏR
Carte dressée par le Lieutenant JEAN
avec l'appui de l'itinéraire de la mission saharienne,
des itinéraires levés par la garnison d'Agadez
et des renseignements pour les régions non visitées
Parcours principaux des caravanes
GUETIRA
TAKRÉZA
KASSAKEL
TALAK
SIDAOUET
ABALEL
IMMAK
GANGARA
ANSOUMOUKKAROM
DANOA
TIAKAT
ANNOUNAGORAT
ARÉINAK
TAGAZA
SÉKARAT
BOURBOU-OUTEN
TAGARA
AZELIK
TCHILISSOA
AGADEZ
AGASSAKAR
AZARNAG GOUR
ABATARAKOUM
ANTOKKAN
ILÉBOUM
INGAL
ABOIRAC
TABORHAS
ASSAOUAS
GOURBOUBOU
TAKARODAT
AMACHALGUAN
TOUROUF
FAIKO
TAPSAGAYT
TÉKAMBOUT
MARANDÉ
ABELLAMA
TINQUMOULEN
SALEM-SALEM
TAFARARET
TESA


POSITIONS ASTRONOMIQUES
d'après F. Foureau
Iférouane
8° 4' 3"
19° 4' 5"
Tanciamane
5° 33' 2"
16° 53' 2"
AGADEZ
AMAZEGZEL
FERAS
TCINQUCELI
AZANIARES
KEL OUI
IMAKITANES
ABOUT
AZOURGOUDOU
TAFIDET
KEL TAFF
TEMIA
TAGORA
KEL TADEGHOI
BAGZAN
AFASSAZ
AGOUDERAS
TCHILISOA
Abardok
Puits
Bouckot
SALEM-SALEM
Amafor
Enkoufama
Touroyel
Egbalgaouen
TESKOUKRIT
OUC-HOUM
COLLEMA
Tabayee
Tchibarakaten
Tibelgralarhen
Tadamnet
Tabelkot
Afassat
Tcheloumbousou
Tcharoua
Iférouane
Ingher
Tiners
Tcinqucli
Tchi Ouane
Ufran
Tchi Ouane


v. le puits de Tin-Tarabin
Direction de Tamassin et de Djanet
Mts In-Tourha
Puits d'hivernage
Mts Tchiourcf
Ligne de rochers
N
Mts Ibalakkan
Dunes peu élevées
Limite entre l'Algérie et l'Afrique Occidentale Française
In Azoua
Rochers
Sable
Mts Inabaka
passe au puits de Touareg
Tuyaut
Mt Gréboun
Vallée du Témet
Mts Ufeinanaghan
Massif de Zélim
Puits
v. Zourika
Coum
Toumjroufjouf
Mt Tehimouletin
Mts Firizzagaran
Mt Tadek
Mts Indaouanan
Mts Touefisset
v. Arkazar
Puits
Mt Ametro
Mts Mastarak
Iférouane

Parti d'Agadez, le 29 septembre 1907, le détachement arrivait à Beurkot, le point initial, le 6 octobre d'où il ne repartait que le 10 une fois que toutes les caravanes avaient rejoint. La *taghlemt* d'automne comprenait plus de 8 000 chameaux : *c'était un spectacle superbe que de voir s'ébranler cette masse d'animaux, chargés de paille bottelée et de caisses, marchant par tribus, en silence et en ordre, guidée par le madougou Hadji Kara qui faisait le voyage depuis quinze ans* [1]. Le chef de bataillon Bétrix a fait état d'une cérémonie traditionnelle à l'entrée du Ténéré, à l'image du passage de la ligne ; elle avait pris l'aspect d'un simulacre d'attaque qui ne cessa que lorsque le commandant eut *arrosé* ses acteurs. Le 13 octobre 1907, la SMH 2e Cie passait à hauteur du seul arbre existant entre Beurkot et Fachi et cet événement était gravé sur l'écorce de l'arbre ; Le lendemain apparaissaient les premières grandes dunes, la marche s'en trouvait prolongée et le repos écourté ; le soir, il était distribué une noix de cola à chaque tirailleur afin de vaincre le sommeil. Vers le 16 octobre, au lever du soleil, surgissait au loin, très loin, la barrière bleutée des falaises de Fachi, où le détachement n'arrivait que le lendemain ; il y était attendu par le détachement de Bilma. Il s'en retournait le 21 octobre par le même itinéraire, escortant une caravane de 2 500 chameaux qui avait effectué ses achats sur place. Trois jours plus tard, les montagnes de l'Aïr se découpaient à l'horizon ; c'était le signal de la dislocation, chaque tribu rejoignait alors son campement. La SMH 2e Cie, ayant achevé sa mission de protection, rentrait alors lentement, de pâturage en pâturage, afin de faciliter la récupération de ses montures ; les pertes avaient été limitées grâce à la mise en pratique des enseignements acquis précédemment et aux conseils judicieux du *madougou*. Cette première traversée avait eu un grand retentissement parmi la population touarègue d'autant que les Imajeren, comme les Imrad, n'y participaient guère.

Dès son retour, le lieutenant Théral avec sa section méhariste, marchait sur les monts Taraouadji, où s'étaient réfugiés la plupart des dissidents irréductibles. La marche, effectuée de nuit, fut plus longue que prévue et s'acheva en plein jour, perdant ainsi tout effet de surprise ; aussi les premières recherches n'aboutissaient pas. Toutefois l'interception providentielle d'un bellah faisait découvrir le campement des insoumis qui s'enfuyaient à l'approche des tirailleurs jusqu'à un cul de sac, où ils se retranchaient.

---

[1] – Institut de France. MS 5935. *Rapport du C.B. Bétrix commandant la région de Zinder sur la tournée d'exploration Agadez-Fachi, 29 septembre au 3 novembre 1907. Kori de Tafadek 10 novembre 1907.* –

Cdt Bétrix – *Un raid au pays de la soif.* Je sais tout. LXXIV.15 mars 1911.p.231 à 238.

L'attaque était menée dans la foulée ; les dissidents perdaient 17 tués ; de nombreux chefs étaient capturés [1] ainsi qu'un troupeau de chameaux de plus de mille têtes. Le 5 janvier 1908, le lieutenant Théral était de retour à Agadez après une dernière opération dans les monts Izazan, où il avait mis au pas les Kel-Fadey irréductibles. Un détachement de la SMH 2e Cie, sous les ordres du sergent Aiguillon, était positionné provisoirement à Talarlack afin de contrôler la soumission effective des tribus récemment soumises. Un autre détachement sous le commandement du sergent Giuntina relevait la garnison de Teguidda N'Tessoumt alors qu'une escouade conduisait une partie du troupeau de la section au pâturage dans la région d'Aderbissinat.

Le fractionnement de la section méhariste ne pouvait qu'être préjudiciable à son efficacité alors qu'en même temps avait lieu la relève des personnels de commandement ; le lieutenant Dario prenait les fonctions de commandant de cercle, le lieutenant Ronjat, celles de commandant de la SMH 2e Cie. Est-ce la raison du redoublement des exactions touboues qui se révélaient particulièrement nombreuses au cours du premier semestre ? En mai 1907 la section méhariste était amenée à stationner dans le sud du massif où, fractionnée en deux demi-sections, elle nomadisait dans les koris de Tchirazari et de Tridint. Compte tenu du problème, le capitaine Dario n'en demandait pas moins la levée d'un goum touareg pour riposter aux rezzous toubous. Grâce à des efforts judicieux et persévérants il avait réussi à améliorer la situation intérieure et il se sentait désormais responsable de la sécurité des populations.

Le 16 août 1908, le chef de bataillon Mouret, commandant de région de Zinder, arrivait à Agadez pour assister à la *sansani*. Il était accueilli par la SMH 2e Cie que lui présentait le lieutenant Ronjat *dans un ordre parfait, remarquablement bien tenue, brillante dans son uniforme clair.... les méharas étaient fins, bien bosselés, le poil luisant, les cuisses pleines, légers, gracieux sous la selle targui. Le harnachement était en parfait état ; les hommes commandaient bien leur monture et paraissaient fiers de leurs progrès* [2].

En septembre, la SMH 2e Cie se portait sur Tagmeurt, où elle rencontrait, le 4 septembre 1908, le détachement du Tidikelt aux ordres du lieu-

---

[1] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi296. *Rapport n°700 du 19 décembre 1907 du C.B. Bétrix sur les opérations de police dirigées contre les dissidents d'Azbin du 8 octobre au 27 novembre 1907 : Oanella des Kel-Hoggar ; Chéfou des Ikaskazan ; Boubakar des Kel-Tadelé ; Isselou des Kel-Gharous.*

[2] – Cne Colonna de Leca – *Voyage au Sahara central.* BCAF.– RC. n°9 septembre 1909.

tenant Sigonney ; ils redescendaient ensemble sur Agadez par l'itinéraire direct. Ils y arrivaient le 9 septembre.

Ainsi allait être rassemblé à Agadès pendant une semaine le détachement français le plus important depuis la mission Foureau-Lamy. En effet, s'y trouvaient également le capitaine Martin et le médecin Chapeyron qui accompagnaient le commandant Mouret, la SMH 4e Cie du lieutenant Peignot avec son remplaçant le lieutenant Detchebarne, les capitaines Colonna de Leca, ancien commandant du cercle de Bilma et d'Adhémar, ancien commandant du cercle de N'Guigmi, rapatriables par voie anormale, qui rentraient en France en traversant l'Algérie. Ces cadres auxquels il faudrait ajouter les sous-officiers dont la liste serait trop longue à énumérer, pouvaient échanger de multiples informations et faire part de leur expérience. Au cours de cette fête le commandant de région intronisait Tagama en qualité de sultan d'Agadez.

Du 19 septembre au 12 octobre 1908, le chef de bataillon Mouret, escorté par la SMH 2e Cie, effectuait la reconnaissance du nord-est et de l'est de l'Aïr qui n'avaient jamais été parcourus jusqu'à présent. Il décidait d'y faire opérer la SMH 2e Cie afin de protéger la région contre les méfaits toubous, et d'installer un poste-grenier à Tamanet. Une partie des effectifs y était laissée alors que l'autre partie, sous le commandement du lieutenant Ronjat, escortait la caravane d'automne jusqu'à Fachi ; innovation par rapport à l'année précédente, la caravane fournissait le fourrage à l'escorte ; celle-ci regagnait l'Aïr à la fin du mois d'octobre. En décembre, le lieutenant Ronjat procédait à la reconnaissance de l'itinéraire Tamanet-Agadez.

La paix intérieure ne semblait plus poser de problème en 1909, mais la sécurité n'était pas encore acquise totalement par suite des incursions provenant du Tibesti ou du Fezzan. La situation était telle qu'un certain nombre de Touaregs étaient armés afin d'assurer la défense des confins de l'Aïr. Les partisans étaient autorisés à agir au Tibesti en représailles des exactions commises en Aïr. Aussi le commandement avait-il fait effort sur la *taghlemt* qui bénéficiait en avril et en octobre de l'escorte de la SMH 2e Cie. En avril 1909, le vétérinaire en second Boiron l'accompagnait pendant tout le trajet durant lequel le sergent indigène Toumané Traoré faisait une fois encore preuve des plus sérieuses qualités de commandement et de dévouement. En octobre 1909, il s'en fallait de quelques jours pour que la caravane, forte de 14 000 chameaux, soit attaquée par un rezzou de plus de mille Arabes et Toubous qui, à défaut, s'en prenaient à l'agglomération de Fachi.

L'insécurité, qui sévissait alors au Kaouar, nécessitait l'envoi en renfort de la SMH 2e Cie qui, aux ordres de son nouveau chef le lieutenant Gilles, arrivait le 31 décembre à Bilma. A peine arrivée, elle en repartait, le 13

janvier 1910, avec le commandant de cercle de Bilma, le capitaine Prévot, afin de châtier les Toubous du Djado qui avaient participé au rezzou sur Fachi en novembre dernier. Elle suivait la ligne des puits jusqu'à Orida ; cette année-là, les ressources en pâturage étaient maigres sur le parcours. Le commandant de cercle avait l'intention d'enlever Djaba de nuit en profitant de la lune favorable, puis au lever du jour de surprendre la population de Djado. Dans la nuit du 4 au 5 février 1910 la section attendait l'heure favorable à quelque distance de son premier objectif ; elle avait été scindée en deux groupes, chacun sous le commandement d'un officier. A l'écart du village, un feu révélait la présence d'un groupe de pillards sur lequel fonçait le lieutenant Gilles ; les Toubous s'enfuyaient précipitamment, abandonnant 2 tués et 8 fusils modèle 1874. Le déclenchement des coups de feu avait alerté les habitants de Djaba qui s'exfiltraient rapidement avant l'arrivée du groupe du capitaine Prévot ; toutefois ils laissaient sur place 6 enfants, 2 captifs ayant appartenu aux Touaregs, des fusils arabes, des lances et 41 chameaux. La marche sur Djado était infructueuse, on apprenait que les Toubous s'étaient retirés sans tarder sur Domi. Le 7 février 1910, une patrouille y était envoyée ; les cases étaient occupées et leurs occupants ouvraient le feu pour protéger leur fuite à l'arrivée des tirailleurs qui, en ripostant, blessaient mortellement l'un d'eux, mais la poursuite s'avérait impossible en raison du relief tourmenté ; elle rentrait, le 9 février 1910, à Djado. Le lendemain la SMH 2e Cie reprenait la piste de Bilma. Le froid avait été vif pendant toute la tournée ; la nuit, la température était descendue fréquemment en dessous de zéro ; le 11 février, elle avait atteint -7° ; un vent violent, qui n'avait jamais cessé de souffler, en augmentait les effets.

A son retour, la section séjournait au pâturage de Zara Tieul-Tieul jusqu'au 24 février 1910, date à laquelle elle partait de nouveau au nord pour reconnaître l'itinéraire de la *caravanière* jusqu'à Mabrous ; elle laissait toutefois au pâturage un caporal et 9 tirailleurs pour garder une quarantaine de chameaux fatigués. Le 3 mars 1910, elle atteignait son objectif puis elle faisait demi-tour pour rentrer à Aneye, le 12 mars. Elle en repartait le 19 mars 1910 pour aller au devant d'une caravane qui descendait de Mourzouk, escortée par la *gendarmerie ottomane*. Elle l'attendait dans la cuvette de Yat à partir du 21 mars. Deux jours après, à sa grande surprise, elle était rejointe par le capitaine Cottes commandant le cercle d'Agadez. Avec un détachement de 22 tirailleurs et de 25 partisans, il devait reconnaître les passages d'In Guezzan, mais sans en rendre compte au commandement, initiative qui

lui sera sévèrement reprochée [1] ; Il avait voulu, dans un premier temps assurer la couverture éloignée de la *taghlemt* sur l'axe Amgangan – Achegour. Arrivé en ce point, il avait été obligé de se rabattre sur Djado à partir d'où il escomptait revenir en Aïr ; sur son chemin, il découvrait des traces fraîches qu'il suivait, croyant avoir à faire à un rezzou ; il constatait son erreur en arrivant à Yat. Bien qu'il ne fût pas dans son cercle, il prenait à sa charge la responsabilité de la mission qui incombait à son lieutenant. Le contrôle des personnels de la caravane dégénérait en une rixe qui se soldait par la mort de 18 Toubous. Ils escortaient ensemble la caravane jusqu'à Aneye. Le capitaine Cottes rejoignait alors directement l'Aïr pendant que le lieutenant Gilles faisait un détour par Bilma. La SMH 2e Cie arrivait à Beurkot trois mois après en être partie ; le séjour avait été particulièrement éprouvant pour les montures et plus de la moitié était hors de service pour de longs mois.

Et pourtant dès le mois de juin, alors que sévissait la pleine chaleur, la section escortait sur Bilma le convoi du lieutenant Gramont. Le trajet était émaillé par une série d'incidents liés au problème de l'eau, qui retardaient notablement la progression. Elle arrivait péniblement à Fachi le 10 juin 1910, où elle attendait la venue du groupe monté d'Itchouma chargé de continuer l'escorte sur Bilma. Le retour sur Agadez, où elle arrivait le 27 juin 1910, fut difficile en raison des erreurs du guide, qui obligeaient le lieutenant Gilles à prendre à sa charge le guidage en s'aidant de sa seule boussole.

A la fin du mois, elle allait sur In Azaoua à la rencontre du chef de bataillon Colonna de Leca qui, sous la protection d'un détachement de la compagnie du Tidikelt, avait emprunté cette voie inhabituelle pour rejoindre son affectation en tant que commandant de la région de Zinder. La rencontre avait lieu à Taghazit et ils redescendaient ensemble sur Agadez.

En octobre, la SMH d'Agadez, autre appellation de la SMH 2e Cie, conjointement avec la SMH de Tahoua, participait à la protection de la *taghlemt* à laquelle s'était joint le chef de bataillon Colonna qui se rendait à Bilma avec un détachement de relève prévu pour cette garnison. Au retour elle nomadisait jusqu'à la fin de l'année dans la région d'Agadez.

Au début de 1911, la nomadisation continuait, mais dans la région d'Iférouane, dans les koris en bordure du Ténéré. Elle redescendait à Agadez pour le 18 février 1911 afin de préparer la caravane de printemps qu'elle

[1] – CAOM. Fonds AOF Mi 859.11G11. – Correspondance n°178 du 26 novembre 1910 du Gal Caudrelier commandant supérieur en AOF au gouverneur général de l'AOF.

menait durant le mois de mars jusqu'à Bilma. Au retour, elle reprenait la nomadisation au sud de l'Aïr, dans la région d'Azelick.

La précédente saison des pluies avait été mauvaise, aussi les pâturages étaient très médiocres. De plus, l'apparition d'une épidémie de variole accentuait la détérioration des conditions de vie.

En septembre, la SMH reprenait le chemin de Bilma avec une mission identique ; au retour, son chef, en fin de séjour, passait le commandement au lieutenant Laprun. La section revenait dans le sud-est de l'Aïr pour y nomadiser, tout en entreprenant des reconnaissances ou des interventions à la suite des rezzous toubous.

Les activités du détachement monté à chameau de police intérieure d'Agadez apparaissent pour la première fois au journal de marche et des opérations du bataillon de Zinder. Complété par un élément du goum d'Agadez, il reconnaissait du 4 au 23 mars 1911 le puits d'In Guezzan avec le capitaine Tonnot, le commandant de cercle. Cette reconnaissance avait souffert des fortes chaleurs et de l'absence de pâturages. A l'issue, il restait dans la région d'Iférouane pendant que la SMH cheminait vers Bilma avec la caravane d'automne. Un rezzou toubou de plus d'une centaine d'hommes, armés de fusils modèle 1874, était signalé au nord d'Iférouane ; à In Azaoua, ils avaient pillé une caravane d'Adanaren et de Kel-Owey ; dans le kori d'Iharas, ils avaient razzié un campement. Le groupe monté de police intérieure, seule unité disponible à ce moment-là, était dépêché sur les lieux à compter du 25 août 1911 ; il comprenait 20 tirailleurs et 2 auxiliaires touaregs sous le commandement de l'adjudant Doz. Sa marche était retardée par une tornade qui sévissait dans la nuit du 29 août 1911. Le 4 septembre, les partisans signalaient la présence du rezzou à Tin Kéouen. La poursuite était entamée, mais en raison du manque d'expérience d'un certain nombre de tirailleurs, l'ensemble du groupe n'avait pas été en mesure de prendre une allure plus rapide ; aussi une patrouille était constituée avec les meilleurs d'entre eux sous le commandement du sergent fourrier Rey qui réussissait malgré tout à rejoindre le rezzou. Au début de l'accrochage, le sergent indigène Nambala Keita qui s'était porté, seul, au plus près, était tué ; l'arrivée du reste du détachement provoquait la fuite des Toubous qui avaient eu le temps de s'emparer de l'arme du sergent ; toutefois ils laissaient sur le terrain 4 tués, 18 captifs, 8 chameaux, 17 bœufs, 246 chèvres. La poursuite qu'entamait le groupe, était abandonnée à Tian Kassan. Le 5 septembre, il était de retour à Iférouane, où était inhumé le sergent Nambala Keita. Le groupe monté à chameau restait dans cette région pendant toute la durée de la mission de la SMH ; il rejoignait Agadez le 10 novembre au retour de la *taghlemt*.



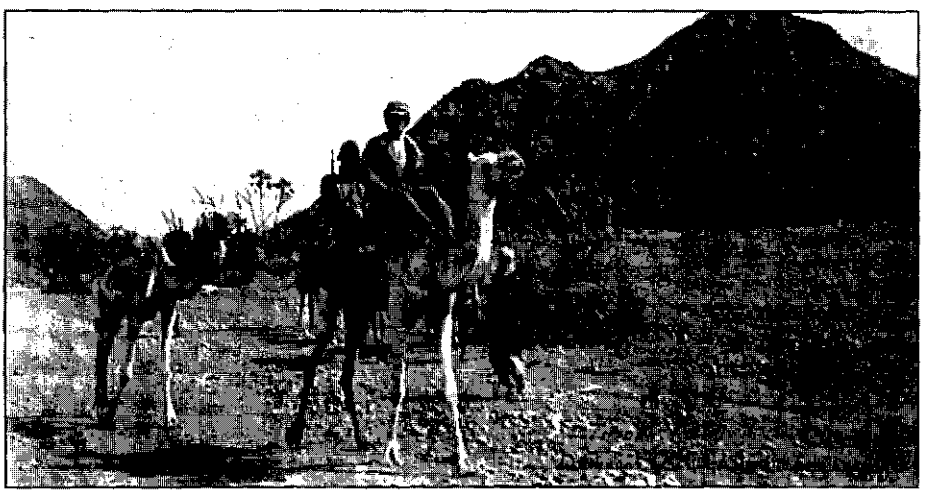
carte postale

Section d'artillerie montée à chameau du BTS 3



CHETOM – FONDS Laprun (avec l'autorisation du Musée des TDM)

Les Lts Gilles et Laprun en escorte de taghlemt – octobre 1911



CHETOM – FONDS Laprun (avec l'autorisation du Musée des TDM)

Le Lt Laprun dans la région de Tafadek – 1913

La SMH d'Agadez (ou section méhariste E de la 5e compagnie) était envoyée, en raison des nombreuses incursions touboues, au nord d'Agadez, où elle continuait ses reconnaissances. Des partisans, postés en observation au puits de Taghazit, seul point d'eau de la région, signalaient, le 19 janvier 1912, le passage d'une trentaine de Toubous armés. Le lieutenant Laprun commandant la SMH d'Agadez, qui avait été renforcée par un piquet de 4 auxiliaires touaregs, recoupait les traces du rezzou au kori de Zéline et les suivait. Il le surprenait, le 27 janvier 1912 en fin d'après-midi à Tanaetten, près de Zourika, alors qu'il venait de piller un campement à Ikoakan, au nord du Tichili [1]. Le court engagement qui s'en suivait amenait la fuite des Toubous qui abandonnaient sur le terrain un mort et la plus grande partie de leur butin. Le lieutenant Laprun entreprenait la poursuite jusqu'au mont Gréboun, mais en vain. Le 18 février 1912, arrivait à Agadez la SMH de Tahoua qui se mettait en route sur Beurkot, où elle devait être rejointe par la SMH d'Agadez afin d'assurer l'escorte de la *taghlemt* de printemps. Le 23 juin 1912, arrivait à Agadez la seconde équipe de la commission d'étude du chemin de fer transafricain qui était composée du capitaine Niéger, du capitaine Cortier (I. C.), et du lieutenant Laibe (Art. C.) ; elle était escortée par des méharistes algériens. Après s'être ravitaillée, elle repartait vers N'Guigmi, sous la protection d'une escouade de la SMH d'Agadez aux ordres du sergent Petit-Marie, jusqu'à Goulouski.

Pour la deuxième année consécutive, la saison des pluies avait été mauvaise ; tardives, les précipitations avaient été inégalement réparties, abondantes au sud, à l'ouest et au centre de l'Aïr, elles avaient été pratiquement nulles aux environs d'Agadez, ainsi qu'au nord et à l'est du massif

Pourtant la *taghlemt* était plus nombreuse, 23 000 chameaux avaient été recensés ; les effectifs continuaient de croître d'année en année, signe manifeste de paix revenue. Comme à l'accoutumée, la SMH d'Agadez l'escortait, laissant son échelon pâturage autour de la mare d'Aderbissinat. Au retour, elle allait au puits de Tamanet à partir duquel le lieutenant Laprun exécutait, du 22 au 23 novembre 1912, la reconnaissance d'Ajioua, kori en bordure du Ténéré. Il y relevait les traces d'un rezzou qui, profitant de l'absence de la section méhariste, y avait enlevé une centaine de chameaux, un mois auparavant.

Le groupe monté de police intérieure du cercle avait été renforcé d'une quinzaine de goumiers. Pendant la caravane du printemps 1912, il se trouvait en nomadisation dans la région d'Iférouane, sous le commandement

[1] – Le Tichili est le prolongement de la plaine du Talak à 90 km au sud-ouest d'Iférouane.

du lieutenant Drouet prenant à son compte la mission de la SMH. A la fin de mars 1912, un petit rezzou toubou enlevait, près d'Arlit, 5 femmes et enfants, 6 chameaux aux Kel-Tadélé. Aussitôt la nouvelle connue, le lieutenant envoyait 6 goumiers à la poursuite des razzieurs qu'ils rejoignaient vers Zourika et forçaient à abandonner leurs prises. Du 1er au 30 septembre 1912, le groupe monté effectuait, à la frontière septentrionale du Niger, la reconnaissance des puits d'In Guezzan et d'In Azaoua. Ce mouvement de bascule, répété à chaque *taghlemt* prouvait qu'il pouvait avoir un rôle autre que celui de police.

Les événements montraient que le système d'observation mis en place pour signaler les infiltrations touboues était efficace, ce qui était loin d'être le cas pour l'intervention des unités montées dont les résultats n'étaient guère probants ; au mieux, elles réussissaient à faire lâcher leurs proies aux razzieurs. Il faut reconnaître qu'elles ne pouvaient lutter face à la rapidité des Toubous, aussi la poursuite était laissée aux seuls auxiliaires, goumiers ou partisans, rarement coiffés d'un cadre européen ou indigène ; leur action était, dans la majeure partie des cas, peu probante. Le commandant du territoire s'en étonnait *il est inadmissible que les forces auxiliaires ne puissent atteindre les rezzous... ou bien ces forces sont un bluff*[1]. Le commandant de cercle, le capitaine Dario estimait, quant à lui, qu'il était nécessaire d'adopter une politique plus offensive sous la forme de contre-rezzous. Son chef rétorquait que *les résultats négatifs obtenus étaient le fait d'un mauvais emploi.* Au delà de la polémique, reconnaissons que la zone d'action était démesurée, que les moyens étaient réduits et qu'ils n'avaient pas toute l'efficacité requise. De plus, la priorité donnée à la protection de la *taghlemt*, moteur de l'économie régionale, faisait qu'en l'absence de la section méhariste, la sécurité de l'Aïr était assurée par le seul groupe monté à chameau de police intérieure qui n'avait pas les moyens d'assumer une telle mission ; d'ailleurs les Toubous profitaient fort opportunément de cette situation.

Après avoir nomadisé jusqu'en mai 1913 dans la région de Tougoubou, la SMH d'Agadez continuait dans celle d'In-Gal, où elle retrouvait son échelon pâturage ; puis, en juillet 1913, elle gagnait l'est de l'Aïr, nomadisant sur l'axe Tamanet-Iférouane alors que son échelon pâturage rejoignait la région d'Aderbissinat. Il semblerait que cette région soit devenue le pâturage attitré de la section méhariste d'Agadez. En août 1913, elle se portait sur la périphérie orientale du massif de Tokolokouzet. C'est au cours de cette période qu'elle envoyait une patrouille d'auxiliaires et de partisans, comman-

[1] – AN. Niger. Cercle d'Agadez 2.2.8. Rapport politique mars 1912.

dée par le sergent indigène Tiécouré Traoré, intercepter un rezzou toubou qui avait été dévoilé dans la région d'Agamgam par des partisans Kel-Owey ayant à leur tête Ag Hoala Foua ; elle le détruisait presque entièrement ; seuls 4 hommes sur 16 réussissaient à s'enfuir après avoir laissé dans ses mains tous leurs chameaux, armes et bagages. La SMH revenait au début de septembre à Agadez afin de préparer la caravane d'automne ; le lieutenant Léonard en prenait le commandement. Elle escortait, du 24 au 30 octobre 1913, sur l'itinéraire Beurkot-Fachi, la *taghlemt* ainsi qu'une partie de la colonne du Tibesti dont le regroupement était prévu à Bilma. A son retour, elle restait à Agadez durant le mois de décembre.

Pendant que la section méhariste réalisait la protection de la caravane, le groupe monté d'Agadez sous le commandement du lieutenant Sériot s'était porté dans la région d'Iférouane. En décembre 1913, il tenait en échec un rezzou toubou à Touaret, mais au cours de l'engagement étaient tués trois goumiers qui étaient venus renforcer le groupe.

La saison des pluies avait été une nouvelle fois mauvaise, non seulement dans l'Aïr, mais aussi dans les régions périphériques, Damergou et Haoussa, greniers des populations touarègues. Les récoltes avaient été très déficitaires et le ravitaillement de l'Aïr était devenu très aléatoire ; la disette commençait à faire sentir ses effets ; corollaire, il s'en suivait une recrudescence de vols. Le sultan d'Agadez avait été chargé d'une tournée auprès des populations sédentaires afin qu'elles se montrent plus généreuses. La famine atteignait son paroxysme au cours du second trimestre de l'année 1914 et provoquait une migration massive vers les régions moins touchées ; il ne restait pratiquement plus personne au nord d'Agadez. Les Touaregs la supportaient avec fatalisme. Il faut noter, toutefois, le comportement exemplaire de Tagama, le sultan d'Agadez, qui, en raison de son dévouement, passa à la postérité dans le calendrier traditionnel ; l'année 1914 est devenue *Younwa Tagama*. Cette situation n'avait pas été sans répercussion sur la politique et l'administration du cercle. Mais, cette année-là les pluies redevenaient normales et, dès leur début, les populations remontaient dans le massif ; la situation s'améliorait notablement avec la réalisation de bonnes récoltes. Toutefois la *taghlemt* était moins importante que les années précédentes : à peine 10 000 chameaux. Cette baisse est certes à mettre sur le compte de la sécheresse, mais elle résultait pour l'essentiel des réquisitions exercées pour assurer le ravitaillement du Tibesti, cause qui provoquait un profond mécontentement des populations [1].

[1] – Jean-Louis Dufour. *La révolte de l'Aïr. 1916-17.* CEHS,1987 p.60. *« chaque réquisition est en fait une spoliation et ressentie comme telle et cela entraîne un mécontentement chaque jour amplifié. »*

Cette famine a eu pour conséquence la multiplication des rezzous en provenance du Tibesti, où la situation alimentaire était encore plus difficile. L'un d'entre eux s'attaquait même à la *taghlemt*, enlevant 132 chameaux à des caravaniers Kel-Owey qui, malgré les consignes, s'étaient attardés à Fachi et ne bénéficiaient plus, de ce fait, de la protection de la section méhariste. C'est la raison pour laquelle un détachement de goumiers sous l'autorité du chef Kel-Owey Foua, qui rentrait du Tibesti, était chargé de veiller au retour des Kel-Owey dans leurs campements, en couvrant à l'est des Baguezan la zone Tamanet-Tibernit.

Le goum touareg d'Agadez semble avoir trouvé, cette année-là, une réelle efficacité sous le commandement de l'adjudant Pfaff ; le 13 décembre 1914, il poursuivait un rezzou toubou dans la région d'Assodé. Le 24 décembre, il en interceptait un autre dans la région d'Iférouane, lui tuant un homme, en blessant deux autres et récupérant 4 fusils, 1 revolver ainsi que 3 chameaux. Devant un tel résultat, on envisageait la mise sur pied d'un goum touareg, sous le commandement d'un sous-officier européen, pour défendre l'est de l'Abzin pendant la reconnaissance de la section méhariste à In-Azaoua.

En 1915, du moins au cours du premier semestre, comme d'ailleurs l'année précédente, il n'est fait mention nulle part d'une activité quelconque de la SMH ; était-elle en sommeil en raison de la guerre en Europe, ou agissait-elle en dehors de sa zone ? Une seule constatation, la recrudescence des incursions touboues qui n'ont cessé de tourmenter la tranquillité du cercle, malgré l'occupation du Djado comme du Tibesti ; en février 1915, les Toubous s'attaquaient au courrier de Bilma ; en mars 1915, ils razziaient les chameaux des Albow Datanes. Seuls les goumiers, du moins jusqu'à leur dissolution, tentaient de s'y opposer.

Il faut attendre le rapport politique du troisième trimestre 1915 pour voir réapparaître la SMH d'Agadez lancée à la poursuite des déserteurs du goum touareg. En outre, le seul fait marquant a été le combat de Tiezolen ; le 10 septembre 1915, la section méhariste d'Agadez, sous le commandement du capitaine Maffre, surprenait à ce puits un rezzou toubou de 45 fusils qui, au moment de l'intervention, commençait à s'en prendre aux Touaregs mâles, 7 avaient déjà été exécutés. Elle tuait 7 agresseurs et reprenait 15 femmes et enfants ainsi que 400 chameaux. La poursuite qui s'ensuivait durait plus de trois jours sans résultat.

*

* *

Le 12 juillet 1907, le lieutenant Peignot, à la tête de la section méhariste de Tahoua (SMH 4e Cie) quittait cette localité pour se rendre à Tenekar, où devaient se rejoindre la SMH de Gao, escortant le capitaine Pasquier commandant le cercle de Gao, ainsi que la SMH d'Agadez ; cette démonstration de force avait pour but d'impressionner les Oulliminden et plus particulièrement leur chef Firhoun. La section, qui comprenait deux sous-officiers, l'adjudant Tribout et le sergent indigène Diara, était forte de 48 tirailleurs et de 128 chameaux.

Le 20 juillet 1907, la section faisait l'abreuvoir à Zigaouac-Zaouagane avant d'entreprendre la grande traversée sur Tenekar, jamais réalisée jusqu'à présent et estimée à plus de 300 kilomètres. L'adjudant Tribout était atteint de dysenterie, mais il refusait énergiquement de se laisser évacuer. Son état empirait les jours suivants ; le 22 juillet, il était de plus en plus mal ; à la halte méridienne, son lieutenant lui faisait absorber la dernière boîte de lait en sa possession. Profitant de l'absence momentanée de son chef, l'intéressé mettait fin à ses jours ; il n'avait pas supporté d'être devenu un poids mort qui entravait la marche de la section.... Paix à son âme et saluons son geste ; après une brève cérémonie, il était enseveli enroulé dans sa couverture, sur laquelle avait été déposé un modeste pavillon tricolore [1].

Cet incident, plus que fâcheux, n'avait pas été sans répercussion sur le moral des tirailleurs. De plus, les réserves d'eau étaient presque épuisées, ce qui incitait les guides à demander de faire demi-tour. Le 23 juillet 1907, le lieutenant s'y résignait. En cours de route, la section recoupait les traces de plus d'une centaine de chameaux que les guides attribuaient au rezzou Hammami, vraisemblablement en route vers les campements des Oulliminden. Profitant de l'obscurité, l'un des guides s'éclipsait, le second essayait de le suivre, mais sans succès. Le lieutenant arrêtait son unité vers 23 h 30 et installait son bivouac sur le versant d'une dune. Aux environs d'une heure du matin, l'approche d'une cinquantaine de chameaux déclenchait l'alerte ; le lieutenant Peignot rassemblait aussitôt trois escouades et se portait à leur rencontre ; après les sommations d'usage, il faisait ouvrir le feu ; les Touaregs s'enfuyaient précipitamment laissant sur le sable un mort et deux blessés. Le 25 juillet 1907, la section était de retour à Zigaouac-Zaouagane, où, après deux jours de repos, elle reprenait la piste en direction du nord, le 28 juillet, après avoir recruté de nouveaux guides. Elle atteignait Tenekar le 5 août 1907, mais le puits comme la mare étaient à sec ; aussi le lieutenant rebroussait chemin jusqu'à Algalam-Galam, où *l'eau et la verdure abon-*

[1] – AN. Niger. Cercle de Tahoua. 17.6.11. – Lt Peignot *Journal de marche de la campagne d'été* (Tahoua 11 septembre 1907).

daient ; il y recevait un courrier du capitaine Pasquier lui annonçant qu'il ne serait pas au rendez-vous avant le 15 août, et un autre du lieutenant Théral, commandant la SMH d'Agadez, lui spécifiant qu'il était arrivé à Sissouar, 25 kilomètres plus au sud. Le 7 août, il le rejoignait et ils stationnaient ensemble jusqu'au 15 août. A cette date, les deux sections méharistes se portaient sur Tenekar qui avait bénéficié, entre temps, d'une pluie abondante : *la mare était maintenant couverte de deux mètres d'eau*. Elles restaient en compagnie du capitaine Pasquier et de la SMH de Gao jusqu'au 18 août ; elles repartaient ensemble jusqu'à Atham, point à partir duquel chacune de deux sections rejoignait son point d'attache. La SMH 4e Cie arrivait à Tahoua le 31 août 1907, après avoir parcouru 1066 kilomètres en cinquante jours dans une zone pratiquement inconnue des Français.

A l'occasion de la *sansani,* le capitaine Laforgue, commandant du cercle de Tahoua, avait été convoqué à Agadez par le chef de bataillon Mouret, commandant la région, afin de régler un certain nombre de litiges en cours entre nomades de son cercle et Kel-Aïr. Il quittait Tahoua sans attendre le retour du lieutenant Peignot, escorté par un petit détachement de tirailleurs méharistes et (pour la première fois mentionné par écrit) de 5 auxiliaires touaregs, sous le commandement du sergent Aiguillon. Le 3 septembre 1907, il était à In-Gal, ayant rencontré sur son itinéraire de nombreuses mares d'hivernage ; il entrait en contact avec les chefs Oulliminden et Kel-Gress. Le 5 septembre, il voyait passer la section méhariste du lieutenant Théral qui revenait de Tenekar. Le 10 septembre 1907, il continuait sa route sur Agadez, où il profitait de la présence des chefs de tribus réunis à l'occasion de la *sansani*, pour régler les problèmes existants entre ses ressortissants et les Kel-Aïr. La maladie l'empêchait de participer à l'escorte de la *taghlemt*, mission qu'il confiait au sergent Aiguillon. Toujours alité, il quittait Agadez le 17 octobre pour Tahoua, sur un *kiki* sorte de bât utilisé par les femmes Kel-Gress. Il arrivait à Tahoua le 30 octobre, sa santé s'étant très vite améliorée.

Le détachement du sergent Aiguillon, quant à lui, participait à de nombreuses opérations de police avec la SMH 2e Cie après l'escorte de la caravane. Il partait d'Agadez le 21 novembre 1907, escortant le chef de bataillon Bétrix qui se rendait à Tahoua.

La section méhariste, après quelques jours de repos, repartait pour nomadiser dans l'Azaouak avec la moitié de ses effectifs. Le lieutenant Peignot s'était fait accompagner par Ismaghel, le chef des Kel-Dinnik, accompagné de 5 auxiliaires, afin de régler les problèmes. Avec l'aide du Tambari, il arrêtait un bandit qui s'était échappé d'Agadez, ainsi que deux agresseurs d'un courrier de Tahoua à Agadez. Cette tournée révélait la duplicité de Rezzi, l'éternel rival de l'actuel aménokal, qui, tout en faisant de grandes

protestations de soumission, demeurait un adversaire résolu de la solution choisie. La section revenait à Tahoua le 5 janvier 1908.

Jusqu'en avril de l'année 1908, la SMH 4e Cie nomadisait dans sa zone d'action, en janvier sur la piste Tahoua-Ménaka, en février dans l'ouest de l'Azaouak, en mars au nord de Tahoua, en avril à l'est du cercle ; particularité de cette tournée, le lieutenant Peignot y percevait l'impôt, ce qui prouverait que le chef de la section méhariste pouvait avoir également des fonctions administratives. En mai, elle se rendait à la mare d'Aderanboukan.

Au mois d'août 1908, la section méhariste de Tahoua était chargée de la surveillance de la cure salée dans la région de Teguidda N'Tessoumt, où elle devait en même temps constituer la réserve opérationnelle du commandant de région ; elle se composait du lieutenant Peignot, du sergent Desmettre, 2 sergents indigènes, 59 tirailleurs, 1 interprète, 190 chameaux. Le 1er août, elle se dirigeait sur In-Gal, où elle séjournait du 12 au 16 août. Le 19, elle atteignait Teguidda N'Taguey (Teguidda N'Tagaït), où une partie de ses montures pâturaient jusqu'au 25 août. Le lendemain elle était à Adeï-Antaguey (Ader N'Tagaït), où elle était rejointe par le lieutenant Detchebarne, désigné pour prendre le commandement de la section méhariste en remplacement du lieutenant Peignot rapatriable. Le capitaine Colonna, avec lequel partira vers l'Algérie le lieutenant Peignot, constatait que *le lieutenant avait pendant une année entière passée à la section montée de Tahoua, obtenu des résultats à tous les points de vue excellents. Ses chameaux étaient en général fort beaux, mais un peu maigres, cela était dû au service qui leur avait été imposé.* Deux jours plus tard, avec une partie de sa section, l'autre continuant d'assurer la mission initiale, le lieutenant Peignot rejoignait le chef de bataillon Mouret qu'il escortait. Le 10 septembre, il rencontrait le détachement de la compagnie du Tidikelt qu'il accompagnait jusqu'à Agadez, où il assistait à la *sansani* afin de régler le contentieux concernant les nomades de son cercle. Le 11 septembre, le lieutenant Detchebarne prenait les fonctions de chef de la section méhariste de la 4e Cie. La section séjournait de nouveau à Teguidda N'Tessoumt en réserve du commandant de territoire, profitant de cette période, où elle n'a pas été sollicitée pour faire pâturer ses chameaux et instruire les tirailleurs tous les jours, de 6 h à 7 h 30 exercice, de 16 h à 17 h théorie sur le français. A compter du 14 octobre, elle regagnait Tahoua, où elle arrivait le 30 octobre au matin ; malgré tous les soins prodigués aux chameaux, treize étaient morts durant cette période.

Aux ordres du lieutenant Detchebarne, la SMH 4e Cie, dont l'effectif correspondait à une demi-section, commençait au début du mois de février 1909 une tournée de recensement dans la région habitée par les Oulliminden et les Almoussakaré, au nord-est du cercle. Arrivée le 6 mars au puits d'Es-Saoui, elle se portait sur Mentès (Mantès) afin de reconnaître la piste Tillia-

Gueljet ; comme ce dernier nom revenait souvent dans la geste nomade, il convenait d'en préciser les caractéristiques. Elle rejoignait Mantès, où elle découvrait l'existence d'une grande mare, vestige de l'hivernage, fréquentée par des Arabes chasseurs d'autruche. Continuant sa progression, elle coupait de nombreuses vallées, sensiblement parallèles, dont les fonds s'ensablaient de plus en plus ; la plus importante portait le nom d'Azaouak, que le lieutenant Detchebarne reconnaissait comme le lit fossile d'un ancien fleuve, vraisemblablement le bras oriental du Niger, en quoi l'avenir lui donnera raison. Le fond était souvent parsemé de touffes d'affazo [1], pâture des gazelles qui s'enfuyaient au plus loin dès que la section approchait. A la dernière vallée, dénommée Attarera, succédait un vaste plateau dénudé, où rien n'arrêtait la vue ; brusquement l'avant-garde signalait l'approche d'hommes armés ; aussitôt la section prenait la formation de combat, mais rapidement on s'apercevait qu'il ne s'agissait que d'une caravane d'honnêtes commerçants. Toutefois, l'armement était là pour rappeler que l'insécurité existait au désert. La marche reprenait son cours ; après 60 kilomètres sans attrait, la section débouchait à Gueljet (Gelgiet). La cuvette, dont le rebord méridional était à peine marqué, était large et peu profonde ; ses deux puits avaient été creusés dans la partie septentrionale ; le paysage que venait de découvrir le lieutenant était loin, très loin de la description idyllique qu'en faisaient les nomades. Une tribu touarègue y séjournait pourtant fréquemment pour faire paître ses troupeaux. La section y découvrait avec surprise la présence d'un détachement de la compagnie du Tidikelt ; composé de 28 Chaamba sous les ordres du maréchal des logis Hemet ben Diep, il attendait le retour de son chef, le lieutenant Sigonney, qui entreprenait la reconnaissance de la région. Au retour elle passait par Tenekar (Tenekert) qui, pendant longtemps, avait été un puits connu des seuls bandits. Son ouverture qui avait la forme d'un carré de 40 cm de côté, était recouverte d'une dalle, dissimulée par le sable. Le lieutenant Detchebarne avait révélé ainsi l'existence d'une piste traditionnellement empruntée par les Kel-Hoggar, qui venaient s'approvisionner en grain sur les marchés du sud en passant par Tin Zaouaten ; cet itinéraire n'avait pas été décelé l'année précédente.

Au retour, la SMH 4e Cie continuait la mission de recensement dans l'Azaouak ; elle devait y rencontrer la section méhariste de Ménaka avec laquelle elle procédait à la détermination des limites administratives des cercles de Gao et de Madaoua [2] ; elle était de retour à Tahoua le 2 mai 1909.

---

[1] – Afazo : mot tamacheq pour désigner le *Panicum turgidum*, herbe qui pousse en grosses touffes – gomchi ou goumsi (toubou) – m'rokba (arabe).

[2] – En 1909 Tahoua cessait d'être le chef-lieu du cercle, il était remplacé en cette qualité par Madaoua.

Elle en repartait au début du mois de juillet 1909 et séjournait du 12 au 16 juillet à Yamama, où il était procédé à une saignée préventive des montures. A partir du 18 juillet, elle montait sur Teguidda N'Tessoumt pour la cure salée, profitant ainsi de ses bienfaits tout en assurant sa sécurité. Elle rentrait à Tahoua à la fin du mois d'août afin de se mettre en condition pour un départ prochain sur l'Aïr.

Laissant une partie de ses chameaux au pâturage, la SMH 4e Cie quittait Tahoua le 11 septembre 1909, forte de 51 tirailleurs méharistes, de 81 chameaux, sous le commandement du lieutenant Detchebarne, secondé par le sergent Ottavi. Le 19 septembre 1909, elle était à In-Gal, quatre jours après à Agadez, d'où elle repartait le 1er octobre afin d'assurer la protection de l'Aïr en l'absence de la SMH 2e Cie. Elle rejoignait, le 12 octobre 1909, la localité d'Iférouane, à partir de laquelle elle effectuait de nombreuses patrouilles dans la région, en particulier au puits de Témet.

Elle recevait alors la mission d'escorter jusqu'à la frontière algérienne une caravane de près de 700 chameaux, chargés de cuir et de plumes d'autruche, qui se rendait jusqu'à Ghat. Laissant une partie de ses effectifs sous le commandement du sergent Ottavi poursuivre la mission initiale, le lieutenant Detchebarne partait le 9 novembre 1909 avec un détachement de 25 tirailleurs assurer l'escorte. Le trajet jusqu'à In Azaoua, atteint le quatrième jour, n'avait pas posé de problème. Là, les commerçants faisaient état de la présence d'un rezzou dans la région et refusaient de continuer seuls. Cédant à leur sollicitation, estimant par ailleurs qu'il répondait à l'esprit de la mission, le lieutenant décidait de continuer en territoire algérien, à la grande satisfaction des Arabes. Il abordait un Ténéré *désert absolu* qui s'étendait jusqu'aux contreforts du massif du Hoggar. La rigueur des conditions climatiques aggravait la difficulté du parcours ; la température très basse, à laquelle s'ajoutait un vent violent et glacial, rendait la marche éprouvante et épuisait les chameaux. La section atteignait enfin l'In Tourha dont le relief montagneux était visible depuis longtemps ; dans la dépression, au pied de la montagne, subsistaient encore des puits d'hivernage. La section était maintenant à cent kilomètres de Tin Tarabin, où se trouvaient les premiers éléments algériens du capitaine Niéger. Aucune autre unité du Niger n'avait encore pénétré aussi loin en Algérie mais, compte tenu de la fatigue de ses montures, le lieutenant, la mort dans l'âme, préférait faire demi-tour le 22 novembre 1909. Pour rejoindre Iférouane, il faisait prendre une piste plus à l'ouest à partir d'In Azaoua. Au retour, il assurait l'escorte du chef de bataillon Mouret en tournée dans la région, puis il rejoignait Iférouane, le dernier jour de l'année, afin de continuer la protection des confins.

Au début de l'année 1910, la SMH 4e Cie était toujours dans l'Aïr, plus précisément près d'Iférouane, au pâturage d'Agarous, d'où elle effec-

tuait la protection de la lisière septentrionale de l'Aïr. Elle remplaçait ainsi la SMH 2e Cie qui agissait au profit du commandant de cercle de Bilma. Elle y séjournait jusqu'au 4 février 1910. Cette période avait été marquée par une recrudescence de maladies qui avaient provoqué de nombreuses indisponibilités. Elle se déplaçait ensuite sur Tissalatin, où elle demeurait jusqu'au 8 mars 1910 ; le vent n'avait cessé de souffler, soulevant constamment la poussière, nimbant en permanence le relief d'un voile opaque. Chargée de la protection de la *taghlemt*, elle gagnait Beurkot le 9 mars 1910, où elle attendait jusqu'au 12 mars le rassemblement de la caravane. Elle était rejointe par le sergent Pfaff, nouvel affecté en remplacement du sergent Ottavi, rapatriable, qui rentrait sur Tahoua en convoyant 72 chameaux destinés au pâturage. Outre la protection de la *taghlemt*, elle renforçait l'escorte du capitaine Cottes, commandant le cercle d'Agadez, d'un sergent indigène et de 7 tirailleurs. La section, en même temps que la *taghlemt*, escortait le convoi de Bilma dont faisait partie le nouveau commandant de cercle de Bilma, le capitaine Lorin ; elle arrivait à Fachi, où se trouvait déjà le détachement de Bilma aux ordres du lieutenant de Frayssinet. Elle attendait qu'une partie de la caravane ait chargé le sel de Fachi avant de repartir sur Beurkot, où elle arrivait le 28 mars 1910 ; elle y restait trois jours afin de permettre l'écoulement du trafic.

Elle repartait alors sur Agadez jusqu'au 29 avril 1910 et elle revenait à Tahoua le 14 mai 1910, après une absence prolongée de près de neuf mois ; le retour, quoique lent, avait été très pénible en raison de la forte chaleur. Mais à peine arrivée, elle était mise à contribution afin de contrer un soulèvement de Kel-Gress ; le renseignement se révélait erroné. Toutefois, la section avait couvert plus de 120 kilomètres en moins de 30 heures en pure perte. Aussi, les deux mois qui suivaient étaient-ils consacrés à la remise en condition.

Le 23 août 1910, la SMH 4e Cie, forte de 54 tirailleurs aux ordres du lieutenant Gautier, secondé du sergent Pfaff, partait une nouvelle fois pour l'Aïr afin d'assurer l'escorte de la *taghlemt*. Le 5 octobre 1910, elle quittait Beurkot ; du 14 au 19 octobre 1910 elle était à Fachi ; elle était de retour à Agadez en novembre, où avait lieu une inspection d'armes.

Le 29 novembre 1910, elle allait au pâturage d'Azangara, d'où elle repartait le 21 décembre pour escorter jusqu'à Fachi le convoi de Bilma, qui comprenait le capitaine Ducla et le sergent-major Lenoir affectés au Kaouar. Le 3 janvier 1911, elle revenait à Beurkot, accompagnant le chef de bataillon Colonna de Leca, commandant la région, rejoignant Zinder, le capitaine Lorin et le maréchal des logis Augagneur, rapatriables.

Elle séjournait en Azbin jusqu'en mars 1911, époque à laquelle elle regagnait Tahoua pour y être dissoute. Son absence prolongée hors du cercle avait été sans effet sur ce dernier et le commandement en tirait la conclusion hâtive qu'elle n'était plus indispensable et préférait créer une unité à Gouré, où le besoin s'en faisait sentir [1].

Mais cette disparition présentait rapidement des inconvénients et à défaut de section méhariste, il était mis sur pied un détachement monté à chameau de police intérieure, non sans difficultés. Ce détachement aux ordres du lieutenant Baré comprenait 40 tirailleurs dont 27 avaient une monture ; il fallait faire appel aux chameaux de réquisition pour que l'ensemble soit opérationnel et équipé, car le cercle n'avait en propre que 28 rahlas. En outre, le salaire des bergers qui s'occupaient du troupeau n'était pas assuré faute de ressource disponible. Il est vraisemblable que ces problèmes n'ont pas été sans répercussion sur les activités du détachement.

En 1914, l'autorisation de création d'une section méhariste supplémentaire était accordée au territoire et permettait la reconstitution d'une section méhariste à Tahoua, sous le numéro 5, forte de 36 tirailleurs. La première sortie avait lieu en octobre 1914, dans la région de Tillia, sous le commandement du sous-lieutenant Baillet, secondé par le sergent Papi. Son chef étant en même temps commandant du secteur de Tahoua, il y avait vacance de fonction dès qu'il était amené à se déplacer avec sa section. En juillet 1915, la SMH n°5 procédait à l'expulsion du secteur des Kounta qu'elle remettait à la SMH de Gao ; en septembre 1915, elle quittait Tahoua pour se rendre à Agadez afin d'assurer la protection de la *taghlemt*.... Juste retour des choses....

4312 – Le nord-est du Niger

A– Le Kaouar – Le Djado

Dès la notification définitive de l'occupation de Bilma en 1906, le lieutenant Crépin y faisait entreprendre la construction d'un poste, qui devenait ainsi l'activité essentielle de la SMH 3[e] Cie. Même les chameaux y participaient, effectuant le transport des matériaux nécessaires... Comme ils n'avaient qu'un médiocre pâturage entre Aggueur et Gonddoudou ils ne tardaient pas à dépérir et, à l'arrivée du capitaine Colonna, premier comman-

[1] – CAOM. Fond AOF.14 Mi425. Modification à l'ordre général n° 62 du 27 octobre 1911 portant organisation des troupes d'infanterie en AOF.

dant du cercle, ils avaient tous succombé, ainsi l'unité méhariste était-elle démontée.

Face à cette situation, le capitaine Colonna réagissait très vite en exigeant de la population la fourniture d'une trentaine de chameaux, ce qui permettait d'avoir un groupe monté d'une vingtaine d'hommes.

Du 8 au 19 août 1907, ce groupe effectuait la première reconnaissance véritable de la palmeraie du Djado, mais la population s'était enfuie à son arrivée et il ne trouvait que des vieilles femmes et des infirmes. Aussi le capitaine Colonna décidait de poursuivre tous ceux qui ne se seraient pas ralliés à la date du 14 août. Faisant occuper du 15 au 17 août les puits de Chirfa et de Sara, il pénétrait avec un groupe à l'intérieur du massif d'une vingtaine de kilomètres, mais sans rien trouver ; entre temps la population avait regagné la palmeraie, où elle s'était toutefois dissimulée. Il n'avait trouvé en fin de compte qu'une quinzaine de femmes, le double d'enfants et seulement deux hommes ; le premier, qui était en possession d'un fusil modèle 1874, avait été blessé par l'interprète ; le second, Mollem Salah, était un marabout originaire du Kanem, d'où il s'était enfui pour éviter le contact des *infidèles*. Le commandant de cercle les emmenait jusqu'à Bilma en qualité d'otages afin de faire pression sur les irréductibles, message qu'il spécifiait en passant à Aneye à un grand commerçant toubou, Abdallah Indimi [1], qui avait une audience certaine parmi ses coreligionnaires.

L'approche entreprise par le chef de bataillon Gadel en direction de Maï Chaffami, l'une des notabilités touboues du Tibesti, était restée sans effet ; les rezzous en provenance de cette région perduraient. L'un d'entre eux, après avoir évité une patrouille du groupe monté vers Sara, enlevait le 29 août 1907 400 chameaux à une caravane touarègue entre Fachi et Bilma. Prévenu le 1er septembre 1907, le lieutenant Crépin entreprenait la poursuite avec l'aide de chameaux qu'il avait empruntés aux Touaregs, mais sans succès. Conséquence, le capitaine Colonna décidait la constitution d'un détachement monté d'intervention, toutefois il avait interdiction d'entreprendre toute poursuite en direction du Tibesti, ôtant ainsi toute efficacité à l'intervention.

Le même mois, le chef de bataillon Mouret montait au Kaouar à partir de N'Guigmi afin d'étudier les modalités d'occupation du Tibesti, conformément aux ordres qu'il avait reçus. Il arrivait à Bilma le 7 septembre 1907 où, après une *route fatigante, il découvrait avec plaisir une eau fraîche et limpide.* Dix jours après, il quittait Bilma afin de reconnaître les *marches*

[1] – Incident de Yat (mars 1910) cf. paragraphe 4311.

du Tibesti ; il était accompagné de son adjoint le capitaine Martin, du capitaine Colonna, ainsi que du sergent Lacombe, chef du détachement de 50 tirailleurs montés. Au cours de cette reconnaissance qui dura plus d'un mois, il parcourait toute la zone qui s'étend d'Aneye jusqu'à mi-distance du Tibesti ; successivement étaient reconnus les points d'eau d'Itchouma, de Dada et d'Edri Moguédé. De là il rejoignait le point d'eau de Yat et de Djado. Puis il rentrait à Bilma, d'où il ne tardait pas à repartir pour Fachi, où il devait rencontrer du 16 au 21 octobre 1907 le chef de bataillon Bétrix, commandant la région de Zinder, qui accompagnait pour la première fois la *taghlemt* avec la SMH 2e Cie et la SMH 4e Cie. Il profitait des quelques jours d'arrêt pour y faire construire un petit fortin qui devait être occupé durant la période des caravanes. Revenu à Bilma, le chef de bataillon Mouret se préparait à partir pour N'Guigmi lorsqu'il apprenait la venue d'un rezzou sur Fachi. Il se portait sans tarder sur cette localité, où il arrivait le 31 octobre ; ce renseignement se révélant sans fondement, il en repartait dès le lendemain. Il empruntait une voie inusitée et jamais entreprise jusque là, traversant l'erg de Bilma pour atteindre Ounissoui, puis Dibella, où il rejoignait la *caravanière*. Son détachement se scindait alors, les éléments de Bilma regagnaient leur poste en retraversant l'erg, le commandant de région, avec son escorte, prenait la direction du lac. Il était de retour à N'Guigmi au début de décembre. Suite au report à une date ultérieure de l'occupation du Tibesti, il décidait de la réduction de la garnison de Bilma. Le 26 décembre 1907, le lieutenant Crépin, rapatriable, quittait Bilma avec un détachement de troupe destiné à renforcer la garnison de N'Guigmi.

Son remplaçant, le lieutenant Dromard, partait de N'Guigmi le 23 décembre 1907 avec un détachement de relève qui comprenait deux sergents européens, Perrichon et Impérinetti, un sergent indigène, Faman Keita, et 17 tirailleurs. Son convoi se composait de 56 chameaux et de 56 bœufs qui constituaient la réserve de viande sur pied du poste ; en outre, s'y étaient jointes 11 femmes de tirailleurs qui rejoignaient leurs époux en service à Bilma, ce qui était la règle chez les tirailleurs même aux confins, et enfin quelques commerçants.

Arrivé le 7 janvier 1908 au nord de la cuvette d'Agadem, le convoi, à l'exception du dernier échelon en retard, était arrêté à onze heures trente près d'un pâturage. C'est alors que retentissait une vive fusillade à l'arrière ; précédés de cavaliers montés sur des petits chevaux à long poil, trois groupes à chameau s'en prenaient à l'arrière-garde du sergent Perrichon, dont les convoyeurs s'étaient enfuis dès les premiers coups de feu. Avec quelques tirailleurs qu'il avait pu rameuter, le lieutenant Dromard se portait sur l'arrière et réussissait à stopper le rezzou, permettant à l'élément du sergent Perrichon de réintégrer le dispositif. Les coups de feu s'estompaient, les

razzieurs donnaient l'impression d'avoir décroché. Le détachement en profitait pour souffler quelque peu, tout en laissant la moitié de ses effectifs en alerte. Vers quatorze heures, le rezzou revenait à la charge en exécutant une large manœuvre d'enveloppement ; le convoi, pris sous le feu, était mis à l'abri des coups dans une petite cuvette. Les tirs devenus plus intenses provoquaient les premières pertes : le tirailleur Cossé Coulibaly était tué, le sergent Perrichon, le caporal Bokary Sako blessés. Il fallait entamer les munitions de réserve ; la lutte était de plus en plus dure, cinq tirailleurs étaient tombés, réduisant l'effectif valide à un chiffre dérisoire, la situation était devenue vraiment critique. Sans hésitation, le lieutenant Dromard faisait mettre la baïonnette au canon et entraînait les tirailleurs restés valides dans un assaut audacieux qui provoquait la fuite des razzieurs. Le sergent Faman Keita, qui excitait les tirailleurs en bambara, entamait une poursuite effrénée au cours de laquelle ceux-ci tuaient six adversaires et récupéraient cinq fusils. Sur le terrain, le rezzou laissait vingt et un tués et six blessés qui succombèrent à leurs blessures le jour même ; ses pertes devaient d'ailleurs être plus nombreuses, compte tenu de l'importance des traces de sang. On apprenait qu'il était composé d'au moins 80 guerriers, tous armés de fusil modèle 1874 ; *« il y avait parmi eux des Arabes Botros dissidents du Kanem, des toubous Boulgedas habitant le Bodelé et l'Egueï, des toubous de la vallée de Marmar (chef Zettimi), quelques Touaregs Hoggar, dissidents du Borkou* [1] » ; ils combattaient selon toute vraisemblance au profit de la Sénoussia. Ils avaient montré une excellente expérience guerrière ; leur fuite précipitée résultait de la charge à la baïonnette, ce qui est conforme à la mentalité nomade. En effet, contrairement à l'état d'esprit européen, il est rare de voir un nomade résister jusqu'à la mort s'il a la possibilité de trouver son salut dans la fuite ; il n'y a pas de honte à s'enfuir lorsque l'enjeu dépasse l'intérêt ; c'est un sentiment que l'on retrouve chez tous les nomades.

Cette charge désespérée avait changé le cours des événements, mais les pertes n'en étaient pas moins sévères, un mort, huit blessés dont le sergent Perrichon, auxquels il fallait ajouter la mort d'un berger et de deux blessés, dont l'épouse d'un tirailleur. Après les soins élémentaires dispensés aux blessés et l'inhumation du tirailleur Cossé Coulibaly, le convoi reprenait sa marche vers Bilma, non sans difficulté.

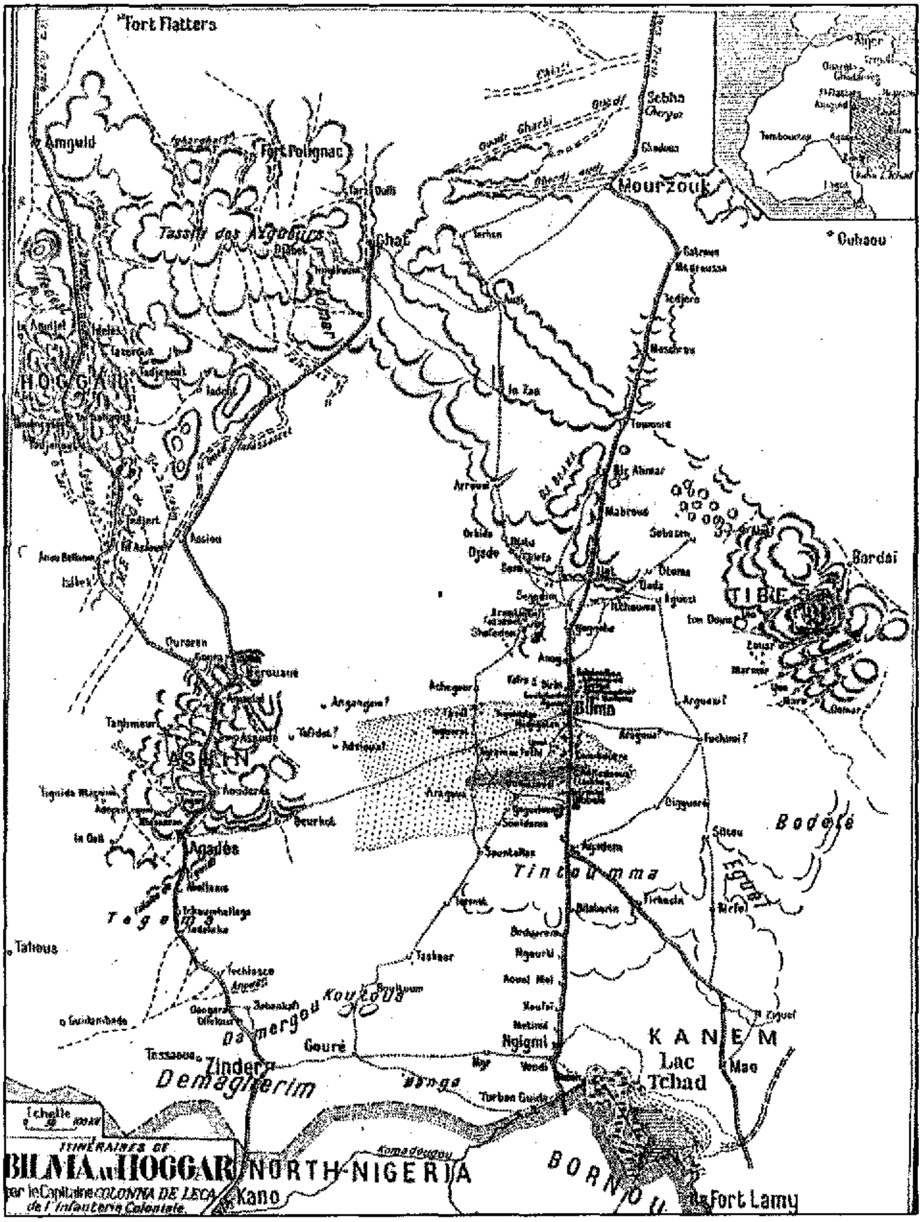
Au début de l'année 1908, plus précisément en février, le capitaine Colonna effectuait une liaison à Agadem, où il rencontrait le lieutenant Fillaudeau, monté de N'Guigmi avec 30 tirailleurs ; les convois de ravitaille-

[1] – Lt Paul Dromard (frère de l'intéressé) – *Essai sur l'attaque à l'arme blanche*. Lavauzelle, 1910

ment ou autres empruntaient de préférence la *caravanière*, d'autant que la 3e compagnie était implantée à N'Guigmi comme à Bilma. Pendant ce temps, le lieutenant Dromard effectuait la reconnaissance de la palmeraie du Kaouar. En juin 1908, le capitaine Colonna, arrivé en fin de séjour, était rapatrié sur N'Guigmi, malgré l'absence de remplaçant et bien qu'il ait affirmé son intention d'attendre son successeur. Son départ a été l'occasion pour les populations de la palmeraie de montrer leur loyalisme. Bien que le lieutenant Dromard fût le seul officier présent à Bilma, il réalisait en septembre 1908 la reconnaissance de la partie nord-est du cercle, en particulier des puits d'Otoma et d'Aguezi. En octobre 1908, il se rendait à Fachi pour prendre à sa charge l'escorte de la *taghlemt* sur l'itinéraire Fachi-Bilma. Arrivé le 12 octobre 1908 dans cette localité, il laissait un élément sous les ordres du sergent Impérinetti, qui occupait le fortin nouvellement construit, et, en attendant l'arrivée de la caravane, il reconnaissait la palmeraie de Fachi, en particulier les puits de Kabestoua et de Teggizet. Ensuite, il assurait la protection de la *taghlemt* sur Bilma, où il arrivait le 29 octobre 1908 ; il en repartait le 8 novembre 1908 pour continuer une mission identique sur le trajet inverse. Avec la caravane était arrivé le capitaine Löfler, le nouveau commandant du cercle, qui, pendant l'absence du lieutenant Dromard, visitait le Kaouar. Les deux officiers se rencontraient enfin le 24 novembre 1908 au pâturage d'Emi-Madama. Mais le séjour du capitaine Löfler au Kaouar était de courte durée puisqu'il était appelé en avril 1909 à prendre les fonctions de commandant de la région de Zinder ; toutefois il pouvait passer avant son départ les consignes à son remplaçant, le capitaine Prévot.

Cette année-là, la caravane de printemps se déroulait en janvier ; le lieutenant Dromard en assurait l'escorte comme à l'accoutumée ; à son retour, il ramenait la garnison du blockhaus de Fachi en prévision de la réduction prochaine des effectifs de Bilma.

Le 1er juillet 1909, peu après sa prise de fonction, le capitaine Prévot quittait Bilma pour reconnaître le nord du cercle. Il était accompagné de son adjoint le lieutenant Dromard, de 26 tirailleurs et de 6 auxiliaires, tous montés à chameau. Arrivé le 7 juillet 1909 à Séguédine, le détachement relevait les traces d'un rezzou en marche vers l'ouest ; différents renseignements recueillis dans la région permettaient de savoir que les razzieurs provenaient du Tibesti, où sévissait une famine terrible, et qu'ils se dirigeaient vers l'Abzin. La poursuite n'était pas envisageable en raison de l'avance prise, et le capitaine Prévot, vraisemblablement aidé dans sa réflexion par le lieutenant Dromard qui avait acquis une certaine connaissance du milieu, décidait de lui couper la route au retour en s'installant au puits d'Achegour, se basant sur les agissements des rezzous précédents.


ITINÉRAIRES DE
BILMA au HOGGAR
par le Capitaine COLONNA DE LECA
de l'Infanterie Coloniale
Echelle
Fort Flatters
Amguid
Fort Polignac
Tassili des Azdjers
Ghat
Sebha
Mourzouk
Ouhaou
HOGGAR
Bardaï
TIBESTI
Bilma
Agadès
Aïr
Tintoumma
Bodelé
Egueï
Tegama
Tahoua
Damergou
Zinder
Demagherim
Gouré
Ngigmi
KANEM
Lac Tchad
Mao
NORTH-NIGERIA
Kano
BORNOU
Fort Lamy
Komadougou
Manga



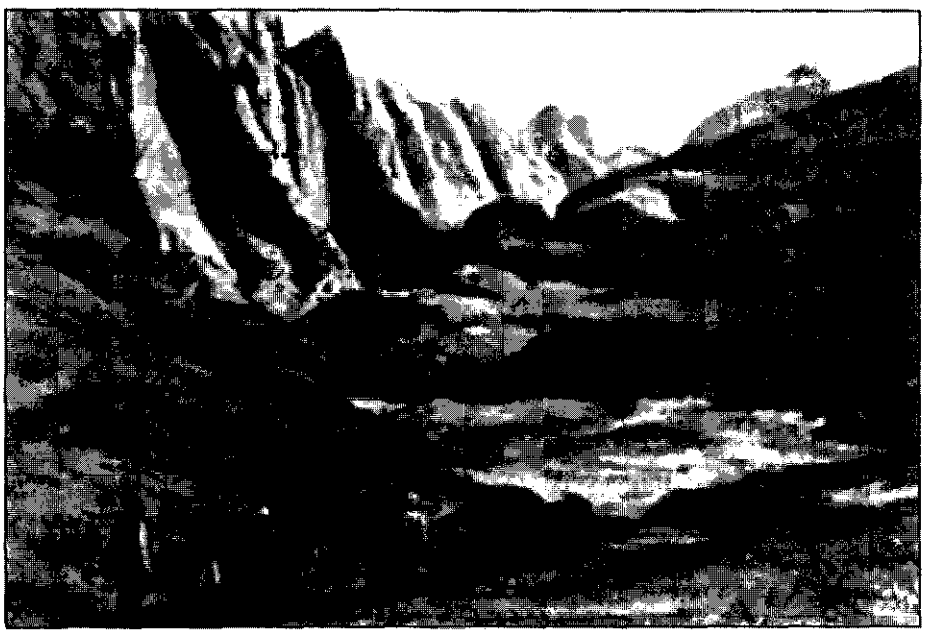
Fond privé famille Ferrand

Rencontre des chefs de bataillon Mouret et Bétrix – octobre 1907



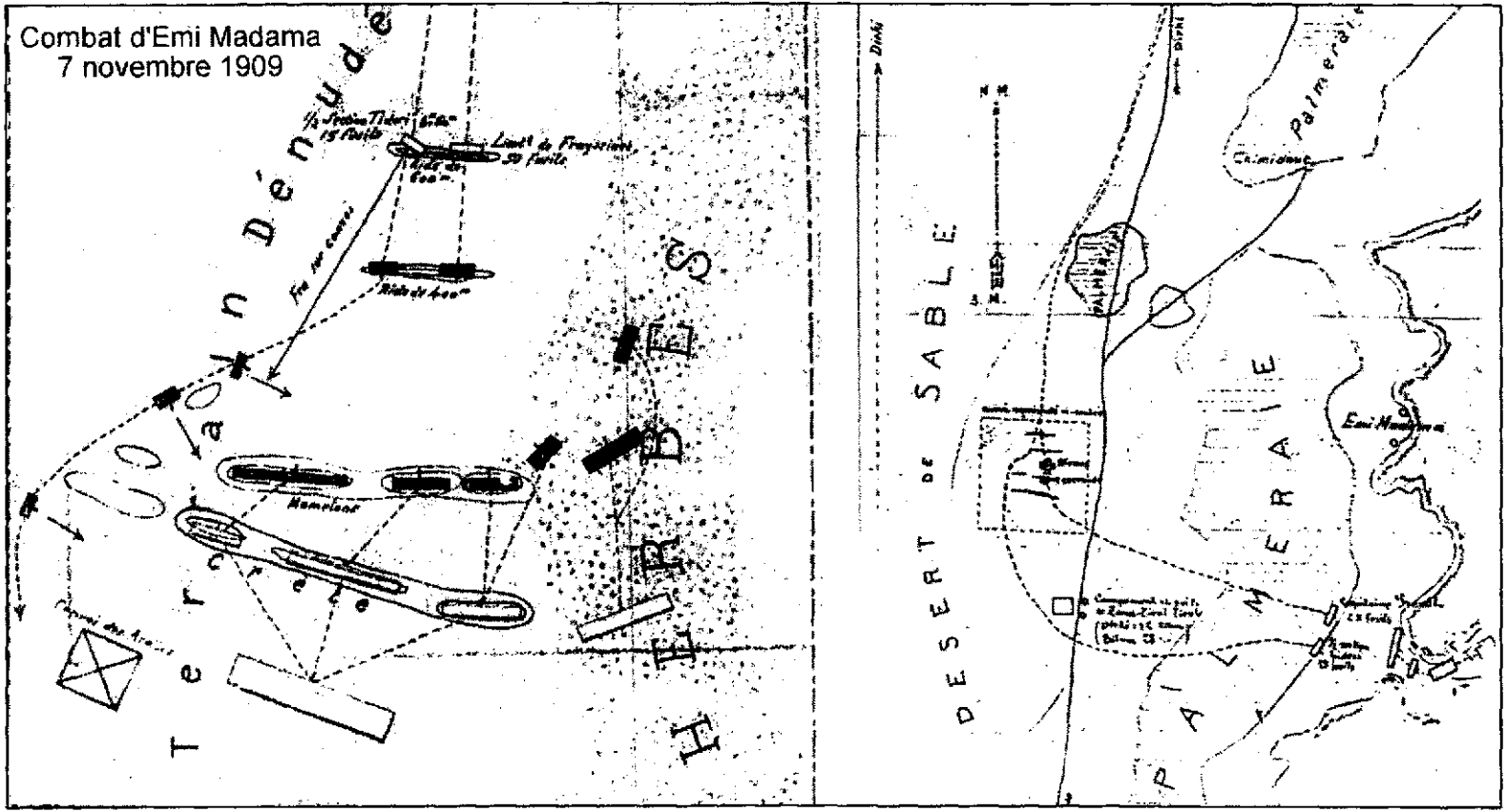
CHETOM – Fonds Laprun

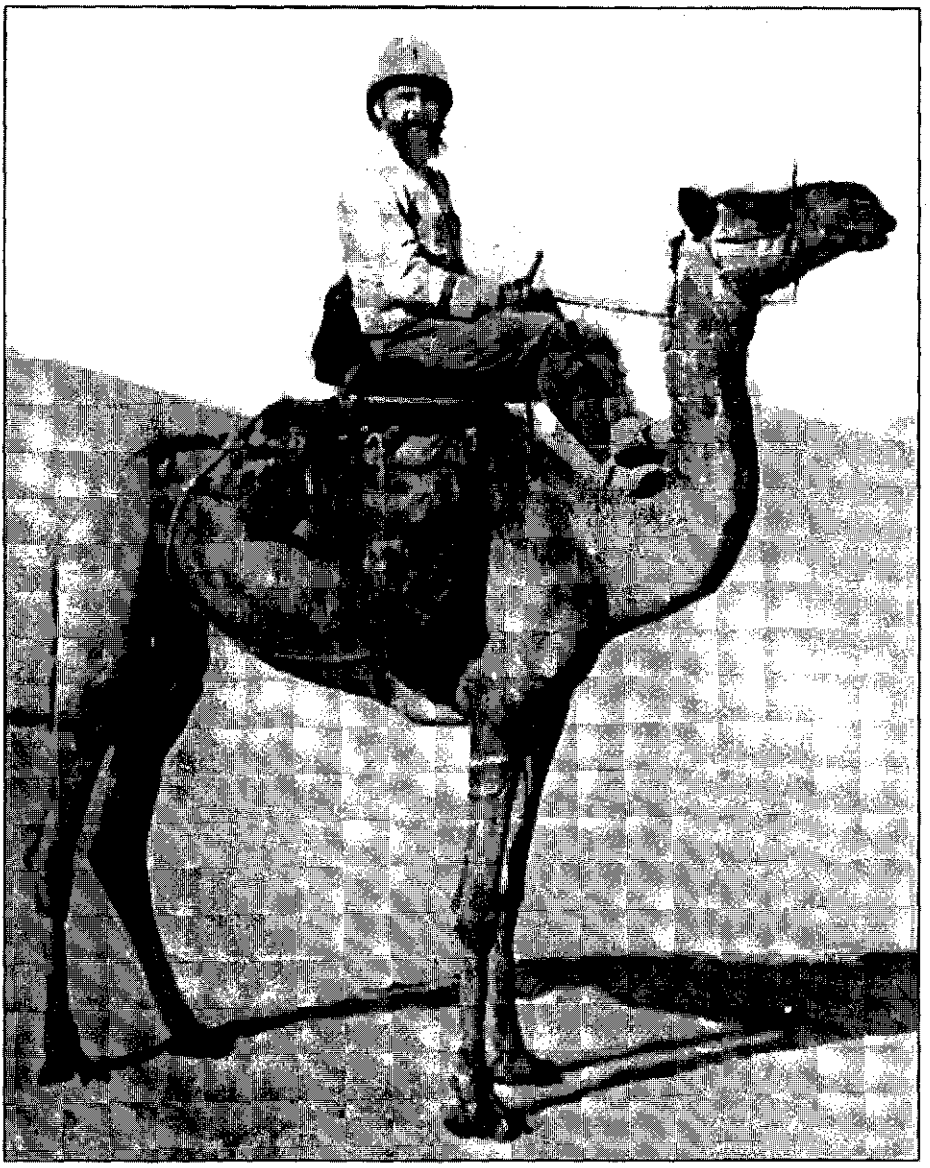
Tagama, le sultan d'Agadez



Extrait de Paul Dromard – *Essai sur l'attaque à la baïonnette*

Patrouille au Djado


Combat d'Emi Madama
7 novembre 1909
Col d'Enudde
Tracée
DESERT DE SABLE
PALMERAIE
Palmeraie
Emi Madama

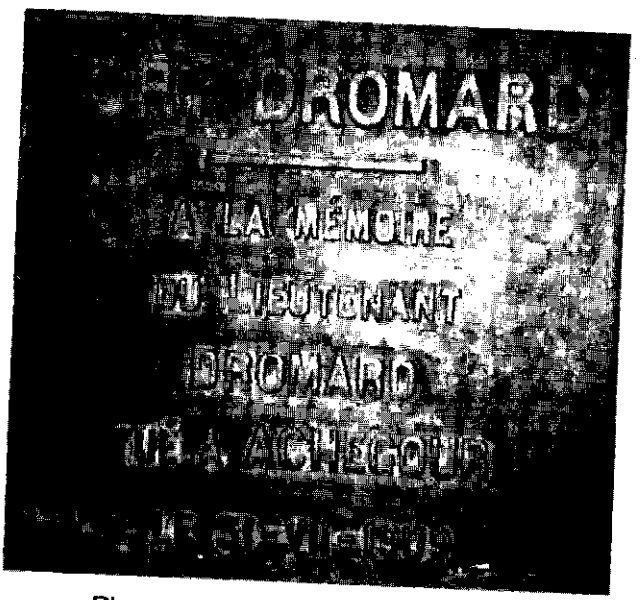


Extrait de Paul Dromard – *Essai sur l'attaque à la baïonnette*

Lieutenant Amédée Dromard,
vainqueur à Agadem (7 janvier 1908)
blessé mortellement à Achégour (31 juillet 1909)



Portrait du lieutenant Dromard



Plaque du Fort-Dromard à Bilma

Dans la soirée du 31 juillet 1909, le détachement débouchait sur le haut de la falaise, alors que le rezzou, fort d'une cinquantaine de Toubous sous la direction d'Arriba, fils de Zettimi, arrivait au puits. *« Laissant le convoi à la garde d'un caporal indigène et de dix fusils, sur un point défensif de premier choix qui commandait la route de Cheffaden, il gagnait un point de la falaise à partir duquel il avait une meilleure vue sur le puits »*. Il voulait attendre en ce point, avant de déclencher son action, que les chameaux fussent débâtés, mais non abreuvés afin qu'assoiffés ils restassent à proximité du puits. Le capitaine Prévot prévoyait d'attaquer à la baïonnette afin de compenser son infériorité numérique et de garder l'effet de surprise. A dix-neuf heures quarante-cinq, ces conditions étant remplies, il débutait la manœuvre d'approche, sa petite troupe étant fractionnée par moitié en deux éléments sous le commandement chacun d'un officier. Malheureusement, son mouvement était éventé à 150 mètres du puits ; il faisait précipiter l'assaut alors que le rezzou ouvrait un feu nourri. Les officiers avaient beau presser la course, les tirailleurs s'arrêtaient d'eux-mêmes plusieurs fois pour riposter, ils avaient ainsi l'inconvénient d'être une cible statique, donc plus vulnérable. Au contact, les razzieurs s'enfuyaient précipitamment, refusant le corps à corps. Ils abandonnaient tous leurs chameaux, bagages, butin dont une vingtaine de femmes et d'enfants touaregs, ainsi que huit fusils modèle 1874 ; cinq d'entre eux avaient été tués. Démontés et démunis de tout, ils rejoignaient le puits de Fazeï, où la rencontre d'un autre rezzou leur évitait un sort funeste. Le détachement restait rapidement maître du terrain, mais les pertes avaient été sévères, deux tirailleurs avaient été tués, cinq blessés avaient été dénombrés dont le lieutenant Dromard touché grièvement au cours de l'action. La journée du lendemain était consacré à l'inhumation des morts [1]. Le départ n'avait lieu qu'à la nuit tombante afin d'éviter aux blessés la chaleur excessive qui sévissait en ce mois d'août. Bilma était rejoint le 5 juillet 1909 ; le même jour, le lieutenant Dromard, qui en raison de sa blessure avait été porté sur un brancard improvisé, succombait sans une plainte ; le stoïcisme qu'il avait manifesté durant tout le transport avait fait l'admiration de tous. Il était enterré au carré militaire de Bilma et son nom était donné ultérieurement au poste de la localité.

Aussi, compte tenu de la situation du moment, au lieu de la déflation d'effectif prévue, la garnison était renforcée par un élément de la troisième compagnie, d'une quarantaine d'hommes ayant à leur tête le lieutenant Delpech de Frayssinet, qui arrivait à Bilma le 11 septembre 1909 ; mais la pénu-

[1] – Il s'agissait des tirailleurs Hamma et Mahmadi Koné. En 1962 rien ne subsistait de leurs sépultures.

rie d'encadrement perdurait, il manquait encore un officier, un sous-officier européen et un sous-officier africain. Et pourtant, la *taghlemt* qui ne cessait de croître (celle d'automne s'élèvera à plus de 15 000 chameaux) attisait les convoitises des prédateurs de toute la région.

C'est ainsi qu'un rezzou comprenant plus de 400 Arabes Zeila s'était formé à Gatroun sous la responsabilité d'Abdul Salam, l'un des *agents* de la Sénoussia au Fezzan. Au Djado, il s'était grossi de près de 600 Toubous en provenance du Tibesti, ayant à leur tête un des fils de Zettimi. La rumeur s'était propagée plus vite que leur marche et l'on répétait que leur objectif était la *taghlemt* d'automne. Le capitaine Prévot renforçait sa protection au retour de Bilma et, compte tenu de cette information qui laissait présager une attaque, il en avait pris personnellement le commandement. Pourtant il ralliait Bilma le 29 octobre 1909 sans avoir été inquiété. Quelques jours après le départ de la *taghlemt* le rezzou se présentait à Fachi, manquant ainsi la caravane qui avait quinze jours d'avance par rapport à l'habitude. Dépités, les razzieurs s'en prenaient à l'agglomération, mais ils ne réussissaient pas à forcer le réduit fortifié. La mésentente naissait entre les alliés et provoquait la dislocation du rezzou ; une partie des Toubous, sous le commandement du fils de Zettimi, celui-là même qui avait été battu à Achegour par le capitaine Prévot, prenait la direction de l'Aïr ; d'autres regagnaient directement le Djado ou le Tibesti ; mais la plus grande partie restait solidaire des Arabes qui voulaient marcher sur le Kaouar.

Lorsqu'il apprit la nouvelle, le capitaine Prévot rejoignit le groupe monté de police intérieure qui stationnait à Dirki sous le commandement du lieutenant de Frayssinet. Le pâturage de l'unité montée était l'objectif initial supposé du rezzou, aussi le commandant de cercle y avait regroupé l'ensemble de ses forces afin de l'attaquer sans délai, avant que ce dernier, profitant de son énorme supériorité numérique, ne se dispersât dans la palmeraie dans le but de la mettre à sac. L'effectif qui avait pu être rassemblé s'élevait à 65 tirailleurs qui avaient été articulés en trois demi-sections. Le 7 novembre 1909, à la pointe du jour, le détachement se portait au devant du rezzou qui s'était installé sur un mouvement de terrain au sud de Dirkou, dans la région d'Emi-Madama, non loin du puits de Zara Tieul-Tieul, le pâturage attitré du détachement monté. Arrivé à 600 mètres de leur position, il ouvrait le feu afin de l'empêcher de manœuvrer et il continuait sa progression ; à peu de distance, l'assaut était donné dans la foulée pendant que la demi-section du sergent Tidori entreprenait une manœuvre de débordement par l'ouest. Pris à revers, le rezzou décrochait vers l'est, poursuivi jusqu'au pied de la falaise, où l'action s'interrompait faute de monture. A son retour à Dirkou, le capitaine Prévot lançait les partisans sur les traces des fuyards. Les Zeila comme les Toubous avaient eu des pertes considérables. Les pertes du détachement

étaient loin d'être négligeables puisqu'elles se chiffraient à cinq tués [1] et dix blessés.

Peu de temps après, arrivait la relève, où se trouvait le maréchal des logis Augagneur, le remplaçant du sergent Tidori rapatriable. Les combats récents avaient montré la nécessité impérieuse d'un médecin au Kaouar ; aussi, le 19 décembre 1909 était mis en place le docteur Gilbert-Desvallons qui venait de N'Guigmi, escorté par la SMH 3eCie du lieutenant Ripert.

Les commandants de cercle successifs de Bilma n'avaient cessé de demander la mise en place d'une section méhariste au nord du cercle afin de contrer l'action des Toubous ; la demande était enfin entendue après le combat d'Emi Madama ; le commandement envoyait la SMH d'Agadez du lieutenant Gilles, qui rejoignait Bilma le 31 décembre 1909. Elle se portait au début de l'année 1910 au nord du cercle ; de là, elle surveillait les pistes venant du Tibesti et elle y restait jusqu'à son retour dans l'Aïr.

Son action de couverture facilitait la constitution d'un véritable détachement monté au Kaouar, qui prendra l'appellation de détachement de police d'Itchouma, sous le commandement du lieutenant de Frayssinet. En mars 1910, cette unité était à l'œuvre dans la palmeraie du Kaouar.

Les échecs subis à Achegour comme à Emi Madama par les Tedas du Tibesti amenaient Maï Chaffami, le chef le plus influent, à de meilleures dispositions d'autant que l'interdiction de commercer avec le Kaouar aggravait les méfaits de la famine au Tibesti. Le capitaine Prévot lui avait imposé un certain nombre de conditions, comme préalable à toute soumission. Le 8 mars 1910, l'un de ses fils, Maï Kokomi, se présentait avec des lettres de soumission ; il était accompagné de nombreux Toubous armés qui espéraient profiter des pourparlers de paix pour se ravitailler en toute tranquillité au nord du Kaouar. Le capitaine Prévot faisait répondre qu'il n'était pas dupe de la manœuvre et qu'il maintenait l'interdiction d'accès au Kaouar tant que l'aman ne serait pas accordé. Pour appliquer sa décision, il mettait en route sur Aneye un détachement monté de 25 tirailleurs, sous le commandement du maréchal des logis Augagneur, qui du 8 au 9 mars 1910 allait fouiller sans succès les villages de la palmeraie ; les Tedas s'étaient échappés et le vent qui n'avait cessé de souffler, effaçant les traces, n'avait pas permis d'entamer la poursuite. Le 12 mars 1910, le détachement rentrait à Bilma avec Maï Kokomi et son compagnon Bongar que le commandant de cercle avait l'intention de garder en otages. Il ramenait en outre quatre prisonniers

[1] – Noms des tirailleurs tués au combat : Tagaza ; Koda ; Amadi ; Maman Keita ; Moussa Diara. Ultérieurement, un ossuaire fut édifié à l'emplacement de leurs tombes. En 1962, les habitants de Dirkou ne s'y aventuraient qu'avec crainte.

avec quatre fusils modèle 1874, 29 chameaux, 20 chèvres et du matériel abandonné par les Toubous. Ce bilan était attribué à l'action du maréchal des logis Augagneur ainsi qu'à l'emploi de cavaliers ; de cette époque naissait l'intérêt envers ce mode d'action, qui conduira ultérieurement à le retenir pour l'occupation du Djado.

Peu de temps après, le lieutenant de Frayssinet partait à Fachi afin d'escorter la caravane de printemps jusqu'à Bilma, où il arrivait le 25 mars 1910 ; il y accueillait aussi le nouveau commandant de cercle, le capitaine Lorin. A l'issue de cette mission, le détachement monté d'Itchouma nomadisait au nord du Kaouar, où il continuait la chasse aux Toubous insoumis. Son chef recevait l'ordre d'enquêter à propos de l'incident de Yat, sur les conditions dans lesquelles les Toubous s'étaient joints à la caravane venant de Mourzouk ; au début d'avril 1910, il procédait à l'interrogatoire des convoyeurs comme des commerçants qui se trouvaient encore à Aneye. Abdallah Indimi, commerçant prospère, originaire d'Abo au Tibesti, avait obtenu l'autorisation exceptionnelle de recruter un nombre déterminé de chameliers au Tibesti pour assurer l'acheminement de ses marchandises. Il n'avait pas été très regardant sur le respect de ces conditions et avait recruté à l'excès les Tedas qui croyaient ainsi avoir trouvé le moyen de contourner l'interdiction d'accès au Kaouar. C'était la raison majeure de l'incident.

A la fin du mois d'avril 1910, le lieutenant de Frayssinet recevait l'ordre d'effectuer une reconnaissance détaillée du Djado en vue de son occupation éventuelle, seul moyen efficace de pression sur les populations du Tibesti. Il disposait à cet effet, de son détachement monté qui, outre le maréchal des logis Augagneur, comprenait 40 tirailleurs, 3 auxiliaires, 79 chameaux de selle et de bât. Quittant Bilma le 20 avril 1910, il recomplétait ses approvisionnements en passant à Aneye et ménageait l'effet de surprise en faisant savoir qu'il se rendait à Tedjéré. Arrivé le 28 avril 1910 à Sara, il divisait son détachement en deux groupes ; l'un, aux ordres du maréchal des logis Augagneur, fort de 16 tirailleurs et de 2 auxiliaires, devait ratisser les palmeraies de Djado ; le second, sous son commandement propre, se tiendrait dans l'enneri Domi pour intercepter les fuyards. Le maréchal des logis atteignait Chirfa le 29 avril 1910 au lever du jour, où il ne trouvait personne ; de là, il se portait sur Djado où, à l'exception de quatre vieillards qui confirmaient l'abandon du village, il n'y avait aucune présence. Toutefois la nuit, son bivouac était harcelé sans qu'il puisse intercepter les assaillants. Le 30 avril 1910, il était très tôt à Djaba, trouvé complètement abandonné ; pourtant il détruisait un peu plus loin un campement récent, où il capturait une femme et trois chameaux ; à midi, il était à Orida, où il faisait souffler sa troupe. Le 1er mai 1910, il rejoignait le groupe du lieutenant de Frayssinet. Ce dernier avait reconnu la région de Domi et de Dogolo sans rien trouver à

l'exception *« d'une série d'abris rudimentaires très dispersés et cachés tout le long d'un étroit couloir sinueux bordé de hautes falaises »*. Le 29 avril 1910 il recoupait des traces qu'il remontait malgré les difficultés du terrain ; il surprenait sur une plate-forme rocheuse un guetteur qui était tué au cours de l'interception ; les recherches qui s'ensuivaient ne donnaient rien. Les deux groupes se rejoignaient à Djado, et ensemble les jours suivants, ils se consacraient à la fouille méthodique de la palmeraie du Djado et de ses villages ; le lieutenant acquérait la certitude qu'il n'y avait pas plus d'une quinzaine d'insoumis qui restaient dans la montagne et que leur capture bien problématique ne valait pas la fatigue qui en résulterait. Le groupe revenait alors à Itchouma, où il poursuivait la nomadisation.

En juin 1910, arrivait le convoi semestriel ; il amenait le lieutenant Gramont et le médecin de première classe Ducellier ; au retour il ramenait le lieutenant de Frayssinet et le médecin aide major de première classe Gilbert Desvallons, rapatriés pour fin de séjour.

L'escorte de la *taghlemt* d'automne était assurée en novembre par le lieutenant Gramont avec une partie du détachement monté, alors que l'autre partie, sous le commandement du lieutenant Heysch, restait au pâturage à Dirkou. A la fin du mois, le lieutenant Heysch avec 18 tirailleurs montés accompagnait le chef de bataillon Colonna, commandant de région, dans sa reconnaissance d'Itchouma à Yat, puis l'escortait ensuite sur Fachi par la piste habituelle.

Durant les premiers mois de l'année 1911, le détachement monté pâturait dans la région d'Itchouma, puis descendait sur le Kaouar afin de protéger la *taghlemt*. Le 12 mars 1911, il partait de Dirkou à la rencontre de la caravane à Tiggidalen qu'il suivait jusqu'à Bilma ; puis il repartait à la fin du mois, chargé cette fois-ci de la flanc-garde de la caravane.

Le Djado avait été abandonné par ses habitants à la suite de la tournée de police de l'année précédente, mais il continuait de servir de refuge aux pillards. Au début du mois de juin 1911, y était signalée la présence de 150 Ajjers, lancés à la poursuite d'un rezzou toubou, dirigé par Kolouei du Tchigaï, qui s'était emparé de leurs chameaux. Le commandant de cercle, le capitaine Ducla, décidait d'intervenir. Alors que la plus grande partie du détachement monté était laissée en nomadisation dans la région d'Itchouma, une petite partie se joignait aux éléments à pied du sergent-major Lenoir venant de Bilma, constituant ainsi, sous l'autorité du capitaine Ducla, une force de 40 tirailleurs ; le ravitaillement était porté par des chameaux réquisitionnés. Un poste d'auxiliaires était établi à Séguédine le 13 juin 1911 lors du passage. La marche continuait de nuit sur Sara, où, à défaut de rezzou, 15 chameaux étaient capturés, puis sur Domi afin d'intercepter le rezzou de

Loloueï, mais en vain ; continuant sa progression, le détachement arrivait à Orida dans la nuit du 17 au 18 juin 1911. A l'exception d'une escarmouche insignifiante, il n'y avait eu aucun contact avec les Toubous ; quant aux Ajjer, ils étaient remontés sur Ghat. Au retour l'unité opérationnelle se scindait à Séguédine, chaque élément rejoignant son point de stationnement, le détachement monté, le poste-grenier d'Itchouma.

En août, le détachement monté d'Itchouma, qui était devenu la section méhariste d'Itchouma (ou SMH.B. de la 5e Cie), effectuait une tournée de police au Djado, à l'occasion de la récolte des dattes. Après avoir laissé en soutien à Séguédine le sergent Durand avec 26 tirailleurs, le lieutenant Heysch se portait avec 21 tirailleurs sur Djado. Il se lançait à la poursuite des pillards qui s'étaient emparés le 12 août 1911 du courrier ; rattrapés, ils l'abandonnaient après un accrochage assez vif. L'une des patrouilles, envoyée en reconnaissance dans la palmeraie, tombait dans une embuscade, où elle avait un tué et un blessé [1]. La région étant loin d'être pacifiée, la SMH d'Itchouma était renforcée à partir du 19 août 1911 par le groupe monté du Kaouar aux ordres du sergent-major Lenoir, le commandement de l'ensemble étant assuré par le capitaine Ducla. Suite à un renseignement, certains insoumis étaient localisés à Doumouna ; une tentative d'interception était entreprise dans la nuit du 21 août 1911, mais la bande réussissait à décrocher sans qu'il fût possible de la rejoindre. Toutefois, la présence d'une force aussi nombreuse pendant près de quinze jours avait permis le ralliement d'un certain nombre d'insoumis.

Comme une caravane devait se rendre du Kaouar à Mourzouk, la première depuis bien longtemps, le capitaine Ducla décidait de l'accompagner jusqu'à Madama, profitant des circonstances pour relever l'itinéraire, qui n'avait jamais été parcouru jusqu'à présent. Cette mission était confiée à la section méhariste d'Itchouma qui atteignait Madama le 12 septembre 1911 ; elle était de retour à Dirkou le 30 septembre pour participer à la protection de la *taghlemt*.

Le groupe monté du Kaouar, sous les ordres du sergent Grimaldi, parcourait en fin d'année l'itinéraire Dirkou, Kafra, Achegour, Fazeï.

La SMH.B. restait les deux premiers mois de l'année 1912 dans la région d'Itchouma, essayant de prolonger la vie de son troupeau. Elle redescendait sur Bilma pour l'arrivée de la caravane de printemps auprès de laquelle elle percevait un nouveau troupeau en échange du sien, au bout du

[1] – Cf. liste des anciens cimetières de la subdivision de Bilma n° 126/890 du 5 février 1955. Il s'agit du tirailleur Goamatié dont la tombe a été transférée ultérieurement au cimetière de Chirfa, à 200 m à l'entrée du poste.

rouleau ; il semblait que son appartenance à la 5e Compagnie lui offrait cette possibilité, qui était la seule façon de maintenir une unité méhariste au nord du Kaouar, sans envisager de relève. Par le même convoi, était arrivé le capitaine Pourpréau, qui prenait les fonctions de commandant de cercle, en remplacement du capitaine Ducla, rapatriable. La durée de séjour des commandants de cercle au Kaouar était en moyenne d'une année, durée insuffisante pour mener une politique suivie.

A la fin du mois de juin 1912, la SMH.B. repartait pour le Djado ; le 30 juin 1912, à la suite d'une petite escarmouche, elle récupérait quelques femmes et enfants toubous, ainsi que deux femmes touarègues captives et 26 chèvres. Le 3 juillet 1912, elle accrochait de nouveau la même bande à Doumourrah, perdant un tirailleur, mais les Toubous avaient deux tués et deux blessés, dont leur chef Koloppeï [1]. Pendant ce temps, le détachement monté du Kaouar, sous le commandement du sergent-major Lenoir, protégeait la récolte de dattes ; du 22 juin au 9 août 1912, il stationnait à Séguédine ; du 10 au 14 août 1912 à Sara ; du 17 au 29 août 1912 à Djado.

Ces différentes actions au Djado, conjuguées à l'interdiction de pénétrer au Kaouar, amenaient progressivement l'évolution des mentalités touboues, qui voyaient un avantage à se soumettre, d'autant que la disette faisait sentir plus que jamais ses effets. Les Goundas sous la conduite de leur chef Allafi, rejoignaient la région de Bilma, après avoir accepté toutes les conditions qui leur avaient été imposées. A la même époque, les Djadoboï se ralliaient également, mais, compte tenu des circonstances, on peut douter de la sincérité de leur soumission. L'interception par le capitaine Heysch, commandant la SMH d'Itchouma, d'un rezzou gounda qui rentrait d'Abzin avec plus de cent chameaux volés pourrait le laisser craindre, d'autant qu'en même temps Allafi s'enfuyait précipitamment du Kaouar, connivence ou peur d'assumer un tel acte ?

La paix était loin d'être totale, les exactions des insoumis continuaient de plus belle, ils s'en prenaient même à la *taghlemt*. Un groupe de 30 Toubous lui enlevait 8 chameaux pendant son séjour à Bilma en novembre ; vigoureusement poursuivis par les goumiers touaregs relayés par la SMH.B, ils étaient rejoints vers Séguédine où, accrochés, ils perdaient deux hommes ; mais ils éclataient dans toutes les directions, provoquant l'arrêt de toute poursuite. Ils razziaient aussi en Aïr, profitant de l'absence de la SMH d'Agadez qui assurait la protection de la *taghlemt* ; un groupe de Toubous pillait un campement touareg au nord de l'Abzin, tuant trois hommes et cap-

[1] – Il est vraisemblable que Doumourah et Doumouna soient le même lieu comme Koloppeï, Loloueï et Koloueï le même personnage.

turant 80 chameaux ; ce rezzou était intercepté à son passage au Djado par le capitaine Heysch, qui lui reprenait 40 chameaux et un bellah qui avait été enlevé. Les insoumis ne manquaient pas d'audace puisque le même jour ils tentaient, heureusement sans succès, de s'emparer des chameaux de la section au pâturage, mais ils tuaient un tirailleur qui faisait partie de la garde.

Aussi, en décembre 1912, avait lieu une nouvelle tournée de police dans le Djado afin de soumettre une fois pour toutes les irréductibles, mais ceux-ci n'acceptaient pas l'affrontement et se dispersaient dès l'arrivée de la SMH d'Itchouma, ne constituant plus un objectif véritable. L'unité était commandée par le lieutenant Roucaud, ancien commandant de la SMH de N'Guigmi, qui venait de remplacer le capitaine Heysch, rapatriable. Le 25 décembre 1912, ils s'en prenaient au carré ainsi qu'à un poste d'auxiliaires installé à Sara. Le lieutenant Roucaud se lançait sur leurs traces, en direction de Dikernomma, sur l'itinéraire Djado-Blaka. Le lendemain, à la suite d'un renseignement faisant état de la présence d'un rezzou toubou vers Doumourrah, le commandant de cercle faisait converger sur ce point la SMH et le détachement monté du Kaouar aux ordres du sergent-major Lenoir. Un combat de rencontre les opposait au rezzou, retranché dans les cailloux ; un tirailleur était tué, la configuration du terrain nécessitait le décrochage à la tombée de la nuit, ce qui permettait aux Toubous de s'enfuir.

En 1913, l'année suivante, la SMH d'Itchouma continuait ses opérations au Djado. Au cours du premier trimestre, les dissidents étaient accrochés à Kochimé, où ils perdaient deux des leurs. Peu de temps après, à Arilebou, le sergent Bourgès interceptait un rezzou toubou à son retour de l'Aïr et récupérait ses prises. En mai 1913, elle était de nouveau dans le Djado, où elle effectuait de multiples patrouilles, tant dans la palmeraie que dans le massif. Le 17 mai 1913, elle poursuivait un petit rezzou qui était contraint d'abandonner ses prises ; dans la foulée, elle reconnaissait une partie du massif ; le 29 mai 1913, elle atteignait le puits du Blaka d'où elle revenait sur Djaba ; elle rentrait à Itchouma au début de juin. A la fin du même mois, le lieutenant Roucaud effectuait la reconnaissance de la piste Yat-Mabrous, pendant que le sergent Delmas attendait à Séguédine le nouveau commandant de cercle, le capitaine Figaret, qui avait l'intention d'aller à Djado ; la SMH devait y rester tout le mois de juillet pour la récolte des dattes. Le 20 août 1913, elle partait plus à l'est. Deux jours plus tard, l'un de ses éléments sous les ordres du lieutenant Roucaud, surprenait à Aguezi un groupe de Toubous insoumis auxquels il enlevait 22 chameaux. Il était de retour à Itchouma le 29 août 1913, où il était attendu par le reliquat de la section, aux ordres du sergent Delmas. La section repartait pour un nouveau coup de main sur Aguezi, où elle surprenait le 9 septembre 1913 un autre groupe

d'insoumis, auxquels elle raflait 18 chameaux ; elle nomadisait dans la région jusqu'au 23 septembre 1913, date à laquelle elle descendait au Kaouar.

Le capitaine Figaret, commandant le cercle de Bilma, apprenant la possibilité d'une attaque de la *taghlemt* d'automne, se portait au cours du quatrième trimestre à sa rencontre à Fachi avec la plus grande partie de ses forces, dont la SMH d'Itchouma, le détachement monté de police intérieure de Bilma et la section mitrailleuse. La SMH, étant désignée pour participer à la colonne du Tibesti, c'est dans le cadre de ce groupement qu'elle faisait mouvement sur Zouar le 1er décembre 1913.

Malgré un certain nombre de ralliements, la sécurité était loin d'être totale au Djado. Les interventions des unités du cercle, plus particulièrement de la SMH d'Itchouma, étaient certes nombreuses, mais leur efficacité ne durait que le temps de leur action, et encore, elles se soldaient souvent par des pertes en hommes, ce qui prouvait que la pacification était loin d'être totale. Aussi l'occupation effective semblait être devenue la seule solution. Les commandants de cercle successifs de Bilma en étaient des partisans convaincus et, depuis longtemps, sollicitaient les commandants du territoire, qui finiront par admettre le bien-fondé de cette demande. En février 1913, le colonel Hocquart, dans une note sur l'occupation du Djado, en précisait les raisons, reprenant les arguments qui lui étaient présentés par ses subordonnés [1]. En mai 1913, il faisait paraître un mémoire sur l'occupation du Djado [2], dans laquelle il concluait à la nécessité d'employer un peloton à cheval en lieu et place d'un peloton méhariste ; si l'argument de l'efficacité opérationnelle pouvait être retenu, celui de l'alimentation prête au scepticisme et se révélera rapidement erroné, au point de remettre en cause le but recherché. En juillet 1913 le gouverneur général d'AOF acceptait les propositions du commandant du territoire, en lui laissant même le choix du moment. En octobre 1913 paraissait au journal officiel l'arrêté du gouverneur général d'AOF portant création du poste militaire de Djado, dont l'effectif devait être de 50 tirailleurs, dont 25 montés à cheval ; la hiérarchie avalisait une ineptie, alors que les déboires éprouvés par la section montée à Bilma en 1907 auraient dû l'amener à une réflexion plus critique.

C'est ainsi que le peloton à cheval de Zinder, composé d'un officier, le lieutenant Laurent, d'un adjudant européen, et de 32 tirailleurs, quittait le chef-lieu du territoire le 1er septembre 1913 pour se rendre à Bilma par la

---

[1] – CAOM.14. Mi 859.11 G 10. *Note sur l'occupation du Djado.* Cel Hocquart. 2 février 1913.

[2] – CAOM.14. Mi 425.5 D57. *Mémoire sur l'occupation de Djado.* Cel Hocquart. 1er mai 1913.

caravanière. A son passage à Gouré, il était renforcé d'un sergent indigène et de 17 tirailleurs. Le 22 novembre 1913, il passait à Bilma, localité à partir de laquelle il était escorté par un élément du poste comprenant le détachement monté de police intérieure et la section mitrailleuse, sous le commandement du capitaine Figaret ; ce détachement avait pour but d'assurer la protection de l'installation du poste, dont l'emplacement avait été choisi à peu de distance du vieux ksar de Djado. Ce n'était que par un concours de circonstances totalement fortuites que ce mouvement se déroulait en même temps que la pénétration au Borkou comme au Tibesti, donnant l'impression, du moins à ceux qui les subissaient, d'une vaste manœuvre stratégique. Une fois sa mission terminée, le détachement de Bilma rejoignait, le 28 janvier 1914, la colonne du Tibesti à Zouar, reconnaissant un itinéraire de Mabrous à Abo jamais parcouru, passant par les puits de Mabrous et de Sobozo. Très rapidement le peloton à cheval se révélait incapable de remplir la mission qui lui avait été fixée. Dans un premier temps, dès juillet 1914, le colonel Venel, commissaire du gouvernement général au Niger, souhaitait rapidement le remplacement du peloton à cheval par une section montée à chameau. La situation allait en s'empirant, le poste faisait l'objet de harcèlements incessants. Par ailleurs, son ravitaillement aggravait encore les problèmes logistiques existant déjà avec le Tibesti ; aussi le chef de bataillon Mourin, nouveau commissaire, envisageait en 1915 la suppression pure et simple du poste afin de consacrer ses effectifs à une meilleure surveillance de la ligne de ravitaillement. La garnison évacuait le poste en décembre 1915, alors que l'arrêté officialisant sa suppression datait d'octobre 1915 [1].

Les différentes sources historiques ne comportent aucune mention sur la situation du cercle de Bilma pour l'année 1914 ; on en est réduit aux supputations. Il faut noter que cette année là, le cercle était dépourvu de tout moyen d'intervention. La SMH n°2 (la section méhariste d'Itchouma) était toujours au Tibesti et ne revenait qu'en novembre 1914 à la dislocation de la colonne. Le détachement de police intérieure était réduit à l'inaction faute de chameaux. De ce fait, Français d'un côté, Toubous de l'autre, chacun vaquait sur le territoire qui était le sien, excluant ainsi toute rencontre qui aurait pu défrayer la chronique, ce qui pourrait expliquer l'absence d'information. Par ailleurs, il faut reconnaître que le souci primordial du cercle était tout autre, il devait assurer la bonne marche de la ligne de ravitaillement sur le Tibesti, ce qui n'était pas une mince affaire.

Il fallait attendre le début de l'année suivante, en mars 1915 plus précisément, pour voir la SMH n°2 opérer de nouveau dans la région. Le

[1] – J.O. AOF. Arrêté du 25 octobre 1915. Suppression du poste militaire de Djado.

capitaine Lavigerie, commandant de cercle du Kaouar, apprenait la présence d'un rezzou au nord-ouest de Bilma, à l'affût vraisemblablement de la *taghlemt* de printemps. Il lançait à leur rencontre deux sections méharistes dont la SMH n°1, sur les puits d'Achegour et de Fossenet, où elles ne surprenaient que des éclaireurs isolés. Au cours du deuxième trimestre de l'année 1915, la SMH n°2 effectuait une reconnaissance du Djado vers Madama ; à son passage dans l'enneri Blaka, elle découvrait que le puits avait été bouché.

En novembre 1915, la SMH n°1, sous le commandement du sous-lieutenant Dufour, se trouvait en protection aux environs de Chemidour, où elle avait installé son carré. Le 19 novembre 1915, elle apprenait par des Touaregs que le rezzou signalé marchait dans sa direction. Le sous-lieutenant n'avait pas encore pu prévenir son échelon pâturage qu'il était pris sous le feu ; pendant qu'il était ainsi fixé par le tir adverse, le rezzou tentait de s'emparer de son troupeau ; les tirailleurs qui en avaient la garde réussissaient à rejoindre le carré et à le mettre à l'abri dans une cuvette à proximité. Récupérant l'ensemble de ses moyens, à l'exception d'une escouade, sous les ordres du sergent Gravot qui devait défendre la position, l'officier lançait sa troupe à l'assaut, baïonnette au canon, sur le rezzou qui, sous le choc, se repliait. Combinant feux et choc, il les poursuivait de dune en dune jusqu'au pied de la falaise, à trois kilomètres au sud d'Emi Madama, où les razzieurs s'enfuyaient à chameau. Au cours de la poursuite qui durait jusqu'à la nuit, le rezzou abandonnait 2 Touaregs qu'il avait capturés ainsi que 8 de leurs chameaux trop fatigués pour continuer. Au petit jour, les auxiliaires s'emparaient de 2 Toubous, dont l'un dissimulait sous le boubou un pistolet de gros calibre et de 5 chameaux. Malgré l'intensité des tirs, il n'y avait pas eu de perte dans la section. Quant au rezzou, malgré les nombreuses traces de sang relevées sur le sol, il n'avait rien laissé. Les tirailleurs avaient fait preuve d'une grande bravoure, mais composés essentiellement de jeunes, ils avaient montré de nombreuses lacunes, tant sur le plan opérationnel en particulier au tir, que sur le plan de la technique méhariste.

L'évacuation du Tibesti en juillet 1916 avait entraîné une recrudescence des rezzous venant du nord dans la mesure où il ne restait plus qu'une seule section méhariste, la section n°4 du sous-lieutenant Meispleigt, pour assurer la sécurité de la région.

En novembre 1916, cette section stationnait en toute tranquillité à Fachi dans le cadre de la protection de la taghlemt. Dans la nuit du 10 novembre, alors qu'il y avait pleine lune, elle était attaquée par surprise par un rezzou d'une cinquantaine d'hommes en provenance du Zeila. Les pertes

étaient lourdes, huit tirailleurs tués [1], six blessés. La confusion était telle que le rezzou se retirait sans être inquiété, emportant une partie du matériel de la section. La nouvelle n'arrivait que tardivement à Bilma.

B. Le Tibesti

La convention franco-britannique du 21 mars 1899 reconnaissait les droits de la France sur le Tibesti comme sur le Borkou ; il allait de soi que leur occupation aurait du se faire dans la continuité de la pénétration, de telle façon que soit affirmée, sans contestation possible, la présence française au centre de l'Afrique. Il n'en avait rien été.

Pourtant dès 1907, le gouvernement français avait envisagé l'occupation du Tibesti ; le chef de bataillon Mouret, en poste au cabinet du ministre de la guerre, avait été désigné pour en assurer la préparation. A cet effet, il avait été affecté au Territoire militaire du Niger, dont l'organisation territoriale avait été remaniée spécialement ; la région de Bilma, nouvellement créée, devait à terme englober le Tibesti. Cette étude faisait ressortir la relation ancienne qui existait entre le gouverneur turc de Mourzouk et le Tibesti. Comme le gouvernement français cherchait à garder de bonnes relations avec l'empire ottoman, il reportait le projet à une date ultérieure, sans toutefois l'abandonner. Il préférait agir par la voie diplomatique pour préserver les droits de la France.

Outre l'aspect politique, intervenait un autre facteur qui touchait le territoire du Niger, plus particulièrement les populations de l'Aïr. En effet les Tedas du Tibesti, surtout ceux de la bordure occidentale, ne cessaient de razzier l'Aïr, région plus favorisée que la leur sur le plan des ressources ; ils n'avaient pas d'autre solution pour subvenir à leurs besoins. La protection des populations touarègues relevait désormais de la mission des troupes françaises ; envisagée au début sous une forme essentiellement défensive, elle en révélait rapidement les limites et seule la perspective d'une occupation effective du Tibesti laissait espérer une amélioration certaine. Le gouvernement français, malgré les demandes réitérées des différents commandants du territoire, restait insensible à cet argument.

Mais l'entrée en guerre de l'Italie contre la Turquie en vue de s'emparer des possessions ottomanes en Libye, allait changer le cours des événements. Il fallait éviter que l'Italie, puissance européenne potentielle, ne

---

[1] – Sgt Linguo Boro, Sgt Tiécoura D'Garbo, Barkiré Sandolo, Dadouda Soussi, Mazou Irkoyneimo, Dauda, Doudou Atiala, Abdou. Une stèle commémorative a été élevée ultérieurement à proximité du village

contestât la validité de la zone frontalière qui n'avait jamais été occupée ; c'était l'argument politique. Quant aux commandants des territoires du Niger et du Tchad, ils insistaient par le canal de leurs gouverneurs sur l'aspect sécuritaire, faisant ressortir que cette région allait devenir le repaire de tous les bandits. En 1911, au niveau gouvernemental, il était prescrit une enquête sur *« les moyens de procéder à une occupation du Borkou et du Tibesti »*. Le colonel Hocquart envisageait l'emploi de toutes les sections méharistes constituant un groupement mobile... qu'il renforçait du goum de l'Abzin *« les Touaregs seraient d'autant plus utiles dans cette circonstance qu'une expédition contre le Tibesti prendrait le caractère d'une revanche éclatante contre l'ennemi héréditaire* [1] *»*.

En septembre 1912, le gouvernement français admettait le principe de l'occupation ; les gouverneurs d'AEF et d'AOF étaient avisés en juin 1913 de cette décision. En juillet 1913, le gouverneur général d'AOF exposait au commandant du territoire les modalités d'exécution [2] : *« en ce qui concerne l'extension de notre action administrative au Tibesti et au Borkou, il a été entendu en principe avec le colonel Largeau, qu'il y serait procédé en novembre prochain, simultanément par les troupes du territoire du Tchad pour le Borkou, et par celles du territoire du Niger pour le Tibesti... Toutefois bien que les deux opérations doivent être simultanées, les instructions ministérielles indiquent que l'occupation d'Aïn Galaka doit précéder notre action au Tibesti... je ne puis que vous laisser une complète liberté d'action en ce qui concerne le choix des moyens...d'après les indications de la dépêche ministérielle il ne s'agit pas d'une occupation complète, mais d'une occupation restreinte afin de surveiller avec plus d'efficacité les voies de passage »*. Liberté du choix des moyens, mais restriction quant au but de la mission qui était totalement inadaptée en pays nomade, était-il possible de contrôler des voies de passage ? Le général Pineau, commandant supérieur des troupes en AOF, était encore plus restrictif et annonçait déjà l'initiative contrôlée qui sera accordée aux exécutants : *« le but de l'opération n'est pas une occupation complète du Tibesti, mais l'affirmation de notre autorité ; elle n'est qu'une simple action de police locale menée avec une prudence méthodique. Le schéma des opérations est d'abord l'installation d'un poste à Zouar, puis lorsque le commandant de la colonne aura obtenu les rensei-*

[1] – CAOM. Fonds AOF 14 Mi 859.11 G 10. Correspondance n°93 du 20 avril 1912 du Cel Hocquart commandant le Territoire militaire du Niger au G. G. d'AOF a/s rapport sur le Tibesti et les conditions de son occupation éventuelle.

[2] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi 859 11 G 11. Correspondance n°264 juillet 1913 du G.G. AOF au commandant du T.M. du Niger.

gnements nécessaires à sa réalisation, la marche sur Bardaï [1] ». Ces énoncés différents de la même mission portent en germe les problèmes qui marqueront les activités de la colonne ; ils voulaient manifester la souveraineté de la France, mais sans assumer les responsabilités qui en découlaient.

A la suite de la demande du gouverneur d'AOF, le lieutenant-colonel Thierry de Maugras, qui exerçait les responsabilités de commandant du TMN par intérim, lui adressait en août 1913 un projet d'opérations. Il en était à l'établissement des ordres préparatoires lorsque le colonel Largeau lui apprenait qu'il commencerait les opérations au Borkou en novembre 1913. Aussi devait-il précipiter sa préparation. L'ordre du territoire n° 23 qui donnait la composition de la colonne et désignait son chef, le chef de bataillon Löfler, paraissait le 22 septembre 1913, alors que la section d'artillerie faisait mouvement de Zinder à Agadez depuis le 1er septembre 1913 ; le reste des éléments stationnés à Zinder quittait cette localité le 1er octobre 1913.

Composition de la colonne du Tibesti :

Etat-major réduit (Zinder)	Lt Marsaud Médecin-major Noël vétérinaire en second Bény	
2 sections méharistes		
SMH d'Itchouma	Lt Roucaud Sgt Delmas 50 tirailleurs	116 chameaux
SMH Boultoum	Lt Meyer Sgt Alix 50 tirailleurs	100 chameaux
1 section d'artillerie à chameau (Zinder) 2 pièces de 80mm de montagne	Lt Ballif MDL Julien MDL Le Digabel Canonnier Rousselot 24 canonniers	70 chameaux
1 détachement à pied (Zinder)	A.C Lacorre Sgt Donzeau Sgt Giudicelli 50 Tirailleurs	

[1] – CAOM. Fonds AOF 14 Mi 859 11 G 10. *Note n°3886 du 2 septembre 1913 du Gal Pineau commandant des troupes d'AOF au Cel commandant le TMN au sujet instruction relative à une opération au Tibesti.*

	16 goumiers touaregs 12 auxiliaires toubous 40 bellahs	400 chameaux de réquisition
TOTAUX	15 européens 255 indigènes dont 180 tirailleurs 34 auxiliaires 40 bellahs	648 chameaux

Contrairement à l'étude préalable du colonel Hocquart en 1911, le nombre des unités méharistes avait été réduit à deux, ce qui était insuffisant pour assurer une disponibilité opérationnelle permanente. Par contre, il avait été rajouté un important élément à pied, destiné aux garnisons fixes.

Par suite de la dispersion des différents éléments entrant dans la composition de la colonne, le rassemblement était fixé à Bilma ; la route était longue pour y arriver et non sans difficulté, en particulier pour les unités en provenance de Zinder. Celles-ci arrivaient à Agadez le 15 octobre 1913 et y séjournaient une semaine afin d'attendre la formation de la *taghlemt* d'automne et du convoi de Bilma, avec lesquels elles allaient marcher sous la protection de la SMH d'Agadez. Le plus difficile avait été de rassembler les vivres de réserve, qui constituaient une charge de près de quarante tonnes, alors que la sécheresse avait réduit considérablement les possibilités d'achat, et surtout de procéder à son acheminement, qui nécessitait l'emploi de plus de 400 chameaux. Les éléments en provenance d'Agadez atteignaient Bilma le 7 novembre 1913 ; quelques jours plus tard, c'était au tour de la SMH de Boultoum, qui avait accompli en vingt jours le trajet par Termit et Ounissoui ; ce dernier n'avait plus été réalisé depuis le lieutenant Crépin en 1906. Les préparatifs se poursuivaient à Bilma pendant une quinzaine de jours, tant sur le plan opérationnel, par l'envoi d'agents de renseignements, que sur le plan logistique ; les vivres de réserve étaient insuffisants pour une telle campagne, et ce problème allait avoir des répercussions fâcheuses sur le déroulement des opérations.

Le 24 novembre 1913, la colonne se mettait en marche à partir d'Aneye ; elle était précédée d'une avant-garde formée par la SMH d'Itchouma, qui se trouvait ainsi sur son terrain de prédilection. Le 1er décembre elle atteignait le puits d'Otoma, où une violente tempête de sable l'obligeait à une halte prolongée. Elle continuait sa marche sur le puits de Défirou ; les éclaireurs touaregs qui marchaient en avant de l'unité méhariste surprenaient, le 4 décembre 1913, trois Toubous dans la cuvette ; le séjour y était plus long que prévu en raison du faible rendement du puits qui ne donnait qu'une *eau saumâtre, boueuse et noirâtre*. Elle reprenait sa progression le 6 décembre ; Zouar avait été choisi comme premier point de stationne-

ment. Le gros de la colonne était devancé pour la traversée du Zouarké par l'ensemble des unités méharistes. Le 9 décembre, ce détachement de circonstance se saisissait sans coup férir des principaux puits de la cuvette de Zouar en particulier de celui d'Ibendur, où avait été fixée l'installation de la colonne lors de son arrivée, prévue le lendemain.

Dès qu'elle y arrivait, débutaient les travaux d'installation qui étaient achevés le 15 décembre 1913, journée marquée par la revue des troupes, suivie d'un lever des couleurs. Le camp avait la forme d'un carré de près de 80 mètres de côté, entouré d'une tranchée de deux mètres de large, surplombée d'un parapet d'un mètre de hauteur. En diagonale, avaient été construits en surélévation deux tambours qui permettaient aux deux canons de 80 de montagne d'assurer le flanquement. A l'intérieur, avaient été réalisés des silos en vue d'y stocker le mil de réserve ; ainsi les sacs étaient devenus disponibles pour les futurs ravitaillements.

Ceux-ci devenaient urgents, la rapidité du départ n'avait pas permis de rassembler la totalité des vivres de réserve, il manquait 15 tonnes de mil. Aussi fallait-il renvoyer sans tarder à Bilma la SMH de Boultoum les récupérer, et en même temps convoyer les chameaux qui avaient été réquisitionnés pour le transport des vivres à l'aller. Ainsi, avant d'avoir commencé les opérations, les forces mobiles étaient réduites de moitié.

Le 16 décembre 1913, le chef de bataillon Löfler, avec un détachement de la SMH d'Itchouma et d'auxiliaires, entreprenait une tournée au sud-est de Zouar, espérant que la présence de ses auxiliaires toubous lui permettrait une prise de contact rapide et amicale avec la population. Arrivé à Yoo, il ne trouvait que des campements déserts. Le lendemain, en remontant l'enneri Saad, il était accueilli par des coups de feu à Dochigué ; les autochtones révélaient ainsi leurs véritables dispositions d'esprit.

Dans une lettre parvenue en janvier 1914, le gouvernement précisait ses instructions, par l'intermédiaire du commandant du territoire. L'occupation devait se limiter au versant occidental du Tibesti, il suffisait d'installer à Zouar un point d'appui solide à partir duquel rayonneraient les deux sections méharistes. Il interdisait dans un premier temps toute intervention sur Bardaï, prétextant d'éventuelles complications. Peu de temps après, arrivaient de nouvelles instructions qui, tout en confirmant les instructions précédentes, n'excluaient plus à terme la marche sur Bardaï ; ambiguïté qui rendait le commandement inconfortable en raison des impératifs opposés des deux situations envisagées.

A Zouar, qui avait été choisi définitivement en raison de sa position stratégique, débutaient les travaux de construction d'un poste dont la réalisation avait été confiée au détachement à pied de l'adjudant-chef Lacorre. Il

devait être bâti en pierre ; pourtant la colonne manquait de tout, elle n'avait pas de spécialistes, l'outillage se limitait à deux barres à mine, deux masses... mais le *colonial est débrouillard* ; commencé le 1er janvier 1914, il était terminé six mois plus tard, le 14 juillet 1914.

Conformément aux ordres reçus, les reconnaissances se limitaient au versant occidental ; elles étaient menées non seulement par la SMH d'Itchouma, mais aussi par la section d'artillerie et le détachement à pied. Ces actions étaient limitées dans le temps et dans l'espace, en raison de la faiblesse des effectifs comme des impératifs du commandement, mais chaque sortie se concrétisait en général par un échange de coups de feu, les Tedas marquant ainsi leur territoire. Au début de janvier 1914, la garnison était renforcée par des éléments en provenance de Djado, qui étaient composés de 25 tirailleurs appartenant au détachement monté du Kaouar et à la section mitrailleuse, sous le commandement du capitaine Figaret, commandant le cercle de Bilma.

Les opérations simultanées des troupes françaises au Borkou et au Tibesti avaient produit, dans un premier temps, une véritable stupeur parmi les Toubous, dont le premier souci avait été de se soustraire à l'action française. Des pourparlers avaient même été engagés avec les chefs du versant septentrional, en particulier Zettimi. Maï Chaffami, le *chef* de Bardaï, avait songé à s'enfuir à Koufra, mais il s'était ressaisi lorsqu'il avait constaté l'arrêt des troupes françaises. Il tentait alors de s'opposer aux premiers effets de l'occupation en diligentant des émissaires afin de provoquer la rupture des pourparlers et l'hostilité vis-à-vis des nouveaux occupants. Les Toubous se dissimulaient dans le caillou, refusant le combat ; par contre, ils menaient de multiples opérations de guérilla, tirant dans le dos à la première occasion favorable, cherchant à s'emparer des chameaux au pâturage, s'en prenant aux petits détachements en infériorité numérique...

A cette résistance naturelle des Toubous, était venue s'ajouter l'action des *Khouan* [1], rescapés des combats du Borkou, que Maï Chaffami avait recueillis dans l'ancien fortin turc de Bardaï. Ils étaient à l'origine du coup de main de Lobogué, puits situé à 5 km du poste qui servait souvent à dédoubler celui d'Ibendur. Le 15 février 1914, le sergent Gouaillard de la section mitrailleuse de Bilma, avec un groupe de tirailleurs, y effectuait l'abreuvoir des chameaux de prise et de réquisition. Brutalement, vers neuf heures, il était assailli par une forte bande de dissidents qui, sous la conduite des trois fils de Maï Chaffami, s'était dissimulée dans la montagne proche,

[1] – Khouans : ainsi étaient appelés les adeptes des confréries religieuses ; dans le contexte, ce sont les partisans de la Sénoussia.

attendant un moment favorable. En quelques minutes elle submergeait le détachement dont elle tuait le chef [1] et la plupart des membres. L'intervention rapide de la section de l'adjudant-chef Lacorre permettait de recueillir quatre rescapés qui avaient réussi à préserver une partie du troupeau. La poursuite entamée par la SMH d'Itchouma ne donnait rien ; continuée le lendemain par le capitaine Figaret, elle montrait que la bande s'était enfuie rapidement en direction de Bardaï et que, pour cette raison, elle ne pouvait être continuée, respectant à la lettre les ordres reçus. Ce coup de main entraînait le redoublement des mesures de sécurité et, conséquence fâcheuse, une diminution des effectifs opérationnels.

Le ravitaillement était devenu la préoccupation du commandant de la colonne ; jusqu'en février 1914 le détachement avait vécu sur les réserves qu'il avait amenées ; la quantité était suffisante, même si les vivres manquaient d'attrait. Les Européens touchaient par mois : 15 kg de farine, 2 litres de vin ou 1 litre de tafia, 2 boîtes de conserve, de la graisse, du sucre et du café ; les tirailleurs 1 kg de mil par jour. Après la caravane de printemps, faute de ressource suffisante, les rations étaient notablement diminuées, celles des Européens des deux-tiers ; celle des tirailleurs avaient été ramenée à 800 g par jour. Les dattes constituaient désormais la base de la nourriture. Les quelques chèvres de prise fournissaient, de temps à autre, une viande médiocre. La solution de convoyer la viande sur pied avait été désastreuse : sur 150 bœufs partis de N'Guigmi, un seul était arrivé à Zouar, et dans quel état. Par contre, le jardin, qui avait été créé au poste, apportait un complément non négligeable. Le transport était effectué par des chameaux réquisitionnés auprès des populations touarègues ; les animaux souffraient beaucoup de la route en raison de l'absence de pâturage et de la chaleur ; les pertes étaient importantes et provoquaient un mécontentement profond des Touaregs qui ne répondaient plus que contraints et forcés aux ordres du cercle d'Agadez. La *taghlemt* en subissait d'ailleurs directement les conséquences. La protection du convoi hypothéquait en permanence une section méhariste sur l'itinéraire Bilma-Zouar. En février 1914, la SMH de Boultoum était de retour de Bilma, mais à peine était-elle arrivée qu'il fallait repartir vers cette localité afin de récupérer le ravitaillement convoyé par la *taghlemt* de printemps. Ce n'était pas la seule raison : il était nécessaire de ramener les chameaux réquisitionnés et de rapatrier les personnels arrivés en fin de séjour. La temporisation prolongée imposait désormais la relève d'un certain nombre de personnels. La SMH d'Itchouma quittait Zouar le 24 février 1914 pour cette mission, escortant le capitaine Figaret qui rejoignait son poste au

---

[1] – Le nom *Sgt Gouaillard* sera donné ultérieurement au poste de Zouar (arrêté du 7 décembre 1915).

chef-lieu du cercle, ainsi que deux officiers rapatriables, le lieutenant Marsaud et le vétérinaire en second Bény. La section mitrailleuse de Bilma était maintenue sur place ; c'était un moyen de remédier à l'absence de renfort ; cette mesure renforçait la défense statique, mais elle était insuffisante pour une reprise éventuelle du mouvement sur Bardaï. A cet effet le chef de bataillon Löfler ne cessait de réclamer une section méhariste supplémentaire. Il était indispensable de disposer de suffisamment de troupes mobiles.

L'incertitude du commandement sur la politique future pesait sur l'évaluation des besoins ; toute intervention était subordonnée à la mise en place préalable de la logistique. Une liaison avec le Tchad avait été tentée sans succès par la SMH de Boultoum qui essayait, en avril 1914, de rencontrer un élément de la circonscription du Borkou-Ennedi vers l'enneri Doumar. Aussi la seule voie possible d'acheminement demeurait celle d'AOF, dont la lenteur était désespérante, en raison de la longueur démesurée de son itinéraire, ainsi que des difficultés de parcours en zone désertique.

Et pourtant, la situation était devenue favorable à la poursuite des opérations en direction de Bardaï. La Sénoussia avait rappelé ses partisans afin de soutenir la lutte contre les Italiens. Les Tedas, quant à eux, s'étaient divisés à l'issue du combat de Lobogué ; le partage des prises, qui avait vu Maï Chaffami s'en octroyer la majorité, avait provoqué la zizanie chez les Tedas qui, pour la plupart, avaient rejoint leurs campements, s'estimant lésés.

A la fin du mois d'avril 1914, arrivait l'ordre de reprendre le mouvement sur Bardaï. Ce changement d'attitude gouvernementale était dû à l'action du nouveau commandant militaire, le colonel Venel, qui avait déjà servi dans cette fonction de 1908 à 1911. Il avait fallu, au préalable, mettre en place le ravitaillement et renforcer les effectifs de la colonne. Le 29 mai 1914, la SMH d'Itchouma était de retour avec un premier échelon de ravitaillement ; le 3 juin 1914, arrivait le deuxième échelon avec le capitaine Figaret, escorté par la SMH de N'Guigmi, commandée par le lieutenant Gamory-Dubourdeau. Ces deux convois avaient beaucoup souffert de la chaleur entre Otoma et Zouar. Il faut constater une nouvelle fois que le déclenchement d'une opération allait se faire au moment, où les chaleurs étaient les plus fortes ; ainsi la surprise était garantie, mais les montures en souffraient et de ce fait perdaient rapidement leur potentiel.

Au préalable, le chef de bataillon Löfler renvoyait sur Bilma les chameaux de réquisition et les personnels rapatriables, dont le lieutenant Ballif, le médecin Noël, le sergent Donzeau, profitaient de cette liaison. Simultanément, il mettait sur pied la colonne de Bardaï qui comprenait

l'ensemble des moyens, à l'exception du détachement à pied de l'adjudant-chef Lacorre, qui restait pour garder le poste de Zouar.

Composition de la colonne de Bardaï :

Etat-major	CB Löfler Cne Figaret Médecin aide-major Rainaut
SMH d'Itchouma	Lt Roucaud 50 tirailleurs
SMH de N'Guigmi	Lt Gamory-Dubourdeau 57 tirailleurs
SMH de Boultoum	Lt Meyer 46 tirailleurs
Section mitrailleuse de Bilma	Sgt Bruchon 8 tirailleurs
Section d'artillerie	Lt Campenon 2 sous-officiers européens 25 canonniers
goum	30 goumiers touaregs et auxiliaires toubous
convoi	100 chameaux alignés à quatre mois de vivres

Alors que la colonne s'apprêtait à partir, un courrier apportait un nouvel ordre qui modifiait sensiblement le précédent, puisqu'il prescrivait l'occupation permanente de Bardaï et la constitution d'un dépôt de vivres. Cet événement montrait une nouvelle fois l'inconséquence des décisions gouvernementales, qui ne pouvait avoir que des répercussions sur le déroulement des opérations.

La colonne partait le 8 juin 1914 en direction de Wour, précédée d'une avant-garde aux ordres du lieutenant Roucaud qui, outre sa section méhariste, comprenait la section mitrailleuse, une escouade de la SMH de N'Guigmi et 14 auxiliaires. La traversée du massif d'Abo se déroulait sans incident en raison de la fuite de la population. Par contre les chameaux souffraient beaucoup à cause de la configuration du terrain. Elle débouchait sur l'enneri Bardagué, qu'elle remontait jusqu'à Bardaï, atteint le 23 juin 1914. Le village, qu'une grande partie de ses habitants avait désertée, était occupé sans résistance ; la *case* de Maï Chaffami était détruite au canon pour frapper les esprits ; des auxiliaires toubous étaient envoyés auprès des populations qui s'étaient cachées dans le caillou. Dès le lendemain, une centaine de personnes venait faire leur soumission en remettant une quarantaine de fusils. La reconnaissance de la palmeraie du Zumri était entreprise par la SMH d'Itchouma et par la SMH de N'Guigmi sous les ordres du capitaine Figaret ;

elle durait quatre jours, au cours desquels elle mettait la main sur les troupeaux abandonnés par leurs bergers à l'approche des patrouilles.

Le 7 juillet 1914, les SMH de Boultoum et d'Itchouma, toujours sous le commandement du capitaine Figaret, se lançaient à la poursuite de Maï Chaffami en direction d'Aozou, qui était abordé le lendemain. La SMH de Boultoum qui marchait en tête, était accrochée à hauteur de la petite palmeraie de Bourdou. Une résistance sérieuse bloquait le passage au nord de la vallée. Appuyée par la SMH d'Itchouma, la SMH de Boultoum chargeait à la baïonnette. Pénétrant par la palmeraie, la section du lieutenant Roucaud s'emparait du village. L'adjudant Baba Keita débusquait de nombreux défenseurs à l'entrée du ravin. Chassés de toutes parts, les Toubous s'échappaient dans le caillou, laissant sur le terrain une vingtaine de cadavres. Les jours suivants, une fois la périphérie d'Aozou reconnue, la poursuite de Maï Chaffami continuait vers Tomi ; elle était abandonnée en raison de la configuration du terrain. Le détachement du capitaine Figaret reprenait le chemin de Bardaï pour y arriver le 20 juillet 1914. L'objectif n'avait pas été réalisé en totalité, Maï Chaffami n'avait pas été capturé, mais son prestige était atteint, n'ayant pu s'opposer à la pénétration française ; il se réfugiait alors à Koufra, laissant toutefois ses fils dans le caillou. La population se ralliait massivement, cependant subsistaient encore de nombreux insoumis.

La construction d'un poste était entreprise à Bardaï à partir de l'ancien fortin turc, bâti sur une terrasse naturelle en bordure de l'enneri, dominant le village de Touski. Pendant les travaux, de juillet à août 1914, la région était reconnue systématiquement. A la fin du mois de juillet, la SMH de N'Guigmi remontait l'enneri du Zumri et franchissait les contreforts du Tarso Toon pour descendre dans l'enneri Yeguibé ; elle atteignait le village de Yibi Souma, où sa marche était interrompue par la crue de l'enneri. N'ayant pu obtenir la soumission de ses habitants, elle détruisait le campement et les récoltes, puis rentrait.

La pluie commençait de tomber dans les premiers jours d'août ; c'était la première fois depuis sept ans. Elle surprenait par son caractère, fine et persistante, elle enveloppait le massif dans les brumes, provoquant partout un ruissellement abondant qui entraînait la crue de nombreux enneris.

Les opérations qui se déroulaient sur le versant oriental avaient pour conséquence de faire basculer sur l'autre versant une grande partie des dissidents, qui s'en prenaient alors à la garnison de Zouar : enlèvement des courriers au passage du Zouarké, vol de chameaux en plein jour malgré la garde, harcèlement du poste la nuit... Ces actions étaient facilitées par l'interdiction qui avait été faite à l'adjudant-chef Lacorre de sortir de la cuvette de Zouar. Aussi fallait-il dépêcher la section méhariste d'Itchouma pour y faire la po-

lice ; elle obtenait la soumission du village de Goubone sur le versant méridional du Tarso Tiri ; sa population livrait quinze fusils : elle recherchait la tranquillité pour la prochaine récolte des dattes. C'était également le cas de certains clans toubous, comme Zettimi (ou Guetty) *grand et noble vieillard,* qui était venu demander l'aman pour l'ensemble de sa famille.

Le 24 septembre 1914, arrivait à Bardaï un courrier *rapide*, annonçant la déclaration de guerre à l'Allemagne, le 3 août 1914. C'était par anticipation la fin de la colonne du Tibesti. Les cadres européens, qui avaient le cœur ailleurs, étaient pressés de rejoindre la métropole pour défendre la mère patrie ; le commandement avait également l'esprit ailleurs, accaparé par de multiples problèmes ; le sort du Tibesti était devenu un souci mineur, bien que son ravitaillement constituât une charge considérable. Aussi ne faut-il pas s'étonner que la dislocation de cette colonne se soit faite dans la précipitation et dans l'improvisation.

Dans un premier temps, il avait été envisagé l'évacuation de Bardaï, limitant l'occupation au versant occidental ; cet ordre apparemment simple présentait toutefois des difficultés d'application en raison de l'absence de liaison directe avec Zouar – c'est la mission qui avait été dévolue au lieutenant Meyer – et l'hostilité de la population, qui avait appris cette nouvelle par des voies détournées. L'arrivée d'un nouveau courrier modifiait les ordres précédents et prescrivait la poursuite du programme en cours, plus particulièrement, le maintien d'une garnison à Bardaï. Celle-ci était réalisée à partir des effectifs de la colonne. Le chef de bataillon Löfler rentrait à Zouar le 8 octobre 1914 avec le reliquat de la colonne. Il redescendait sans tarder sur Bilma avec la SMH d'Itchouma, celle de N'Guigmi et une grande partie de ses officiers en fin de séjour, en particulier les lieutenants Roucaud et Meyer, les chevilles ouvrières de l'occupation du Tibesti [1].

A son passage au chef-lieu du cercle le 1er novembre 1914, il y trouvait les ordres du commandant du territoire concernant l'organisation provisoire du *cercle Kaouar-Tibesti* ; celle-ci était très loin du grand projet centrafricain. Elle ne prévoyait plus que la création d'un cercle Kaouar-Tibesti dont la résidence serait fixée à Bardaï ; ce cercle serait divisé en deux sec-

[1] – BCAF.n°3. mars 1916. Ordre général n°43 du général commandant supérieur d'AOF sur les opérations du Tibesti. Propositions d'avancement pour :
Lt Roucaud : *« officier remarquable à qui ses belles qualités professionnelles, sa connaissance parfaite des dialectes locaux et des mœurs indigènes, son entrain, son énergie et son endurance ont permis de rendre des services hors pairs... »*
Lt Meyer : *« S'est fait remarquer tout particulièrement par son endurance, son énergie, son attention à ménager ses hommes et ses animaux... »*

teurs, l'un à Bardaï, l'autre à Bilma qui resterait le poste de commandement de la 5e compagnie. Cette organisation ne présentait que des inconvénients et elle sera modifiée compte tenu de la réduction des effectifs ; le capitaine de la 5e compagnie gardait les fonctions de commandant de cercle avec résidence à Bilma. Le secteur du Kaouar, outre le poste de Bilma, avait celui de Djado ; le secteur de Bardaï avait le poste de Zouar ; leur fractionnement comme leur éloignement seront la source de bien de difficultés. Chaque secteur disposait d'une section méhariste, l'une à Zouar, la SMH n°1, l'autre à Itchouma, la SMH n°2. Amplifiant les problèmes, la section méhariste de Zouar, qui avait du être constituée avec des éléments en service dans le secteur de Bardaï, vraisemblablement avec des anciens de la section de Boultoum, recevait directement ses ordres du commandant de cercle. De cette dualité, il en est résulté une usure rapide de la section qui *« avec ses chameaux fatigués, ses hommes harassés... ne pouvait plus ni s'occuper de la pacification, ni de la sécurité de l'itinéraire Bilma-Zouar. »*

A Zouar, se trouvaient les magasins de la section méhariste ; en son absence, la garnison était peu nombreuse et sans action sur le pays ; le sous-officier qui la commandait avait la responsabilité de l'acheminement du courrier entre Bilma et Bardaï ; il avait fort à faire pour assurer la régularité du trafic. Les activités de la section méhariste de Zouar durant cette période sont peu connues et les textes qui en font mention prêtent à confusion. Cette unité, dont le commandement était assuré par le sous-lieutenant Dufour, se consacrait pour l'essentiel à la protection des convois de ravitaillement entre Bilma et Zouar, et vraisemblablement jusqu'à Bardaï. Il semble bien qu'elle ait mené un certain nombre d'actions plus à l'ouest, lors de ses passages, que ce soit au Djado ou au Kaouar : en particulier elle a fait l'objet d'une attaque à Chemidour en novembre 1915. Sur le versant occidental du Tibesti, elle participait, selon toute vraisemblance, à un certain nombre d'opérations visant à soumettre les populations touboues, toujours aussi irréductibles, en particulier celle d'Abo. Elle effectuait également, en octobre 1915 à Doumar, la liaison avec le chef de bataillon Tilho, commandant la région du Borkou-Ennedi, qu'elle guidait certainement jusqu'à Bardaï.

Compte tenu de l'hypothèque du commandant de cercle sur la SMH de Zouar, le commandant du secteur de Bardaï ne pouvait compter que sur son propre effectif, totalement démonté après le départ de la colonne ; aussi le remontait-il avec des chameaux de prise. Il ne cherchait pas à faire des méharistes de ses tirailleurs. La configuration du terrain n'en exigeait guère l'emploi, les chameaux étant utilisés le plus souvent comme des animaux de bât. Cette utilisation avait l'avantage d'obtenir une capacité d'intervention à longue distance. Au départ du capitaine Figaret, tout restait à faire ; le capitaine Blaizot, son successeur, se trouvait dans l'obligation de poursuivre

dans un premier temps la construction du poste, qui s'était concrétisée par l'édification d'une série de bâtiments à l'intérieur de l'enceinte ; l'abandon de la pierre comme matériau de construction et son remplacement par des briques en banco permettaient d'accélérer les travaux. Cette activité n'en perturbait pas moins la poursuite de la mission initiale, d'autant qu'au fur et à mesure la mission de pacification s'était substituée à celle de souveraineté. Mais la faiblesse des effectifs ne permettait pas d'assurer une présence suffisante sur le terrain pour imposer la soumission ; aussi, à défaut, était pratiquée la politique de *la terre brûlée*, qui n'était pas, loin de là, la meilleure solution pour amener les populations touboues à composition. En avril 1915, la palmeraie de Tondoufou était détruite, en juin 1915 c'était celle de Tiebouroa.

Le capitaine Blaizot s'en prenait ensuite à Aozou qui demeurait le fief de Maï Chaffami. Il ne disposait d'aucune information cartographique, si ce n'était un vague croquis du capitaine Figaret ; aussi était-il obligé de faire confiance à des guides qui rallongeaient intentionnellement le parcours, afin de permettre la fuite de la population locale. Parti le 25 juin 1915, il n'arrivait que le 30 juin. Il trouvait le village pratiquement désert. Il adressait un ultimatum à la population afin qu'elle se soumette dans les quarante-huit heures sous peine de voir ses récoltes détruites. Cette semonce restait sans effet et, le 3 juillet, débutait la destruction des palmeraies, à laquelle les Toubous essayèrent de s'opposer. Le 5 juillet 1915, l'élément de sûreté tombait à l'improviste sur la bande d'Hassan Issami qui, après un bref engagement, décrochait, laissant sur le terrain cinq morts et six blessés ; la destruction continuait alors sans résistance, si ce n'est qu'un accrochage, le 7 juillet, à Erebi, où les Toubous avaient de nouveau deux morts. Les vivres commençant à manquer, le capitaine Blaizot décidait de rentrer à Bardaï en empruntant l'itinéraire direct. Il ne mettait que trois jours pour rejoindre son poste.

Depuis la dislocation de la colonne, en octobre 1914, la situation des éléments français au Tibesti était mauvaise ; elle résultait de la conjugaison de plusieurs facteurs.

Le premier tenait aux **personnels** :

- L'encadrement était peu nombreux et, au fur et à mesure de leur relève, les cadres n'auront plus l'envergure pour assumer les responsabilités qui devaient être les leurs ; la plupart du temps, le commandant du secteur était livré à sa seule initiative. Le capitaine Blaizot était remplacé, en juin 1916, par un sous-lieutenant nommé à titre temporaire ; il s'agissait du sous-lieutenant Lenoir, nommé le 2 janvier 1915 ; il était arrivé au Niger en octobre 1915 après avoir combattu sur le front français, où il avait été

blessé. Il avait servi précédemment comme sergent-major au cercle de Bilma, de 1910 à 1913, et commandé à de nombreuses reprises le détachement monté du Kaouar ; il avouera ultérieurement qu'il se sentait peu qualifié pour exercer le commandement du secteur. Son exercice était en effet rendu difficile par la lenteur des communications ; il fallait quinze jours pour acheminer un message entre le cercle et le secteur. Les communications étaient encore plus lentes avec le territoire ; elles arrivaient sous forme de télégrammes à N'Guigmi, puis acheminées par chameau sur Zouar via Bilma, enfin à pied de Zouar à Bardaï.

- Le commandant du secteur était mal secondé par un encadrement sous-officier dont l'état physique les rendait inaptes à servir sur un tel territoire.
- Quant aux tirailleurs, ce n'était guère plus brillant. Leurs relèves fonctionnaient mal ; il y avait encore des personnels qui avaient participé à la colonne, leur état, tant physique que moral, était au plus bas ; usés par les conditions de vie très difficiles qu'ils avaient endurées, ils ne supportaient plus les rigueurs climatiques auxquelles les Africains n'étaient pas habitués. Lorsqu'ils étaient affectés, ils manquaient d'enthousiasme pour un pays dépourvu de toute ressource et, où ils n'étaient pas autorisés à se faire suivre de leur famille. Enfin chaque relève comprenait « *un lot de mauvais sujets pour lesquels la mutation au Tibesti était une punition* [1]. »

Le **ravitaillement** posait un second problème et double d'ailleurs :

- Le premier résultait de la nécessité d'honorer les besoins et ce n'était pas une mince affaire, compte tenu de l'absence de toute ressource locale. La sécheresse récente n'avait pas été sans conséquences puisqu'il avait fallu remplacer le mil, aliment de base du tirailleur, par du riz, denrée qu'il n'appréciait pas encore. Quant aux Européens, n'en parlons pas, le rationnement était devenu leur lot quotidien.
- Le second était lié au transport. A cet effet, il fallait faire appel à la ressource civile : les Touaregs de l'Aïr répondaient de mauvaise grâce aux réquisitions de l'administration. Il faut bien reconnaître que les pertes étaient énormes depuis 1913, et comme elles n'étaient pas ou peu indemnisées, elles provoquaient la colère des propriétaires, ce qui n'était pas sans répercussion sur l'état d'esprit des populations de l'Aïr. Les

[1] – *BCAF.RC.* n°1 janvier 1921. Cne Blaizot. *Le Tibesti d'hier et de demain.* Dans cet article, par ailleurs excellent sur la situation au Tibesti, l'auteur semble s'être trompé sur la numérotation de la SMH de Zouar.

problèmes liés au ravitaillement étaient devenus l'argument principal des autorités pour demander au ministre des Colonies l'évacuation de Bardaï. Mais le ministère des Affaires étrangères avait une préoccupation autre, et s'opposait à tout repli au moment, où les forces senoussistes triomphaient des Italiens *« un abandon, en ce moment, de quelque poste que ce soit en pays musulman, produirait un si fâcheux effet* [1] ».

La situation régionale était devenue inquiétante. En octobre 1914, la Sénoussia déclenchait au Fezzan la guerre sainte contre les Italiens. Dans la nuit du 29 novembre, par une offensive conjuguée, elle s'emparait de Sebha, le siège du commandement italien et de la localité d'Ubari. Elle provoquait leur retrait, en janvier 1915, de tout le Fezzan qui passait sous le contrôle de la confrérie. Il fallait toutefois aux Sénoussistes une année entière pour établir leur autorité sur l'ensemble de leur conquête, en particulier sur Ghat, carrefour important de routes sahariennes.

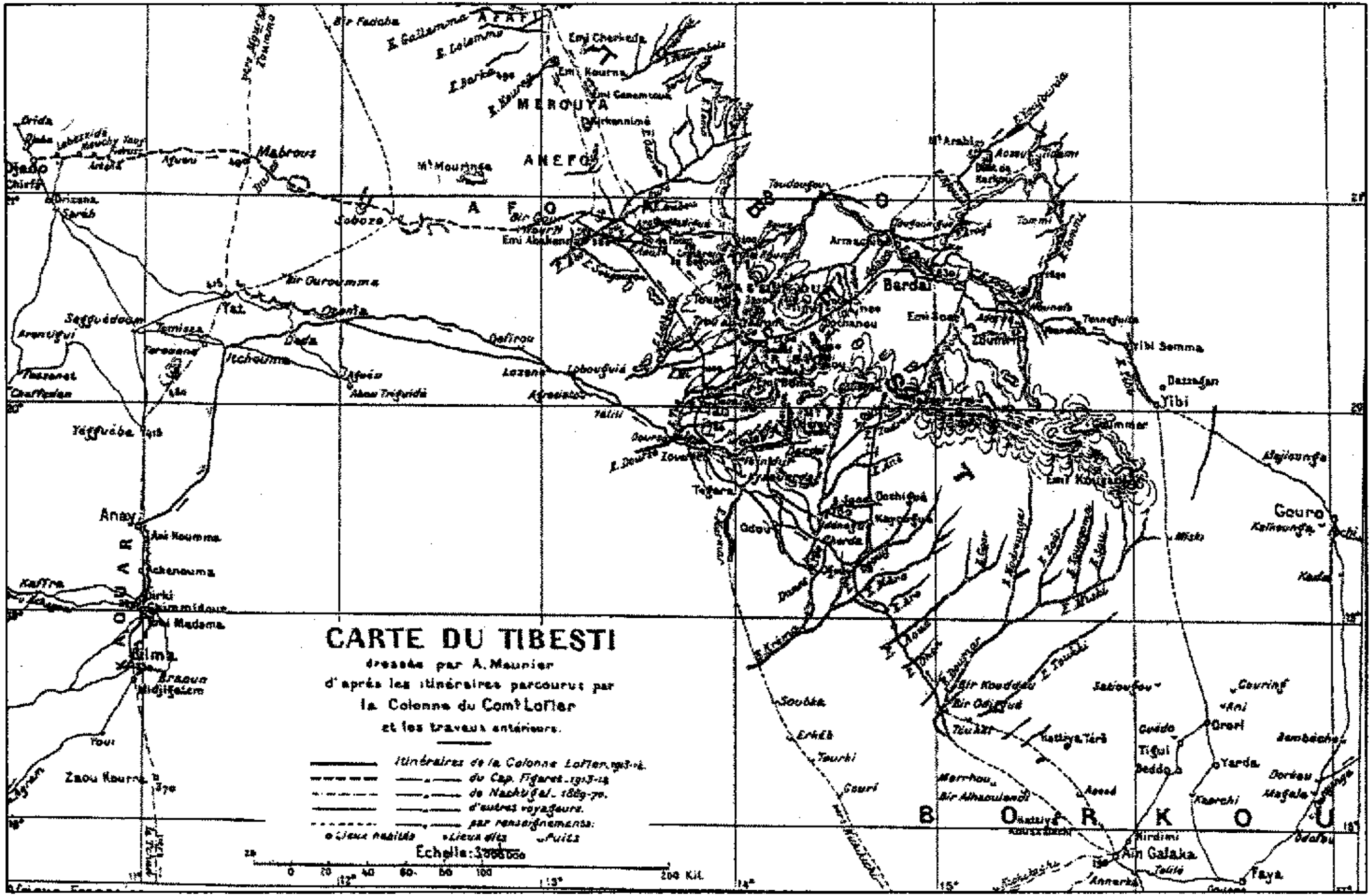
Ce n'est qu'en février 1916 qu'ils déclenchaient l'offensive contre les Français en s'emparant de Djanet ; ils étendaient leur action à l'ensemble du pays ajjer ; commençait alors une longue guerre qui voyait les troupes françaises du Sahara algérien céder progressivement du terrain. Ces événements avaient un grand retentissement (le Sahara fonctionnant comme une chambre d'écho). Les renseignements qui parvenaient à Bardaï ne cessaient de faire état de l'éventualité imminente d'une attaque sénoussiste.

Or la situation du poste, telle qu'elle se présentait au sous-lieutenant Lenoir à son arrivée en juin 1916, ne pouvait qu'amplifier l'inquiétude qu'il ressentait en prenant connaissance de ces informations.

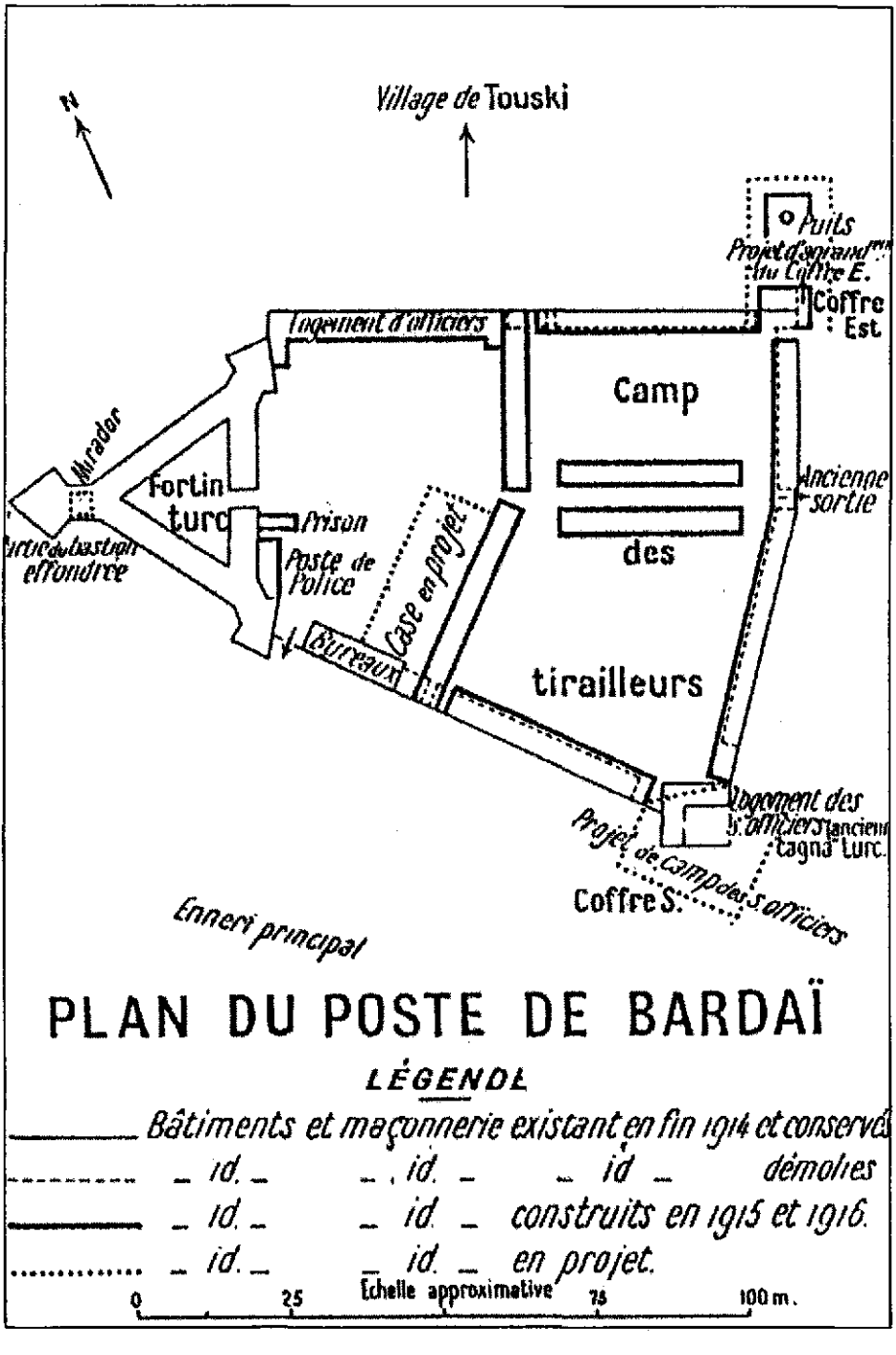
Le poste n'était pas préparé à résister à une attaque comme celle qui avait été conduite à Djanet. Les défenses étaient insuffisantes et inefficaces ; l'armement lourd était déficient, trois des quatre mitrailleuses étaient hors service ; l'unique puits qui desservait le poste se trouvait en dehors de l'enceinte protégée. L'état d'esprit des tirailleurs était déplorable, et s'était encore aggravé à la suite du passage du capitaine Ferrand, commandant la 5e compagnie, qui avait interdit aux femmes locales l'accès du cantonnement, toléré jusque là. Cette mesure entraînait une série d'insubordinations. Le 25 juillet 1916, les tirailleurs refusèrent d'exécuter les travaux de défense et se livrèrent à des pillages et à des viols dans les campements voisins.

---

[1] – Jean-Louis Triaud. *La légende noire de la Sanûsiyya*. M.S.H., 1995 p.810-811.



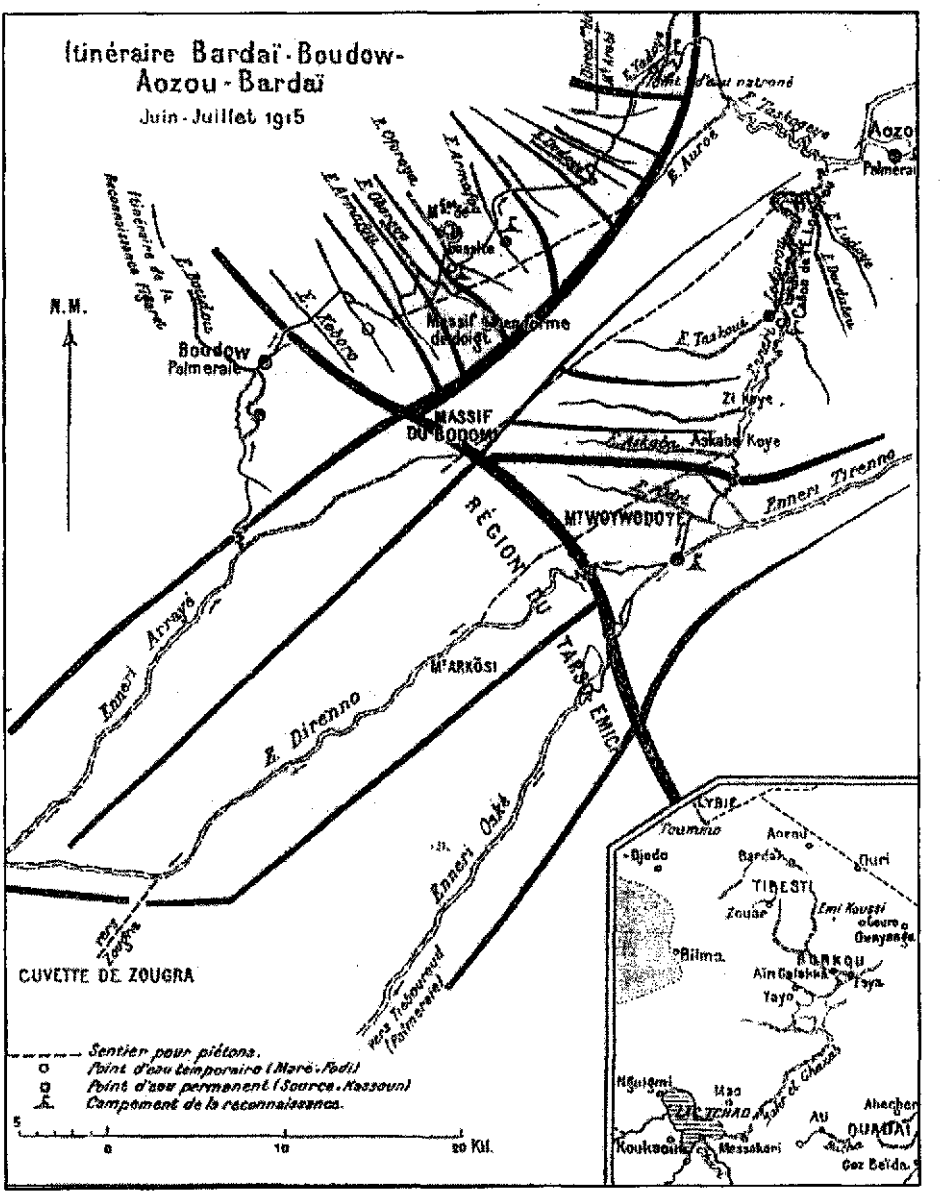
CARTE DU TIBESTI
dressée par A. Meunier
d'après les itinéraires parcourus par
la Colonne du Comt Lofler
et les travaux antérieurs.
Itinéraires de la Colonne Lofler, 1913-14.
du Cap. Figaret, 1913-14
de Nachtigal, 1869-70.
d'autres voyageurs.
par renseignements.
Lieux habités
Lieux dits
Puits
Echelle: 3000000
0
20
40
60
80
100
200 Kil.
Djado
Chirfa
Mabrouz
Yat
Itchouma
Anay
Achenouma
Dirki
Bilma
Zaou Kourra
Bardaï
Yibi
Gouro
Aïn Galaka
Faya
B O R K O U
Kaouar



PLAN DU POSTE DE BARDAÏ

LÉGENDE

Bâtiments et maçonnerie existant en fin 1914 et conservés
id. id. id. démolies
id. id. construits en 1915 et 1916.
id. id. en projet.


Itinéraire Bardaï-Boudow-
Aozou-Bardaï
Juin-Juillet 1915
N.M.
Boudow
Palmeraie
MASSIF
DU BODOMI
MT WOYWODOYE
RÉGION DU
TARSO EMIDI
M'ARKOSI
Ennedi Arrayé
E. Direnno
Ennedi Oaké
CUVETTE DE ZOUGRA
Aozou
Palmeraie
Ennedi Direnno
Zi Kaye
Kokabe Koye
TIBESTI
Bilma
BORKOU
Yayo
Faya
Aozou
Ouri
Zouar
Ounyanga
Ain Galakka
Mao
Ati
Abéchar
Koukouma
Messakani
Goz Beida
Sentier pour piétons.
Point d'eau temporaire (Mare-Redir)
Point d'eau permanent (Source-Kassoum)
Campement de la reconnaissance.
0
10
20 Kil.

En même temps, le sous-lieutenant Lenoir apprenait par un informateur que *« de gros rassemblements d'Arabes et de Toubous avaient lieu dans le Zeila. Ces groupes prendraient la direction du sud formant deux colonnes ; l'une sous le commandement d'officiers turcs et de Chaffami avec du canon, descendrait directement sur Bardaï par Abo, l'autre commandée par Si Mohamed Abed, frère du grand sénoussi, obliquerait dans le Sud-ouest suivant le chapelet de puits jusqu'à Yat et se dirigerait ensuite soit sur Bilma, soit sur l'Abzin, mais plus probablement sur Zouar ».*

Se considérant comme le maillon le plus faible, le sous-lieutenant Lenoir croyait être devenu l'objectif prioritaire de la Sénoussia. Aussi, certainement plus en rapport avec son caractère, il préférait la solution de prudence à toute autre. Il décidait, sans se donner le temps de la réflexion, l'évacuation sur le champ, pensant ainsi répondre aux intentions de ses chefs, qui lui avaient été communiquées peu de temps auparavant. Il quittait Bardaï le 28 juillet 1916 avec tous ses hommes, emmenant armes et matériels. En raison du nombre d'animaux limités, il était contraint d'abandonner une grande partie des vivres de réserve. De passage à Zouar, il lui fallait convaincre le sous-lieutenant Dufour [1], commandant la section méhariste, qui n'estimait pas, quant à lui, la situation aussi préoccupante. C'est en usant de son autorité de commandant de secteur qu'il l'entraînait à sa suite, en choisissant la voie tchadienne qu'il pensait être la plus sûre. Il arrivait à Aïn Galaka, le premier poste tchadien, le 17 août 1916.

L'annonce de son repli sans ordre suscitait de vives réactions ; on parlait aussitôt d'abandon de poste, faute justiciable de la juridiction militaire ; une instruction était d'ailleurs diligentée contre l'intéressé [2]. Son chef direct, le capitaine Ferrand, commandant le cercle de Bilma, reconnaissait le Tibesti au début du mois de septembre ; il rejoignait Zouar le 20 septembre, et Bardaï le 5 octobre sans rencontrer de résistance ; il envisageait même la réoccupation avec ses seules forces, mais le commandement lui ordonnait de rentrer sans délai au Kaouar.

---

[1] – Jean Chapelle. *Souvenirs du Sahel* 1987 p.60. – Le sous-lieutenant Dufour, devenu ultérieurement commerçant à Zinder, se verra pendant longtemps reprocher son attitude passée.

[2] – Jean-Louis Triaud. *La légende noire de la Sanûsiyya.* p.815 et 816. L'instruction sera close le 19 septembre 1917. Le rapporteur concluait en ces termes *« l'intéressé ne pouvait être traduit devant le conseil de guerre pour le motif qui lui est reproché à tort »*

En effet, pour le commandant militaire du Niger, comme pour le gouverneur de l'AOF, cette évacuation, qu'ils n'avaient cessé de demander, était enfin réalisée et elle leur apparaissait *comme un bienfait* et leur apportait *« une sensation de soulagement....il est difficile d'en vouloir à l'initiative qui avait été prise par le sous-lieutenant Lenoir, quelque irrégulière qu'elle ait été »*... Malgré tout, les ordres du ministre des Colonies prescrivaient la réoccupation immédiate. Sa réalisation débutait en novembre 1916, mais l'attaque d'Agadez venait en interrompre l'exécution. Aussi cette initiative *malheureuse mais inespérée* permettait au territoire d'éviter la dispersion de ses forces avant l'orage dont les premiers signes laissaient présager l'éclatement prochain [1].

4313 – Le sud-est du Niger

A– Le Manga

La 3e compagnie ne disposait plus d'unité méhariste depuis 1906, et cette absence n'était pas sans conséquence sur les activités de cette formation, à laquelle incombait désormais la responsabilité de toute une zone désertique depuis la Komadougou jusqu'au Kaouar. Ce problème n'échappait pas au chef de bataillon Mouret, le commandant de la nouvelle région de Bilma, qui en exigeait la reconstitution au Manga à partir d'avril 1908.

Le lieutenant Roucaud était envoyé dans l'Aïr, auprès de l'anastafidet, afin d'y acheter les montures qui faisaient défaut au Manga. Il rejoignait directement N'Guigmi, où commençait l'organisation et l'instruction de la nouvelle section méhariste. Sa mise sur pied était pratiquement achevée en décembre de la même année mais, compte tenu de la défectuosité de ses équipements, son action était limitée à l'escorte des convois de Bilma, jusqu'à Dibella ou Agadem. La protection de la voie caravanière constituait une nécessité première à la suite de l'attaque du convoi du lieutenant Dromard en janvier 1908. C'était devenu l'activité principale de la SMH 3e Cie qui, de cette façon, poursuivait son entraînement.

C'était au cours d'une de ses escortes que le capitaine Colonna, en route vers N'Guigmi, livrait ses impressions sur cette nouvelle unité [2]. Il trouvait les chameaux fort beaux, présentant toute l'aptitude requise au ser-

---

[1] – Sur cet événement lire l'ouvrage de J-L Triaud p.809 à 817, paragraphe : *Fausse alerte au Tibesti. Une attaque sanûsi imaginaire.*

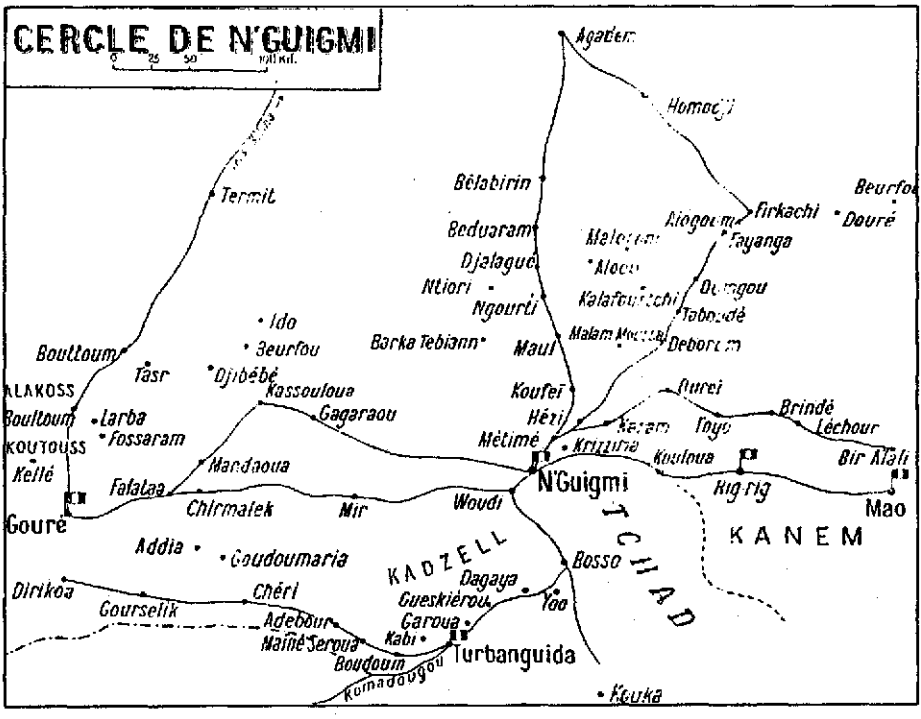
[2] – Cne Colonna de Leca – *Voyage au Sahara central.* BCAF. RC. n°9 septembre 1909.

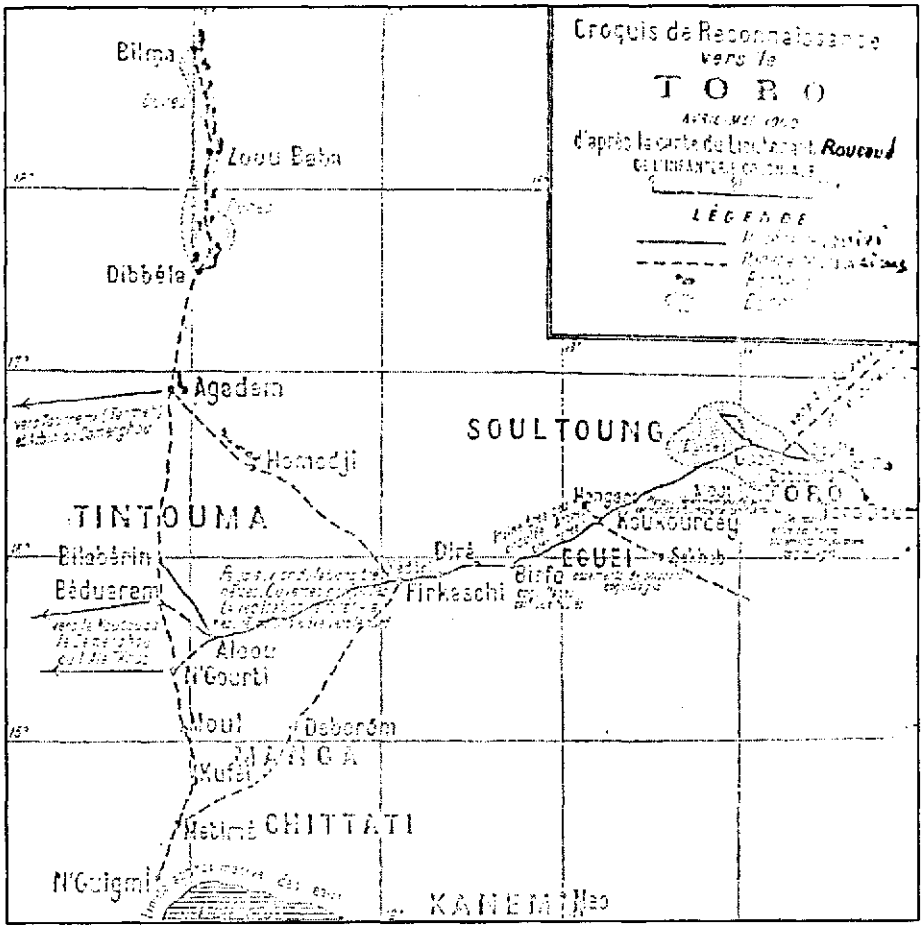
vice recherché. C'était tout à l'honneur du lieutenant Roucaud, qui s'était vu attribuer la redoutable mission de remonte lors de son arrivée sur le territoire. L'instruction des personnels donnait des résultats satisfaisants. Par contre, le harnachement posait des problèmes : les selles étaient médiocres et occasionnaient un certain nombre de blessures. Aussi le lieutenant passait, chaque soir, l'inspection des montures et il faisait soigner la moindre lésion. Tout responsable était tenu de continuer à pied jusqu'à la guérison complète. Souci légitime, ce n'était pourtant qu'un palliatif qui ne résolvait pas le problème originel. L'unité était composée exclusivement de tirailleurs, elle manquait encore d'auxiliaires recrutés localement qui étaient indispensables pour le déplacement en des zones dépourvues de toute carte.

L'entraînement se poursuivait sous la forme de nomadisation le long de la *caravanière*, de N'Guigmi à Agadem. Cette façon de procéder permettait de déceler le passage des rezzous, en provenance du Borkou, qui allaient opérer plus à l'ouest. C'est ainsi que, le 17 avril 1909, une patrouille réussissait à intercepter un groupe de pillards après une poursuite de deux jours, lui faisait lâcher la totalité de ses prises et capturait l'un d'eux. Son interrogatoire révélait l'existence, dans la région de Soultoung, de campements tedas, où se trouvaient des chameaux enlevés aux Kercheda. Le lieutenant décidait d'exploiter ce renseignement sans délai, estimant que cette action correspondait à l'esprit de sa prochaine mission : la reconnaissance d'une zone aussi large que possible à l'est de la *caravanière*. Aidé du sergent Vouaux, nouvellement affecté, il préparait rapidement un détachement à Bilabérim, constitué de 40 tirailleurs montés ; particularité : il se faisait accompagner par 11 auxiliaires kécherda sous la responsabilité de leur chef Mahamat Kosso. Il se mettait en route le 28 avril 1909 sur Firkachi, qu'il atteignait le 4 mai ; il y découvrait les premières traces qu'il suivait jusqu'à Diré. Le 7 mai 1909, il arrivait à proximité de Kougourey, zone au nord-est de Diré fréquentée habituellement par les rezzous. Il installait un poste fixe à Kamado pendant que le gros du détachement reconnaissait la région, vaste dépression, où l'eau affleurait presque partout. Il continuait sur le Toro, région mieux connue de son guide ; il y recoupait de nombreuses traces. Le 14 mai, il reprenait la progression sur le Soultoung ; le 15 mai 1909, les éclaireurs toubous découvraient le campement recherché qui était aussitôt investi par les tirailleurs. Les Tedas, abandonnant familles et troupeaux, s'enfuyaient précipitamment, laissant sur le terrain deux fusils modèle 1874. Parmi le troupeau, Mahamat Kosso découvrait 37 chamelles qui avaient été dérobées à sa tribu. Le détachement rentrait à Bilabérim le 1er juin 1909 [1].

---

[1] – BCAF. RC. n°10. octobre 1911. – SHAT Niger 1 : *Journal de marche du B.T.S n°3* – CHETOM.14 H 43 : *Reconnaissance vers l'Egueï.*


CERCLE DE N'GUIGMI
Agadem
Homadji
Bélabirin
Termit
Beduaram
Djalagué
Ntiori
Ngourti
Kalafoutchi
Aloou
Malam Moctar
Deborom
Barka Tebiann
Maul
Ido
Beurfou
Djibébé
Kassouloua
Gagaraou
Boultoum
Tasr
Larba
Fossaram
Mandaoua
Falatan
Chirmalek
Mir
Woudi
Goure
Addia
Goudoumaria
Dirikoa
Gourselik
Chéri
Adebour
Maïné Seroua
Boudouin
Kornadougou
Turbanguida
KADZELL
Dagaya
Gueskiérou
Garoua
Kabi
Bosso
Yoo
TCHAD
KANEM
N'Guigmi
Métimé
Krizzine
Koulou
Rig Rig
Mao
Bir Alali
Firkachi
Douré
Tayanga
Tabondé
Kurei
Brindé
Léchour
Koufei
Hézi
Karam
Toyo
Kelle
Fossaram
Kakoss
Boultoum
Koutouss


Croquis de Reconnaissance
vers le
TORO
d'après la carte du Lieutenant Rouvet
Bilma
Dibbéla
Agadem
Homadji
TINTOUMA
SOULTOUNG
Bilabérin
Béduarem
Aloou
N'Gourti
Aloui
Deborom
MANGA
Métimé CHITTATI
N'Guigmi
KANEM
Dirkhaschi
Kouhoureey
EGUEI
Sakab

Outre son impact politique, cette tournée avait permis de reconnaître une région nouvelle, riche en pâturages comme en puits, champ privilégié des rezzous. Le nouveau matériel utilisé pour la première fois avait donné satisfaction. Les chameaux n'étaient guère éprouvés par la tournée. L'emploi des auxiliaires prouvait l'efficacité d'une telle mesure. Dirigés par Mahamat Kosso, ils avaient fourni presque entièrement le service de sûreté en marche ; comme guides, ils avaient été remarquables, plus particulièrement au cours de la marche d'approche, ils avaient démêlé et suivi les traces des Tedas malgré le vent qui avait soufflé en tempête. Sans eux, le résultat aurait été nul.

L'intérêt d'un goum adjoint auprès de la SMH n'avait pas échappé à la sagacité du capitaine Martin, commandant le cercle, qui avait demandé, dès mars 1909, le recrutement d'auxiliaires ; mais faute de financement, cette requête n'avait pu être satisfaite.

La nomadisation avait un autre but, celui de rechercher l'implantation d'un poste-grenier. Le site de Déborom, cuvette près de Moul semblait avoir été retenu après la visite en juillet 1909 du chef de bataillon Löfler, commandant la région [1].

Cette activité était interrompue pour assurer les différentes missions d'escorte des convois qui desservaient Bilma ; en particulier, elle convoyait le docteur Gilbert-Desvallons, détaché au Kaouar, les derniers combats y ayant montré la nécessité impérieuse d'un soutien médical. En décembre 1909, la SMH montait sur Bilma pour y renforcer la garnison. Deux mois auparavant, le lieutenant Roucaud avait passé le commandement de la SMH 3 au lieutenant Ripert, qui était en doublure depuis le mois d'août 1909. Elle revenait à N'Guigmi le 17 janvier 1910, accompagné du vétérinaire en second Boiron, le premier spécialiste de santé animale, affecté au Niger en 1908. La section ne pouvait prolonger son séjour au chef-lieu du cercle, en raison des myriades de moustiques qui pullulaient en cette saison, s'attaquant plus particulièrement aux chameaux. Sans tarder, elle remontait plus au nord, dans la région de Karam, qui disposait d'un excellent pâturage autour d'un bon puits. La plus grande partie de la SMH 3 repartait sur Bilma pour une nouvelle escorte de convoi, alors que l'autre partie restait au pâturage pour garder les montures de réserve.

Depuis quelque temps déjà, le bruit courait et ceux-ci vont vite au désert, que la zaouïa senoussiste d'Aïn Galaka avait reçu des renforts venant

[1] – Arrêté du lieutenant-gouverneur du Haut-Sénégal-Niger du 29 avril 1909 portant création du poste de Moul à compter du 1er mai 1909.

du Fezzan et qu'elle entreprendrait une action en force contre les postes de Mao au Kanem et de N'Guigmi au bord du lac. C'est la raison pour laquelle le bivouac de Karam avait fait l'objet de travaux de défense ; commencés par le lieutenant Drouet, en l'absence du lieutenant Ripert, ils avaient été continués au retour du chef de section, en avril 1910. Des tranchées y avaient été creusées, le campement ceinturé d'une haie d'épineux ; un parc à chameaux avait été installé à l'intérieur et, chaque soir, le troupeau y était rassemblé. La garde statique était complétée par des patrouilles ; des exercices d'alerte avaient lieu fréquemment.

Le 17 mai 1910, le sergent Aline, responsable provisoirement du poste de N'Guigmi, en l'absence du lieutenant Goubault, en tournée dans la région de Maïné Soroa, transmettait, par courrier, une information en provenance du Tchad le mettant en garde sur l'arrivée probable de rezzous.

Dans la nuit du 21 mai 1910, le clair de lune faisait place à un ciel nuageux qui limitait la visibilité. Vers trois heures trente, la sentinelle, placée sur la face sud, décelait une animation suspecte ; en l'absence de toute réponse à ses sommations, elle ouvrait le feu. C'était alors la ruée sur le campement d'une horde d'assaillants qui avaient réussi à s'approcher au plus près. Les tirailleurs, le premier moment de surprise passée, prenant leur carabine qu'ils avaient toujours à côté d'eux, rejoignaient en courant leurs postes de combat. Dans le noir, ils se heurtaient aux attaquants qui, en hurlant, avaient pénétré à l'intérieur du camp. Un bref corps à corps permettait de les rejeter en dehors de la tranchée. La fusillade éclatait de toutes parts, montrant que l'attaque était générale, mais l'obscurité interdisait toute manœuvre. Il fallut attendre le lever du jour pour constater la réalité de la situation. Les *Arabes,* que l'on avait identifiés à leurs cris, cernaient le carré, les uns devant la zériba, les autres derrière, ils s'accrochaient sans souci des pertes. Seule une contre-attaque à la baïonnette était en mesure de desserrer l'étau. La première était menée sur la face est, il fallait s'y reprendre à cinq fois. La manœuvre était répétée sur les autres faces avec les mêmes difficultés. C'étaient les femmes de tirailleurs qui assuraient la distribution des munitions. La percée était enfin réalisée sur la face ouest, amenant la fuite des assaillants. Une cinquantaine d'entre eux se regroupait autour de leur chef qui, l'étendard à la main, les exhortait au sacrifice. Après une demi-heure de combat, la mort de leur chef provoquait leur repli, au cours duquel ils profitaient du moindre accident de terrain pour riposter aux tirs des tirailleurs. A sept heures du matin les abords étaient dégagés mais, compte tenu des pertes enregistrées, il n'était pas possible d'organiser la poursuite dans la foulée.

A neuf heures, le convoi de ravitaillement, en provenance de N'Guigmi, ralliait le carré malgré les nouvelles alarmistes dont les nomades

avaient fait état sur leur parcours ; arrivait également une dizaine d'auxiliaires. Leurs chevaux servaient à monter une patrouille de tirailleurs qui, sous le commandement du sergent Bakary, se lançait à la poursuite de l'ennemi jusqu'au puits de Yamsa, où elle infligeait de nouvelles pertes et récupérait onze fusils ; elle cessait sa chevauchée, faute de guide. Dans la soirée, le chef des Kécherda, Mahamat Kosso, entamait une nouvelle poursuite au cours de laquelle il surprenait à N'Galafou un autre groupe.

Le lieutenant Ripert décidait de rejoindre le lendemain le poste de N'Guigmi afin de soigner les blessés et de renforcer la garnison au cas où ; les pertes étaient lourdes : sur un effectif de soixante-six, près de la moitié était hors de combat ; il y avait dix tués, dont le vétérinaire Boiron, tous par balle, et vingt blessés, dont le sergent Léger, la tête traversée d'une balle.

Le rezzou, quant à lui, était pratiquement anéanti. Près de cent vingt cadavres avaient été dénombrés sur le terrain, sans compter ceux qui étaient morts ultérieurement des suites de leurs blessures ou de soif, livrés à eux-mêmes dans une région dépourvue d'eau. Une quarantaine de fusils de types divers dont trente-deux du modèle 1874, avaient été récupérés ainsi qu'un fanion [1].

On apprenait, par les prisonniers qui étaient au nombre de quatre, que le rezzou s'était constitué au Fezzan sous la direction de Mustapha "*sultan de Zeila et de Marga*". Une partie avait pris la direction du Kaouar, attaqué la localité de Fachi à défaut de la *taghlemt* et affronté les troupes françaises à Emi Madama le 7 novembre 1909 ; l'autre partie, la plus nombreuse, avait rejoint Aïn Galaka d'où elle avait été envoyée au Ouaddaï combattre les forces du sultan Acyl. A son retour, elle était partie sur N'Guigmi afin d'attaquer le poste ; en cours de route elle tombait par hasard dans la soirée du 21 mai sur le carré de la section méhariste que son chef Mustapha, malgré les conseils de prudence prodigués par son homme de confiance, décidait d'attaquer au cours de la nuit.

Les mois suivants, la venue d'autres rezzous demeurait la grande préoccupation du cercle ; aussi portait-il son effort sur la protection des caravanes et la recherche au plus loin des infiltrations. La SMH avait vu ses effectifs largement recomplétés. A compter du mois d'août, elle partait nomadiser dans la région d'Agadem, afin d'assurer la couverture éloignée de la *taghlemt* d'automne. A l'issue de cette mission, elle se portait plus à l'est,

---

[1] – Musée de l'armée– Séries drapeaux et trophées– Ref. Aa n°entrée 8674. *« Fanion formé par un morceau d'étoffe (1 m x 0,65) à petites rayures jaunes et vertes, bordé de deux bandes à calicot blanc, pris par le tirailleur Souley. Remis au ministère de la guerre le 26 août 1911 ».*

dans la région de Firkachi, en vue de contrôler les passages. Une certaine nervosité persistait dans la troupe : de nuit, une sentinelle tuait, par suite d'une méprise, le tirailleur Bila Kaboré.

Le 9 février 1911, un rezzou en provenance du Borkou attaquait à N'Gourti une caravane touboue, de retour de Bilma, et s'emparait de ses chameaux ainsi que des bagages. La SMH 3, en stationnement à Bededenga sous le commandement du lieutenant Bosch, se lançait à la poursuite des razzieurs, qu'elle suivait à la trace malgré un vent violent. Elle les rejoignait à Kamado, les attaquait dans la foulée, en tuant trois, en blessant une dizaine et récupérant l'ensemble des prises qu'elle rendait à leurs propriétaires légitimes [1]. Elle revenait à Agadem en mars 1911 pour assurer la couverture de la *taghlemt* ; à l'issue, elle redescendait sur Bededenga qui semblait être devenu, malgré la proximité du lac, le pâturage privilégié de l'unité méhariste ; elle avait laissé quelques auxiliaires toubous pour continuer la surveillance de la région. En juillet 1911, la SMH 3 remontait vers le nord jusqu'à Bilabérim. Le mois suivant, elle procédait à la réparation d'un certain nombre de puits de la *caravanière* qui s'avérait être une remarquable main courante. Le même mois, elle essayait de poursuivre jusqu'à Firkachi un rezzou qui avait été signalé dans le cercle de Gouré. Elle était de retour à Karam en septembre pour préparer la *taghlemt* d'automne. Dans le cadre de cette mission, elle était à Agadem le 20 octobre 1911, après avoir stationné quelques jours à Bédouaram, dont le puits était connu pour être fréquenté par les *Borkouans*. Elle poursuivait sa marche pour arriver à Woudi le 30 novembre après être passée par Termit et Ido ; en ce dernier point, elle découvrait que le rezzou signalé en août, avait tenté de forer trois puits ; c'était le même qui avait creusé un nouveau puits à Firkachi.

Jusqu'au départ de la SMH 3, sous le commandement du lieutenant Gamory-Dubourdeau, pour renforcer la colonne du Tibesti en avril 1914, les activités étaient marquées, pour l'essentiel, par la couverture éloignée de la *taghlemt* et par la poursuite de rezzous qui tentaient de s'infiltrer par l'est. A partir de mars 1912, la section avait été officiellement renforcée par des auxiliaires toubous ; avait-on régularisé une situation ancienne ? Le commandant de cercle, le capitaine de Barbeyrac, se félicitait de leur *beau comportement* et proposait d'en augmenter le nombre et de valoriser leur armement. Aucun fait ne venait défrayer la chronique locale jusqu'au retour de la section du Tibesti à la fin de l'année 1914. L'activité soutenue qu'elle menait durant toute l'année 1915, évitait tout dommage important sur la *cara-*

[1] – Cel Dives – *La marche au Tchad par le Niger*. CMIDOM n°158 juillet 1955. Contrairement à ce qu'affirme l'auteur, Kamado ne se trouve pas à l'est de Séguédine mais en Egueï X=15°26' Y=16°10'

vanière. Un petit poste fixe était même installé à Agadem pour contrôler le puits.

B– Alakos-Koutous

Le cercle de Gouré n'avait eu de section méhariste que le temps du stationnement de la 3e compagnie, lors de sa marche vers le lac Tchad. Une fois l'objectif atteint, il fallut affirmer la réalité de l'occupation en pays nomade, plus particulièrement en Alakos et au Koutous. Ainsi était créé en 1907 le détachement monté de police intérieure de l'Alakos. Aucun événement important ne marquait l'histoire locale jusqu'en 1911. Au cours de cette année, le lieutenant Fieh effectuait une tournée de police et de recensement dans l'Alakos du 31 juillet au 30 septembre 1911.

Malgré l'absence d'informations le besoin d'une section méhariste devait se faire sentir dans la région, puisqu'il en était créé une en octobre 1911 [1]. Peu de temps après, était organisé un secteur nomade de l'Alakos, du Koutous et des Toubous, dont la police devait être exercée par cette section ; à ces responsabilités se rajoutaient celles des nomades du secteur de Djadjidouna. Son poste-grenier était installé à Boultoum : la SMH 2e compagnie sera appelée plus communément SMH de Boultoum.

Au cours de l'été 1912, elle prenait à Goulouski le relais de la SMH d'Agadez pour assurer l'escorte de la mission du chemin de fer centrafricain. Elle atteignait N'Guigmi le 13 septembre 1912 après avoir emprunté l'itinéraire Korogoua, Tasker, Ido et Hézi. Durant le troisième trimestre 1912, la SMH de Boultoum, ayant à sa tête le lieutenant Meyer, visitait les tribus touboues implantées au nord du cercle en compagnie du vétérinaire en second Bény. Puis la section remettait en état les puits de l'ancienne voie chamelière de Gouré à Bilma, passant par Termit, Sountellan et Ounissoui. Elle empruntait cet itinéraire pour rejoindre la colonne du Tibesti à Bilma, marchant avec une caravane de 1.617 chameaux, conduite par le bellah madougou Asman. La SMH de Boultoum participait à toutes les opérations de la colonne, puis elle était dissoute à la dislocation de celle-ci, constituant selon toute vraisemblance l'ossature de la SMH de Zouar.

En 1914, en l'absence d'une section méhariste, était mis de nouveau sur pied un groupe monté de police dans le nord de l'Alakos, à la suite de l'assassinat de trois auxiliaires. Le lieutenant Blaizot rejoignait le Tibesti à la

---

[1] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi 425 5D56. Modification à l'ordre général n°62 du 27 octobre 1911 portant organisation des troupes d'infanterie d'AOF – *au lieu 4e Cie Madaoua. 1 section méhariste à Tahoua – lire 2e Cie Zinder. 1 section méhariste à Gouré.*

fin de l'année avec un détachement de relève. En 1915, le détachement de police recherchait sans succès un rezzou toubou qui avait traversé le massif de Termit.

432 – Les révoltes nomades (1916-1919)

En 1916, au moment, où les combats atteignaient leur paroxysme sur le front français, toute une série de révoltes se déclenchait au Sahara central.

Elles touchaient plus particulièrement l'ensemble de la mouvance touarègue à quelques exceptions près, tout en demeurant dispersées dans le temps et dans l'espace, sans lien apparent et diversifiées dans leurs motivations. Toutefois, les Touaregs n'étaient pas les seuls concernés, des tribus arabes telles les Almoussakaré, les Ouled-Djerid... y participaient, ainsi que de nombreux isolés, attirés par le *baroud* et le butin. Les Tedas, quant à eux, restaient en marge, ayant repris leurs prédations coutumières à la suite de l'évacuation du Tibesti et du Djado.

L'islam ne jouait aucun rôle malgré les apparences ; l'action de la Sénoussia n'avait pas un caractère religieux. Bien au contraire, les tribus maraboutiques, même si certains religieux poussèrent à la xénophobie, avaient déjà admis le caractère irréversible de l'occupation et elles cherchaient à en tirer le meilleur profit.

4321. Les causes

On peut s'étonner que la grande majorité des nomades, à quelques exceptions près, ait remis en question l'occupation française dix ans à peine après leur soumission. Les causes en ont été multiples, extérieures ou intérieures au Niger.

Elles ont été d'abord la conséquence de l'absence de toute politique saharienne. La grande guerre n'a fait qu'aggraver le problème et a accentué la baisse qualitative de l'administration. On a cru pendant longtemps à l'action de l'Allemagne et de ses alliés. C'est loin d'être évident, compte tenu du fait que le Sahara n'a jamais été pour eux un enjeu stratégique. On a voulu également y voir le rôle primordial de la Sénoussia ; certes, il a été d'une réelle importance, toutefois l'alliance avec la confrérie n'a été que la conjugaison d'intérêts circonstanciels.

Mais la cause majeure est à rechercher à l'intérieur du Niger ; c'est le rejet de l'occupation française qui, à terme, amenait la disparition de la société traditionnelle. Les nomades aspiraient du fond de leur cœur à retrouver *leurs anciennes libertés de mouvement, liberté de se battre et de razzier.*

Cette aspiration viscérale était amplifiée par les difficultés du moment qui les touchaient durement.

A. Causes externes

La politique, ou plutôt l'absence de politique, menée à l'égard des nomades, a été à l'origine de leurs révoltes.

La zone saharienne ne représentait à l'époque aucune valeur pour la fédération de l'AOF. Seul comptait le développement des zones sédentaires susceptibles d'essor économique. Aussi le but de toute politique était-il d'assurer leur protection, les nomades étant perçus comme des prédateurs qui n'avaient jamais cessé de les razzier au cours des siècles précédents.

Marqué par cette idée, le gouverneur général de l'AOF n'avait pas attaché d'importance aux questions sahariennes, qui n'avaient jamais été abordées en tant que telles. De ce fait l'absence de toute directive avait laissé libre cours à l'initiative individuelle. La politique en zone nomade dépendait exclusivement de ceux qui la menaient ; *« elle s'opérait au coup par coup, au jour le jour, et toujours sous la pression des événements* [1] *»*. La force, qui avait imposé la soumission aux populations nomades, demeurait toujours un moyen privilégié et systématique de commandement.

Minorant le problème, la qualification des personnels ne se posait pas. Les services rendus par les officiers spécialisés en ces questions n'avaient guère été appréciés à leur juste valeur. Aussi s'opposait-on à leur spécialisation, et leur réaffectation systématique au même poste n'était pas envisagée. C'était la position du ministre des Colonies, contrairement à celle du ministre de la Guerre qui lui, l'avait admis pour les formations sahariennes de l'Algérie. La guerre allait accentuer cette disposition, et le gouverneur général de l'AOF la déplorait enfin : *« les officiers s'acquittaient certes de leurs tâches avec dévouement, mais avec une ignorance des exigences locales qui nuisait grandement aux résultats de leurs actions* [2] *»*.

Peu ou pas formés, ces officiers étaient alors obligés de se reposer pour le contact avec leurs administrés nomades et, au grand dépit de ceux-ci, sur des auxiliaires noirs, en particulier l'interprète, pour lesquels les nomades avaient peu d'estime, voire de l'aversion.

---

[1] – CAOM. Fonds AOF. 14 Mi 307. 1D220. Correspondance n°636 CM du 23 octobre 1917 du G.G. Van Vollenhoven au Gal Laperrine.

[2] – CAOM. Affaires politiques. carton 591. dossier 18. transmis du G.G. d'AOF au ministre des Colonies du rapport politique du Niger. 3e trimestre 1916.

La guerre n'était pas sans répercussion ; elle avait entraîné un sous-effectif qui avait touché l'ensemble des territoires de l'AOF, à l'exception cependant du territoire du Niger, compte tenu de la situation préoccupante qui y perdurait. Il en allait tout autrement sur le plan de la qualité de l'encadrement, dont on avait constaté la baisse générale pour différentes raisons [1]. La plupart des cadres ressentait la fatigue d'un séjour qui dépassait largement la durée réglementaire. Le commandant de cercle de Zinder, le capitaine Péron était *très fatigué*. Le capitaine Georges, qui avait pris les fonctions de commandant du cercle de N'Guigmi, avait une santé déficiente qui ne lui permettait pas de tenir un poste plus actif *« ce sera toujours un résultat satisfaisant s'il était en mesure de le tenir »*. Plus grave encore était l'affectation d'officiers convalescents relevant d'une blessure, tel était le cas du capitaine Sabatié *« grand blessé de guerre »*, le futur commandant du cercle d'Agadez. D'autres n'auraient jamais du remplir des fonctions de responsabilité, compte tenu de leur inaptitude ; l'histoire retiendra les errements du capitaine Bosch, le commandant du cercle d'Agadez qui, naïf ou incompétent, se reposera entièrement sur le sultan d'Agadez, alors que ce dernier pactisait avec la Sénoussia.

Le cadre des administrateurs civils était encore plus diminué. Seuls deux d'entre eux étaient encore physiquement aptes à remplir leur mission ; de plus, il faut noter que parmi eux, il y avait un officier.

Aussi, le commandant militaire était-il bien en peine de remplacer les commandants de cercle d'Agadez et de Bilma, postes de commandement de haute responsabilité.

La relève était assurée par des officiers jeunes ou anciens, d'active ou de réserve. Jeunes, ils étaient plein de bonne volonté et d'énergie, mais ils n'avaient pas la manière. Les anciens provenaient pour la plupart du corps des sous-officiers ; ils avaient fait leurs preuves sur le théâtre d'opérations européen, mais leur origine, comme l'expérience qu'ils venaient d'y acquérir, ne les prédisposaient pas à l'initiative. Souvent dénigrés à tort, il serait juste de relativiser les jugements ; tenant des fonctions qui auraient du être assumées par des officiers de grade plus élevé, ils ont essayé de bien faire, sans obtenir toujours des résultats satisfaisants. Le commandement d'une section méhariste exigeait une formation préalable, ce qui n'avait plus été le cas depuis le départ précipité des anciens, et de ce fait les sections n'avaient plus la même efficacité. Par chance, elles conservaient en leur sein un noyau de tirailleurs, méharistes chevronnés. Ce n'était pas le cas des autres troupes

[1] – CAOM. Affaires politiques. 2662. Correspondance n° 208 du 28 juillet 1916 du Lt-Cel Mourin au G.G. d'AOF a/s relève des officiers.

stationnées en zone désertique. Inadaptées au milieu, elles comprenaient de jeunes tirailleurs sans expérience ou des plus anciens, inaptes au service extérieur, les meilleurs d'entre eux ayant été envoyés en France métropolitaine ou sur des théâtres d'opérations extérieures.

Il y avait un autre problème qui, tout en se rapportant aux effectifs, n'avait pas de rapport avec les précédents. Le recrutement accéléré des tirailleurs, imposé par les événements, avait fait naître un profond mécontentement parmi les populations sédentaires, seules touchées par cette mesure. Les nomades, faisant fi des antagonismes pourtant bien ancrés dans la mémoire collective des sédentaires, avaient été amenés à croire qu'ils bénéficieraient, non de leur soutien, mais d'une compréhension favorable de leur part... ce qui n'était pas le cas.

On a cru pendant longtemps que l'Allemagne et ses alliés avaient favorisé les soulèvements des nomades. L'entrée en guerre de la Turquie au sein de l'alliance n'avait pas été sans effet dans une région peuplée de musulmans où, de plus, son influence était ancienne.

Il semble pourtant que les Allemands, comme les Turcs, se soient désintéressés d'un tel théâtre d'opérations. Les Turcs, bien qu'ils soient dans leur sphère d'influence, n'avaient pas les moyens de soutenir un effort quelconque. Leur aide s'est limitée à l'envoi de quelques cadres en Cyrénaïque et en Tripolitaine. Des armes d'origine allemande ont été prises sur les rebelles, ce qui pourrait matérialiser une aide de l'Allemagne. Il est vraisemblable que des sous-marins, allemands ou autrichiens, mais en petit nombre, ont apporté de l'armement ; mais la plus grande partie provenait de la fourniture d'armes à la Turquie par l'Allemagne en 1907. Par ailleurs, l'armement récupéré sur les rebelles venait pour l'essentiel des dépôts que l'armée italienne avait abandonnés au cours de son évacuation précipitée de la Libye. Enfin, les Français, en poste en Afrique, pouvaient avoir intérêt à grossir la participation allemande, montrant ainsi que leur combat était le même que celui mené par leurs camarades en Europe.

Par contre, il ne faut pas ignorer l'impact psychologique de ce conflit sur les populations nomades. Le Sahara est une vaste caisse de résonance, où circule l'information, et les nomades n'étaient pas sans connaître les revers subis par la France, ce qui les amenait à douter de sa puissance et à reconsidérer leur soumission qu'ils n'avaient jamais franchement acceptée.

Comme on l'a vu pour l'Allemagne, on a voulu imputer à la seule Sénoussia un rôle capital dans la révolte des nomades, on a même parlé de

« révolte sénoussiste [1] ». Mais là, sans minimiser son action qui a été très importante, il s'agirait d'avoir un jugement plus nuancé à la lumière des études récentes [2].

La Sénoussia est la dernière confrérie religieuse musulmane à s'être développée en Afrique à la fin du XIX[e] siècle. Son fondateur, Sidi Mohamed ben Ali es Sénoussi, originaire de la région de Mostaganem (Algérie), prônait le retour à la pureté originelle de l'islam. Jugé indésirable en Arabie, puis en Egypte, il s'installait, en 1843, en Cyrénaïque, où l'autorité ottomane était à l'époque plus nominale qu'effective.

Son activité dépassait rapidement le cadre religieux, et la confrérie devenait rapidement une entité politico-économique qui en imposait par sa puissance. Son emprise s'étendait à la Tripolitaine et au Fezzan ; elle progressait ensuite vers le centre africain, amenant le transfert de la zaouïa-mère, de Djaraboud à Koufra en 1865, puis à Gouro en 1899. C'était aussi une façon de préserver son indépendance au moment, où la Turquie manifestait de nouvelles ambitions politiques.

Ali Mahdi, le nouveau maître de la confrérie, avait ainsi mis la main sur la seule voie commerciale qui restait libre entre le nord de l'Afrique et son centre ; cette dernière prenait un réel essor.

Au Borkou, sa stratégie avait évolué vers le développement agricole de la région afin d'en faire *« son grenier à blé, son jardin et sa pâture »*. Tout en poursuivant l'islamisation de la population, elle proposait un nouveau mode de vie, et cette évolution, innovation à l'époque, se faisait sans contrainte. Mais, à côté de cette orientation toute nouvelle, le commerce demeurait l'activité principale, et procurait à la confrérie des revenus substantiels certains, d'autant que le trafic, qu'elle avait stimulé, était devenu des plus florissants. A partir de cette région, elle avait entrepris une politique d'expansion s'appuyant sur les populations avec lesquelles elle présentait le plus d'affinités, que ce soit les Arabes du Kanem, ou les Touaregs du Sahara central. C'est ainsi que de nombreux Touaregs, fuyant la pénétration française, rejoindront le Kanem, où ils constitueront le fer de lance des troupes de la Sénoussia.

Cette stratégie allait se heurter à celle de la France et, à partir de 1902, c'était l'affrontement. Le combat de Bir-Alali n'était que le premier d'une longue série meurtrière. La prise d'Aïn-Galakka en 1913 par le colo-

---

[1] – André Salifou. *Kaossen ou la révolte sénoussiste*. Etudes Nigériennes n°33, 1973.

[2] – Jean-Louis Triaud. *La légende noire de la Sanûsiyya*. M.S.H., 1995.

nel Largeau, puis celle de l'ancienne zaouïa-mère de Gouro, marquaient la fin de l'expansion sénoussiste au sud. Dès 1903, la zaouïa-mère s'était d'ailleurs réinstallée à Koufra, l'un des centres historiques du mouvement.

Sous la direction d'Ahmed-el-Sharif, le troisième maître, s'amorçait une mutation décisive de la confrérie ; de mouvement religieux, elle devenait une organisation politico-militaire qui n'hésitait pas à s'impliquer dans les conflits. L'invasion de la Libye par l'Italie, qui avait déclaré la guerre à la Turquie en 1911, en était la première manifestation. L'armée ottomane opposait une résistance farouche grâce à l'aide apportée par la Sénoussia qui prenait fait et cause pour la Turquie. Toutefois, l'empire turc était contraint, en 1912, de signer le traité de Lausanne, dans lequel il s'engageait à évacuer ses troupes, ce qu'il fit, cherchant avant tout à préserver les territoires qu'il occupait dans les Balkans.

Les tribus arabes de Libye refusèrent d'accepter la solution qui leur avait été imposée, considérant toujours le sultan d'Istanbul comme l'autorité légitime. La Sénoussia devenait alors l'élément dynamique des différentes résistances qui infligeaient toute une série de revers à l'armée italienne ; celle-ci se voyait contrainte d'abandonner sans gloire toutes ses positions à l'intérieur du pays et, en 1914, son implantation ne se limitait plus qu'à la frange côtière.

La confrérie, dans un souci d'efficacité tactique, fractionnait son organisation en groupements régionaux sous la direction des parents du maître. Mais ce fractionnement allait provoquer la cassure de sa stratégie unitaire, ce qui à terme amenait son déclin.

En Cyrénaïque, elle était devenue l'alliée des Turcs et par conséquent elle avait adopté les buts de guerre de l'Alliance, dont l'objectif était la prise du canal de Suez. Elle se trouvait ainsi impliquée malgré elle dans un conflit qui n'était pas le sien. Après quelques succès initiaux, les opérations qui se déroulèrent dans le désert occidental d'Egypte s'achevèrent par sa défaite en février 1917. Cet échec entraînait la fuite en Turquie du grand maître et un vide temporaire mais néfaste à la tête de la confrérie. Son successeur Mohamed Idriss était reconnu comme tel par l'accord du 14 avril 1917 à condition de rallier le camp anglais, solution qu'il choisit.

En Tripolitaine, la lutte contre l'Italie avait réuni dans une alliance de circonstance de multiples mouvements, souvent opposés. Grâce au prestige qu'elle avait acquis par ses succès en Cyrénaïque, la Sénoussia avait réussi, dans un premier temps, à en prendre la direction, dans laquelle elle s'efforça d'observer une certaine neutralité vis-à-vis de la France, afin de ne pas ouvrir un second front. Mais cette coalition de circonstance ne résistait pas à l'épreuve du temps ; elle volait en éclats lorsque les Français recueilli-

rent les troupes italiennes en pleine déroute ; une grande partie des mouvements tripolitains, malgré l'opposition des Sénoussistes, attaquait en novembre 1915 les postes français situés au sud de la Tunisie. L'anarchie reprenait de plus belle ; la Sénoussia, impuissante à empêcher les combats qui opposaient les groupements entre eux, disparaissait en tant que mouvement distinct.

Au Fezzan, la situation était différente dans la mesure où l'implantation de la confrérie était ancienne. Son responsable, Mohamed-el-Habid (ou Sidi Labed), le frère cadet du maître, s'appuyait sur le monde touareg, en particulier sur les Kel-Ajjer dont l'aménokal était Ahmoud. Ce dernier s'était réfugié à Ghat après avoir été chassé de Djanet par les Français. En 1914, ce sont les forces sénoussistes qui contraignaient l'armée italienne à l'évacuation du Fezzan ; il fallait toutefois près d'un an pour établir son autorité sur l'ensemble du pays. A partir de 1916, Mohamed-el-Habid décidait de s'attaquer aux possessions sahariennes de la France, la prise de Djanet, puis le soulèvement des Ajjer, prolongé par celui du Touat, constituant les objectifs de sa stratégie.

Malgré la défense héroïque du maréchal des logis Lapierre, l'aménokal des Ajjer s'emparait du poste de Djanet en mars 1916. Ce poste était réoccupé en mai de la même année par la colonne du lieutenant-colonel Meynier qui commençait le blocus de Ghat. Mais cette colonne, dont les communications étaient fragilisées par la guérilla systématique des Ajjer, se repliait en août 1916. Le *sultan* Ahmoud prenait le contrôle de la totalité du Pays Ajjer, dont les habitants s'étaient ralliés spontanément et en totalité à leur ancien chef.

Cependant, la révolte n'arrivait pas à déboucher au delà. Le Touat, vraisemblablement par réflexe ethnique, restait insensible aux adjurations touarègues. Commençait alors une longue guérilla au cours de laquelle les troupes françaises perdaient sans cesse du terrain ; en décembre 1916, elles ne tenaient plus que Fort-Flatters. La rébellion, marquée par son caractère ethnique de fait, agissait alors en direction des Kel-Hoggar, où existait encore une fraction hostile aux Français. Elle bénéficiait du vide créé par l'absence de l'aménokal du Hoggar ; Moussa ag Amastane, dont l'attachement à la France constituait le fondement de la politique, apportait à ce moment-là son concours à la répression de la révolte des Oulliminden. L'assassinat du père Charles de Foucauld, le 1er décembre 1916, marquait l'entrée en dissidence de la majeure partie des Kel-Hoggar.

Il ne semble pas que Mohamed el Abid ait eu de prime abord l'intention d'ouvrir un second front. Toutefois, la situation économique de sa région, appauvrie par la guerre, était très mauvaise. La recherche de ressour-

ces était devenue indispensable, d'autant que le trafic caravanier, autrefois seule ressource, avait cessé. Tout venait du sud, l'Aïr était riche en camelins, le Damergou en mil... attraits indéniables en cette période de disette. Tagama, le sultan d'Agadez, qui avait adhéré secrètement à la confrérie en 1913, ne cessait d'en vanter les avantages et prônait l'intervention armée en précisant que les circonstances étaient très favorables. Son appel était repris et relancé par Kaossen, autre Touareg, originaire de l'Aïr, qui occupait au sein de la confrérie un poste de responsabilité. Il était le chef d'une des deux mehallas [1] d'el Habid qui, après le succès remporté sur les Italiens en novembre 1914, s'était portée sur Ghat afin de s'opposer à toute velléité offensive de la colonne Meynier et qui, après le repli de cette dernière, était devenue disponible pour toute opération.

Il ressort à la lecture de ces faits que le *Djihad*, proclamé par la Sénoussia, n'avait pas de véritable fondement religieux, et servait surtout à voiler des objectifs politico-économiques.

B– Causes internes

La cause majeure est à rechercher à l'intérieur du Niger

L'occupation française avait bouleversé la société nomade en imposant des règles incompatibles avec ses valeurs traditionnelles. En interdisant le rezzou, elle croyait œuvrer pour la paix ; certes, la finalité était respectable, mais elle déstabilisait une société pour laquelle le pillage constituait l'activité essentielle et des plus honorables. En exploitant la rivalité entre tribus nobles et maraboutiques – ces dernières plus opportunistes cherchaient à profiter de la nouvelle donne pour faire cesser leur ancienne sujétion – elle amenait la désagrégation des grandes confédérations dont les chefs perdaient en même temps une grande partie de leur pouvoir par le recours systématique à l'administration directe. En provoquant l'émancipation des tribus serves, elle privait les tribus nobles de toute ressource, ce qui entraînait leur paupérisation. Enfin, triste retour des choses, difficile à admettre sur le plan psychologique, les nomades étaient soumis désormais aux prestations, impôts et servitudes qu'ils imposaient, il y a encore peu de temps encore, aux sédentaires.

Le commerce saharien avait périclité. La suppression de la traite des esclaves bien qu'elle ait constitué autrefois le revenu le plus lucratif, n'en

[1] – Synonyme de harka : troupe de guerriers d'un effectif variant entre la centaine et plusieurs milliers (cf. Blaudin de Thé – *Historique des compagnies méharistes 1902-1955*. Alger 1955 (p. 316).

était pas l'unique raison. Les produits européens avaient de plus en plus tendance à remplacer ceux du marché local. La voie maritime avait détourné la plus grande partie du commerce qui se faisait à travers le Sahara. Cette mutation économique aggravait la situation des nomades qui, auparavant, tiraient des revenus non négligeables du transport, effectué sous forme de caravanes, et de sa protection.

Les Touaregs, comme les autres nomades dont la soumission avait été imposée par la force, rejetaient cette domination étrangère qui ne faisait rien pour assurer une évolution compatible avec leurs valeurs traditionnelles. Ce rejet prenait des formes différentes. Les plus nombreux résistaient en leur âme et conscience, tout en s'adaptant tant bien que mal aux conditions du moment. Une minorité avait choisi la voie de l'exil et elle constituera, pendant un temps, le noyau guerrier de la Sénoussia, au Kanem comme au Borkou. Tous cependant manifestaient une profonde nostalgie du passé et une volonté de retrouver une identité plus conforme à leurs anciennes valeurs. Certains y voient aussi, surtout en Aïr, l'aspiration à des changements politico-sociaux de la mouvance touarègue. En conclusion, tous attendaient le moment favorable. Ils étaient donc dans leur grande majorité des rebelles en puissance.

Cette cause majeure était encore aggravée par des causes circonstancielles. Les premières années de la présence française étaient marquées par une succession de disettes. En 1913, une famine épouvantable touchait plus particulièrement les populations nomades du Niger, prenant l'allure d'une véritable catastrophe au cours de la saison sèche ; elle est demeurée dans l'histoire locale sous le nom de *Kabalaba, l'année des ventres creux* [1]. La pluviométrie avait été pratiquement inexistante et la sécheresse qui s'ensuivit, particulièrement aiguë ; les conséquences en avaient été désastreuses, les semailles n'avaient pas levé, les pâturages s'étaient totalement desséchés dès les premières pousses. La famine avait touché durement les populations nomades, qui furent obligées de descendre en masse vers les régions moins défavorisées du sud. Plusieurs milliers de personnes périrent, le cheptel fut décimé.

Les pertes en camelins furent encore aggravées par les réquisitions autoritaires faites au profit du ravitaillement des troupes du Tibesti. Bien peu en revinrent et rien ne fut fait pour dédommager leurs propriétaires, ce qui provoqua un mécontentement supplémentaire.

---

[1] – Finn Fuglestad. *La grande famine de 1931 dans l'ouest nigérien*. Revue d'histoire outre– mer n°222. 1er trimestre 1997.

4322– Les faits

A. Situation militaire

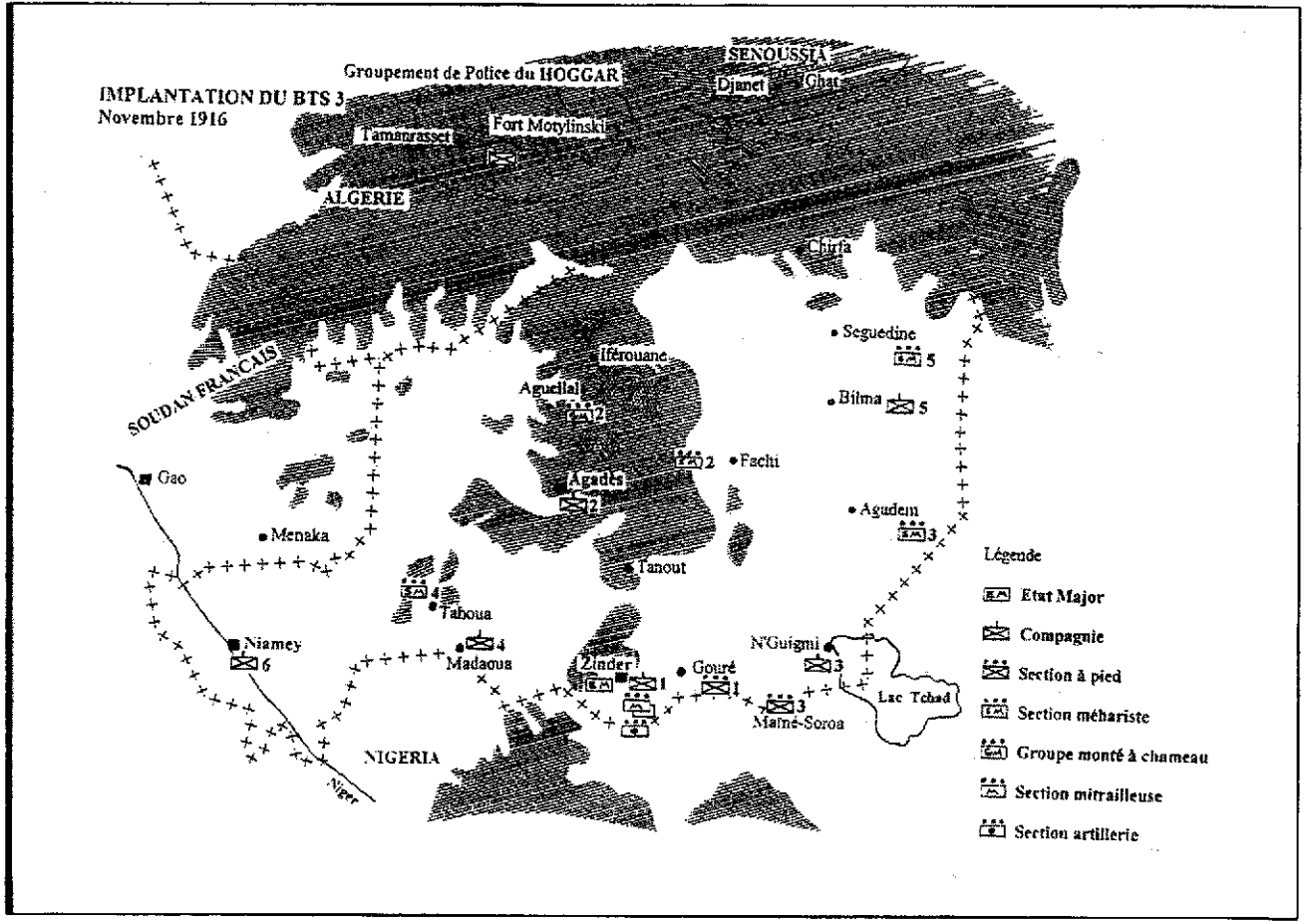
En 1916, le nombre des compagnies du BTS n°3 était porté à six. Le stationnement de la nouvelle unité était prévu à Niamey, mais elle avait été acheminée sur le Dahomey en raison des troubles qui y sévissaient.

L'implantation des autres unités n'avait guère été modifiée depuis 1910. Le détachement de la 5e compagnie, qui avait quitté le secteur du Tibesti, se trouvait toujours au Tchad, employé à des actions locales ; le commandant militaire de ce territoire n'était guère pressé de le renvoyer au Niger, malgré les demandes réitérées de son commandant militaire, le colonel Venel.

Implantation du BTS n°3.

Unités	Stationnement	
1e Cie	1 peloton	Zinder
	2 sec. de mitrailleuses	Zinder
	1 section d'artillerie	Zinder
	1 peloton	Gouré
2e Cie	dont 1 SMH	Agadez
3e Cie	1 détachement	N'Guigmi
	1 détachement	Mainé-Soroa
	1 SMH	Agadem
4e Cie	1 détachement	Madaoua
	1 détachement	Tahoua
	1 SMH	Tahoua
5e Cie	1 détachement	Bilma
	1 SMH	Itchouma
	1 détachement	Faya
	1 SMH	Faya
6e Cie		Niamey

Outre une agitation locale, des bruits alarmants faisaient état d'une attaque de la Sénoussia qui viendrait du nord, ceux-là même qui avaient tellement perturbé le sous-lieutenant Lenoir au Tibesti. Quelques mesures de précaution avaient été prises mais, après y avoir cru, les Français n'y prêtaient plus attention en l'absence de toute concrétisation.


IMPLANTATION DU BTS 3
Novembre 1916
Groupement de Police du HOGGAR
SENOUSSIA
Djanet
Ghat
Tamanrasset
Fort Motylinski
ALGERIE
Chirfa
SOUDAN FRANCAIS
Iférouane
Aguellal
2
Seguedine
5
Bilma
5
Fachi
2
Agadès
2
Gao
Menaka
Agadem
3
Tanout
4
Taboua
Niamey
6
4
Madaoua
Zinder
1
Goure
1
N'Guigmi
3
Lac Tchad
Maïné-Soroa
3
NIGERIA
Niger
Légende
Etat Major
Compagnie
Section à pied
Section méhariste
Groupe monté à chameau
Section mitrailleuse
Section artillerie

Il faut reconnaître que le recueil du renseignement n'était pas le souci des autorités, d'autant qu'il n'y avait personne pour le solliciter et l'exploiter ; et même, dans le cas contraire, l'absence de moyens rapides de transmission lui aurait ôté toute efficacité.

Le réseau télégraphique n'avait guère évolué. Seuls étaient desservis les postes du sud, implantés le long de la ligne. Plus au nord, les postes sahariens en étaient toujours réduits à l'emploi des courriers montés, à cheval ou à chameau, procédé aléatoire et d'une lenteur certaine.

B – Les révoltes en Azaouak

L'Azaouak, comme le Tamesna, ont été, de 1916 à 1918, le théâtre d'une agitation remontant des profondeurs ; elle concernait les populations nomades qui remettaient en cause la présence française.

Elle prenait des formes diversifiées. Chez les Oulliminden de l'ouest ou Kel-Attaram, c'était la révolte ouverte de toute une confédération, poussée par Firhoun, son aménokal, qui manquait pourtant totalement d'envergure pour la mener sur les sentiers de la guerre. Chez les Oulliminden de l'est ou Kel-Dinnik, c'était une dissidence larvée qui se traduisait par une fuite en avant, en l'absence de tout guide. Les autres tribus, Kel-Aïr ou arabes en particulier, Almoussakaré, rejoignaient Kaossen lors de son arrivée dans l'Aïr.

Ayant souvent une motivation identique, on aurait pu penser qu'elles fassent toutes cause commune, mais il n'en a rien été à cause d'antagonismes immémoriaux. La répression a été sévère et ses effets ont eu des conséquences jusqu'à nos jours.

B/1 – Les Oulliminden de l'ouest : les Kel-Attaram

Au Niger, le premier acte de rébellion ouverte fut le fait des Kel-Attaram, qui dépendaient d'un territoire voisin, le Soudan.

Il résultait, pour l'essentiel, de la personnalité complexe de son chef, l'aménokal Firhoun ag Elinsar. Il avait réussi en octobre 1902 à évincer son prédécesseur Laoueï [1] sous prétexte de son inertie à l'égard de la nouvelle puissance occupante. Il menait alors un double jeu, semblant respecter ses engagements vis-à-vis de la France tout en les récusant auprès des siens. Cette tactique atteignait ses limites en 1908, année où il était contraint d'afficher sa soumission, en jurant sur le Coran d'une tribu maraboutique,

[1] – André Salifou. *Histoire du Niger.* Nathan.1984. p.178.

les Kel-el Souk. Profondément ulcéré, il n'avait plus qu'un seul désir, celui de se venger. Son attitude, constamment ambiguë, déterminait un comportement tantôt laxiste, tantôt sévère, de la part des autorités françaises, qui recherchaient, avant tout, un interlocuteur à l'image de Moussa ag Amastane, l'aménokal des Kel-Hoggar, mais Firhoun n'en avait ni l'intention ni l'envergure.

Toutefois, il semblerait qu'il ait été condamné injustement en 1914 à la suite de rumeurs non fondées [1]. Apprenant le soulèvement des Touaregs de la région de Dori, il s'évadait en février 1916, alors que sa grâce venait d'être signée par le président de la République. Il prêchait ouvertement la révolte contre les Français et il était suivi par l'ensemble des Touaregs de la région à l'exception des Tahabanaten de Tillabéri.

Il investissait, dans un premier temps, le poste de Ménaka, qu'il faisait attaquer par deux fois en mars 1916. Le poste, tenu par le sous-lieutenant Depiesse, résistait victorieusement à ses assauts. La venue de renforts en provenance du Soudan comme d'Algérie, l'amenait à desserrer son étreinte.

Devant cet échec, l'aménokal des Kel-Attaram recherchait un succès plus facile. Il portait son attention sur Filingué, agglomération du Dallol-Bosso, fief florissant de Mayaki, chef des Soudiès, l'un de ses anciens tributaires. Ainsi, il pensait retrouver toute sa crédibilité en effectuant une fructueuse razzia, dont les Oulliminden de l'ouest ne conservaient plus qu'un souvenir lointain. L'absence de toute discrétion de ses partisans permettait le renforcement de la défense de l'agglomération par une mise en place rapide de la SMH de Tahoua, forte d'une cinquantaine de tirailleurs montés sous le commandement de l'adjudant-chef Pfaff. Firhoun, qui avait regroupé près d'un millier d'hommes, atteignait la localité le 8 avril 1916. Croyant pouvoir s'en emparer sans difficulté, il employait une tactique surannée qu'il n'avait jamais eu l'occasion de mettre à l'épreuve des Français ; il lançait sa piétaille à l'attaque *les bellahs armés de lances et de sabres, attaquant les premiers, talonnés par les Touaregs Imajeren qui les poussaient devant eux comme des moutons* [2]. L'assaut était appuyé par un petit groupe armé de quelques fusils. La riposte des méharistes se révélait si inattendue et si violente, près d'une centaine de victimes, qu'elle provoquait la fuite désordonnée des assaillants,

[1] – CAOM. Affaires politiques. 1.404. Rapport de l'inspecteur Desmarets. juillet 1919.

[2] – André Salifou. Op. cit. p. 179.

Firhoun y perdait même son *tobol* [1], insigne de son commandement. Ses partisans se repliaient, dans la précipitation, sur la mare d'Andéranboukan où ils avaient laissé familles et troupeaux à l'abri.

Des mesures avaient été prises pour mettre fin au soulèvement des Kel-Attaram. Y participaient des unités en provenance du Niger, du Soudan et même d'Algérie. La concentration, en raison des distances considérables, était lente et fatigante et ne s'achevait qu'au début de mai.

Le capitaine Loyer, qui était l'officier le plus ancien, s'en trouva être le chef et fixa le regroupement à Andéranboukan. C'était le confluent de deux vallées fossiles qui, en recueillant les eaux de ruissellement, constituait une mare plus ou moins importante en fonction de la pluviométrie. Elle était ceinturée d'une forêt inextricable dont une partie était immergée. Les Kel-Attaram s'étaient réfugiés dans les clairières qui, d'après Richer, étaient des *positions difficiles à enlever*.

La mise en place débutait dans la nuit du 8 au 9 mai, le gros des forces qui, sous le commandement direct du capitaine Loyer, comprenait le détachement à pied de Niamey, la SMH de Kidal, la SMH de Bamba, le groupe de police du Hoggar, et la SMH de Tahoua, marchant colonne par quatre, entreprenait un vaste mouvement de débordement par l'est.

Organisation du groupement temporaire

A – Troupes du nord

Groupe de police du Hoggar 35 Chambas 40 auxiliaires Hoggar	Cne de la Roche
Section méhariste de Kidal 45 tirailleurs	Lt Duperray
Section méhariste de Bamba 85 tirailleurs	Sgt Rougier
Section méhariste de Ménaka 40 tirailleurs	S/Lt Depiesse
service médical	Médecin-major Richer

[1] – Tobol : mot d'origine arabe qui désigne le tambour. Pour les Touaregs, c'est le signe représentatif du commandement de l'aménokal. Placé à l'entrée de la tente, il indique la qualité de l'hôte. C'est l'équivalent du drapeau.

B – Troupes du sud

un détachement à pied de Niamey 100 tirailleurs	Cne Loyer
section méhariste de Tahoua (SMH n°5) 50 tirailleurs	Adj.-chef Pfaff
service médical	médecin-major Bonreposos
un goum à cheval 200 cavaliers	chef Mayaki [1]

Au cours de la marche d'approche, un élément de la SMH de Tahoua était laissé en arrière pour garder l'ambulance mobile du docteur Richer.

A l'ouest, c'étaient les auxiliaires Hoggars renforcés de dix Chaambas, aux ordres du maréchal des logis Houenni ag Menir, qui faisaient la diversion.

La protection du carré était réalisée par la SMH de Ménaka, renforcée par la moitié de la SMH de Tahoua, et en réserve le goum de Mayaki.

Vers quatre heures trente la colonne de l'est butait sur des bellahs qui, aux cris de *koufar* [2] déclenchaient l'alerte. Aussitôt, les tirailleurs ainsi que les méharistes algériens se précipitaient à l'assaut, s'infiltrant dans un dédale de couloirs. Les tirs ne cessaient de crépiter dans l'obscurité, convergeant sur les campements des Touaregs qui, totalement paniqués, s'enfuyaient précipitamment. Au lever du jour les tirs reprenaient de plus belle, chaque détachement manœuvrant à sa propre initiative en raison de la configuration du terrain.

Le détachement de l'ouest faisait preuve d'une bravoure remarquable en disloquant le front, où s'était massée une grande partie des Touaregs.

Vers sept heures la fusillade cessait ; le combat était fini. Le lieutenant Duperray, grièvement blessé, était ramené au carré par la formation algérienne.

Du haut du mouvement de terrain, le sous-lieutenant Depiesse, constatant la fuite de nombreux Oulliminden vers le nord et l'est, faisait donner la cavalerie de Mayaki qui, après un départ en fantasia, interrompait rapidement son élan, préférant une curée fructueuse aux risques du combat.

---

[1] – André Richer. *Les Touaregs du Niger, les Oulliminden*. Emile Larose, 1924... *« La diversité de son armement, vieux fusils, lances, sabres, arcs et flèches empoisonnées, lui donnait une allure pittoresque... Il n'y manquait même pas le classique "fou griot" chargé par ses hurlantes improvisations d'exciter les guerriers à la lutte ! véritable croisade des Djermas sus aux Oulliminden. »*

[2] – Terme dérivé de l'arabe *kafer : infidèle.*

La fusillade aveugle avait fait plusieurs centaines de victimes dont de nombreuses femmes et enfants. A ces pertes, il faut ajouter celles qui résultaient des exactions des vainqueurs à l'issue du combat ; les cavaliers de Mayaki s'y sont particulièrement distingués.

Les Kel-Attaram avaient abandonné leurs familles, près de sept cents femmes, nobles et captives, et enfants ainsi que la totalité de leur troupeau dont le nombre, 5 000 chameaux, 15 000 bœufs et 80 000 moutons montrait la richesse de la confédération.

Les troupes stationnaient un temps sur les lieux du combat, espérant que les vaincus y viendraient faire leur soumission, afin de reprendre leurs familles et leurs biens ; l'attente fut vaine. Les Oulliminden montraient de cette façon leur valeur réelle ; cette fuite sans gloire prouvait que la puissance légendaire de leur confédération n'était plus qu'un mythe dépassé. Le capitaine Loyer renvoyait au fur et à mesure les unités dont il n'avait plus l'utilité ; les Algériens ont été les premiers, les relations entre sahariens et coloniaux n'avaient pas été des plus chaleureuses. La SMH de Tahoua a été la dernière à quitter les lieux.

Quelques temps après, le 25 juin 1916, Firhoun trouvait la mort au cours d'un accrochage avec les partisans hoggar. Cette disparition mettait fin à une révolte que l'on a pu considérer comme un phénomène isolé ; toutefois, les soumissions qui sont intervenues peu après ont été faites à nouveau sous la contrainte et, si le calme était revenu, il n'était qu'apparent.

B.2 Les Oulliminden de l'est : les Kel-Dinnik

Le soulèvement des Kel-Attaram provoquait une certaine agitation chez les Kel-Dinnik ; la tension était montée à Tahoua, mais l'arrestation préventive des principaux chefs de cette confédération, comme la nouvelle du désastre oulliminden à Andéramboukan, mettaient fin pour un temps aux velléités de rébellion.

En juin 1916, Alrimarett, fils de l'ancien chef des Irréoulen, soupçonné à tort d'un vol de moutons, prenait le *maquis* et se joignait à un rezzou régueïbat. Ultérieurement, il sera l'un des seuls à rejoindre Kaossen, dont il deviendra l'un des principaux lieutenants, et son champ d'action sera naturellement l'Azaouak qu'il écumera jusqu'en 1919.

Le soulèvement de l'Aïr, en décembre 1916, allait provoquer leur départ en dissidence ; elle était surtout le fait des Imajeren qui y ont entraîné les *imrad* et les *ineslemen*. Ce n'était pas une révolte ouverte, en ce sens qu'ils se démarquaient de Kaossen dont ils ne voulaient pas reconnaître l'autorité, le considérant comme *un fils d'esclave*. Les Kel-Dinnik rejetaient

l'autorité française et aspiraient profondément à reprendre leurs anciennes libertés. L'année 1917 est devenue *l'année de la dissidence* [1] dans leur calendrier traditionnel.

Elle débutait par le meurtre *symbolique* de l'envoyé du commandant de cercle et la reprise des rezzous contre les nomades restés fidèles à la France et contre les sédentaires. L'Amat Taza, l'un des chefs Kel-Gress, était tué par les Tellimedes ; l'un des chefs Lissouan, Alfa Denda, était assassiné lors du pillage de Keita ; la tribu d'el Horar razziait Tamaské.

Faute de moyens disponibles, le capitaine Sadoux commandant le cercle de Madaoua n'était pas en mesure de réagir immédiatement. Sa SMH, celle de Tahoua, était partie sur Tanout afin de participer à la marche sur Agadez. En outre, il renforçait d'une centaine de tirailleurs, dont trente montés à chameau, la colonne Berger lors de son passage à Telemsis et il était chargé de lui apporter un ravitaillement complémentaire.

Il lui avait fallu mettre sur pied un élément susceptible d'intervenir pour contrer l'agitation provoquée par les Kel-Dinnik ; cette unité était constituée d'une centaine de tirailleurs qu'il montait à chameau afin de pouvoir agir en zone désertique. Il était renforcé d'auxiliaires Kel-Gress et Lissouan, avides de revanche à la suite des exactions commises à leur encontre par les Kel-Dinnik.

A partir de la mi-février, le capitaine Sadoux se mettait en chasse contre les dissidents. Il s'attaquait d'abord aux Ineslemen et aux Iklan. Le 18 février 1917, il surprenait les Ikadamenten et des Iklan à Bagaré ; le 22 février 1917, il en battait d'autres à Tazzeyt ; réprimés sévèrement, ces derniers changeaient de camp et participaient à la lutte contre les Imajeren. Ceux-ci, rassemblés à Tanout de Tadarast, ergotaient sur leur conduite future et ils tardaient à répondre à l'ultimatum que leur avait lancé le capitaine Sadoux. Le délai dépassé, ce dernier marchait sur Tanout et, sans combat, faisait prisonniers les Imajeren ; il les faisait exécuter, le 8 avril 1917, dans des circonstances mal définies. Ainsi disparaissait l'aristocratie des Kel-Dinnik. Leurs Ineslemen, les Kel-Gress ainsi que les Lissouan avaient profité de l'occasion pour assouvir, par personne interposée, leur haine ancestrale ; *« ils ne furent ni les guides, ni les conseillers les moins fanatiques, ni les auxiliaires les moins féroces, dans la poursuite et la répression ; les exac-*

[1] – *"Awetaï wam murti"*. Francis Nicolas. *Tamesna – Les Touaregs Kel-Dinnik* IRSH Niamey. 1950.

tions ont laissé de tels souvenirs qu'elles ne sont pas près de s'effacer dans l'esprit des survivants [1]. »

B 3. Persistance de l'insécurité

Mais la paix n'était pas encore totale. Les incursions d'Alrimarett, qui ne cessait d'agir dans l'Azaouak, créaient une certaine insécurité. En juillet 1917, il razziait un campement d'Arabes Eudes à Guidiss. En octobre de la même année, il s'emparait d'un certain nombre de chameaux au préjudice d'Almoussakaré. En février 1918, il dévalisait le village de Zakkaret. Il acquérait ainsi un prestige certain auprès des bandits de grand chemin qui ralliaient sa bannière et finissaient par constituer une bande de près de deux cents, dont une cinquantaine était armée de fusils.

Après avoir troqué son butin au Fezzan, il était revenu s'installer au nord de l'Aïr à partir duquel il partait de nouveau *marauder* dans l'Azaouak. Utilisant astucieusement des leurres pour tromper la vigilance des forces de l'ordre, il continuait ses exactions coutumières avec un réel succès. En février 1918 il s'emparait de chameaux au détriment des Kel-Dinnik à l'est d'Inzagazan. Le 2 août 1918 pourtant, il était surpris en train de razzier le village de Kehehe par une patrouille montée de vingt tirailleurs, renforcée de dix auxiliaires aux ordres du sergent indigène Dembele. Malgré l'énorme disproportion des forces en présence, le rezzou s'élevant à près de deux cents hommes, le sergent faisait donner l'assaut ; le combat était acharné et durait toute la journée ; à la fin, la bande d'Alrimarett était contrainte de s'échapper, laissant sur le terrain près de quarante cadavres et abandonnant une centaine de chameaux. La patrouille n'avait eu qu'un tué et quatre blessés.

Il semblerait que la SMH de Tahoua ait été reconstituée, vraisemblablement à partir des tirailleurs que le capitaine Sadoux avait montés à chameau en 1917. En effet, le lieutenant Pouilles, ancien chef de poste d'Aderbissinat, ancien chef de peloton de la 10e compagnie, exerçait le commandement de la section méhariste de Tahoua en novembre 1918.

A l'issue de son échec, Alrimarett avait rejoint l'agglomération de Ghat, son refuge habituel. Mais l'hospitalité aussi généreuse que coûteuse du kaïmakan, amenuisait rapidement son trésor de guerre et il se voyait obligé de repartir à l'aventure. En janvier 1919, il commettait de nouveau un vol de chameaux à la mare d'Abacar. Au retour, son arrière-garde était interceptée à

[1] – Francis Nicolas. – 1950 – Op. cit.

In Abbarit [1] et perdait un tué et un prisonnier. De retour à Ghat, son existence devenait de plus en plus précaire et, comme le rezzou ne nourrissait plus son homme, il était contraint de négocier sa reddition par l'intermédiaire de l'aménokal du Hoggar.

Alrimarett n'a été, en fin de compte, qu'un bandit de grand chemin et son action n'a jamais pris un caractère politique. Toutefois elle faisait perdurer l'insécurité, jusqu'en décembre 1919, dans l'Azaouak.

C– Les révoltes en Aïr et au Damergou

C1– Une situation pré-insurrectionnelle

En même temps que l'Azaouak, l'Aïr était touché par des mouvements de dissidence qui provenaient des tribus les plus turbulentes, celles qui ne s'étaient soumises que sous la contrainte, tels les Ifadeyen, les Kel-Tadelé....

Sous la bannière de chefs à la forte personnalité, Touminik des Ifadeyen, Rhabidil des Kel-Tadelé, s'étaient regroupés plusieurs dizaines d'exaltés, en provenance de ces tribus ou d'autres Kel-Aïr, tous *nobles gueux sans sou ni maille.*

En septembre 1916, ils enlevaient près de 400 chameaux aux Kel-Timia, dans le but de négocier le produit de leurs rapines à Ghat contre des armes et de la poudre. Peu de temps après, au début du mois d'octobre, à l'entrée du kori de Tassalat, ils n'hésitaient pas à s'attaquer au groupe monté de l'Azbin, commandé par le lieutenant Fons. Ce dernier ne brillait pas par son mordant et se repliait sans gloire ; le capitaine Bosch commandant de cercle, ulcéré par sa conduite, le remplaçait provisoirement à la tête de l'unité par son adjoint le sergent Gourdon.

Considérant que cet échec ne pouvait avoir que des conséquences fâcheuses pour la tranquillité du cercle, le capitaine Bosch faisait intervenir la SMH 2 renforcée du groupe monté, l'ensemble sous le commandement du sous-lieutenant Dufau, chef de la section méhariste. Le 17 octobre 1916, après avoir razzié un campement de rebelles, ce détachement remontait leurs traces jusqu'au kori d'Amazalla, où il apprenait leur présence au nord de Zéline. Quelques jours après, il capturait Mattli, le frère de Rhabidil et localisait les rebelles dans le kori d'Idroumen. La première tentative

[1] – Paul Marty – *L'islam et les tribus dans la colonie du Niger* Geuthner. 1930... Il pourrait s'agir d'Abalak et d'In Abangarit puisque les distances affichées correspondent à ces localités.

d'interception ayant échoué, la poursuite reprenait le 24 octobre 1916 jusqu'au kori d'In Tagarren, où le détachement était accueilli par des coups de feu. Le sous-lieutenant Dufau faisait entreprendre au cours de la nuit un large débordement en plein massif montagneux, pour déboucher par surprise au petit jour sur les rebelles qui s'enfuyaient après avoir éprouvé des pertes tant humaines qu'animales ; il ne pouvait pas, cependant, empêcher une grande partie de la bande de décrocher vers le nord. Le 31 octobre 1916, il était de retour à Tabardak, où le lieutenant Fons reprenait le commandement du groupe monté afin de couvrir la *taghlemt* qui devait être escortée par la SMH 2. Contrairement aux années précédentes, cette mission de couverture n'était pas assurée par la section méhariste de Tahoua.

Le capitaine Bosch a fait l'éloge du sous-lieutenant Dufau : *« en service à Agadez depuis avril 1916... son activité, son énergie, jointe à une résistance peu commune, lui ont permis de devenir rapidement un méhariste comme les Touaregs en ont peu connu... Il serait souhaitable que nous ayons à la tête de nos unités méharistes de tels chefs... pourtant sa demande de titularisation dans l'armée d'active ne pouvait être examinée tant qu'il n'aurait pas été nommé sous-lieutenant de réserve à titre définitif...* [1] »

C2– Le rôle du sultan d'Agadez

Il y a une autre dissidence qui se fit jour, et celle-là, secrète et confidentielle, était certainement plus dangereuse, c'était celle du sultan d'Agadez.

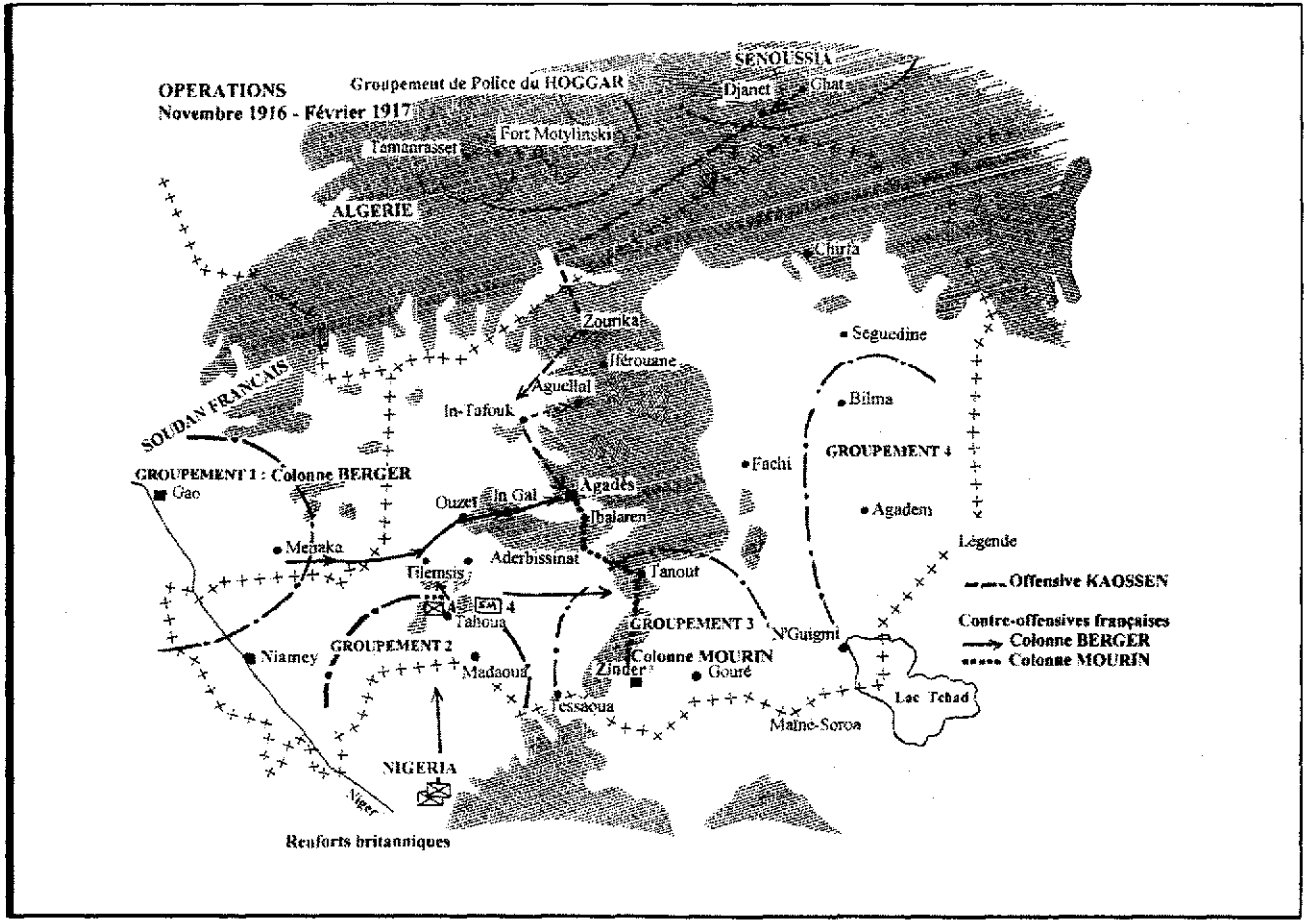
Cette fonction était alors détenue par Abd el Rahim Tagama ; né vers 1880 au Damergou, il appartenait à la branche Youssouf ag Hadj Ahmed, qui avait été sultan au XVII[e] siècle et dont la descendance avait donné de nombreux sultans au cours des siècles suivants [2].

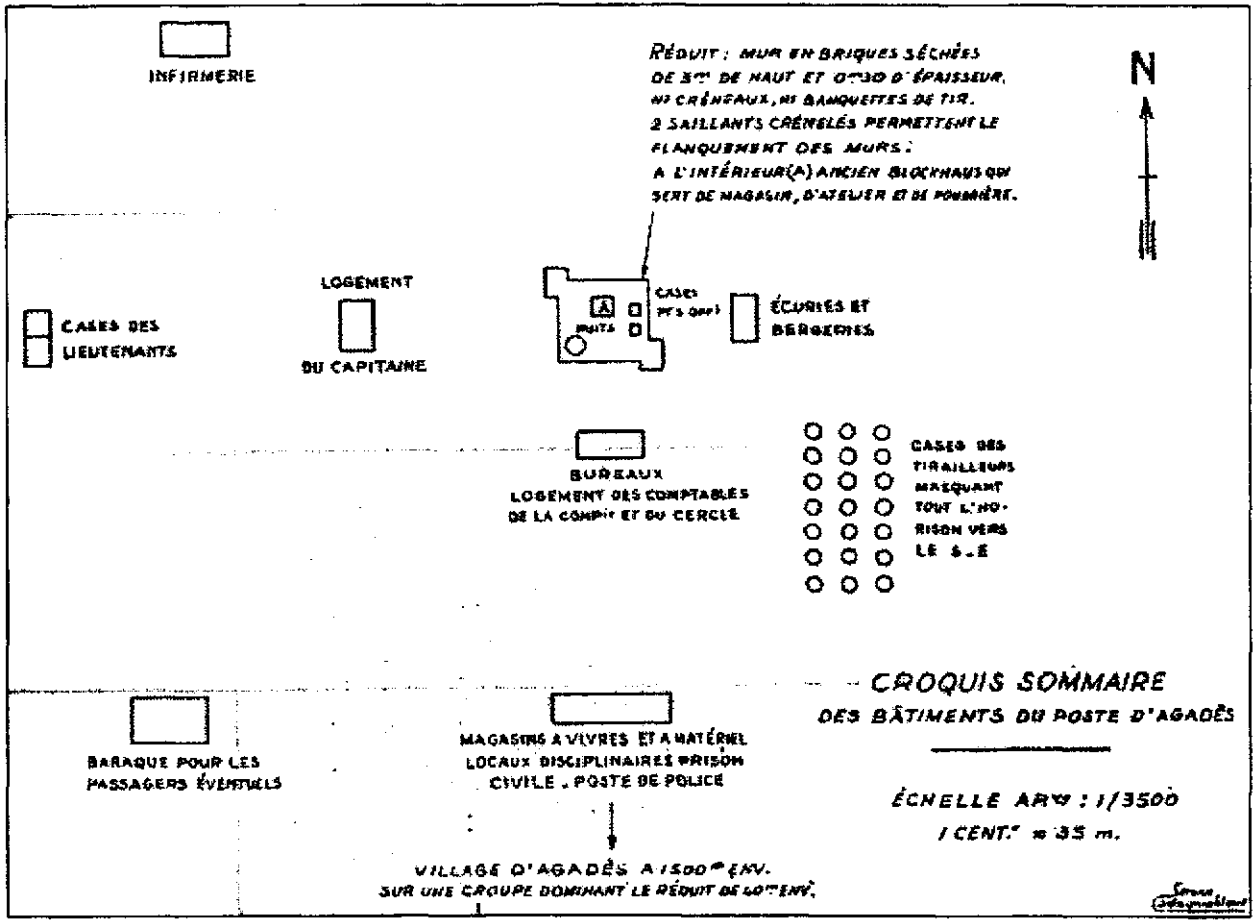
Il avait été intronisé officiellement en 1908 par le commandant Bétrix, commandant la région de Zinder, à la suite de la proposition des autorités traditionnelles. L'autorité française recherchait alors le concours d'un nouveau type de chef, plus en rapport avec ses conceptions politiques ; en effet les *vieux chefs,* issus de la période pré-coloniale, avaient une idée toute particulière de l'exercice de leur pouvoir.

---

[1] – SHAT Niger 3. Transmis du rapport du Ss/Lt Dufau sur les opérations effectuées du 15 au 31 octobre 1916 sous le n° 220 du Cne Bosch commandant le cercle d'Agadez et la 2[e] Cie.

[2] – Djibo Hamani. *Sultanat touareg de l'Ayar*. Etudes Nigériennes n°55, 1989.


OPERATIONS
Novembre 1916 - Février 1917
Groupement de Police du HOGGAR
SENOUSSIA
Djanet
Ghat
Tamanrasset
Fort Motylinski
ALGERIE
Ghrla
Zourika
Iférouane
Aguellal
Seguedine
Bilma
In-Tafouk
SOUDAN FRANCAIS
GROUPEMENT 4
Fachi
GROUPEMENT 1 : Colonne BERGER
Gao
Agadès
Ouzel
In Gal
Agadem
Ibalaren
Légende
Menaka
Aderbissinat
Filemsis
Tanout
Offensive KAOSSEN
Contre-offensives françaises
Colonne BERGER
Colonne MOURIN
Tahoua
GROUPEMENT 3
N'Guigmi
Niamey
GROUPEMENT 2
Madaoua
Zinder
Colonne MOURIN
Goure
Tessaoua
Lac Tchad
Maine-Soroa
NIGERIA
Niger
Renforts britanniques


INFIRMERIE
RÉDUIT : MUR EN BRIQUES SÉCHÉES DE 3m DE HAUT ET 0m30 D'ÉPAISSEUR, NI CRÉNEAUX, NI BANQUETTES DE TIR. 2 SAILLANTS CRÉNELÉS PERMETTENT LE FLANQUEMENT DES MURS. A L'INTÉRIEUR(A) ANCIEN BLOCKHAUS QUI SERT DE MAGASIN, D'ATELIER ET DE POUDRIÈRE.
N
LOGEMENT DU CAPITAINE
CASES DES LIEUTENANTS
CASES DES OFFICIERS
ÉCURIES ET BERGERIES
BUREAUX LOGEMENT DES COMPTABLES DE LA COMPie ET DU CERCLE
CASES DES TIRAILLEURS MASQUANT TOUT L'HORIZON VERS LE S.E
BARAQUE POUR LES PASSAGERS ÉVENTUELS
MAGASINS A VIVRES ET A MATÉRIEL LOCAUX DISCIPLINAIRES PRISON CIVILE . POSTE DE POLICE
VILLAGE D'AGADÈS A 1500m ENV. SUR UNE CROUPE DOMINANT LE RÉDUIT DE 40m ENV.
CROQUIS SOMMAIRE
DES BÂTIMENTS DU POSTE D'AGADÈS
ÉCHELLE ARW : 1/3500
1 CENTr = 35 m.

Tagama avait fait preuve dès le début, d'une collaboration franche et loyale, et son comportement faisait l'objet de jugements favorables, que ce soit de la part de l'autorité française ou de la population locale. Sa prestance comme son attitude avaient redonné du prestige à la fonction que la mission Foureau-Lamy avait estimée totalement dépassée lors de son passage à Agadez. La *sansani* qui rassemblait désormais la plupart des chefs touaregs de l'Aïr et d'ailleurs, était devenue sous sa responsabilité une manifestation d'importance.

Il est difficile d'expliquer en l'absence de preuve, le revirement de Tagama qui, après avoir été un collaborateur très apprécié des Français, en deviendra l'un des adversaires les plus farouches. Des études récentes ouvrent des pistes, mais ce ne sont là que des tentatives d'explication sans véritable support. Est-ce que le sultan attendait une meilleure rétribution de ses services de la part des autorités locales ? Leur reprochait-il de ne pas en avoir fait un personnage suffisamment riche [1] ? Pourtant il contrôlait la plus grande partie du commerce régional à l'exception de la voie Iférouane-Ghat, ce qui ne l'empêchait pas de la convoiter ; peut-on envisager son adhésion à la Sénoussia en 1913 ou 1914 pour ces raisons commerciales [2] ? Ne cherchait-il pas également en cette confrérie, nouvelle puissance régionale, un autre pôle d'attraction, compte tenu des difficultés éprouvées par la France dans le conflit européen et qui, à l'image de l'Italie, pourrait un jour évacuer les régions sahariennes. La médiocrité de son commandant de cercle en 1915 n'était pas faite pour l'ôter du doute que distillait son esprit [3].

Personnalité d'une complexité certaine, il disposait d'une réelle faculté de dissimulation, ce qui est l'une des caractéristiques d'un bon politique. Tagama est le personnage central de la révolte de l'Aïr et la population agadèsienne s'accorde à le considérer comme tel. Pourtant sa véritable nature n'a jamais été perçue par les autorités françaises. Entretenant des relations très poussées avec le commandant de cercle d'Agadez, le capitaine Bosch, il en était devenu le conseiller privilégié *« sans Tagama je n'aurai pu exercer les fonctions de commandant de cercle* [4] *»*. Seul le capitaine Vitali, qui exercera les fonctions de commandant de cercle en 1919 et 1920, s'apercevra de la véritable nature de l'intéressé et, considérant qu'il était

---

[1] – Jean-Louis Dufour – *La révolte de l'Aïr 1916-1917* C.E.H.S. 1987. p.103.

[2] – Jean-Louis Triaud. op. cit. p.837.

[3] – Jean-Louis Dufour. op. cit. p.104.

[4] – Jean-Louis Dufour. 1987. op. cit. p. 104

devenu un obstacle à la politique d'apaisement, le fit disparaître sans autre forme de procès.

Tagama avait d'abord cherché à convaincre le chef de la Sénoussia fezzanaise de l'intérêt de l'intervention dans l'Aïr ; certes El Habid avait autrefois imaginé la réalisation d'un empire nomade au centre de l'Afrique [1], mais ce projet n'était plus d'actualité. Toutefois la dégradation économique du Fezzan allait constituer l'argument essentiel pour favoriser une politique interventionniste.

Simultanément, le sultan d'Agadez entretenait une correspondance suivie avec Kaossen, chef d'une des deux mehallas sénoussistes au Fezzan, très favorable à ce projet compte tenu de ses origines, et il l'était d'autant plus qu'il rongeait son frein à Ghat. Il semblerait d'ailleurs qu'ils avaient des conceptions politiques assez semblables et leur désaccord ne portera ultérieurement que sur des modalités d'exécution.

Ayant réussi ce travail d'approche il préparait, dès 1915, la révolte de l'Aïr avec méthode et en grand secret.

Il rechercha d'abord le concours des tribus de l'Aïr, ce qui, dans le contexte de l'époque, était acquis. Il étendait son action aux autres tribus touarègues de la région, ce qui était plus difficile en raison des différends séculaires qui existaient entre elles. Le réseau marchand d'obédience sénoussiste, quant à lui, restait insensible à ses appels comme les principales notabilités religieuses de l'Aïr ; ces dernières avaient choisi la voie de l'accommodement à la suite de l'échec des résistances face à la pénétration française. Toutefois il réussissait à attirer une partie des *petits marabouts* qui y voyaient l'occasion d'éventuels profits.

Il poursuivait son action de désinformation auprès du commandant de cercle en focalisant son attention sur les dissidents qui battaient l'estrade au nord d'Iférouane, cherchant ainsi à préserver le secret de la marche de Kaossen et à permettre la prise rapide et économique du poste d'Agadez.

Il procédait à la neutralisation des opposants à sa politique même parmi ses proches. Ainsi le Tourawa Mele, son chef de guerre, le second dans la hiérarchie, qui refusait de cautionner une telle politique, était attiré dans un guet-apens sordide dans la région d'In-Gal et sa disparition était imputée à un simple crime de voleurs Kel-Fadey.

---

[1] – Gaffiot (Cne). Revue militaire d'AOF n°42 ; 15 juillet 1938.

Enfin, il s'arrangeait pour construire, dans le plus grand secret, la future résidence de Kaossen, choisissant l'emplacement près de son palais. Ce choix n'était pas innocent, il l'avait ainsi à sa discrétion.

Homme politique de première valeur, il restera, malgré ses échecs successifs, fidèle à ses convictions et ne renoncera jamais à sa fidélité envers la confrérie.

Par ailleurs il n'était pas dénué de courage ; lorsque la nécessité s'est imposée, il a su faire ses preuves, que ce soit au combat d'Irayen en février 1917 ou au combat de Tedjéré en 1919.

C3– L'action de Kaossen



Cliché Cne Petragnani

Kaossen – 1915

Autre homme qui joua un rôle capital dans la révolte de l'Aïr, c'est Kaossen. Plus connu certes, mais peut-être pas mieux, d'autant qu'étant devenu l'homme-phare de toute la génération touarègue d'aujourd'hui, la réalité a pu être déformée. La trame événementielle coïnci-de généralement, mais l'interprétation dif-fère souvent. Toutefois chacun reconnaît qu'il ne doit sa consécration qu'à sa propre valeur.

La filiation de Kaossen ag Kedda est d'abord sujette à contestation ; est-il d'extraction plus ou moins noble ? Contentons-nous de suivre les règles de filiation matriarcale en vigueur dans la tradition touarègue. Sa mère était originaire de la tribu des Ikaskazan et appartenait à la famille des Igerzawen ; de ce fait, elle était une noble authentique d'une des plus grandes tribus de l'Aïr [1].

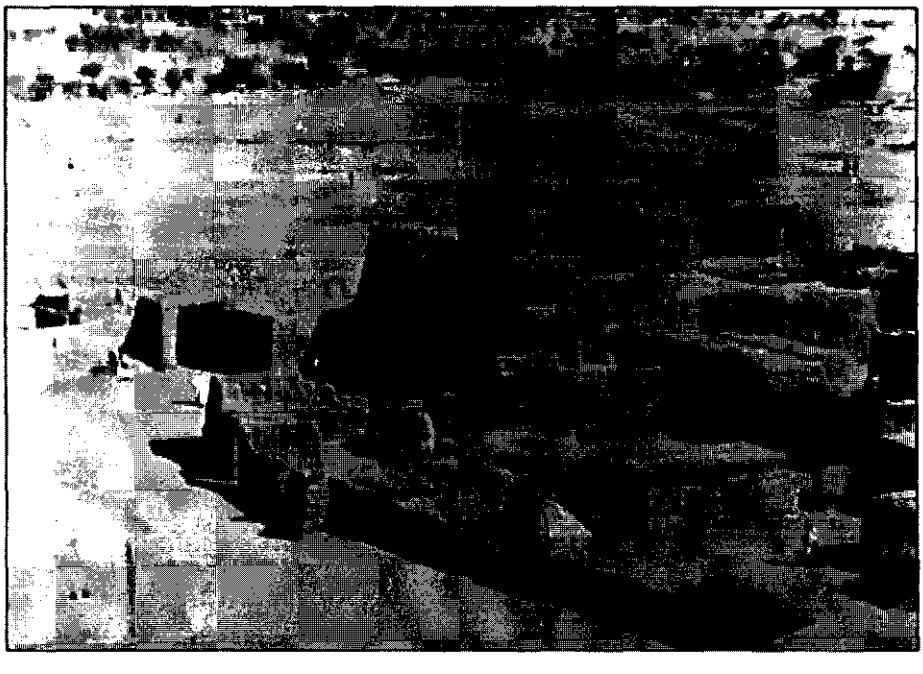
Il avait montré dès son plus jeune âge qu'il avait des dispositions pour le commandement, en formant une bande de garnements avec lesquels il commettait de nombreux larcins. Il est reconnu qu'à cette époque, l'origine ethnique de ses compagnons le laissait indifférent et que son sens moral n'était pas en rapport avec les règles existantes.

[1] – Hélène Claudot-Hawad. *Honneur et politique*. REMM n°57. 1990/3. p.29.



Cliché Cne Petragnani in *Sahara tripolitano* Rome 1928

Combattants de la méhalla de Kaossen



Fonds CMIDOM

Palais de Tegama à Agadez

résidence traditionnelle des sultans de l'Aïr

Sa famille avait migré de l'Aïr au Damergou en 1899 à l'issue du combat d'Egatragh, migration qu'il poursuivit au Kanem au début du siècle.

C'est en 1909 que son nom apparaît pour la première fois dans un récit [1]. Il était cité pour sa participation à l'attaque du peloton méhariste du Kanem à Ouachenkelé par une bande sénoussiste de près de 300 hommes ayant à leur tête Abd Allah Tuwai. Il fallait qu'il soit devenu un élément de valeur pour être remarqué dans un tel ensemble.

Ses premiers pas au Tchad ne sont pas connus ; comme la plupart des Touaregs qui avaient fui le Niger, il avait du rejoindre le camp de la Sénoussia ; ceux-ci avaient constitué à cette époque le gros des troupes sénoussistes. Il émergeait certainement rapidement pour avoir obtenu en quelques années une telle consécration ; ses mérites ayant été reconnus, il avait tenu des emplois de responsabilité au sein de la confrérie au Borkou.

Au cours des années passées au Tchad, il participait à de nombreux rezzous, que ce soit au Borkou, en Ennedi ou au Darfour, souvent en compagnie des Dour dont il était devenu l'un des chefs. Il s'y révélait pillard incorrigible et souvent sans scrupule, n'hésitant pas en 1912 à razzier les campements Gaeda et Anakazza qui l'avaient accueilli dans le *Djebel* [2]. Sa conduite faisait même l'objet d'une remontrance de la part du maître local de la Sénoussia, Mohamed Sunni [3].

Il n'en demeurait pas moins un adversaire résolu des Français. En mai 1911, il affrontait la colonne du chef de bataillon Hilaire dans le cirque de Sini (Ennedi) ; blessé, il réussissait à s'échapper de justesse, après avoir perdu 400 chameaux [4].

L'année 1912 révélait un fait curieux ; son *ralliement* aux Français qui lui confiaient des chameaux pour se rapprocher d'Arada [5].

Cet épisode devait être sans suite puisque l'année suivante il était parmi les *khouans* qui luttaient farouchement contre la pénétration française. Le 23 mai 1913, en riposte à l'attaque d'une caravane par le peloton méha-

---

[1] – Djian. *Le Tchad et sa conquête.* 1900-1914. L'harmattan 1996. p.142.

[2] – Ennedi.

[3] – Djian. 1996 – op. cit. p.181.

[4] – Gal Jean Hilaire ; *Du Congo au Nil, Ouadaï... cinq ans d'arrêt ;* Marseille : Ed. de l'A.S.C.G., 1930 pp. 118-129.
Jean Malval – *Essai de chronologie tchadienne* (année 1911) CNRS,1974.

[5] – Djian. 1996 – op. cit. p.183.

riste du lieutenant Dufour, les Sénoussistes sous le commandement d'Abd Allah Tuwai dont Kaossen était l'un des lieutenants, attaquaient ce peloton à Oum el Adam. L'attaque était menée avec audace, un peu avant le lever du jour. Les pertes de la confrérie étaient lourdes, tant en nombre qu'en qualité, puisque leur chef était tué ainsi que 71 *khouans*.

Ses services devaient être suffisamment émérites pour être désigné, en 1914, comme l'un des deux chefs de méhallas qui allaient conquérir le Fezzan. C'est avec cette troupe qu'il s'emparait en novembre 1914 de la localité d'Ubari malgré une vive résistance. Lors de la reprise de Djanet par la colonne Meynier, il se portait en août 1916 sur Ghat afin d'en assurer la protection. Son arrivée à la tête d'une troupe grandement surestimée alors qu'elle comportait moins de 250 hommes, avait provoqué le retrait de la colonne [1].

Au début de la même année il avait été reçu par le grand maître de la confrérie, Ahmed el Chérif, à la frontière égyptienne.

Ainsi, en 1916, Kaossen était considéré comme une notabilité de première importance de la Sénoussia ; il avait franchi tous les échelons en un peu plus de quinze ans.

Kaossen était d'abord une *bête de guerre* faite pour l'action ; sa vie, comme sa fin, en sont la preuve éclatante.

Toutefois, bien qu'il ait donné à sa troupe les apparences d'une armée régulière, il n'en demeurait pas moins marqué par ses origines nomades. La tactique où il présentait les meilleures dispositions était la guérilla, forme généralisée du rezzou *« je vous demande de combattre comme des chacals qui, à chaque fois qu'ils frappent, s'enfuient et de nouveau reviennent au combat* [2] *»*. Son action au Damergou, en juillet 1917, en a été l'illustration la plus brillante.

Mais cette forme de combat était contraire à la *geste* touarègue et il ne réussissait pas toujours à l'imposer, ne disposant pas du commandement unique ; ainsi il sera contraint d'accepter l'affrontement à des moments où le rapport des forces n'était pas favorable.

Plus chef de bande que tacticien, il éprouvait des difficultés dès qu'il se trouvait confronté à des solutions plus classiques dont il pouvait même oublier l'enjeu ; sa longue temporisation au siège d'Agadez est incompréhensible compte tenu de l'objectif qui aurait été fixé par El Habid.

---

[1] – Jean-Louis Triaud. 1995, op. cit. p.801 note 104.

[2] – Hélène Claudot-Hawad. 1990, op. cit. p.35.

Malgré son niveau de responsabilité il n'a jamais été partie prenante dans les décisions prises au sommet de la confrérie ; aucun document n'en fait état. Il n'avait pas d'ailleurs intérêt, compte tenu de ses origines, et les maîtres ne l'auraient pas accepté.

Toutefois, l'intervention en Aïr, pays dont il était originaire, n'a pu se faire sans une incitation de sa part. Son déplacement vers le grand maître de la confrérie à la frontière égyptienne en était-il la raison ? Toutefois, El Habid, chef de la Sénoussia fezzanaise, était devenu suffisamment indépendant pour prendre une telle décision ; c'est vraisemblablement lui qui a du lui préciser ce qu'il attendait de son action. Il faut noter cependant que les moyens mis à sa disposition par la confrérie étaient relativement modestes et qu'une fois les opérations déclenchées, les renforts ont été encore plus chichement comptés.

Kaossen entreprenait alors une vaste campagne auprès des personnalités traditionnelles de l'Aïr afin d'obtenir leur adhésion à son mouvement. Il était conscient de son infériorité numérique qui ne lui permettait pas de réaliser son but, chasser définitivement les Français ; ceux-ci avaient réussi jusque là à surmonter toutes les résistances. Il était intimement convaincu que cet objectif l'obligeait à dépasser le cadre des structures traditionnelles. Ce projet allait, à terme, se heurter aux intérêts particuliers et la belle unanimité qui s'était faite à son arrivée à Agadez, ne résistera pas aux épreuves de l'adversité.

C-4 Le siège d'Agadez

La méhalla de Kaossen, rassemblée pendant l'été 1916 à Ghat, était composée pour moitié d'anciens militaires déserteurs des compagnies sahariennes françaises ou italiennes. Les servants des armes lourdes venaient de Tripolitaine, où ils avaient été formés par l'armée italienne. Il y avait également des nomades, originaires du Hoggar ou du Touat, ainsi que des prisonniers enrôlés de force.

Composition de la méhalla [1] :

- 60 fantassins,
- 35 méharistes chaambas,
- 3 spécialistes (2 canonniers. 1 mitrailleur),
- 27 méharistes d'origines diverses,
- 42 prisonniers.

[1] – Jean-Louis Triaud. 1995, op. cit. p. 821 et 822.

Cette force, bien que disparate, avait l'apparence d'une troupe régulière ; elle portait un uniforme qui s'apparentait à celui des tirailleurs. Toutefois, la chéchia rouge était recouverte d'un chèche blanc. Chaque combattant disposait d'un fusil avec baïonnette. L'armement lourd comprenait une mitrailleuse et un canon de 65 mm ; il provenait des stocks abandonnés par l'armée italienne. Les obus ne manquaient pas, mais obus à balles, leur pouvoir perforant était faible.

Après avoir réalisé la préparation matérielle de sa méhalla, Kaossen quittait Ghat le 29 septembre 1916. Il passait d'abord à Djanet, où il complétait son ravitaillement, puis gagnait Zourika. De là, il obliquait franchement à l'ouest du massif afin de garder la plus grande discrétion à son mouvement ; ainsi sa marche n'était pas détectée par le groupe monté qui était en couverture dans la région d'Aguellal. En empruntant une telle voie, Kaossen passait par les zones de parcours des tribus qui lui étaient le plus favorable en particulier les Ikaskazan. Ainsi, sa petite troupe était grossie au fur et à mesure de plusieurs milliers de Touaregs, quatre à cinq mille, dont plusieurs centaines étaient armés de fusils. In Tafouk devenait le lieu de leur rassemblement.

De là, Kaossen, pendant qu'il cherchait à intercepter le groupe monté, envoyait sur Agadez une avant-garde de 200 Touaregs sous le commandement d'Aghali [1], qui s'emparait sans coup férir de l'agglomération dans la nuit du 12 au 13 décembre 1916. Il échouait ensuite dans la prise du poste, sans chercher réellement à s'en emparer.

Et pourtant, le poste d'Agadez, installé comme une simple résidence en pays pacifié, était dépourvu de réelles capacités défensives.

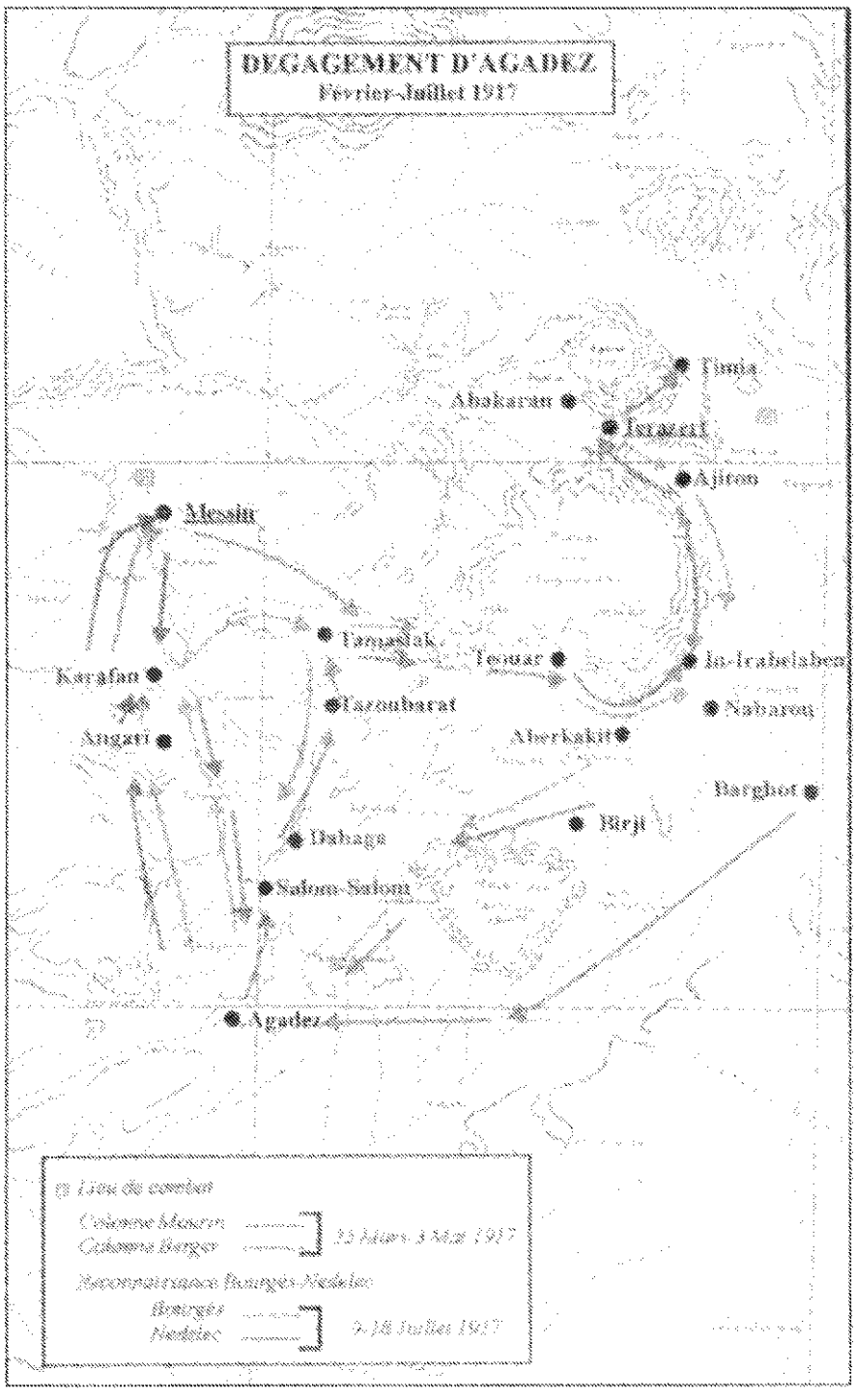
« Il était construit à 1.500 m du village qui, situé sur une croupe, le dominait d'une quarantaine de mètres... deux ravins desséchés descendant du plateau, des touffes d'épineux dans la plaine environnante, pouvaient fournir à des assaillants des cheminements bien défilés [2]*. ».*

Les bâtiments de la compagnie se trouvaient éparpillés à quelque distance d'un réduit, l'ancien blockhaus construit lors de l'occupation

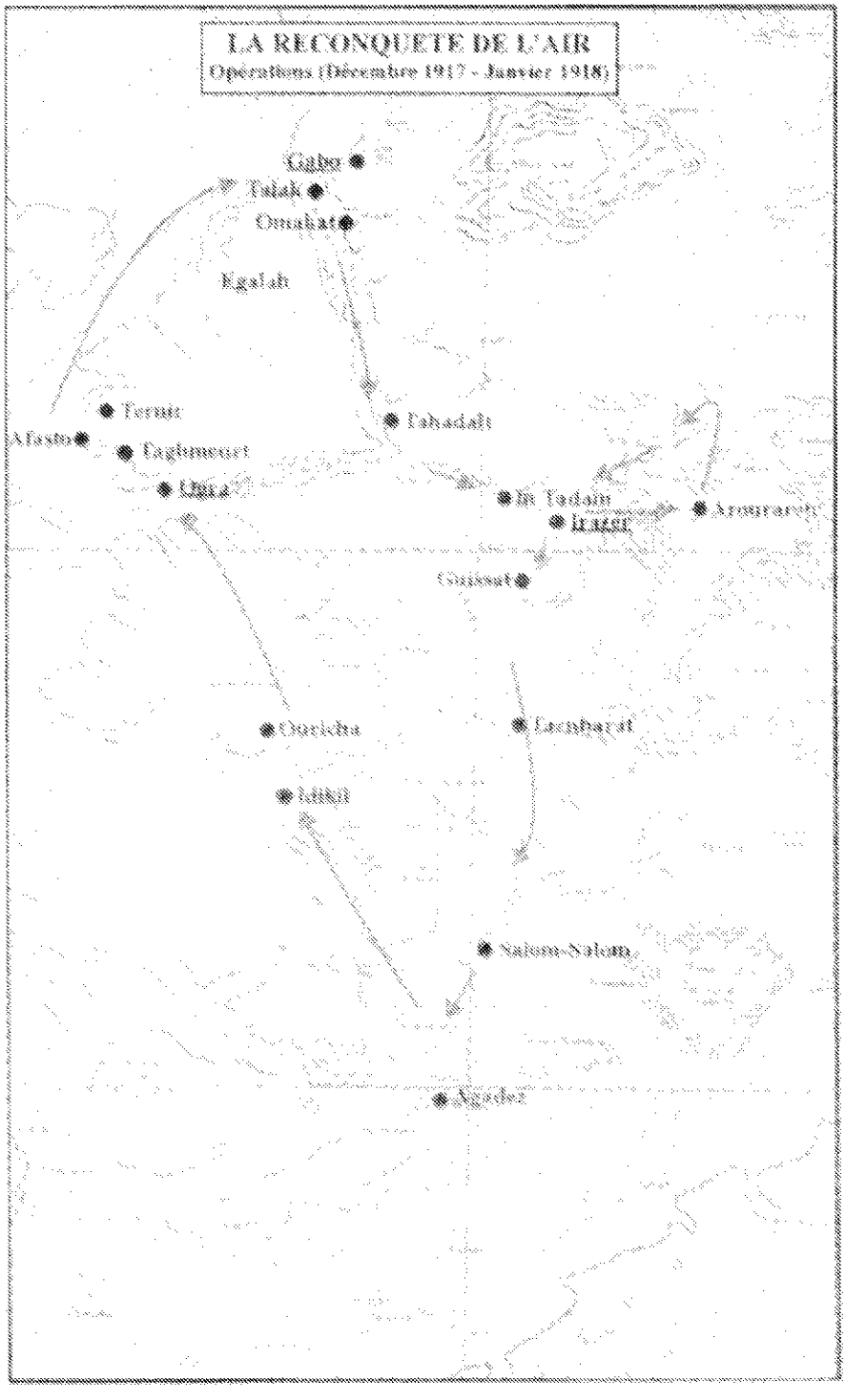
---

[1] – Jean-Louis Triaud. 1995, op. cit. p.824. note 20. *Aghali était alors le principal lieutenant de Kaossen ; comme lui, il appartenait à la tribu des Ikaskazan. Ils auraient des liens de parenté sans que cette relation puisse être déterminée avec exactitude.*

[2] – Jean-Louis Dufour. 1987, op. cit. p. 100 et 101

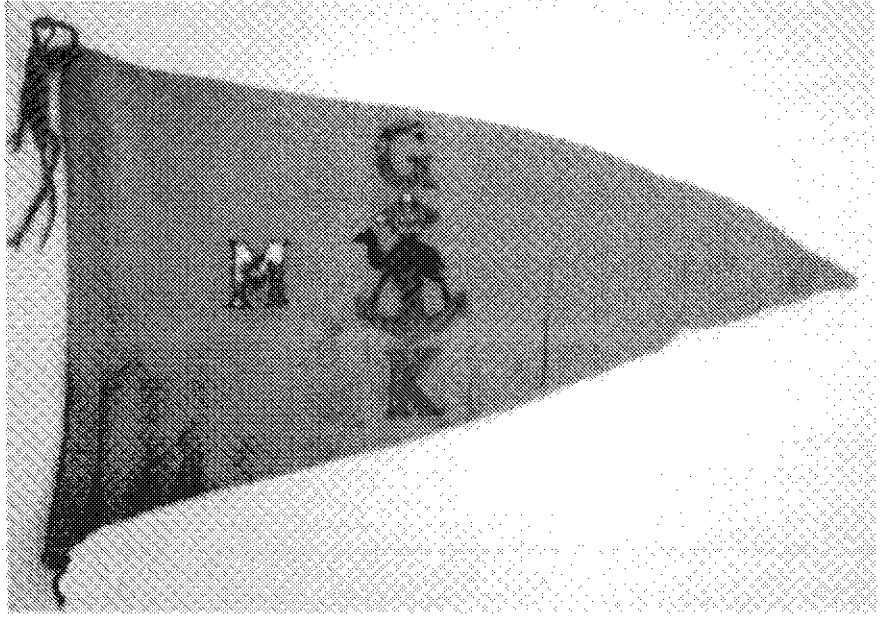

DEGAGEMENT D'AGADEZ
Février-Juillet 1917
Timia
Abakaram
Iférouane
Ajiram
Mesait
Tanguelak
Tegguar
In-Irafarlaben
Kerafan
Tazoumbarat
Nabaroua
Angari
Aberkakit
Barghot
Birji
Dabaga
Salam-Salam
Agadez
Lieu du combat
Colonne Meynier
Colonne Bergo
23 Mars-3 Mai 1917
Reconnaissance Bourgès-Nedelec
Bourgès
Nedelec
9-18 Juillet 1917

II


LA RECONQUETE DE L'AIR
Opérations (Décembre 1917 - Janvier 1918)
Gabes
Tebak
Ouakiat
Egalah
Tebessa
Tozeur
Afiaha
Oglat
Ouarsenis
Guissat
Ouezzha
Lacanbayat
Idikil
Nalem-Nalem
Agadez

LA RECONQUETE DE L'AIR
Opérations (février-mars 1918)
Afnou
Arakao
Agampam
Tabadalt
Afasto
Tabarlak
Tigra
Inezgi
Légende
Lieux de combat
Escadrille Bourgès
Escadrille Nadelec
Section Sous-Lieutenant Suzuki
Actions des Kai Hagoar
Lagora : carrefour de base
de Mousso et Arnaldan


CAMP NOMADE
N'GUIGMI

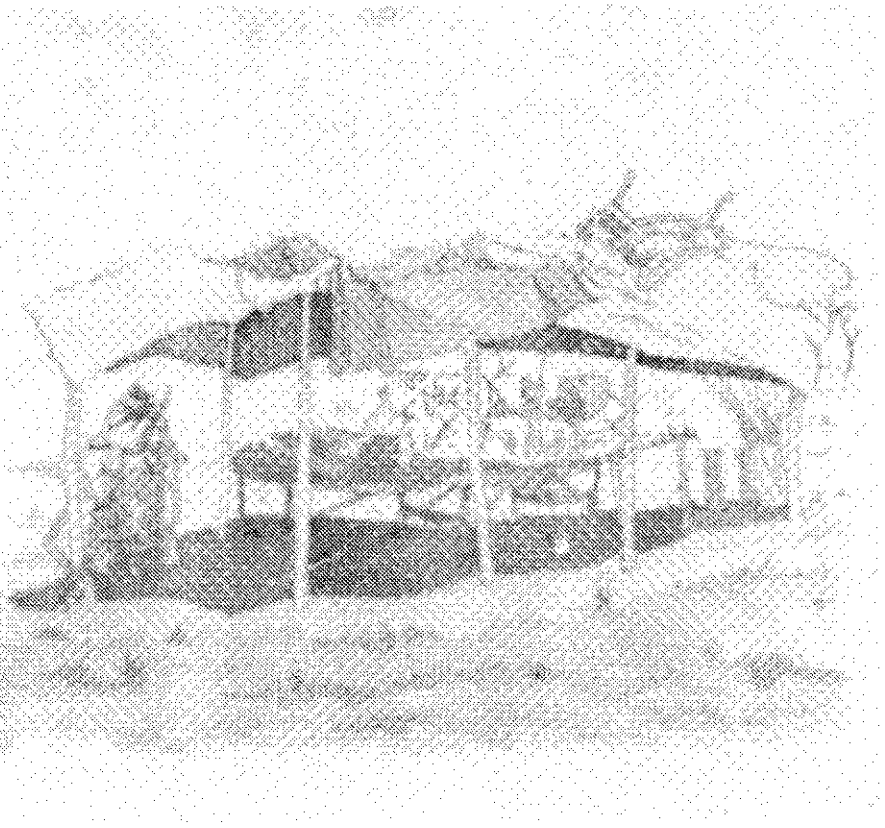




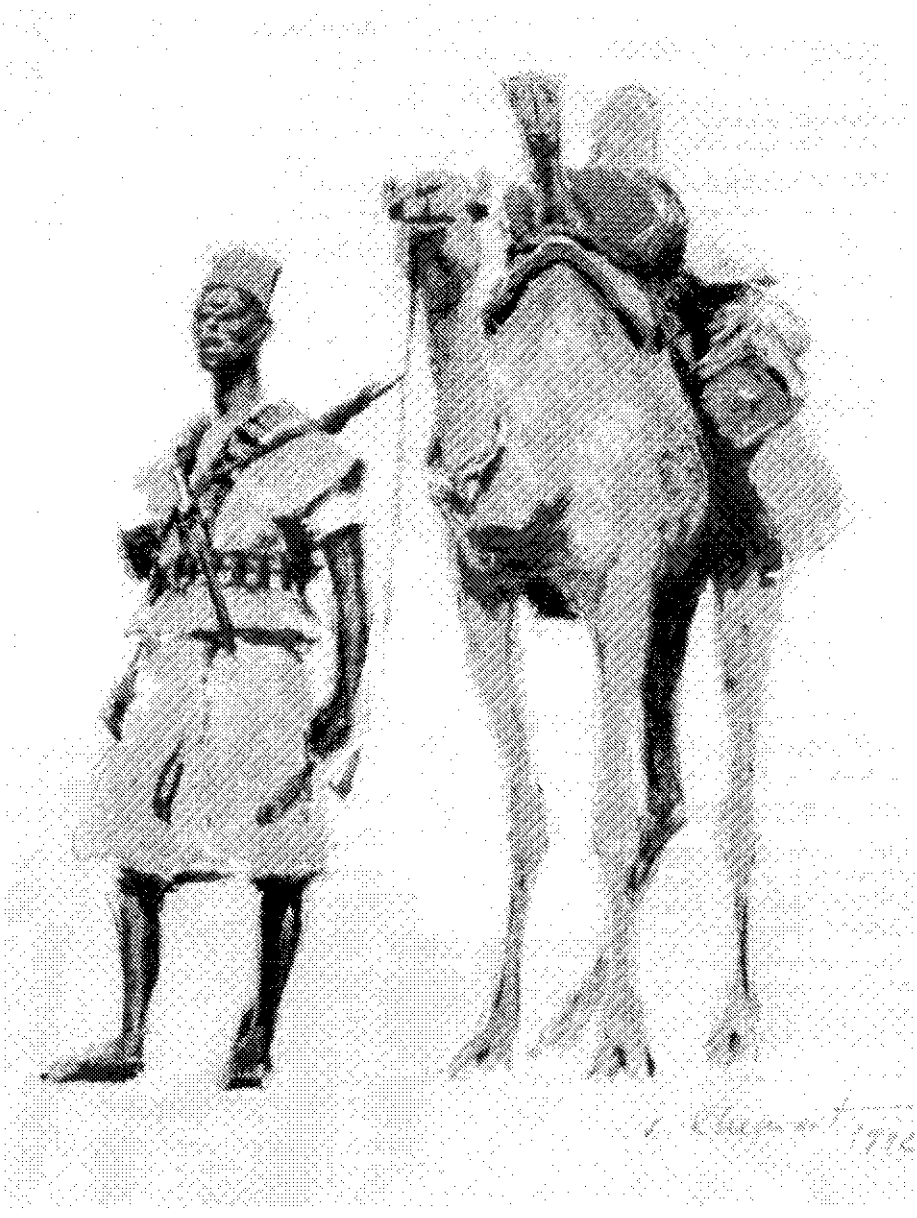


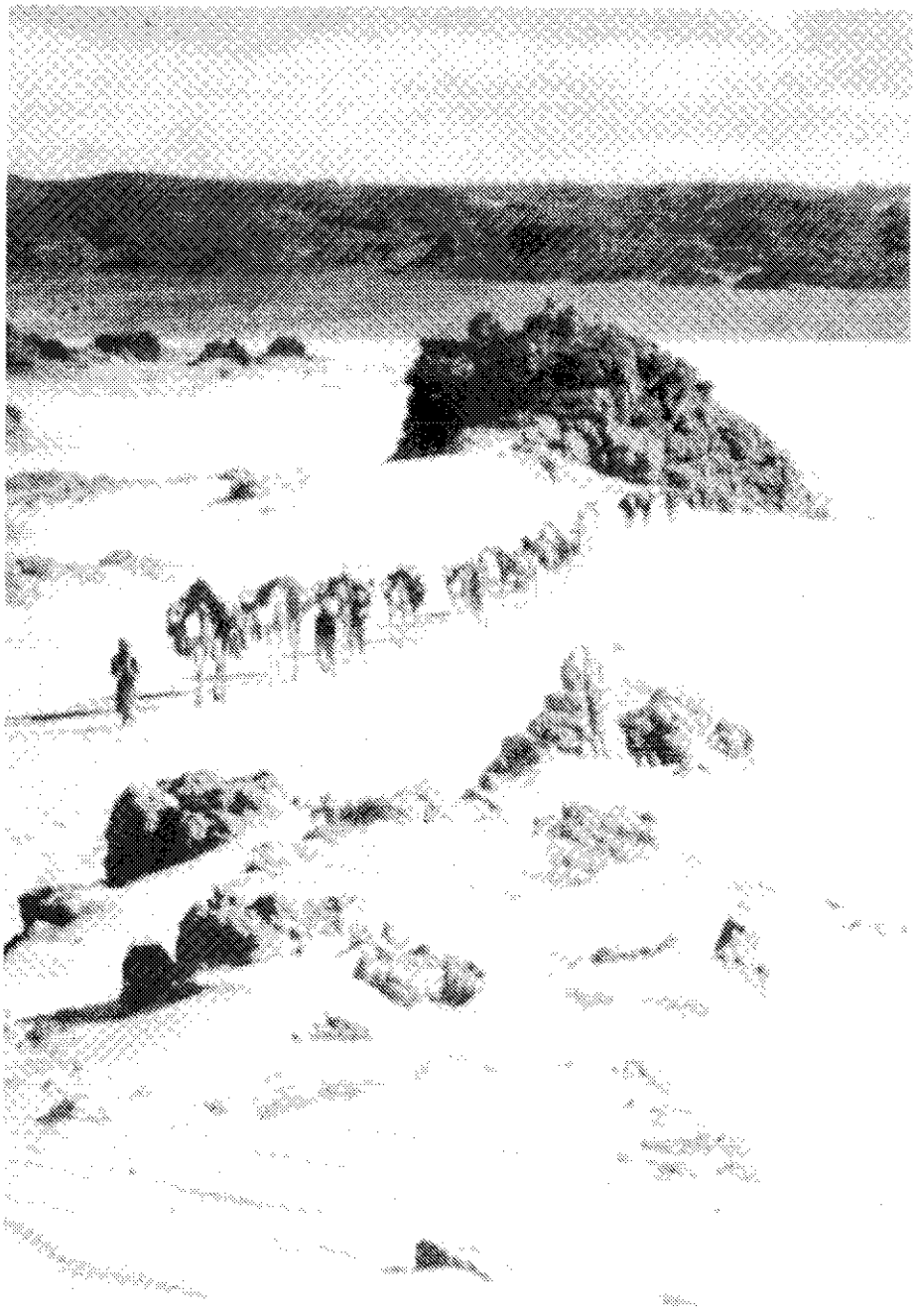


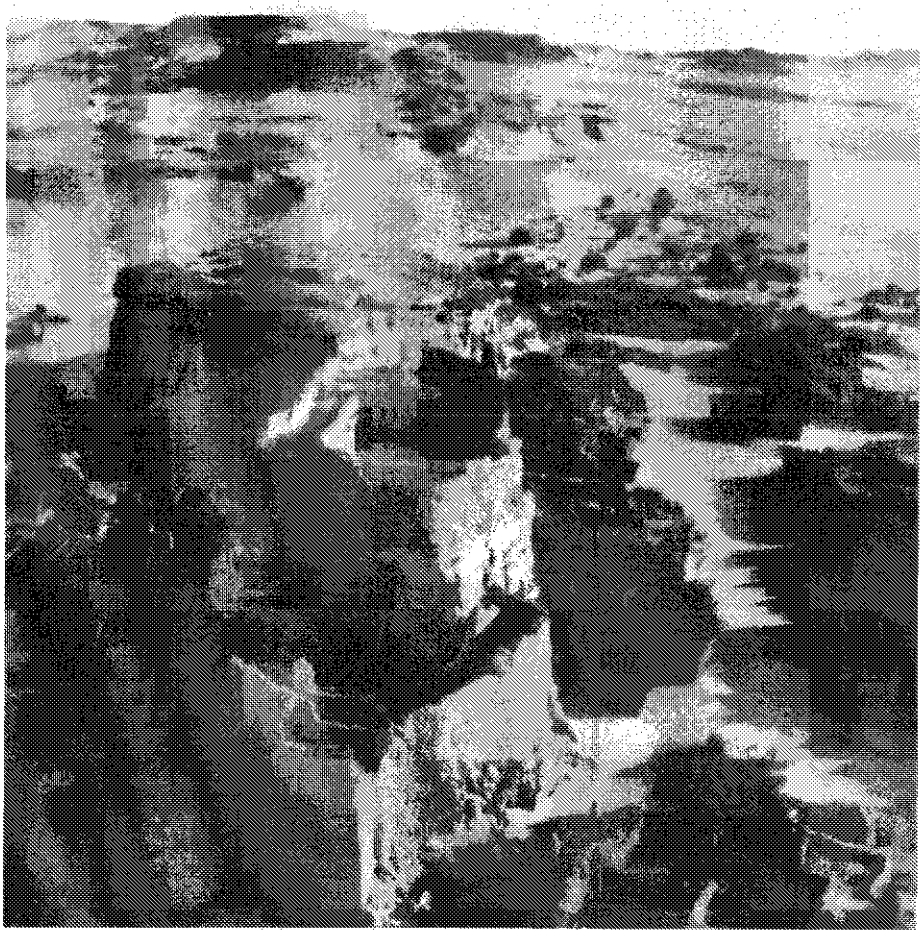




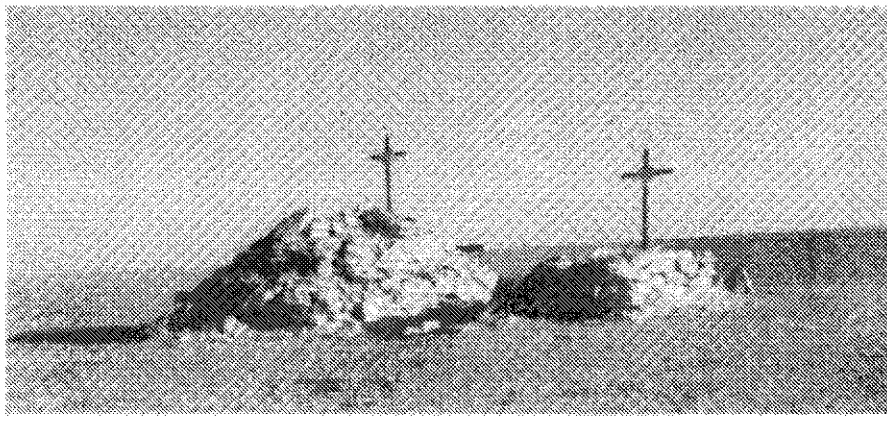








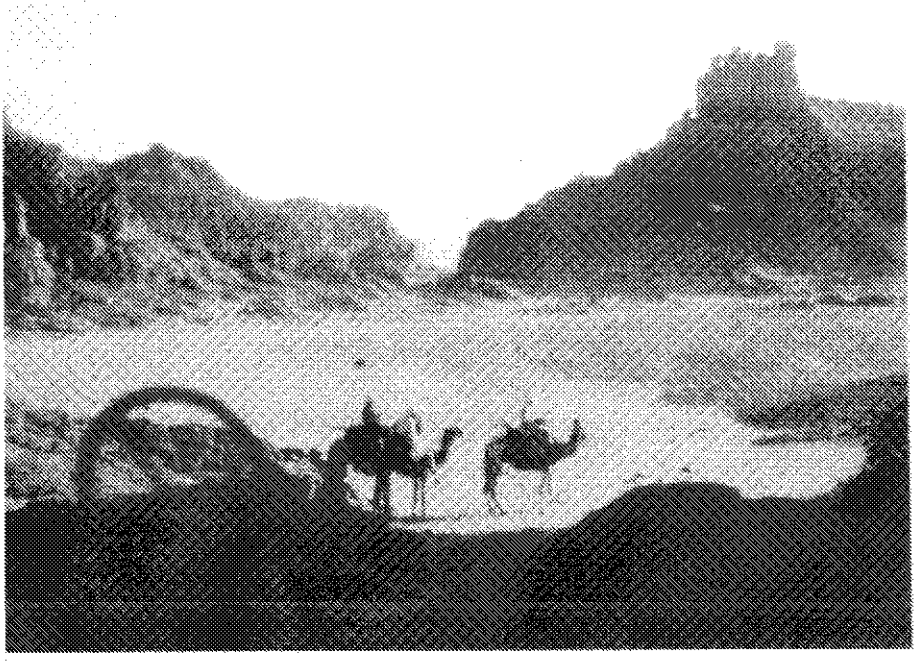












d'Agadez [1]. Disposant d'un puits permanent, c'était le seul ouvrage qui présentait une capacité défensive, toute relative. Il servait de magasins, de logements, accessoirement de soute à munitions. A aucun moment, le capitaine Bosch n'avait effectué de travaux de défense, malgré les ordres réitérés du commandant du territoire.

Le poste était à la fois le siège du cercle et le poste de commandement de la 2e compagnie. Cette unité qui disposait d'éléments mobiles importants, une section méhariste et un groupe monté, était de par ses missions, dispersée sur le terrain. Au 1er décembre 1916, la répartition spatiale de la compagnie était la suivante :

- SMH 2 (S/L. Dufau : 53 Tir.) : escorte de la *taghlemt*.
- Groupe de flanc garde (Sgt Van Heuverswyn : 15 Tir.) région Beurkot.
- Groupe monté (Lt Fons. 35 Tir.) couverture région d'Aguellal.
- Garde au pâturage (Sgt Gourdon : 8 Tir.) région Agadez.

La garnison proprement dite était réduite à 35 hommes.

Dès sa prise de commandement, le capitaine Sabatié, malgré les sollicitations de son prédécesseur, relayées par le sultan, qui tendaient à accentuer la dispersion de ses effectifs pour des motifs certes différents, décidait de resserrer son dispositif ; le groupe du sergent Van Heuverswyn rentrait au poste et le groupe monté se rapprochait d'Agadez en descendant vers Guissat. Simultanément, malgré la modicité de son effectif, il procédait au renforcement de la défense en faisant effort sur le réduit ; il y réalisait des travaux d'aménagement : créneaux, banquettes de tir, tranchées... et transférait à l'intérieur vivres et munitions. Il disposait de deux mitrailleuses, mais sans aucun servant attitré ; par chance, un caporal évacué quelques jours plus tôt du groupe monté, avait servi à la section mitrailleuse de Bilma et il assurait ainsi la formation des futurs servants. Une troisième, sorte de machine infernale, construite avec des fusils modèle 1874 dont les munitions ne manquaient pas, avait été conçue par un gradé astucieux.

Après avoir occupé l'agglomération, Aghali, à l'instigation de Tagama, y recherchait toutes les personnes qui auraient pu constituer un obstacle à son action. En agissant ainsi, il préservait le secret de sa venue, mais il perdait l'occasion de se saisir du poste par surprise. De plus, au petit matin du 13 décembre 1916, l'épouse de l'interprète qui venait d'être capturé et qui sera torturé avec des *raffinements incroyables*, parvenait à s'enfuir et à rejoindre le poste, où elle donnait l'alerte.

---

[1] – Construction du poste d'Agadez. 1904 ; cf. paragraphe 3311

Aussitôt, la garnison tout comme les familles des tirailleurs, gagnaient le réduit dont la défense était activée. Deux patrouilles envoyées en reconnaissance, se repliaient rapidement après s'être heurtées à un feu continu. Les tentatives d'infiltration des rebelles étaient stoppées par le tir des mitrailleuses et, de ce fait, Aghali jugea qu'il était préférable de temporiser jusqu'à l'arrivée du gros des rebelles.

Le capitaine Sabatié, quant à lui, profitant de cette relative accalmie, faisait poursuivre les travaux de défense, s'inspirant de l'expérience qu'il venait d'acquérir en France. Il dira plus tard : *« je m'enfonçais littéralement dans le sol »*. Il n'en avait pas moins pris toutes les dispositions pour résister longtemps. Il avait divisé son effectif en quatre demi-sections, chacune responsable de la défense d'une face du réduit ; de jour comme de nuit, une section, soit la moitié de ses personnels, assurait la garde et était prête à intervenir immédiatement. Il faisait également accélérer le repli des matériels et des vivres sur le réduit ; prévoyant le pire, il en prescrivait le rationnement afin de pouvoir tenir six mois ; les familles des tirailleurs constituaient certes une charge considérable, mais par contre une raison supplémentaire de résister jusqu'au bout. En même temps, il tentait d'alerter Zinder, mais en vain : les deux tirailleurs chargés de cette mission étaient mis hors de combat rapidement. Toutefois il pouvait toucher le groupe monté qui réussissait à rejoindre le poste dans la nuit du 15 décembre 1916 sans être inquiété ; ainsi l'effectif de la garnison se trouvait pratiquement doublé.

Au même moment, arrivait le gros des rebelles sous le commandement de Kaossen, marri de n'avoir pu intercepter le groupe monté. Le lendemain, il bombardait le poste à l'aide de son canon, mais, compte tenu de la nature de ses projectiles, les dégâts étaient peu significatifs. Le jour suivant, il renouvelait le bombardement qui était suivi d'un assaut ; ce dernier échouait sous le feu des armes automatiques.

Kaossen renonçait rapidement à la prise du poste de vive force ; espérant le réduire par la famine, il établissait un blocus strict, ce qui n'empêchait pas l'exfiltration, le 17 décembre 1916, de deux bellahs.

Kaossen dans sa manœuvre d'isolement du poste, se révélait plus efficace. Le 16 décembre, l'échelon pâturage était attaqué, le sergent Gourdon et six tirailleurs trouvaient la mort au cours de l'accrochage ; les deux survivants s'échappaient au désert, où ils périssaient de soif.

Le 26 décembre 1916, le lieutenant Soudan et six tirailleurs qui constituaient un détachement de relève, atteignaient Agadez, totalement inconscients de la réalité de la situation ; ils succombaient sous le nombre malgré une défense acharnée.

Deux jours plus tard, la SMH 2 approchait également d'Agadez. Le capitaine Maffre, commandant de la *taghlemt*, avait appris par la rumeur les événements qui s'y déroulaient ; aussi, lors de son retour à Beurkot (Barghot), le 23 décembre 1916, il décidait de partir sans attendre la dislocation de la caravane. Arrivée à hauteur de Tin Taboirak, alors que le terrain était devenu particulièrement accidenté, la SMH 2 tombait dans une embuscade tendue par Kaossen lui-même. Les circonstances du combat sont mal connues, mais il est difficile d'admettre que des mesures de sécurité n'aient pas été prises au cours du mouvement, d'autant que le capitaine Maffre n'ignorait pas la réalité de la situation. Le commandement lui en tiendra rigueur pendant un temps, ses pairs plus longtemps [1]. Il réussissait, quant à lui, à rejoindre par des voies détournées la localité de Tanout avec six tirailleurs et six bellahs. La plus grande partie de la section, du moins les survivants à l'accrochage, essayait de rejoindre le poste. Les Européens [2], rattrapés à quelques kilomètres d'Agadez, étaient tués et décapités ; leurs têtes étaient exposées ensuite devant le palais du sultan. Les tirailleurs qui avaient été faits prisonniers étaient massacrés après avoir récité la chahada [3]. Toutefois, onze tirailleurs dont six blessés, parvenaient à gagner le poste à la faveur de la nuit ; leur mérite était grand, leur action relevait de l'exploit qui aurait justifié leur passage à la postérité. Les pertes étaient considérables, seul un tiers des effectifs de la section, 18 sur 55 évitèrent un sort funeste ; la SMH 2 disparaissait ainsi, corps et biens.

Kaossen changeait alors de méthode pour obtenir la reddition du poste en employant l'action psychologique ; mais sa manœuvre se retournait contre lui et confortait la garnison dans sa volonté de résister. Il se retirait dans le massif, confiant à Aghali la mission de s'emparer du poste.

---

[1] – Ce n'est qu'après tous les autres et tardivement qu'il fera l'objet d'une citation à l'ordre du corps d'armée.
SHAT. Niger 1. registre des citations. 2e addendum à l'ordre général n°25. Gal Bonnier. Dakar le 20 décembre 1918.
Jean Chapelle. op. cit. p. 73
Louis Alibert. *Méhariste*. Delmas 1944. p.18
André Salifou. *La révolte sénoussiste*. p.72 et 73.
CHETOM. 15H44. Rapport du capitaine Maffre a/s renseignements complémentaires du combat de Tin Taboirak. Agadez 13 février 1917.

[2] – Ss/Lt Dufau. Médecin aide-major Raynaud. Sergents Vaselin et Morel.

[3] – Chahada. Profession de foi islamique qui se limite à la simple récitation en arabe de la phrase *« Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est l'envoyé de Dieu.»* Cette expression suffit à marquer l'adhésion à l'islam et de ce fait l'appartenance à la communauté islamique (l'oumma).

Ce n'était pas son seul problème. Il avait besoin d'assurer le ravitaillement de ses troupes, les hostilités ayant fait cesser tout trafic commercial en direction de l'Aïr : il devait également fournir des chameaux à la Sénoussia afin d'obtenir son soutien en armes et munitions. A cet effet il lançait des rezzous, plus particulièrement en direction du Damergou ; chaque rezzou ne possédait pas plus de cinquante fusils ; avant leur départ, il remettait à chaque chef un étendard sur lequel figuraient des versets du Coran. Huit rezzous eurent lieu au sud. Le 31 janvier 1917, l'un d'eux s'en prenait au campement du chef des Iforas, Rousmane, qui était tué. Le lieutenant Bourgès intervenait aussitôt à partir de Tanout, lui infligeant des pertes sévères et reprenait une grande partie du butin. Un autre se heurtait à la colonne de secours à Aderbissinat.

Le 9 janvier 1917, Aghali entreprenait la première attaque véritable depuis la prise de l'agglomération. Après un bombardement d'une cinquantaine d'obus qui endommageait la face septentrionale du réduit, les fantassins montaient à l'assaut de la face ouest ; se dévoilant de trop loin, ils étaient pris rapidement sous le feu intense des armes automatiques et, compte tenu de leurs pertes, étaient contraints de stopper leur action.

Constatant alors la nécessité de rapprocher la base de départ de l'objectif, les assaillants, à la faveur de l'obscurité, gagnaient peu à peu du terrain en occupant au fur et à mesure les bâtiments que les Français avaient évacués. Dès la nuit du 9 au 10 janvier 1917, ils prenaient pied dans les bâtiments situés à l'ouest. Une semaine plus tard, ils occupaient le logement du capitaine à 80 m à l'ouest du réduit. Ils procédaient à l'aménagement des constructions en prévision de la prochaine attaque ; le logement du capitaine devenait même la position du canon.

Une fois terminés ces aménagements, ils déclenchaient l'attaque la plus sérieuse, le 23 février 1917. Au cours de la nuit, le tam-tam qui fêtait le *succès* remporté au combat d'Aderbissinat couvrait la mise en place des assaillants. Au petit jour, le canon ouvrait le feu et dès ses premiers coups, occasionnait des dégâts importants en raison de la courte distance de tir. Aussitôt le capitaine Sabatié, conscient du danger, concentrait tous ses feux sur cet objectif prioritaire ; peu de temps après, le canon cessait son tir, son pointeur, unique en son genre, venait d'être blessé. Toutefois, l'assaut avait lieu ; les assaillants, en grand nombre, se ruaient vers les murs du réduit, mais leurs rangs trop compacts étaient fauchés par un feu nourri. Les pertes importantes qu'ils éprouvèrent les contraignaient une nouvelle fois au repli.

Les journées qui suivirent furent plus calmes. Les rebelles étaient accaparés par l'avance de la colonne de secours et partagés dans la conduite à tenir. Ils quittaient l'agglomération dans la nuit du 2 au 3 mars, leur fuite

était couverte par le tam-tam qui ne cessait de battre. Les premiers Français atteignaient le réduit, le même jour vers 18 h 30, mettant fin à un siège qui avait duré 81 jours.

La 2e compagnie avait été particulièrement éprouvée ; sur un effectif de 168 hommes, elle avait perdu 3 officiers, 3 sous-officiers européens et 49 tirailleurs ; en outre il y avait eu 17 blessés, soit au total un pourcentage de pertes supérieur à 40%. Toutefois la situation n'a jamais été critique pour le poste et d'après son chef, il aurait pu tenir encore longtemps ; d'ailleurs les pertes liées au siège proprement dit, ont été très faibles.

C 5 Dégagement d'Agadez

Le capitaine Faulques de Jonquières, adjoint du commandant du territoire, avait été chargé des affaires courantes pendant l'absence de son chef ; il recevait, le 21 décembre au début de la nuit, un bref message, hâtivement rédigé, l'informant de l'attaque du poste d'Agadez, quatre jours plus tôt [1]. Il avait été apporté par deux bellahs qui avaient réalisé le parcours en quatre jours, grâce à leur connaissance du terrain, exploit qui mérite d'être souligné.

Deux jours plus tard, un autre courrier bien qu'antérieur, permettait de se faire une meilleure idée de la situation. Dans le même temps, la rumeur se faisait plus insistante et amplifiait le caractère alarmiste des événements.

Le lieutenant-colonel Mourin, commandant le territoire, se trouvait alors à N'Guigmi, où il venait d'assister à la mise sur pied et au départ de la SMH de N'Guigmi, qui, renforcée d'un détachement à pied, devait participer à la réoccupation du Tibesti occidental, suite aux injonctions répétées du ministre des Colonies [2]. Touché le même jour à 22 heures par télégramme, le lieutenant-colonel Mourin regagnait Zinder à marches forcées, où il devait arriver le 11 janvier 1917.

Le capitaine de Jonquières prenait l'initiative des premières mesures. Il mettait en alerte par courrier rapide toutes les unités du territoire, ce n'était pas une mince affaire en raison des délais d'acheminement. Sa marge de manœuvre était pratiquement nulle ; en effet le BTS n°3, s'il pouvait assurer une mission de souveraineté, n'avait pas la capacité opérationnelle pour faire face à une telle situation, d'autant qu'une partie de ses effectifs était, soit

---

[1] – Texte du message du 17 décembre *1916 « ce jour, bombardement du poste au canon de 80 mm. et mitrailleuses. 25 obus tirés fusants et percutants. Pertes peu importantes »*. Rf. André Salifou. *Kaossen ou la révolte sénoussiste*. p.76.

[2] – La SMH de Bilma (sous-lieutenant Mespleigt) avait précédé cette action en réoccupant le poste de Zouar.

hypothéquée, soit distraite au profit des territoires voisins. Il cherchait surtout à couvrir rapidement le chef-lieu du territoire qui se trouvait désormais aux avant-postes ; en effet entre Zinder et Agadez, il n'y avait qu'un détachement de 25 gardes-cercle à Tanout. Aussi dépêchait-il aussitôt un élément de la 1ere compagnie aux ordres de son chef le capitaine Blaizot, qui arrivait dans cette localité le 26 décembre 1916. L'autre élément de la compagnie rejoignait au début du mois de janvier sous le commandement du lieutenant Bourgès. La SMH de Tahoua voyait étendre sa mission de couverture jusqu'à Tanout. Par ailleurs, l'officier adjoint assurait la sécurité de ses arrières en faisant arrêter préventivement tous les *Tripolitains* de la localité.

Le général commandant supérieur des troupes d'AOF était alerté dès le 22 décembre 1916 et, en plein accord avec le secrétaire général Fournier qui, en l'absence du gouverneur général, assurait l'intérim, réagissait très vite, conscient de l'infériorité numérique criante du BTS n°3 et diligentait les renforts. Le premier détachement qui était embarqué, le 24 décembre, à bord du vapeur *Europe* était à Kano le 7 janvier 1917, à Zinder le 12 janvier 1917. Le second détachement, qui comprenait une compagnie venant de France, partait de Dakar le 10 janvier pour arriver le 3 février 1917 à Zinder. Il ordonnait le renvoi sur son territoire de la 6e compagnie qui se trouvait alors au Dahomey, renforcée d'une cinquantaine d'hommes ; il intervenait auprès du général commandant supérieur d'AEF pour obtenir le retour des éléments de la 5e compagnie qui se trouvaient encore à Faya. Il faisait interrompre les opérations en cours pour la réoccupation de Zouar. Il demandait enfin au BTS n°2 de Tombouctou de mettre sur pied une colonne mobile de 600 hommes.

Le gouverneur général, quant à lui, recherchait et obtenait le concours de la colonie britannique de la Nigéria. Le gouverneur Lugard accordait, dans un premier temps, toutes les facilités aux troupes françaises pour leur passage sur son territoire et fournissait même des renforts : près de 300 soldats indigènes qui renforçaient la 4e compagnie, permettant à cette unité de dégager l'effectif nécessaire à la poursuite des opérations.

Ainsi, par la mise en place de renforts, se constituaient peu à peu quatre groupements opérationnels ; le second (4e Cie) et le quatrième (5e Cie) avaient une mission strictement défensive. Le dégagement d'Agadez incombait aux deux plus importants, le premier issu du BTS n°2 et le troisième du BTS n°3.

Le premier groupement, qui portait aussi l'appellation *Berger*, du nom du commandant du BTS n°2, était relativement homogène puisque ses éléments provenaient pour la plupart du même bataillon. Il comprenait un fort détachement méhariste sous le commandement du capitaine Rechaussat,

composé de 150 tirailleurs méharistes des 2e et 3e compagnies, 24 goumiers choisis parmi les meilleurs de la région et une section mitrailleuse montée à chameau. Il sera renforcé, à partir de Telemsis, par une centaine de tirailleurs montés à chameau provenant de la 4e compagnie du BTS n°3. Il comportait également des unités à pied du BTS n°2, la 5e compagnie à 300 fusils, une section de 80 mm de montagne et une section mitrailleuse. Sa concentration était achevée à Ansongo à la fin du mois de janvier. Sa mission était, dans un premier temps, d'assurer la couverture face à l'est pour empêcher toute infiltration venant de l'Aïr et, dans un second temps, de renforcer le groupement Mourin dans le dégagement d'Agadez.

Le troisième groupement, sous l'appellation de *Mourin*, du nom du lieutenant-colonel commandant le territoire, avait été formé d'unités disparates qui provenaient pour la plupart des renforts envoyés par Dakar. Elles étaient inadaptées au nouveau théâtre d'opérations qui se présentait à elles ; le lieutenant-colonel Mourin y avait toutefois inclus des unités du BTS n°3, mais en nombre restreint, la 1ère compagnie stationnée à Zinder ainsi que la SMH de Tahoua qui sera la seule unité méhariste de cette colonne [1].

Pour atteindre Agadez, le chemin était long et entièrement en milieu désertique, où le ravitaillement en eau constituait une nécessité première. Aussi est-il indispensable de prévoir suffisamment de chameaux pour assurer la logistique ; ce qui était déjà un problème en temps normal, allait se révéler être une épreuve autrement plus redoutable pour un effectif combattant dépassant 800. Le capitaine Paquette, qui venait d'arriver de France, avait été chargé de la préparation matérielle en raison de sa longue expérience saharienne ; il fut parfaitement secondé dans sa tâche par le sous-lieutenant Nédélec, qui assurait les fonctions d'adjoint au commandant de cercle de Zin-

---

[1] – CAOM.14 Mi 304 1D216. Composition de la colonne Mourin :
Etat-major : Lt/Cel Mourin – major : Cne Paquette – officier de renseignements : Cne Maffre – interprète : Lt Gisselbrecht – chef de peloton de cavalerie : Ss/Lt Nédélec (chargé de l'escorte) – médecins : médecin major 2e classe Thelfer, aide-major Gaffiero.
3 compagnies de combat (1 BTS 3.2 renfort)
- 1e Cie (BTS 3) Cne Blaizot, Lt Bourgès, S/Lt Danjean
- 8e Cie (renf.) : Lt Lefèvre, S/Lt Vachon
- 10e Cie (renf.) : Lt Bague,S/Lts Poly et Pouilles

3 sections mitrailleuses (1 BTS 3.2 renfort) S/Lt Jeannot, S/Lt Molières, adjudant Rault
1 section méhariste (BTS 3. 4e Cie) S/Lt Morin
2 sections d'artillerie (1 BTS 3. 1 renfort) S/Lt Bastide, adjudant Malicot
Convoi : adjudant Dassail
Total :72 européens, 756 tirailleurs et garde-cercle, 400 bellahs, 1800 chameaux.

der. Elle fut laborieuse et ne s'achevait qu'à la fin du mois de janvier ; c'était toutefois une remarquable performance.

Le lieutenant-colonel avait reçu la mission de dégager le poste d'Agadez. Il avait donc la mission principale. On lui a reproché ultérieurement de n'avoir pas marché au canon ; mais pouvait-il faire autrement ? La mise en condition des renforts, comme leur emploi, nécessitaient du temps. Il se devait de réussir. C'est la raison pour laquelle il a voulu s'entourer de toutes les garanties ; la lenteur de sa progression, comme l'emploi d'une force inappropriée à ce théâtre d'opérations dont il n'était pas responsable, étaient le prix à payer.

Le 8 février 1917, soit seulement cinq jours après l'arrivée des derniers renforts, la colonne quittait Zinder ; ce n'était qu'une immense caravane dont la marche était ralentie par la lenteur des abreuvoirs, 1800 chameaux ce n'est pas rien ! difficulté qui allait en s'aggravant au fur et à mesure de la montée vers le nord. Elle arrivait à Tanout le 14 février 1917, où l'attendaient la 1e compagnie, la section de mitrailleuses du sous-lieutenant Jeannot et la SMH 4 ; cette dernière venait d'arriver de Tahoua, où elle avait été renforcée de 40 auxiliaires. Son chef, le sous-lieutenant Morin, était désigné pour prendre le commandement de l'avant-garde qui, outre sa section forte d'une centaine d'hommes, était composée de la section de mitrailleuses du sous-lieutenant Jeannot.

Au-delà de cette localité, la colonne abordait la zone, où sévissait la rébellion. Le sous-lieutenant Morin recevait l'ordre de reconnaître le puits d'Aderbissinat avec ordre *« de ne s'y engager qu'avec la certitude du succès »*. Le 21 février 1917, alors que le gros de la colonne s'était arrêté au puits de Tadallaka, l'avant-garde abordait au même moment le versant méridional de la cuvette d'Aderbissinat, 15 kilomètres plus au nord, où une reconnaissance effectuée par ses auxiliaires n'avait rien décelé d'autre qu'un troupeau de bœufs à proximité de la mare. Il est vraisemblable que ce calme bucolique, comme l'observation négative des auxiliaires, avait amené le sous-lieutenant à faire l'impasse sur une reconnaissance plus approfondie et qu'il avait cherché à occuper le plus rapidement possible le bord septentrional afin de s'assurer du point d'eau. Or, dans la végétation qui jouxtait la mare, s'était dissimulé un rezzou touareg qui retournait en Aïr après avoir sévi dans le Damergou. Les rebelles ouvraient le feu sur les tirailleurs qui, au cours de leur débordement par l'est, traversaient un versant totalement dénudé. Le sous-lieutenant Morin ainsi que de nombreux tirailleurs étaient touchés dès le début de l'action. L'intervention du sous-lieutenant Jeannot avec une de ses mitrailleuses, permettait le repli sur une position moins exposée ; le combat n'en durait pas moins jusque tard dans la nuit, les Touaregs faisant preuve d'une pugnacité certaine.

A la réception du premier message annonçant l'accrochage, le lieutenant-colonel Mourin envoyait à la rescousse, vers 16 heures, le peloton du sous-lieutenant Nédélec et le chargeait d'escorter le lieutenant Bourgès, désigné pour remplacer le sous-lieutenant Morin blessé. Des messages alarmistes ne cessant d'arriver, il dépêchait, vers 18 heures 45, la 1ère Cie ; à 20 h 30, cette unité recueillait le peloton de cavaliers qui n'avait pu rejoindre l'avant-garde. Tout déplacement cessait en raison de la nuit ; il reprenait le lendemain. Les cavaliers arrivaient sur les lieux du combat à 9 heures et rencontraient le détachement d'avant-garde. Les pertes étaient lourdes, 16 tués dont le sous-lieutenant Morin et le sergent Métral tué à sa pièce durant la nuit et 18 blessés dont le sous-lieutenant Jeannot. Les environs étaient reconnus par le peloton Nédélec et des éléments de la 8e compagnie, sous les ordres du sous-lieutenant Vachon ; ils constataient la fuite des rebelles qui avaient laissé toutefois sept cadavres à l'intérieur de la végétation.

Ce combat de rencontre, où les rebelles avaient fait preuve d'une certaine supériorité, n'avait pas eu de conséquences sur la marche de la colonne. Certes, elle était obligée de marquer un temps d'arrêt ; inhumer ses morts, soigner ses blessés étaient une obligation, mais surtout il lui fallait prendre le temps nécessaire pour installer un poste qui contrôlerait le point d'eau ; y était laissé un détachement de la 10e compagnie sous le commandement du sous-lieutenant Pouilles. La SMH, en raison des pertes qu'elle avait subies, était réorganisée sous la férule du lieutenant Bourgès qui venait d'en prendre le commandement. Trois jours plus tard, au départ de la colonne, la SMH marchait toujours en tête.

Abordant la falaise de Tiguidit, le 1er mars 1917, le lieutenant-colonel Mourin préférait la passe d'Igharen à celle de Tiguidit, la passe habituelle, qu'il jugeait plus dangereuse en raison de sa configuration plus accidentée. Choix providentiel ! A son arrivée au puits d'Igharen au pied de la falaise, la SMH détectait un élément rebelle à chameau, embusqué dans les rochers à la sortie de l'autre passe. Sans attendre l'ordre, le sous-lieutenant Nédélec lançait son peloton au grand galop et mettait rapidement en fuite les rebelles qui s'échappaient après un bref combat.

Un vent très chaud, qui s'était mis à souffler depuis le puits d'Abellama, rendait la marche difficile, et l'insuffisance des puits ne permettait pas d'étancher la soif des hommes dont, pour la plupart, c'était le premier contact avec le désert. Agadez n'était plus très éloigné et des coups de canon étaient tirés afin d'éveiller l'attention du poste.

Le 3 mars 1917, la progression était reprise au petit matin. Dès 6 h 30, la SMH signalait au lieu-dit Ibalaren la présence d'un fort contingent rebelle occupant une longue crête, orientée est-ouest, qui barrait l'itinéraire à

15 km au sud d'Agadez. Les rebelles, du moins une partie d'entre eux sous la direction de Tagama, avaient décidé de faire front.

Renforcée du peloton Nédélec, la SMH du lieutenant Bourgès tâtait l'ensemble du dispositif et constatait que la crête était solidement tenue. La colonne, arrêtée à deux kilomètres en arrière, commençait à manœuvrer afin d'attaquer. La 1ère compagnie recevait l'ordre de rejoindre la section Bourgès et d'entreprendre un débordement par l'ouest. La progression se faisait sous un feu des plus violents ; les sections d'artillerie entraient en action. La section de l'adjudant Kolo Diara de la 1ère compagnie réussissait à déborder la position des rebelles. Ceux-ci tentaient une manœuvre identique à l'est, où le terrain était plus accidenté. La 8e compagnie était chargée de s'y opposer, mais le lieutenant Bourgès, ayant perçu le danger, avait pris l'initiative de se décaler plus à l'est ; aussi, la compagnie Lefèvre venait-elle se placer à sa gauche. La progression des unités était lente car les défenseurs étaient solidement installés ; par endroits, ils avaient aménagé des tranchées à l'abri desquelles ils tiraient sans relâche ; l'appui de l'artillerie se révélait précieux.

Alors que le lieutenant Bourgès avait reçu l'ordre de ne plus se laisser entraîner vers l'est, son audace payait, son débordement permettait de prendre à revers les positions rebelles. Les feux qu'il faisait appliquer, conjugués à ceux de l'artillerie, provoquaient le repli des défenseurs. Le brigadier Moro Sangaré, du peloton de cavalerie, avait fait preuve de remarquables qualités d'entraîneur d'hommes au cours de ce mouvement, où le sergent Beroux était grièvement blessé. L'artillerie poursuivait les fuyards par des tirs de harcèlement. Vers 10 h 30 le combat avait cessé. Les rebelles laissaient sur le terrain 40 cadavres ; les pertes françaises étaient de 5 tués dont le sergent Beroux, 21 blessés et 6 disparus. Le tandem Bourgès-Nédélec, à l'origine de la manœuvre victorieuse, venait de montrer son efficacité.

Plus rien ne s'opposant à l'avance de la colonne, la marche en avant reprenait ; au début de l'après-midi on commençait à discerner au loin la localité d'Agadez sur laquelle se détachait le minaret de la grande mosquée. Le détachement de circonstance, formé par la section méhariste et le peloton de cavaliers, contournait l'agglomération par l'ouest alors que les sections d'artillerie appliquaient leurs feux sur les hauteurs, à l'est, où s'enfuyaient de nombreux rebelles. A 18 h 30 les premiers éléments du groupement Mourin atteignaient le poste. La levée du siège devenait effective.

Le premier groupement n'a pas eu un rôle très actif au cours de cette phase. Toutefois, le passage d'une telle force à travers l'Azaouak avait impressionné les populations locales, modérant leurs ardeurs à s'engager ouvertement auprès de Kaossen et les incitant davantage à la soumission.

Le groupement Berger avait quitté le fleuve le 28 janvier 1917 ; il atteignait, le 2 février, la localité de Ménaka, où il laissait une garnison d'une centaine de tirailleurs à pied afin d'assurer ses arrières. Il en repartait le 8 février. Son convoi avait été formé en grande partie avec des bœufs porteurs en raison de la pénurie de chameaux ; mais cette monture, quoique peu adaptée au milieu désertique, ne posait pas de problème en raison de la qualité des guides fournis par Akorakor, le nouvel aménokal des Kel-Attaram qui venait de succéder à Firhoun.

Le 5 février 1917, le chef de bataillon Berger recevait l'ordre de se porter sur In-Gal afin d'empêcher le reflux vers l'ouest des tribus rebelles à l'issue du dégagement d'Agadez. Il choisissait l'itinéraire In Foussaïni, In Daramane, Timoûmemine, qui n'était pas l'itinéraire le plus direct, mais le mieux fourni en puits. Le 18 février 1917, il arrivait au puits de Telemsis, où il était renforcé par un détachement de la 4e compagnie de Madaoua sous le commandement du sous-lieutenant Chorhy ; 30 de ces hommes, qui avaient d'excellents chameaux de selle, étaient détachés auprès du détachement méhariste dont l'effectif se trouvait ainsi porté à 180.

A partir de Tamalat, la colonne pénétrait en zone dissidente. Le 24 février 1917, le groupement méhariste qui marchait en tête était accueilli au puits d'Ader Tagari par des coups de feu aux lisières d'un campement *imrad* d'Alrimaret. Appuyé par la section de mitrailleuses, le groupement méhariste passait à l'attaque, détruisait le campement après avoir tué une quarantaine de rebelles. En arrivant au puits de Timoûmemine, les éclaireurs de tête du sous-lieutenant Tournier y surprenaient un groupe de dissidents touaregs et arabes et lui tuaient quelques hommes montés à cheval ou à chameau. Apprenant la présence de nombreux rebelles à In-Gal, la colonne manœuvrait pour aborder l'agglomération. La section de 80 mm effectuait au préalable un bombardement d'une heure avant que les fantassins n'y pénètrent sans rencontrer de résistance.

La localité était aussitôt mise en état de défense, alors que le groupement méhariste allait stationner à Timoûmemine, où subsistait un peu de pâturage. Du 5 au 16 mars 1917, le groupement effectuait des reconnaissances dans la région, obtenant ainsi la soumission de nombreuses tribus qui après leur désarmement, étaient renvoyées sur Tahoua ; les chameaux étaient confisqués et remplaçaient avantageusement les bœufs porteurs.

Le 18 mars 1917, le groupement Berger arrivait à Agadez, où l'attendait le groupement Mourin afin d'entamer la poursuite des rebelles dans le massif de l'Aïr.

Le dégagement d'Agadez n'avait rien réglé ; les troupes de Kaossen avaient certes subi un échec, mais cet échec était tout relatif et n'entamait

guère leur potentiel. Réfugiées dans les montagnes de l'Aïr, elles constituaient une menace permanente. Le lieutenant-colonel Mourin était convaincu que seule leur destruction pourrait permettre le retour à la paix, telle était sa priorité.

Auparavant, le commandant du territoire cherchait à mieux appréhender la situation du moment ; grâce à de nombreux informateurs, ce qui est à mettre au mérite de l'officier de renseignements, il pouvait en peu de temps avoir un point relativement exact.

Après la perte d'Agadez, les forces de Kaossen s'étaient d'abord repliées à une trentaine de kilomètres au nord de la localité, puis elles étaient remontées encore plus au nord vers la vallée de Tamazélak afin d'être hors de portée des nombreuses patrouilles françaises. L'une d'elles, plus importante, constituée à partir du binôme Bourgès-Nédélec, sous le commandement du capitaine Paquette, agissait du 13 au 17 mars 1917 à l'est d'Agadez ; elle confirmait le repli général des rebelles. Au cours de cette reconnaissance, passant à Tin Taboirak le 17 mars, elle procédait à l'inhumation des militaires de la SMH 2, tués au cours du combat en décembre dernier.

La belle unanimité qui avait animé les différentes tribus au début de la rébellion avait volé en éclats à la suite du dernier revers. Certaines s'en détachaient sans toutefois rallier les troupes françaises ; elles rejoignaient leurs zones traditionnelles de parcours, attendant la suite des événements. Il s'agissait d'une partie des Kel-Owey, des Kel-Tadélé, des Kel-Férouan... D'autres, plus nombreuses, restaient solidaires de la rébellion, tel était le cas des Ikaskazan, des Ifadeyen, des Kel-Hoggar de l'Aïr ainsi que des tribus arabes de l'ouest. L'aménokal des Kel-Hoggar, Moussa ag Amastane, retenu contre son gré pendant le siège, avait réussi à prendre le large à l'arrivée de la colonne Mourin et était remonté vers le nord.

Une grande partie de la population agadèsienne avait suivi Tagama dans sa fuite ; une minorité était restée, se fiant à l'esprit d'équité des vainqueurs ; or elle faisait l'objet d'une terrible répression qui touchait plus particulièrement les communautés religieuse et commerçante. Appliquée sans discernement, elle constituait une erreur politique d'importance en dehors de toute autre considération.

Pour entreprendre une opération à l'intérieur du massif, le lieutenant-colonel Mourin estimait que sa propre colonne était insuffisante pour

affronter Kaossen ; c'est la raison pour laquelle il se faisait rejoindre par la colonne Berger [1].

D'autre part, le démarrage de l'opération était conditionné par l'arrivée du ravitaillement en provenance de Zinder. La logistique d'une force aussi importante posait d'énormes problèmes. Il fallait attendre, le 17 mars 1917, l'arrivée du dernier convoi escorté par la 11e compagnie, destinée à remplacer la 1ère compagnie qui devait redescendre sur Zinder. Le sous-lieutenant Nédélec était affecté à cette unité en tant que chef de la 1ère section.

Le premier objectif fixé était la vallée de Tamazélak, où les derniers renseignements avaient signalé la présence des forces rebelles et de leurs principaux chefs. Le lieutenant-colonel Mourin, qui avait pris le commandement de l'ensemble, décidait de marcher sur deux axes différents afin de prendre cette vallée en tenaille. Le départ avait lieu le 25 mars 1917. Ces deux colonnes, aux effectifs considérables qui avançaient à la vitesse de l'homme à pied, manquaient totalement de mobilité. La lenteur des déplacements était encore accentuée par la longueur des abreuvoirs. De temps à autre, elles tombaient à l'improviste sur des tribus en cours de mouvement et cette rencontre se terminait souvent par des escarmouches.

Les deux colonnes débouchaient, le 29 mars, dans le kori de Tamazelak alors que Kaossen s'était déjà replié plus à l'est sur Aoudéras, refusant le combat. Elles tombaient sur quelques tribus arabes qui commençaient seulement leur mouvement et les razziaient.

Elles n'en repartaient que le 31 mars 1917. Il avait fallu abreuver et faire pâturer les animaux qui affichaient déjà une grande fatigue. Elles entreprenaient une nouvelle manœuvre en tenaille afin de se saisir d'Aoudéras, qu'elles occupaient le 3 avril sans difficulté majeure. Une nouvelle fois, refusant le combat, Kaossen s'était replié au nord dans la région d'Abarakan après avoir dissimulé sa logistique en partie dans le massif des Baguézan, en partie à Iférouane. Les récoltes qui étaient encore sur pied étaient détruites ou enlevées.

La route directe entre Aoudéras et Abarakan était très difficile et propice aux embuscades ; aussi, en vue d'atteindre Abarakan, le lieutenant-colonel Mourin préférait contourner les Baguézan par l'est. Le parcours était plus facile, même s'il était plus long ; il décidait alors que les deux colonnes marcheraient désormais l'une derrière l'autre, le BTS n°3 en tête. Elles de-

[1] – CHETOM.15H44 D2. Rapport d'opérations du Lt/Cel Mourin. Agadez 18 mai 1917.

vaient être précédées d'un détachement qui regrouperait toutes les unités méharistes sous le commandement du capitaine Rechaussat afin de procéder à la reconnaissance des vallées de Téouar, d'Onan (kori de Téloués) et d'Afassas et de s'emparer des chameaux des Kel-Owey qui pouvaient s'y trouver. Le 7 avril 1917, chaque colonne s'installait en carré à Téouar (Taouar), le seul point à l'ouest qui permettait d'accéder au massif des Baguézan. Au cours de la nuit, l'officier de quart, l'officier interprète Gisselbrecht, était mortellement blessé vers 23 h par un groupe de rôdeurs. Son inhumation avait lieu au petit matin devant les troupes rassemblées. La colonne continuait jusqu'à Onan, important point d'eau et centre développé de cultures. Elle y était rejointe par le détachement méhariste ; c'était la seule fois que le lieutenant-colonel Mourin utilisait pleinement la spécificité de ce type d'unité. Elle remontait ensuite vers le nord au rythme lent de son convoi. Le 12 avril 1917, elle était à Ajirou.

Le lendemain, le 13 avril 1917, elle abordait un passage difficile, le kori de Terazert qui facilitait l'accès à la cuvette d'Abarakan. Elle marquait une pause afin de permettre à la section méhariste du lieutenant Bourgès, en tête du dispositif, de contrôler la sortie du défilé. L'avant-garde était accueillie à coups de fusil vers 9 h et l'on constatait que les troupes de Kaossen, solidement installées, allaient s'opposer à toute avance ; Kaossen répondait enfin aux sollicitations de la plupart des rebelles qui ne voulaient plus reculer sans combattre. L'avant-garde était renforcée par des éléments de la 10e compagnie (Lt Bague) et par une section de mitrailleuses (Adj. Rault). La 8e compagnie, avec deux sections sous les ordres du sous-lieutenant Vachon, devait déborder par l'ouest. La 11e compagnie se portait sur un grand mouvement de terrain qui, au nord-est, dominait l'ensemble du relief ; sa section de tête, aux ordres du sous-lieutenant Nédélec, coiffait son sommet malgré un tir intense. La section d'artillerie réussissait à trouver un emplacement de batterie sur un petit col, le seul possible, et ouvrait le feu, touchant dès les premiers coups le petit fortin armé d'une mitrailleuse qui barrait le défilé. Vers 11 h le lieutenant-colonel Mourin, constatant qu'il n'était plus possible de manœuvrer, compte tenu de l'importance du front de Kaossen, donnait l'ordre à la colonne Berger qui venait d'arriver, de déborder par l'ouest ; c'était la compagnie Cadence qui effectuait ce débordement. Les rebelles tiraient remarquablement bien, même à grande distance ; leur canon ripostait à celui de la colonne, les tirs étaient bien ajustés, mais inefficaces. Le sous-lieutenant Nédélec qui, du haut de sa position, gênait par ses tirs fichants les communications observait, à partir de 14 h le décrochage de l'ensemble des rebelles. Vers 16 h les 8e et 10e compagnies occupaient les positions tenues précédemment par Kaossen. La progression de la compagnie Cadence faisait lâcher prise aux dernières résistances. La voie était enfin dégagée et le convoi pouvait commencer à franchir le défilé vers 17 h ; la

colonne Mourin atteignait Abarakan vers 22 h ; compte tenu de l'obscurité, la colonne Berger n'arrivait que le lendemain. Les pertes des deux colonnes avaient été mesurées : 7 tués et 10 blessés. Celles des forces adverses n'avaient pu être dénombrées, elles étaient évaluées à une cinquantaine de morts.

Le même jour, de nombreuses reconnaissances étaient réalisées à partir du centre de culture. Le 15 avril 1917, suite au renseignement d'un habitant, le sous-lieutenant Suzack capturait le cheval de Kaossen dans le massif d'Egalah après un petit engagement. Une reconnaissance fournie par la colonne Berger aux ordres du capitaine Rechaussat trouvait le village de Timia abandonné et détruisait les récoltes encore sur pied.

Les colonnes, ne disposant plus que de quelques journées de vivres, le lieutenant-colonel Mourin donnait l'ordre de rentrer à Agadez tout en procédant, au retour, à la fouille du massif des Baguézan et des abords du massif de Taraouadji. Les Baguézan étaient, et le sont toujours, d'un accès difficile et limité ; chaque colonne devait agir sur l'une des deux voies de passage existantes, la colonne Berger empruntant celle de Taouar au sud-ouest, la colonne Mourin celle d'Irabelaben (Ighalabelabene) au sud-est. La colonne Berger partait la première d'Abarakan le 17 avril 1917 ; la colonne Mourin suivait à deux jours. Le 20 avril 1917, la section méhariste du lieutenant Bourgès capturait le chef des Iguermaden qui, avec quelques Kel-Owey, suivait les traces de la colonne Berger. Le 21 avril 1917, la colonne Mourin campait à l'entrée de la passe d'Ighalabelabene. Dans la nuit, la section du lieutenant Bourgès et une centaine d'hommes de la 10e compagnie escaladaient les Baguézan afin de tenir, au petit matin, les débouchés de la passe. Le lendemain, la colonne, après avoir laissé la garde de son convoi à un peloton de la 11e compagnie, s'engageait dans le défilé. Les éléments de tête, sous le commandement du sous-lieutenant Nédélec, prenaient contact à 8 h 45 avec le détachement Bourgès, après avoir été harcelés dans leur progression par des tirs provenant des crêtes. A 9 h, le village d'Emaloli (Emeleoulé) était occupé ; dans l'après-midi, la 8e compagnie continuait sur le village de Tassessat (Assessa), le plus important du plateau, qu'elle trouvait abandonné et y mettait le feu. Quant à la colonne Berger, ayant pris du retard, elle n'arrivait que le 23 avril au village d'Aderkakit (Atkaki), qu'elle brûlait. La reconnaissance du plateau ayant été achevée, elle recevait l'ordre de rentrer à Agadez par le kori de Bor'ol (Boughel) qu'elle atteignait le 30 avril sans incident. Quant à l'autre colonne, elle rejoignait son convoi, au pied de la passe, le 24 avril 1917. Cette fouille s'était révélée infructueuse et pourtant les rebelles étaient présents ; il existe encore, dans la partie septentrionale, de nombreux ouvrages de défense aux points stratégiques qui, d'après les habitants actuels, ont été construits du temps de Kaossen.

Le 25 avril 1917, la colonne Mourin était à Onan (kori de Téloués) d'où elle se divisait en trois éléments afin d'intercepter les rebelles qui restaient dans la région. Mais celle-ci était pratiquement déserte en raison du départ des Kel-Férouan pour Agadez, où ils voulaient faire leur soumission. Seul le premier détachement composé de la 8e compagnie et de la SMH Bourgès avait quelques accrochages sur la piste des caravanes, d'abord à Beurkot (Barghot), où 15 rebelles étaient tués, 70 chamelles récupérées ainsi que de nombreux bovins et caprins, puis le 30 avril à Aguessis, où il tombait sur un campement arabe qui avait huit tués – certains portaient des effets ayant appartenu aux tirailleurs – enfin, le 1er mai à Beinabo, où deux autres rebelles étaient tués et cinquante chamelles capturées. Le détachement arrivait à Agadez le 4 mai, où la colonne l'avait précédé le 1er et 2 mai 1917.

La destruction des rebelles, qui avait été l'objectif du lieutenant-colonel Mourin, n'avait pas été réalisée ; les colonnes, trop lourdes, avançaient trop lentement et sans aucune discrétion. Kaossen pratiquait habilement l'esquive, cherchant à ménager ses troupes, mais cette tactique n'avait pas la faveur d'un grand nombre de Touaregs. De plus, plusieurs tribus rebelles s'étaient éloignées de la rébellion, indignées d'être pillées par Kaossen même pour les besoins de la cause. Certaines, à l'image des Kel-Férouan sous la direction de Mohamed Kourna, s'étaient ralliées, d'autres attendaient de le faire.

La colonne Berger repartait, dès le 6 mai 1917, pour assurer, à partir d'In-Gal, la pacification de la région ; c'était le domaine des grands nomades qui, parmi les Touaregs, s'étaient montrés les partisans les plus farouches de Kaossen. Elle ne se faisait pas sans incident ; le 21 mai 1917, les rebelles s'en prenaient à un bivouac de méharistes. Du 1er au 3 juin 1917, la 5e compagnie (Cadence) marchait sur Sekkiret, où elle attaquait un rassemblement de tribus arabes auxquelles elle infligeait des pertes sérieuses : près de 92 tués. Cette action entraînait les demandes de ralliement de la part des Kounta, des Kel-Dinnik et surtout des Almoussakaré. Mais la région n'était pas encore totalement pacifiée ; le 11 juin 1917, l'unité méhariste de la 3e compagnie du BTS n°2 arrivait au puits d'In Tafayett afin d'attendre un convoi de ravitaillement venant de Tahoua. Elle s'était installée en point d'appui fermé, ayant creusé des trous d'hommes à genou, protégée par une zériba d'épineux. Dans la nuit du 12 juin 1917, la totalité du bivouac était soumis à une violente fusillade au cours de laquelle était tué le lieutenant Brouard, le chef de section, et un tirailleur ; le sergent Fiefolo Taraoré prenait alors le commandement. Le harcèlement durait encore plus d'une heure

au bout de laquelle les assaillants décrochaient, laissant sur le terrain cinq cadavres et un mousqueton modèle 1874 [1].

Ayant reçu l'ordre de rejoindre Tombouctou, le chef de bataillon Berger quittait In-Gal le 21 juin 1917. Il laissait, à la demande du lieutenant-colonel Mourin, la 5e compagnie du capitaine Cadence qui temporairement devait occuper la localité et il remettait à la disposition du BTS n° 3 les cent tirailleurs qui l'avaient renforcée depuis le 18 février 1917. Le retour lui faisait emprunter l'itinéraire passant par Dahrar, Raro, Amillat, Telemsis, Ménaka et Ansongo, où la colonne, arrivée le 29 juillet 1917, était dissoute le jour même.

La colonne Mourin était restée, durant cette période, stationnée à Agadez ; pause nécessaire vu la fatigue des personnels comme des chameaux, usés par de longs mois d'errance. Quant à son chef, il lui fallait entreprendre la réorganisation militaire et administrative sur de nouvelles bases. Les opérations récentes dans l'Aïr n'avaient rien résolu et les forces de Kaossen demeuraient toujours un danger permanent. Il lui fallait donc maintenir des forces, suffisantes pour empêcher toute nouvelle attaque, mais limitées compte tenu des problèmes posés par le ravitaillement d'Agadez. En même temps, il devait obtenir la soumission des tribus réfractaires, ce qui nécessitait l'emploi d'unités mobiles, analogues à celles de l'adversaire, donc méharistes, seules capables d'agir en milieu saharien. Il n'avait pas toute liberté de manœuvre dans la mesure où le gouverneur général lui imposait des ordres d'exécution [2]. Toutefois il ne les appliquait pas à la lettre [3]. Critiqué, sans raison réelle, par ses chefs pour n'avoir pas employé suffisamment de méharistes, il n'en était pas moins un partisan convaincu de cet emploi et les enseignements qu'il avait tirés du déroulement de sa colonne, n'avaient pu que le conforter dans cette idée.

Alors que le commandement lui avait fixé l'organisation d'un peloton méhariste à 120, il en faisait mettre sur pied deux, au même effectif ; ignorant la proposition du gouverneur général pour l'attribution de leur commandement, il choisissait, de préférence à tout autre, le lieutenant Bour-

---

[1] – SHAT. Niger 1. extrait du registre des citations 1915.1928. Rapport du C.B. Berger du BAT 2 sur les circonstances de la mort du Lt Brouard commandant le P.M. de la 3e Cie/Bat2. Tombouctou 24 août 1917.

[2] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi 305.1D217.Cablogramme n°177 du G.G. d'AOF du 27 juin 1917.

[3] – CAOM. Fonds AOF.14Mi.305.1D217.Cablogramme n°197 du commandant militaire du 9 juillet 1917.

gès et le sous-lieutenant Nédélec dont il avait pu apprécier la valeur au cours de la précédente colonne. Au 1er juillet 1917, les 8e et 10e compagnies disposaient chacune d'un peloton méhariste, le PMH 1 (8e Cie) aux ordres du sous-lieutenant Nédélec, le PMH 2 (10e Cie) aux ordres du lieutenant Bourgès. Il désignait comme responsable militaire et commandant de cercle d'Agadez le capitaine Paquette dont *« la compétence et l'énergie le rendent apte à assurer la pacification du nord »*. C'est, selon toute vraisemblance sous sa seule responsabilité et malgré les ordres de ses chefs, qu'il envoyait, en juillet 1917, une reconnaissance pour s'en prendre aux forces de Kaossen afin d'accélérer la décomposition de la rébellion ; il voulait exploiter le désarroi de nombreuses tribus désormais conscientes que le soulèvement ne menait à rien.

Une grande partie des rebelles, en particulier leurs chefs, ayant été localisée dans la région d'Agalarama, à une centaine de kilomètres au nord d'Agadez, l'ordre était donné au lieutenant Bourgès de *« se porter avec toutes les forces le plus rapidement possible sur les campements des chefs rebelles... et de les bousculer... »*. Il recevait des consignes concernant l'emploi des auxiliaires qui devaient éclairer les déplacements, razzier les campements des insoumis, opérer des diversions et attaquer à revers.

A cet effet, en plus d'une section montée de mitrailleuses aux ordres du sergent Constantini, le lieutenant Bourgès disposait des pelotons méharistes n°1 et n°2 renforcés chacun de 40 goumiers. Ce groupement méhariste, ainsi constitué, quittait Agadez le 9 juillet ; le même jour, à Tin Tabesguin, il était rejoint par près de 600 auxiliaires comprenant 200 Kel-Gress et 400 Kel-Férouan, armés de 140 fusils modernes.

Le lendemain, en effectuant l'abreuvoir à la mare d'Azouzou, on avait la confirmation de la présence de Kaossen au puits de Messin, kori de Tagueï. Les goumiers et les auxiliaires, envoyés en éclaireurs, se heurtaient à un groupe de rebelles qui avait 25 tués ; les renseignements qu'ils obtenaient précisaient la présence de Kaossen à Messin (ou Mezzi). Le 13 juillet 1917, en arrivant à ce puits, l'avant-garde composée de 200 à 300 auxiliaires était accueillie par une violente fusillade ponctuée de coups de canon ; elle se repliait rapidement. Le lieutenant Bourgès prenait immédiatement des dispositions en vue du combat et les mises en place, malgré la nature accidentée du terrain, étaient d'une exceptionnelle rapidité. C'était la clé du succès. Laissant la garde du convoi à l'adjudant Bruet, il faisait déborder le PMH n°1 par l'est ; de crête en crête, ce dernier arrivait sur les arrières des rebelles qu'il prenait sous son feu, en particulier le canon et la mitrailleuse que leurs servants abandonnaient. Quant au PMH n°2 il attaquait de front ; laissant en place la section de l'adjudant Pimpari, renforcée d'une mitrailleuse qui prenait sous son tir le campement rebelle, le lieutenant Bourgès débordait à

l'ouest avec une demi-section. L'encerclement, qui était presque total, provoquait l'effritement de la résistance et chacun cherchait son salut dans la fuite ; le combat prenait fin à 18 h. Le bilan était impressionnant ; il n'était pas dû essentiellement aux pertes infligées, 74 tués dénombrés sur le terrain, sans compter les blessés, mais surtout à l'importance des matériels abandonnés [1] ; Kaossen se voyait ainsi privé de tout son armement lourd. Les pertes du détachement étaient peu nombreuses, 3 tués et 14 blessés dont le sergent Batut de la 10e compagnie. L'apparition rapide de la nuit ne permettait pas l'évacuation des prises ; aussi, le sous-lieutenant Nédélec en assurait la protection, mais les rebelles, choqués par leur échec, ne réagissaient pas. Chaque peloton rentrait par un chemin différent et ils arrivaient ensemble à Agadez le 18 juillet 1917. Le peloton de la 8e compagnie, par l'itinéraire direct Zagarlet-Tafadek, avait été chargé de ramener les blessés et le matériel récupéré. Quant au peloton de la 10e compagnie, il cherchait à compléter son tableau de chasse sur le chemin du retour en recherchant des rebelles Iskakazan dans la région de Tamazélak.

Le combat de Messin marquait un tournant pour la rébellion. Kaossen était vaincu pour la première fois sur son terrain ; son prestige était atteint, notion primordiale chez le nomade ; cet échec allait accélérer la décomposition de la rébellion. C'était également une grosse perte matérielle puisque les rebelles perdaient dans cet accrochage la majeure partie de leur armement lourd ainsi qu'une grande partie de leurs munitions de réserve ; elle l'était d'autant plus qu'ils ne pouvaient plus compter sur l'aide de la Sénoussia, chassée du Fezzan. Leur capacité de résistance était fortement amoindrie, sans être toutefois totalement brisée.

C'était également un tournant pour le commandement français, même s'il avait du mal à le reconnaître [2]. La démonstration avait été faite qu'il n'y avait plus besoin de grosses colonnes pour opérer dans le massif, où elles avaient d'ailleurs fait preuve de leur inefficacité. Face à un adversaire, tenace certes, mais surtout insaisissable en raison de sa mobilité, seules des unités montées à chameau étaient en mesure de lutter à armes égales. Celles-ci devaient rechercher le concours d'auxiliaires qui, jouant les chiens de chasse, leur levaient le gibier. Il n'en manquait pas parmi les ralliés de

[1] – Le canon sans culasse, le trépied de la mitrailleuse et son couloir d'alimentation. 15.747 cartouches pour fusil Martini, 4 000 cartouches pour mitrailleuses, 212 obus, 11 fusils à tir rapide.

[2] – CHETOM.15H44 D2. Rapport d'ensemble du C.B. Berger sur la colonne de Tombouctou à Agadez et de l'Aïr (janvier– août 1917) – CAOM. 14 Mi304 1D216. correspondance n°90 du 16 novembre 1917 du G.G. au ministre de la Guerre.

fraîche date, attirés par la rapine ; le rôle joué par les Kel-Férouan le montrait et allait inciter d'autres tribus à suivre cette voie. Le lieutenant Bourgès comme le sous-lieutenant Nédélec avaient montré une réelle capacité à conduire ce genre de combat.

L'amélioration de la situation allait permettre la relève par la 11e compagnie du BTS n°3 de la compagnie Cadence du BTS n°2 qui à In-Gal, avait débuté la construction d'un poste. Cette dernière rejoignait le Soudan en passant par Tahoua, Dogondoutchi et Niamey ; à Ansongo, elle embarquait sur des chalands pour revenir à Tombouctou le 26 octobre 1917. Ces événements allaient aussi conduire à la dissolution de la colonne Mourin à la date du 1er août 1917.

C 6 Le Damergou : enjeu stratégique

A la suite du combat de Messin en juillet 1917, la plus grande partie des rebelles s'était repliée plus au nord pour se mettre à l'abri de toute nouvelle incursion française. Ils avaient éclaté en différents groupes à l'intérieur du massif montagneux ; cet éclatement pouvait être lié à des raisons politiques [1], certainement à des raisons tactiques afin de ne plus constituer un objectif suffisamment attractif, plus sûrement à des raisons logistiques. La région ne disposait pas de ressources suffisantes pour assurer le ravitaillement de l'ensemble des rebelles et de la population.

Le fait de ne plus bénéficier de l'apport du Damergou en était la cause première, car cette région avait toujours été le grenier à vivres de l'Aïr ; de tout temps, les Kel-Aïr s'y étaient procurés le mil qui constituait la base de leur alimentation.

Certes, des petits rezzous cherchaient à remédier à ce problème, mais leur rendement était loin de correspondre aux besoins. Leur action répétée avait toutefois engendré une certaine insécurité qui avait contraint les autorités françaises à étendre leur emprise militaire. Tanout avait été doté d'un commandant militaire dont la charge était assuré par le capitaine Leblond ; il disposait à ce titre de forces nombreuses, statiques et mobiles. Les secondes étaient chargées de la protection de la voie de ravitaillement entre Zinder et Agadez dont le bon fonctionnement était primordial pour la poursuite des opérations en Aïr :

---

[1] – Hélène Claudot-Hawad. 1990, op. cit. p.36.
André Salifou. 1973, op. cit. p.99.
Jean-Louis Triaud 1995, op. cit. p.895.

- la 9e compagnie, montée à cheval, s'était vu attribuer la portion d'itinéraire entre Zinder et Tanout,
- le groupe monté à chameau de la 2e compagnie celle de Tanout à Agadez.

Cette formation avait été créée rapidement, en avril 1917, afin de faire face à la situation ; son organisation était l'œuvre de l'adjudant-chef Alibert, ancien sous-officier des spahis soudanais, avec des personnels de la 2e compagnie et des moyens de fortune.

D'avril à juin 1917, elle poursuivait son entraînement en effectuant les escortes de convoi sur la capitale de l'Aïr ; à partir de juin, elle était devenue suffisamment efficace pour que le commandant de cercle la lançât à la poursuite des rezzous.

Le 28 mai 1917, à l'annonce d'un important rezzou, le groupe monté était envoyé dans la région de N'Guini-Gana, où il était rejoint le 2 juin 1917 par la section méhariste de Gouré aux ordres du sous-lieutenant Chaumeil. Ces deux unités attendaient, en ce point de passage obligé, le rezzou annoncé ; le 5 juin 1917, un guetteur perché au sommet d'un arbre, apercevait à l'horizon le rezzou qui s'arrêtait à quelque distance du puits. Elles entreprenaient alors un encerclement rapide ; débouchant simultanément à 14 h 45, elles ouvraient le feu sur les rebelles qui s'enfuyaient abandonnant une dizaine de morts, deux prisonniers, des armes et 130 chameaux [1].

En juin 1917, soit deux mois après sa formation, le groupe monté était transformé officiellement en section méhariste régulière.

Le 8 juillet 1917, la SMH 2e compagnie était envoyée de nouveau à N'Guini ; elle était renforcée, pour la circonstance, par un groupe de 17 partisans, d'origine iforas ou mallamey, montés à cheval ou à chameau ; deux de leurs chefs, Ibrahim fils d'Ouantiana, chef des Mallamey, et son oncle Rechi y participaient. Au puits d'Irglaf, non loin de N'Guini, elle interceptait un petit rezzou. Continuant sa progression vers Tchinassoghor, qu'elle atteignait le 11 juillet 1917, elle y relevait les traces récentes d'un rezzou qu'elle suivait jusqu'au puits de Tomatout. Le 12 juillet 1917, elle le surprenait alors que ses montures pâturaient *« dans une plaine tachée de verdure »* ; les rebelles s'enfuyaient laissant leurs chameaux et leurs bagages.

[1] – Louis Alibert – *Méhariste* E. Delmas, 1944 p.77.

Après avoir ramené les prises à Tanout, elle en repartait sans délai afin d'escorter un convoi de ravitaillement sur Agadez [1].

Revenue à Tanout le 3 août 1917, elle quittait le poste trois jours plus tard à la suite de l'attaque d'un rezzou qui avait tué l'un des fils d'Ouantiana et enlevé 200 chameaux. La SMH 2e compagnie était lancée à sa poursuite vers le nord-est ; durant la journée, la pluie ne cessait de tomber *« en gouttes lourdes et glacées »* jusqu'à Goulouski. Elle poursuivait son mouvement jusqu'à N'Guini, puis sur Tarhas, sur la piste chamelière de Termit. L'orientation du guide avait laissé à désirer, hésitation volontaire ou involontaire ? Le puits étant à sec, elle revenait rapidement sur N'Guini, n'ayant plus d'eau depuis vingt-quatre heures et sans avoir rien rencontré.

Le ravitaillement de la rébellion devenant de plus en plus problématique, Kaossen décidait de se consacrer lui-même à cette tâche en menant une action d'envergure sur le Damergou, où il était sûr de trouver le nécessaire. Il est vraisemblable qu'il y voyait là un moyen de redorer son prestige terni par l'échec de Messin mais, au-delà de cet aspect médiatique, il pensait pouvoir desserrer la pression française en Aïr en fragilisant leur ligne de communication. Ainsi, le Damergou devenait un enjeu stratégique, ce qui pourrait expliquer ultérieurement le caractère d'âpreté des combats futurs.

Au début du mois d'août 1917, Kaossen partait de Barghot avec 300 hommes, uniquement des Touaregs, originaires des tribus les plus guerrières, tous armés de fusils à tir rapide. La saison des pluies qui avait déjà débuté, lui permettait de s'infiltrer en dehors des sentiers battus, en raison de la présence de nombreuses mares temporaires. Toutefois l'événement ne passait pas inaperçu et le renseignement arrivait aux oreilles du commandant militaire du Damergou.

Le 26 août 1917, le capitaine Leblond mettait sur pied un détachement de circonstance afin de s'y opposer ; il était composé de la SMH 2e compagnie et d'un peloton à cheval de la 9e compagnie ; l'ensemble, qui représentait une soixantaine d'hommes, était placé sous le commandement du sous-lieutenant Baille, le chef de peloton. Le 29 août 1917, alors qu'il se trouvait à Goulouski, ce détachement apprenait le pillage du village de Dannmari, où les Touaregs s'étaient emparés de grandes quantités de mil. Aussitôt il se portait sur les lieux et suivait les traces jusqu'à Tiggart, village qu'il découvrait également pillé. Accélérant l'allure, près de vingt kilomètres à l'heure, à travers une végétation arbustive touffue qui limitait l'observa-

[1] – Louis Alibert. 1944, op. cit. *Ce convoi comprenait 700 montures (chameaux bœufs-porteurs, ânes) qui portaient 788 "bérés" de mil, 278 caisses de vivres, 17 caisses d'argent, 21 colis postaux.*

tion, il était en vue, à 10 h 30, de la queue du rezzou. Le sous-lieutenant Baille, conformément aux ordres qu'il avait reçus avant le départ, décidait d'attaquer sans tarder malgré les traces innombrables qui dénotaient l'importance du rezzou et qui auraient dû l'inciter à la prudence. Par une manœuvre combinée, la section méhariste de face, les cavaliers à pied de flanc, le détachement se lançait à l'attaque. Le combat devenait aussitôt très meurtrier. Le rezzou, fort de sa supériorité numérique, faisait face et débordait rapidement ; le combat tournait à la catastrophe. La formation était décimée et rares étaient les rescapés qui réussissaient à s'échapper au cours de la nuit jusqu'à Goulouski ; l'adjudant-chef Alibert était le seul cadre survivant, douze de ses hommes avaient pu le rejoindre alors que les cavaliers n'étaient pas plus de six. Le lendemain, il rejoignait sans tarder le poste de Tanout, où le capitaine Leblond organisait rapidement la défense du poste en prévision de l'attaque de Kaossen [1].

Le chef des rebelles n'en avait nullement l'intention ; il poursuivait le but qu'il s'était fixé, razziant les villages sédentaires, où ses hommes faisaient main basse sur les réserves de mil, ou les campements des Touaregs soumis, où ils enlevaient les chameaux [2].

A l'exception d'une brève incursion sur les lieux du drame en vue d'enterrer les morts de l'accrochage, le commandement, faute de moyen disponible, n'était plus en mesure d'intervenir. Toutefois le PMH de la 8e compagnie avait été envoyé dans la région d'Aderbissinat afin de s'assurer du loyalisme des Kel-Férouan qui avaient été ébranlés par le succès récent de Kaossen et dont on craignait le revirement. La présence des rebelles dans la région ne cessant de l'inquiéter, le commandement décidait, en octobre 1917, de déclencher une opération combinée à l'est de Tanout pour mettre fin aux agissements du chef des rebelles ; il rassemblait dans ce but le PMH 8e compagnie du sous-lieutenant Nédélec, la SMH 2e Cie de l'adjudant-chef Alibert, la SMH 7e Cie du sous-lieutenant Chaumeil et le groupe monté à chameau du sous-lieutenant Jeannot, nouvellement formé à la 1ère compagnie.

Chaque unité recevait une zone, où elle devait entreprendre les recherches. Le PMH 8 et la SMH 2 étaient chargés d'opérer dans la région délimitée par les puits de Farak, de Kanak, de Belabeli et de Goulouski, la

---

[1] – Le combat de Goulouski. – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.180 à 214. – CHETOM.15H44.D2. Rapport de l'adjudant/chef Alibert commandant la SMH 1e Cie. du Bat 3 au Cne Leblond commandant militaire du Damergou. Goulouski le 30 août 1917.

[2] – Jean-Louis Triaud. 1995, op. cit. p.903.

SMH 7 dans la région de Talras, enfin le groupe monté de la 1ère compagnie dans la région de Goulouski.

Le PMH 8, à son passage à Takoukout, récupérait d'autorité la SMH 1ère compagnie qui s'y trouvait déjà ; chaque unité avait été renforcée d'un certain nombre de partisans Mallamey ou Kel-Férouan ; pour ces derniers il s'agissait d'une mise à l'épreuve. En l'absence de tout renseignement, ce détachement de circonstance marchait sur le puits de Kanak, où il arrivait le 24 octobre 1917, puis sur Tomatout qu'il atteignait quatre jours après. Surprise à l'arrivée : le puits qui avait été obturé par les Mallamey lors de leur fuite de l'Aïr, avait été débouché. Il l'avait été une dizaine de jours auparavant, vraisemblablement par Kaossen et tout laissait supposer que le chef rebelle était remonté dans l'Aïr. Avant d'en repartir, le sous-lieutenant Nédélec le faisait boucher de nouveau à la demande de l'adjudant-chef Alibert. *Cette opération, quant à elle, perdait tout intérêt dans la mesure où Kaossen* n'était plus dans la région et elle cessait à la fin du mois. Le PMH 8 rejoignait lui aussi l'Aïr, où son chef le capitaine Paquette le réclamait. Cette campagne, qui s'était pourtant faite dans un pays où le pâturage ne manquait pas, avait entraîné la mort de 36 de ses chameaux, ce qui traduisait l'état de fatigue extrême des montures. Par ailleurs, elle avait fait ressortir la disparité de vie existant entre les différentes unités ; les tirailleurs du PMH 8, tout en montrant une endurance à toute épreuve, s'en plaignaient auprès de leur chef de section.

N'arrivant pas à contrer les infiltrations rebelles, le commandement, s'inspirant de l'exemple de Tomatout, décidait la destruction des puits à l'est de Tanout. A cet effet était créé un groupement temporaire à partir de la SMH de l'adjudant-chef Alibert et celle du sous-lieutenant Jeannot nouvellement formée.

Ce groupement partait de Tanout le 26 novembre 1917 pour Gamram ; mais, dès le départ, compte tenu de la médiocrité des montures de la nouvelle section, les deux formations se séparaient, marchant cependant dans la même direction ouest-est, à plusieurs kilomètres d'intervalle. La section Jeannot bénéficiait ainsi de meilleurs pâturages et ses tirailleurs pouvaient se familiariser avec la technique méhariste.

Le 30 novembre 1917, la SMH 2e compagnie était à Kanak, où elle comblait le puits. Ayant enfin réussi à découvrir un guide pour Amakoutenenn, que l'adjudant-chef Alibert avait toujours cherché à atteindre, mais en vain faute de guide, elle s'y portait et y arrivait le 2 décembre 1917. Elle y découvrait la présence d'un groupe de bouzous qui avaient été laissés là par Kaossen afin de désensabler le puits dont la construction était particulièrement soignée. Après avoir comblé à nouveau le puits, la SMH continuait sa

progression. Le 6 décembre 1917, c'était au tour des puits de Tchinassoghar, de Belabeli, de Tin Amdok ; le 7 décembre 1917, du puits de Tin Temil. La section poursuivait son mouvement vers le sud, la chaleur devenait de plus en plus accablante. Le même jour, elle atteignait la mare de N'Guini-Dogo, les eaux recouvraient encore le bois de Bagaroua dont les branches étaient toutes fleuries [1].

Elle y était rejointe par la section Jeannot dont l'état des montures avait encore empiré. Marchant ensemble, elles passaient le 14 décembre 1917 au puits de Tatey qui était également obstrué *« durant une brève minute, il a lutté contre la mort, comme une bête que l'on enterre vivante* [2] *»*. Le lendemain, ils arrivaient au puits d'Imaléoulaouenn, où ils découvraient l'arrière-garde d'un rezzou. Ses montures étant incapables d'un effort quelconque, le sous-lieutenant Jeannot, qui assurait le commandement du détachement, refusait toute poursuite. Toutefois il autorisait l'envoi des partisans qui tombaient sur le rezzou après quelques heures de marche. Ce dernier profitait de l'obscurité pour s'échapper, privilégiant ainsi la sauvegarde de ses prises ; cependant il laissait aux mains des partisans cinq prisonniers et une vingtaine de chameaux. Les hommes appartenaient à la tribu des Ikaskazan, l'une des tribus touarègues les plus guerrières et ils refusèrent de parler : *« qu'on leur promette la vie ou la mort, leur mutisme est égal, on peut les frapper sans plus de succès* [3] *»* ; l'adjudant-chef Alibert ne pouvait cacher son admiration pour un tel courage... Ce qui n'empêchait pas le chef de détachement de les faire fusiller ; la guerre était devenue sans merci depuis le siège d'Agadez. Les jours suivants les tirailleurs comblaient le puits.

La destruction de ce puits parachevait l'opération ; *« dans le grand silence de cette terre sans eau, nul homme ne fera entendre sa voix sinon dans un cri de détresse ou d'agonie* [4] *»* ; certes, cette mesure pouvait présenter une certaine efficacité en saison sèche, par contre elle était inefficace lors de la saison humide en raison de l'existence de nombreuses mares temporaires.

Cette âpreté était le fait des deux camps. C'est ainsi qu'un contre-rezzou, mené uniquement par des partisans sur Termit, y était entièrement décimé. Un renseignement avait fait état de la présence en ce lieu de quelques Touaregs insoumis. Au lieu d'y envoyer une section méhariste, le

---

[1] – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.289.

[2] – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.294.

[3] – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.304.

[4] – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.309.

commandement avait préféré l'envoi d'un groupe de partisans Mallamey et Iforas, une centaine d'hommes armés de fusils modèle 1886, approvisionnés à 20 cartouches. Entre temps, le petit groupe rebelle avait été renforcé par un effectif plus important destiné à razzier les villages sédentaires plus au sud. En arrivant à Termit, les partisans se lançaient à la poursuite d'un groupe de fuyards, en omettant de renouveler leur provision d'eau, négligence grave. Après leur passage, une partie des rebelles qui s'était dissimulée dans le caillou, réoccupait le puits et les attaquait alors qu'ils revenaient complètement assoiffés. C'était le désastre, la majorité d'entre eux était tuée ou blessée. Parmi les survivants, une partie s'enfuyait sans eau, l'autre se rendait en suppliant qu'on leur donne à boire ; ils furent *« mis à genoux chacun devant une calebasse vide et égorgés l'un après l'autre comme des moutons* [1] *»*.

Le commandement décidait alors de réagir et de procéder au nettoyage du massif de Termit. C'était la mission qui était dévolue à l'adjudant-chef Alibert. Il était rejoint, le 26 avril 1918, à Tass par le sous-lieutenant Jeannot avec sa section méhariste. Tirant les enseignements de l'échec des partisans, 40 hommes de la section Jeannot y étaient laissés en recueil, assurant également la protection du point d'eau.

Puis, ce groupement de circonstance qui bénéficiait de l'appui du groupe mitrailleuse de l'adjudant Paoli, partait pour Termit, le 29 avril 1918 ; le lendemain, il passait à Tasker, où le puits était mort. Le 3 mai 1918, le massif était abordé de nuit et le groupement prenait toutes les dispositions pour arriver au point d'eau le plus discrètement possible juste au lever du jour. Au petit matin, il débouchait sur le puits, où se trouvaient de nombreux chameaux débâtés, mais d'autres encore montés s'enfuyaient vers le nord, la surprise n'avait pas été totale. La poursuite était entamée avec les partisans et les meilleurs tirailleurs. Le gros de la troupe s'efforçait de suivre le rythme endiablé. La chaleur était devenue très forte à partir de 10 h, et la colonne de poursuivants ne cessait de s'étirer dangereusement, tout en perdant du terrain sur les rebelles. Très prudemment les chefs décidaient d'interrompre la poursuite, d'autant que, dans le feu de l'action, ils n'avaient pas pris la peine de faire assurer la garde du puits, commettant la même erreur que les partisans... Mais les rebelles s'étaient tous enfuis et permettaient ainsi au détachement d'établir le bilan de ses prises en toute tranquillité. Le groupement repartait de Termit le 8 mai 1918. Dans le même temps, le sergent Robin avait intercepté un certain nombre d'insoumis armés de fusils modèle 1874 et avait tué ceux qui tentaient de s'enfuir [2].

---

[1] – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.329.

[2] – Louis Alibert. 1944, op. cit. p.333 à 350.

Avec cette action prenait fin la dernière grande opération dans le Damergou et l'Alakos. La reconquête de l'Aïr, entreprise au nord, avait fait disparaître peu à peu les incursions et avait ramené ainsi une certaine paix dans la région.

Toutefois, au cours de l'année 1919, Kodogo, l'un des principaux lieutenants de Kaossen, menait un ultime baroud d'honneur à partir du Tibesti, où s'étaient réfugiés les derniers rebelles. Son rezzou, composé de Touaregs et de Toubous, après avoir longé la bordure orientale de l'Aïr, pénétrait au Damergou par Farak et Tamakout et commettait de nombreux pillages dans la région. Evitant la poursuite de la SMH de Gouré, il était intercepté à Daoulalause le 3 novembre 1919 par une dizaine d'auxiliaires qui le repoussaient vers le nord en lui infligeant des pertes.

C'était l'ultime sursaut et sans conséquence...

C 7. La reconquête de l'Aïr

Le raid de Messin était suivi, à partir d'août 1917, d'une certaine temporisation. Cette dernière était liée d'abord au danger potentiel représenté par l'annonce de renforts sénoussistes en provenance du Fezzan. Le commandement avait pris au sérieux ces renseignements, limitant strictement les sorties opérationnelles afin de constituer à Agadez un point d'appui capable de résister à toute nouvelle offensive. Il ne disposait plus d'ailleurs de forces mobiles suffisantes à la suite de l'envoi du PMH 1 du sous-lieutenant Nédélec au Damergou, compte tenu de la situation qui y prévalait. Enfin, cette immobilité était la conséquence de l'emploi excessif des unités méharistes dont l'état de fatigue des montures nécessitait une période de repos indispensable. Le PMH 1 l'apprendra à ses dépens puisqu'il perdait une quarantaine de montures lors de son séjour au Damergou. Ce souci, qui n'en avait pas été un jusqu'à présent, devenait une nécessité si l'on voulait garder à ces unités leur valeur opérationnelle. Aussi, la lutte contre les rebelles s'était réduite à la seule action des auxiliaires sous la forme de contre-rezzous à la périphérie du massif montagneux. Il en résultait l'arrêt des soumissions, qui n'avaient été obtenues jusqu'à présent qu'à la suite de démonstrations de force successives.

En octobre 1917, le retour de Kaossen en Aïr modifiait la situation. Il s'installait de nouveau en pays Ikaskazan, au cœur de sa tribu, à partir duquel il constituait une menace permanente. Le capitaine Paquette, le commandant de cercle d'Agadez, ne pouvait admettre un tel défi ; aussi envisageait-il la reprise des opérations afin de mettre fin aux agissements du chef des rebelles, préalable indispensable au retour à la paix. Le contexte extérieur devenait d'ailleurs plus favorable. La rébellion avait perdu tout

appui et se trouvait livrée à elle-même depuis que la Sénoussia avait été chassée, en septembre 1917, du Fezzan.

Au retour du sous-lieutenant Nédélec à Agadez, à la mi-novembre, il était procédé à la réorganisation des pelotons méharistes. Les effectifs passaient de 120 à 89, soit une diminution de deux sous-officiers européens et vingt huit tirailleurs ; toutefois, une partie de ces effectifs constitua les équipes de fusils-mitrailleurs dont venaient d'être renforcés les pelotons ; ils gagnaient ainsi en puissance de feu. Les pelotons demeuraient articulés en deux sections qu'il ne faut pas confondre avec leur nouvelle appellation ; en effet, tout en conservant leur structure de peloton, le PMH 1 (sous-lieutenant Nédélec) devenait la 1ère section de la 8e compagnie, le PMH 2 (lieutenant Bourgès) la 1e section de la 10e compagnie. Il était fait appel, de plus en plus, aux auxiliaires. Les Français s'appuyaient sur les Touaregs fidèles comme les Kel-Gress ou nouvellement soumis, comme les Kel-Férouan ; ceux-ci étaient ravis de reprendre leurs pillages en toute légalité, profitant de l'occasion pour vider de vieilles querelles.

C'est au début du mois de décembre 1917 que le capitaine Paquette ordonnait la constitution d'un groupement méhariste temporaire sous le commandement du lieutenant Bourgès, avec pour mission de donner la chasse aux tribus rebelles dans la région du Zizalet puis dans celle du Tichili. Il comprenait le PMH 1, le PMH 2, un détachement de fusils mitrailleurs sous les ordres du sergent Rouaux, une section de mitrailleuses commandée par le sergent Moulin, soit près de 250 réguliers et 40 goumiers. A cette troupe, il fallait rajouter une centaine de Kel-Fadeye armés d'une quarantaine de fusils, sous le commandement de leur chef Issiad qui rejoignait, le 10 décembre 1917, à la petite mare de Tigbeloufass. Arrivée le 13 décembre à Agbar, l'avant-garde composée uniquement de goumiers et d'auxiliaires tombait par surprise sur un groupe important d'Ifadeyen qui, vigoureusement attaqué prenait la fuite, abandonnant sur le terrain 22 tués dont l'un de leurs chefs, Yart ; Kaossen lui avait attribué des responsabilités de commandement ; à ce titre, il avait dirigé le combat d'Aderbissinat en février 1917 ; 14 fusils (8 carabines 1890 et mousquetons 1892, 1 fusil 1907) étaient récupérés ainsi que 110 chamelles. Le groupement perdait 3 tués et 2 blessés, tous auxiliaires. Dans l'après-midi, il atteignait le puits de Tagmeurt à partir duquel étaient réalisées deux patrouilles à Tebnit et Afasto, respectivement à 10 et 20 kilomètres de là au nord et au nord-est.

Le lieutenant Bourgès obtenait de nombreux renseignements faisant état de la présence de Kaossen dans le kori d'Anou Maaqqaren, vers In Tadeïn, et celle, beaucoup plus rapprochée, à Egharar, d'Ag Khorar qui venait de mener un rezzou dans la région de Tahoua. Le groupement marchait alors sur Egharar, où il ne trouvait personne. Les traces partaient vers le nord. Sur

le trajet, de nombreuses femmes Ifadeyen, près de 200, ainsi que de nombreux troupeaux étaient capturés. Les traces qu'il suivait le menaient vers la plaine de Talak jusqu'au puits de Gabo, où l'avant-garde était accueillie par une vive fusillade, l'obligeant à se replier. Le groupement se déployait et ripostait de toutes ses armes automatiques aux tirs des rebelles qui se voyaient obligés de décrocher vers les montagnes au nord du Talak, abandonnant sur le terrain montures et bagages ; c'était la première fois qu'étaient employés les fusils-mitrailleurs et ils surprenaient par leur efficacité.

Le groupement s'arrêtait le 17 décembre 1917 au puits de Mayat pour y effectuer l'abreuvoir de ses montures et il s'accordait une journée de repos afin de permettre la récupération des animaux très éprouvés par la médiocrité des pâturages. Après une série de reconnaissances sans résultat, le groupement repartait en direction d'Irazer dans le kori d'Anou Maqqaren, où l'on signalait la présence de Kaossen. Le 21 décembre 1917, il atteignait à Talarlak le kori qu'il remontait vers l'est, y ayant découvert les traces du passage d'une troupe importante. Le 24 décembre, vers Irazer, l'avant-garde était prise à partie par un feu violent qui empêchait toute progression. Il fallait l'intervention d'une section appuyée par les fusils-mitrailleurs pour faire sauter la résistance. Les rebelles s'enfuyaient vers la montagne, laissant sur le terrain 8 morts, de nombreux bagages et quelques troupeaux. Au puits, on apprenait par deux femmes, la présence le matin même en ce lieu, de Kaossen et de son lieutenant Kodogo. Les auxiliaires, envoyés en reconnaissance, razziaient le campement de la mère de Kodogo ; sept rebelles étaient tués ainsi qu'un auxiliaire. Comme les renseignements – ils ne manquaient pas, la population était bien prolixe – confirmaient la fuite des campements de Kodogo en direction d'Agalak, la marche se poursuivait vers ce point, où les méharistes arrivaient le 28 décembre 1917. Localisant la présence de Kaossen au pic de Tirika, le lieutenant Bourgès laissait une partie de ses effectifs et y tentait un coup de main ; à défaut du chef de la rébellion, il y razziait de nombreux campements. Les renseignements faisaient toujours état de la présence de Kaossen dans la région, plus précisément à Irazer. Le groupement y retournait, mais il n'y trouvait que quelques rebelles. Les nombreuses patrouilles effectuées à partir de ce point ne donnaient rien. Aussi, compte tenu des recherches infructueuses, de la fatigue de ses troupes comme de ses montures, le lieutenant Bourgès décidait de rentrer à Agadez, où il était de retour le 8 janvier 1918, n'ayant perdu que cinq morts, tous auxiliaires.

Même si le résultat n'était pas spectaculaire, la mission était remplie dans la mesure où cette opération avait permis de dissocier les rebelles de la population, où ils trouvaient aide et assistance ; razziés et capturés, les campements étaient contraints de descendre plus au sud pour rejoindre la zone

soumise. Ainsi les combattants rebelles perdaient tout soutien de la population et ils éprouvèrent alors des difficultés de plus en plus grandes à subsister dans le massif montagneux, où il leur faudra éclater en petits groupes pour survivre.

Mais le groupement n'avait pas réussi à amoindrir le potentiel rebelle, même si les pertes qu'il avait infligées à la rébellion n'étaient pas négligeables, près de quarante tués. L'emploi systématique de la tactique de Kaossen en était la cause ; se contentant d'ouvrir le feu sur l'élément de tête, les rebelles décrochaient dès la menace d'un quelconque enveloppement. Pourtant, ils faisaient preuve de combativité, harcelant les mouvements ou les stationnements du groupement, allant jusqu'à la périphérie d'Agadez attaquer les campements des goumiers et des auxiliaires. Aussi, la paix ne pourrait être rétablie tant que les rebelles demeureraient dans le caillou ; il fallait donc les en chasser, telle était l'obligation du capitaine Paquette qui n'avait pas d'autre solution que de poursuivre les opérations entreprises.

Tirant les enseignements de cette opération, le capitaine Paquette décidait d'agir, en février 1918, d'une manière plus décentralisée et sur un espace plus vaste : le lieutenant Bourgès à l'ouest de l'Aïr, le sous-lieutenant Nédélec au centre du massif. Il bénéficiait, pour la circonstance, d'un allié de poids dans la mesure où le général Laperrine, commandant supérieur des territoires sahariens, mettait à la disposition du Territoire militaire du Niger l'aménokal des Kel-Hoggar et ses troupes ; ce dernier devait prouver que sa fidélité, que certains mettaient en doute, était une réalité.

En effet, dès 1905, Moussa ag Amastan avait déterminé toute sa politique sur l'entente avec la France ; c'était le résultat du long travail psychologique du colonel Laperrine entrepris alors qu'il commandait le territoire des oasis, au sud algérien. Ce choix n'avait pas fait l'unanimité au sein de sa fédération dont une partie, menée par Attici ag Amellah, son prédécesseur à la chefferie, refusait cette orientation. Cette opposition pesait peu en comparaison de la solide implantation militaire française dont le Fort-Motylinski était le point d'appui principal.

Moussa ne cessait d'affirmer ses convictions. En 1916, il apportait son concours aux troupes françaises pour réduire le soulèvement des Kel-Attaram au Soudan. C'étaient d'ailleurs ses partisans qui tuaient Firhoun en juin 1916. Notons que cette intervention n'était pas dénuée d'arrière-pensée ; les Kel-Hoggar étaient en conflit avec les Kel-Attaram pour le contrôle de l'Adrar des Iforas, qui constituait l'une de leurs zones privilégiées de transhumance.

Le déclenchement des hostilités au Sahara central allait placer Moussa ag Amastan dans une position difficile. Les échecs successifs des

troupes françaises, que ce soit en Algérie ou au Niger, révélaient brutalement la fragilité du soutien qu'il s'était choisi. Cette fragilité était encore augmentée par le retour au Hoggar, afin d'y renforcer le dispositif de défense, du détachement mobile du Hoggar qui l'accompagnait dans sa nomadisation dans l'Adrar des Iforas. Conséquence : l'aménokal voyait se détacher peu à peu de sa personne la plupart des membres de sa fédération. Cet isolement était encore accentué par la saisie de caravanes de mil en provenance du sud, que ce soit par les Français ou par Kaossen. Ses ressortissants l'obligeaient à se rendre à Agadez. Il y allait pour se faire rendre justice alors que Tagama l'accueillait en tant que futur allié ; aussi, on a pu avoir l'illusion de son ralliement à la cause rebelle, ce dont étaient persuadées les autorités du Niger. Toutefois, l'intéressé, persistant dans sa fidélité à la France, refusait de répondre aux sollicitations du sultan ; d'hôte privilégié, il était devenu un prisonnier de marque. Il devait attendre l'arrivée de la colonne Mourin pour réussir à s'enfuir à la faveur de la situation. Il cherchait d'abord à rassembler ses troupes dispersées qui le rejoignaient sans trop de difficultés ; seuls six des siens restèrent avec Kaossen. Le 23 mars 1917, il rencontrait dans le kori de Tanafsert, la colonne du capitaine Depommier qui était descendue du Hoggar pour s'assurer de son sort, sans chercher à s'insérer dans la manœuvre des troupes de l'AOF. Cette colonne qui était composée du groupe mobile du Tidikelt (lieutenant Lehuraux) et d'un peloton du Touat (lieutenant Lemaire), s'était heurtée le 12 mars 1917 à un groupe de dissidents à In Abangarit puis, le 15 mars 1917, elle avait eu un nouvel accrochage à Takat n'Koutat. Après avoir justifié son attitude, l'aménokal rejoignait le Hoggar en avril 1917, avec familles et troupeaux, escorté par la colonne Depommier. Moussa y reprenait progressivement en main les Hoggar qui s'étaient ralliés dans leur grande majorité à la rébellion. Demeurait profondément ancrée en lui la volonté de se venger des rebelles nigériens parce qu'il avait été humilié à Agadez et parce que sa conduite avait laissé planer un doute sur sa fidélité. Le général Laperrine, autant par conviction que par réalisme politique, lui accordait l'autorisation d'intervenir en Aïr. En janvier 1918, Moussa ag Amastane partait du Hoggar pour l'Aïr avec 300 hommes armés et une poignée de volontaires de la compagnie du Tidikelt [1].

Le sous-lieutenant Nédélec quittait Agadez le 13 février 1918 avec mission de se porter sur le Tamazelak, où avait été signalée de nouveau la présence des principaux chefs de la rébellion. Cette région, au cœur de l'Aïr, était la zone privilégiée de nomadisation des Ikaskazan. Il disposait d'un détachement renforcé comprenant, outre son peloton, un élément à pied des

[1] – Blaudin de Thé – *Historique des compagnies méharistes 1902– 1952* Imprimerie Officielle d'Alger, mai 1955.

8e et 11e compagnies, un groupe de 3 fusils-mitrailleurs, 80 goumiers et 90 auxiliaires. C'était la force la plus importante dans la mesure où il allait affronter le parti le plus coriace.

Il prenait toutes les dispositions pour effectuer une approche discrète en évitant les pistes connues. En arrivant au kori de Tidinit, il faisait entreprendre une vaste manœuvre d'encerclement du Tamazelak, mais Kaossen et Kodogo comme tous les Ikaskazan passaient à travers les mailles du filet, ce qui n'était pas le cas des Kel-Zougourou, des Kel-Gharous, des Poararam et des Alboudaten ; 15 rebelles étaient tués, 100 chamelles capturées.

Le 20 février 1918, à la mare de Tagora, il était rejoint par l'aménokal du Hoggar qui venait d'accrocher Kaossen à Talarlak, l'obligeant à s'enfuir vers l'est, après la mort de 20 de ses guerriers et la perte d'une partie de son convoi. Après l'étude des différentes possibilités pour mettre fin aux actions de Kaossen, ils convenaient d'unir leurs efforts dans le cadre d'une manœuvre combinée, ag Amastane se rendant directement à Tagmeurt Afaro, où il ferait barrage aux forces de Kaossen dont la poursuite serait entreprise par le détachement du sous-lieutenant Nédélec. A peine parti, le sous-lieutenant recevait l'ordre du commandant de cercle d'intercepter, à son retour du Damergou, le rezzou de Khamatti qui avait bouché le puits d'Abellama sur la voie de ravitaillement d'Agadez. Ce dernier, qui essayait de rejoindre directement Kaossen par la montagne, était surpris, le 23 février 1918, aux rochers d'Akoroukorou, au sud d'Agharous Aggatene. Après un combat de près de deux heures, les survivants du rezzou s'enfuyaient, laissant sur le terrain 25 tués dont leur chef, une douzaine de fusils et cinquante chameaux chargés de mil. Nédélec allégeait son détachement à Clazeus en laissant la garde de ses prises à une partie des personnels aux ordres du sergent Rouaux et il formait une colonne rapide d'une centaine de tirailleurs, tous montés à chameau, afin de rattraper le retard de deux jours qu'il avait sur Kaossen. Il suivait alors les traces des rebelles ; le 26 février il était à Igoulof, le 27 à Anou Tamat, le 28 à Aguerao ; le 2 mars 1918, il atteignait Tagmeurt Afaro ; au cours de l'après-midi, la demi-section de protection aux pâturages affrontait un élément de la garde de Kaossen, connue sous l'appellation de Gendarmaten ; deux d'entre eux étaient tués. Le caporal Monbonbéri, gradé de première valeur, qui s'était déjà distingué à plusieurs reprises [1], allait renforcer, avec un détachement comprenant 6 tirailleurs, des goumiers et des auxiliaires, la harka de Moussa qui avait rejoint Kaossen et sa bande à Arakao. Le 6 mars 1918 au lever du jour, ils atta-

[1] – SHAT.Niger 1 – extraits du registre des citations ordre général n°6.Gal Bonnier – Dakar, 28 février 1918.

quaient les rebelles, mais une certaine lenteur d'exécution de la part des Kel-Hoggar ne permettait pas un succès plus complet ; cependant les rebelles y laissaient une quinzaine de tués et tout leur convoi, de nombreuses têtes de bétail dont près d'un millier de chameaux. Les principaux chefs de la rébellion, Kaossen et Tagama en tête, s'enfuyaient à travers le Ténéré. La poursuite était entamée par quelques éléments, sans beaucoup de conviction. Le sous-lieutenant Nédélec laissait Moussa sur zone et rentrait sur Agadez le 10 mars 1918 après être passé à Iférouane [1].

Dans le même temps, le lieutenant Bourgès opérait à l'ouest de l'Aïr, domaine des grands nomades qui s'étaient révélés être les principaux acteurs de la rébellion. Son détachement, moins important que celui du sous-lieutenant Nédélec, était limité à son peloton renforcé de 120 auxiliaires. Le 18 février 1918, il partait d'In-Gal qui était devenu depuis le 12 janvier son poste grenier avec une garnison fixe, pour entrer en contact avec Moussa ag Amastan. A son arrivée à Izazan, il constatait que l'aménokal était déjà parti plus à l'est, en compagnie du sous-lieutenant Nédélec, à la poursuite de Kaossen. Le lieutenant Bourgès continuait son action afin de soumettre les tribus rebelles encore implantées dans la région. Installant un camp de base à Tagmeurt, il multipliait les patrouilles dans toutes les directions ; il recherchait plus particulièrement le chef des Taïtoq, Ahmri, mais en vain. La région se révélait pratiquement vide, les tribus rebelles conscientes de leur incapacité de se défendre en terrain découvert, s'étaient réfugiées dans les montagnes. Il maintenait une liaison constante avec la base des Kel-Hoggar que Moussa avait installée à Tagosa, non loin de là. Ses recherches demeuraient sans résultat jusqu'à son retour à Agadez le 19 mars 1918.

A la fin du mois de février 1918, le sous-lieutenant Zuzack intervenait au centre du massif montagneux de l'Aïr. Il avait reçu la mission de *fouiller et nettoyer* la zone montagneuse au nord d'Aoudéras. Il était parti d'Agadez le 27 février 1918 à la tête d'un petit détachement. Le 2 mars 1918, il accrochait les Kel-Wadigui à Tieskéda et faisait des prises importantes. Trois jours plus tard, l'un de ses sous-officiers, le sergent Bellier, razziait les campements des Ilboudaten et des Kel-Tadek dont il tuait l'un des chefs, Dzououa. Après être passé à El Meki, puis à Aoudéras, il rentrait à Agadez le 12 mars 1918.

---

[1] – SHAT. Niger1. – Journal de marche et des opérations. PM1/8e Cie du 1er juillet 1917 au 25 mars 1918.
André Salifou. 1973, op. cit. p.123 à 132.
Jean-Louis Triaud. 1995, op. cit. p.910 et 911.

La fuite des chefs rebelles avait pratiquement mis fin aux combats de l'Aïr. Elle libérait la population de leur tutelle, facilitant ainsi la reprise des soumissions. Les tribus qui avaient peu de choses à se reprocher se ralliaient sans hésitation aux troupes françaises. C'est ainsi qu'à l'issue du combat d'Arakao, jusqu'à son retour à Agadez, le sous-lieutenant Nédélec recevait la visite de plusieurs chefs de tribus ainsi que de nombreuses notabilités, venus présenter leur soumission : c'était le cas d'el Hadj Mohamed chef des Kel-Tintaghoda, d'Anno chef d'Iférouane, d'Abd el Krim *marabout réputé* chef des Kel-Eghazar [1]... Ceux qui avaient la conscience moins tranquille, ou qui s'étaient distingués au sein de la rébellion, préféraient passer par l'intermédiaire de l'aménokal du Hoggar dont le rôle était déterminant dans cette phase ; tel était le cas d'el Hadj Moussa, chef des Kel-Azareck, Tominik chef des Ifadeyen, Rhabidine chef des Kel-Tadélé.... Alors qu'il n'était plus rien en février 1918, trois mois plus tard, à son retour au Hoggar, Moussa ag Amastan était devenu l'autorité touarègue incontournable, fidèle parmi les fidèles.

Si les combats avaient cessé, une insécurité résiduelle demeurait et nécessitait des sorties incessantes sur des objectifs aussi fugaces que de faible importance. A ce jeu, les montures s'épuisaient rapidement et les unités méharistes ne pouvaient plus assumer efficacement leur rôle ; aussi la poursuite des rebelles, du moins ceux qui restaient, était laissée aux seuls goumiers et auxiliaires.

Seule exception, au cours du premier semestre de l'année 1918, le sergent Rouaux du PMH 1 entreprenait une sortie au nord de l'Aïr, du 21 avril au 28 mai 1918. Le 10 mai, à partir d'Iférouane il réalisait une reconnaissance dans le massif du Tamgak, au cours de laquelle il tuait une trentaine de dissidents, récupérant une dizaine de fusils, 100 chameaux et 2000 caprins. Il poursuivait sa route ponctuée de petits accrochages dans lesquels les rebelles perdaient de nouveau dix des leurs ainsi que quatre fusils à tir rapide.

Le second semestre de l'année était surtout consacré à la lutte contre Alrimarett qui ne cessait de sévir dans l'ouest [2]. A la suite d'un renseignement faisant état de son passage, le 18 novembre 1918 à Teguidda, le détachement d'un peloton de 40 tirailleurs méharistes, renforcé de 40 goumiers et auxiliaires, se lançait à sa poursuite, le 19 novembre au départ de Timôumenine. Il remontait les traces jusqu'à la mare d'Ouzei, où il l'attaquait, sans

[1] – Jean-Louis Triaud. 1995, op. cit. p.942.note 30.

[2] – Se référer– paragraphe 4322– B3 : Persistance de l'insécurité

pouvoir entreprendre la poursuite, laissée aux auxiliaires, compte tenu de l'état de fatigue des chameaux.

L'année 1919 voyait, avec la fin de la rébellion, reprendre les activités traditionnelles. La cure salée avait lieu avec quelque retard provoqué par un rezzou regueibat qui s'était emparé de 600 chameaux Kel-Gress, s'apprêtant à y partir. Elle se déroulait en octobre sous la garde d'une quarantaine de tirailleurs méharistes épaulés par quelques goumiers. La protection de la région de Teguidda était assumée par une section du PMH 2. La *taghlemt* redémarrait à la fin de l'année ; 700 chameaux quittaient Tabelot le 14 décembre 1919 pour Fachi. Le voyage s'effectuait sans difficulté majeure sous la protection d'une section méhariste et de goumiers. La caravane revenait à Agadez le 5 janvier 1920.

A partir de cette année, les pelotons méharistes n'agissaient plus groupés ; leurs sections recevaient désormais des missions différentes, l'une en opération, l'autre au pâturage. La section redevenait le pion tactique, compte tenu de la dispersion des rebelles. Cette disposition permettait également une couverture du terrain plus efficace ainsi qu'une meilleure conservation du cheptel. Toutefois, le peloton pouvait être reformé dès que la situation l'exigeait.

En octobre 1919, Kodogo, qui venait d'opérer au Damergou, passait en remontant vers le Tibesti aux lisières orientales de l'Aïr. Différentes tentatives étaient faites pour l'intercepter, mais en vain ; la plus importante, tentée vers Mazalet était le fait d'un élément composé de 10 goumiers renforcés de 25 auxiliaires Ifadeyen sous le commandement d'un sergent africain qui devait le rabattre sur le puits d'Ajioua, où se trouvait le PMH d'Agadez depuis le 10 novembre 1919 [1]. Le mois précédent, une bande d'une quarantaine de pillards touaregs insoumis et toubous était interceptée, le 15 octobre 1919, à Tazilalet par des auxiliaires Kel-Baguezan qui leur tuaient 5 hommes et en blessaient 5 autres, mais perdaient toutefois 4 des leurs. C'étaient les dernières manifestations de la rébellion en Aïr.

D– Autres régions.

D 1 – L'Alakos – le Koutous

Malgré leur éloignement de l'Aïr, l'Alakos et le Koutous ont été concernés par le soulèvement touareg. En effet, à l'image du Damergou, ils constituaient des régions privilégiées, où il était possible de se procurer à

[1] – Se référer paragraphe 4322– C6 : Damergou enjeu stratégique

bon compte le mil indispensable à la survie des populations touarègues. Ils l'étaient d'autant plus que le massif de Termit se révélait être une zone d'attente, hors d'atteinte des troupes françaises, d'où il était facile de mener des rezzous.

Le groupe monté à chameau qui avait remplacé la SMH de Boultoum en 1914, suffisait à assurer la police du secteur nomade, mais il n'avait pas la capacité suffisante pour s'opposer aux exactions des Touaregs. Aussi faisait-il place à une section méhariste qui, sous le commandement du sous-lieutenant Chaumeil, était venue du Tchad au cours de l'année 1917. Etait-elle l'ancienne section méhariste de Zouar ? Vraisemblablement, mais rien ne permet de l'affirmer dans l'état actuel des connaissances. L'activité de la section méhariste de la 7e compagnie était révélée pour la première fois en août 1917 par un bulletin de renseignements faisant état de son action au nord et au nord-est de l'Alakos et du Koutous [1]. Le 23 août 1917, elle surprenait un groupe important de dissidents relevant du chef Akory ; à Bilabérim, cette bande laissait dans sa fuite une trentaine de prisonniers ainsi qu'un cheptel important [2].

Le 27 septembre 1917, elle était attaquée à Gadabei (Gadébé), à dix kilomètres au sud-ouest de Garadzou (Garezou). Après un combat qui durait près de trois heures, les rebelles, malgré leur supériorité numérique, décrochaient après avoir perdu 45 tués ; les pertes de la SMH 7 se limitaient à 6 blessés dont un sergent européen.

Tirant les enseignements des derniers combats le commandement décidait la constitution d'une formation méhariste plus étoffée à partir de l'ancienne section. Elle devrait être capable à tout moment de s'opposer voire de poursuivre Kaossen en zone désertique.

En octobre 1917 elle participait avec les autres formations méharistes [3] à la recherche de Kaossen dans la zone à l'est de la voie de ravitaillement d'Agadez ; elle agissait, quant à elle, dans la région de Talras, mais sans succès. Toutefois cette action estompait l'inquiétude qui avait touché les populations sédentaires à l'issue de l'échec de Goulouski.

---

[1] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi 864.11G20. Bulletin de renseignement n°38 du 18 août 1917.

[2] – CAOM. Fonds AOF 14 Mi 864.11G20. Bulletin de renseignement n°39 du 25 août 1917 : *« 25 camelins, 3 chevaux, 120 moutons, 200 bœufs »*.

[3] – Se référer– paragraphe 4322– C6 : Le Damergou enjeu stratégique.

Elle rentrait sur Gouré pour servir d'escorte au convoi qui partait amener le ravitaillement à Bilma. Pendant son absence, sa mission de surveillance au nord de la zone était dévolue à un détachement formé de 30 cavaliers de la 9e compagnie et 50 tirailleurs montés à chameau de la 7e compagnie.

La cessation des combats en Aïr avait amené, en 1919, la fin des rezzous touaregs et le retour à un certain calme, troublé cependant par la reprise des exactions traditionnelles de la part des Toubous.

D-2. Kaouar-Djado

Après que l'accès au Damergou leur ait été interdit, les rebelles n'avaient plus d'autre possibilité pour remédier à la faim qui les tenaillait que de rechercher à Fachi, voire à Djado, les dattes nécessaires à leur survie. En juin 1917, le groupe monté de Bilma arrêtait à Fachi un groupe de bellahs, venu au ravitaillement.

Le Ténéré était devenu également une zone de passage par lequel transitait le courrier destiné à Si Labed (el Habid), réfugié à Koufra depuis son éviction du Fezzan. Cet échec n'avait pas entamé la fidélité des principaux chefs de la rébellion envers la Sénoussia. L'adjudant Barral commandant le groupe monté mettait, en octobre 1917, la main sur les correspondances adressées par Si Labed aux différents chefs de la rébellion [1].

Au début de l'année 1918, la 5e compagnie installait un dispositif de surveillance afin de contrôler les passages à travers sa zone de responsabilité. Des postes fixes étaient mis en place à Achegour et Kafra alors que la section méhariste de Bilma nomadisait dans la région de Séguédine, en détachant une patrouille à Fossenet, mais cette action ne donnait pas de grand résultat.

De toute façon, le mauvais état des montures de la section méhariste limitait sa seule activité au Kaouar. Même si la liaison radio-télégraphique avait pu fonctionner efficacement entre Agadez et Bilma, ce qui n'avait pas été le cas, rien n'aurait pu être tenté pour intercepter les chefs de la rébellion en fuite à travers le Ténéré en mars 1918.

Les rebelles touaregs, qui s'étaient d'abord installés au Tibesti, avaient des difficultés à s'adapter au régime frugal des Toubous ; aussi considéraient-ils le Djado et le Kaouar comme *des objectifs alimentaires*.

---

[1] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi864. 11G20. Bulletin de renseignements n°48 du 27 octobre 1917.

Les Français, conscients de cette éventualité, avaient pris toutes les dispositions nécessaires pour assurer leur protection, tout en limitant celles-ci au Kaouar ; ils avaient, en particulier, procédé à la distribution d'armement aux populations villageoises afin qu'elles puissent assurer leur autodéfense. En avril 1918, Kodogo avec une bande importante de 60 Touaregs et de 30 Toubous, s'en prenait au village d'Arrigui ; il était tenu en échec par les habitants et il s'enfuyait, à l'approche des tirailleurs, après avoir perdu une dizaine de tués et une quinzaine de blessés. En juillet 1918, les populations de l'oasis de Bilma, avec l'aide des tirailleurs, repoussaient par deux fois de nouvelles attaques. Le 18 du même mois, le capitaine Dufour entreprenait un raid sur le Djado ; à son passage à Séguédine, il départageait deux bandes rebelles qui se disputaient le troupeau camelin de Kaossen en s'emparant d'une partie du litige. Poursuivant son action, il obtenait la soumission des habitants du Djado en proie à la famine à la suite de la fermeture des marchés du Zeila.

Le capitaine Dufour, le nouveau commandant de cercle de Bilma, qui avait pris ses fonctions au cours de l'année 1918, était un vieil officier saharien ; il avait acquis une grande expérience en la matière, que ce soit en Mauritanie ou au Tchad. Il réussissait rapidement à remettre à niveau la section méhariste n°2 ; les prises qu'il avait faites en juillet lui avaient permis de la remonter avec des animaux d'excellente qualité. En même temps, il mettait sur pied un réseau efficace de renseignements qui lui permettait de recueillir des informations sur la situation régionale, plus particulièrement sur l'activité des rebelles ; ces derniers, réfugiés au Tibesti, constituaient toujours une menace.

Il était informé des sollicitations qui avaient été faites aux chefs rebelles, tant de la part des Turco-Fezzanais, les nouveaux maîtres du Fezzan que de celle des Sénoussistes, soucieux de récupérer leur ancien domaine. Kaossen comme Tagama se révélaient fidèles à la Sénoussia, mais ce n'est qu'à la fin de l'année 1918 qu'ils marchèrent sur le Fezzan, en deux éléments distincts, une petite partie avec Kaossen, la plus grande partie avec Tagama. Attaqué par les Turcs près de Zeila, Kaossen était fait prisonnier puis exécuté en janvier 1919. A l'annonce de cette nouvelle, Tagama quittait Gatroun et se repliait sur Tedjeré, où des combats l'opposèrent longuement à ses adversaires turcs. Vaincue, sa troupe éclatait ; une partie des Touaregs qui lui restait attachée le suivait dans sa retraite vers le sud. Le capitaine Dufour n'ignorait pas les mouvements du chef rebelle. Il apprenait son arrivée à Djado, où l'ex-sultan séjournait un temps, attendant le retour du convoi de dattes qu'il avait fait chercher à Fachi. Il décidait de le faire intercepter par la section méhariste de la 5e compagnie. Celle-ci, sous le commandement du lieutenant Rayat, se trouvait alors à Agadem, profitant des bons pâturages

qui y poussaient. Le 25 avril 1919, elle était de retour à Bilma ; son chef, secondé par le sergent Mondoloni, complétait sa section de 57 tirailleurs avec 15 goumiers et partisans et la dotait d'un armement lourd conséquent [1]. Renseigné sur l'intention de Tagama de se porter sur le Tibesti, le capitaine Dufour décidait de lancer le lieutenant Rayat sur la direction Itchouma – Yat. Sa préparation achevée, le détachement quittait Bilma le 28 avril 1919 ; il était à Itchouma le 4 mai 1919 ; une de ses patrouilles, envoyée en reconnaissance à partir de ce point, décelait les traces du passage de la bande rebelle. Les remontant, il la surprenait, le 5 mai 1919, au puits d'Edri Moguedé [2] ; les rebelles n'engageaient pas moins le combat qui devait durer plus d'une heure, mais le moral comme la condition physique n'y étaient plus, d'autant que leurs pertes étaient lourdes : près de douze tués ; treize Touaregs se rendaient ; Tagama avait réussi à s'enfuir, mais il était capturé, après une course poursuite d'une heure, par le tirailleur de 1re classe Toumane matricule 5143 et un goumier ; vingt trois fusils à tir rapide étaient récupérés ainsi que la marque personnelle de Tagama [3]. Passant ensuite à Chirfa, le lieutenant Rayat obtenait des résultats politiques importants et saisissait, à Séguédine, les derniers fugitifs. Le 30 mai 1919, il était de retour à Bilma, ramenant 36 prisonniers, 23 fusils et 9 chameaux. Le détachement avait parcouru près de mille kilomètres dans une région difficile, dépourvue de pâturage, sans perdre un homme ni un animal ; ce résultat était tout à l'honneur de ses chefs et il démontrait la solidité du travail accompli depuis leur arrivée.

La disparition des deux principaux chefs mettait pratiquement fin à la rébellion touarègue. Les derniers combattants, réfugiés au Tibesti, dont la présence constituait toujours un souci pour le commandant de cercle de Bilma, seront éliminés progressivement par Tédas interposés de plus en plus sensibles aux arguments français, ou se rallieront ultérieurement.

---

[1] – CAOM – Fonds AOF.14 Mi304.1D216. Rapport n°69 du 18 juillet 1919 Colonel Méchet : armement lourd : *« 2 FM, 4 tromblons VB, 1 groupe mitrailleuse Hotchkiss. »*

[2] – Différentes orthographes ont été utilisées pour désigner ce lieu :
- Adrimounga : CAOM. Rapport du 18 juillet 1919.
- Dadrimounga : CHETOM.15 H44 D3. Rapport du Lt/Cel Lefèbvre du 10 juillet 1919.
- Adrimouga : AN Niger. cercle de Bilma. Rapport politique du 2e trimestre 1919.
- Ederi Mouguida : AN Niger. cercle de Gouré. bulletin de renseignements N°128 du 17 mai 1919.

[3] – CHETOM 15 H 44 D 3 : *« le drapeau de Tagama portait en blanc sur fond rouge un croissant et une étoile encadrés par des versets du Coran »*

D-3 Manga

Le cercle de N'Guigmi n'a été concerné qu'indirectement par les événements qui touchaient si profondément le Territoire militaire du Niger. La SMH de la 3e compagnie continuait d'assurer pendant ce temps la police des nomades de sa zone et, en l'absence de fait marquant, il semblerait qu'elle ait dû le faire avec efficacité. Elle l'accomplissait conjointement avec les troupes du Tchad ; en octobre 1917, la section méhariste du Kanem, stationnée à Ouachtigui, effectuait une liaison auprès de la SMH 3 à Agadem.

Une autre mission devait l'occuper également, c'était la protection des convois de ravitaillement en direction de Bilma ; par suite de l'absence de la *taghlemt* comme de toute autre caravane en provenance d'Agadez, la *Caravanière* était devenue l'unique voie de ravitaillement de Bilma. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'était créé, en 1917, le poste d'Agadem, qui disposait d'une petite garnison fournie par la 3e compagnie. Il était également devenu le poste-grenier de la section méhariste de Bilma, puis celui du PMH de N'Guigmi.

4323 – Les conséquences des révoltes nomades

Les révoltes n'ont pas été sans conséquences sur le plan militaire ; elles ont entraîné une profonde réorganisation du BTS n°3 et des unités méharistes, qui s'étaient révélées être les seules capables de lutter à armes égales avec la rébellion. Ces révoltes ont eu également des répercussions profondes sur la population, tant sur le plan humain qu'économique.

Sous la pression des événements, le BTS n°3 avait vu le doublement de ses compagnies, qui étaient passées de six à douze en 1917, au plus fort de la crise. Dès l'année suivante, suite à l'amélioration de la situation, leur nombre commençait à décroître, mais sans revenir au chiffre de 1916 : en 1918, c'était la suppression de la 10e compagnie, en 1919, celle de la 12e compagnie.

Au 16 mai 1919, le BTS n°3 ne comprenait plus que dix compagnies dont l'implantation était la suivante [1] :

[1] – CAOM. Fonds AOF 14 Mi 414.5D33. Situation du BT.n°3 au 16 mai 1919 à la suite approbation correspondance n°35 HEM du G.G AOF

Unité	Localisation
E.M.	Zinder
1e Cie	Zinder
2e Cie	Tanout
3e Cie	N'Guigmi
4e Cie	Tahoua
5e Cie	Bilma
6e Cie	Niamey
7e Cie	Gouré
8e Cie	In-Gal
9e Cie	Zinder
10e Cie (Par changement de numérotation avec la 11e Cie)	Agadez

Le bataillon avait une puissance de feu incomparable par rapport à l'année 1916, puisqu'il comportait désormais sept sections mitrailleuses et trois sections d'artillerie.

Toutefois, c'étaient les unités méharistes qui en constituaient le fer de lance ; elles avaient permis de lutter à armes égales avec la rébellion pour arriver enfin à la réduire. Leur organisation avait évolué rapidement sans que les textes qui les réglementaient n'aient été modifiés.

Il existait au début des hostilités cinq sections méharistes ; celle de la 2e compagnie disparaissait corps et biens à l'embuscade de Tin Taboirak en décembre 1916 ; celle de la 4e compagnie, incorporée à la colonne Mourin, dont le commandement avait été assuré par le lieutenant Bourgès à la disparition du lieutenant Morin, restait définitivement en Aïr. Les 1e et 2e compagnies formaient à partir de 1917 une section méhariste chacune, dans le cadre de leurs missions respectives, la protection de la voie de ravitaillement d'Agadez. La 7e compagnie, stationnée à Gouré, recevait en provenance du Tchad une section méhariste ; il est possible que cette dernière soit l'ancienne section de Zouar dont on aurait remplacé le chef, le sous-lieutenant Dufour, par le sous-lieutenant Chaumeil. La 3e compagnie de N'Guigmi, comme la 5e compagnie de Bilma, conservaient leurs sections méharistes respectives alors que la 4e compagnie en avait reconstitué une à Tahoua. Ces formations, au nombre de six, gardaient la structure ancienne de la section méhariste type à l'effectif de 60.

A la dissolution de la colonne Mourin, son chef prescrivait la transformation de la section méhariste du lieutenant Bourgès en peloton méhariste affecté à la 10e compagnie ; l'effectif passait de 60 à 120, les enseignements tirés des combats récents avaient montré l'intérêt d'un tel effectif. Le lieutenant-colonel Mourin ordonnait également la mise sur pied d'un peloton

méhariste analogue aux ordres du sous-lieutenant Nédélec dépendant de la 8e compagnie.

En juillet 1917, le BTS n°3 disposait donc de six sections méharistes et de deux pelotons méharistes. Mais ce n'était pas les seules forces méharistes ; il semble bien que les anciens détachements de police intérieure montés à chameau aient perduré durant cette période ; en 1919, cinq figuraient au budget prévisionnel de l'année suivante [1]. Aussi, à la fin des événements, le BTS n°3 disposait-il d'une force méhariste impressionnante.

Cependant son efficacité était contrariée par les difficultés de remonte, compte tenu des pertes qui frappaient l'ensemble du cheptel camelin. C'est ainsi qu'au 2e semestre 1917, le peloton méhariste de la 10e compagnie devait cesser toute activité opérationnelle importante. En 1918, la SMH de la 5e compagnie, totalement démontée, n'était pas en mesure d'intercepter les rebelles touaregs au cours de leur fuite en direction du Tibesti.

Des prestations des pelotons méharistes, étaient tirés des enseignements qui allaient déterminer la réorganisation à terme des unités méharistes. A la fin de l'année 1917, leurs effectifs avaient été diminués afin de constituer les équipes de fusils-mitrailleurs ; ils passaient de 120 à 89, tout en comportant toujours deux sections organiques.

Leur puissance de feu avait été valorisée, dès 1916, par le renfort systématique d'un groupe mitrailleuse, voire d'une section ; mais cet apport manquait de rapidité et de mobilité compte tenu des modalités de mise en batterie. On remédiait à ce défaut par l'emploi de fusils mitrailleurs ; le premier essai, en décembre 1917, avait été satisfaisant et son emploi était étendu à l'ensemble des unités méharistes. L'armement collectif bénéficiait encore de nouvelles améliorations à partir de 1918 par l'utilisation de tromblons V.B. ; ils comblaient ainsi une lacune en permettant d'effectuer des tirs indirects à courte distance, tirs particulièrement intéressants en pays montagneux.

La réorganisation des sections méharistes devenait effective en 1919 [2] et était approuvé par le commandement l'année suivante. La section méhariste, tout en restant le pion tactique de base, était regroupée par deux

---

[1] – CAOM.50018.Budget Niger année 1920.effectif des groupes montés de police intérieure : Aïr :92 tir. N'Guigmi : 25 tir. Tanout :92 tir. Tahoua : 92 tir. Gouré : 45 tir.

[2] – CAOM. Fonds AOF.14 Mi426 5D58.Rapport n°621 du colonel Méchet commandant le Territoire militaire du Niger en date du 4/10/18.

au sein d'un peloton méhariste ; ceux-ci étaient au nombre de quatre pour le bataillon. Ils étaient à la charge du budget *colonial.*

N° PM	Cie	Poste-grenier	Modalités
PM 1	5e Cie	Agadem	regroupement SMH 3° et 5 °
PM 2	8e Cie	In-Gal	fusion PMH 8 et 11
PM 3	7e Cie	Gouré	regroupement SMH 1 et 7
PM 4	4e Cie	Tahoua	mise à niveau SMH 4

Nota : Il semble qu'une section dite section méhariste de l'Aïr ait perduré d'une façon autonome [1].

Cette réorganisation faisait l'objet d'un projet du lieutenant-colonel Lefèbvre, commandant le BTS n°3, afin de réviser les dispositions administratives qui n'étaient plus adaptées. En effet, se référant à des textes anciens, il s'était produit des distorsions de solde entre unités, même à l'intérieur, ce qui provoquait chez les tirailleurs une certaine grogne, le soldat africain était très sensible à l'égalité de traitement.

Mais ce n'était là qu'un détail en comparaison des services qui ont été rendus par les tirailleurs méharistes, services qu'il conviendrait de mieux apprécier. Vivant dans des conditions difficiles, sans relève, souvent éloignés de leurs familles, ils ont surmonté la rigueur d'un pays pour lequel ils n'avaient aucune aptitude. Au combat, ils ont fait preuve de courage, de ténacité voire d'initiative :

- submergés au combat de Tin Taboirak en décembre 1917, un certain nombre de tirailleurs ont réussi à rejoindre le poste d'Agadez à travers une zone en complète insurrection ;
- au combat d'Edri Moguédé en mai 1919, le 1re classe Toumané a mené une course-poursuite solitaire afin de mettre la main sur l'ex-sultan qui avait profité de la confusion de la mêlée pour s'enfuir.

Les gradés africains faisaient preuve d'une excellente aptitude au commandement en toutes circonstances :

- le caporal Monbonbéri avait été l'élément dynamique du combat d'Arakao, en mars 1918 ;
- le sergent Dembele, malgré l'énorme disproportion des forces, donnait l'assaut à un rezzou qu'il venait de surprendre à Kéhéhé le 2 août 1918.

[1] – Idem CAOM 50 018. Cette section figure au titre des prévisions du budget local de l'année 1920.

Ce ne sont là que quelques exemples parmi d'autres, leurs mérites n'ont pas été suffisamment appréciés à leur juste valeur ; le gouverneur général de l'AOF s'en était d'ailleurs ému en novembre 1917 auprès du ministre de la guerre en soulignant *« la parcimonie avec laquelle avaient été accordées les récompenses à la suite du combat de Messin* [1] *»*.

Cependant il ne faudrait pas mésestimer la qualité de l'encadrement européen après 1916. Les officiers, qui étaient pour beaucoup d'officiers subalternes d'anciens sous-officiers, promus en raison de leur compétence, et les sous-officiers avaient déjà servi sur le théâtre d'opérations européen, où ils avaient acquis une bonne expérience du combat et, pour un grand nombre, s'y étaient distingués : le sergent Mondoloni, l'adjoint du lieutenant Rayat à la SMH de Bilma, avait été cité trois fois et blessé deux fois sur le front français. Il conviendrait enfin de faire un éloge tout particulier pour le lieutenant Bourgès et le sous-lieutenant Nédélec. Ils ont compris la nouvelle situation et ils ont su adapter leur outil de guerre à cette donne. Si le lieutenant Bourgès a été mieux connu par la suite, du moins pour les Nigériens, associons les dans la gloire comme ils l'ont été dans l'Aïr, où ils ont été les véritables vainqueurs de la rébellion.

Ils n'ont pas été les premiers à utiliser les services des nomades, plus particulièrement des Touaregs, mais ils ont eu le mérite de le faire dans un contexte défavorable. Dans cette utilisation, il faut distinguer les goumiers des partisans. Si les deux fonctions sont assumées par des personnes de même origine ethnique, elles se différencient par leur emploi. Le goumier servait pour une durée indéterminée au profit de l'unité méhariste alors que l'auxiliaire agissait pour une mission donnée dans un cadre qui lui était propre.

Les goumiers, recrutés en général parmi les tribus qui avaient fait preuve de loyalisme, remplissaient, sous le commandement du chef de peloton, les missions spécifiquement méharistes que les tirailleurs n'étaient pas en mesure d'accomplir avec efficacité, telles les fonctions de guide, d'éclaireur, d'estafette... La juxtaposition de tirailleurs et de goumiers au sein d'une même unité, contrairement à une opinion mal fondée, donnait des résultats satisfaisants, à condition d'avoir à leur tête des officiers présentant une réelle aptitude au désert. Ainsi était mise à l'épreuve cette organisation originale qui allait devenir la caractéristique des unités méharistes coloniales.

---

[1] – CAOM Fonds AOF.14 Mi304 1D216. Correspondance n°90 du 16 nov. 1917 du gouverneur général AOF au ministre de la guerre.

Les auxiliaires ou partisans étaient recrutés généralement auprès des tribus récemment soumises. C'était une mise à l'épreuve. Ils constituaient, sous le commandement d'un de leurs chefs traditionnels, des forces d'appoint aux unités méharistes ou ils pouvaient former des contre-rezzous autonomes.

La razzia était devenue un procédé de guerre de plus en plus usité qui donnait d'excellents résultats. En harcelant continuellement les campements insoumis, elle privait les rebelles du soutien de la population, nécessaire à la poursuite de leur action ; elle présentait également l'avantage de montrer aux dissidents l'intérêt d'un ralliement qui leur offrait la possibilité de razzier en toute légalité. Enfin, en confiant cette mission aux auxiliaires, une discipline stricte était maintenue parmi les troupes régulières [1].

Afin de lutter avec plus d'efficacité contre la rébellion qui sévissait au Sahara, le gouvernement français avait pris la décision de créer en janvier 1917 un commandement supérieur des territoires sahariens qui englobait les territoires des oasis du sud algérien et du sud tunisien ainsi que les confins sahariens de la région de Tombouctou et du territoire du Niger [2].

Cette fonction était attribuée au général Laperrine sur proposition du général Lyautey, ministre de la Guerre. Il avait la responsabilité de la conduite des opérations, mais il n'en avait pas les moyens. Aussi laissait-il une initiative complète au commandant du territoire du Niger ; fort intelligemment, il se contenta d'exercer ses fonctions en qualité de conseiller et de coordinateur. En mars 1919, il effectuait une tournée d'inspection à Agadez, où il mettait au point différentes dispositions avec le colonel Méchet, commandant du territoire, en particulier l'instauration d'un courrier mensuel entre Agadez et Fort-Motylinski, en attendant l'établissement d'une liaison radio-télégraphique avec le siège du commandement des territoires sahariens. Inspectant les unités méharistes de l'Aïr, il émettait un jugement élogieux les concernant, bien qu'il ne fût pas favorable à leur organisation structurelle [3].

Le général Laperrine n'avait pas été en mesure d'exercer un commandement réel faute de liaison radio-télégraphique. Le problème était identique au niveau du Territoire militaire du Niger. Il fallait attendre la fin de

---

[1] – Jean-Louis Dufour. 1987, op. cit. p.186.

[2] – CAOM Fonds AOF.14 Mi 306.1D218. Décision interministérielle n°287 du 12 janvier 1917.

[3] – CAOM Fonds AOF.14 Mi306.1D220.Ordre n°7 des territoires sahariens. mars 1919.

l'année 1917 pour la réalisation d'un premier réseau mixte entre Agadez et Zinder, stations dotées respectivement de postes de 5 kwa et de 2 kwa ainsi qu'entre N'Guigmi et Bilma, dotés respectivement de postes de 5 kwa et de 2 kwa ; la liaison de Zinder à N'Guigmi était faite par le fil. Cette organisation était loin d'être efficace et son amélioration n'intervenait qu'en mars 1919 par l'installation d'un poste de 10 kwa au chef-lieu du territoire. Son ancien poste de 2 kwa était attribué à Tahoua. Ainsi Zinder devenait la station directrice et communiquait avec les stations secondaires de Tahoua, Agadez, N'Guigmi et Bilma. A l'extérieur, il était relié aux stations de Bamako, Tamanrasset et Fort-Lamy. Le fonctionnement était satisfaisant, bien que les perturbations atmosphériques limitassent le trafic de 6 h à 11 h. Le problème de la maintenance se posait avec acuité, les postes de 2 kwa attendaient toujours la mise en place de leurs pièces de rechange. Enfin, la démobilisation engendrait, en 1919, une crise des personnels au sein des télégraphes coloniaux [1].

La rébellion avait eu de profondes répercussions sur le milieu nomade.

Il faut reconnaître que c'est le poids des armes qui avait contraint les nomades à la soumission. Celle-ci n'était pas sincère et ils gardaient espoir, croyant à un revirement de situation tant que Kaossen et Tagama guerroyaient aux marches du Niger. Ils avaient d'ailleurs soigneusement dissimulé les armes les plus modernes, en attendant. Mais la disparition de leurs chefs charismatiques les obligeaient à constater la réalité des événements et entraînait une profonde résignation.

Ils étaient las... ; las de la guerre qui avait frappé la catégorie des hommes jeunes ; 953 victimes pour faits de guerre avaient été dénombrées dans le cercle d'Agadez, ce chiffre, excluant les autres victimes, celles de la famine ou de la maladie... Las de la famine depuis que les marchés traditionnels leur avaient été fermés... Las d'errer sans espoir sur les pistes, chassés par les combats ou les famines... Las d'avoir perdu la plus grande partie de leur cheptel... Las de subir les épidémies qui, par deux fois, fièvre palustre en 1918, grippe en 1920, touchaient les catégories les plus faibles [2].

Il est difficile d'évaluer l'ensemble des pertes du monde nomade liées aux événements, faute d'éléments mais elles ont dû être sévères si l'on

---

[1] – CAOM Fonds AOF.14 Mi 1691.2G19. Rapport d'ensemble de l'année 1919. Lieutenant– colonel Lefèbvre.22 avril 1920.

[2] – Jean-Louis Triaud – *1920 L'Aïr en ruines. – Nomades et commandants* Karthala 1993.

se réfère au recensement effectué au cercle d'Agadez en 1920 ; la population avait diminué de 5 068 unités, soit le 1/5 par rapport au dernier recensement effectué en 1913.

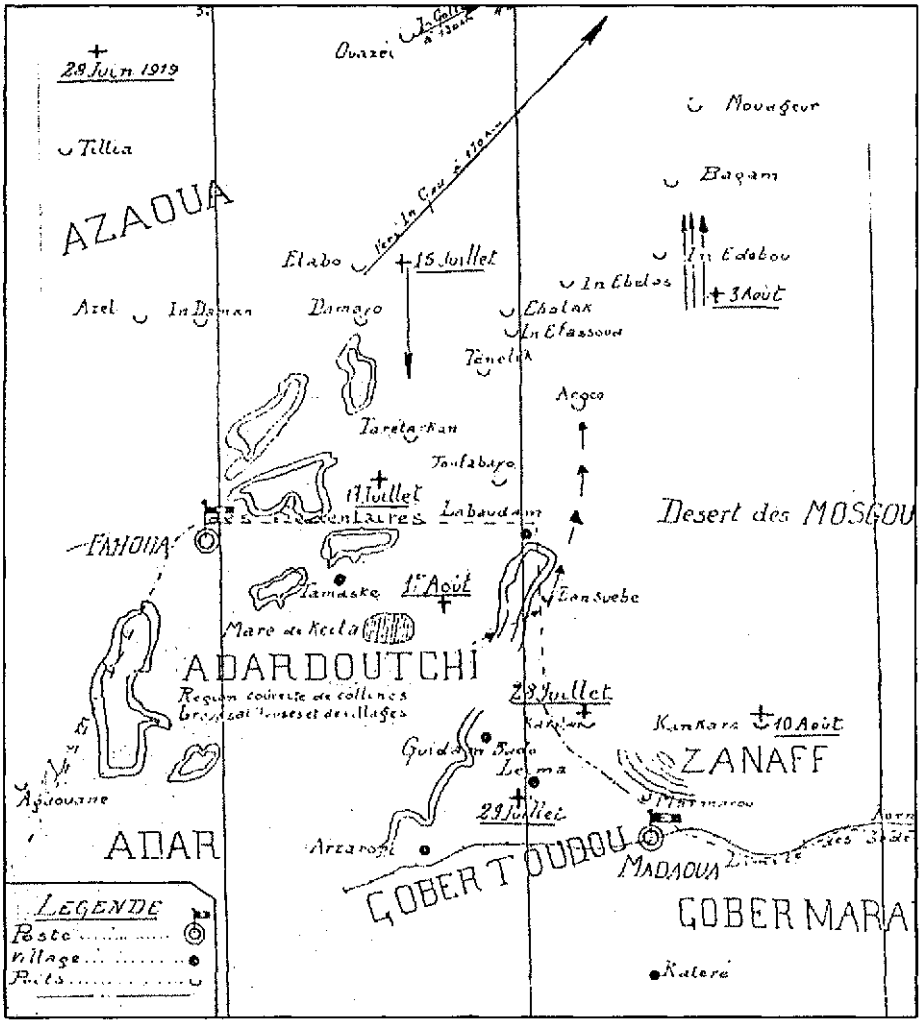
La situation désastreuse qui avait résulté de la stratégie d'affrontement, celle de Tagama et de Kaossen, montrait son inutilité et la nécessité d'adopter une politique de compromis à l'égard de la puissance occupante, politique qui était celle de la plupart des religieux depuis le début de la pénétration française. Le conflit avait provoqué un bouleversement de la société touarègue et accéléré son implosion. Les Imageren étaient les plus grands perdants au profit des Ineslemen qui avaient su à la fois rassembler les tribus disloquées et intercéder auprès des autorités françaises.

Dans le même temps, l'administration française tirait les enseignements de la crise qu'elle attribuait en partie à l'absence d'une politique adaptée à l'égard des nomades. Aussi voyait-elle désormais l'intérêt d'avoir un commandement qui ne soit plus basé sur la force, mais sur une meilleure compréhension de la spécificité du nomade. Dans l'avenir, cette politique allait être mise en œuvre par les cadres de contact, plus particulièrement par ceux des unités méharistes qui allaient s'imposer par une meilleure compréhension du milieu nomade.

V Les Pelotons méharistes (1919-1926)

A la rébellion succédait une période plus calme : certes ce n'était pas encore la paix totale, et une certaine insécurité demeurait : mais elle était suffisante pour permettre la transformation politique du Territoire du Niger qui, de militaire, devenait une colonie analogue aux autres territoires d'AOF.

Cette transformation touchait également l'organisation militaire, plus particulièrement les unités méharistes. En intégrant les goums comme élément indispensable, tout en gardant la structure ancienne à base de tirailleurs, elles allaient prendre une forme originale sous l'appellation de groupes nomades qui allaient perdurer envers et contre tout jusqu'à l'indépendance.


29 Juin 1919
Ouazei
Tillia
AZAOUA
Mougeur
Bagam
In Edabou
3 Août
Elabo
15 Juillet
Azel
In Daman
Damago
In Ebelas
Ebalak
In Elassoua
Tenelia
Aogo
Tanela-Kan
Toulabaro
11 Juillet
Labaudam
Desert des MOSGOU
FAHOUA
Tamaske
1er Août
Mare de Keita
Tansebe
ADARDOUTCHI
Region couverte de collines
29 Juillet
Kankara
10 Août
ZANAFF
Guidan Roro
Lema
Agrouane
29 Juillet
ADAR
Arzarori
GOBER TOUDOU
MADAOUA
GOBER MARA
Katere
LEGENDE
Poste
Village
Puits

51– La situation du Territoire militaire du Niger

511– Persistance de l'insécurité

Elle était due à la reprise des rezzous qui touchaient plus particulièrement les cercles de Madaoua, de Bilma et d'Agadez.

5111 – Le cercle de Madaoua

A l'ouest, les rezzous étaient menés essentiellement par les Regueibats, dont l'activité n'avait guère cessé, même pendant la rébellion. Le plus important eu lieu au cours du premier semestre 1919 et il a pu être considéré comme un modèle du genre, compte tenu de son importance et de sa durée [1].

Il s'agissait d'une bande de près de 300 hommes qui avait attaqué sans succès en mai 1919 l'azalaï de Taoudéni. Poursuivant sa route, il se heurtait au poste de Kidal puis se dirigeait vers l'Azaouak, attiré par sa richesse en chameaux.

Prévenu de ce mouvement, le capitaine Berthomé, le commandant de cercle, plaçait en couverture au nord-ouest de Tahoua son peloton méhariste et au nord-est de l'agglomération le peloton méhariste d'Agadez qu'il venait de recevoir en renfort.

Le rezzou réussissait à s'infiltrer entre les deux unités méharistes dont le comportement n'était pas irréprochable et qui pour des raisons différentes ne semblaient pas être concernées par les événements qui se passaient dans leurs zones d'action. S'éparpillant par groupes, il procédait à un pillage

---

[1] – Lt/Cel Cotten – *Les pirates barbaresques* R. des T.C. 1924. n°171.

systématique de la région, s'attaquant aussi bien aux sédentaires qu'aux nomades.

Déconcerté par cette tactique, le commandant de cercle essayait de diligenter des détachements de circonstance dès qu'il recevait des renseignements signalant leur présence. C'est ainsi que, le 29 juillet 1919, un détachement d'une cinquantaine d'hommes, tirailleurs et auxiliaires, tous montés à cheval, sous les ordres du sergent-major Kergroach, accrochait à Leima. Le combat était dur, les razzieurs malgré leur supériorité numérique se repliaient, laissant sur le terrain 10 tués et de nombreux blessés.

Le rezzou ne recherchait pas le combat, son but était tout autre, il était venu pour rafler le maximum de butin. La dispersion de ses moyens présentait un double avantage, celui de multiplier le nombre de prises et de déconcerter les forces de l'ordre qui se dépensaient en vaines poursuites.

Les effectifs de la 4e compagnie se révélaient nettement insuffisants pour une telle mission : la persistance de l'insécurité amenait le commandant du Territoire à réagir en envoyant des renforts en provenance de Zinder, 90 tirailleurs montés ainsi que 20 auxiliaires également montés, sous les ordres du capitaine Paquette. Mais c'était un détachement mobile de la 4e compagnie aux ordres du sergent Bellier, un ancien d'Agadez, qui tombait à Karofane, le 20 août 1919, sur un élément du rezzou, lui infligeant des pertes sérieuses.

C'était la dernière manifestation de ce rezzou dont la plus grande partie était déjà remontée vers le nord avec un butin considérable, un millier de chameaux, des bœufs et des moutons en quantité importante, emmenant également en captivité une centaine de femmes et d'enfants.

Ces faits avaient une répercussion fâcheuse sur les populations, en particulier sur les Kel-Gress qui avaient été le principal soutien dans la lutte contre la rébellion. Il paraissait invraisemblable que le rezzou ait pu passer dans la zone des détachements méharistes sans se faire déceler. Cette lacune était liée à l'état de santé du chef du peloton méhariste de Tahoua et à une mauvaise interprétation des traces par le peloton méhariste d'Agadez. D'autres raisons en étaient aussi la cause, l'existence à l'est d'une vaste région inhabitée qui en saison des pluies, permettait la subsistance des nomades, l'habile tactique du rezzou et la faiblesse des effectifs du cercle.

En 1921, c'était de nouveau une centaine de dissidents en provenance de l'oued Draa, sous les ordres des fils du vieil Abidine, irréductible adversaire des Français, qui opérait au nord-est de Tahoua, où ils capturaient de nombreux chameaux. Ils n'étaient interceptés qu'à leur retour par les méharistes de Tombouctou.

5112 – Le cercle Kaouar-Tibesti

La situation y était difficile depuis le déclenchement de la révolte touarègue, d'autant que l'anarchie régnait en maître au Tibesti depuis l'évacuation en 1916 et que l'autorité de la France n'y était plus que nominale. Elle était encore aggravée par le repli des derniers rebelles touaregs qui y avaient trouvé refuge.

Kodogo, l'un des principaux lieutenants de Kaossen, dont la bande était forte d'une trentaine de Touaregs et de Toubous armés, constituait une menace permanente. En octobre 1919, il avait mené un rezzou jusqu'au Damergou [1]. Implanté au pays d'Abo, il avait pris le parti de Maïné Salah (dit Guetty), chef des Goundas, qui depuis longtemps s'opposait à Maï Chaffami pour le contrôle de la région et qui comptait ainsi bénéficier de son aide. Maï Chaffami, le chef des Tomagras, cherchait alors à contrebalancer cette influence en sollicitant l'appui de la France ; il espérait que la réoccupation du Tibesti allait lui permettre d'affirmer son autorité.

Ce n'était pas là, et pas du tout, l'intention du commandement, trop heureux de s'être débarrassé en 1916 d'une charge considérable, réaction de boutiquier qui ne résistera pas longtemps à la réal-politique.

Ainsi le commandant de cercle n'avait-il pas d'autre possibilité que d'agir par auxiliaires interposés pour éliminer ce danger ; cette action échouait en mars 1920. Aussi, en désespoir de cause, mettait-il à prix la tête de Kodogo, moyen qui s'est révélé, à l'usage, efficace. Les partisans de Maï Chaffami le tuaient au cours d'un accrochage dans l'enneri Saad en mai 1920. Les rescapés du combat, sous la conduite de Fona, l'ancien chef des Kel-Tafidet, gagnaient alors Koufra. Un dernier groupe d'une vingtaine de Touaregs dont El Ghali, tombé dans le plus complet dénuement, rejoignait Faya, où il présentait sa soumission. Ainsi s'achevait la rébellion touarègue [2].

Mais la disparition des Touaregs n'entraînait pas le retour de la paix. Les Tedas, plus particulièrement les Goundas, continuaient d'entreprendre des rezzous vers le Kaouar et également vers l'Aïr. Le commandant de cercle multipliait les contre-rezzous, espérant les réduire par la famine. Il employait pour ce faire des partisans touaregs ou toubous qui pouvaient ainsi, *« en toute légalité, s'enrichir et assouvir leurs rancunes »*. Cette méthode ne donnant pas les résultats escomptés, il était procédé dès août 1920 à

---

[1] – Cf. chapitre IV paragraphe C7 : la reconquête de l'Aïr.

[2] – *La situation au Niger en 1920* BCAF n°I, janvier 1921.

l'incendie des palmeraies de Djado. Cette pratique de la terre brûlée continuait en 1921 et la population était contrainte de se replier sur le Kaouar. Malgré tout, les rezzous devenaient de plus en plus nombreux, allaient de plus en plus loin. Rien ne ralentissait la hardiesse des razzieurs : ruinés et affamés, les Tedas étaient ainsi acculés à des solutions désespérées. Les unités méharistes menaient une lutte permanente, mais ô combien fatigante, et pourtant elles recevaient une aide non négligeable des partisans. Moussa Ariami, le chef de canton du Kaouar qui excellait dans cette forme de combat, obtenait de très bons résultats.

Maï Chaffami accompagné d'autres chefs tedas venait à Bilma en octobre 1920 ; si, ouvertement ils faisaient acte d'allégeance, ils cherchaient surtout à obtenir un certain répit. Quelques mois plus tard, le capitaine Rottier, commandant le cercle de Bilma, entreprenait une tournée au Tibesti ; elle avait pour but d'affirmer la souveraineté française après une longue éclipse qui durait depuis l'évacuation de 1916, d'harmoniser les politiques entre les territoires du Niger et du Tchad et, en collaboration avec Maï Chaffami, d'imposer la soumission aux Tédas réfractaires. Il rencontrait à son arrivée à Marmar le capitaine de Girval, adjoint à la circonscription du Borkou. Pendant tout le mois d'avril 1921, il rayonnait en compagnie de Maï Chaffami sur la bordure occidentale du Tibesti. Son passage entraînait de nouvelles soumissions ; souvent obtenues par la force, elles étaient donc aussi factices que les précédentes. Seul Maï Chaffami semblait décidé à la paix, car il en serait le premier bénéficiaire, mais il n'avait pas les moyens de l'établir sans le soutien de la France.

En raison de la persistance des rezzous, le capitaine Rottier entreprenait une opération de pacification au Tibesti de février à avril 1922. Son détachement se composait d'un groupe d'auxiliaires sous le commandement de Moussa Ariami et de la section méhariste du P.M. 2 du lieutenant Pontiès qui se trouvait alors en couverture du Kaouar à Itchouma. Une première action menée par les auxiliaires avait lieu dans l'enneri Euoui (Ouhi) et un rezzou en cours de formation pour le Kanem y était dispersé. Le capitaine Rottier décidait d'exercer des représailles sur les campements d'où était originaire le rezzou ; le détachement à pied, qu'il avait constitué pour la circonstance, tombait dans le vide. Toutefois, il mettait une *« partie de la palmeraie de Tondoufou hors d'état de produire »*. Lors de son retour sur Wour, où se trouvait la section méhariste en recueil, son détachement affrontait une température particulièrement froide qui touchait fortement la plupart des tirailleurs.

Apprenant le retour de l'Aïr d'un rezzou de 22 fusils, le capitaine Rottier lançait un détachement de poursuite qui recoupait les traces des fugitifs, le 22 mars 1922, dans la région d'Ehi Doumar. Il le suivait et le rattra-

pait dans l'enneri Turkou. Les razzieurs s'éparpillaient aussitôt abandonnant toutefois la totalité de leurs prises. Le capitaine Rottier gagnait alors le village de Bardaï par petites étapes, obtenant au cours de son mouvement la soumission de plusieurs campements. Il rejoignait le lieutenant Pontiès à Tao puis, le 16 avril 1922, il prenait le chemin du retour pour arriver à Bilma le 2 mai 1922 avec des prises considérables (195 camelins, 32 ânes 1000 chèvres), dont une partie sera remise à leurs propriétaires légitimes [1].

Les Tedas ne mettaient pas fin aux rezzous qui reprenaient de plus belle sur le Kaouar. Le 20 mai 1922, un groupe de partisans était surpris à Séguédine et seul l'un d'entre eux en réchappait. Le 3 juillet 1922, 7 villageois étaient capturés à Achénouma. Profitant de l'absence du capitaine Rottier qui, avec la section méhariste du lieutenant Goavec, poursuivait un rezzou en direction de Madama, une forte bande de près de 70 fusils, dirigée par Ankré Ouageni, mettait à sac la localité d'Aneye, tuant 5 hommes, en capturant 4 autres ainsi que 33 femmes, 4 chameaux et 39 ânes. Les populations d'Aneye et d'Emi Tchouma se réfugiaient sous la protection du détachement de tirailleurs à Arrigui. Jamais l'insécurité n'avait été aussi grande au Kaouar. Les populations avaient réactivé les vieux *gassar* [2], où elles pouvaient se réfugier en cas d'alerte : ainsi ceux d'Arrigui, d'Emi Tchouma et d'Emi Madama avaient été restaurés. Les rezzous devenaient une hantise qui contribuait au suicide du lieutenant Goavec, chef d'une section méhariste du P.M. 2, en couverture à Séguédine. Pour aggraver la situation, le nouveau commandant de cercle, le capitaine Prévost, faisait incarcérer l'un des meilleurs défenseurs, le chef de canton Moussa Ariami, victime d'une odieuse cabale.

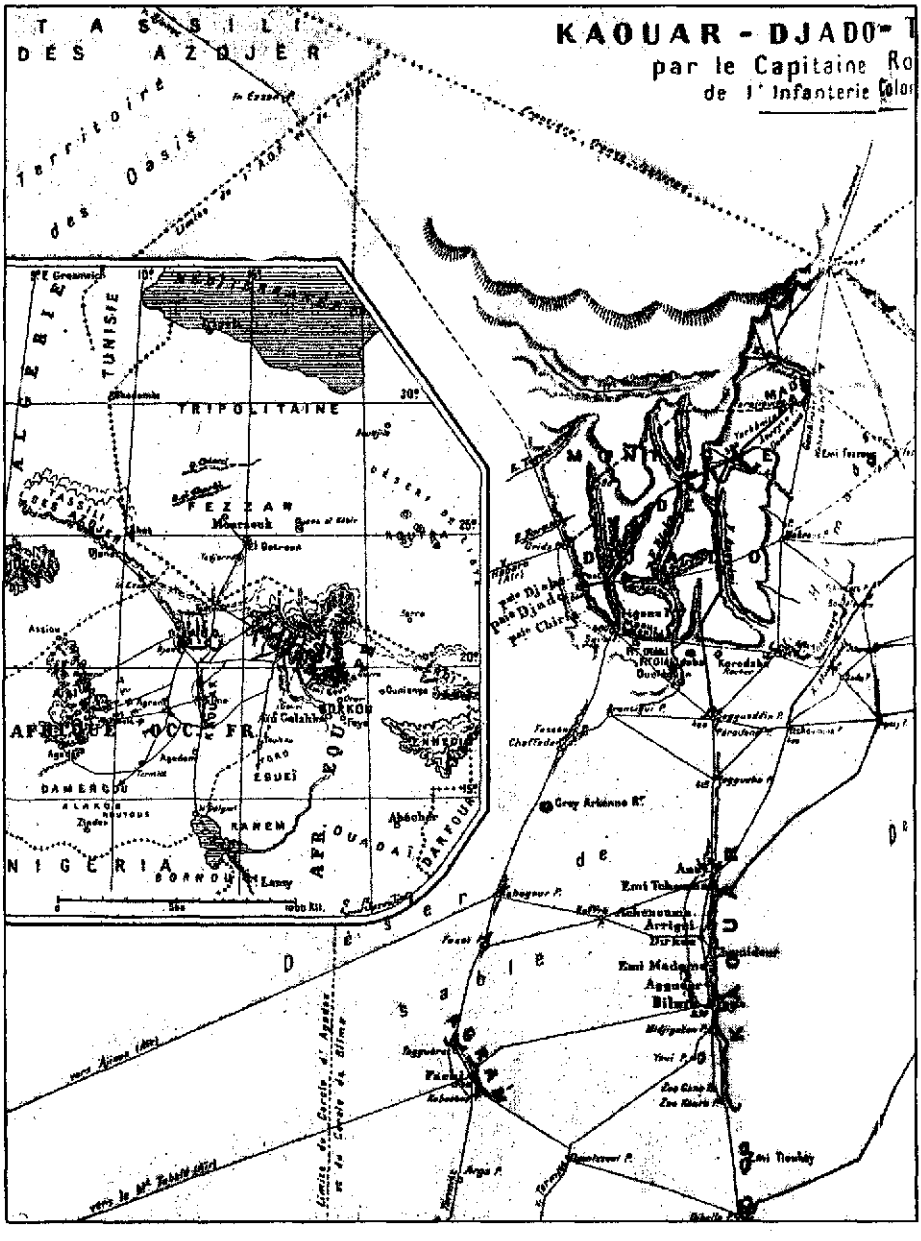
Le salut allait venir de la reconquête de la Libye par l'Italie, qui amenait la diminution des rezzous : d'une part les Fezzanais ménageaient leurs forces à l'approche de l'armée italienne afin de mieux se préparer à la combattre, d'autre part Maïné Salah le chef des Goundas, pour la même raison, cherchait quant à lui, à se rapprocher de la France ; il venait présenter sa soumission à Bilma en décembre 1923. Même si cette dernière était de pure forme, elle était néanmoins suivie de la venue d'une grande partie des Goundas du Fezzan, près de 700, avec 1000 chameaux qui s'installaient dans le Djado et le Tchigaï [3].

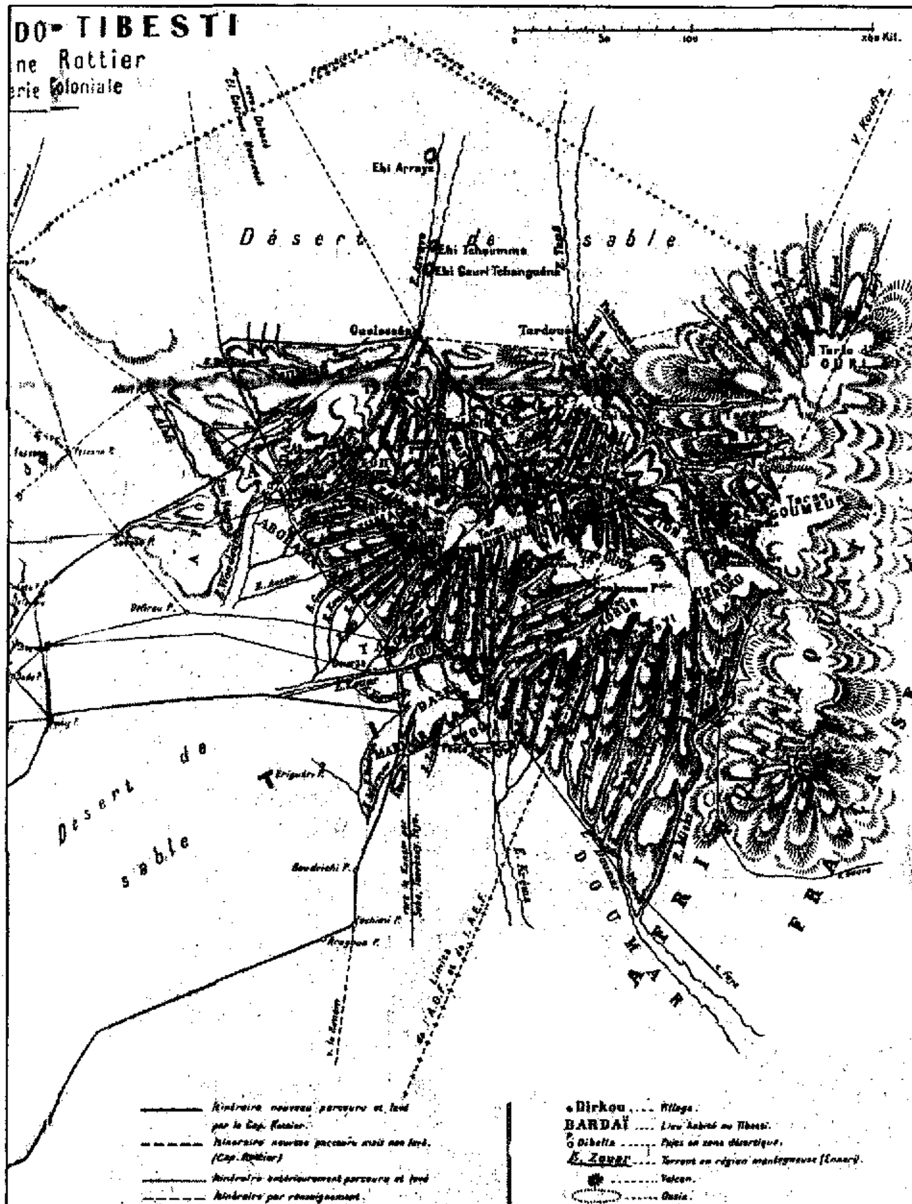
---

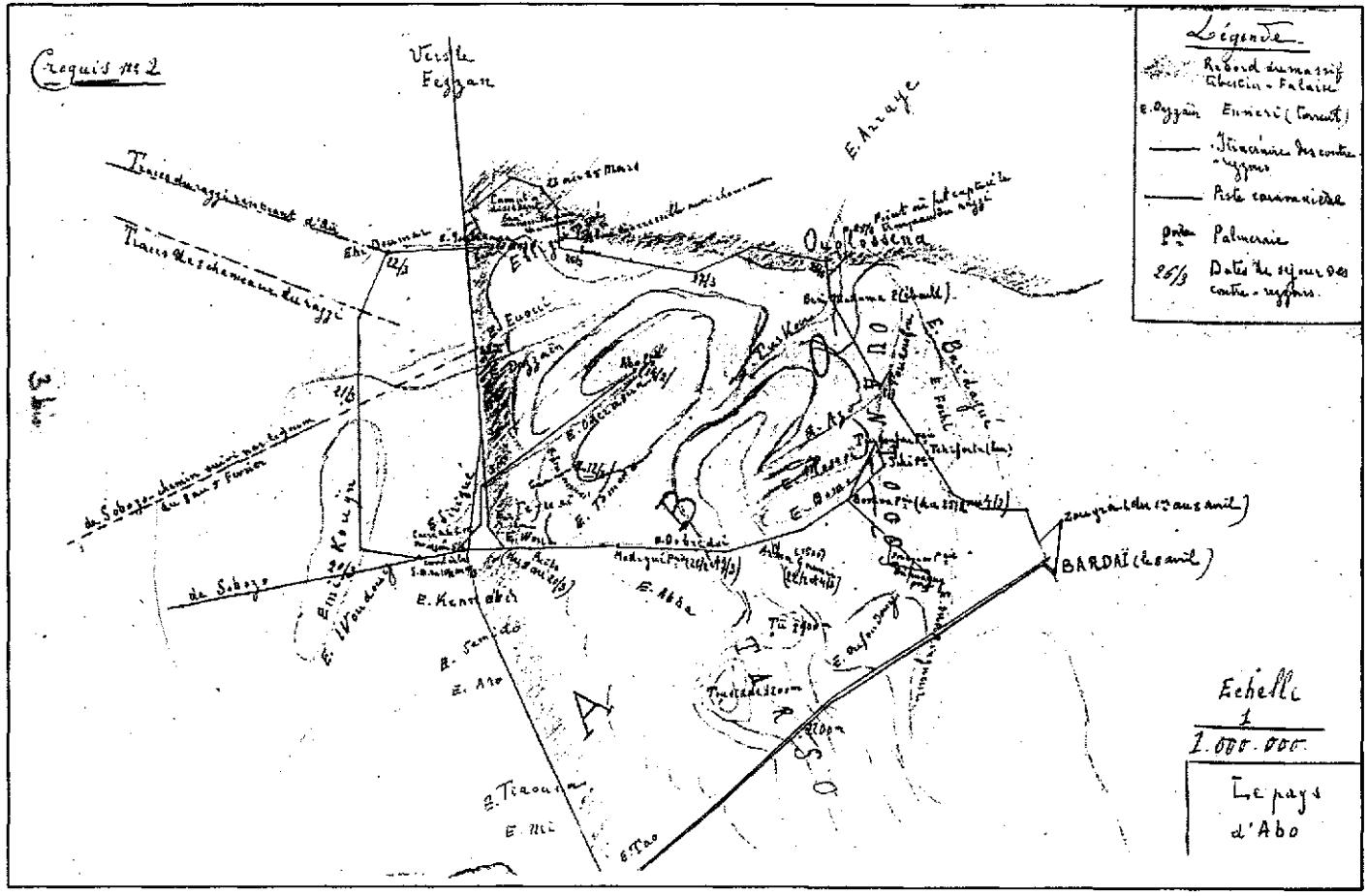
[1] – SHAT. Niger VI. *Historique des opérations auxquelles ont pris part les troupes, de Bilma* (avec croquis).

[2] – Mot kanouri pour désigner un site défensif : dans le cas précis ils étaient souvent haut perchés en bordure de la falaise.

[3] – Carnet monographique du cercle de Bilma (Lt Périé 1941).


KAOUAR - DJADO
par le Capitaine Ro
de l' Infanterie Colo
TASSILI
DES AZDJER
Territoire des Oasis
TUNISIE
TRIPOLITAINE
FEZZAN
Mourzouk
DESERT DE LIBYE
AFRIQUE OCCE FR.
AFR. EQUAT. FR.
BORNOU
NIGERIA
DAMERGOU
KANEM
BAHR EL GHAZAL
DARFOUR
Abéché
Zinder
Agadès
Tchad
Bilma
Fachi
Arrigui
Emi Madgou
Emi Tchoukou
Emi Tenkéy
Grey Arkenne
Limites de Parcours des Azdjers et des Chaamba de Bilma
vers Ouargla
vers le Mt Tebesti


DO TIBESTI
ne Rottier
rie Coloniale
0 50 100 200 Kil.
Ebi Arraye
Désert de sable
Ebi Tchoumma
Tarde
Tarso
Désert de sable
Dirkou .... Village.
BARDAÏ .... Lieu habité au Tibesti.
E. Zouar .... Torrent en région montagneuse (Enneri).
Volcan.
Oasis.
Palmeraie.


Croquis n° 2
Légende
Rebord du massif Ghadien - Falaise
E. Oggain Ennerí (Tarout)
Itinéraire des contre-reggers
Piste caravanière
Palmeraie
Dates de séjours des contre-reggers
Echelle
1
1.000.000
Le pays d'Abo
Vers le Fezzan
E. Arraye
Oued Tessena
E. Oggain
E. Kenteabich
E. Abba
E. Tirouma
BARDAÏ (Le camp)

Tous les efforts étaient alors entrepris afin de contenir l'anarchie à l'intérieur du Tibesti. Une section méhariste était détachée en permanence aux confins entre le Djado et le Tibesti. Des petits postes provisoires étaient installés en 1924 à Djado et Aneye. La réoccupation du poste de Djado par un détachement de la 5e compagnie aux ordres de l'adjudant Dexembles permettait le retour de ses habitants. En 1926, ce poste était évacué définitivement et la protection du massif était confiée à la section méhariste détachée aux confins.

La mission principale de cette section était de protéger le Kaouar. Cet impératif lui interdisait tout déplacement de grande envergure qui aurait eu l'inconvénient de l'éloigner de la région dont elle avait la charge et d'user par là sa capacité d'intervention. Le renseignement était à la charge des auxiliaires qui surveillaient un certain nombre de points de passages obligés. Elle participait en outre à la couverture éloignée de la *taghlemt* dans le cadre d'un vaste dispositif d'ensemble.

En décembre 1926, une mission, la première autorisée depuis 1922, avait lieu au Tibesti : elle avait pour but, suite au désintérêt manifesté depuis cette date, de réaffirmer la souveraineté de la France face à une éventuelle politique expansionniste de l'Italie, et de traiter également les problèmes en cours soit avec le territoire du Tchad, soit avec Maï Chaffami. C'était pour cette raison, compte tenu de sa parfaite connaissance du dossier, qu'était désigné le chef de bataillon Rottier, bien qu'il fût à l'époque commandant de cercle d'Agadez. L'escorte était fournie par une section du peloton méhariste de N'Guigmi sous le commandement du capitaine Bouteil. L'absence de précipitations depuis de nombreuses années avait entraîné une sécheresse affligeante qui accentuait les difficultés d'existence de la population du massif. Maï Chaffami montrait une certaine fatigue due à son âge, mais il était suppléé efficacement par son fils aîné Kokoï : il réaffirmait ouvertement son attachement à la France tout en montrant un certain dépit d'avoir été abandonné pendant un laps de temps par les autorités locales. Le versement de l'impôt n'avait pas été total, la faute en incombait en partie à l'absence de reconnaissances depuis 1922. Le chef de bataillon Rottier ne rencontrait pas au Zumri le chef de la circonscription du Borkou comme il l'avait prévu et la rencontre qu'il faisait à Yebbi avec son représentant, le sous-lieutenant Bousquet, chef d'une section méhariste, ne lui permettait pas de traiter tous les problèmes en cours. Aussi, devançant son escorte, il décidait de rejoindre au plus tôt Faya, où il était accueilli le 8 février 1927 par le chef de bataillon Charpentier, commandant la circonscription du Borkou : là il réglait les questions litigieuses et préparait un plan d'action commune : pour la première fois, étaient abordées les raisons qui militaient en faveur du rattache-

ment du Tibesti à l'AEF. Il partait ensuite sur Zigueï pour atteindre N'Guigmi le 7 mars 1927.

5113 – Le cercle de l'Aïr

Les populations du cercle étaient encore marquées profondément par les séquelles de la rébellion. Aussi le commandant de cercle chercha à réorganiser son cercle, la ruine de l'ordre politique conduisant à une impuissance totale. La plupart des chefs influents, qui avaient généralement pactisé avec les rebelles, étaient en fuite ou révoqués. Il était difficile de leur trouver des remplaçants de qualité, pourtant la chefferie était indispensable pour le rétablissement d'une administration efficace. Ibrahim, qui avait été désigné en tant que sultan pour remplacer Tagama, était relevé de ses fonctions, en novembre 1919, pour incapacité et remplacé par son fils Oumarou. Les nouveaux chefs désignés par l'administration n'avaient qu'un pouvoir apparent, l'autorité réelle était dévolue à d'autres. Ainsi chez les Kel-Tédélé, tel était le cas de Bada : l'ancien chef Rhabidine détenait toujours la réalité du pouvoir : malgré son comportement au cours de la rébellion, l'administration l'intronisera de nouveau dans cette fonction pour s'assurer de la fidélité de la tribu. Le capitaine Chapelle, lorsqu'il sera plus tard commandant de cercle d'Agadez, ne pourra s'empêcher d'y songer à chaque fois qu'il le rencontrera [1].

En même temps, le commandant de cercle entreprenait un certain nombre d'actions en faveur des Touaregs afin de retrouver leur confiance. D'abord, en accord avec le commandement, il cherchait à indemniser les propriétaires de camelins victimes des événements alors qu'ils étaient au service des forces françaises : il regrettait toutefois la lenteur de la procédure, lenteur due pour l'essentiel à l'esprit tâtillon et paperassier de l'intendance de Zinder. Lorsque les circonstances avaient permis la récupération des prises faites par les rezzous, il les faisait restituer à leurs propriétaires légitimes [2]. Enfin, il mettait sous surveillance les Kel-Hoggar qui, depuis 1917, se considéraient un peu trop en pays conquis [3]

La sécurité était loin d'être redevenue totale. Les exactions commises étaient surtout le fait des Tedas du Tibesti qui, poussés par la faim, considéraient l'Aïr comme une terre privilégiée. Les rezzous qu'ils menaient ne ressemblaient en rien à ceux des Regueibats dans l'Azaouak. Agissant par

---

[1] – Jean Chapelle – *Souvenirs du Sahel* 1987. Op. Cit. p. 106.

[2] – AN Niger. cercle d'Agadez. 2. 2. 16. *Rapports politiques de l'année 1926.*

[3] – SHAT. Niger VI. *Conférence de Tunis mars 1926.*

petits groupes d'une dizaine d'hommes, ils traversaient le Ténéré pour venir s'installer en un point d'où ils pouvaient observer les habitudes de leurs proies futures. Lorsque l'occasion était favorable, ils s'abattaient brusquement sur leur objectif, qu'ils enlevaient rapidement, et repartaient sans délai vers l'est. C'était leur multiplicité comme leur audace qui frappaient les populations de l'Aïr. Celui de 1923, qui s'était aventuré jusqu'à Taket n'Koutat, 300 kilomètres à l'ouest de l'Aïr, a suffisamment marqué les Kel-Hoggar, d'In Abangarit pour que cette année là soit appelée *"l'année des Toubous"* [1].

Aussi, conséquence de cette recrudescence, l'activité du peloton méhariste d'Agadez était recentrée sur l'Aïr. Un poste devait même être créé à Iférouane en 1920, mais il ne sera réalisé définitivement qu'en novembre 1926 [2].

Pour éviter toute surprise, il était fait de plus en plus appel à des auxiliaires fournis par les tribus, qui étaient armés pour la circonstance. Observant les points de passage obligés, ils transmettaient leurs renseignements à l'unité méhariste ou bien ils intervenaient directement. Ils étaient d'ailleurs autorisés en toute légalité à mener des contre-rezzous au Tibesti à partir de 1920.

Un effort était fait pour le retour aux activités traditionnelles, que ce soit la *taghlemt* ou la cure salée à partir de 1919. La reprise de la *taghlemt* était modeste cette année-là mais, à l'automne 1922, le nombre de chameaux qui y participaient s'élevait à 7000. Le commandant de cercle prenait toutes les dispositions nécessaires pour en assurer la protection, souvent d'ailleurs au détriment de toutes les autres missions.

512 – Réorganisation des structures. (1919-1926)

5121 – Structures politiques

Par arrêté du 10 novembre 1920 du gouvernement général d'AOF, il était mis fin à l'état de siège dans le Territoire militaire du Niger.

---

[1] – *Aouetai ouan ikaraden'*, Jean Chapelle. 1957. op. cit. P. 106.

[2] – JO. AOF. Dakar. 5 septembre 1921. *Création du poste d'Iférouane.*
AN. Niger. cercle d'Agadez 2. 2. 15. *Rapport politique 4e trimestre 1926 – Installation poste Iférouane.*

C'était à partir de cette date où, en principe, le territoire avait retrouvé une certaine paix, que le gouverneur général d'AOF décidait sa réorganisation politique.

A compter du 1er janvier 1921, le Territoire militaire du Niger devenait le Territoire du Niger [1]. Il était doté de la personnalité civile et au même titre que les autres colonies, obtenait l'autonomie administrative et financière. Son commandement était dévolu à un commissaire du gouvernement général, assisté d'un conseil d'administration : il pouvait être exercé par un administrateur en chef des Colonies ou un officier supérieur.

Un an et demi plus tard, le Territoire du Niger était transformé en colonie qui prenait le nom de Niger [2]. Elle était administrée par un lieutenant-gouverneur dont les pouvoirs étaient les mêmes que ceux attribués antérieurement au commissaire du gouvernement général. Le colonel Rueff était le dernier militaire à exercer ces fonctions et il transmettait ses pouvoirs au gouverneur de 3e classe des Colonies Jules Brévié qui devenait à compter du 26 décembre 1922 le premier lieutenant-gouverneur de la colonie du Niger. Il sera à l'origine du transfert de la capitale de Zinder à Niamey en 1927 [3].

A l'échelon de l'administration locale, une partie des postes de commandant de cercle était désormais tenue par des administrateurs civils : seuls les postes de la zone désertique étaient encore confiés à des officiers. Ce n'était pas une chose aisée ; contrairement à leurs homologues civils, rien ne les préparait à assumer une telle charge, d'autant qu'ils avaient toujours les responsabilités de commandant d'unité. Aussi l'efficacité de leur commandement était liée à la personnalité de leur titulaire ou à la difficulté du poste détenu. Ainsi les autorités avaient apprécié les services rendus par les officiers qui s'étaient succédé à Agadez depuis 1917, ce qui n'était pas le cas à Tahoua à l'exception du capitaine Marty.

Les rapports avec le commandement n'étaient plus les mêmes : les différences d'appréciation pouvaient être la source de conflits. En décembre 1924, le capitaine Lelong était relevé de ses fonctions de commandant de cercle de Bilma ; malgré les ordres, il s'était rendu au Tibesti et avait fait

---

[1] – JO. AOF. Arrêté du 16 janvier 1921 promulguant en AOF le décret du 4 décembre 1920 portant réorganisation du Territoire militaire du Niger.

[2] – JO. AOF. Arrêté du 17 janvier 1923 promulguant en AOF le décret du 13 octobre 1922 portant transformation du territoire civil du Niger en colonie autonome.

[3] – JO. AOF. n°1167 du 29 janvier 1927 – Transfert du chef-lieu à Niamey.

sous une forme inacceptable un rapport critiquant la politique de non-intervention à l'égard de cette région [1].

L'un des premiers soucis du lieutenant-gouverneur était de réglementer l'organisation des forces de police, dont le budget local assurait le financement [2]. L'arrêté n°83 portant réorganisation des détachements montés à chameau de police intérieure en limitait désormais le nombre à trois. Le gouverneur s'efforçait de les remplacer par une force indépendante de l'autorité militaire, le personnel n'étant plus fourni par les tirailleurs, mais par des gardes auxiliaires méharistes recrutés spécialement par les commandants de cercle : en effet ces unités étaient devenues davantage des unités méharistes supplémentaires que des forces de police spécialisées. Cette mesure touchait en 1922 les cercles de Bilma et d'Agadez [3]. En 1925, elle était étendue aux cercles de N'Guigmi et de Tahoua alors que le nombre des détachements montés était réduit à une seule unité [4].

5122 – Structures militaires

Une fois le danger passé, le général commandant supérieur des troupes en AOF procédait à la réduction des effectifs du B.T.S. n°3 : son intention était de les ramener à ceux de 1916, malgré l'avis opposé du colonel commandant militaire. Ainsi le bataillon passait en six ans de dix compagnies à six : en 1920 était supprimée la 10e compagnie à Agadez ; en 1921, la 6e compagnie à Niamey. En 1922, les deux compagnies stationnées à In-Gal et Agadez étaient remplacées par une seule qui devenait la 6e compagnie ; en 1925 c'était la suppression de la 7e compagnie à Gouré ; en 1926 la 2e compagnie était transférée avec armes et bagages de Tanout à Niamey.

Cette réorganisation entraînait une modification presque permanente de l'implantation des unités. Des postes étaient supprimés : en 1923 Filingué, en 1925 Gouré et Madaoua, en 1926 Tanout et Agadem. Une parenthèse concernant ce dernier qui servira ultérieurement d'abri temporaire aux unités

---

[1] – CAOM. 14 Mi 1708. 2G25 – Rapport annuel Niger 1925.

[2] – Arrêté n°83 du 21 octobre 1922. Réorganisation des détachements montés à chameau de police intérieure. – Arrêté n°84 du 21 octobre 1922. Réorganisation des détachements de goumiers réguliers adjoints aux pelotons méharistes du BTS n°3 – Arrêté n°86 du 21 octobre 1922. Organisation des réserves des forces auxiliaires.

[3] – Arrêté n°85 du 21 octobre 1922. Création des gardes auxiliaires méharistes remplaçant les gardes-cercle réguliers dans les cercles d'Agadez et de Bilma.

[4] – Arrêté n°122 du 20 août 1925 réorganisant les détachements de gardes méharistes auxiliaires des cercles d'Agadez, de Bilma, de N'Guigmi et de Tahoua.

méharistes de passage : malgré l'importance de ses constructions, rien ne subsiste des archives du poste, les morts de son cimetière demeurent à jamais inconnus ; ayons une pensée à leur intention.

En 1926, l 'implantation du B.T.S. n°3 était la suivante :

unité	implantation	poste
E. M.	Zinder	
1ère Cie	Zinder	
2e Cie	Niamey	
3e Cie	N'Guigmi	Maïné-Soroa
4e Cie	Tahoua	
5e Cie	Bilma	
6e Cie	Agadez	Iférouane, In Gal
sect. 80 m/m	Zinder	
sect. 80 m/m	Agadez	

Les quatre dernières compagnies qui étaient implantées aux confins étaient du même type B ; elles comprenaient :

- 1 groupe de commandement,
- 3 sections à pied,
- 1 peloton méhariste à 2 sections [1].

Leurs capitaines conservaient des fonctions doubles ; outre celle de commandant d'unité, ils étaient également commandants de cercle. Nous avons vu que cette fonction n'était pas sans poser de problèmes, mais la difficulté majeure était due aux modifications déconcertantes des affectations, qui ne permettaient pas de disposer d'une durée suffisante pour mener à bien ce rôle.

Au niveau du territoire, la transformation du Niger en colonie avait pour conséquence la séparation des responsabilités. Le colonel Milot, le successeur du colonel Rueff, le dernier commandant du Territoire militaire, était devenu le commandant militaire du Niger : les fonctions de chef de corps du B.T.S. n°3 demeuraient encore distinctes et étaient exercées par un autre

[1] – A l'exception de la 5e compagnie dont le PM avait été transféré à la 3e compagnie ; en effet la région de Bilma ne permettait plus l'entretien d'un peloton méhariste.

officier supérieur. En 1924, par suite de la réorganisation militaire de l'AOF, était créée la subdivision militaire du Niger : son chef, le colonel Abadie, assumait en même temps le commandement du B.T.S. n°3. Lors du transfert de la capitale sur Niamey la portion centrale du bataillon demeurait à Zinder

513 – Aides aux populations

Le souci des commandants de cercle était d'abord de réactiver l'économie locale totalement exsangue. Il s'agissait de faire redémarrer les activités traditionnelles, que ce soit la *taghlemt* ou la cure salée. Pour ce faire, en raison de l'insécurité latente qui était un obstacle à toute reprise, il fallait en assurer la protection, ce qu'ils firent, même si la facture était lourde.

Pour développer le trafic caravanier, il était entrepris l'équipement en puits Fréry des principales pistes caravanières, Zinder-Agadez, N'Guigmi-Bilma, Gouré-Termit [1]. Ce puits, du nom de l'officier polytechnicien qui en était le concepteur, avait l'avantage de présenter un rendement et une durée de vie sans commune mesure avec les puits traditionnels. Il était constitué de buses en ciment armé façonnées au fur et à mesure du creusement. Lorsque la nappe aquifère était atteinte l'intérieur était doublé d'une succession de viroles plus petites formant un tubage intérieur qui descendait à la suite des curages successifs. Le tout était complété d'une margelle, d'un couvercle en tôle et la plupart du temps d'un abreuvoir.

Débutaient également les premiers efforts en faveur de la population. La mise en place de médecins militaires aux chefs-lieux des cercles nomades permettait d'amorcer le soutien médical. A partir de 1926 étaient créés les premiers postes de moniteurs d'école. Ces fonctions étaient assurées par des sous-officiers qui les tenaient en plus de leurs tâches normales [2].

[1] – CAOM. 50 018. Budget Niger. 1925.

[2] – CAOM. 50 018. Budget Niger. 1926-1927.

52– Evolution des pelotons méharistes

521– Organisation

Parallèlement à la diminution des effectifs du B.T.S. n°3, les unités méharistes étaient touchées par cette déflation qui portait d'abord et pour l'essentiel sur la suppression des détachements montés à chameau de police intérieure. En 1920 il existait encore cinq de ces formations, stationnées respectivement à Agadez, N'Guigmi, Tanout, Tahoua et Gouré. En 1923, il n'y avait plus que trois détachements, ceux de Gouré et de Tanout ayant disparu. Un an après ne subsistait plus que celui d'Agadez, qui était dissous en 1926.

Cette année-là voyait également la dissolution de la section méhariste Agadez ou de l'Aïr à l'origine ou S.M. 6 ultérieurement (6° cie) dont le financement était à la charge du budget local : cette section avait conservé la structure ancienne lors de la mise sur pied des pelotons méharistes ; le cercle avait disposé ainsi d'une troisième section méhariste en plus des deux sections de son peloton.

C'était enfin la disparition du peloton méhariste n°3 de Gouré dont les deux sections étaient ventilées au profit du P.M. 1 de Tahoua et du P.M. 2 de N'Guigmi, devenant ainsi leur troisième section,

Durant cette période, la numérotation des pelotons méharistes, qui avait été établie en 1919, avait été modifiée. La première modification était due au transfert du P.M. 2 de la 5e compagnie (Bilma) à la 3e compagnie (N'Guigmi), la rareté et la médiocrité des pâturages au Kaouar ne permettaient plus d'assurer le stationnement d'une unité méhariste permanente ; à cette solution était préféré l'envoi temporaire d'une section.

En 1923, la répartition des pelotons méharistes était la suivante :

P.M. 1 4e compagnie Tahoua.
P.M. 2 3e compagnie N'Guigmi
P.M. 3 7e compagnie Gouré
P.M. 4 6e compagnie Agadez

En 1926, par suite de la dissolution du peloton méhariste de Gouré, le P.M. 4 d'Agadez devenait le P.M. 3 [1].

La mise en place d'un capitaine à la tête d'un peloton méhariste nécessitait de la part du commandement la définition de ses attributions afin d'éviter tout conflit dans la mesure où le peloton était rattaché administrativement à une compagnie [2]. Le commandant d'unité avait autorité sur le plan administratif ; le capitaine commandant le peloton disposait des droits et devoirs d'un commandant d'unité sur les autres plans, organisation, discipline, avancement, instruction... Au point de vue politique, il était sous la dépendance directe du commandant de cercle du territoire sur lequel il stationnait, ou bien où il opérait. Toutefois il possédait une initiative entière pour la conduite des opérations. Ainsi le commandant de peloton méhariste avait une réelle autonomie.

Concernant l'organisation des pelotons méharistes, le point essentiel était la reconnaissance officielle des goumiers. Par l'arrêté du 21 octobre 1922 [3], le goumier disposait enfin d'un statut, ce qui n'avait jamais été le cas jusqu'à présent, bien que leur emploi fût ancien. Son rôle était défini ainsi que ses droits et devoirs. Cet arrêté était modifié plusieurs fois sur des points de détail, que ce soit sur l'effectif, la monture ou autres considérations. Quelques années plus tard, en 1926, était reconnue l'existence d'une unité spécifique constituée par des goumiers, sous l'appellation de goum [4] : il est adjoint en permanence à chacun des 3 pelotons méharistes du B.T.S. n°3 un goum méhariste placé sous les ordres directs de l'officier commandant le peloton. Ce dernier était secondé par un sous-officier hors cadres. La suite de cet arrêté reprenait, en le détaillant, l'arrêté de 1922. Le goum devenait un élément constitutif du peloton méhariste et cette disposition amenait une

---

[1] – SHAT. NigerVII. *Monographie du poste militaire d'Agadés.* Agadez iuin 1942.

[2] – SHAT. Mauritanie 4. dossier 1. *Instruction fixant les attributions des capitaines commandant les pelotons méharistes et des capitaines commandant des compagnies auxquelles sont rattachés les pelotons.* n°131 BE du 26 mars 1921. Cel Rueff. Zinder.

[3] – Arrêté n°84 op. cit.

[4] – Arrêté n°99 réorganisant dans la colonie du Niger les goums méharistes adjoints aux pelotons méharistes du B. T. S. n°3. Zinder le 24 juillet 1926.

nouvelle réorganisation qui allait déboucher sur les groupes nomades, donnant ainsi aux unités méharistes coloniales leur forme originale et définitive.

Cette réorganisation avait été à l'étude depuis un certain temps. En janvier 1926, le ministre des Colonies adressait au gouverneur général d'AOF un projet, fruit de la concertation entre les différents services [1]. Il définissait les principes de la transformation des pelotons méharistes en groupes nomades. L'idée principale était que *« le goum constituait l'élément indispensable de chaque groupe nomade »*. Mais il n'était pas question de se priver des services des tirailleurs qui avaient fait leurs preuves. Certes il était admis leur diminution qui devait être compensée par un renforcement de l'encadrement à tous les niveaux, européen et africain, et une augmentation de la puissance de feu,

En juillet 1926, le colonel Doré, commandant la subdivision militaire du Niger, diffusait pour application un tableau d'effectifs des pelotons méharistes, désignant le P.M. 1 de Tahoua comme unité expérimentale [2].

Le colonel reprenait la totalité du projet ministériel. Les pelotons de Tahoua et de N'Guigmi bénéficiaient d'une section supplémentaire provenant de la dissolution du P.M. 3. Le P.M. 2 de N'Guigmi disposait de deux groupes de mitrailleuses en raison de ses missions aux confins, alors que les deux autres n'en avaient qu'un.

L'encadrement était renforcé notablement. Il était affecté un officier supplémentaire aux P.M. 1 et P.M. 2. L'emploi des sous-officiers n'était plus limité aux seuls sergents, les postes étaient ouverts aux sous-officiers supérieurs, adjudants-chefs et adjudants. Le nombre des caporaux africains avait quintuplé.

Seule différence notable : l'effectif des goumiers ne répondait pas aux aspirations du projet ; envisagé à cinquante, le nombre restait sans changement à raison de 18 par unité. Les augmentations d'effectif allaient être prises en compte dans l'avenir, les règles de comptabilité ne permettant pas selon toute vraisemblance une modification en cours d'année.

Progressivement l'appellation de groupe nomade, employée dans la correspondance officielle, se substituait à celle de peloton méhariste, et elle devenait la seule usitée à partir de 1927.

---

[1] – CAOM. Affaires Politiques. 1 404. Projet du ministre des Colonies au gouverneur général d'AOF a/s réorganisation des unités méharistes. 13 janvier 1926.

[2] – AN. Niger. 2N220. note n°2754 du Cel Doré commandant la subdivision militaire du Niger. 8 juillet 1926.

Abadie – *La colonie du Niger* – image 25

Goumier du P.M. d'Agadez





Fonds CEHS

Tirailleur méhariste

522. Les personnels [1]

L'analyse quantitative des effectifs permet de constater que les unités méharistes n'avaient pas été touchées jusqu'en 1925 de la même façon que le B.T.S. n°3 ; la déflation de leurs effectifs portait essentiellement sur l'encadrement et les goumiers. La diminution des cadres était sévère : plus de 30% d'officiers, plus de 50% de sous-officiers, près de 50% de sergents et de caporaux africains, pour un effectif de tirailleurs méharistes pratiquement sans changement. Le nombre de goumiers chutait de moitié. Cette diminution n'était pas sans conséquence sur la marche des unités et leur efficacité.

Elle était encore accentuée par l'instabilité de l'encadrement officiers due à la fréquence des mutations. Elle concernait plus particulièrement les capitaines qui, en règle générale, ne demeuraient pas plus d'un an dans leur unité ; en moins d'un an se succédaient à la tête du peloton méhariste n°2 trois officiers : le capitaine Lelong avait pris le commandement le 24 juillet 1923 ; il le laissait le 12 octobre 1923 au lieutenant Guinaudeau, lui-même remplacé en mai 1924 par le lieutenant Salager.

En 1926, le taux d'encadrement était modifié radicalement lors de la transformation en groupes nomades. Il était marqué par une augmentation importante, plus de 50% de sous-officiers européens, plus de 150% de sergents et de caporaux africains alors que la troupe diminuait de plus de 80%. Ainsi les formations méharistes retrouvaient un encadrement qui leur permettait de remplir leurs missions.

Pendant la même période, la perturbation quantitative s'était accompagnée d'une mutation qualitative. Les officiers, généralement de réserve ou du rang, qui s'étaient distingués au cours de la rébellion à la tête des unités méharistes, avaient été rapatriés à partir de 1919 sans avoir eu le temps de former leurs successeurs. Ils avaient été remplacés par de jeunes officiers ; les plus anciens étaient du grade de capitaine ; pour la plupart, ils avaient participé à la Grande Guerre, mais ils étaient dépourvus de toute expérience saharienne. Les plus jeunes étaient des lieutenants, voire des sous-lieutenants sortant d'école et ils avaient fait un temps plus ou moins court en corps de troupe, sans avoir eu la possibilité de commander la troupe africaine. Pourtant, compte tenu du passage rapide de leurs anciens, c'était sur eux que reposait la bonne marche des pelotons méharistes.

---

[1] – Les chiffres ont été obtenus à partir des budgets prévisionnels du Niger. CAOM. 50 018.



Abadie – *La colonie du Niger* – cliché 41

Carré d'un détachement méhariste de passage à Bilma



Abadie – *La colonie du Niger* – cliché 48

Rassemblement du PM de N'Guigmi à Bédouaram

Attirés par la vie au désert, ils rêvaient d'aventure, mais la vie méhariste avait changé. La rébellion était achevée, les rezzous devenaient hypothétiques, il ne restait donc que les autres activités beaucoup moins exaltantes qu'astreignantes. On en a une idée à travers le roman autobiographique d'Henri Gramain [1] : *« d'un bout à l'autre de la journée, les occupations se pressent différentes, soins aux chameaux, vérification des réparations, soins aux tirailleurs, distribution des vivres, justice indigène, impôt, palabre avec les chefs de tribus, états administratifs »*. Ces jeunes officiers n'avaient certes pas toute l'expérience nécessaire pour faire face aux problèmes posés par une troupe fatiguée par un séjour de plusieurs années aux confins ; c'est ainsi que l'on pourrait expliquer qu'une réprimande faite à un tirailleur par le lieutenant Gramain commandant le P.M. 3 ait pu conduire à une agression envers son auteur. Sur ces âmes généreuses, mais jeunes, la solitude pouvait avoir aussi des conséquences dramatiques. Le 1er octobre 1922, le lieutenant Goavec, chef d'une section du P.M. 2 en couverture à Séguédine, mettait fin à ses jours, s'étant cru déshonoré par la transmission d'une information erronée concernant la venue d'un rezzou. Est-ce aussi l'effet de la solitude qui amenait les jeunes officiers à rechercher l'âme sœur ; il semble que cette situation s'était généralisée à l'ensemble des Européens. Hommes de leur temps, ils appréciaient également un certain confort puisqu'ils amenaient avec eux dans leurs déplacements, *« tente, chaise, table et lit pliant »*.

Les tirailleurs méharistes avaient eu une conduite remarquable au cours de la rébellion et l'on avait eu tendance, compte tenu de leur manière de servir, à les maintenir au delà des limites raisonnables dans une région pour laquelle ils n'avaient aucune disposition. L'agresseur du lieutenant Gramain, originaire du Ouaddaï, était au P.M. 3 de Gouré depuis 1917, date à laquelle l'unité avait été mise en place à partir du Tchad. Il fallait attendre l'année 1924 pour l'envoi en congé des tirailleurs ayant accompli plus de trois ans de séjour aux confins. Il était fait appel à de jeunes recrues d'origine locale qui étaient déjà adaptées à la vie désertique. Ces recrues comme leurs gradés recevaient une instruction à la portion centrale avant de rejoindre leur affectation.

Le recrutement des goumiers ne semble pas avoir posé de problème durant cette période. Volontaires pour servir, ils étaient recrutés par les commandants de cercle sur la proposition des chefs indigènes. Certaines ethnies le faisaient sans difficulté tels les Almoussakarés à l'ouest, les Toubous et les Arabes du Manga à l'est ; les Touaregs étaient plus réservés, tel

[1] – Henri Gramain. *Fanna la nomade* Calman Lévy, 1926. – L'intéressé a servi au PM 3 de Gouré de 1922 à 1923.

était le cas en Azaouak comme en Aïr ; pourtant ils constituaient la majorité des goumiers du peloton méhariste de N'Guigmi [1]. Certains parmi les plus anciens avaient été faits prisonniers au cours de la révolte ce qui ne les empêchait pas de servir honorablement. Ainsi Attifa, futur chef goumier du P.M. 2 de N'Guigmi, était un Touareg qui avait suivi Kaossen alors qu'il ne portait pas encore le litham, Fait prisonnier par le lieutenant Rayat au combat d'Edri Moguédé en 1919, il avait été engagé sur le champ comme goumier. Sa personnalité, sa grande expérience du combat et du terrain lui avait fait prendre un réel ascendant malgré sa petite taille. Il commandait, mieux que ne l'aurait fait tout autre, un goum difficile composé de Toubous et d'Arabes. A sa retraite, il devenait le chef d'une petite tribu qui regroupait à Métimé toute sa parentèle [2]. Chaque goumier devait être propriétaire de sa monture ; lorsqu'il en était dépourvu et que sa candidature avait été agréée, le service local lui en fournissait une qu'il devait rembourser par la suite avec l'indemnité monture.

523 – L'emploi

En définissant les attributions des capitaines commandant les pelotons méharistes, le colonel Rueff leur avait donné ainsi les directives d'emploi [3].

Sur le plan opérationnel, rôle autrefois prépondérant, le commandant de peloton possédait une initiative entière pour la poursuite des pillards venus de l'extérieur. Par contre, sa zone de nomadisation lui était fixée par le chef du territoire. Il avait toute latitude pour s'y déplacer, à condition d'en rendre compte à son commandant de compagnie de rattachement auquel il pouvait demander son concours pour la garde des pâturages.

La nomadisation, si elle demeurait un principe de base, s'était adaptée au fil du temps et elle n'était plus le fait de l'ensemble de l'unité. Dans la plupart des cas, les pelotons méharistes disposaient d'un poste-grenier fixe qui servait de base arrière : Azel, Iférouane, Boultoum, respectivement poste-grenier du P.M. 1, P.M. 4, P.M. 3, le demeuraient depuis longtemps. A Boultoum, avait même été construite une case en dur pour les Européens,

---

[1] – CAOM. Fonds AOF. 14 Mi 2207 11G29 Rapport du Cne Rottier a/s tournée effectuée au Tibesti du 4 mars au 13 mai 1921.

[2] – Jean Chapelle. 1987 op cit. p. 74.

[3] – SHAT Mauritanie 4 dossier 1 op cit.

autour de laquelle s'ordonnaient les cases en paille des tirailleurs [1]. Celui du P.M. 1 était devenu un vaste dépôt occulte de marchandises [2].

Tout y partait et tout y revenait : l'échelon pâturage qui regroupait troupeau de réserve et éclopés, orbitait dans une zone propice plus ou moins loin. Les déplacements de section se faisaient essentiellement de jour, même en saison chaude. Leur durée moyenne oscillait de huit à dix heures soit environ 40 kilomètres : une grande partie du temps, le tirailleur allait à pied portant son fusil, sa baïonnette et ses cartouches. Un dispositif de sûreté était pris constamment. Les goumiers éclairaient au loin, la sûreté rapprochée était faite par des patrouilles d'autres goumiers à deux ou trois kilomètres du gros du détachement : elles pouvaient être renforcées par les meilleurs tirailleurs méharistes. A l'arrêt, le carré était toujours formé ; des travaux sommaires étaient réalisés pour l'aménagement de la position ; on disposait même depuis un certain temps, lorsque les épineux faisaient défaut pour construire la zériba, d'éléments de réseau Brun [3]. De jour, la garde était assurée par une ou deux sentinelles placées aux abords immédiats. De nuit, chacune des faces du carré était gardée par une sentinelle, un service de quart était exécuté par l'encadrement européen, les rondes et la relève des sentinelles par l'encadrement africain. Les goumiers complétaient l'ensemble des mesures de sécurité par des patrouilles [4]. Les chameaux avaient été rentrés au carré à la tombée de la nuit.

Certaines missions qui étaient attribuées aux pelotons méharistes pouvaient être permanentes ou temporaires.

Dans le premier cas, il s'agissait de couvrir les zones sédentaires, mission inchangée depuis le début du siècle ; y participaient, outre les diverses unités montées à chameau du territoire, le P.M. 1 de Tahoua et le P.M. 3 de Gouré. Cette mission était étendue à la couverture de l'Aïr et du Kaouar afin de protéger ces régions des exactions extérieures. Ainsi le P.M. 4 avait été regroupé à cet effet vers Iférouane. La couverture du Kaouar, faite à l'origine par l'unité méhariste de Bilma, avait été reprise par le P.M. 2 de

---

[1] – Henri Gramain. 1926 op. cit p. 52.

[2] – Francis Nicolas. 1950. op cit.

[3] – Ref. rapport Rottier a/s tournée effectuée Tibesti mars – mai 1921. op. cit.. Elément de barbelés qui se déplie ou se replie, suffisamment léger pour être transporté à chameau.

[4] – Cel Mangeot. *Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan français et plus particulièrement en zone saharienne*. Larose 1922.

N'Guigmi qui détachait une section relevée tous les quatre mois. Cette tâche allait être partagée ultérieurement avec le P.M. 3 de Gouré.

Dans le deuxième cas, certaines missions, telle la protection de la *taghlemt* qui était toujours la source de convoitises, exigeaient l'instauration d'un véritable plan d'ensemble auquel participaient la plupart des unités méharistes : il était mis en place à l'occasion des caravanes de printemps et d'automne. Outre la protection immédiate de la caravane à la charge d'une section d'Agadez, une couverture était assurée, à la fois sur l'itinéraire, plus précisément à Fachi, par une section méhariste et plus loin, à la périphérie de l'Aïr et du Kaouar par d'autres sections. De plus le cercle de Bilma mettait en place un certain nombre de postes de surveillance aux points de passage obligés à la charge des auxiliaires. Il ne faut pas s'étonner d'y retrouver, un demi-siècle après, des emplacements aménagés au sommet d'un point élevé que ce soit à Chéffadène, Achegour, Fazeï, Dibella ou ailleurs. Ce n'était pas la seule mission temporaire ; à partir de 1921 avaient été rétablies les liaisons inter-territoriales qui facilitaient l'échange de renseignements, l'harmonisation de politique et accessoirement une démonstration de force à l'intention des populations.

Il était devenu difficile, parmi toutes ces activités, de faire de l'instruction qui se limitait souvent à la technique méhariste pour les tirailleurs et à l'entraînement au tir pour l'ensemble des personnels.

Fait nouveau, le commandant de peloton méhariste se voyait confier des responsabilités politiques pour lesquelles il était sous la coupe du commandant de cercle, là où il stationnait ou opérait. Le commandant de cercle lui donnait ses directives et recevait ses comptes-rendus. Certains mêmes détenaient des attributions territoriales : en 1923 le commandement de la subdivision nomade qui venait d'être créée au nord de Tahoua était dévolu au commandant du P.M. 1. Cette ambivalence des missions n'allait pas sans poser des problèmes.

524 – Logistique

L'instruction fixant les attributions des capitaines commandant les pelotons méharistes leur imposait désormais un suivi administratif tout en cherchant à préserver leur liberté de manœuvre [1].

Le commandant de peloton devait rendre compte de toute mutation touchant ses personnels ou ses animaux. Cette dernière intervenait dans la

[1] – Ref. note n°131. B.E. du 26 mars 1921. Cel Rueff. op. cit.

détermination du montant de la solde qui lui était adressée ou qu'il récupérait au siège de la compagnie de rattachement. Ce système était simple dans son principe, mais il était difficile d'exécution pour une unité qui devait être mobile par excellence.

La solde des troupes régulières était à la charge du budget colonial sans que l'on connaisse avec précision les modalités de paiement ; il est vraisemblable qu'elles n'en touchaient qu'une fraction sur le terrain, d'autant qu'elles bénéficiaient d'une indemnité de la part du budget local. Sans changement pendant longtemps, cette indemnité était l'objet d'une revalorisation substantielle à la fin de l'année 1926.

Le budget local pourvoyait entièrement au financement des goumiers. Outre leur solde journalière, les goumiers touchaient des indemnités se rapportant à leurs montures ainsi qu'à leur propre nourriture comme à celle de leur animal : il faut noter que l'indemnité de nourriture de l'homme et de celle de la bête étaient identiques et s'élevaient à 0,5 F par jour. Le paiement en monnaie de papier n'était pas encore très bien accepté : en 1921, le lieutenant Pontiès commandant le P.M. 2 rendait compte de la protestation de ses goumiers et de ses bellahs d'avoir été soldés en coupures [1].

L'habillement n'était pas suivi en comptabilité : il suffisait au capitaine d'adresser l'état de ses besoins pour ses renouvellements : il faut dire que les tenues étaient réduites au minimum.

Les tirailleurs méharistes portaient la plupart du temps *« un petit boubou en bandes de coton qui laissait voir leurs flancs noirs sur lequel coulissait la ceinture du large pantalon touareg. Pour combattre la fraîcheur, ils portaient de vieilles défroques de drap. Ils étaient coiffés de larges chapeaux de paille. La tenue de parade était constituée d'un ensemble gandourah et saroual de toile kaki avec une ceinture rouge. La chéchia, emblème du tirailleur, était fièrement portée. »*

Quant aux goumiers, rien ne les distinguait des autochtones si ce n'est la tenue de parade, revêtue dans les grandes occasions : *« par dessus la gandourah blanche et le large saroual plissé, ils mettaient une autre gandourah bleu foncé. Les Touaregs se voilaient d'un litham bleu sombre, les Toubous d'un chèche blanc. Seul signe distinctif, une large ceinture rouge, tendue d'une épaule à l'autre, barrait en croix la poitrine et ceignait ensuite*

[1] – AN. Niger. 2 N 29. Correspondance n°60 du commandant de cercle de N'Guigmi au Cel commandant le territoire (N'Guigmi, 10 février 1921).

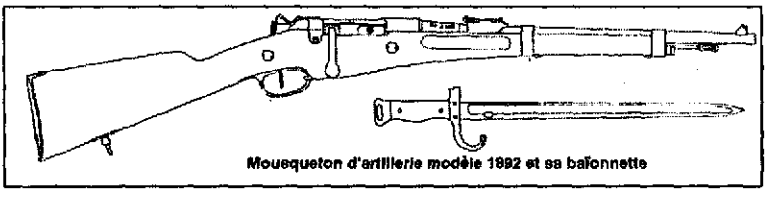
la taille [1] ». C'était la tenue du P.M. 3 qui pouvait être aussi celle des autres pelotons méharistes à quelques nuances près.

La dotation en armement avait été nettement renforcée en armes lourdes : elle comprenait à la fin de l'année 1926 :

	P.M. 4 Agadez	P.M. 1 Tahoua	P.M. 2 N'Guigmi
Mitrailleuse	2	2	4
Fusil-mitrailleur	6	9	9
Tromblon V-B	6	9	9

La mitrailleuse Hotchkiss modèle 1914 avait fait ses preuves ; toutefois elle était peu maniable et son utilisation était de ce fait limitée. Ce n'était pas le cas des fusils-mitrailleurs Chauchat modèle 1915 ; contrairement à un jugement répandu à l'époque, ils avaient rendu de bons services au cours de la reconquête de l'Aïr et ses utilisateurs en avaient été satisfaits. Ils allaient être remplacés à partir de 1926 par les fusils-mitrailleurs Chatellerault modèle 1924 qui utilisaient la cartouche de 8 m/m, la même que le fusil Lebel. Les premiers exemplaires ainsi que les bâts nécessaires à leur transport étaient livrés au P.M. 2 de N'Guigmi en septembre 1926. Le tromblon V. B., seule arme à tir courbe, était devenu d'un usage courant [2].

Le fusil-mitrailleur et le tromblon V. B. renforçaient l'armement des sections alors que la mitrailleuse constituait au niveau du peloton une section ou un groupe d'appui.



Mousqueton d'artillerie modèle 1892 et sa baïonnette

[1] – Henri Gramain 1926. Op. cit. p. 6, 33, 147.

[2] – Initiales de l'inventeur le capitaine Viven-Bessière ; c'était un dispositif pour lancer des grenades à l'aide d'un fusil sous la forme d'un tromblon fixé au bout du canon. Portée max. : 200 m.

53– Les activités des pelotons méharistes

531 – Le peloton méhariste de Bilma-N'Guigmi

En raison de la médiocrité des pâturages, le Kaouar n'était plus en mesure de soutenir une unité méhariste permanente ; de ce fait le P.M. 1 de Bilma ne séjournait plus dans cette région depuis 1919 ; il se trouvait la plupart du temps dans la zone d'Agadem, n'intervenant qu'à la demande ; il était ainsi sur le territoire du cercle de N'Guigmi. Le commandement régularisait cette situation en transférant le peloton méhariste de la 5e compagnie à la 3e compagnie, stationnée à N'Guigmi, vraisemblablement au cours de l'année 1920. Par le glissement d'écriture d'un état-major toujours soucieux de réactualiser ses données, le P.M. 1 devenait le P.M. 2.

En 1921, une section du P.M. 2 de N'Guigmi (1 officier, 1 sous-officier européen, 35 tirailleurs, 8 goumiers, 80 chameaux), sous le commandement du lieutenant Pontiès secondé par le sergent Garrain, était envoyée au Tibesti afin de s'assurer de la soumission des Tédas. Partie le 15 novembre 1921 de N'Guigmi, elle empruntait l'itinéraire Firkachi, Toro, Marmar qu'elle atteignait le 30 décembre 1921. Au cours de sa nomadisation qui la menait jusqu'à Zouar, elle recevait le 11 janvier 1922 l'ordre de gagner Itchouma afin de couvrir le Kaouar à l'annonce d'un gros rezzou en préparation à Ghat. A son arrivée, le lieutenant Pontiès envoyait à Djado une patrouille de goumiers, qui ne relevait aucun indice récent susceptible de confirmer ce renseignement.

En février 1922, sa section repartait pour le Tibesti, accompagnant le capitaine Rottier, commandant le cercle de Bilma, qui entreprenait une reconnaissance de la bordure occidentale du massif. Elle n'y jouait qu'un rôle passif en raison de l'épuisement de ses montures, le rôle actif était dévolu aux éléments de la 5e compagnie. Arrivée le 5 février 1922 dans l'enneri

Woudouy, elle s'y installait en recueil, tout en profitant des pâturages existants pour la remise en condition de ses chameaux. Nomadisant dans la région de Wour, elle se portait à la mi-avril à Tao, où elle était rejointe par l'élément du capitaine Rottier. Le 16 avril 1922, ayant monté tous ses hommes sur des chameaux de prise, le détachement repartait sur Itchouma par l'itinéraire Défirou, Otoma et Dada. Le commandant de cercle poursuivait sa route sur Bilma qu'il atteignait le 2 mai 1922.

Il semblerait que la section du lieutenant Pontiès ait été relevée par une autre section du P.M. 2, celle commandée par le lieutenant Goavec. La mission de couverture du Kaouar était devenue permanente et incombait au P.M. 2. Les rezzous ne cessant de sévir dans la région, la section s'efforçait de les poursuivre, mais ses efforts ne donnaient pas de résultat. En août 1922, elle était rejointe par le capitaine Rottier alors qu'elle nomadisait dans la région de Chirfa. Elle se lançait sur l'ordre du capitaine à la poursuite d'un rezzou jusqu'à Madama, mais une nouvelle fois sans succès ; pendant ce temps, un fort rezzou pillait le nord du Kaouar. Ce manque de réussite sensibilisait au plus haut point le lieutenant Goavec responsable de la protection du Kaouar. Alors qu'il stationnait à Séguédine, il déclenchait l'alerte à la suite d'une observation erronée de ses goumiers concernant l'action d'un rezzou ; réalisant son erreur, il se croyait déshonoré et mettait fin à ses jours le 1er octobre 1922.

Il était remplacé par le lieutenant Morvan du même peloton. Ce dernier nomadisait au cours du premier trimestre 1923 dans le Tchigaï : ses goumiers éventaient le passage du rezzou de Barkaï Kosso à Séguédine. Pendant ce temps, l'autre section, dont le commandement venait d'être pris par le sous-lieutenant Faye, nomadisait vers Agadem. En avril 1923, la S.M. 2 du lieutenant Morvan était relevée par une section du P.M. 3 de Gouré ; compte tenu des servitudes occasionnées par la mission de protection du Kaouar, la charge était désormais partagée entre le P.M. 2 de N'Guigmi et le P.M. 3 de Gouré. La S.M. 2 rejoignait Agadem où était regroupé, en juillet 1923, l'ensemble du P.M. 2.

Son commandement était pris à compter du 24 juillet 1923 par le capitaine Lelong. Il était de courte durée puisque l'intéressé était appelé au commandement du cercle de Bilma. Son successeur, le lieutenant Guinaudeau, en prenait la responsabilité le 12 octobre 1923.

Dans le cadre de la protection de la *taghlemt*, la section du sous-lieutenant Faye se portait sur Fachi, où elle séjournait du 25 octobre au 25 novembre 1923 ; à l'issue de cette mission, elle continuait sur Bilma afin d'effectuer la relève de la section méhariste du P.M. 3, en couverture du Kaouar. Elle nomadisait ensuite au cours du premier trimestre de l'année

1924 entre Yeggueba et Séguédine, En avril 1924, elle escortait à Orida le commandant de cercle, le capitaine Lelong, qui rencontrait le 14 le détachement du lieutenant Duffau de la compagnie du Tidikelt, venant de Djanet. Relevée par une section méhariste du P.M. 3, elle quittait Bilma le 14 mai 1924 pour Agadem.

Le même mois, le lieutenant Salager remplaçait le lieutenant Guinaudeau, affecté au poste de N'Guigmi. Avec sa section, il montait sur Fachi en octobre 1924, où il était inspecté par le colonel commandant la subdivision militaire : à l'issue de sa mission, il gagnait Bilma pour y effectuer la relève. Le 28 novembre 1924, il partait pour le nord du Kaouar : une fraction de la section escortait le capitaine Lelong dans une reconnaissance au Tibesti ; elle revenait le 17 janvier 1925 à Bilma. En mai 1925, elle était relevée par l'autre section aux ordres du lieutenant Faye qui, elle-même, cédait sa place à une section du P.M. 3 le 25 novembre 1925.

A la suite de la dissolution du P.M. 3 de Gouré le 1er avril 1926, l'une de ses sections aux ordres du lieutenant Morvan qui commençait son deuxième séjour méhariste, était affectée au P.M. 2. Elle poursuivait sa mission au Kaouar jusqu'au 1er mai 1926, date à laquelle elle était relevée par la S.M. 1 du lieutenant Faye du même peloton et elle rejoignait à Agadem la zone de nomadisation de l'unité.

Le lieutenant Salager, commandant la S.M.2, effectuait la relève en septembre 1926. Le capitaine Bouteil, nouvellement arrivé au P.M. 2, mettait sur pied une section à N'Guigmi afin d'escorter le chef de bataillon Rottier, désigné pour effectuer une nouvelle reconnaissance au Tibesti. Au préalable, il participait à la protection de la *taghlemt* à Fachi du 24 octobre au 28 novembre 1926 ; sa section se composait d'un sous-officier européen, de deux sergents indigènes, 38 tirailleurs, 6 goumiers, 7 bellahs, 90 chameaux. Le capitaine emportait en outre un théodolite et un appareil récepteur de radiotéléphonie afin de pouvoir déterminer des points astronomiques lorsque les servitudes de la mission le permettraient.

La section rejoignait au début du mois de décembre la localité de Bilma qu'elle quittait le 6 du mois. Elle empruntait l'itinéraire habituel à partir de Belakoulbou, point à partir duquel elle franchissait la falaise pour déboucher sur le plateau et marcher en droite ligne vers Itchouma. C'était le stationnement privilégié de l'unité méhariste en couverture aux confins : la cuvette renfermait le point d'eau le plus important de la région ainsi que de grands pâturages de zuri, entremêlé de gomchi et d'un peu de mayougou. Dada, le point suivant, était également un puits important, l'eau à moins d'un mètre était inépuisable, mais le pâturage se limitait à une végétation d'arbres, essentiellement de hauts talhas. C'était le dernier point, où l'eau était bonne ;

au delà, elle était de plus en plus magnésienne. Le puits d'Otoma, déformation du toubou *odouma* (qui sent mauvais) avait au moins l'avantage de disposer d'eau abondante et ses environs sous la forme d'une vaste dépression sablonneuse très étendue, étaient dotés d'un bon pâturage. Les collines de Défirou se voyaient de très loin, près de 90 kilomètres par temps clair : l'eau du puits y était détestable, mais comme Otoma il était une escale obligée sur la route du Tibesti. La section empruntait le Zouarké, long défilé étroit à l'aspect farouche, en compagnie de Kokoï le fils aîné de Maï Chaffami, qui s'était porté à la rencontre du chef de bataillon Rottier à Dourso. Après avoir rencontré le 25 décembre le Derdé à Zouar, le détachement se rendait à Sherda le 28 décembre où ses chameaux profitaient d'un pâturage abondant, circonstance exceptionnelle en cette période de sécheresse continue. Cherchant à gagner rapidement le Zumri, l'enneri qui passait à Bardaï, il suivait une sente de montagne par le fond de l'enneri Saad, puis de l'enneri Youdoï. Il franchissait le massif du Tarso-Yega à plus de 2.000 mètres d'altitude : en cette période de l'année, il régnait une température glaciale, moins 12° au lever du jour, les guerbas étaient entièrement gelées. Il débouchait à l'enneri Yey, s'arrêtant au village de Nema-Nemaso qui s'acquittait pour la première fois de l'impôt. Le 16 janvier 1927, il pénétrait à Ouonofo, la plus grande palmeraie de l'enneri Zumri, où il séjournait jusqu'au 20 janvier 1927. Le 23 janvier 1927, il effectuait la liaison à Yebbi, dernier campement du Niger, avec l'unité méhariste de la 7e compagnie du Régiment du Tchad sous les ordres du sous-lieutenant Bousquet. Après le départ du chef de bataillon Rottier qui rejoignait Faya le plus rapidement possible, il se portait vers Doumar pour profiter des pâturages qui y subsistaient. Ensuite il rentrait sur N'Guigmi. Son itinéraire n'est pas connu, mais il est vraisemblable qu'il a suivi le même chemin que le chef de bataillon Rottier, rejoignant directement [1].

532 – Le peloton méhariste de Gouré ou de Boultoum

Le cercle de Gouré était occupé par la 7e compagnie qui, en 1919, était aux ordres du capitaine Gamory-Dubourdeau, ancien chef de la section méhariste de N'Guigmi lors de la colonne du Tibesti. Sa section méhariste, qui n'avait pas encore été transformée en peloton, était toujours commandée par le même officier, le lieutenant Chaumeil, qui depuis 1917 avait nomadisé de long en large au nord du cercle.

---

[1] – CAOM-fonds AOF 14 MI 2208 -Rapport du C.B. Rottier sur la reconnaissance du Tibesti (déc. 1926 à mars 1927).

Le 19 juillet 1919, la télégraphie de Bilma signalait par message retransmis de Zinder l'infiltration vers l'ouest d'un rezzou en provenance du Tibesti Le 23 juillet 1919, un autre télégramme ajoutait que l'objectif du rezzou était probablement l'Aïr ou le Koutous. Un renseignement d'origine locale précisait son passage au puits d'Ounissoui en direction du massif de Termit..

Ayant obtenu l'autorisation du commandement, le commandant de cercle envoyait le 27 juillet la S.M. H. 7e compagnie sur Termit pour intercepter le rezzou. Quant à lui, avec le groupe monté de police intérieure, il se portait comme prévu sur Chirmalek. Toutefois il faisait descendre vers le sud les troupeaux des nomades pour les mettre à l'abri d'un éventuel coup de main, puis il se dirigeait sur Boultoum afin de couvrir le Koutous.

La SMH 7e compagnie atteignait Termit le 7 août 1919 vers 9 heures après une marche forcée depuis Tars. L'avant-garde composée de quelques auxiliaires et d'un groupe de tirailleurs signalait à proximité du puits la présence de trois hommes qui s'enfuyaient en ouvrant le feu, blessant mortellement l'auxiliaire Doubou Jellou. Au moment, où la section abordait elle-même le puits. une centaine d'hommes dévalait au nord les dunes situées près du massif montagneux ; ils semblaient manquer d'eau et la possession du puits était pour eux un objectif prioritaire.

La section sur laquelle s'était repliée l'avant-garde, avait néanmoins eu le temps de prendre position en avant du puits et d'aménager sommairement des trous individuels. Le rezzou n'en continuait pas moins d'avancer et ouvrait le feu à 400 mètres sans provoquer la riposte des tirailleurs : celle-ci se déclenchait à 200 mètres sous la forme meurtrière d'un feu de salve, ce qui pourtant ne stoppait pas leur élan : il fallait l'emploi des grenades à fusil qui se révélaient très efficaces, pour les obliger à stopper : ainsi avortait le débordement qu'ils avaient entrepris.

Vers 11 heures, alors que les tirs du rezzou diminuaient d'intensité, le lieutenant Chaumeil ordonnait un bond en avant qui contraignait les razzieurs à décrocher : ces derniers s'enfuyaient par petits groupes dans toutes les directions, et cet éclatement ne permettait pas d'entreprendre une véritable poursuite. Ils laissaient sur le terrain neuf cadavres, mais leurs pertes devaient être plus nombreuses compte tenu des observations ; deux fusils modèle 1874 étaient récupérés. Les pertes de la section se limitaient à la mort d'un auxiliaire et à quatre blessés dont le chef de section [1].

---

[1] – CAOM fonds AOF-14 Mi 426. 5D58.
– Rapport n°547 du 22 sept. 1919 du Lt/Cel Lefèbvre commandant le B.T.S.n°3

Un renseignement, émanant de nouveau de Bilma, signalait le passage d'un autre rezzou d'Achegour vers Fachi. Le commandant de cercle se portait alors, le 24 octobre 1919, avec le groupe monté et un renfort d'auxiliaires à Boultoum, où l'avait précédé la section méhariste. Le 28 octobre 1919, à la suite d'une information faisant état de la prise de Goulouski, le groupe monté gagnait Garazou, où il apprenait la présence du rezzou à Amaria. Le sergent Fromentin, chef du groupe monté, se lançait à sa poursuite mais, faute d'entraînement suffisant de la troupe, il ne pouvait le rattraper.

Le capitaine Néron commandant le cercle qui s'était porté avec la section méhariste à Diomé mettait en place un réseau de surveillance à la lisière septentrionale du Koutous et de l'Alakos, lançant d'incessantes reconnaissances en direction de Termit et de Talras. Il le répétait systématiquement à l'annonce de tout nouveau rezzou. En mars 1920, un élément du groupe monté sous le commandement du sergent Million menait cette action, après être passé par Garazou et Amaria, il allait à Boultoum, regagnant Gouré le 26 mars 1920.

Le 25 septembre 1920, la section méhariste aux ordres de l'adjudant-chef Paris, le nouveau chef de section, se rendait à Termit, il devait en route persuader les caravaniers d'emprunter l'itinéraire de Tanout-Agadez pour aller à Fachi, mais les nomades préféraient prendre la piste directe, même si elle était plus dangereuse. La section revenait à Boultoum le 13 novembre 1920 puis rejoignait Gouré le 6 décembre 1920 pour y être inspectée par le colonel commandant le territoire.

Il semblerait sans que l'on en connaisse les raisons que la transformation en peloton méhariste ait été plus longue que prévue : il fallait attendre le premier trimestre 1921 pour que la section méhariste de la 7e compagnie fasse place au peloton méhariste n°3 [1]. L'adjudant-chef Paris gardait le commandement de sa section, qui devenait la première : le lieutenant Manfrino, nouvel affecté, prenait la responsabilité de la seconde. Le commandement de l'ensemble était attribué, à la fin du mois d'avril 1921, au capitaine de Négraval, précédemment affecté à Tanout.

La première section était désignée pour escorter le capitaine Rottier, commandant le cercle de Bilma, qui devait se rendre au Tibesti. Elle remplaçait le P.M. 2 qui n'était pas en mesure de remplir la mission en raison de

– Rapport du Cne Gamory-Dubourdeau commandant la 7e Cie et le cercle de Gouré. 29 août 1919.
– Rapport du Lt Chaumeil commandant la SMH de la 7e Cie. a/s combat de Termit. 8 août 1919.

[1] – AN Niger. cercle de Gouré. 10. 2. 12. Rapport 1er trimestre 1921.

l'état de ses montures. Elle était renforcée par 15 goumiers touaregs du peloton de N'Guigmi qui la rejoignaient à Bédouaram. Remontant vers le nord, elle arrivait à Bilma le 3 mars, ayant été retardée dans sa mise en place par la recherche d'un second guide après la fuite du premier. Le capitaine Rottier la renforçait de la section mitrailleuse de la 5e compagnie ainsi que d'une dizaine de partisans.

Le 6 mars 1921, le détachement ainsi constitué quittait Bilma, empruntant la voie la plus courte pour se rendre à Marmar, passant par Belakoulbou, Aguézi. La dernière partie de l'itinéraire était éprouvante pour les chameaux de la section, peu habitués à la pierraille qui était devenue leur lot quotidien à l'approche du massif. Arrivée à Marmar le 14 mars 1921, elle y séjournait jusqu'au 20, profitant des bons pâturages qui y poussaient. Elle y rencontrait un détachement méhariste du Borkou qui accompagnait le capitaine de Girval, adjoint à la circonscription. Les autorités locales, en présence de Maï Chaffami y traitaient les problèmes relatifs au Tibesti. Puis le détachement se portait dans la région d'Abo dont les habitants admettaient difficilement l'autorité française ; pendant une partie du mois d'avril, le capitaine y menait un certain nombre de patrouilles, vers Madigué, vers le massif de l'Afafi, vers l'enneri Toummo, vers l'enneri Turkou pour y affirmer son autorité. De nombreux "Aboas" [1] faisaient acte de soumission. A l'issue, il rassemblait ses éléments à Tao, où il séjournait du 25 au 26 avril avant de rejoindre Bilma. La section de Gouré ramenait le médecin du cercle par la voie la plus directe, arrivant à Bilma le 7 mai 1921. Elle en repartait le 11 mai pour Agadem ; continuant sur N'Guigmi, elle rentrait à Gouré, le 25 juin 1921 : les chameaux étaient épuisés et leur état nécessitait un long séjour au pâturage.

Quant au capitaine Rottier, il contournait le sud de l'erg de Bilma, reconnaissant au passage les puits de Bodrichi, de Fochimi et d'Aragoa. Il était de retour à Bilma le 18 mai 1921 [2].

Une fois les montures requinquées, la section assurait, sous le commandement du capitaine de Négraval, la protection de la caravane d'automne de Gouré à Bilma ; partie le 10 octobre 1921, elle était de retour le 30 novembre 1921.

---

[1] – *Aboas* mot dérivé du Haoussa pour désigner les habitants d'Abo – expression à rapprocher des Azbinoas habitants de l'Aïr, des Aderoas habitants de l'Ader.

[2] – CAOM. fonds AOF. 14Mi 2208. 11G29. Rapport du capitaine Rottier a/s tournée effectuée au Tibesti du 4 mars au 13 mai 1921.

Pendant toute la durée de cette absence, la deuxième section assurait la couverture du nord du cercle, menant des reconnaissances jusqu'à Termit tout en contrôlant les populations nomades qui y séjournaient.

Au début de l'année 1922, le sous-lieutenant Fralon devenait le chef de la première section. Le 19 janvier 1922, il montait sur Bilma par Termit et Fachi, pour couvrir le Kaouar selon toute vraisemblance, pendant que la section du P.M. 2, prévue à cet effet, escortait le capitaine Rottier dans une nouvelle tournée au Tibesti. Elle était de retour à Boultoum le 14 avril 1922.

Le 20 mars 1922, le lieutenant Gramain prenait le commandement du P.M. 3 en remplacement du capitaine de Négraval. Il effectuait la liaison sur Tanout, interrompue depuis 1917 puis il allait à Termit pour creuser un nouveau puits ; durant le temps des travaux, il valorisait la défense de son carré *« en construisant autour un large mur de terre, précédé d'un fossé garni d'une zériba »*. Il y était rejoint par la S.M. 1 à son retour du Kaouar.

Sous son commandement, une partie de son peloton méhariste participait à Gouré aux cérémonies de la fête nationale : *« au trot souple des grands chameaux, dans un nuage de poussière d'or, presque sans bruit, sans à coup, les deux sections réduites, sur deux rangs chacune, derrière leurs goumiers sombres, passèrent comme des ombres... »*. Les montures des deux officiers se distinguaient par leur décoration particulière qui devait d'ailleurs être celle de l'ensemble du peloton : *« tous deux portaient, droit sur le front, fixé au caveçon, un léger plumet d'autruches blanches* [1] *»*.

Le 17 octobre 1922, la SM2 du lieutenant Gramain quittait Boultoum pour escorter la caravane jusqu'à Fachi. Profitant de l'occasion, le lieutenant Gramain, avec quelques hommes, reconnaissait la région à l'est de l'itinéraire Agadez-Termit ; le lieutenant Fralon quant à lui, procédait à la reconnaissance de la région à l'ouest. Les deux sections étaient de retour en décembre 1922 à Boultoum. Le P.M. 3 au complet nomadisait dans la région du poste-grenier jusqu'en février 1923.

Un mois plus tard, la section du lieutenant Gramain, comprenant un sergent européen, 50 tirailleurs et 10 goumiers, quittait Boultoum pour Fachi afin d'y protéger le passage de la *taghlemt*. En avril 1923, elle se portait sur Bilma, où elle relevait la 2e section (lieutenant Morvan du P.M. 2) puis continuait sa marche au nord du Kaouar pour réaliser la mission de couverture du cercle.

---

[1] – Henri Gramain, 1926. Op. cit. p. 110. – Description à rapprocher de l'aquarelle n°37 du médecin-colonel Malval, légendée *« tirailleurs méharistes de N'Guigmi. grand pavois. 14 juillet 1926 »* détenue par la bibliothèque de l'association *la Rahla*.

Pendant ce temps, la section du lieutenant Fralon, qui avait pris le commandement par intérim du peloton, nomadisait vers Termit, couvrant au loin la *taghlemt* ; à la fin du mois de mai 1923, le capitaine Duboin prenait le commandement du P.M. 3.

En juillet 1923, le lieutenant Gramain se trouvait à Aneye après être revenu d'une reconnaissance à Séguédine. Il était blessé par un tirailleur qui avait ouvert le feu sur son chef à la suite d'une réprimande ; l'ayant touché d'une première balle, Ali avait tenté de l'achever, mais sans résultat, son arme s'étant enrayée. La blessure de l'officier était grave, nerf sciatique sectionné, et nécessitait son évacuation sur Bilma [1]. Il était remplacé par le lieutenant Magnan en service à la 5e compagnie.

Le 5 novembre 1923, un rezzou en marche vers l'Aïr surprenait à Yeggueba un groupe d'auxiliaires, tuant l'un d'eux, en capturant deux autres tout en s'emparant de leurs armes et de leurs montures. Alertée, la S.M. 2 du lieutenant Magnan le prenait en chasse dès qu'elle apprenait la nouvelle. Elle le rejoignait après une longue poursuite le 11 novembre 1923 au puits de Sobozo après un court engagement ; le rezzou réussissait à prendre la fuite vers le Tibesti, laissant toutefois aux mains de la section un des prisonniers ainsi que 4 chameaux [2].

La SM2, relevée par la section Faye du P.M. 2, quittait Bilma le 15 décembre 1923 pour Boultoum. Elle ramenait le capitaine Prévost, l'ancien commandant de cercle de Bilma, qui était rapatriable, en empruntant l'itinéraire habituel passant par Fachi et Termit.

Au début de l'année 1924, Le P.M. 3 était regroupé au nord du cercle, où il nomadisait ; cependant son échelon constitué du troupeau de réserve et des éclopés, demeurait vers Kellé.

Le premier semestre de l'année 1924 voyait le renouvellement en totalité de l'encadrement officier ; le lieutenant Palud devenait le chef de la première section, le lieutenant Robin le chef de la deuxième section : ce dernier prenait le commandement du P.M. 3 en remplacement du capitaine Magnan, rapatriable.

Le 16 avril 1924, la première section quittait Boultoum à destination de Bilma, où elle arrivait le 10 mai 1924 pour la relève des confins ; elle assumait cette mission jusqu'en décembre 1924.

---

[1] – Henri Gramain. 1926. op. cit. P. 209.

[2] – SHAT. Niger I. JM0 1923.

La deuxième section était désignée pour escorter la mission Bruneau de Laborie. Partant de Boultoum le 2 octobre 1924, elle était au début de novembre 1924 à Bilma qu'elle quittait les 8 novembre 1924. Monsieur Bruneau de Laborie, qui s'était déjà distingué par de longues reconnaissances au Sahara en 1922 et en 1924, avait été chargé par le ministre des Colonies d'étudier la liaison entre l'Afrique du Nord et l'Afrique équatoriale. Le 2 novembre 1924, il descendait de Djanet avec une faible escorte de 4 méharistes algériens sous la responsabilité du brigadier Girles. Il était accueilli, le 15 novembre 1924, à Djado par l'adjudant Dexembles, qui y commandait le poste réoccupé temporairement. Il était rejoint peu de temps après par le capitaine Robin avec sa section. Le parcours se faisait sans grand problème par l'itinéraire habituel. A son passage à Bardaï, la S.M. 2 rencontrait le capitaine Lelong, commandant le cercle de Bilma qui y effectuait une reconnaissance. A Yebbi, où se terminait sa mission, elle assurait la liaison, en janvier 1925, avec une section méhariste du Borkou aux ordres du lieutenant Souverain. Toutefois elle poursuivait sa marche en territoire tchadien jusqu'à Faya, atteint en février 1925. Redescendant vers le Kanem, elle était à Mao le 5 mars 1925 : elle arrivait le 16 mars 1925 à N'Guigmi et elle achevait son long périple en rentrant à Gouré le 4 avril 1925.

La 7e compagnie de Gouré était dissoute à compter du 1er octobre 1925 ; le P.M. 3 lui survivait dans un premier temps ; il était rattaché à la 1ère Cie stationnée à Zinder, tout en gardant son poste-grenier à Boultoum. Il n'en continuait pas moins à accomplir les missions qui étaient les siennes auparavant. La section Morvan partait en octobre 1925 à Fachi ; en décembre 1925 elle relevait la section Faye du P.M. 2 à Bilma.

Moins d'un an après, le 1er avril 1926, le peloton méhariste était également dissous, mais ses sections lui survivaient, allant renforcer les autres pelotons, la section du lieutenant Borricand était affectée au P.M. 1 à Tahoua, la section du lieutenant Morvan au P.M. 2 à N'Guigmi.

Ainsi disparaissait définitivement l'unité méhariste de Gouré qui, malgré quelques titres de gloire, avait eu une existence éphémère et tant soit peu mouvementée.

533 – Le peloton méhariste d'Agadez

Jusqu'en 1923, les sections méharistes qui ont constitué le peloton méhariste d'Agadez ont été employées isolément ; la S.M. 1 dérivée de l'ancienne section du lieutenant Nédélec agissait le plus souvent dans le massif, alors que la S.M. 2, issue de la section du lieutenant Bourgès, œuvrait davantage à l'ouest de l'Aïr, mais cette répartition n'avait pas un carac-

tère formel dans la mesure où la protection de la *taghlemt* exigeait la mise en œuvre de plusieurs sections méharistes.

De mai à juin 1919, la S.M. 1 opérait à l'intérieur de l'Aïr, plus précisément dans le massif d'Aoudéras. Un mois plus tard, la S.M. 2, sous le commandement du lieutenant Bourgès allait renforcer le cercle de Madaoua à l'approche d'un rezzou régueibat signalé le 28 juin au nord-ouest de Tillia. A la mi-juillet, elle était en surveillance au nord est de Tahoua dans la région d'In Ebelas, sans réussir à détecter le passage du rezzou. A l'issue de l'engagement des goumiers de la S.M. de Tahoua à Tiggart, elle marchait sur Bagam, espérant intercepter la route des *razzieurs*. Le 17 juillet, ses goumiers découvraient des traces de passage en direction du nord-est, à 35 kilomètres de Gengelouti ; le lieutenant Bourgès en déduisait hâtivement le repli du rezzou alors qu'en réalité, il ne cessait de piller plus au sud les régions sédentaires. Il mettait fin prématurément à sa mission et rentrait sur In-Gal.

A la fin du mois de juillet 1919, les deux sections étaient regroupées à In-Gal. C'est vraisemblablement à cette époque que le lieutenant Nédélec en fin de séjour quittait le commandement de sa section ; toutefois le nom de son remplaçant n'est pas connu.

Le 29 juillet 1919, les deux sections quittaient In-Gal pour mener ensemble un contre-rezzou dans la région d'Ouazaï. Stationnant dans la cuvette du 3 au 7 août, elles voyaient surgir les éclaireurs du rezzou, montés à cheval. Elles faisaient entreprendre sans tarder la poursuite par les goumiers et les auxiliaires, mais le rezzou restait hors de portée et ne pouvait être rejoint. Les goumiers étaient de retour le 11 août sans avoir obtenu de résultat. Les sections rentraient sur In-Gal le 15 août 1919.

Au début du mois d'octobre, alors qu'elle était à Tagaït, la S.M. 2 recevait l'ordre de marcher sur un rezzou d'Ouled Djérir d'une centaine de fusils, signalé à Tamaya. Le 6 octobre 1919, elle était rejointe par les auxiliaires de Rhabidine. Le 14 octobre 1919, elle recoupait à Kinbabren les traces d'une bande qu'elle suivait jusqu'au massif de Jalababab. Elle découvrait à In Tabakad, 30 kilomètres plus à l'ouest dans la vallée de l'Azaouak, les vestiges importants d'un campement ancien. Elle rentrait le 31 octobre 1919 à Teggida.

Pendant ce temps, avait lieu à Teguidda la cure salée avec quelque retard, dû au rezzou qui avait sévi en juillet dernier en pays Kel-Gress. La garde était assurée par une quarantaine de tirailleurs méharistes secondés par quelques goumiers. La région était protégée par une section méhariste. La *taghlemt*, la première depuis 1916, se déroulait à la fin de l'année ; elle avait été précédée d'une reconnaissance sur Ajouia. 700 chameaux quittaient Tabelot le 14 décembre pour Fachi. Le trajet s'effectuait sans difficulté majeure

sous la protection d'une section méhariste. La caravane revenait à Agadez le 5 janvier 1920.

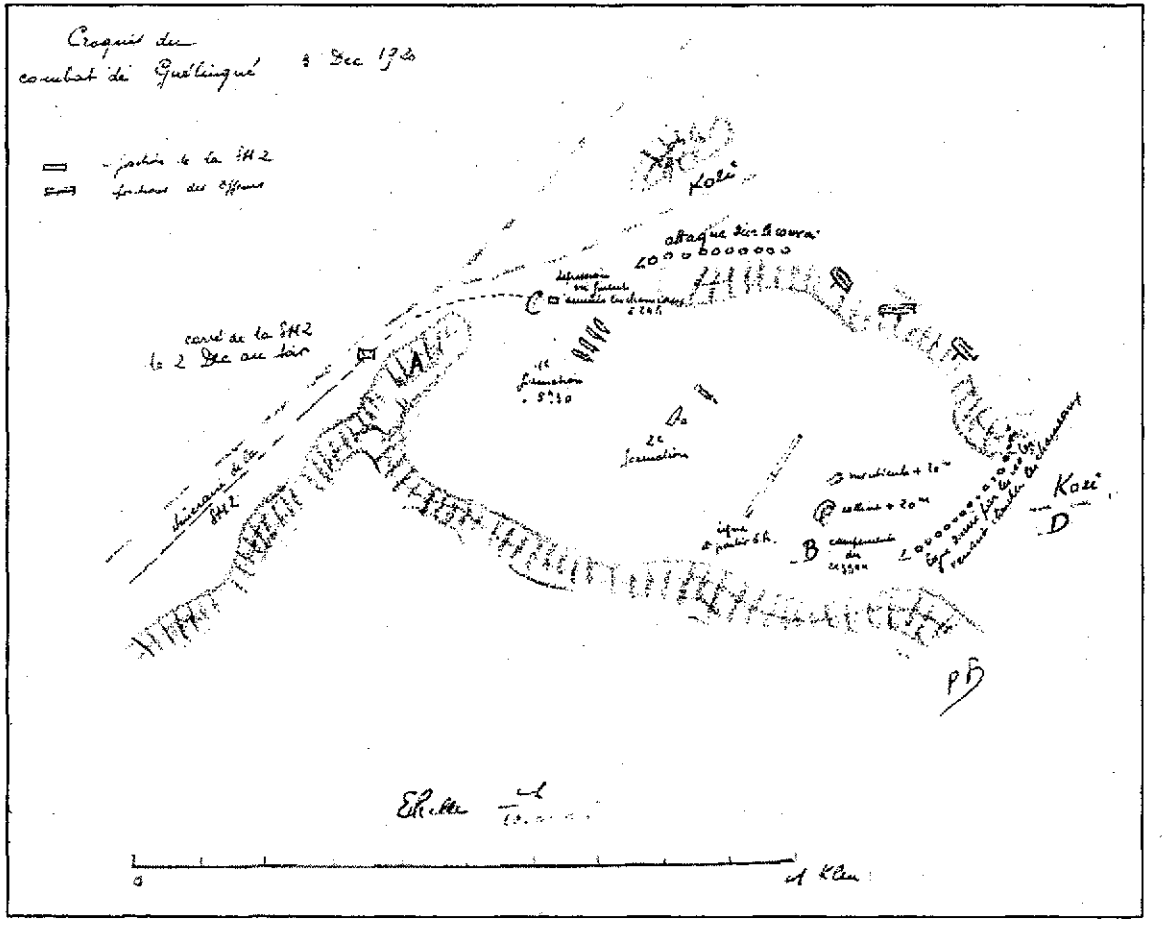
L'année 1920 était marquée par la continuation des activités opérationnelles. Les rezzous ne cessaient pas et, en conséquence, les sections méharistes étaient en permanence sollicitées : elles entamaient leur recherche dès qu'on les signalait, mais le renseignement était souvent trop tardif pour être efficace ; la poursuite était devenue le domaine réservé des goumiers et des auxiliaires plus compétents en la matière que les tirailleurs. Les réguliers étaient davantage employés aux missions de protection, telle la cure salée ou la *taghlemt* qui avaient repris un réel essor. Ils constituaient toujours le noyau dur, fidèle parmi les fidèles sur lesquels les Européens pouvaient toujours compter.

En outre, débutaient les reconnaissances pour une meilleure compréhension de la région ; l'effort était réalisé en direction du nord et de l'est. Cette connaissance était nécessaire au nouvel encadrement, l'ancien avait été rapatrié en majeure partie ; le dernier avait été le lieutenant Bourgès, qui quittait le peloton méhariste d'Agadez en juin 1920, passant le commandement de la S.M. 2 à l'adjudant Mary [1].

Cette année-là, la *taghlemt* avait lieu en octobre et sa protection faisait l'objet d'un vaste dispositif. La S.M. 2 couvrait la région ouest de l'Aïr de Tafédek à Teguidda N'Tessoumt. Le mois suivant, elle effectuait une reconnaissance jusqu'à Gabou (Ag Gabo) au nord de la vallée du Talak et redescendait sur Teguidda Tagoui pour y récupérer son ravitaillement dont l'arrivée était prévue le 28 novembre ; elle y était dès le 25 novembre 1920. Sous les ordres de l'adjudant Mary, la S.M. 2 comprenait un sous-officier européen, le sergent Gilbert, 58 tirailleurs, dont deux sergents ; les goumiers, au nombre de dix, avaient quitté la section pour rejoindre leur campement.

---

[1] – Le Lt Gabriel BOURGES, né le 17 déc.1883 à Mérignac (Gironde) est un personnage hors norme. – Après un bref séjour au 3e RIC en métropole, il revenait au Niger en tant que Cne en 1921. Classé réserve spéciale à compter du 25 déc 1921, il se retirait à In-Gal à la même date, profondément attaché au monde touareg. Il y a exercé différentes activités : celle de commerçant, en particulier, mais sans y faire fortune. Il n'a pas coupé les liens avec l'armée ; de période d'instruction en période d'instruction, il était nommé C.B. en 1934 ; il était même rappelé sous les drapeaux en 1940. – Personnalité de premier plan à Agadez, son genre de vie n'a pas toujours été apprécié des Européens bien pensants. Toutefois, il maintenait des relations plus ou moins développées avec les officiers méharistes et ses conseils étaient toujours judicieux. – Décédé en 1960, il était enterré au cimetière militaire d'Agadez. Sa vie mériterait une étude approfondie.


Croquis du
combat de Guélingué
4 Déc 13
Kozi
attaque sur la cavale
C
carré de la 5H2
le 2 Déc au soir
A
2e formation
B
Kozi
D
PB
1 Klm
0

Le même jour à midi, l'adjudant apprenait par un courrier du chef de poste d'In-Gal le pillage de Teguidda N'Tessoumt par une bande d'une soixantaine de fusils. Sans tarder, il marchait sur cette localité, où il arrivait le lendemain, les goumiers rejoignaient en cours de route. Il y obtenait des précisions sur le rezzou d'origine ajjer dont l'armement ne dépassait pas quatorze fusils. Comme il n'avait pu être ravitaillé, il empruntait 450 kg de mil et se lançait le 27 novembre à 3 heures du matin à la poursuite de la bande, recoupant ses traces à Azelik, où il profitait d'une mare temporaire pour y faire l'abreuvoir et le ravitaillement en eau. Les traces devenaient plus fraîches, ce qui pouvait laisser penser que le rezzou ralentissait son allure, mais son avance était encore d'au moins trois jours. Aussi l'adjudant Mary décidait de s'alléger en laissant ses impedimenta à Tezenit au nord-ouest d'Arlit, sous la garde de 24 tirailleurs aux ordres du sergent Gilbert ; il estimait qu'avec 34 tirailleurs et 10 goumiers, les 14 fusils du rezzou étaient à sa portée. Il passait le 2 décembre 1920 au puits de Zourika. Remontant le kori de Sersou (Amâchegh) à vive allure, au grand trot lorsque le terrain le permettait, les tirailleurs, *« tenant tant bien que mal sur leurs selles »*, la section méhariste arrivait à la tombée de la nuit aux environs des monts Tarazit (Taghajit) au lieu dit nommé Guélingué [1] ; elle venait de progresser de près de 120 kilomètres depuis le matin.

L'adjudant montait alors sur un piton d'où il observait un feu à environ huit cents mètres, marquant la position des fuyards. Il décidait d'attaquer à la baïonnette au cours de la nuit. A minuit, après avoir laissé la garde des chameaux à un groupe d'une dizaine d'hommes, la section marchait en direction du foyer, mais sa disparition lui en faisait perdre la direction, aussi le chef décidait de revenir au carré.

Le lendemain, à cinq heures trente, après avoir laissé ses chameaux dans une petite dépression sous une garde réduite à deux hommes, le chef de section déployait sa formation en vue d'atteindre une série de petites hauteurs qui lui permettraient de contrôler l'ensemble du cirque montagneux où se trouvait réfugié le rezzou, empêchant ainsi sa fuite. L'effet de surprise jouait jusqu'au moment, où les cris des goumiers, dans l'euphorie de la surprise, alertaient les razzieurs qui promptement devançaient la section pour

[1] – SHAT Niger V – Rapport du Cne Fonferrier sur les opérations de la S. M. 2 du 25 novembre au 14 décembre 1920 et sur le combat de Guélingué (environs monts Tarazit 115 km nord Iférouane). Le Cne a rajouté de sa main sur le texte dactylographié du rapport : *« erreur Agualinga nord carte Cortier »*. Il s'agit vraisemblablement du kori Agalingué, branche secondaire du kori Amâchagh à 50 km au nord-est de Zourika.

coiffer les rochers, à partir desquels ils tiraient sur les tirailleurs surpris en terrain découvert. Les goumiers continuaient à faire preuve d'un comportement incompréhensible, décrochant sans ordre, tirant dans tous les sens et réfractaires à tout commandement.

Le terrain découvert ne permettait plus aux tirailleurs d'avancer, d'autant que leurs pertes étaient importantes, plus de sept tirailleurs avaient déjà été touchés. L'adjudant Mary précédait un groupe qui avait reçu l'ordre d'aborder la hauteur la plus au nord afin de prendre à revers la position adverse ; touché au cours de ce mouvement, il interdisait au groupe de poursuivre sa progression.

Des razzieurs, dissimulés dans la montagne, tentaient de prendre de flanc la section, mais sans résultat ; d'autres s'en prenaient au convoi ; devant ce danger, l'adjudant Mary ordonnait aux goumiers de s'y porter, mais ceux-ci ne bougeaient plus. Le sergent Yassa Diakité, bien que blessé, y était envoyé avec un groupe ; il était tué, d'autres tirailleurs étaient blessés, mais cette action préservait les montures.

A 14 heures, profitant de la diminution des tirs du rezzou, l'adjudant faisait reprendre l'assaut en direction du petit rocher le plus au nord, dont s'emparaient vers 15 heures le caporal Madi Diallo et ses hommes. Cette équipe prenait aussitôt sous le feu de ses armes les défenseurs du grand rocher qui, surpris, lâchaient pied et s'enfuyaient alors, poursuivis jusqu'à la tombée de la nuit par un petit élément.

Le rezzou abandonnait sur place le butin qu'il avait fait, en particulier 5 prisonniers ainsi que tous les bagages, mais il n'avait laissé que deux fusils aux mains de la section ; pourtant 12 cadavres étaient dénombrés sur le terrain, dont Ahrmat, un chef ajjer connu. Les pertes de la section étaient élevées, compte tenu du nombre de personnels engagés : 6 tués dont 3 étaient décédés au cours de la nuit suivante des suites de leurs blessures et 10 blessés, soit près de la moitié de l'effectif concerné.

Ce combat montrait que l'on ne pouvait pas encore faire confiance aux goumiers et il prouvait une nouvelle fois le bien-fondé de l'articulation des pelotons méharistes coloniaux dont les tirailleurs demeuraient, malgré leurs défauts, l'élément indispensable au moment de l'affrontement.

L'année 1921 était marquée par la reprise des liaisons avec l'Algérie. La S.M. 2, ayant à sa tête l'adjudant Mary qui venait d'être proposé à titre exceptionnel chevalier de la Légion d'honneur, escortait sur In-Guezzam le capitaine Fonferrier, le commandant de cercle d'Agadez. Le capitaine y rencontrait le 26 juin 1921 un détachement du Hoggar sous les ordres du maréchal des logis Roche.

Au retour elle rejoignait In-Gal qui était devenu son poste-grenier attitré. En août, elle détachait un élément aux ordres du sergent Quingat pour assurer à Teguidda n'Tessoumt la protection de la cure salée. En septembre, elle se portait en totalité aux monts Bel, vraisemblablement la déformation de Belal, où elle restait un mois durant. Au retour, elle nomadisait les mois suivants dans la région de son poste-grenier.

La S.M. 1 dont le chef était désormais le sous-lieutenant Domergue se trouvait en surveillance dans la région d'Assodé. L'année suivante, son poste-grenier était transféré à Iférouane,

Le 14 janvier 1923, un rezzou composé d'une trentaine de Touaregs Kel-Ajjer, de Kel-Hoggar et de Toubous, razziait les campements dans la région de Teguidda n'Tessoumt. Il était pris en chasse par la S.M. 1 du lieutenant Domergue qui, par trois fois, le rejoignait sans pouvoir engager le combat. La poursuite continuait jusqu'à Emdit [1], où le 19 janvier 1923 le rezzou était rattrapé après une course de près de 600 kilomètres et sérieusement accroché ; il réussissait à s'enfuir tout en laissant sur le terrain 3 tués, 6 blessés, 3 armes à tir rapide ainsi que la presque totalité de ses prises [2].

La S.M. 1 assurait la couverture éloignée de la caravane de printemps à la fin du mois de février 1923 ; une partie, renforcée par des tirailleurs à pied de la 6e compagnie ainsi que des auxiliaires, la couvrait à l'ouest de l'Aïr ; une autre partie, au nord de l'Aïr. La caravane, dont la responsabilité était assumée par le capitaine Carbonnier, était escortée par la S.M. 6 du lieutenant Gilbert ; elle quittait Beurkot le 7 mars pour se rendre à Bilma. Le dernier échelon était de retour à son point de départ le 2 avril 1923. Pendant ce temps, un groupe de la S.M. 6 renforcé de 15 auxiliaires, escortait d'Agadez à Tamanrasset la mission du major anglais Buchanan et un officier du Tchad rapatriable par voie anormale ; il passait à Iférouane le 28 février.

En juin de la même année, il était procédé à la modification de l'implantation des unités méharistes du cercle d'Agadez ; jusque là les sections stationnaient en des lieux différents, la S.M. 1 à Iférouane, la S.M. 2 à In-Gal, chacune renforcée par une moitié du groupe monté. Le peloton méhariste était regroupé en totalité à Iférouane ; le groupe monté, agissant en unité reconstituée, était rassemblé à In-Gal. Il comprenait des tirailleurs et

---

[1] – Il pourrait s'agir d'Imeddene, *caillou* à 5 km au nord du puits d'In Tadéra (150 km nord Iférouane).

[2] – SHAT. Niger 1 : extrait du registre des citations : ordre général n°14 du 16 juin 1923.

des cadres de la 6e compagnie, son financement était à la charge du budget local.

En octobre 1923, le P.M., dans sa totalité, était chargé de la protection de la *taghlemt* ; arrivé à Beurkot le 10 octobre, il couvrait son rassemblement jusqu'au 25 octobre, date du départ. La 1e section convoyait une caravane de 3.820 chameaux à destination de Fachi, où elle allait s'approvisionner en sel ; elle était de retour en Aïr vers le 8 novembre. La 2e section escortait une seconde caravane moins importante qui s'élevait néanmoins à 2.200 chameaux et qui avait pour destination Bilma d'où elle repartait le 12 pour rejoindre Tabelot le 22 novembre 1923.

A la fin de l'année 1923, le lieutenant de Saizieu remplaçait le lieutenant Gilbert à la tête du groupe monté. Sous son commandement l'unité se portait à In Abangarit à la rencontre du lieutenant Bergougnoux, commandant la circonscription du Hoggar, et l'escortait à partir du 2 janvier 1924 sur Agadez afin d'y régler avec les commandants des cercles de Tahoua et d'Agadez les questions relatives aux nomades d'Algérie en transhumance au Niger. Il fallait mettre fin aux prétentions de l'aménokal des Kel-Hoggar Saury qui revendiquait le commandement des Al Moussakarés de Tahoua et des Kel-Hoggar de l'Abzin, originaires du Sud-algérien.

Après l'inspection du P.M. 4 et de la S.M. 6 en octobre 1924 par le colonel Abadie, commandant la subdivision militaire, le peloton méhariste assumait la protection de la *taghlemt* ; la 1e section continuait jusqu'à Bilma et elle en repartait le 13 novembre 1924. Le P.M. 4 était à Agadez le 1er décembre 1924 Puis il repartait sur Iférouane le 8 décembre 1924.

Le capitaine Rottier en prenait le commandement le 12 novembre 1924, mais son commandement était de courte durée puisqu'il devenait commandant du cercle d'Agadez et commandant de la 6e compagnie à compter du 25 mars 1925.

Les renseignements qui signalaient l'irruption d'un rezzou déclenchaient systématiquement la mise en place d'un dispositif pour y faire face. Ainsi, en novembre 1925, la pénétration d'un rezzou au sud-est de Kidal amenait le mouvement d'une section du P.M. 4 vers la région de Tamakarté à partir du 2 novembre 1925. Deux jours plus tard, l'autre section se portait à la lisière ouest de l'Aïr pour se réunir à la S.M. 6 afin de former un groupement sous les ordres du capitaine commandant le P.M. 4. Ce déploiement de forces devait se révéler suffisamment dissuasif pour détourner le rezzou du Niger.

La *taghlemt* se déroulait normalement ; pourtant, à défaut d'une section méhariste de protection, l'escorte était fournie par le détachement de

renfort de 35 tirailleurs, destiné à la 5e compagnie. Toutefois la couverture, que ce soit à Fachi ou au Kaouar était faite par des unités méharistes. La sécurité de la *taghlemt* était une charge très lourde pour les unités méharistes ; elle obérait l'activité d'une grande partie des unités méharistes pendant son déroulement, devenant un frein à leur liberté d'action.

Après la dissolution du P.M. 3 de Gouré, le P.M. 4 prenait l'appellation de P.M. 3.

534 – Le peloton méhariste de Tahoua

En, juin 1919, déferlait sur le cercle de Madaoua un des plus gros rezzous jamais vus à l'époque au Niger, qui ravageait la région pendant un long mois.

A l'annonce de la venue probable d'un rezzou en provenance du Soudan, le commandant de la 4e compagnie, le capitaine Berthomé, ordonnait au P.M. de Tahoua, alors stationné à Azel, le poste-grenier, de rechercher les renseignements dans la région comprise entre Tin Chérifen et Elabo. L'unité plaçait deux *choufs* plus au nord, l'un vers Tillia, l'autre vers Ouazei.

Le 30 juin 1919, un renseignement précisait le passage du rezzou au nord de Tillia. Le P.M. renforcé d'auxiliaires se portait immédiatement sur Tin Chérifen ; au bout de quelques jours, prétextant l'absence de pâturages, le sous-lieutenant des Aubrys rentrait le 5 juillet à Azel. Rappelé à l'ordre, il recevait la mission de couvrir Tahoua à l'ouest du méridien passant par la localité alors que le P.M. d'Agadez assurait la même mission à l'est du méridien. Le rezzou réussissait à s'infiltrer à travers le dispositif sans qu'il fût décelé par l'un ou l'autre peloton.

Averti le 15 juillet 1919 du pillage de la tribu des Kel-Erbel à quelques kilomètres au sud, le sous-lieutenant des Aubrys préférait rechercher les traces que de marcher au canon. Il les recoupait au puits de Tarétarkan. Contrairement à toute logique il les remontait vers le nord jusqu'à Damayo, où il ne bougeait plus jusqu'au 19 juillet. N'ayant rien trouvé, le chef de peloton abandonnait toute velléité de recherche et rentrait à Azel. Toutefois il avait envoyé vers le sud une dizaine de goumiers qui rejoignaient le rezzou, harcelaient son arrière-garde, lui tuant une dizaine d'hommes et récupérant une vingtaine de prisonniers faits par les razzieurs ; ils décrochaient toutefois après cette action par crainte d'une riposte.

Après avoir commis de nombreux pillages et s'être heurté à des éléments de la 4e compagnie à Leima le 29 juillet 1919, le rezzou qui semblait remonter vers le nord, était pris en chasse par un contre-rezzou aux ordres du capitaine Berthomé. En même temps, le capitaine prescrivait au chef de

poste de Tahoua, le sous-lieutenant Zuzak, et au peloton méhariste de Tahoua d'intercepter le rezzou lors de sa remontée vers le nord. Le détachement ainsi formé arrivait le 31 juillet 1919 au puits de Tarétarkan. Le 2 août 1919, ayant appris le passage de 60 pillards avec 250 chameaux au puits de Toufabayo, le sous-lieutenant Zuzak entamait de sa propre initiative la poursuite vers In Abelas qu'il atteignait le lendemain. Il les poursuivait pendant trois jours, mais l'épuisement de ses montures l'obligeait à s'arrêter : néanmoins il avait constaté que le rezzou retraitait vers le nord sur trois colonnes. Celle du milieu poussait 800 chameaux, les deux autres étaient composées de chevaux, de bœufs...

Cette observation laissait croire que le rezzou avait complètement évacué la zone : l'apparition de razzieurs à la périphérie de Kornaka montrait qu'il n'en était rien et la chasse reprenait de plus belle : le peloton méhariste y participait, mais sans plus de succès qu'auparavant. Les seuls résultats avaient été le fait des détachements montés de circonstance à cheval ou à chameau. Le lieutenant-colonel commandant le B.T.S. attribuait l'inefficacité du peloton méhariste à son chef, dont le mauvais état de santé avait mis le moral au plus bas en peu de temps [1].

Ainsi le peloton méhariste de Tahoua était passé à côté de la gloire et l'occasion n'allait plus se représenter à l'avenir malgré le déclenchement de nombreuses alertes.

En 1921, le commandement du peloton était exercé par le lieutenant Ambrosini. Il avait un rôle déterminant dans la mise sur pied d'un convoi libre qui effectuait pour la première fois en mai 1921 le transport de 55 tonnes de mil, destinées au ravitaillement d'Agadez. La même année, à la suite de l'imprudence d'un tirailleur, un incendie ravageait le carré, implanté à Gamban ; tout le matériel, y compris l'armement et les munitions, était perdu.

En juillet 1923, le capitaine Piétri en fin de séjour laissait le commandement du peloton au capitaine Fevez. Ce dernier détachait en septembre une section pour protéger le mouvement des caravaniers qui allaient participer à la *taghlemt*. L'autre section qui nomadisait au nord de Tahoua, se tenait prête à intervenir. Les alertes ne manquaient pas, même si elles n'étaient pas toujours fondées. En fonction de la menace envisagée, la section était renforcée par des éléments à pied de la garnison de Tahoua, montés

[1] – R. des T.C. n°171 1924 op. cit. – CAOM. fonds A0F 14 Mi 306 1D 219. Rapport n°539 en date du 30 août 1919 du Lt-Cel Lefèbvre commandant le B. T. S. n°3 concernant le rezzou régueibat dans le cercle de Madaoua.

préalable avec des chameaux des tribus avoisinantes. Le renfort cessait son activité au retour de la section détachée à Teguidda.

Le capitaine Fevez ne faisait que passer ; le 15 septembre 1923, il recevait l'ordre de rejoindre Agadez afin d'y remplacer le commandant de cercle, le capitaine François rapatrié sanitaire. Le 10 mai 1924, le capitaine Alessandri prenait le commandement du P.M. 1 en remplacement du lieutenant Cede. Un an plus tard, le lieutenant Fralon, ancien du P.M. de Gouré, le remplaçait. Le 11 juin 1926, c'était au tour du capitaine Carbonnier. Ainsi, en sept années avaient été dénombrés officiellement, à la tête du peloton, huit officiers ; cette succession accélérée n'était pas sans répercussion sur l'efficacité du travail. En 1925, le peloton se faisait enlever une partie de ses montures par un rezzou régueibat alors qu'elles se trouvaient au pâturage à Tiggart. Un an plus tard, ayant trop temporisé, il n'était plus en mesure de rejoindre un nouveau rezzou qui s'était emparé des chameaux des Kel-Erlal à Kichgari.

L'attribution des fonctions de responsable de la circonscription nomade au chef de peloton avait amplifié cet état de choses. Elles avaient l'inconvénient de provoquer un immobilisme certain que déplorait le colonel Abadie lors de son inspection en 1925, mais cette faute incombait-elle entièrement au chef de peloton ?

Le P.M. 1 arrivait le 9 mars 1926 à Douroum afin de procéder à sa réorganisation dans le cadre des nouvelles instructions relatives à la mise sur pied des groupes nomades. Le peloton avait d'ailleurs été désigné comme unité expérimentale Il était complété d'une section supplémentaire à la suite de la dissolution du P.M. 3 ; cette section aux ordres du lieutenant Borricand faisait mouvement de Gouré à Tahoua, où elle arrivait le 9 avril 1926 ; elle devenait, la S.M. 3 du peloton.

VI

Les groupes nomades

1927-1962

61 – Le contexte nigérien

Les groupes nomades perdurèrent jusqu'en 1962, année au cours de laquelle fut dissoute la dernière unité méhariste.

Cette longue période, même si les nomades la considèrent dans leur imaginaire comme une période heureuse, ne fut pas sans histoires.

L'action militaire, qui avait été primordiale, amenait à partir de 1927 une paix durable jamais connue jusque là. Cette dernière n'était pas sans répercussion sur la vie des nomades qui se voyaient obligés de modifier radicalement leur genre de vie.

Cette paix intérieure n'occultait pas les problèmes du monde. Des mesures avaient dû être prises aux confins à partir de 1930 pour en assurer la défense face aux ambitions affirmées de l'Italie. La Seconde Guerre mondiale, qui n'a touché qu'indirectement le Niger, se révélait être une période de repli, voire de stagnation.

En opposition avec la précédente, la période qui suivait la guerre entraînait une mutation politique effervescente qui ne touchait pas toutefois le milieu nomade. Elle allait cependant aboutir en 1958 à l'instauration de la république du Niger et, en 1960, à la proclamation de l'indépendance, que ne voulait pas la majorité des nomades.

611 – La paix "nassaréenne" (1927 – 1939)

Au temps des commandants militaires succédait celui des gouverneurs civils : Jules Brévié, qui avait été le premier, devait rester le plus longtemps en poste. Sa tâche était difficile puisque, sur le plan de l'administration, tout était à faire et son premier souci a été de mettre en place une véritable organisation administrative, non sans difficulté d'ailleurs car la colonie était tenue de vivre sur ses propres ressources.

Or le Niger en était dépourvu, même sur le plan vivrier. Périodiquement, en fonction des aléas de la pluviométrie, le pays, en entier ou par ré-

gion, était éprouvé par de mauvaises récoltes qui entraînaient la disette et même la famine : tel avait été le cas en 1930 et 1931, années où la région occidentale du Niger avait été particulièrement touchée.

Aussi, l'une des préoccupations de l'administration, voire l'unique, était-elle de satisfaire aux besoins alimentaires d'une population qui ne cessait de se développer. Il est compréhensible que, dans cette perspective, l'effort du premier gouverneur, comme celui de ses successeurs, se soit limité à la zone utile, c'est-à-dire à la zone sédentaire.

Il ne faut donc pas s'étonner que la zone nomade, qui ne représentait plus un danger, ne soit pas d'un grand intérêt. Dans la mesure où le seul souci des gouvernants était le calme et la tranquillité, elle était laissée dans les mains des militaires dont c'était le métier. C'est ainsi que les cercles d'Agadez, de Bilma et de N'Guigmi où les nomades étaient en majorité, continuaient d'être administrés par des officiers. L'inspection de ces cercles était à la charge du commandant militaire ; un poste d'inspecteur des goums était même créé en 1928 pour le chef de bataillon Rottier, ancien commandant de cercle de Bilma et d'Agadez, en raison de sa connaissance du milieu nomade.

Les rezzous avaient pratiquement disparu, le dernier avait eu lieu en 1927 ; l'ordre n'était plus troublé que par un banditisme endémique. Ce résultat était certes à mettre au compte des unités méharistes qui parcouraient sans fin le désert en quête d'exploits, mais il était surtout la conséquence de l'occupation totale de la Libye, occupation qui avait fait disparaître la dernière zone d'irréductibles.

La pénétration française avait entraîné la désagrégation de la société touarègue, que les révoltes de 1916 avaient encore accentuée. La prépondérance politique des imajeren était pratiquement anéantie ; les inaslemen profitaient de la situation pour assurer à leur place l'encadrement des populations. Les *assujettis* quant à eux s'éloignaient de plus en plus de leurs anciens maîtres qui perdaient de ce fait leur supériorité économique. La chefferie, qui a toujours été différente de la conception française, en subissait le contrecoup et à quelques exceptions près, n'avait pas l'efficacité qu'en attendait l'administration.

Si la paix était devenue réalité sur le terrain, elle ne l'était pas encore dans les cœurs. Un antagonisme certain demeurait entre ceux qui avaient fait des choix opposés et il l'était d'autant plus que ceux qui avaient choisi le camp français, s'étaient grandement enrichis au détriment de leurs frères. Les Kel-Hoggar tenaient le haut du pavé et leur éloignement de Tamanrasset, dont ils dépendaient administrativement, accentuait ce caractère.

La division des nomades de l'ouest nigérien en groupements autonomes, sans grande référence au passé, n'apportait pas les résultats escomptés, et elle était la source de continuelles contestations.

Les Toubous, quant à eux, restaient semblables à leur réputation. Au Tibesti, qui avait été évacué depuis 1916, les Tédas vivaient en complète anarchie et les démonstrations de force faites en de rares occasions n'avaient pratiquement aucun effet durable. Les Dazas du Manga n'étaient guère différents et seule la présence d'une unité méhariste les incitait à modérer leur turbulence naturelle.

Toutefois la *pax francia* entraînait le développement d'une nouvelle économie saharienne dont l'élevage et le transport à chameau étaient les deux activités principales.

L'élevage ne se limitait pas au chameau, dans lequel le Touareg excellait, mais également à celui des caprins voire des bovins lorsque le pâturage s'y prêtait. Chaque année, au moment des premières pluies d'hivernage, une grande partie des nomades de l'ouest nigérien se portait dans la région des Teguidda afin de faire suivre la cure salée à leurs troupeaux éprouvés par la longueur de la saison sèche. C'était à la fois un besoin vital pour les animaux, mais aussi l'occasion de retrouvailles entre les populations. Certaines tribus comme les Kel-Gress et les Lissouane ou les Iklan, débarrassés de toute tutelle, manifestaient une certaine propension à la sédentarisation ce qui n'était pas sans poser des problèmes avec les sédentaires qui, eux, en raison de leur développement démographique, recherchaient de nouvelles terres. D'autres, tout en demeurant nomades dans l'âme, pratiquaient certaines activités agricoles : c'était le cas des tribus de l'Aïr, plus particulièrement des Kel-Owey. En 1936 le cercle d'Agadez avait doublé sa production maraîchère et céréalière : l'année précédente, des pommes de terre, dont la culture venait d'être introduite, avaient été vendues aux oasis du Sud-algérien.

La *taghlemt* était la vitrine du commerce caravanier. Son intérêt allait croissant pour atteindre le chiffre de près de 20 000 chameaux en 1938. Sa protection rapprochée avait été allégée et, à partir de 1928, elle n'était plus assurée qu'occasionnellement. Plus tard, par suite de la suppression de l'escorte, les départs de la caravane d'automne avaient lieu pratiquement tous les jours et leur échelonnement dans le temps permettait une meilleure utilisation des rares pâturages.

Le transport à chameau ne se limitait pas à la seule taghlemt, il était généralisé sur une grande partie du territoire, que ce soit en zone nomade ou ailleurs. Le nomade l'utilisait en permanence, l'administration à l'occasion.

Ainsi la mise en place des carburants nécessaires aux différentes missions aériennes ou terrestres, l'a été de cette façon.

Le pays était immense et dépourvu de voies de communication. Le chameau demeura pendant longtemps le moyen de locomotion le plus usité et le plus économique. Il fallut attendre l'année 1930 pour que l'emploi de véhicules soit envisagé pour le ravitaillement des confins. Ce n'est qu'à la veille de la Seconde Guerre mondiale qu'un réseau d'itinéraires plus ou moins aménagés permit l'utilisation généralisée de ce nouveau type de locomotion, sans mettre fin toutefois à celle des caravanes.

Même si les conditions de vie n'étaient pas idylliques, ponctuées de temps à autre de disettes, le Niger était considéré comme une terre d'accueil par les autres nomades. L'occupation du Fezzan par l'armée italienne avait entraîné la fuite des Toubous Goundas et des arabes Ouled Sliman, qui avaient trouvé refuge tant au Niger qu'au Tchad. Même les Kel-Gress, qui s'étaient exilés au Soudan anglo-égytien à la suite des combats de Zanguébé en avril 1901, revenaient au pays en 1938.

Cette paix pourtant indéniable n'était pas due à l'importance des forces militaires implantées sur le territoire. Le BTS n°3 demeurait la seule formation en service au Niger et ses effectifs n'avaient pas varié depuis 1926. Ils restaient stables jusqu'en 1938, année au cours de laquelle était mise sur pied une septième compagnie destinée à renforcer les garnisons de Zinder et d'Agadez.

Certains postes qui avaient perdu de leur intérêt étaient dissous : c'était le cas d'In-Gal en 1927. D'autres étaient créés aux confins nigéro-tchadiens, Madama en 1930, Chirfa en 1933, afin d'assurer la surveillance de la frontière avec la Libye.

L'évolution des missions aurait dû accélérer la modernisation des moyens, d'autant que l'Italie, lors de la reconquête du Fezzan, avait déployé une force moderne combinant moyens motorisés et aériens. Il n'en a rien été : ce n'est qu'en 1937 que le bataillon pouvait disposer d'une section automobile équipée en camions Citroën modèle T 32. Pendant longtemps, seul le colonel commandant militaire disposa d'une voiture. Les premières reconnaissances motorisées effectuées au désert à partir de 1933 ont été le fait d'officiers qui avaient acheté une voiture avec leurs propres deniers. De ce fait les unités méharistes constituaient toujours les seules forces mobiles du territoire. Quant à l'aviation, le Niger ne disposant pas de moyens aériens propres, l'escadrille d'AOF remplissait en 1930, 1931 et 1935 quelques missions de reconnaissance à son profit.

Les territoires riverains du Sahara commençaient à s'apercevoir que leurs nomades n'étaient pas toujours les leurs dans la mesure où les limites administratives n'avaient guère de signification pour les *fils des nuages* et qu'une certaine concertation était nécessaire pour leur bonne administration. Ainsi, peu à peu eurent lieu des réunions entre les territoires concernés afin de régler les problèmes qui se posaient.

En 1926 se déroulait à Tunis la conférence nord-africaine. Sans être un participant direct, le gouverneur général d'AOF acquiesçait à l'une des conclusions instaurant le principe de liaisons périodiques entre les territoires afin d'étudier les questions concernant leurs zones frontalières. Les détachements des G.N. de Tahoua et d'Agadez ainsi que celui du Groupe du Hoggar se réunissaient à Tamaïa en mars 1927. Le capitaine Rayat, le commandant du cercle d'Agadez, établissait à l'issue le procès-verbal de la rencontre qui portait sur la transhumance des Kel-Hoggar et le tracé futur de l'itinéraire automobile de Tamanrasset à Agadez via In-Guezzam. Un mois auparavant, avant de reconnaître la frontière libyenne de Toummo à Djanet, le capitaine Duprez, commandant la compagnie des Ajjer, rencontrait une des sections méharistes du G.N. de N'Guigmi à Djado.

La conférence de Bilma qui avait lieu en 1932 réunissait les représentants de l'Algérie, du Tchad et du Niger. Le chef de bataillon Carbillet, commandant les Territoires des oasis d'Algérie y était venu en véhicule ainsi que le colonel Vignon, le commandant militaire du Niger et inspecteur des cercles militaires, le lieutenant Chapelle en était le rapporteur. Parmi les huit points abordés venaient en priorité les relations avec les autorités italiennes. Ils établissaient un protocole définissant la conduite à adopter en cas de rencontre avec un détachement militaire italien. Par ailleurs, ils insistaient sur la nécessité d'échanger les renseignements et de poursuivre les liaisons annuelles entre les colonies.

En janvier 1936, une nouvelle conférence était organisée à Agadez ; il était admis que les fractions des Kel-Rehla et des Taïtocq, tribus des Kel-Hoggar nomadisant au Niger, continueraient d'être administrées par l'annexe de Tamanrasset, mais que leur séjour au Niger ferait l'objet d'une réglementation stricte. De ce fait il était procédé en mai 1937 à un recensement de ces tribus par le goum d'Agadez et par un détachement de la compagnie saharienne des Hoggar.

Ainsi, chaque année s'effectuait dans ce cadre un certain nombre de liaisons inter-territoires qui étaient le fait généralement des unités méharistes. Au cours de ces rencontres les participants, non contents d'afficher leur fraternité d'armes, traitaient et résolvaient la plupart du temps les problèmes qui concernaient leurs ressortissants. Ces derniers, par ailleurs, devaient être

impressionnés par le déplacement incessant de forces, ce qui les incitait selon toute vraisemblance à un certain respect de l'ordre établi.

Le Tibesti constituait toujours un problème qui était toutefois différent pour les deux pays concernés. Le Niger, dont il dépendait toujours officiellement, n'était plus en mesure d'y assurer pleinement sa souveraineté depuis son évacuation en 1916. Les autorités civiles et militaires du Territoire étaient hostiles à toute réoccupation ; les quelques reconnaissances envoyées à ce titre n'avaient guère eu d'effet prolongé. Quant au Tchad, il n'avait pas les mêmes raisons, il recherchait avant tout la sécurité, ne voulant pas que le Tibesti constituât un repaire de hors-la-loi. De ce fait la circonscription du Borkou n'appliquait pas la même politique que le cercle de Bilma, et la tentative d'harmonisation faite en 1927 par le chef de bataillon Rottier était restée sans effet. Le Tibesti ne soulevait guère l'intérêt du politique tant qu'il ne posait pas de problème ; il en allait tout autrement avec la reconquête du Fezzan par les Italiens ; le Tibesti redevenait alors une des préoccupations du ministre des Colonies [1].

Sur son ordre une mission était diligentée par les deux Territoires. Le chef de bataillon Rottier, devenu inspecteur des goums en 1928, était désigné par le Niger en raison de sa parfaite connaissance du dossier. Ayant servi longtemps au Niger-est, il jouissait d'une excellente réputation auprès des populations locales qui l'avait surnommé *Maï Lafia* [2]. Du 2 au 5 février 1929, il rencontrait à Bardaï le chef de bataillon Aubert, chef de la circonscription du Borkou, avec lequel il abordait les différents problèmes. Les deux officiers supérieurs attribuaient à chaque territoire une zone de responsabilité : *« l'AEF récupérait le massif du Tibesti avec les pâturages qui l'entouraient et les routes en provenance du Fezzan ; l'AOF continuait à exercer sa responsabilité sur le massif de l'Afafi, les cailloux de Yeï Lulu et la région de Fochimi.»*.

L'afflux de réfugiés en provenance du Fezzan, qui colportaient des bruits faisant état des revendications italiennes sur les confins, amenait le gouvernement à réagir rapidement ; ce dernier décidait sans tarder le rattachement du Tibesti au Tchad, les limites prévues pour les zones de responsabilité devenant *de facto* les limites des Territoires. A cet effet, il adop-

---

[1] – CAOM.Affaires politiques 2662. Correspondance du ministre des Colonies aux G.Gx de l'AOF et de l'AEF. 29 septembre 1928.

[2] – *Maï lafia*, le maître de la paix. *Carnet monographique du cercle de Bilma.* Lt Périé.

tait une procédure d'exception [1] laissant toute latitude aux gouverneurs intéressés pour l'établissement des modalités d'application.

Le 11 novembre 1929 avait lieu à Bardaï la passation officielle du Tibesti à l'A.E.F. en présence du chef de bataillon Aubert, commandant la nouvelle circonscription du B.E.T., du capitaine Vicaire commandant la 6° compagnie du R.T.S. du Tchad, représentants de l'A.E.F., et du lieutenant Morvan du groupe nomade de N'Guigmi, représentant du Niger. Ultérieurement le lieutenant Morvan et le lieutenant Méar, commandant les méharistes tchadiens, entreprenaient la reconnaissance des limites territoriales.

L'arrêté de rattachement, pris le 18 février 1930 par le gouverneur général de l'A.E.F. résultait de l'accord des deux parties formulé par télégrammes. Le mémorandum portant sur le nouveau tracé des limites territoriales était établi le 18 mars 1931, mais il semble qu'il n'ait jamais fait l'objet d'une publication officielle.

La frontière méridionale de la Libye n'avait jamais été bornée et elle pouvait devenir un enjeu car la Turquie n'avait jamais voulu la reconnaître. En effet une campagne de presse se déroulait en Italie depuis 1928 pour en contester le tracé. Elle s'appuyait sur la promesse de compensations territoriales, promesse qui a été faite à leur pays pour s'engager dans la première guerre mondiale au côté des puissances de l'Entente [2]. Puis elle prenait en compte les revendications exprimées au début du siècle par leur adversaire du moment, l'empire turc. Cette campagne reflétait les conceptions du gouvernement italien, favorable à une expansion coloniale de son pays.

L'occupation totale de la Libye ne pouvait que conforter l'Italie dans cette intention et provoquait une certaine inquiétude du gouvernement français, qui prenait alors des dispositions conservatoires aux frontières d'Algérie et du Niger. A partir d'août 1930, était mis en place un dispositif de surveillance aux confins nigériens. Ce dernier prévoyait l'occupation de Madama, où devait être construit un poste, et l'action d'éléments méharistes patrouillant à l'ouest en direction de l'Algérie et à l'est en direction du Tchad.

Pendant le même temps, les forces italiennes entreprenaient toute une série de reconnaissances afin de vérifier la réalité de l'occupation française. En 1930, elle tâtait le dispositif de l'Algérie à In Ezzane ; en 1931,

---

[1] – Dépêche ministérielle n° 65 du 29 juillet 1929 au G.G. de l'AOF (Ref. arrêté 18 février 1930).

[2] – Traité de Londres. 26 avril 1915, article 13.

c'était au Niger à Madama. A la suite d'une épidémie de scorbut, qui avait touché essentiellement l'encadrement, le poste allait être évacué par sa garnison en février. L'ayant appris, vraisemblablement par une indiscrétion de la radiotélégraphie, les Italiens tentaient de profiter de la situation pour l'occuper. Grand fut leur dépit, lorsqu'ils arrivèrent le 18 février 1931 au poste, de constater qu'il n'était pas vide. Les autres éléments des confins s'étaient portés spontanément et sans concertation sur Madama. L'officier italien, le lieutenant Apoggia était raccompagné ensuite jusqu'à la frontière par le lieutenant Bedo, chef de la section méhariste du G.N.2, stationnée dans le Djado.

A la suite de cet incident, une garnison était laissée momentanément dans ce poste, qui était toutefois évacué en avril 1931. Un élément symbolique de deux goumiers avec un pavillon tricolore y était laissé. Un détachement italien tentait une nouvelle fois de profiter des circonstances, mais les goumiers restaient sourds aux arguments de l'officier italien.

Le poste de Madama était alors réoccupé par une véritable garnison qui, aux ordres du lieutenant Séré de Rivières, achevait sa construction. En novembre 1932, la garnison voyait atterrir à sa grande stupeur deux avions italiens. L'Italie poursuivait ainsi ses tentatives par d'autres moyens.

Le détachement des confins n'en continuait pas moins, par une présence inlassable aux frontières, d'affirmer la souveraineté de la France. Toutefois, afin d'éviter tout risque d'incident, le gouvernement décidait de limiter son action au sud d'une ligne passant par Madama.

Cette volonté d'apaisement se concrétisait à Rome en janvier 1935 par la signature d'un accord entre Laval et Mussolini. Une portion même du territoire du Niger et du Tchad, de Toummo à la frontière anglo-soudanaise, était cédée à l'Italie [1]. Mais la procédure de ratification n'était pas menée à son terme dans les deux pays ; de surcroît, l'Italie faisait savoir, en décembre 1938, par une dépêche officielle, sa volonté de ne pas ratifier le traité de Rome [2]. Ainsi les confins, après une période de calme, redevenaient un enjeu au moment, où la tension atteignait un degré jamais atteint en Europe.

---

[1] – Plus connue ultérieurement sous l'appellation de bande d'Aozou.

[2] – Bernard Lanne – *La querelle des frontières Tchad-Libye* Karthala, 1982 ; p. 149 et 171.

612 – La Seconde Guerre mondiale (1939 –1945)

6121 – Sur le plan militaire

Dans le cadre de la défense des marches sahariennes, face au danger italien, avait été créé un commandement des confins nigéro-tchadiens dont le siège était à Zinder : son premier titulaire était le général Aubert, vieux méhariste de la Coloniale. Ce commandement était destiné à assumer les missions définies par le décret du 4 août 1938. Son rôle était surtout défensif : il envisageait la création de centres de résistance sur l'axe privilégié d'infiltration en provenance du Fezzan, couverts au plus près de la frontière par des unités méharistes. Eventuellement, il devait appuyer, par des actions offensives, les opérations menées en Libye par les forces du sud algérien.

Ainsi était réalisé à Dao-Timmi un centre de résistance dont les travaux avaient débuté en 1938. Il comportait trois points d'appui placés sur des mouvements de terrain rocheux en vue d'interdire le débouché de la piste venant du nord. L'armement lourd, qui comportait de nombreuses mitrailleuses, mais un seul canon antichar, était sous abris bétonnés, reliés entre eux par un lacis de tranchées.

Dirkou, quant à lui, a été d'abord une piste d'atterrissage qui avait été aménagée à la suite de sa découverte au début de l'année 1939 par le colonel-aviateur Pelletier d'Oisy. Aussi ne fut-il dans un premier temps qu'un vaste dépôt de matériels. Par la suite, il était aménagé afin de devenir un second centre de résistance analogue à celui de Dao-Timmi mais, compte tenu de sa position géographique au milieu de la cuvette, il avait peu de valeur stratégique. Toutefois, à la déclaration de guerre, en septembre 1939, il devenait une base opérationnelle importante disposant de moyens motorisés [1] appuyés par un détachement aérien en vue d'une intervention au nord.

La campagne désastreuse de France, faute d'information rapide, n'avait dans l'immédiat qu'une faible répercussion, d'autant que la déclaration de guerre de l'Italie, survenue le 11 juin 1940, accaparait les troupes des confins. Une opération terrestre était menée sous le commandement du capitaine Chapelle par la section méhariste du lieutenant Launay qui occupait, le 15 juin 1940, le point d'eau de Toummo. Pour ne pas être en reste,

---

[1] – SHAT. – Niger VI – Vie du sous-secteur de Bilma : moyens de Dirkou, 1 Cie FV, 1 peloton AM, 7e Cie portée, 8e Cie portée, Sion canon 75 portée. Total : 1 000 h. dont 200 Européens qui constituaient un bataillon porté sous le commandement du C.B. Nicloux.

l'escadrille n°3 d'AOF, basée à Dirkou, effectuait, aux ordres de son chef, le capitaine de Maricourt, un raid en Libye sur le poste italien de Tedjéré.

Peu de temps après, le 24 juin plus précisément, survenait l'armistice et les unités recevaient l'ordre par message de cesser les combats.

Il s'ensuivait, de juillet à septembre, une grave crise des consciences. La défaite subie en France, dont on avait appris l'ampleur, touchait profondément les militaires qui dans leur grande majorité étaient favorables à la poursuite de la lutte contre les *Boches* mais, en même temps et pour différentes raisons, ils estimaient devoir obéir au maréchal Pétain le nouveau chef de l'Etat : les événements de Mers-el-kébir, puis de Dakar ravivaient par ailleurs une certaine anglophobie. Cependant ils étaient prêts pour la plupart à rallier la France Libre à condition que le ralliement se fasse sous la conduite de leurs chefs : or ceux-ci ne voulaient pas en assumer la responsabilité.

Toutefois un certain nombre, moins important que le nombre de ceux qui arriveront du Tchad, où ils avaient refusé de servir dans la France Libre, s'exfiltrait du Niger, animé par le désir de poursuivre la lutte. Ceux-là rejoignaient dans un premier temps, en juillet 1940, la Nigéria, puis, à partir de septembre, le Tchad qui s'était rallié à la France Libre le 26 août 1940.

Les conséquences de l'armistice étaient immédiates et entraînaient à la demande de la commission italienne le retrait des forces des confins. L'Etat français remplaçait les chefs dans lesquels il n'avait pas toute confiance ; le général Falvy [1] remplaçait le gouverneur, le colonel Garnier devenait le nouveau commandant des confins. Son prédécesseur, le général Cornet, n'avait fait qu'un court passage ; il était relevé à la demande du gouverneur général d'AOF. Durant le temps, où il assumait ses fonctions, il avait maintenu des contacts à la frontière nigéro-tchadienne, ce qui ne l'avait pas empêché de disposer des barrages afin de s'opposer à toute passage vers la Nigéria.

Chacun des deux Territoires développait une certaine propagande qui la plupart du temps, se faisait par la voix des ondes. Les mesures d'éloignement comme d'intimidation prises à la demande du gouverneur d'A.O.F. avaient, à une exception près, tari les "exfiltrations" à partir d'octobre 1940.

---

[1] – Pierre-Marie de la Gorce – *L'empire éclaté* Denoël,1988 ; P.160, note 23.
« Le général Falvy, fait prisonnier au cours de la campagne de France, avait été libéré par les Allemands. Exerçant les fonctions civiles et militaires, il devait en particulier étudier la reconquête du Tchad. »

Les forces armées étaient réorganisées pour s'adapter à la nouvelle donne et les réorganisations iront en se succédant jusqu'en 1943. A compter du 1er octobre 1940 disparaissait le B.T.S. n°3 pour faire place, compte tenu de l'importance de ses effectifs, au Régiment des tirailleurs sénégalais des confins (R.T.S.C.N.) à 2 bataillons opérationnels. En outre il comportait des compagnies de garnison à l'échelon territorial [1]. Le 1er décembre 1940, le R.T.S.C.N. passait à 3 bataillons, le 3e englobant les compagnies stationnées au Niger-ouest. Le 1er mars 1941 était créé par transformation du R.T.S.C.N. le R.T.S. du Niger qui comprenait 5 bataillons. L'année suivante, le 1er juillet 1942, ce régiment donnait naissance à deux régiments autonomes, le R.T.S. du Niger-ouest à 2 bataillons et le R.T.S. des confins nigériens à 3 bataillons. Un an plus tard, le 1er juillet 1943, le R.T.S. du Niger-ouest était dissous ; seul subsistait sur le territoire le R.T.S. du Niger à 3 bataillons. L'importance des forces s'était justifiée jusqu'en 1942 par le but recherché, mais avec le ralliement de l'A.O.F. à la France libre en 1943, la nouvelle armée française en cours de reconstruction récupérait les effectifs nécessaires à la reconquête du territoire national. Les postes des confins n'avaient plus qu'une garnison symbolique et ils étaient supprimés le 1er juillet 1943 à l'exception de Dirkou, où était stationnée la 5e compagnie, la seule unité restante aux confins.

6122– Sur les autres plans

Les problèmes militaires avaient occulté tous les autres. D'ailleurs le gouverneur avait été remplacé à compter du 8 décembre 1940 par un général, le général Falvy, disposant de tous les pouvoirs ; sa mission essentielle était de maintenir le Niger dans la mouvance de Vichy. A son départ, le 4 mars 1942, il avait rempli la tâche qui lui avait été fixée, sans s'être trop soucié du pays lui-même.

Et pourtant le Niger n'était pas en mesure de faire face à la situation, une grande partie des personnels de l'administration les plus jeunes, avait rejoint les armées, privant le territoire de sa *substantifique moelle.*

Le pays vivait replié sur lui-même, et ce caractère d'isolement était encore accentué par l'interdiction de commercer avec le Tchad et la Nigéria, ses débouchés naturels et séculaires. La contrebande existait certes, mais elle

---

[1] – SHAT.Niger I. JMO
- 4e Cie : Dao-Timmi,
- 5e Cie : Dirkou,
- 6e Cie dont GNA : Agadez,
- 9e Cie dont GNB et GNN : N'Guigmi.

était insuffisante à compenser les manques ; les Nigériens essayaient de surmonter les difficultés d'une économie fermée.

Le Niger, cependant, arrivait à survivre. Les bonnes années suivaient les mauvaises, mais ces dernières ne prenaient jamais l'allure d'une catastrophe. Les nomades y faisaient face avec un certain fatalisme. La taghlemt n'avait jamais été aussi importante, elle ne donnait pas prise aux événements extérieurs, le sel, les dattes constituaient avec le mil les denrées de l'échange. Mais il n'y avait plus de véritable taghlemt : au fil du temps et de la persis-tance de la sécurité, elle s'était transformée en un courant commercial continu, d'intensité variable en fonction des saisons.

Les Touaregs ne semblaient pas être concernés par les événements du monde, préoccupés surtout de leur existence quotidienne. Les tribus *serviles* accentuaient leur émancipation. Cette attitude n'était guère prisée par l'ensemble des Touaregs. En 1943, le commerce reprenait avec la Nigéria. L'administration tentait, avec plus ou moins de succès, d'apporter une amélioration à leur organisation. En 1945, les Taïtocq, dont la présence avait posé des problèmes au Niger, étaient rattachés au Territoire. L'administrateur Nicolas, commandant le cercle de Tahoua, ne parvenait pas à créer un poste d'aménokal des Kel-Dinnik. A la suite d'un éventuel rattachement du cercle de Gao au Niger, il était étudié un projet de délimitation entre les territoires de l'A.O.F. et de l'Algérie afin d'envisager l'unification du bloc touareg. Cette idée, qui était séduisante, se heurtait à de nombreux obstacles, sentimental du côté algérien, financier du côté nigérien [1]. Elle en restait là...

Le Kaouar connaissait dans les premières années de la guerre une certaine prospérité, liée au stationnement d'une troupe nombreuse : celle-ci n'a duré que le temps de cette présence. Le Djado se mourait lentement en raison de l'émigration de sa population. L'arrivée, en 1942, du lieutenant Le Rouvreur, qui exerça pendant deux ans les fonctions de chef du poste administratif de Chirfa redonnait une certaine prospérité à la palmeraie. A Séguédine, Arfaï Boghermi, qui s'était autoproclamé *sultan,* avait relancé l'activité des salines dont il exportait le produit par les camions qui desservaient les postes des confins.

Les Goundas s'étaient regroupés dans la région d'Agadem. Les Toubous, qui avaient émigré du Fezzan en 1941, s'étaient installés à Dibella.

---

[1] – CAOM, fonds AOF, 14 MI 1863, 2 G 45. Rapport politique du Niger, année 1945.

Les caravanes reprenaient, en 1943, le chemin du Fezzan, rétablissant un échange traditionnel, mais aussi une contrebande d'armes florissante.

A la fin de la guerre, les nomades ne s'étaient pas rendu compte que le monde n'était plus comme avant et rien ne les poussait vers une évolution nécessaire. C'est ainsi qu'à l'exception de quelques notabilités, ils étaient unanimes à refuser la scolarisation de leurs enfants.

613– La marche vers l'Indépendance (1946-1958)

C'est un gouverneur civil qui succédait au général Falvy. Le nouveau gouverneur, Jean Toby, arrivait du Soudan, où il jouissait d'une grande réputation de commandant de cercle. Il allait rester pendant près de douze ans à la tête du Niger et durant cette période il conduisait la mutation politique du Territoire avec doigté, mais aussi avec fermeté pour le plus grand bien de ses administrés.

Cette orientation entraînait le remplacement des officiers servant comme commandants de cercle par des administrateurs civils, N'Guigmi en 1946, Agadez en 1947. Les officiers n'étaient pas moralement prêts à collaborer à cette tâche : *« je compte quitter la colonie en février 1947. La situation devient ici trop compliquée pour être intéressante* [1]. » Les relations n'allaient pas toujours être faciles entre l'administrateur et le militaire. La même année, le cercle de Bilma devenait une subdivision administrative rattachée au cercle d'Agadez ; toutefois son responsable sera toujours un militaire jusqu'à l'indépendance.

La constitution française de 1946 instituait dans son préambule l'Union française avec les territoires d'outre mer. Dans le cadre de son élaboration, un certain nombre de décisions avaient été prises qui amélioraient le sort des populations africaines [2].

L'application de la constitution amenait la création de nombreuses institutions représentatives, en particulier le conseil général, première assemblée élue de la colonie. Le vote était encore restreint. Le conseil général était transformé en assemblée territoriale par la loi du 6 février 1952 et des nouvelles élections avaient lieu le 30 mars 1952. Le 31 mars 1957, cette

---

[1] – Fonds privé. correspondance C.B. Chapelle. 19/06/1946.

[2] – Décret du 20 février 1946: suppression indigénat.
- Loi du 11 avril 1946 : abolition du travail forcé.
- Loi du 30 avril 1946 instituant le fonds d'investissement et de développement économique et social (FIDES).

assemblée était élue au suffrage universel pour la première fois ; la participation tombait à 28% au lieu de 52% en 1952.

Des partis politiques commencèrent à s'organiser. Les deux principaux étaient le parti progressiste nigérien, issu du rassemblement démocratique africain (PPN/RDA) et le Sawaba du mouvement socialiste africain (MSA) dont les leaders respectifs étaient Hamani Diori et Djibo Bakari. La fermentation politique ne touchait que les centres urbains, l'homme de la brousse y était indifférent.

La loi-cadre du 23 juin 1956, qui portait le nom de son rapporteur Gaston Deferre, créait un conseil de gouvernement présidé par le gouverneur, mais dont le vice-président et les ministres étaient désignés par l'assemblée territoriale, elle-même élue au suffrage universel. Celle-ci, à majorité Sawaba, avait choisi Djibo Bakari comme vice-président. Le Niger était amené en septembre 1958 à choisir par référendum son appartenance à la Communauté française.

Dans son ensemble, la population nigérienne se désintéressait de ces jeux politiques qui ne touchaient que le milieu urbain, plus particulièrement les fonctionnaires autochtones. Son organisation traditionnelle, qui perdurait malgré une lente évolution, ne l'avait pas préparée à un tel bouleversement. Les Haoussas formaient un bloc sur lequel les propagandes n'avaient guère de prise, à la différence des Djermas plus individualistes et plus frondeurs. Les Toubous perdus dans les solitudes désertiques étaient totalement indifférents. Les Touaregs, dans leur grande majorité, restaient *« tels qu'ils étaient en 1920, traditionalistes étroits, fiers de leur anachronisme, préférant disparaître plutôt qu'évoluer* [1] ». Mais certains chefs commencèrent à se prêter au jeu politique. Moudour, seul chef touareg parlant français, cherchait à s'intégrer au système politique ; des chefs maraboutiques tentaient de se rapprocher du monde noir afin de faire pièce aux chefs imajeren. Quant à ceux-ci, figés dans un strict conformisme aveugle, ils n'acceptaient les nouvelles institutions que dans la mesure où le pouvoir était toujours exercé par la France.

Le Niger demeurait à l'écart de la vie économique moderne, faute de ressource conséquente. L'effort continuait d'être assuré au profit des zones de cultures, bande plus ou moins fluctuante à la lisière méridionale du pays. Si la priorité des besoins vivriers demeurait, on s'orientait également vers des cultures de rente : arachide et coton, sources de revenus.

---

[1] – CAOM, fonds AOF, 14 mi 1917, 2 G 50. rapport annuel du Niger année 1950.

L'élevage présentait cependant un réel potentiel, mais sa commercialisation qui demeurait aux mains d'intermédiaires traditionnels, alimentait un courant frontalier d'échanges avec la Nigéria totalement inadapté à une économie moderne.

Le fonds d'investissement et de développement économique et social (FIDES), mis en place à partir de 1946, a peu concerné les zones nomades si ce n'est par la construction de puits et l'aménagement de certaines pistes.

Par contre l'Organisation commune des régions sahariennes (OCRS), créée en 1957, présentait des perspectives intéressantes pour le développement des zones désertiques, mais la durée lui a manqué pour être réellement efficace. On lui doit toutefois un inventaire minier du pays qui s'est concrétisé ultérieurement par l'exploitation de l'uranium de l'Aïr. Plus perceptible pour les nomades, l'étude des ressources hydrauliques débouchait sur la réalisation des premiers forages d'importance là où il n'y avait aucun puits. La zone concernée comprenait une partie des cercles de Tillabéri et de Filingué, la subdivision nomade du cercle de Tahoua, les subdivisions de Dakoro et de Tanout ainsi que la totalité des cercles d'Agadez, de Gouré et de N'Guigmi.

L'assemblée territoriale n'y était guère favorable ; elle craignait que ce découpage ne remette en cause l'unité territoriale.

L'image de seigneurs du désert, attribuée aux Touaregs au moment de l'exposition coloniale, était devenue anachronique. Leur société n'avait cessé de se dégrader, et son organisation n'était plus qu'une façade conservée par l'administration. Le principe égalitaire, où l'assujetti avait la même voix que le noble, avait accéléré sa décomposition. La chefferie avait perdu toute autorité ; les titulaires étaient tiraillés entre l'administration qui les accusait de mollesse et de négligence et leurs administrés qui voyaient en eux les agents d'exécution de cette administration. La plupart des chefs n'avaient *« de suffisance que leur insuffisance »*. Le recrutement scolaire était encore plus impopulaire que l'impôt. Au bout de trois ans les écoles du cercle d'Agadez n'avaient accueilli que les fils d'Iklan. Aux arguments du commandant de cercle qui les sensibilisait sur l'intérêt de la scolarisation dans le cadre de la formation des élites, les chefs de tribus rétorquaient : *« tu as certainement raison, mais nous voulons vivre comme nos ancêtres et nous préférons disparaître que de changer* [1] *»*. Aussi leur unique préoccupation était-elle de pouvoir pratiquer leur vie sans trop de contrainte, ce que les

[1] – Jean Périé. *Administrateur non repenti.* Pensée Universelle, 1994 ; p.226 à 228.

administrateurs s'efforçaient de réaliser par une politique adaptée à cet effet. C'est ainsi que les Touaregs se souviendront de cette période comme d'une époque heureuse.

Les événements politiques n'avaient guère d'effet sur les Toubous. L'individu prime sur la notion de clan et le chef n'a de valeur que pour l'administration. Nomades, ils le demeuraient et ils allaient au gré des pâturages nécessaires à leurs troupeaux. Une partie des Gounda installés à Agadem, où les pâturages s'étaient raréfiés, se portait dans le cercle de Gouré plus particulièrement dans le massif de Termit, poursuivant ainsi leur lente migration commencée au Tibesti.

Quant aux Arabes du Manga, le vieux chef Ouhaid ben Cherf ed Dine, qui jouissait d'un grand prestige, conservait une réelle autorité sur l'ensemble des tribus. Toutefois certaines d'entre elles, les N'Snoun et les Marfalla, arrivées de l'Egueï en 1949, exprimaient leur intention de rentrer en Libye. En 1951, deux groupements N'Snoun étaient retournés au Fezzan en passant par le Kanem.

Deux problèmes touchaient plus particulièrement le milieu nomade : la diminution de leur espace et la montée de l'insécurité.

L'augmentation de la démographie, surtout sensible en milieu sédentaire, et la sédentarisation de certains nomades provoquaient l'extension des cultures au Sahel. De ce fait, les Peuls, privés de l'espace nécessaire, avaient tendance à empiéter sur le domaine des autres nomades. Des conflits surgissaient entre les différentes ethnies sur la propriété du sol et ces conflits dégénéraient souvent en rixes sanglantes. L'administration était contrainte de mettre un frein à cette extension en décrétant, en 1953, la limite des cultures à l'isohyète 300 m/m, pis-aller sans effet dans la mesure où cette ligne était fluctuante en fonction des saisons des pluies. Cette occupation intensive de l'espace était désastreuse ; à court terme, la réduction des zones d'élevage ne permettait plus au moment opportun de faire face aux effets d'une sécheresse chronique ; à long terme, une telle utilisation entraînait une déforestation intense suivie d'une dégradation des sols.

La montée du banditisme se manifestait surtout par le vol de bétail, essentiellement des chameaux ; il était épisodique dans le cercle d'Agadez, permanent dans les cercles de l'est.

Dans l'Aïr, la recrudescence du brigandage était sensible en milieu Kel-Hoggar en raison de la défaillance de la police dépendant de l'annexe de Tamanrasset. Elle nécessitait l'intervention du cercle ; au cours d'une tentative d'arrestation, en octobre 1950, le brigadier-chef et un goumier du goum

étaient tués. Un contrôle des populations originaires d'Algérie, comme celui de l'armement en liaison avec l'annexe, ramenaient progressivement la paix.

L'insécurité était plus importante à l'est. A la suite du retrait des troupes au nord-est, le Djado était redevenu le repaire de nombreux hors-la-loi. Au vol de bétail s'ajoutait un intense trafic d'armes qui allait de pair avec l'insécurité, chacun cherchant à défendre son bien. De nombreux vols de chameaux avaient lieu en 1951, ils étaient le fait d'une bande de Toubous audacieux dont les têtes les plus connues étaient Barkaï, Agi Kalli, Wardougou et bien d'autres. Leur audace n'avait plus de limite ; en mai 1951, afin de protéger sa fuite, Wardougou n'hésitait pas à ouvrir le feu sur le lieutenant Lejeune, commandant la subdivision de Bilma, tuant un goumier et blessant le médecin et l'interprète. En septembre 1951, à la suite d'un renseignement, un coup de main était monté en présence du commandant de cercle d'Agadez. Au fond d'une cuvette de la région de Séguédine était découvert Barkaï l'un des bandits sus-nommés qui surveillait un troupeau de chamelles volées. Ouvrant le feu sur les gardes nomades, il était tué au cours de l'accrochage qui s'ensuivait.

Mais les exactions n'en continuaient pas moins, compte tenu de la personnalité des autres bandits, et l'insécurité était devenue permanente. En janvier 1956, le goum motorisé de Bilma, qui avait été mis sur pied pour cette raison, menait une opération à la suite d'une information et il surprenait dans l'enneri Yentass Agi Kalli et Kosseï Otmanmi, qui étaient tués après une poursuite de quatre jours. La région ne retrouvait la sécurité qu'après la mort de Wardougou, le *« dernier grand bandit du Djado »*, intercepté par le goum motorisé de Bilma sur le plateau du Manguéni en février 1956 [1].

A l'issue de la Seconde Guerre mondiale, l'organisation militaire du Niger subissait une nouvelle déflation d'effectifs. Le R.T.S. du Niger était dissous le 1er janvier 1947 et remplacé par deux bataillons autonomes : le bataillon du Niger-ouest (B.A.N.O.) dont les responsabilités étaient étendues à une partie du Soudan et le bataillon du Niger-est. Le B.A.N.E., dont le P.C. était à Zinder, disposait de deux compagnies sahariennes motorisées, la 3e à N'Guigmi, la 2e à Agadez. Cette dernière mettait en place un élément de faible importance à Dirkou.

Toutefois, en 1951, en raison de la recrudescence du banditisme dans le Djado, l'implantation militaire y était renforcée sous la forme d'un élément méhariste à Chirfa et à Dada et d'un élément motorisé à Dirkou. Ce renfort de circonstance était allégé en 1953.

---

[1] – Paroles d'officiers. Promotion *Extrême Orient*. – Bernard Happe. *Aventures africaines* (archives de l'auteur)

En 1955, était pris un certain nombre de mesures afin de renforcer la défense des confins suite à une incursion de militaires libyens à Aozou en février ; la Libye, devenue indépendante en 1951, avait repris la politique de ses prédécesseurs. En janvier 1956, la 1re compagnie de fusiliers-voltigeurs de Myrriah, ainsi qu'un peloton de la 5e CSM d'Agadez, s'installaient à Dirkou, où était construite une piste d'aviation en dur de 1600 mètres. Le poste de Madama était également réoccupé. Un commandement des confins nigéro-tchadiens était créé ; la fonction était détenue par le commandant militaire du Tchad. Le commandement opérationnel du sous-secteur revenait à l'officier exerçant le commandement de la subdivision administrative de Bilma.

En 1957, le dispositif des confins était encore renforcé par la mise en place de la 3e compagnie de FV à Dao-Timmi, qui détachait une section à Madama. A une date indéterminée, un effort était entrepris afin de valoriser les unités sahariennes : création de la 9e compagnie saharienne portée d'infanterie de marine à Dirkou et du 7e escadron saharien de combat et de découverte à Agadez. Ce dispositif restait en place à quelques détails près jusqu'en 1962.

614 L'indépendance (1958-1962)

Après le référendum de septembre 1958, le Niger abordait une période difficile sur le plan politique. Djibo Bakari, le vice-président qui avait prôné le "non", se voyait désavoué par la grande majorité de la population qui elle, avait voté massivement, près de 80%, en faveur du "oui". L'assemblée territoriale était dissoute et de nouvelles élections amenaient au pouvoir le parti progressiste nigérien / rassemblement démocratique africain (PPN/RDA). Le 18 décembre 1958, la nouvelle assemblée adoptait le statut d'état membre de la Communauté et s'érigeait en république du Niger. Le même jour, l'assemblée territoriale se transformait en assemblée constituante qui désignait Hamani Diori comme chef de l'état.

La Communauté française, telle qu'elle était formulée par la constitution de la Ve république, n'eut qu'une brève existence. A l'exemple des autres territoires africains, le Niger proclamait son indépendance le 3 août 1960.

La France cherchait à se désengager de ses anciennes responsabilités tout en voulant ménager l'avenir. Aussi apportait-elle son aide dans le cadre d'une mission de coopération afin que le Niger soit en mesure d'assurer ses charges en tant qu'état. C'est ainsi qu'un certain nombre de personnels français, civils et militaires, allaient servir l'Etat nigérien, en attendant leur rem-

placement par des homologues nigériens à la compétence équivalente. Cette mesure dure encore.

Sur le plan militaire, tout en mettant sur pied des unités nigériennes dans le cadre d'une armée nationale, l'armée française prenait à son compte certaines missions qui incombaient désormais au nouvel état, en particulier la défense des confins, justifiée par les ambitions de la Libye. Toutefois, elle se désengageait petit à petit de ces responsabilités.

Malgré la multiplication des missions de recherche au profit de l'organisation commune des régions sahariennes (OCRS) qui pouvait faire illusion, le retrait des troupes françaises était un signal qui ne trompait pas les nomades ; ceux-ci étaient désormais conscients que l'indépendance marquait la fin de la tutelle française.

Leurs réactions étaient différentes. Les Touaregs, du moins l'élite, pensaient que le pouvoir allait revenir aux sédentaires et ils étaient hostiles à une telle perspective. Toutefois les chefs des tribus étaient perplexes sur la conduite à suivre : *« soumission dans la honte ou rébellion dans le sang »*. Certains essayaient, mais en vain, d'intercéder auprès du général De Gaulle en vue de la constitution d'une entité berbère différente de l'Algérie. L'opinion des Toubous était difficile à cerner car ils ne sont guère expansifs par nature. Certains voyaient d'un bon œil le départ des groupes nomades garants de la sécurité, espérant donner libre cours à leur instinct de brigandage ; d'autres étaient prêts à jouer le jeu. Les Arabes du Manga reprochaient aux Français de confier les leviers de commande aux noirs sédentaires qu'ils méprisaient profondément. Le comportement des fonctionnaires locaux n'était pas fait pour les faire changer d'avis.

Tous étaient désormais conscients qu'une page de leur existence était tournée et que leur avenir s'annonçait incertain, voire difficile.

62 – Evolution des groupes nomades

Les unités méharistes allaient perdurer jusqu'à l'indépendance sans que leur organisation soit remise en cause ; c'était l'enseignement majeur tiré de l'expérience des premiers jours et constamment vérifié. Toutefois, suite à une paix durable, leurs missions étaient modifiées et les unités participaient davantage à la vie du pays. De ce fait le rôle des goumiers prenait une importance qu'il n'avait jamais eue, au détriment de celui du soldat qui voyait sa tâche se restreindre. Cette modification s'accompagnait d'une mutation psychologique profonde ; le soldat africain, travaillé de plus en plus par les mutations profondes de son continent, n'était plus le *« fidèle des fidèles »*, qualité au fur et à mesure assumée par les goumiers, hostiles à tout changement politique qui verrait la suprématie du monde sédentaire.

621 – Pérennité des structures

De 1927 à 1962, la désignation des unités était modifiée de nombreuses fois et leur identification ultérieure n'est pas sans poser quelques problèmes. Le tableau ci-dessous essaye d'y remédier :

1927-1947 groupe nomade	1947-1955 peloton méhariste	1955-1958 groupement méhariste	1958-1962 groupe nomade
GN Agadez (GNA)	PM Agadez PMA)	GM Aïr (GMA)	GN 11
GN N'Guigmi (GNN)	PM N'Guigmi (PMN)	GM N'Guigmi (GMN)	GN 9
		GM Kaouar (GMK)	GN 10
GN Tahoua			GN 12

L'appellation la plus courante a été celle de groupe nomade de 1927 à 1947 et à partir de 1958. Il n'y avait plus de 1947 à 1955 de terme pour la désignation de l'ensemble et l'on utilisait le plus fréquemment celui de pe-

loton méhariste. A partir de 1955, réapparaissait un nouveau terme générique, le groupement méhariste.

Ces appellations étaient suivies du nom d'une localité qui était celui du cercle, où l'unité stationnait à deux exceptions près ; à partir de 1955, le terme de GMA désignait le groupement méhariste de l'Aïr et, à partir de 1956, celui de GMK, le groupement méhariste du Kaouar. Cette référence géographique disparaissait en 1958 pour faire place à une numérotation de 1 à 15 qui était attribuée à l'ensemble des unités méharistes coloniales d'Afrique noire, que ce soit d'AOF et d'AEF.

On pourrait croire que ces nombreuses modifications étaient la conséquence d'un changement de structures. Il n'en était rien, du moins dans le principe. La formation coloniale conservait en ses rangs, mais dans des groupes différents et sous des statuts distincts, des tirailleurs et des goumiers. Ce principe, fruit de l'expérience qui avait donné satisfaction en de nombreuses circonstances, restait en vigueur jusqu'à la dissolution.

Chaque formation comprenait un nombre variable de sections méharistes et un goum qui regroupait l'ensemble des goumiers. La section agissait le plus souvent dans son cadre organique, ce qui n'était pas le cas du goum qui ventilait ses personnels au profit des sections en fonction de la mission donnée. Il existait en appui un ou deux groupes de mitrailleuses, voire un groupe de mortiers ; ces groupes, en réserve au niveau de l'unité, pouvaient à la demande renforcer l'une ou l'autre des sections. Dépendant directement du commandant d'unité, il existait un échelon pâturage qui coiffait l'ensemble des troupeaux de réserve sous l'autorité d'un sous-officier européen ainsi qu'un groupe de transport. Ces deux éléments n'étaient pas organiques, ils étaient pris sur la substance de la formation, mais ils n'en existaient pas moins.

Le nombre des unités méharistes au Niger a varié en fonction de la situation ; les formations d'Agadez et de N'Guigmi ont été les seules permanentes.

- Certaines ont disparu : le GN de Tahoua a été dissous en 1932 en raison d'un besoin d'effectif en Mauritanie comme au Niger.
- D'autres fusionnaient : tel a été le cas du GN de Bilma qui, en 1943 et en 1960, était absorbé par le GN de N'Guigmi.
- Certaines pouvaient être scindées momentanément en deux éléments : en 1950, le PM de N'Guigmi donnait naissance aux PMN1 et au PMN2, mais l'année suivante l'opération était annulée car elle s'était révélée inefficace.

- Le GN de Bilma a été créé en 1938 puis recréé en 1956 pour assurer la même mission, la défense des confins.
- Pour la même raison, le GNA mettait sur pied un second goum sous l'appellation de GNA2 de 1941 à 1943.
- N'oublions pas enfin le transfert du GN 12 qui, pour des raisons politiques, est passé en 1960 de Ménaka à Tahoua.

En 1961, il restait au Niger quatre formations méharistes servant sous régime français : le GN 11 (Agadez), le GN 12 (Tahoua), le GN 9 (N'Guigmi) et le GN 10 (Kaouar). Les deux premières étaient rétrocédées la même année aux forces armées nigériennes. Le GN 10 était dissous en juillet 1962 et le GN 9 en septembre 1962. Ce dernier était reconstitué peu de temps après en unité nigérienne.

622 – Changement des statuts

Cette évolution s'est faite d'abord sous la pression de l'administration locale, qui voulait ainsi affirmer ses prérogatives dans la mesure où elle entretenait le goum sur son budget. Pour elle, le goum était un élément constitutif de ses forces de police au même titre que les gardes cercles ainsi que les gardes nomades et son désir inavoué était de l'employer comme tel à l'avenir. C'est la raison pour laquelle, sans remettre en cause ouvertement l'emploi qu'en faisaient les militaires, elle tenait à en préciser les règles d'utilisation ; aussi les modifications à l'arrêté de base ont été nombreuses [1].

En 1938, paraissait un décret de première importance [2]. Il réaffirmait d'abord l'appartenance à la garde méhariste des goums accolés aux groupes nomades au même titre que les détachements mis à la disposition des commandants de cercle. Les articles 2 et 11 de ce décret assimilaient les gardes méharistes au point de vue statutaire aux gardes-cercles d'AOF ; de ce fait, pour la première fois, les goumiers pouvaient bénéficier d'une pension de retraite.

---

[1] – Arrêté de base : arrêté local n°99 du 21 juillet 1926. – Modifications : arrêté n°42 du 8 avril 1927, arrêté n°36 du 22 février 1928, arrêté local n°39 du 15 avril 1930, arrêté n°538 du 8 juin 1933.

[2] – Arrêté n°1539/BM du 16 novembre 1938 (JO Niger, 20 novembre 1938).

Comme le rôle militaire des unités méharistes n'était plus entièrement justifié, l'administration envisageait à terme l'utilisation des goums à des fins administratives sous la responsabilité des commandants de cercle [1].

Mais l'évolution politique de l'AOF comme de l'AEF modifiait totalement la situation. En 1958, était créé le corps des goumiers militaires d'A.O.F. [2]. Ceux-ci étaient désormais considérés comme des militaires servant sous régime transitoire avec toutefois certaines dispositions particulières [3].

Ils étaient recrutés en priorité parmi les goums accolés aux pelotons méharistes et le changement se faisait automatiquement avec l'approbation des intéressés. Par contre, l'instruction ministérielle qui devait fixer les modalités d'application concernant les pensions n'a jamais eu le temps de paraître.

Aussi, lors des dissolutions en 1961 et 1962, étaient appliquées aux goumiers, en matière de pension, les dispositions du décret qui concernaient les militaires africains de statut transitoire [4]. De ce fait, les services effectués antérieurement à 1958, n'étant pas militaires *stricto sensu*, n'étaient pas pris en compte et les plus anciens qui auraient pu bénéficier fort justement d'une pension de retraite à partir de onze ans de service se verront accorder un pécule correspondant à quatre années de service [5].

623 – Diversification des missions

Au fil des ans, une diminution des missions d'ordre militaire avait résulté de la persistance de la paix intérieure. Aussi les unités méharistes, compte tenu de leur aptitude particulière en zone désertique, avaient été

---

[1] – SHAT, Niger IX, 1955. projet de réorganisation de la garde méhariste.

[2] – Décret n°58-315 du 21 mars 1958 portant création d'un corps de goumiers militaires en AOF et AEF (JO, AOF, n°29-46 du 19 avril 1958).

[3] – Instruction ministérielle n°14314 AM/P (JO, AOF, 2965 du 27 septembre 1958).

[4] – Décret n°61.1155 du 23 octobre 1961 (JORF du 26 octobre 1961).

[5] – L'administration française reconnaissait implicitement ses torts en 1987. Les goumiers qui étaient encore en vie et qui pouvaient justifier de leurs droits se voyaient accorder une pension de retraite française avec un effet rétroactif de deux ans mais, par les textes existants, cette pension était automatiquement transformée en indemnité viagère annuelle non réversible à la veuve à partir de 1991 (demandes faites au profit des personnels des GN 9 et 10).

amenées à devenir des auxiliaires de l'administration locale. En même temps elles participaient activement à une meilleure connaissance des régions désertiques encore peu connues. Toutefois, il suffisait d'une crise, comme celle de la Seconde Guerre mondiale par exemple, pour les ramener à leur mission première : la défense des confins.

6231 – Persistance des missions militaires

Les missions d'ordre militaire persistaient. Certes les rezzous avaient pratiquement disparu, le dernier avait eu lieu en 1927. Néanmoins les unités méharistes de la colonie étaient toujours prêtes à s'élancer à leur poursuite, et tous les cadres espéraient égaler un jour les exploits de leurs camarades des autres territoires... mais en vain, l'horizon restait désespérément vide... Toutefois les règles de sécurité demeuraient en vigueur et elles étaient prises constamment, que ce soit en déplacement ou en stationnement. Le carré, qui désignait l'aire de stationnement, était installé de préférence sur un point élevé disposant d'un champ de tir dégagé. Les tirailleurs creusaient des trous individuels dans lesquels ils couchaient, l'arme à portée de la main. Lorsque le stationnement se prolongeait, toute une série de travaux étaient entrepris afin de valoriser la défense du site. Les exercices d'alerte étaient fréquents afin d'entretenir la vigilance des personnels.

Une partie de l'année, généralement à la saison fraîche, les unités méharistes assuraient une présence sous forme de nomadisation dans les régions, où sévissaient autrefois les rezzous. Au moment de la taghlemt d'automne, le dispositif de protection éloignée était maintenu et il était à la charge des unités d'Agadez et de N'Guigmi. Les activités opérationnelles faisaient l'objet d'une planification à l'échelon supérieur sous la forme d'un plan annuel de campagne, dès 1934.

Le renseignement constituait un élément essentiel de la sécurité dont la responsabilité incombait au commandant d'unité. A cet effet il recevait un crédit pour rémunérer ses agents [1]. La transmission se faisait par radiotélégraphie au fur et à mesure de sa mise en place, mais les liaisons à l'intérieur comme à l'extérieur du territoire, dont la fréquence avait été institutionnalisée depuis 1927, permettaient également un échange fructueux.

En 1930, à la suite des revendications de l'Italie sur la frontière septentrionale du Niger, un dispositif de surveillance, qui allait perdurer jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, était mis en place aux confins nigéro-tchadiens.

---

[1] – CAOM, 50018. Budget du Niger. Année 1939. Dépenses chapitre XIX article 2. § 8.

Il était basé sur deux postes fixes, Madama centre avancé du renseignement, Chirfa poste administratif ; leurs intervalles étaient parcourus par deux sections méharistes. La première était chargée de la couverture avancée et nomadisait entre l'Achélouma et Latouma. La seconde, en soutien, nomadisait sur la ligne Djado, Boulélougou et Téhinonto. La surveillance proprement dite était à la charge des goumiers placés par petites équipes en des points de passage obligés. Le commandement revenait à l'officier méhariste le plus ancien et en 1934 il était attribué au commandant de cercle de Bilma.

A partir de 1938, ce dispositif de surveillance faisait place à une organisation défensive dans le cadre d'un commandement des confins nigéro-tchadiens. Ces forces étaient notablement renforcées. Le nombre des formations méharistes passait à deux par la création d'une unité supplémentaire. Un élément méhariste plus important était chargé de la couverture rapprochée de la frontière libyenne ; le commandement était exercé par l'un ou l'autre des capitaines commandant d'unité.

A la déclaration de guerre par l'Italie, la section du lieutenant Launay du GNN occupait le puits de Toummo, qui était évacué dès l'armistice. La couverture des confins demeurait ; toutefois, elle était limitée à une seule section du GNN de N'Guigmi, qui était remplacée en septembre 1941 par un goum formé dans l'Aïr sous l'appellation de GNA2. En 1943, ce dernier était dissous et la région était laissée sans surveillance.

A la suite de l'incident d'Aozou, en février 1955, où une patrouille de l'armée libyenne avait tenté de pénétrer au Tibesti, le puits de Toummo était de nouveau occupé temporairement par une section du PMN. Un dispositif était mis en place aux confins, comprenant un poste fixe à Madama et un détachement méhariste détachant une patrouille à l'ouest de la *caravanière* et une seconde à l'est.

Compte tenu du nombre comme de la diversité de leurs activités, l'instruction militaire des unités méharistes n'était guère poussée. Elle se limitait la plupart du temps à l'entraînement au tir pour l'ensemble des personnels, tirailleurs et goumiers, et à l'apprentissage de la technique cameline par les tirailleurs. Toutefois le désert qui façonnait la troupe, au moral comme au physique, en faisait des combattants à toute épreuve.

Les cadres étaient certes accaparés par le temps présent, mais ils pouvaient être capables d'innovation. Le capitaine Feyler et le lieutenant de la Brosse du GNN, qui s'étaient acheté en commun une camionnette Ford de 500 kg sur leurs fonds personnels, introduisaient l'automobile au désert ; en décembre 1932 ils parvenaient à Agadem en provenance de N'Guigmi. Toujours par monts et par vaux, ils démontraient les possibilités de ce nouveau

mode de locomotion au désert et leur réflexion débouchait sur un projet de motorisation partielle des unités méharistes [1].

6232 – Développement des autres missions

Dans la mesure, où l'activité opérationnelle devenait de moins en moins accaparante, l'idée était venue d'utiliser les compétences des unités méharistes à d'autres fins. Cette idée a dû se matérialiser sans trop de difficulté puisqu'en zone saharienne, les fonctions de commandant de cercle étaient assurées pendant longtemps par des officiers. Ceux-ci plus anciens, souvent d'anciens méharistes, ne devaient pas avoir de mal à imposer leur point de vue aux officiers méharistes, beaucoup plus jeunes. L'administration locale poussait en ce sens, y voyant un moyen de rentabiliser la dépense qu'elle faisait en finançant le goum sur son propre budget. L'autorité militaire laissait faire, soucieuse d'employer à plein temps ce type d'unité afin d'éviter tout risque de *sédentarisation* consécutif à l'absence de véritable motivation.

A/ Participation aux fonctions administratives.

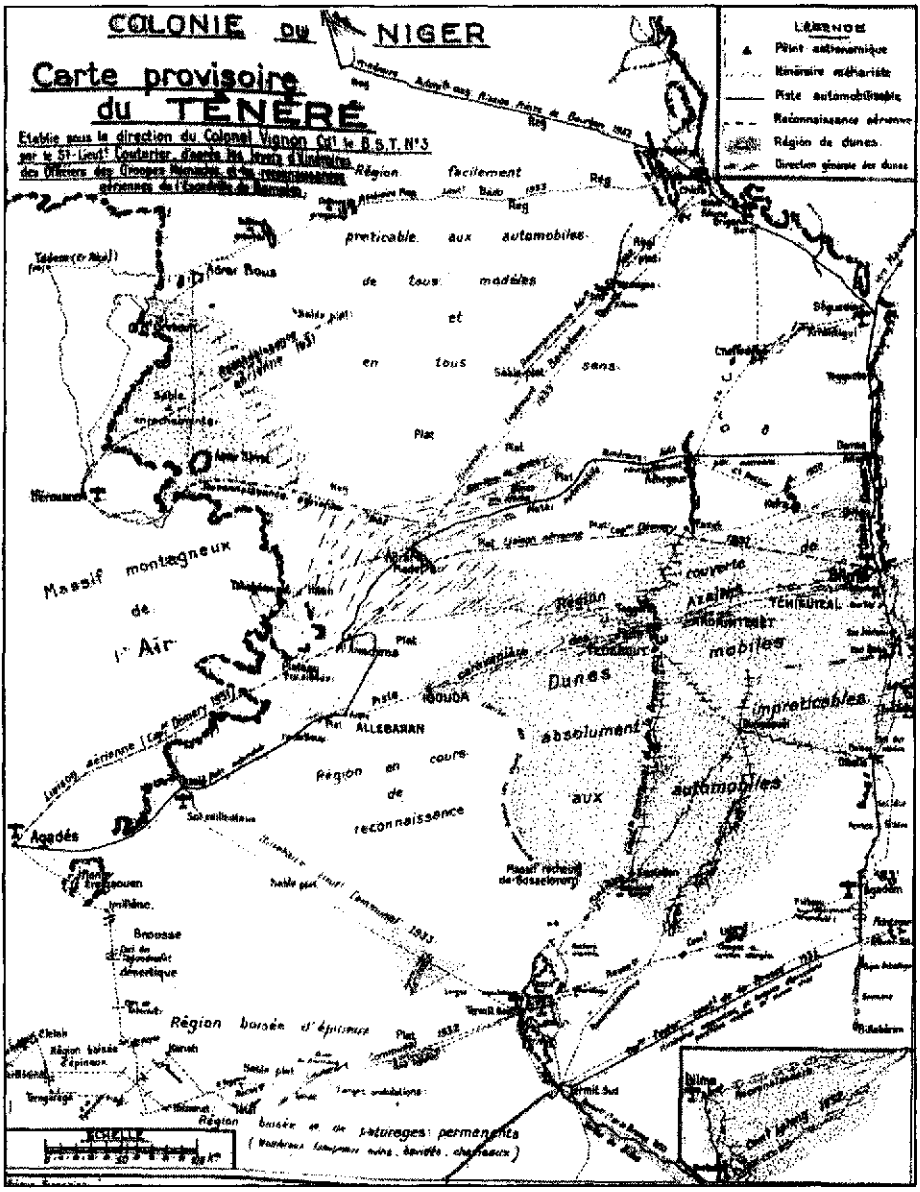
Au fur et à mesure, le commandant de l'unité méhariste a été considéré comme l'adjoint nomade du commandant de cercle, assurant la fonction sans en avoir ni le titre ni la reconnaissance. Il réglait les palabres en brousse. Ses décisions faisaient l'objet d'un compte rendu écrit au commandant de cercle et ses décisions étaient toujours entérinées. Plus tard les officiers étaient habilités à exercer la police judiciaire en matière de vol de bétail [2]. Le goum, compte tenu du savoir-faire des goumiers, suppléait aux difficultés éprouvées par les gardes nomades dans la lutte contre le banditisme. Ils participaient directement à l'arrestation des malfaiteurs ou renforçaient le dispositif de lutte, en particulier au Kaouar, pour mettre fin aux agissements de la bande de Wardougou.

Mais ce n'étaient pas les seules tâches confiées à l'unité. Il y avait les opérations de recensement, qui permettaient d'établir le rôle de l'impôt, de perception de l'impôt lui-même comme des diverses taxes : pacage et autres... du contrôle de l'armement. A la fin de la période française on a même vu des officiers et des sous-officiers responsables de la tenue d'un bureau de vote.

---

[1] – SHAT, fonds Niger XII. *Projet de motorisation du groupe nomade de N'Guigmi.*

[2] – JO Niger. 1er juillet 1959. Ordonnance n°59.099 du 27 juin 1959.



COLONIE du NIGER
Carte provisoire du TÉNÉRÉ
Légende
Point astronomique
Itinéraire méhariste
Piste automobilisable
Reconnaissance aérienne
Région de dunes.
Direction générale des dunes
Région facilement praticable aux automobiles de tous modèles et en tous sens.
Reg
Plat
Massif montagneux de l'Aïr
Agadès
Région couverte de dunes mobiles
Dunes absolument impraticables aux automobiles
Région en cours de reconnaissance
Sable et enchevêtrements
Brousse
Région boisée d'épineux
Région boisée et de pâturages permanents
ALLEBARAN
IGOUDA
TCHIGUEÏ
Bilma
Bilma Sud
Agadem
Sable plat
Terrain ondulé
Larges ondulations
Massif rocheux
Zinder
ECHELLE

Les tirailleurs ne participaient en aucune façon à ces tâches ; leur participation d'ailleurs aurait été très mal supportée par les nomades.

B/ Participation à la connaissance du pays.

Ces tâches accomplies dans ce cadre étaient plus prisées par l'encadrement européen car elles correspondaient mieux, soit à leur goût de l'aventure et des grands espaces, soit à leur curiosité intellectuelle.

Le travail accompli par les méharistes dans l'élaboration de la cartographie du Niger a été remarquable. Sur 149 cartes et croquis inventoriés au service géographique de l'AOF [1], 53 ont été réalisés par des officiers méharistes nommément désignés ; une autre partie aussi importante demeure anonyme, mais n'a pu être faite que par eux. Les croquis au 1/500 000 des régions sahariennes sont entièrement leur œuvre. Ils ont du parfois se substituer à la toponymie défaillante [2]. Il est regrettable que les représentations ultérieures aient gommé ces appellations. Dans la reconnaissance du Ténéré, même si Henri Lhote en attribue essentiellement le mérite aux méharistes métropolitains [3], il ne faut pas minorer celui des méharistes coloniaux : le capitaine Feyler, les lieutenants Barboteu, Bedo et Charvet ont chacun apporté une contribution importante. Ils ont prouvé que le cours du Tafassasset, fleuve fossile venant d'Algérie, appartenait au bassin paléo-tchadien. Le capitaine Feyler émettait auprès de l'Académie des Sciences l'hypothèse, sous réserve cependant d'une recherche plus approfondie, que ce fleuve pouvait être un affluent direct du lac Tchad [4].

Leurs efforts se sont portés aussi sur l'étude des populations dont ils avaient la charge. C'est au Niger, plus précisément dans l'Afafi, que le colonel Chapelle, alors lieutenant, a découvert en 1930 les Toubous et c'est à cette époque qu'ont débuté ses recherches ethnologiques concrétisées par la rédaction d'un ouvrage de référence *Nomades noirs du Sahara* [5]. Il n'a pas été le seul et, sans avoir obtenu une aussi grande notoriété, d'autres officiers

---

[1] – Joucla. *Bibliographie générale des colonies françaises.* Société d'éditions géographiques maritimes et coloniales, 1937 ; p.183 à 192.

[2] – Croquis de reconnaissance des régions sahariennes au 1/500 000. feuille E 33-SO Agadem, dunes : capitaine Feyler, capitaine Gamory, baboul isolé: lieutenant Langlois, rocher : capitaine Geunebaud.

[3] – Henri Lhote. *L'épopée du Ténéré* Gallimard, 1961.

[4] – Compte rendu de l'Académie des Sciences. – T 200, 1935, p. 721 à 724.

[5] – Jean Chapelle, *Nomades noirs du Sahara.* Plon 1957.

ont fait œuvre utile en publiant les connaissances qu'ils avaient acquises sur les populations locales, par le canal de revues spécialisées en particulier du bulletin de l'IFAN.

L'Institut français d'Afrique noire était le correspondant privilégié des cadres des unités méharistes dont il récupérait les témoignages. Seul cet organisme pourrait évaluer la masse des informations qu'ils ont recueillies. La mission Berliet, lors de son passage au Djado en 1960, signalait l'importance du site rupestre de l'enneri Blaka dit du "sous-marin" découvert conjointement le 24 août 1956 par le lieutenant Lamothe chef de peloton de la 5e CSM et par le lieutenant Moreau du groupement méhariste de N'Guigmi [1].

C/ Participation au soutien sanitaire des populations.

Le soutien sanitaire des populations nomades n'était pas du ressort des unités méharistes mais, compte tenu des moyens limités des cercles, elles étaient contraintes de le pratiquer.

Pourtant leur personnel spécialisé se limitait en général à un caporal infirmier indigène voire, dans le meilleur des cas, à un sous-officier, mais l'encadrement européen s'investissait pleinement dans cette pratique. A partir de 1957, elles bénéficiaient d'un renfort appréciable par l'affectation d'un vétérinaire du contingent. Son action dépassait le cadre de sa spécialité et il était devenu de fait le *toubib*.

Les cadres disposaient d'un manuel de soins relativement bien adapté aux circonstances ; de plus, avec le développement des moyens de communication, les cas litigieux pouvaient être traités par radio. Après la Seconde Guerre mondiale, les unités allaient disposer d'un lot important de médicaments, même si leur conservation pouvait faire douter de leur pleine efficacité.

Outre les soins courants dispensés au carré ou au cours des déplacements, l'encadrement intervenait en cas d'urgence. C'est ainsi qu'en mai 1959, à la suite d'une rixe, où un Toubou avait été blessé grièvement à la poitrine d'un coup de couteau, le lieutenant Le Goff du GN 10 recousait le patient.

La plupart du temps, l'unité était concernée lorsqu'une épidémie se déclenchait dans sa zone d'action. En mars 1952, le goum du GNA décelait une épidémie de variole dans le Tadress. Le cercle d'Agadez déléguait ses

[1] – SHAT-7U 2984. dossiers 7-8. *Journal de la patrouille des confins.*

responsabilités au GNA qui intervenait pour pratiquer la vaccination, limitant ainsi l'extension de la maladie. C'était également le cas ultérieurement lors d'une épidémie de méningite cérébro-spinale.

Le soutien sanitaire ne se limitait pas à ce type d'action ; le groupe nomade pouvait être amené à poursuivre une campagne prophylactique. En 1951, lors de la cure salée, le GNA continuait sous la forme de vaccination le traitement anti-syphilitique entrepris l'année précédente par une équipe médicale au profit des Peuls.

D/ Participation à l'aménagement du pays

Très tôt, les unités méharistes étaient amenées à rechercher les itinéraires destinés à l'emploi de ce nouveau mode de locomotion qu'était la voiture ou le camion. Une fois le tracé déterminé, elles participaient à leur balisage ainsi qu'à leur viabilité. Les premiers gros efforts datent de l'année 1939, époque à laquelle le lieutenant Lassauzet du GN d'Agadez avec deux sections de tirailleurs méharistes avait été chargé d'améliorer l'état de la piste qui conduisait à Dirkou, profondément dégradée par les convois de ravitaillement. Ainsi, par la suite, en l'absence de travailleurs civils, les tirailleurs méharistes pouvaient être mis à contribution. Les explosifs faisant souvent défaut, on utilisait la poudre des munitions d'exercice et, lorsque celle-ci venait à manquer, on faisait appel à de vieux procédés, telle la méthode romaine [1].

L'eau constituait un besoin primordial pour les unités méharistes dont elle conditionnait toute l'action. Chaque unité tenait à jour un inventaire détaillé des points d'eau de sa zone. Elle ne restait pas inactive en la matière et elle entreprenait un effort permanent pour maintenir et développer leur existence. La plupart du temps, lorsqu'elle installait un nouveau carré, elle procédait au creusement de nouveaux puits, évitant ainsi tout problème de voisinage. Lors de ses déplacements, elle assurait leur entretien, les désensablait s'il était nécessaire de le faire.

Les unités méharistes étaient même employées à la lutte anti-acridienne. Entreprise avec des moyens dérisoires, elle était sans effet tout en étant pénible.

---

[1] – Gilbert Labelle (ancien GN d'Agadez). témoignage 1992 : *« il s'agissait de chauffer le dessus de la pierre par un feu intense puis de verser sur le foyer encore rougeoyant le contenu d'une guerba. Le bloc de pierre éclatait alors de façon spectaculaire en plusieurs morceaux selon ses veines structurelles ».*

Un stationnement prolongé en un point pouvait même déboucher sur l'aménagement du site. Tel a été le cas de la cuvette de Teguidda n'Tagaït dont la plantation de palmiers, de 200 à 300, a été l'œuvre du sergent-chef Labelle, chef du goum du GNA.

D'autres missions allaient se rajouter au fur et à mesure, par exemple le sauvetage terrestre ou aérien. Les unités n'avaient pas attendu l'ordre pour le faire. De tout temps, elles l'ont fait spontanément et sans arrière pensée, mais que d'ingratitude de la part de certains.

624 – Les Personnels

6241 – Aspect quantitatif [1]

Au début de l'année 1930, les trois unités méharistes en service au Niger représentaient un effectif de près d'un demi-millier d'hommes. La proportion d'indigènes était de quatre tirailleurs pour un goumier. Le taux d'encadrement européen était relativement faible ce qui n'était pas le cas pour l'encadrement indigène, 30% pour les tirailleurs 13% pour les goumiers.

A partir de 1931, la prise en compte de la surveillance des confins nigéro-tchadiens entraînait une augmentation substantielle du nombre des tirailleurs du GNN (+64).

La dissolution du groupe nomade de Tahoua provoquait, dès 1933, une baisse notable du nombre des tirailleurs (-112) ; le nombre des goumiers ne bougeait pas, le goum de Tahoua étant passé avec armes et bagages au groupe nomade d'Agadez.

Les effectifs de tirailleurs baissaient jusqu'en 1938, année où il ne s'élevait plus qu'à 175, alors que le nombre de goumiers arrivait à 100 ; le rapport tirailleur-goumier continuait de s'abaisser, il n'était plus que de 1,75.

En 1938. le renforcement des confins amenait la création du groupe nomade de Bilma et l'augmentation des effectifs méharistes. Ainsi, les tirailleurs passaient à 240, les goumiers à 164.

Les premières années de la guerre étaient marquées par une forte augmentation des effectifs. Le nombre des tirailleurs était porté à 486 et ce-

[1] – Les chiffres proviennent de deux sources :
– de la prévision du budget du Niger de 1929 à 1942
– des journaux de marche à partir de 1956.

lui des goumiers à 192. Le chiffre de l'encadrement européen n'est pas connu, mais son augmentation a dû suivre celui des autres catégories de personnels. De ce fait les effectifs méharistes du territoire s'élevaient à près de 700, chiffre jamais atteint. Cette montée en puissance, trop rapide, ne devait pas être sans répercussion sur la valeur opérationnelle des unités.

Les dernières années du conflit amenaient une forte déflation d'effectif qu'il n'est pas possible d'apprécier faute de données. Au 1er janvier 1956, date à laquelle il ne subsistait que deux unités méharistes au Niger, leur effectif se montait à 200, le rapport tirailleur-goumier n'était plus que de 1,45 [1].

La même année était créé le groupement méhariste du Kaouar destiné à assurer la protection des confins. Cette création était marquée par l'augmentation du nombre des tirailleurs (+30). L'effectif des goumiers ne variait pas et restait sensiblement stable à 75, dans la mesure où un certain nombre d'entre eux avait eu la possibilité d'accéder au corps des gardes nomades à la suite de la dissolution du goum motorisé de Bilma.

L'effectif des soldats africains allait diminuer progressivement jusqu'à la dissolution ; en 1961 il n'était plus que de 55 ; celui des goumiers était constant à 68 à raison d'une vingtaine par unité. Au moment des dissolutions, le nombre des goumiers était devenu supérieur à celui des soldats alors que l'encadrement européen était au nombre de 12.

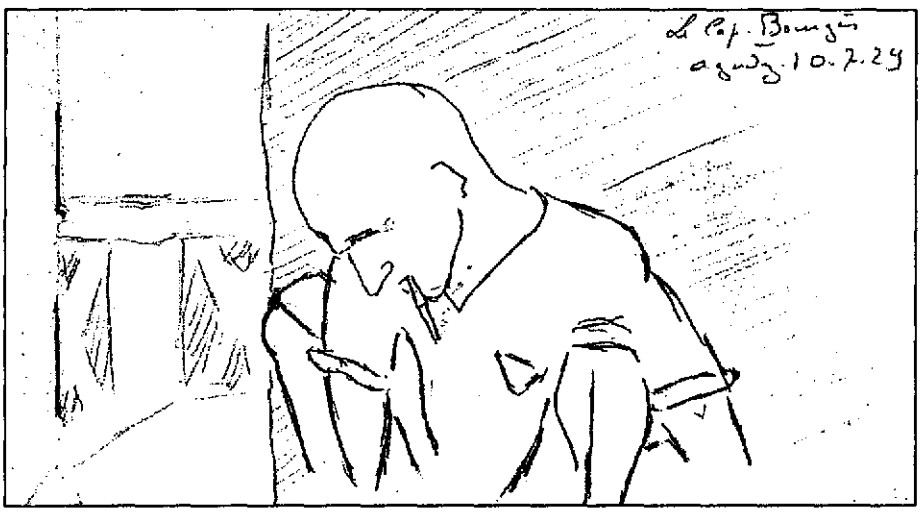
6242 – Aspect qualitatif

A/ Les officiers

L'encadrement officier se composait d'officiers anciens, qui exerçaient le commandement de l'unité, et d'officiers jeunes, voire très jeunes, dont c'était le premier séjour outre-mer après un bref passage dans un corps de troupe en métropole. Les officiers anciens étaient généralement du grade de capitaine ; la plupart du temps ils avaient déjà servi dans une unité méhariste, où ils devaient avoir fait leurs preuves. Ils étaient choisis de préférence parmi ceux qui avaient séjourné sur le territoire, mais ce n'était pas une règle et un certain nombre d'entre eux avait été auparavant dans des unités méharistes des autres territoires, ce qui leur avait permis d'acquérir une solide expérience.

---

[1] – Effectifs des unités méharistes du Niger au 01 jan 1956 : 7 officiers, 7 sous-officiers européens, 115 tirailleurs, 79 goumiers.



Lt Gilles – CHETOM – fonds 18 H 105

Portrait du capitaine Bourgès – 10 juillet 1929

Quant aux jeunes officiers, arrivés souvent comme sous-lieutenants, il fallait d'abord qu'ils soient volontaires pour ce type de vie aventureuse et qu'ils soient bien charpentés au moral comme au physique. Les motivations étaient multiples et il est difficile de généraliser en la matière d'autant que le choix était toujours intime. De toute façon, ceux dont la conviction n'était pas profonde, s'éliminaient au cours de la période de titularisation.

Cette période, qui durait généralement six mois, avait pour but de faire acquérir au nouvel arrivant, qu'il soit officier ou sous-officier, outre les techniques élémentaires du méhariste, une connaissance approfondie de son nouveau milieu physique et humain. Elle débutait en règle générale par un séjour plus ou moins prolongé au pâturage, où il apprenait les soins élémentaires à l'entretien du chameau et la composition des pâturages ; à cet effet il se devait de connaître les plantes et leur utilité.

Revenu au carré, il participait aux activités normales de son unité. Au bout de six mois il était titularisé dans sa fonction ; ultérieurement, cette capacité allait être marquée par l'obtention d'un brevet méhariste. Il prenait ensuite une fonction au sein de l'unité méhariste.

Mais sa formation était loin d'être achevée et il se devait de la poursuivre sur le tas par les connaissances qu'il pouvait acquérir auprès de ses anciens, du brigadier-chef de goum ou du chef berger. Les officiers du GNA pouvaient bénéficier des conseils du chef de bataillon Bourgès, *« personnalité réelle d'Agadez, mais contestée en raison de son mode de*

vie » ; il manifestait une certaine bienveillance à l'égard des jeunes officiers méharistes qui faisaient l'effort de venir lui rendre visite.

L'évolution politique des territoires n'était pas sans répercussion sur l'affectation des personnels et, en 1960, les unités méharistes souffraient d'un manque d'officiers. Ce déficit n'était pas sans conséquence sur le commandement des unités d'autant que l'état-major territorial soumettait cet encadrement à une gesticulation à tout faire.

Il ne semble pas que les méharistes du Niger aient constitué une pépinière de grands chefs. Par contre, de leurs rangs sont issus des officiers de caractère qui trancheront sur leurs homologues des autres armes. Ils allaient marquer l'histoire militaire à un moment donné que ce soit Gilles, Langlais, Rottier et combien d'autres....

B/ Les sous-officiers

Autre catégorie d'encadrement, totalement différente de la précédente, dont les mérites n'ont jamais été suffisamment soulignés, les sous-officiers ont constitué la cheville ouvrière du groupe méhariste. Sans cesse sur le métier, ils devaient tout connaître, depuis l'état d'un chameau malade jusqu'à la porosité d'une guerba ; ils devaient savoir tout faire depuis le rôle de chef de l'échelon pâturage à celui de chef de convoi. Hommes du détail certes, ils devaient aussi être capables de remplacer les officiers en toute circonstance. De leur efficacité dépendaient la valeur et le rendement de l'unité.

Généralement d'origine rurale souvent *Corses, Catalans ou Basques*, ils étaient mieux à même de comprendre la psychologie du nomade qu'ils saisissaient d'instinct, d'autant que leur intégration au milieu était sincère. Il faudrait pouvoir citer *in extenso* la palabre qui a opposé à la saison des pluies de 1928 le sergent-chef Murati, chef de l'échelon pâturage du GNN et la première femme de Kadela Taher, chef des Ouendalla, scène dont a été témoin le lieutenant Chapelle, alors adjoint au commandant de cercle de N'Guigmi [1].

La plupart allait faire plusieurs séjours ; quelques uns accomplissaient une véritable carrière méhariste. L'adjudant-chef Scarbonchi en a été le prototype : il était célèbre par sa connaissance du monde touareg, tant physique qu'humain. Ne s'habillant qu'en touareg, plus vrai que nature, il parlait couramment tamacheq et écrivait le tifinar. Il n'était pas le seul. En mai 1953 l'adjudant Marcorelles adaptait au dialecte de l'Aïr le manuel élé-

[1] – Jean Chapelle – *Souvenirs du Sahel*. L'Harmattan, 1987 ; p. 210 à 215.

mentaire de conversation touarègue du lieutenant Barthé ; il réalisait ainsi une annexe de 17 pages que les petites sœurs de Foucauld utiliseront ultérieurement pour l'élaboration d'un manuel de conversation de l'Aïr.

C/ Les tirailleurs sénégalais

A l'origine plus soudanais que sénégalais, les tirailleurs étaient recrutés à partir de 1927 parmi les populations nigériennes sédentaires ayant toutefois des contacts avec le monde nomade. Ces personnels, qui devaient être volontaires, étaient pris généralement parmi les engagés de quatre ans. Leur service méhariste ne dépassait guère trois ans.

N'étant pas sahariens, il leur fallait une longue formation, au cours de laquelle étaient éliminés les plus mauvais, pour en faire des méharistes acceptables. Leurs qualités intrinsèques, une robuste constitution, le dévouement au chef, une bravoure innée, permettaient de compenser leurs défauts dont les principaux étaient toujours l'inaptitude à la vie au désert et parfois une certaine absence de *self-control.*

Entre les deux guerres, la persistance de la paix, qui entraînait une modification de l'emploi des unités, montrait que leur maintien dans les unités méharistes n'avait plus le même intérêt. Néanmoins, compte tenu des événements de Mauritanie, il était difficile de faire l'impasse ; aussi leur nombre allait en s'amenuisant. La Seconde Guerre interrompait ce processus et les tirailleurs méharistes atteignaient une importance inégalée. Cette montée en puissance aussi rapide n'était pas sans effet sur la valeur des unités.

Après la Seconde Guerre mondiale, le besoin de soldats de métier destinés au service extérieur, Indochine puis Afrique du Nord, avait deux conséquences pour les unités méharistes : la diminution constante des effectifs et la baisse de qualité des personnels. Cette dernière conséquence résultait de l'emploi de recrues appelées, originaires de tous les territoires africains. Si certains personnels s'adaptaient sans trop de difficultés, tels les Voltaïques, par contre ceux originaires des pays côtiers, qui n'avaient que répulsion pour le désert, étaient à l'origine de nombreux problèmes. Aussi ne faut-il pas s'étonner de voir décroître jusqu'en 1962 le nombre de tirailleurs qui, depuis 1958, n'étaient plus connus que sous l'appellation de soldats africains.



Cliché Le Goff – 1960

Goumier arabe



Fonds CEHS

Tirailleur méhariste



Cliché Marcorelles – 1951

Goumiers touaregs du PMA

D/ Les goumiers

Les tirailleurs n'étaient pas adaptés au désert et de ce fait ils ne pouvaient pas remplir un certain nombre de tâches spécifiques ; aussi l'emploi de nomades autochtones s'était imposé très tôt, et ces nomades avaient pris l'appellation de goumiers. Par contre, la création du goum qui les regroupait sous une même autorité, était toute récente et ne datait que de 1926.

Leur composition était fonction de la localisation. Le recrutement avait été d'abord laborieux et les premières recrues n'étaient pas de grande qualité. Il se bonifiait avec le temps et les nomades de bonne lignée n'hésitaient plus à s'engager, d'autant que la fonction ne manquait pas d'intérêt.

Le goum d'Agadez a toujours été homogène, touareg dans sa grande majorité, ce qui n'était pas le cas de celui de N'Guigmi. Compte tenu du caractère du Toubou, généralement indiscipliné et asocial, celui-ci a utilisé pendant longtemps de nombreux Touaregs ; en 1932, le lieutenant Communal qui avait été détaché avec sa section à Termit, avait été renforcé par une quinzaine de goumiers, tous touaregs, originaires des tribus voisines. Au fur et à mesure, le recrutement de N'Guigmi se limitait à celui des Toubous et des Arabes. A partir de 1933, les chefs de tribus ne présentant plus leurs candidats, le commandant du groupe nomade effectuait directement le recrutement et le plus souvent il procédait par cooptation.

Le commandement du goum était assumé en principe, au GNA, par un officier, mais le poste a été détenu longtemps par des sous-officiers dont le chef de bataillon commandant de cercle a vanté les mérites. Celui de N'Guigmi revenait à un sous-officier. Le GNA disposait d'un sous-officier supplémentaire. Le financement de ces personnels était à la charge du budget local.

Le goumier dans le grade le plus élevé était un brigadier-chef, dénommé chef goumier de 1e classe jusqu'en 1938. Il jouait un rôle essentiel. Il était l'intermédiaire obligé pour le commandement du goum, mais il était aussi les oreilles du commandant de GN pour l'obtention du renseignement, enfin il tenait un rôle de formateur à l'égard des cadres européens. Le colonel Catalan, qui a exercé le commandement du PM de N'Guigmi de 1949 à 1952, reconnaît en toute honnêteté que ses connaissances lui ont été apprises par Otman Eyimi, le brigadier-chef du goum de N'Guigmi.

Un personnage se détache parmi la lignée des brigadiers-chefs. Il s'agit de Mohamed ag Sagia, brigadier-chef du PMA. D'origine Kel-Owey, il s'était engagé au PMH 1 en 1917 et il avait participé aux derniers combats de cette unité. Malgré une petite taille qui n'imposait guère le respect, sa

classe lui avait permis de devenir brigadier-chef du goum, où son autorité était grande ; les goumiers lui obéissaient au doigt et à l'œil ; les chefs de tribus le respectaient ; les cadres européens l'avaient en grande estime en raison de sa compétence. Foncièrement discipliné. il n'hésitait pourtant pas à critiquer un ordre lorsqu'il le jugeait contraire à l'intérêt du service. En 1927, il avait participé au dernier contre-rezzou et, en raison de son attitude au feu, s'était vu octroyer la croix de guerre des TOE. En 1950, il était tué au cours de l'arrestation d'un voleur à In-Gal. Il avait alors trente deux ans de service. Il était fait en 1953 chevalier de la Légion d'honneur à titre posthume ; il était titulaire de la médaille militaire depuis 1946 [1].

E/ Les bergers et les artisans

La surveillance des troupeaux était à la charge des bergers recrutés à cet effet ; leur nombre était fixé au budget local qui leur attribuait un salaire journalier.

Choisis parmi les tributaires, ils étaient compétents, mais la confiance qu'ils inspiraient était toutefois limitée et il était nécessaire d'exercer une surveillance constante. C'était la raison première de l'existence d'un chef de l'échelon pâturage. Ce dernier était secondé par un chef berger dont la désignation dépendait surtout de ses connaissances en *science cameline*.

Pour de longues missions, ils accompagnaient généralement les détachements ; certains ont participé à des contre-rezzous, où ils se sont distingués [2].

Le groupe nomade avait besoin d'un certain nombre d'artisans, seuls capables d'entretenir, réparer et remplacer les harnachements et autres matériels dont il était un grand consommateur. Aussi de nombreux ouvriers du cuir, du bois et du fer ont été recrutés à cet usage. Quelque peu méprisés par les nomades, ils n'en étaient pas moins indispensables et ils faisaient preuve constamment d'un savoir-faire habile souvent ingénieux. Pendant longtemps, ils étaient regroupés au poste-grenier sous la surveillance du chef d'échelon

[1] – Robert Marcorelles (ancien commandant du goum d'Agadez 1947-1953) Témoignage mai 1997.

[2] – Ordre général n°5 du Gal Jung commandant supérieur des troupes d'AOF en date du 10 mars 1928 : Ouakassou – chef bellah – croix de guerre TOE. – *« Merveilleux auxiliaire du chef : pendant la marche rapide, secourait les tirailleurs mauvais méharistes, sachant les faire rejoindre. A fait le coup de feu avec les goumiers, montrant un entrain endiablé au cours de l'attaque ».*

pâturage. Plus tard, ils ont rejoint le carré autour duquel s'agglomérait une véritable société nomade. Certains groupes nomades disposaient même d'un "centre culturel" destiné aux loisirs des tirailleurs.

625 – Les moyens

6251 – spécifiques

Le dromadaire, que l'on désigne plus couramment sous l'appellation de chameau, est la plus noble conquête de l'homme, du moins au Sahara ; sans cet animal il n'aurait jamais été possible de s'y déplacer et encore moins d'y vivre.

C'est l'animal de base des unités méharistes. Il faut distinguer toutefois le chameau de selle ou méhari, pour le déplacement des personnels, du chameau de bât destiné au transport des matériels. Seul le chameau mâle était utilisé à condition cependant qu'il soit castré ; le chameau entier se révélait être une source d'ennuis au moment de la période de rut. Contrairement aux pays de la péninsule arabe, la chamelle n'était pas utilisée à la monte, les nomades la considéraient comme un bien trop précieux.

A l'image des autres animaux, il existe de nombreuses races en fonction de la région où ils vivent ; on distingue deux grands types de chameaux : le chameau *caillou* et le chameau *sable*. Cette spécificité détermine une morphologie différente ; aussi les chameaux ne sont pas interchangeables et leur rendement dépend de leur terrain de prédilection. Certes les populations ont cherché à obtenir le meilleur produit par de subtils mélanges, mais il n'y a pas de chameau polyvalent. Au Niger, seul le pays touareg était considéré comme une véritable région d'élevage ; les Touaregs ont d'ailleurs la réputation d'être des éleveurs qualifiés. A l'est, le Manga ne pouvait suffire à la remonte des unités, qui étaient contraintes de se procurer ailleurs les animaux dont elles avaient besoin. Elles allaient donc soit en Azaouak soit au Kanem dont l'élevage était également réputé. Aussi ne faut-il pas s'étonner que les troupeaux fussent composés de types très variés, conséquence des besoins du moment ; de ce fait, les montures n'étaient pas toujours adaptées au milieu où elles agissaient.

Les unités ne pratiquant pas l'élevage, les montures faisaient l'objet d'un achat auprès des particuliers ; c'était une opération délicate qui était du ressort du commandant d'unité et qui nécessitait de sa part une attention toute particulière, que ce soit sur la qualité de la bête ou sur le montant de l'achat. Ultérieurement, les chameaux qui venaient d'être achetés, plus parti-

culièrement les chameaux de selle, recevaient un dressage complémentaire afin qu'ils puissent s'adapter sans difficulté au service méhariste.

Il a fallu un certain temps, et même un temps certain, cette phase transitoire s'est d'ailleurs matérialisée par une hécatombe de chameaux, avant d'acquérir la technique dont il fallait faire preuve pour obtenir le meilleur rendement et le maintien en condition du cheptel camelin. C'était devenu, à de rares exceptions près, une préoccupation essentielle du commandant d'unité. Contrairement à une certaine légende, le chameau bien qu'il soit parfaitement adapté au milieu désertique, est un être délicat et son rendement est fonction de son état physique. De ce fait il n'est pas corvéable en permanence et à la phase d'utilisation doit toujours correspondre une phase de récupération, ce qui s'est concrétisé par la création d'un échelon pâturage sous les ordres d'un sous-officier européen. Il doit bénéficier d'une nourriture suffisante en toutes circonstances et, si le pâturage vient à manquer, il faut lui donner un fourrage d'appoint ou des produits de substitution, tels que des dattes ou du mil. Cette alimentation de pénurie était courante aux confins nigéro-tchadiens. Aussi lors de leurs déplacements de longue durée, la découverte fortuite d'un pâturage était exploitée sur-le-champ, sauf cas de force majeure : impératif opérationnel en particulier. Le souci de l'animal se manifestait au cours des mouvements par une monte réduite au tiers du parcours et, lorsque le terrain était difficile, en particulier en montagne, l'animal n'était pratiquement pas monté. A la fin de la journée, le chef de détachement en personne passait l'inspection des chameaux afin de détecter toute anomalie : blessure ou gonfle, à laquelle il était aussitôt porté remède.

Cet intérêt en faveur de la monture se concrétisait, en 1957, par l'affectation d'un officier vétérinaire dans chaque unité. Ce spécialiste utilisait des moyens plus modernes que ceux du chef berger, mais leur usage pouvait se révéler désastreux. C'est ainsi que des vaccinations, provoquaient plusieurs épidémies d'abcès [1].

[1] – En fait, il s'agit d'une faute involontaire du vétérinaire. Tous les ans le troupeau recevait une injection de *Moranil*, à titre préventif pour préserver les chameaux de la maladie du sommeil, sévissant pendant la saison des pluies. Cette injection a lieu par voie intraveineuse. Toute injection sous-cutanée de ce médicament provoque un abcès. Avant de retirer l'aiguille, il faut donc, soit aspirer un peu de sang avec la seringue soit dissocier l'aiguille de la seringue pour laisser couler un peu de sang avant de retirer l'aiguille de la jugulaire.

Les selles étaient différentes suivant les régions [1]. Chaque commandant d'unité utilisait le type qu'il voulait. Au GNN, les cadres ont eu pendant un certain temps des selles touarègues.

Cette selle ou *tarik.* était élégante, gracieuse et constituait une véritable œuvre d'art, mais elle était relativement fragile et inadaptée aux tirailleurs. Elle était la plus commode la mieux équilibrée et la plus pratique ; placée sur le garrot. elle permettait de guider l'animal avec le pied.

La selle maure, lourde, très creuse, mais très solide, se plaçait en arrière du garrot contre la bosse : elle présentait l'inconvénient d'avoir une action limitée sur l'animal dans la mesure où les pieds pendaient dans le vide.

La *tahyast* est la selle courante des Kountas, des Bérabeers et des Almoussakarés ; elle est presque aussi solide que la selle maure, plus rustique que la selle touarègue, mais moins bien équilibrée ; la planchette, qu'elle a à l'avant, blesse souvent la face interne des cuisses en raison de sa largeur.

Le *terké* toubou, qui est plutôt un bât, se place à cheval sur la bosse. Il réunit les meilleures conditions d'équilibre et de solidité, mais il exige une surveillance constante des coussinets. Le siège est par ailleurs dur et peu confortable s'il n'est pas compensé par une épaisseur suffisante de couvertures.

Ces différentes types de selles ont déterminé des façons différentes de conduire le chameau.

La monte touarègue, qui est celle du Sahara central, se fait au pied et à la rêne, simple corde fixée au naseau droit. La conduite se fait au pied posé sur le cou de l'animal, le pied rythmant la marche, l'accélérant au besoin par une pression plus ou moins rapide [2].

Chez les Toubous, la conduite se fait à l'aide d'un caveçon en fer ou en cuivre, posé sur le museau du chameau. La rêne unique actionne une gourmette fixée sur le côté droit dont l'action indique la direction. Le Toubou monte avec une jambe croisée, un pied sur le cou dont il se sert pour

---

[1] – Lt/Cel de Burthe d'Annelet – *Du Sénégal au Cameroun.* Editions Firmin-Didot, 1938. p.521.

[2] – Henri Lhote *Chameau et dromadaire en Afrique du Nord et au Sahara.* ONAP-SA 1987. P 101 à 102.

presser l'animal. Il use également de claquements de langue. Il se sert à l'occasion d'une cravache ou *boulala* [1].

Compte tenu du service spécifique des unités méharistes, leur dotation en chameaux avait été largement calculée au budget colonial. En 1926, elle était de trois chameaux de selle pour deux tirailleurs [2] ; de plus chaque tirailleur disposait d'un chameau de bât. Ces effectifs, à quelques nuances près, restaient en vigueur jusqu'à la fin.

Le problème s'est toutefois posé pour les goumiers, dans la mesure où le budget local ne pouvait supporter une telle dépense d'investissement. A l'origine, il était exigé à leur engagement la fourniture d'une monture ; en compensation, il bénéficiait d'une indemnité qui s'élevait en 1930 à 2 francs par jour. Cette condition constituait un frein à l'engagement ; aussi il avait été admis que le service local pourrait fournir la monture, se remboursant sur l'indemnité de monture. Cependant de nombreuses difficultés résultaient de l'emploi d'une seule monture soit l'usure excessive de la monture, ou sa disparition. Aussi, en 1938, un nouvel arrêté alignait les goumiers sur le même régime que celui des tirailleurs, à la différence près que les montures étaient fournies par les soins de la colonie [3]. Les nouveaux engagés pouvaient se présenter à l'engagement avec leur monture personnelle. Dans ce cas, elle leur était remboursée au prix du marché. Les goumiers avaient la possibilité de devenir propriétaires de leurs montures par un paiement à tempérament dont le prélèvement était effectué chaque mois sur leur solde.

6252 – Les moyens autres

A/ L'habillement [4]

Jusqu'à l'approche de la Seconde Guerre mondiale, l'habillement des unités méharistes n'a pas été le souci du service de l'Intendance. Ainsi chacun cherchait à utiliser les ressources d'un paquetage, réglementaire ou pas, ressortant en particulier les effets chauds que certains n'imaginaient pas être d'une quelconque utilité au Sahara... et pourtant les nuits pouvaient être fraîches, et même froides. De décembre à février il arrivait au thermomètre

---

[1] – Jean Chapelle 1957 op.cit. p.250.

[2] – AN. Niger. 2N220. NDS. n°2754 du 8 juillet 1926 du Cel Doré.

[3] – JO. Niger (20 novembre 1938). Arrêté n°1539 du 16 novembre 1938.

[4] – Nicolas d'Estouy. *Le Marsouin au Sahara dans les années trente.* Militaria magazine n°126 mars 1996. n°130 mai 1996.

de descendre en dessous de zéro. Le service avait été long à se décider avant d'octroyer un lot d'effets chauds aux tirailleurs, lot qui comportait en particulier une djellaba, une couverture et une toile de tente. Son effort en restait là et il faudra attendre l'année 1956 pour leur attribuer des tenues de drap que revêtait depuis longtemps l'encadrement européen.

Aux colonies, le port du casque était obligatoire pour les Européens ; l'encadrement ne dérogeait pas à la règle. Le premier modèle, qui datait de 1886, avait la forme caractéristique d'un pain de sucre, et il était généralement recouvert d'une housse laissant apparaître le plus souvent l'insigne de l'Arme. Certains, qui le jugeaient plus protecteur, continuaient de le porter après l'apparition, en 1931, d'un nouveau casque à la forme plus moderne, mais dont l'élaboration procédait de la même technique. L'usage du casque disparaissait après la guerre et il était remplacé par le calot, le képi ou le chèche en fonction des circonstances.

La chéchia était la coiffure de tradition des tirailleurs. Ils en étaient très fiers et la portaient en toutes circonstances avec ou sans cache. Ce cache avait pour but de ménager la couleur, d'un rouge écarlate, qui passait rapidement sous l'effet du soleil. La chéchia disparaissait vers l'année 1958 et elle était remplacée par le calot, le chèche sable ou blanc.

Quant aux goumiers, ils revêtaient le chèche de l'ethnie dominante au goum. Les goumiers du GNA portaient le taggelmust, bande de guinée enroulée soigneusement autour de la tête, ne laissant apparaître que la fente des yeux. Les Toubous et les Arabes du GNN étaient coiffés d'un turban (*débi* en téda) blanc enroulé avec une certaine fantaisie, qui recouvrait souvent un bonnet blanc d'origine fezzanaise, le nez comme la bouche n'étant voilés que lorsque la bienséance l'exigeait.

Les commandants d'unité avaient une certaine initiative en matière d'habillement, d'autant qu'ils disposaient d'une ressource propre constituée par une masse mise à leur disposition pour l'équipement de leurs personnels, cette responsabilité leur ayant été déléguée dans un premier temps. Aussi allaient-ils réaliser, grâce à la compétence de la main-d'œuvre locale, des tenues d'inspiration autochtone dont le besoin se faisait sentir.

Les sahariens préféraient le saroual aux pantalons et shorts. Cet effet était mieux adapté aux conditions climatiques comme à celles de leur utilisation. On distingue deux types : l'un descend jusqu'aux chevilles, la patte ample chez les Touaregs, fuseau chez les Toubous ; l'autre est plus court, il s'arrête au genou laissant le mollet découvert, c'est le saroual des Maures, dont le modèle a été adopté par l'Intendance pour le paquetage des réguliers. Le saroual pouvait être de teinte sable, blanche ou noire.

Le haut du corps était revêtu d'un boubou ou d'une gandourah. Le boubou, sorte de chemisette, comportait une variété de modèles, avec ou sans col, avec ou sans manches, avec ou sans échancrures sous les aisselles, avec ou sans ouverture sur la poitrine. Le boubou était avec le saroual la tenue habituelle de travail.

La gandourah, qui était portée, soit en déplacement, soit aux prises d'armes, était une ample chemise de toile de coton qui descendait jusqu'au genou ; elle comportait une ouverture du col ; les manches étaient d'une seule pièce. Le bas du devant et celui du derrière avaient en leur milieu une fente verticale. Sable, elle était destinée au service courant ; blanche elle constituait une des parties de la tenue de parade. Les goumiers touaregs en ajoutaient une seconde par dessus, la *takatkat*, qui était toute imprégnée d'indigo.

L'encadrement portait à cette occasion d'abord une vareuse blanche à manches longues, col fermé ou ouvert avec cravate noire puis, à partir de 1946, une saharienne à manches courtes et col ouvert.

La ceinture rouge était le signe distinctif des méharistes. Les tirailleurs la portaient autour du ventre, les goumiers l'avaient croisée sur la poitrine. Il semblerait que les goumiers du GN 10 aient eu une ceinture bleue.

Le port du burnous, qui a été d'abord rouge, puis blanc et noir est apparu tardivement, sans qu'il soit possible d'apporter des précisions.

B/ L'armement

Lors de sa mise sur pied en 1926, le groupe nomade avait été doté d'une puissance de feu incomparable, capable de résister à n'importe quel rezzou.

Certes, l'armement n'était pas des plus modernes, mais il avait fait ses preuves lors du dernier conflit et il n'évoluera pas jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Le tirailleur et le goumier ne disposaient pas de la même arme individuelle. Le tirailleur était doté d'un fusil Berthier modèle 1916 avec une épée-baïonnette ; une partie de ses munitions garnissait un baudrier de cuir fauve, disposé en V sur la poitrine. Ce fusil, dérivé du fusil modèle 1886 plus connu sous l'appellation de Lebel, avait subi différentes modifications. Ce modèle était moins long que ses prédécesseurs puisqu'il mesurait 1,12 m au lieu de 1,3 m et son magasin avait une capacité de 5 cartouches.

Le goumier, quant à lui, était armé d'un mousqueton Berthier modèle 1892, modifié 1916. Son inventeur, le même que celui du fusil du même

nom, avait cherché à adapter le Lebel aux troupes montées à cheval. Il avait ainsi conçu la carabine de cavalerie modèle 1890 et le mousqueton d'artillerie modèle 1892. Ce dernier d'une longueur de 0,95 m était modifié en 1916 comme le fusil et il était devenu l'arme de dotation des goumiers avec un sabre-baïonnette. Ceux-ci avaient un baudrier de confection locale pour le port de leurs cartouches.

Ces deux armes, malgré leurs différences, tiraient la même cartouche de 8 m/m Lebel ce qui était un avantage indéniable. Mais ce n'en était plus un pour le fusil-mitrailleur ; en effet ces munitions en service depuis de longues années convenait mal à l'utilisation d'armes automatiques. De ce fait était élaborée une nouvelle cartouche à gorge de 7,5 m/m. Il s'ensuivait la modification du FM modèle 1924 en 1929 et ce nouveau modèle remplaça peu à peu l'arme d'origine. L'efficacité dont il faisait preuve sur le terrain ôtait beaucoup d'intérêt à l'emploi de la mitrailleuse Hotchkiss. par ailleurs d'un maniement plus difficile.

L'encadrement européen disposait d'un vieux revolver modèle 1892 à barillet. Robuste et fiable malgré le manque de puissance de sa cartouche, il restait en service jusqu'en 1945.

La prise en compte de la défense des confins par les unités méharistes du secteur entraînait leur renforcement en armes lourdes ; un mortier de 81 m/m était affecté par unité, du moins au GN de Bilma qui aurait dû également percevoir un canon de 37 m/m, mais ce projet ne se concrétisait pas.

Après la Seconde Guerre mondiale, l'armement des unités méharistes, qui était devenu obsolète, était remplacé au fur et à mesure par un armement plus récent, mais essentiellement d'origine française. Le fusil Mas 36 était attribué aux tirailleurs et aux goumiers ; il se révélait être une arme bien adaptée au désert. Le vieux revolver modèle 1892 faisait place à un pistolet semi-automatique, d'abord le PA 35, remplacé par le Mac 50 d'un calibre 9 m/m plus puissant. Le FM 1924/1929 était remplacé par l'AA 52 qui pouvait être utilisée en version fusil-mitrailleur ou en mitrailleuse. Les vieilles Hotchkiss, totalement déclassées, avaient été reversées depuis longtemps.

Des armes nouvelles étaient introduites, tel le pistolet-mitrailleur Mat 49 attribué aux gradés réguliers. Des grenades à fusil plus récentes, avaient remplacé les vieux projectiles de VB. Un mortier de 60 m/m était mis en place par unité.



Fonds CEHS

Poste ER 26 bis au cours d'une vacation

C/ Transmissions

Lors de leur création, en 1926, les groupes nomades n'avaient pas de moyens de transmission propres. Les messages qui leur étaient destinés arrivaient au poste fixe du territoire le plus proche puis étaient acheminés par courrier rapide jusqu'à leurs destinataires.

A partir de 1929, les groupes commencèrent à recevoir un poste émetteur-récepteur type 26 par unité. C'était un poste à ondes décamétriques. Il donnait d'excellents résultats ; toutefois, le matériel souffrait beaucoup à cause des conditions climatiques. Il était servi par deux sous-officiers spécialistes et ses différents éléments étaient transportés par trois chameaux.

En 1933, il était remplacé par l'ER 26 bis, une version améliorée qui allait rendre de grands services pendant de longues années.

Ce poste comportait un récepteur d'une grande simplicité, équipé de deux triodes et d'un self à plaques variables ; il était alimenté par une batterie au cadmium-nickel de 12 volts et d'une batterie sèche de 80 volts. L'émetteur, qui avait une puissance de 25 watts, était alimenté par une génératrice à main, dite Ragonot, placée sur un trépied métallique. L'antenne était unifilaire avec un brin de 15 m supporté par deux mâts de 6 m. La fréquence du réseau se situait dans la bande des 50 mètres. Sa portée, variable, pouvait atteindre près de 1 000 km.

Le poste se trouvait dans une caisse en bois dont le couvercle se rabattait sur l'avant, formant une table, où était fixé un petit manipulateur de morse. Il était servi par un seul sous-officier, spécialiste radiotélégraphiste, assisté de deux tirailleurs dont l'un tournait la génératrice à main. L'unité collective constituait le chargement d'un chameau [1].

Il fallait attendre les années 1950 pour que ce matériel soit remplacé par des postes plus récents : le SCR 694 puis l'ANGRC 9. Ces postes en modulation d'amplitude fonctionnaient en graphie ou en phonie ; avec ce dernier mode il n'y avait plus besoin d'opérateur spécialisé. Leur dotation était de trois ou quatre par unité de telle façon à ce que toutes les patrouilles aient, en règle générale, une liaison. L'unité disposait également d'un poste en modulation de fréquence qui permettait d'établir le contact avec les avions et, à défaut, des panneaux sol-air.

[1] – Charles Béné. *Carnets d'un rat du désert.* éd. Felzer. p.115

Pour les messages classés confidentiels le groupe nomade se servait d'un code chiffré à main.

D/ Le campement

Contrairement à leurs homologues d'Algérie, les méharistes du Niger, comme tous les méharistes coloniaux d'ailleurs, n'ont jamais eu de base fixe et encore moins bâtie. Au fil du temps, le poste-grenier avait même disparu et il avait été remplacé tout simplement par un magasin dans les locaux de la compagnie-support.

Lorsque le stationnement se prolongeait sur plusieurs dizaines de jours, le campement, qui était désigné plus communément sous l'appellation de *carré*, prenait une forme moins sommaire. Ce dernier comportait en règle générale trois parties :

- La première était le domaine des tirailleurs dont le dispositif ceinturait le poste de commandement ainsi que les magasins. En son centre se dressait le mât des couleurs.
- La seconde partie était réservée à l'encadrement européen.
- Enfin la troisième partie, véritable *smala*, regroupait, outre les familles des goumiers, les artisans, les bergers et leurs familles... de nombreux passagers ainsi que l'école nomade.

Les tirailleurs, qui vivaient tous en célibataires, disposaient d'une tente individuelle fournie par l'Intendance à côté de laquelle se trouvaient, sur un chevalet de fortune, leur selle et leurs *impédimenta*. Le poste de commandement comme les magasins étaient des cases en natte en tout point semblables à celles employées par les autochtones. On pouvait également trouver à leur place des tentes en coton ou en cuir. Le démontage de l'ensemble, comme leur remontage ne durait pas plus d'une journée. Cette partie était la seule qui faisait l'objet de travaux défensifs. Les cadres européens vivaient également sous la tente, plus spacieuse, achetée dans le commerce. Quant à la troisième partie, elle était constituée d'un ensemble de cases en natte.

Rarement les méharistes nigériens se sont abrités dans le banco. C'est ainsi que le lieutenant Le Roy du GNN, lors de la réoccupation du poste de Madama, en avril 1955, s'est fait un point d'honneur de bivouaquer en dehors de l'enceinte du poste. Toutefois deux postes, Agadem et Chirfa, ont servi un temps au stationnement prolongé de détachements méharistes ; Chirfa l'a été dans le cadre de la surveillance des confins à partir de 1956.

Un seul poste a été construit par les méharistes : il s'agit de Latouma, aux débouchés de l'Afafi. Il ressemblait plutôt à un ouvrage défensif enterré ; seul surgissait du sol le *cube* en banco du chef de détachement. Il a été réalisé en 1932 lors de la surveillance des confins nigéro-tchadiens.

E/ Le ravitaillement

En l'absence de toute possibilité de ravitaillement pour les unités méharistes, c'était le service de l'Intendance qui pourvoyait aux besoins des réguliers et, pour les goumiers, c'étaient les cercles dont ils dépendaient. Cette fourniture devait se faire en cession onéreuse, du moins pour l'encadrement européen et peut-être pour les goumiers. Il revenait aux unités la charge de récupérer leur ravitaillement, chaque mois, sous forme de convoi auprès, soit de la compagnie-support soit du cercle. Ce convoi pouvait être composé de chameaux de bât de l'unité ou de chameaux loués auprès des particuliers. A partir de 1956, il était effectué en partie avec des véhicules de la compagnie-support.

L'alimentation de base des autochtones, réguliers ou goumiers, était le mil. Tous les autres produits n'étaient que des denrées de substitution. Toutefois, le thé vert était devenu un complément indispensable pour les nomades. Le grand problème était la fourniture de viande fraîche dans la mesure où certaines régions étaient dépourvues de toute ressource. A titre palliatif, elle était faite avec des bêtes sur pied, mais leur acheminement présentait bien des aléas. Aussi, une partie des pertes était compensée par la chasse ; en ce temps-là le désert offrait encore des possibilités, mais la chasse était pratiquée avec parcimonie.

Le ravitaillement de l'encadrement européen n'était pas toujours approprié et le colonel Chapelle lui a attribué la responsabilité des décès survenus aux confins en 1931, consécutifs à une épidémie de scorbut [1]. Aussi, de plus en plus, les Européens se tournaient vers les commerçants d'abord locaux puis, avec le développement des moyens de communication, vers les maisons spécialisées de commerce d'Algérie ou de métropole.

[1] – Jean Chapelle, 1987, op. cit., p.273.

63 – Les activités des groupes nomades

631 – Le groupe nomade de Tahoua (GN12)

A l'issue de sa réorganisation achevée à la fin de l'année, le GN 1 pouvait participer, à l'image des autres unités, à la campagne saharienne 1926-1927, activité qu'il n'avait plus entreprise depuis longtemps. Toutefois son action était limitée à la partie centrale de sa zone de nomadisation en raison de l'absence de pâturages au nord. Il diligentait cependant des patrouilles légères, l'une vers Abangarit conduite par le lieutenant Fralon, l'autre vers In Damane dirigée par le lieutenant Borricand. Le lieutenant Feyler quant à lui reconnaissait vers Etambo la zone frontalière avec le Soudan.

L'année suivante, les pluies abondantes qui avaient fait reverdir les pâturages facilitaient la pénétration vers le nord. Le GN de Tahoua se déplaçait sur In-Gal. Puis, après la reconnaissance de Teguidda réalisée par le lieutenant de Witte, il rejoignait ce point afin d'y effectuer la cure salée. Le capitaine Carbonnier se portait ensuite avec une patrouille sur Mentès, où il était suivi ultérieurement par le gros de l'unité. Le lieutenant Feyler poursuivait sa route jusqu'au puits de Guelgiet et il faisait la liaison à Tenekert avec un élément du GN de Timétrine. A la fin de la campagne, l'ensemble du groupe regagnait sa base arrière toujours implantée à Tahoua ; cette dernière présentait l'inconvénient d'être trop excentrée par rapport à la zone d'action de l'unité méhariste.

En 1928, le capitaine Carbonnier assumait le commandement du GN 1 qui comprenait un goum et trois sections de tirailleurs ; il avait pour adjoints les lieutenants Feyler et de Witte. Le goum, qui avait été recruté parmi les Touaregs de la région, s'avérait être d'une grande qualité en raison de la personnalité de son chef, Rabi, notabilité des Kel-Dinnik.

En février 1928, le lieutenant Feyler, à la tête d'un détachement composé du sergent Arrighi, de 27 tirailleurs et de 2 bellahs se portait d'Ilatane à Tin Gleiden, où il arrivait le 6 février. Il effectuait la liaison avec le lieutenant Lecocq, commandant la subdivision de Kidal et le commandant du GN du Timétrine. Il y restait jusqu'au 11 février, se concertant avec les autorités voisines en vue d'une action commune contre les rezzous. Il était de retour le 17 février à Mentes.

Le lieutenant de Witte, chef d'une autre section, se trouvait alors dans la région d'In-Gal. Il tombait malade et il succombait rapidement malgré l'intervention du médecin d'Agadez. Les Touaregs imputaient cette disparition à la maladie du charbon dans la mesure où leur chef avait eu les mêmes symptômes que les chameaux victimes du *tekelt* [1].

Le lieutenant Bedo, qui se trouvait adjoint à la compagnie de Tahoua, était désigné pour le remplacer. Sa section, chargée de renforcer le GN2 (N'Guigmi) dans le cadre de la protection des confins nigéro-tchadiens, quittait Tahoua le 1er octobre 1928. Pendant le même temps, le GN 1 participait à la couverture éloignée de la *taghlemt* dans la région d'In-Gal ; il y effectuait la liaison avec le GN 3 d'Agadez.

L'année suivante, à la même époque, le lieutenant Feyler effectuait la liaison à In-Guezzam avec le détachement mobile du Hoggar (Maréchal des logis Duvivier). Le 1er février, il rejoignait le gros du GN 1 dont le commandement avait été dévolu au capitaine Pensereau [2] à partir du 16 février 1929. Cette année-là, le lieutenant Feyler réalisait une étude remarquable sur la zone de nomadisation du GN.

En 1930, l'activité du GN 1 se réduisait à des reconnaissances de cadres, l'une effectuée par le capitaine Pensereau à In-Guezzam, l'autre par le lieutenant Vanvaetermeulen à l'est du massif du Tazerzaït.

Au cours de l'année 1931, arrivaient au groupe le lieutenant Guy Le Rumeur, destiné à prendre le commandement de l'unité, et le lieutenant Quéruel, affecté en tant que stagiaire.

---

[1] – Gaston Bedo. Témoignage 1993, *« Tekelt : nom tamacheq pour désigner la maladie du charbon qui touchait les chameaux ».*

[2] – Avait été chargé par le Com. Sup. de maintenir des relations privilégiées et de ravitailler le saint homme des Kounta, Kounta Baye, personnage énigmatique du massif de l'Adrar des Ifoghas qui, jusqu'à sa mort, avait caché son visage et ses mains tant aux Européens qu'autochtones.

Les informations sont rares sur cette époque, tout en sachant que, sous l'autorité de son chef, l'unité entreprenait de nombreuses reconnaissances sans que l'on en connaisse les détails. Il semble également qu'elle participait, chaque année, à la couverture éloignée de la taghlemt à l'ouest de l'Aïr.

En octobre 1932, elle se trouvait, pour cette raison, en totalité dans la région d'In-Gal. Le lieutenant Quéruel était chargé de reverser au GN 3, à Agadez, les chameaux en excédent à la suite de la suppression de la 3e section méhariste. Le 27 octobre, la formation était inspectée à Timouménine par le capitaine Thore, inspecteur des goums.

Elle rejoignait Tahoua à la mi-janvier, où elle apprenait officiellement sa dissolution à la date du 31 décembre 1932. Le lieutenant Quéruel était affecté avec sa section au GN 2 de N'Guigmi ; cet officier quittait Tahoua le 20 janvier 1933 avec les sergents Battesti et Georges, 27 tirailleurs et 160 chameaux. L'autre section était dissoute. Quant au goum, il était incorporé au GN 3 d'Agadez ou il constituait le goum n°2, chargé plus spécialement de la surveillance de l'Azaouak.

*

* *

Le groupe nomade de Tahoua réapparaissait en 1960 sous l'appellation de groupe nomade n° 12.

Cette formation de création récente, était basée à Ménaka au Soudan français. Elle se composait de deux sections de tirailleurs et d'un goum, encadrés par deux officiers et cinq sous-officiers européens sous le commandement du lieutenant Bernard Happe.

A partir du 15 novembre 1959, le GN commençait la traditionnelle campagne d'hiver. L'un des groupes, sous les ordres du lieutenant Happe, nomadisait sur la frontière nigéro-soudanaise entre Mentes et In Aridal. Ce point, à 90 km nord – nord-est de Mentes, était en territoire nigérien. Le 9 décembre, il effectuait la liaison avec un élément du GN 11 (Agadez) aux ordres du lieutenant Baudin. L'autre groupe, commandé par le lieutenant Esches, se trouvait plus à l'ouest entre Tiguirirt, Sehin et Tenekert. Quant à l'échelon de réserve, il pâturait dans la région de Gelgiet sous la responsabilité du sergent-chef Perdu.

A l'issue de la campagne, le GN 12 était regroupé en territoire nigérien à trois jours de marche au sud-est d'In Aridal. Les nouvelles autorités maliennes refusaient son retour sur son territoire ; cette mesure était la suite logique de la relève du commandant de la subdivision de Ménaka, le capi-

taine Bretaudeau. Elle était vraisemblablement liée à la lettre écrite au général de Gaulle par différents chefs touaregs qui manifestaient leur hostilité à l'indépendance dans le cadre de l'ex-Soudan français.

Le GN 12 était alors affecté au 20° BIMA dont le poste de commandement était à Niamey. En janvier 1960, il participait à une manœuvre de la 4° brigade dans la région d'In Abangarit.

Le 29 janvier 1960, le lieutenant Happe prévenait le sergent-chef Perdu, le chef de l'échelon pâturage toujours en stationnement dans la région de Gelgiet, de le rejoindre en territoire nigérien après avoir réglé toutes les *affaires* sans préciser les raisons d'un tel transfert.

Les mouvements s'effectuaient sans problème particulier. Les goumiers d'origine Kel-Ataram ou Kel-Iforas, jeunes et célibataires pour la plupart, ne se posaient pas de question ; pour eux, l'essentiel se limitait au paiement de leur solde et à la perception du ravitaillement mensuel. D'ailleurs, ce déplacement se faisait dans une région qu'ils connaissaient bien pour l'avoir parcourue de nombreuses fois. Les limites administratives, à condition de disposer d'un justificatif d'impôt, étaient encore toutes symboliques.

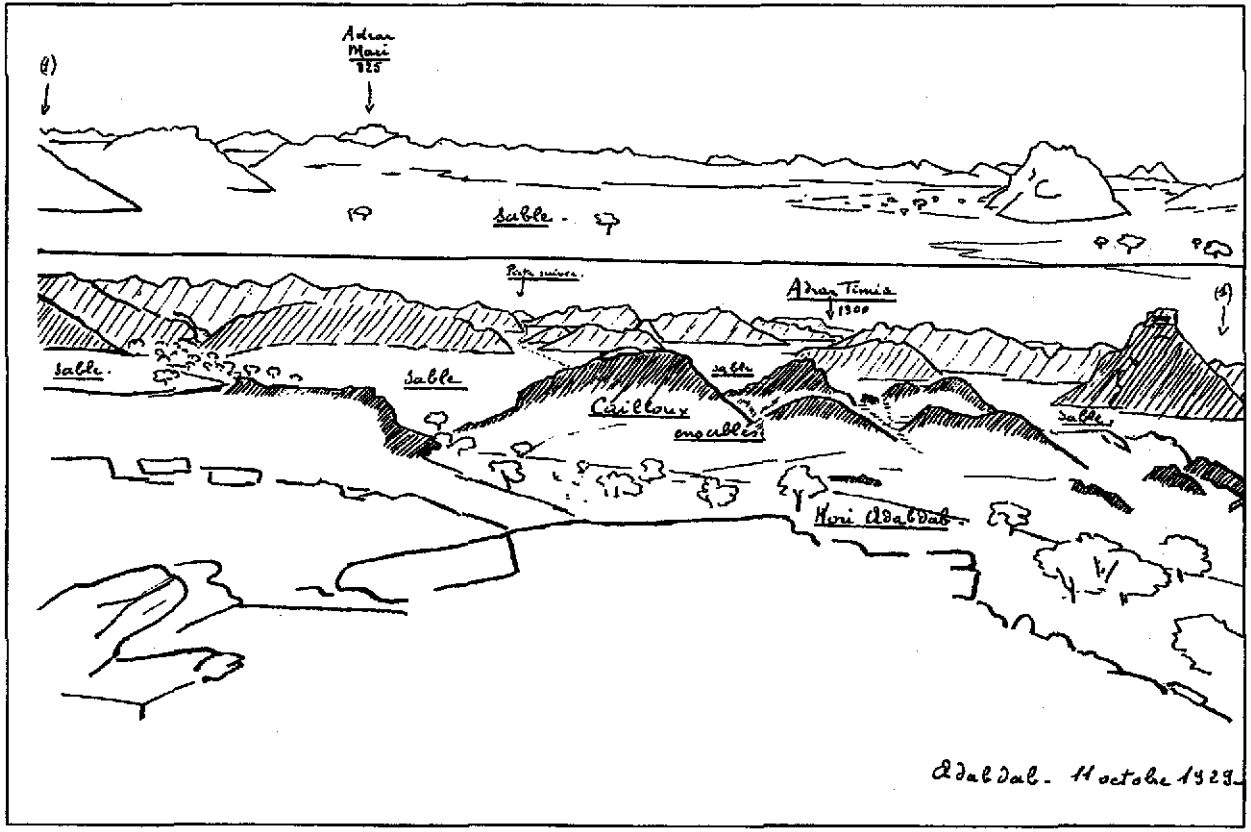
Le GN 12 se voyait attribuer le secteur nomade du cercle de Tahoua comme zone de nomadisation. Il prenait, par analogie, l'appellation de GN de Tahoua sans changer ni de fanion ni d'insigne qui portaient toujours l'inscription de Ménaka. Les missions n'étaient guère définies et se restreignaient à la présence et à l'assistance médicale.

En décembre 1960, le lieutenant Monnet rejoignait le GN qui se trouvait en campagne d'hiver dans la région d'In-Abangarit. En mars 1961, il remplaçait au commandement de l'unité le lieutenant Happe rapatriable.

Le 1er août 1961, le lieutenant Monnet apprenait par télégramme la nigérisation de son unité, mais la saison des pluies, qui interdisait toute circulation automobile, ne permettait aucune modification. Il fallait attendre la fin de l'hivernage et l'arrivée du convoi de ravitaillement pour que le transfert prenne une allure plus officielle par la descente des couleurs françaises, remplacées par les couleurs nigériennes. Le GN 12 devenait le GN 1 des forces armées nigériennes. Il n'eut qu'une existence éphémère, mais c'est une toute autre histoire [1].

---

[1] – Témoignages – Cel Bernard Happe : janvier 1989 – Cel Monnet : août 1995. – Adjudant/chef Perdu : septembre 1995.



Lt Gilles – CHETOM – 18 H 105

Croquis panoramique de la région d'Adabdab, Aïr.

632 – Groupe nomade d'Agadez, de l'Aïr (GNA. PMA,GMA. GN 11)

En 1927, le GN3 (d'Agadez) était commandé par le capitaine Rayat, méhariste ancien, qui, en 1919, à la tête de la section méhariste de la 5e compagnie avait capturé Tagama, l'ex-sultan d'Agadez. L'unité était constituée d'un petit goum et de deux sections à l'effectif de 94 tirailleurs : son encadrement était relativement bien étoffé.

Le capitaine effectuait, du 19 mars au 9 avril 1927, une reconnaissance dans le Tamesna. Il rencontrait à Tamaya un détachement de la compagnie saharienne du Hoggar puis il continuait sur le puits d'In-Guezzam.

En octobre 1927, le GN3 assurait la protection de la taghlemt ; l'une des sections était chargée de la protection immédiate, l'autre était installée en couverture éloignée dans la région de Tabelot. Pendant le même temps, un rezzou de 17 Toubous en provenance du Fezzan pillait un campement dans la région d'Ajioua, enlevant femmes, chameaux et effets divers. Prévenu aussitôt par une patrouille en couverture, le lieutenant Lepeley, qui venait de prendre le commandement de l'unité, constituait un détachement de poursuite avec lequel il prenait en chasse le rezzou ; il le rejoignait le 15 novembre 1927 après trois jours de poursuite à travers le Ténéré, l'obligeant à lâcher ses prises, mais les razzieurs ainsi allégés profitaient de cette circonstance pour réussir à s'échapper. Pas pour très longtemps, puisqu'ils étaient interceptés au Djado par une section du GN2. C'était le dernier rezzou en territoire nigérien.

Au début de l'année suivante, l'une des sections du GN 3, aux ordres du lieutenant Gilles, se portait sur In Azaoua à la rencontre du détachement du lieutenant Toubeau de Maisonneuve ; celui-ci venait d'effectuer la reconnaissance du Ténéré d'In-Afalaleh à In-Azaoua. Les deux éléments descendaient alors sur Iférouane, où ils étaient rejoints le 24 janvier 1928 par le capitaine Rayat, qui exerçait provisoirement les fonctions de commandant du cercle d'Agadez. Le lendemain, le reliquat du GN 3 sous les ordres du lieutenant Lepeley y établissait le carré.

Cette année-là le dispositif de protection de la taghlemt était allégé ; le lieutenant Riou, commandant la *caravane*, n'avait plus qu'un goum d'auxiliaires comme escorte. Toutefois, le GN 3 continuait à assurer la cou-

verture éloignée avec une section implantée dans la région de Tabelot ; cette section devait être aux ordres du lieutenant Gilles [1].

En mars 1929, une section commandée par le lieutenant Jacobi se rendait à In-Guezzam, où elle rencontrait un détachement de Tamanrasset (MDL Duvivier) et un autre venant de Djanet (MDL Girles), puis elle rentrait à Gougaram, où était établi le carré.

Un dispositif de surveillance aux confins nigéro-tchadiens était mis en place à partir de l'année 1930 ; le GN 3 y participait les premières années. La section du lieutenant Feyler qui venait d'arriver en deuxième séjour, renforcée d'une équipe radio (sergent-chef Nicole, sergent Person) était désignée pour la réalisation de cette mission.

Le 5 août 1930, elle se mettait en route vers Bilma. Elle ne trouvait ni eau ni pâturage à Tabelot ; toutefois elle était gênée dans sa progression par la crue subite du kori à la suite d'une tornade en amont. Au cours de la traversée du Ténéré, le brigadier-chef Mohamed était obligé de remplacer au pied levé le guide, qui était incapable de remplir son rôle. La chaleur était excessivement forte et la soif faisait sentir ses effets, contraignant le chef de section à rationner l'eau. La section arrivait à Fachi le 21 août 1930 totalement déshydratée. Elle n'en repartait que le 25 août pour Bilma qu'elle atteignait le 27 août. Le lendemain, avec l'arrivée du détachement du GN 2, était mis sur pied le détachement des confins....

Le groupe nomade, bien que diminué en personnel, n'en continuait pas moins ses activités. Le lieutenant Communal, récemment affecté, effectuait, du 10 avril au 10 mai 1931, la liaison sur In-Guezzam, où venait d'être construit un bordj occupé par deux sous-officiers d'Algérie. Après une courte reconnaissance vers Assamaka, il redescendait vers le sud avec une caravane. Le 30 avril 1931, en passant à Taket-n'Koutat, il constatait que le puits Friry était endommagé et que son eau, appréciée par le lieutenant Esquillat lors de son passage en septembre 1930, n'était plus bonne. Il arrivait à In-Gal le 7 mai 1931. L'année suivante, l'intéressé était affecté au GN2 à N'Guigmi.

En juin 1931, la section du lieutenant Feyler rentrait des confins, mais sans son chef qui avait été évacué sanitaire en janvier 1931. Le lieute-

[1] – Marcel Baudin – *Les derniers méharistes* L'harmattan, 1998. p.351. En décembre 1960, au cours d'une reconnaissance, le lieutenant Baudin découvrait à l'entrée du kori d'Amgamgam sur la paroi d'un éperon rocheux l'inscription : *« Lieutenant Gilles 1928 »*. Le lieutenant Gilles a d'ailleurs effectué un croquis panoramique de la région (CHETOM. fonds Gilles).

nant Bedo du GN 2 l'avait remplacé au pied levé pour ramener la section en Aïr. Il avait reçu en outre la mission d'établir le balisage d'un itinéraire pour automobiles entre Djado et l'Adrar Madet. Compte tenu de la température élevée en cette saison, il avait été prévu la mise en place d'un dépôt d'eau et de fourrage à l'Adrar Madet, mais l'officier chargé de cette tâche ne l'avait remplie qu'imparfaitement. La paille ne manquait pas ; par contre les réserves d'eau se limitaient à deux tonnelets de 50 litres. Dans le mot d'excuse, qu'il avait laissé sur place avec un goumier, il expliquait que ses guerbas, vieilles et poreuses étaient vides en arrivant et qu'il avait été obligé de repartir rapidement.

Le lieutenant Bedo constatait la situation en arrivant à l'Adrar. Il décidait alors de faire rejoindre le premier puits de l'Aïr le plus rapidement possible par le gros de la troupe sous la responsabilité du lieutenant Chapelle qui l'accompagnait. Lui-même, avec une équipe réduite, achèverait la mission. Avant de se séparer, il serrait la main de tous les tirailleurs en les exhortant à obéir à leur nouveau chef. Ce dernier, avec bien des difficultés, ralliait le puits de l'Aïr le plus proche, où il trouvait l'autre section du GN 3. Il renvoyait aussitôt le chef de celle-ci avec un élément pour amener de l'eau à ceux qui étaient restés sur le terrain. Après cette dernière péripétie, la section arrivait bien fatiguée à Agadez et le lieutenant Bedo la remettait au capitaine Rayat de nouveau à la tête du GN [1].

Cette section avait été remplacée aux confins par la section du lieutenant Barboteu, qui revenait en Aïr en avril 1932. Il exécutait ce retour sous la forme d'un raid entre Chirfa et l'Adrar Madet à raison de 60 kilomètres par jour en suivant le balisage établi l'année précédente par le lieutenant Bedo.

Ce dernier était de retour au Niger pour le deuxième séjour et, avant d'être affecté au GN 3 en remplacement du lieutenant Barboteu, il assurait provisoirement le commandement de la compagnie d'Agadez.

En septembre 1932 il rejoignait la section méhariste implantée au Djado. Il empruntait à cet effet la grande caravane d'automne dont il avait la responsabilité ; elle était menée par un madougou de 85 ans, du nom d'Effaleï qui, malgré son âge avancé, retrouvait toute sa vigueur dès qu'il abordait le Ténéré. Arrivé à Bilma, il confiait pour le retour le commandement de la taghlemt au lieutenant Grobert du GN 2 qui venait d'être affecté au GN 3.

[1] – Gaston Bedo. Témoignage 1993.

La protection éloignée de la caravane avait été assurée par la mise en place d'un groupe du GN 3 à Fachi sous les ordres de l'adjudant Chiaroni (15 tirailleurs, 4 goumiers, 2 bellahs) et d'un autre à Ajiouna-Ibin commandé par le sergent Pain (2 groupes de tirailleurs, 2 goumiers, 2 bellahs). Le lieutenant Grobert rejoignait le carré du GN 3 avec le détachement de Fachi.

Le mois précédent, suite à la dissolution du GN 1, le goum de Tahoua était arrivé au GN 3. Il devenait le goum n°2.

A la mi-décembre, le GN regroupé se mettait en route vers Iférouane, où le pâturage était abondant et il stationnait dans le kori de Tadès.

La section Grobert se mettait en route au début du mois de janvier 1933 pour reconnaître la frontière septentrionale d'In-Guezzam à In-Azaoua. Le capitaine Rayat quittait le carré à la fin du mois en vue d'une liaison avec un élément méhariste venant de Tamanrasset. Les détachements Rayat et Grobert ainsi que Predziecki, des méharistes algériens, se rencontraient, le 9 février 1933, à Aberkott.

Début mars 1933, une patrouille était envoyée vers Temet afin d'y recueillir le lieutenant Bedo ; ce dernier rejoignait le GN 3 dont il devait prendre provisoirement le commandement ; son chef, le capitaine Rayat, figurait au tableau d'avancement pour le grade de chef de bataillon.

Le lieutenant Bedo avait voulu reconnaître un itinéraire, de Djado à l'Aïr, emprunté autrefois par les Toubous lorsqu'ils allaient razzier les Touaregs. Il obtenait des renseignements sur le parcours en interrogeant ses goumiers toubous. Ceux-ci disaient : *« au cinquième jour, ils allaient rencontrer un arbre du Ténéré appelé Adreïn* (celui que certains oseront débaptiser au profit de T.S. sans s'enquérir s'il avait déjà un nom) ; *puis ils contourneraient par le nord une falaise du nom de Greïn, enfin ils aborderaient le massif de Kouria qui avait souvent servi de refuge aux razzieurs avant de repartir sur le Djado »*. Il se faisait accompagner d'un seul goumier Tolli et d'un habitant de Djaba dénommé Adji Laouël.

La progression ne se déroulait pas comme prévu. Adreïn n'était pas vu, c'est possible lui rétorquaient ses compagnons. Greïn également, c'était moins évident compte tenu de ses dimensions, mais ses guides soutenaient qu'ils n'étaient pas perdus: *« Peut-être Allah n'a pas voulu te le montrer »*. Dès lors, le lieutenant Bedo prenait la responsabilité de l'orientation avec sa seule boussole. Après deux longues journées de marche, il débouchait sur le massif de Kouria à la grande surprise de ses auxiliaires : c'était l'Adrar Bous des Touaregs ; ce repaire des Toubous était parsemé de nombreux vestiges du passé. En continuant plus à l'ouest, il recoupait de multiples traces de passage toutes orientées nord-sud, il s'agissait de la vieille piste d'Agadez

vers le Hoggar ou vers la Libye. Le 17 mars 1933, ses guides découvraient la cuvette d'Er Roui ; l'eau y était affreusement salée et peu appréciée des chameaux. La lecture du journal de marche de la mission Foureau-Lamy lui permettait de constater qu'Er Roui et Tadéra ne faisaient qu'un. La descente vers le sud n'était plus qu'une formalité.

En mai 1933, le lieutenant Bedo se portait sur In-Abangarit pour y prendre le commandement du goum en provenance de Tahoua. A son retour vers l'Aïr, il éprouvait de grosses difficultés en raison des tornades qui avaient détrempé le sol des ighazer ; les chameaux s'y enlisaient et il était nécessaire que les hommes les aident à s'en sortir, la marche était particulièrement pénible jusqu'à Azelik.

Le groupe nomade était rassemblé à Tindin au début de juin 1933 pour le passage de commandement du capitaine Rayat. Ce dernier, qui avait été un excellent méhariste, était désormais trop âgé et l'activité du GN s'en ressentait. Aussi, dès sa prise de fonction, le lieutenant Bedo entreprenait un autodafé des différents matériels superflus qui encombraient l'unité.

Le 14 juillet 1933, comme il était de tradition et cette tradition va se perpétuer jusqu'à la fin, le GN 3 participait aux cérémonies de la fête nationale à Agadez : « *...s'avançe majestueusement le GNA commandé par le lieutenant Bedo, petit, sec, bien pris dans sa tenue blanche très ample, les pieds nus, juché sur un méhari de grande taille. Les Européens exhibent des visages brunis et basanés...* » [1].

Le groupe nomade était amené à rechercher dans le Timmerghsoï des aviateurs égarés dont on était sans nouvelles. Cette région se trouvait alors couverte de magnifiques pâturages dont profitaient les Kel-Hoggar. Le lieutenant Bedo y rencontrait Moussa ag Amastan, l'aménokal du Hoggar, auquel il faisait rendre les honneurs militaires dans la mesure où l'intéressé était commandeur de la Légion d'honneur [2]. En octobre 1933, il passait le commandement au capitaine Arnould.

Au début de l'année 1934, le lieutenant Bedo entreprenait la reconnaissance d'une partie du Ténéré afin d'y découvrir le caillou de Greïn qu'il n'avait pas vu l'année précédente. Il avait avec lui deux goumiers touaregs, excellents certes, mais qui ne connaissaient pas l'Adrar Bous et, pour cause, car ce caillou, que l'on croyait être peuplé de mauvais génies, jouissait d'une mauvaise réputation parmi les Touaregs.

---

[1] – Lt-Cel de Burthe d'Annelet.1938. op. cit. ; p.518.

[2] – Gaston Bedo. Témoignage. 1993.

Un matin, il partait de l'aguelman de Tarazit ; à midi, il était au pied du Gréboun et le second jour à l'Adrar Bous. De là, il marchait à la boussole sur Greïn qu'il entrevoyait de très loin après deux longues journées d'efforts. L'utilisation intensive de la boussole Peigné provoquait de graves ennuis de vue qui l'obligeaient à se mettre à la remorque de ses goumiers, mais ceux-ci, ayant bien enregistré la direction, la suivaient correctement. Le soir du troisième jour, à la halte, il pouvait voir ainsi le caillou de Greïn qu'il gravissait avec un réel soulagement.

Le matin du quatrième jour il mettait le cap plein sud en direction de l'Adrar Madet, qu'il estimait à 300 kilomètres de là. Le cinquième jour il empruntait pendant un temps une vaste dépression orientée nord-sud qu'il pensait être le cours du Tafassasset. Le sol était jonché de poteries anciennes dont il prélevait un certain nombre d'échantillons pour une étude ultérieure. Le lit du fleuve fossile qu'il avait cru entrevoir disparaissait ensuite sous un amoncellement de dunes.

Pendant les jours suivants, il marchait sans problème à travers un système dunaire. Le huitième jour, le vent de sable qui s'était levé empêchait toute visibilité et rendait incertain la découverte de l'Adrar Madet. Toutefois, le vent s'étant calmé dans la soirée, le chef goumier apercevait dans une éclaircie le massif montagneux. Il arrêtait son relevé d'itinéraire au point géodésique. Le retour sur l'Aïr se faisait sans difficulté.

En octobre 1934, le GN d'Agadez était regroupé à Tabelot. L'ensemble des officiers, les capitaines Arnould et Bedo, le lieutenant Charvet ainsi que le médecin Piriou, d'Agadez, étaient présents ; ils accueillaient le journaliste Jean d'Esme qui devait se joindre à la *taghlemt*. Ils étaient rejoints par le lieutenant Profit du GN de N'Guigmi qui commanderait temporairement le groupe nomade en l'absence de ses officiers.

Le capitaine Bedo partait le premier pour conduire une petite caravane sur Djado. C'était sa dernière méharée à travers le Ténéré, puisqu'au retour il devait prendre le commandement de la compagnie de Tahoua. A Fachi, il remontait la ligne des puits, Achegour, Fossenet et Arentigué [1].

Peu de temps après, Jean d'Esme accompagnait la *taghlemt* dont la protection était faite par une grande partie de l'unité méhariste sous le commandement du capitaine Arnould. Marchait en tête le madougou Effaleï, accompagné d'une quinzaine de partisans ; en retrait venait un détachement d'une dizaine de goumiers et d'un groupe de tirailleurs encadrant leur capi-

[1] – Jean d'Esme – *Les défricheurs d'empire* Les éditions françaises, 1947 ; p.158 à 164. L'auteur attribue cette responsabilité au Lt Charvet.

taine. Après, c'étaient les nombreuses caravanes de la *taghlemt* proprement dite, dans un désordre qui n'était qu'apparent ; enfin, à l'arrière, il y avait une section de tirailleurs, suivie encore plus loin d'une dizaine de partisans. A l'entrée du Ténéré, avait lieu la manifestation des *ragos*, coutume hautement symbolique qui se perpétrait depuis 1907, semblable au passage de la ligne pour les marins. Elle consistait à rechercher la contribution financière des Européens qui accomplissaient pour la première fois le trajet.

A la fin de l'année 1934, le lieutenant Charvet entreprenait la reconnaissance du Tafassasset, poursuivant l'effort commencé pour une meilleure connaissance de son cours. Il partait le 6 décembre 1934 de Fachi, accompagné des goumiers Adembar et Illegil. Les journées de marche étaient longues. Le troisième jour, il coupait la piste automobile d'Agadez à Bilma ainsi que les traces d'un petit détachement méhariste, probablement celui du capitaine Feyler qui allait de l'Adrar Madet à Achegour. Il contournait largement par l'est l'Adrar Madet puis se rabattait vers l'ouest en direction de l'Aïr; au cinquième jour, il abordait les dunes en bordure du massif dont il voyait le relief se découper au loin. Il arrivait le 12 décembre 1934 à Iférouane après avoir parcouru une centaine de kilomètres dans la journée.

Il y marquait un temps de pause et il convenait avec l'adjudant-chef Brion de l'établissement d'une réserve d'eau et de paille à l'Adrar-Bous.

Il repartait le 14 décembre 1934 après avoir remplacé ses goumiers par deux autres, Somok et Ghato. Le 18 décembre 1934, il arrivait au nord de l'Adrar Madet puis il remontait plein nord en s'efforçant de suivre le vague tracé du Tafassasset. Le 22 décembre 1934, il recoupait la piste automobile Djado – Djanet ; interrompant là sa progression vers le nord, il se dirigeait ensuite vers l'Adrar Bous. Le 25 décembre 1934, il s'arrêtait en raison du vent de sable qui empêchait toute visibilité, rendant incertaine la localisation de l'Adrar-Bous. Il avait la surprise, lorsque le vent tombait, de découvrir devant ses yeux l'Adrar qui dévoilait sa masse imposante. A midi il rejoignait le campement de l'adjudant-chef Brion. Puis il redescendait sur Iférouane pour y arriver le 29 décembre, où il attendait la venue du groupe nomade, annoncée pour le 31 décembre 1934.

Cette reconnaissance lui permettait d'affirmer que le cours du Tafassasset se poursuivait vers le sud ; les traces d'une présence ancienne y étaient nombreuses ; il avait trouvé des gisements préhistoriques en grand nombre, mais aussi des abris plus récents, vraisemblablement ceux des Toubous qui venaient mener leurs rezzous dans l'Aïr. Les goumiers lui avaient été d'un concours précieux en raison des conditions atmosphériques très défavorables.

Il n'avait pas découvert l'oasis disparue, le "Guéouaz Taalakatt" dont on parle tant dans la geste touarègue. Il est vraisemblable qu'il n'y a là qu'une légende. Toutefois, il n'est pas impossible que dans le Ténéré, il existât des groupements d'arbres très localisés dans un des affluents du Tafassasset. Au nord-ouest de l'Adrar Madet, il avait découvert un rocher isolé qui avait servi autrefois de repère tant aux caravanes qu'aux rezzous et il l'avait baptisé "Effari N'Jakara" [1].

Au début de l'année 1935, les Algériens et les coloniaux entreprenaient conjointement la reconnaissance du cours du Tafassasset entre In-Azaoua et In-Ezzane. Les deux détachements étaient commandés respectivement par le lieutenant Florimond pour l'unité des Ajjer et par le capitaine Arnould pour le GN d'Agadez. Ils se rendaient mutuellement les honneurs en face du réduit construit en 1899 par la mission Foureau-Lamy. Ils prenaient ensuite la direction d'In Ezzane à travers le Ténéré. Au point V dit Gara-Toubeau, ils rencontraient un petit élément algérien aux ordres du brigadier Fuentès, venu de Djanet avec le ravitaillement. Après la halte nocturne, ils poursuivaient leur chemin vers In Ezzane, où, à leur arrivée, ils prenaient une journée de repos ; la moyenne de marche avait été de 45 kilomètres par jour. Les deux détachements continuaient sur Chirfa, harcelés par un vent violent. A cause de la mauvaise visibilité, les Algériens manquaient de perdre leur radio qui s'était écarté le temps d'un bref arrêt. Chirfa était le point de dislocation à partir duquel chaque détachement rejoignait son port d'attache. Henri Lhote, qui était venu de Djanet, restait avec les méharistes coloniaux.

Ceux-ci partaient de Bilma le 7 mars 1935 pour retraverser le Ténéré jusqu'à Nabarou. Le temps changeait, au froid glacial succédait une chaleur éprouvante. Aussi la marche avait lieu de préférence la nuit, facilitée par un superbe clair de lune. Ils mettaient six jours pour effectuer la traversée à raison de 70 kilomètres par jour. Ils passaient d'abord par Iférouane avant de rejoindre le carré, installé à deux jours de marche d'Agadez.

Quelques jours plus tard, le capitaine Arnould était tué lors d'un baptême de l'air que lui avait proposé un officier britannique de passage à Agadez ; leur petit avion s'écrasait au sol au cours du vol.

A la veille de la campagne saharienne 1935-1936 [2] l'encadrement était presque entièrement renouvelé à l'exception du lieutenant Charvet. Le commandement venait d'être pris par le capitaine Borricand, le lieutenant

---

[1] – *Effari N'Jakara*. en tamacheq *le rocher en crête de coq*.

[2] – C'est la première fois, au Niger, que l'on fait usage de cette appellation.

Haslin était responsable du goum et le lieutenant Mercey, chef d'une section de tirailleurs méharistes. Une grande partie de l'unité assurait la protection de la *taghlemt* sans que ce renforcement soit lié à la situation. Un détachement escortait la *taghlemt* de Bilma du 4 novembre au 10 décembre. Un autre escortait une caravane moins importante en direction de Djado dans le cadre de la relance économique de la palmeraie ; elle arrivait à Chirfa le 21 novembre pour rentrer en Aïr le 13 décembre. Pendant ce temps, le gros du GN, à l'exception du goum n°2, était chargé de la couverture éloignée de la *taghlemt*. Ce goum, dit de Tahoua, quant à lui était occupé dans la région d'In-Gal à la reconnaissance et au balisage de pistes automobiles vers Teguidda et vers Tahoua. Le chef de goum était agréablement surpris par le résultat, compte tenu de l'aversion des nomades pour les travaux manuels.

Le capitaine Borricand avec un détachement léger (1 groupe de combat et 10 goumiers) effectuait, le 18 janvier 1936, la liaison avec un élément de la compagnie des Ajjer à In-Afalaleh et dix jours plus tard à In-Azaoua avec la compagnie du Hoggar.

L'année suivante, les activités du groupe nomade étaient identiques et le temps fort de la campagne saharienne 1936-1937 était la protection de la caravane d'automne.

Du 31 octobre au 1er décembre 1936, un détachement effectuait la flanc-garde mobile au nord de la route suivie par les caravanes. Il rentrait en Aïr sans avoir éprouvé de problème particulier. Cette année-là, l'effectif de la *taghlemt* était en nette augmentation par rapport à l'année précédente (11.344 chameaux pour Bilma et 2.938 pour Fachi). Pendant la même période, plus précisément du 29 octobre au 11 décembre, un élément léger aux ordres du sergent Buisson escortait la caravane de Djado, composée d'environ 400 chameaux qui transportaient également le ravitaillement destiné au détachement des confins. Il arrivait à Chirfa le 18 novembre 1936 et rentrait en Aïr le 11 décembre. Le gros du GN, en nomadisant pendant la même période en bordure du Ténéré, avait effectué la couverture éloignée.

Durant le mois de novembre 1936 le commandant du GN, avec un petit élément composé uniquement de goumiers, recherchait entre l'arbre du Ténéré et Fachi un itinéraire utilisable par les véhicules ; il le trouvait rapidement. Ainsi, les automobilistes pouvaient se rendre d'Agadez à Bilma par une piste plus courte passant par un important point d'eau, ce qui n'était pas le cas de l'itinéraire entre l'arbre du Ténéré et Achegour.

Une partie du GNA sous le commandement du lieutenant Joubert, participait à la liaison inter-coloniale qui avait lieu à Madama en décembre 1937. Le lieutenant Roure, chef du GN du Tibesti, soulignait la prestance des goumiers touaregs.

En décembre 1938, le sous-lieutenant Lassauzet, après être resté quelque temps à Zinder en qualité de commandant de la compagnie de passage, arrivait au groupe nomade qui était stationné à Egerouène. L'unité était alors commandée par le lieutenant Joubert, auteur d'une étude sur les Kel-Tadélé [1], le lieutenant Grall en était l'adjoint. Elle disposait d'un certain nombre de sous-officiers, le sergent-chef Scarbonchi, les sergents Oberson et Schermesser. Elle comprenait deux sections de tirailleurs et un goum.

Un élément du groupe nomade avait été mis à la disposition du capitaine Larroque dans le cadre de la reconnaissance géographique des confins de 1938 à 1939. Le sergent Oberson constituait une équipe géographique, le sergent Schermesser était responsable d'un groupe de soutien à base de tirailleurs et de goumiers. Cet élément avait rejoint directement In-Ezzane le 10 décembre 1938, où l'attendait la mission géographique. Jusqu'en mai 1939, moment ou il était mis fin à la mission, il allait travailler dans des conditions difficiles, suppléant à la carence du soutien auto au prix de fatigues inouïes. Toutefois le capitaine Larroque n'était pas très élogieux à l'égard des goumiers du GNA [2]. Le sergent Oberson, avec l'ensemble des moyens, rejoignait l'Aïr en retraversant le Ténéré par la piste des caravanes.

La venue de l'année 1939 était marquée solennellement par une prise d'armes au cours de laquelle l'encadrement européen avait revêtu la grande tenue de circonstance : képi, veste et saroual blancs.

Peu de temps après, l'ensemble du groupe montait sur Iférouane. Une grande partie sous le commandement du lieutenant Joubert poursuivait sa progression vers le Kaouar en passant par l'Adrar Chiriet. Le sous-lieutenant Lassauzet restait avec l'échelon qui pâturait au nord et au nord-est du massif du Tamgak.

En mars 1939, le carré se réinstallait à Egerouène. Le lieutenant Grall y revenait après avoir assuré dans la région du Timetrine une mission de remonte au profit du GN de Bilma. Un mois après, le lieutenant Joubert était de retour de mission au profit des confins nigéro-tchadiens ; le lieutenant Corlu nouvellement affecté, après un premier séjour méhariste en Mauritanie, prenait le commandement du goum. En mai 1939, le GNA redescendait sur In-Gal en prévision de la cure salée.

---

[1] – Lt Joubert – *Les coutumes et le droit chez les Kel-Tadélé*. Bulletin de l'IFAN-tome 1[e] série 1[er] janvier 1939, p.246 à 281.

[2] – SHAT. Niger XI. lettre du Cel Larroque au Cne commandant la 5[e] CSM. Fort-Lamy, octobre 1952.

Comme les passages fréquents des convois automobiles en direction de Dirkou avaient sérieusement dégradé la piste, le lieutenant Lassauzet était envoyé avec deux sections méharistes, en juillet 1939, pour améliorer son état dans la région de Toureyet. Il y restait jusqu'à la déclaration de guerre en septembre 1939.

A cette date, le GNA qui avait regroupé tous ses éléments, montait dans la région d'Iférouane afin de faire face à une éventuelle menace italienne. Ce déplacement, compte tenu de ses impératifs opérationnels, avait été réalisé exceptionnellement sans que les goumiers puissent se faire rejoindre par leurs familles, ce qui avait provoqué un profond mécontentement de leur part. Somok, l'un des gradés considéré comme le meneur, était sanctionné sévèrement.

Parallèlement, dans le même temps le GN du Timétrine sous le commandement du lieutenant Pion était venu en renfort du GN d'Agadez ; il s'installait d'abord à Kerboubou puis à In-Gal.

Malgré l'état de guerre, les activités habituelles n'en continuaient pas moins. Le lieutenant Corlu et le lieutenant Lassauzet entreprenaient la reconnaissance du massif du Tamgak. En raison de la configuration du terrain, ils utilisaient des ânes pour le transport de leurs matériels, moyen employé habituellement par les Touaregs de la région.

Comme le GN du Timétrine était en sous-effectif d'officiers, le lieutenant Lassauzet y était détaché à compter du 25 février 1940 puis affecté le 25 juin 1940.

Les événements de la campagne de France n'étaient pas sans répercussion sur l'encadrement européen, même si les nouvelles étaient rares. Toutefois l'utilisation de l'ER 26 bis à des fins non prévues par le règlement, permettait de connaître la teneur des principaux événements. L'armistice brutal de juin 1940 provoquait une émotion considérable qui avait des répercussions différentes en fonction des individus.

Le lieutenant Corlu voulait à tout prix continuer la lutte. C'est pour cette raison qu'il décidait de rejoindre les Anglais, les seuls à se battre encore contre les Allemands. Le 8 août 1940, le capitaine Joubert l'envoyait en reconnaissance de pâturage au nord avec deux goumiers. Il profitait de cette circonstance pour marcher sur la Nigéria par un itinéraire qui n'est pas connu. A la frontière, il renvoyait ses goumiers avec ses *impedimenta*, por-

teurs d'un message à l'intention des officiers de la garnison d'Agadez. Peu de temps après, il gagnait le Tchad qui s'était rallié à la France Libre [1].

Le capitaine Joubert était remplacé en 1941 par le capitaine Du Boucher. Les effectifs avaient considérablement augmenté en 1940 ; le groupe comportait désormais trois sections de fusiliers-voltigeurs (FV), une section d'accompagnement (1 groupe de mitrailleuses, 1 pièce de mortier de 60 m/m) et un goum de 100 fusils ; le lieutenant Planté avait en charge les tirailleurs et l'adjudant Scarbonchi le goum.

En 1941, le GNA prenait à sa charge la surveillance de la zone frontalière des confins au lieu et place du GNN. A cet effet était constitué un détachement supplémentaire de 50 goumiers, plus connu sous l'appellation de GNA 2, dont le responsable était le lieutenant Planté, secondé par le sergent-chef Gugliemi. Cet élément rejoignait Bilma au début du mois de septembre 1941. Il était commandé ensuite par le lieutenant Galut et enfin par l'aspirant Peyré. Cette mission prenait fin en 1943, le GNA 2 était dissous en tant que tel et ses personnels étaient englobés par la formation initiale.

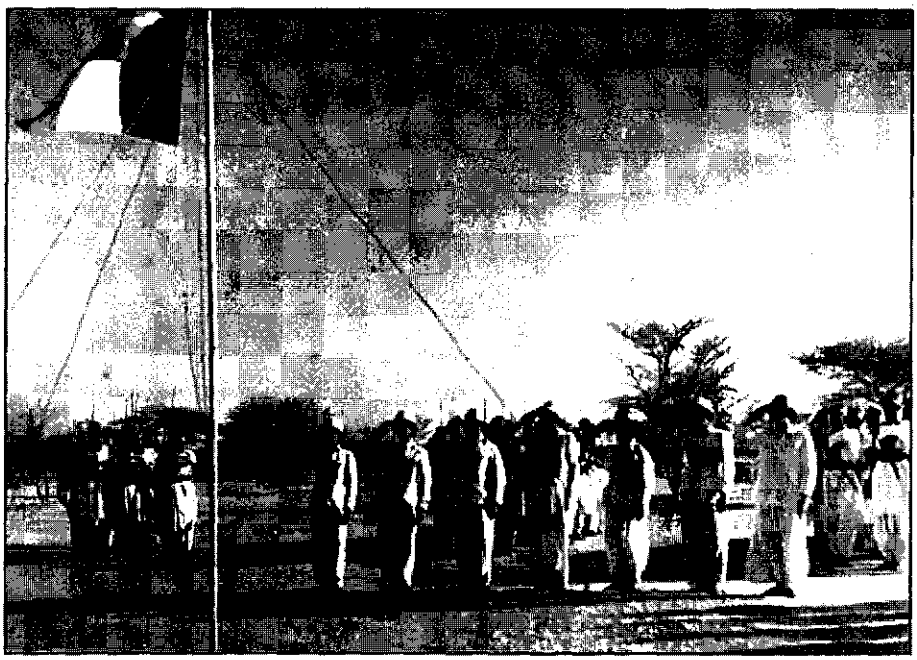
Les archives, comme les témoignages, sont pratiquement inexistants durant la période de la guerre ; par conséquent les informations sont extrêmement fragmentaires.

Au printemps 1942, le GNA effectuait une tournée de remonte au profit du GN de N'Guigmi depuis Tanout jusqu'à Tahoua en achetant une centaine de chameaux. Au cours de la même année, il remettait en état un puits du Tadress, profond de 63 m, éboulé depuis longtemps. L'année suivante, qui fut une année à sauterelles, était marquée par la lutte anti-acridienne. Conrad Kilian qui était venu au printemps passer plusieurs semaines dans la région d'Agadez, séjournait quelque temps au carré avant de rejoindre l'Algérie. Le lieutenant Galut succédait en mai 1943 au capitaine Du Boucher et, en septembre 1943, il était lui-même remplacé par le lieutenant Audier.

Il faut attendre l'année 1944 pour que les activités soient enfin mieux connues.

---

[1] – Il allait être un des héros les plus purs de la France Libre (Gal Dio). Au sein de la colonne Leclerc, il participait aux opérations de Libye. Blessé devant Koufra en septembre 1941, il l'était de nouveau en mars 1943 à Ksar Ghilane (Tunisie). Affecté au I/RMT de la 2e DB, il combattait en Normandie. A la libération de Paris, il tombait glorieusement au combat du Bourget le 27 août 1944.



Mission Noël ECPA. n°598

Cérémonie des couleurs – Timbologa 1941



Mission Noël ECPA. n°594 bis

Préparation départ – Timbologa 1941

Les liaisons inter-territoires reprenaient. Au début de l'année avait lieu une liaison sur Tamanrasset. Elle était réalisée par le commandant de GN, le lieutenant Audier, le sergent Fraticelli, le sergent Labelle, 11 tirailleurs et 17 goumiers. A In-Guezzam, il n'y avait plus qu'un Européen au poste, le sergent-radio Maggioni des compagnies sahariennes. Le détachement du GNA rencontrait à In-Ateï le 3e peloton de la compagnie saharienne du Hoggar. Le 20 février 1944, il arrivait à Tamanrasset, où il était accueilli par le capitaine Morales commandant l'annexe. Il en repartait le 25 février pour In-Azaoua, Iférouane et Timoumenine, où il arrivait au carré, installé par le sous-lieutenant Vinchon.

En juillet 1944, se déroulait une liaison à Mentes avec différentes autorités du Soudan et du Niger. Y participaient pour le Niger, le chef de bataillon Chapelle commandant le cercle d'Agadez et le sous-lieutenant Vinchon chef d'une section du GNA.

Le GNA menait d'autres activités : du 1er septembre au 3 novembre 1944, le sous-lieutenant Vinchon avec sa section procédait à la reconnaissance de l'itinéraire automobile d'Agadez à Tanout afin d'y apporter toutes les améliorations nécessaires.

Le goum, quant à lui, sous le commandement de l'adjudant-chef Scarbonchi, procédait en octobre 1944 à l'arrestation à Teguidda n'Tagaït d'un marabout maure du nom de Sidi Mamoud qui menait en milieu touareg une propagande anti-française. L'intéressé était transféré à Niamey ; sa famille et ses troupeaux étaient reconduits à la frontière soudanaise par le sous-lieutenant Vinchon.

Il semblerait que l'instruction au tir n'ait pas été négligée durant cette époque, puisqu'en juin 1944 le GNA gagnait le concours de tir, mais il faut dire que le système de la chasse pratiqué au sein des unités méharistes permettait d'obtenir de bons tireurs.

A la fin de l'année le lieutenant Audier effectuait une liaison à Tin-Missao. Parti de Bénouet le 11 novembre, il était de retour à Teguidda n'Tagaït le 29 janvier 1945 après avoir parcouru 2.200 kilomètres.

L'activité au cours de l'année 1945 était marquée essentiellement par des travaux de piste auxquels ne participaient que les sections méharistes. De février à mai 1945, le lieutenant Vinchon recherchait un nouveau tracé de piste entre Agadez et Tanout, dont il faisait entreprendre l'aménagement par sa section. Les tirailleurs étaient remplacés par 150 travailleurs civils dont la direction était assumée par le sergent-chef Labelle secondé par quelques goumiers.

La campagne saharienne qui débutait en novembre 1945 devait mener la plus grande partie du GN à Tin-Zaouaten, puits situé à la frontière algéro-soudanaise. Toutefois le GNA était divisé en deux éléments, l'un aux ordres du lieutenant Audier, l'autre commandé par le lieutenant Vinchon. Ce dernier devait poursuivre sa route jusqu'à Tamanrasset. L'itinéraire était le même jusqu'à Tin-Zaouaten. Le GNA partait le 25 novembre 1945 ; le 8 décembre, il rencontrait à In-Aridal le GN du Timétrine (lieutenant Morichère) qui allait poursuivre sa route sur Tamanrasset. Le 22 décembre 1945, il atteignait le poste de Kidal (sous-lieutenant Santucci), où se trouvait le GN d'Araouane (lieutenant Delannoy). Le 26 décembre, le détachement Vinchon partait pour Tin-Zaouaten, suivi deux jours plus tard par le détachement Audier. Ce dernier arrivait le 10 janvier 1946 à Tin-Zaouaten, où était édifié un petit bordj en banco à côté du puits. Le 18 janvier 1946, il gagnait le site d'Anesbaraka, lieu où l'avion du général Laperrine avait fait un atterrissage forcé. Il poursuivait sa route vers In-Guezzam, atteint le 22 janvier 1946. Le 3 février 1946, il était à Iférouane, où l'attendait le reliquat du GNA avec le sergent Fraticelli. Le 24 février 1946, il était rejoint par le détachement Vinchon. Le GNA était alors rassemblé en totalité.

Une partie du GN sous le commandement du sergent-chef Labelle se trouvait en stationnement au puits de Timoumenine en mai 1946. Ce sous-officier recevait par porteur le message adressé par le chef de bataillon Chapelle, commandant le cercle, dont le véhicule était tombé en panne à quelques kilomètres :

- *On doit pouvoir réparer le radiateur au ciment.*
- *Envoyez-moi 16 tirailleurs avec leur bidon pour essayer de pousser la voiture jusqu'à Timoumenine.*
- *Venez vous-même avec quelques chameaux dont deux de selle.*

Le chameau était devenu le dernier recours, revanche de l'animal sur la machine. Cet épisode montre aussi que les méharistes étaient employés à toutes les sauces.

Le GNA avait été regroupé en novembre 1946 à Timoumenine en raison de l'abondance des pâturages. Le lieutenant Brault-Gallié venait d'en prendre le commandement ; le sergent-chef Marcorelles, arrivé en octobre, s'occupait plus particulièrement des tirailleurs et il était secondé par le sergent Berge ; le sergent-chef Labelle commandait le goum. L'effectif de l'encadrement avait bien diminué par rapport au début de la guerre.

La campagne saharienne de 1946-1947 avait pour but d'effectuer la liaison à Termit avec un élément du GN de N'Guigmi. Le détachement se composait de 25 goumiers et de 35 tirailleurs sous le commandement du lieutenant Brault, qui avait pour adjoint le sergent-chef Marcorelles. Il quit-

tait, le 28 octobre 1946, Bénouet, puits situé au sud-ouest d'Agadez. Le 9 novembre 1946, il arrivait à Tamatout, dernier puits connu avant Termit. Les connaissances sur l'itinéraire étaient pratiquement nulles à l'exception d'un goumier qui avait fait une fois le parcours plusieurs années auparavant. Il allait servir de guide, mais l'encadrement contrôlait souvent la direction de marche. A partir du 11 novembre succédait au terrain généralement plat une série de belles dunes vives. Le 15 novembre, le détachement arrivait au puits de Termit-ouest, où les cadres étaient accueillis royalement par le lieutenant Villanova, qui était comme eux un ancien de la 1ère DFL.

Le 24 novembre 1946, le GNA repartait en direction de Fachi. Il s'arrêtait le 27 novembre au puits de Soutel afin de profiter d'un pâturage providentiel ; il y voyait passer plusieurs caravanes dont l'une avait plusieurs centaines de chameaux. Le 29 novembre, il faisait l'eau à Aragoua, simple ers [1] dominé par d'immenses dunes. La marche était pénible dans le sable mou des dunes vives de plus en plus impressionnantes et elle zigzaguait à travers un dédale de couloirs étroits. Le détachement arrivait à Fachi le 2 décembre 1946.

Il y était accueilli en fanfare par le sous-lieutenant Ripoll, adjoint au commandant de cercle de Bilma (ancien de la 1e DFL) et les autorités du village. Les jours suivants, il préparait le départ en direction de l'Aïr ; il se procurait des charges de fourrage pour le parcours en zone désertique à raison de 100 francs locaux par charge. Le 6 décembre, le lieutenant Brault, à la tête de son unité, quittait Fachi en direction d'Ajioua. Les dunes s'espaçaient au fil des heures pour faire place à un terrain plat de sable dur. Les nuits étaient glaciales en cette saison. Le 9 décembre, il dépassait les monts Areschima. Le lendemain, il débouchait au puits d'Ajioua, où arrivait le convoi de ravitaillement.

Le détachement poursuivait sa progression en direction d'Iférouane ; certains passages à travers le relief montagneux étaient difficiles. Le 18 décembre, il atteignait le poste d'Iférouane qui, en l'absence de son chef le lieutenant Lejeune, était gardé par le sergent Berge. Il avait la visite du capitaine Gérin commandant la compagnie saharienne motorisée d'Agadez. Outre le ravitaillement, cet officier apportait quelques kilos de pommes de terre, cadeau du chef de bataillon Bourgès. Le détachement y séjournait quelque temps.

Le 10 janvier 1947, le lieutenant Brault partait sur In-Azaoua avec 7 goumiers et 8 tirailleurs pour y rencontrer les méharistes du Hoggar. Le ser-

[1] – Mot tamacheq pour désigner un trou creusé dans le sable à faible profondeur qui permet d'accéder à la nappe phréatique de surface.

gent-chef Marcorelles avec le gros du détachement rejoignait alors le carré qui avait été installé à Aouguesses, à une journée de marche au nord d'In Abangarit. Ce dernier prenait les consignes de chef de goum en remplacement du sergent-chef Labelle rapatriable. Il était suivi le 15 février 1947 par le sergent Berge et le lendemain par le lieutenant Brault.

Pendant le même temps, avait lieu une liaison sur Djanet. En effet, après le départ du lieutenant Brault en campagne saharienne, l'ordre avait été donné d'effectuer une liaison sur Djanet. Faute d'officier disponible, le lieutenant Lejeune, chef du poste administratif d'Iférouane, était désigné comme chef d'élément ; les personnels avec les montures les plus en forme qui avaient pu être trouvées au GN, montaient sur Iférouane sous la responsabilité du sergent Berge ; ce dernier restait au poste pendant l'absence du responsable. Partant en décembre 1946, cette formation de circonstance empruntait la piste traditionnelle passant par In-Azaoua. La liaison permettait de confronter les différents points de vue et de se rendre compte que le rattachement envisagé au Niger des Kel-Ajjer, y séjournant habituellement, était inapproprié en raison du rôle important exercé par l'annexe de Djanet. Au retour, le lieutenant Lejeune rencontrait le peloton méhariste du Timétrine à In-Azaoua. Ils marchaient de concert jusqu'au poste algérien d'In-Guezzam, où ils se séparaient. Le chef de poste administratif rentrait à Iférouane au début de février 1947, libérant ainsi le sergent Berge de son rôle statique.

Le même mois, le brigadier-chef Mohamed descendait à Agadez pour y recevoir la médaille militaire en présence du gouverneur du Niger.

Cette année-là, le régiment de tirailleurs sénégalais du Niger (RTSN) faisait place à deux bataillons autonomes ; le GNA était rattaché au bataillon du Niger-est et il changeait de dénomination en devenant le peloton méhariste d'Agadez (PMA), supporté par la 2e compagnie stationnée à Agadez. Ses effectifs étaient en nette diminution : ils s'élevaient à 1 officier, 3 sous-officiers européens, 2 sous-officiers africains, 47 tirailleurs dont 6 gradés.

A son retour, le brigadier-chef Mohamed faisait état du départ du chef de bataillon Chapelle, remplacé comme commandant de cercle par un administrateur civil, M. Brouin, qui arrivait également avec des adjoints civils. Ce dernier rendait visite au PMA le 9 mars 1947 en compagnie du capitaine Gérin, commandant la 2e CSM. A la fin du mois, le général Raynal, commandant la 4e brigade, passait au carré. Il annonçait la participation du PMA à la réception du président de la République française à Niamey.

Le 2 avril 1947, le médecin-capitaine Drouin venait vacciner contre la variole l'ensemble des personnels du PMA en raison d'une épidémie qui sévissait à Niamey. Cette vaccination s'avérait d'autant plus nécessaire que l'unité avait été désignée pour participer à l'accueil de monsieur Auriol,

président de la République française, dont l'arrivée était prévue à la fin du mois d'avril.

Le 5 avril 1947, la plus grosse partie du PMA (40 goumiers, 44 tirailleurs), encadrée par le lieutenant Brault et le sergent Berge quittait le carré de Fagoschia, alors que la base arrière et l'échelon, sous la responsabilité du sergent-chef Marcorelles, allaient s'installer à Anou Ararène. Il était prévu que le sergent-chef Marcorelles et le brigadier-chef Mohamed rejoindraient Niamey par la route avec les véhicules du cercle destinés à amener une trentaine de notables indigènes.

Le trajet était long de près de 900 kilomètres et, compte tenu de la date fixée, obligeait à des parcours journaliers d'au moins quarante kilomètres par des journées excessivement chaudes en raison de l'époque.

Le PMA arrivait toutefois dans les temps et, le 28 avril 1947, il installait son carré à Niamey sur une butte dominant le Niger, où se faisait l'abreuvoir. Les chameaux, effrayés à la vue du fleuve, éprouvèrent au début des difficultés pour s'en approcher. Fait exceptionnel, seuls les sous-officiers méharistes étaient invités à la réception du président de la République, le 29 avril 1947. Le lendemain, la prise d'armes avait lieu à sept heures du matin sur l'avenue face au palais du gouverneur. Participaient au défilé des troupes montées, le goum du cercle de Tahoua (capitaine Reeb), le PMA et le PM du Timétrine. Les méharistes en grande tenue, qui défilaient au petit trot, produisaient une forte impression sur les autorités, bref instant de gloire pour un déplacement aussi long que pénible.

Le PM repartait peu de temps après. Son chef le ramenait par petites étapes afin de ménager les montures de plus en plus fatiguées en raison d'un environnement pas du tout approprié. Le 30 mai 1947 il arrivait à Tahoua où il s'arrêtait un moment afin de souffler quelque peu. Puis il continuait lentement sur In-Gal, où il était attendu par le sergent Thévenin, nouvellement affecté. Ce dernier récupérait les chameaux les plus fatigués pour les conduire directement à l'échelon à Anou Ararène, alors que l'unité ne rejoignait que le 26 juin après être passée par Agadez. Les montures étaient dans un triste état, mais elles étaient toutes rentrées à l'exception d'une qui, malade, avait été laissée sur l'itinéraire... Peut-être rejoindrait-elle un jour, ce n'était pas la première fois.

Au retour se déroulait un grand changement de personnels. De nombreux tirailleurs arrivés en fin de contrat étaient démobilisés et remplacés par des personnels appelés de recrutement local qui, pour la plupart, n'avaient jamais approché un chameau. Le goum, à la demande des autorités civiles, subissait une déflation d'effectif, passant de 70 à 50. Le licenciement se faisait en concertation avec le brigadier-chef Mohamed, qui connaissait parfai-

tement les qualités et les défauts de ses hommes. Ce dernier était de plus en plus accaparé par le commandant de cercle qui voyait en lui un auxiliaire précieux de l'administration, sans se rendre compte des conséquences sur le service. Le sergent Thévenin, malgré son désir de rester à l'unité, était remplacé par le sous-lieutenant Franchesqui.

Pour les cérémonies du 14 juillet 1947, le peloton se déplaçait sur Agadez. Le défilé se déroulait dans l'ordre habituel : le lieutenant commandant le PMA marchait en tête suivi de la garde au fanion ; à une certaine distance venait ensuite le goum sur trois rangs précédé de son chef et de son propre fanion; les deux sections de tirailleurs fermaient la marche. Après la prise d'armes, tous les personnels bénéficiaient d'un quartier libre.

Le 22 juillet, le PMA quittait Agadez pour gagner In-Kakan, à proximité d'In-Gal. Les premières tornades avaient fait reverdir la région et les chameaux profitaient à satiété des nouveaux pâturages, d'autant plus que ceux-ci allaient être éphémères ; ils se déplaçaient ensuite à Tamaznak pour y effectuer la cure salée.

L'encadrement était une nouvelle fois modifié ; le lieutenant Franchesqui était remplacé par le sergent-chef Viney, qui avait déjà effectué un séjour méhariste en Mauritanie.

Puis le peloton se portait au centre de l'Aïr, à Tamadalt, seule région qui disposait encore de pâturages acceptables. La saison des pluies avait été médiocre dans le massif, et il avait fallu de longues recherches pour découvrir un coin convenable.

Le 11 novembre 1947, le lieutenant Brault secondé par le sergent Berge, partait avec un détachement de 20 goumiers et de 8 tirailleurs pour le Djado afin d'y assurer pendant deux mois une présence effective en vue de mettre fin au trafic d'armes en provenance de la Libye.

Au début du mois de janvier 1948, le sergent-chef Marcorelles, disposant de deux équipes de six goumiers, montait vers le nord de l'Aïr afin d'effectuer une mission identique à celle de son chef. Le 11 janvier 1948, il était de passage à Iférouane, où il était reçu par le lieutenant Michel Happe, chef du poste administratif. Puis il continuait vers le nord. Le 15 janvier il contrôlait une caravane de commerçants arabes auxquels il faisait payer la taxe de pacage. Le lendemain, il s'arrêtait auprès de campements touaregs à proximité du massif de Tarazit dont la source donnait une eau excellente. Le 18 janvier, il passait au pied du Gréboun ; le 19, il atteignait les belles dunes de Temet. Il se dirigeait ensuite à la boussole sur l'Adrar Bous, aucun de ses goumiers n'ayant jamais effectué ce parcours. Le 20 janvier 1948 il y arrivait ; il trouvait une dizaine d'épineux bien verts qui étaient très appréciés de

ses montures. Il faisait ramasser par ses goumiers, qui se prenaient au jeu, de nombreux objets lithiques qui avaient la particularité d'être taillés dans le jaspe vert ; il entreprenait cette *pêche* à la demande de M. Brouin, le commandant du cercle d'Agadez, très intéressé par la préhistoire.

Le 22 janvier 1948, il était de retour à la source de Tarazit, où il retrouvait un autre détachement du PMA de même importance qui, sous l'autorité du goumier de 1e classe Ahmed Fadeye, venait d'accomplir une mission semblable plus à l'ouest.

Puis, à partir du 23 janvier 1948, il se dirigeait vers l'ouest pour arriver le 28 janvier au puits de Touared. Le lendemain,il passait la journée à fouiller les cavités non loin de la piste caravanière, cherchant à trouver des armes qui auraient pu y être dissimulées. Le 31 janvier, il était à Ourarène, où stationnait un petit campement de Kel-Tadelé ; comme le pâturage était bon, il en profitait pour marquer une pause. Le 3 février 1948, il débouchait dans le kori de Mammanat, non loin du point d'eau de Téséroukane. Le lendemain, dans le kori d'Aourat, il poursuivait ses recherches, mais toujours sans succès. Le 6 février 1948, il faisait l'eau à la source d'Arlit puis s'arrêtait dans le kori de Tarouei, où paissaient de nombreuses chamelles appartenant aux Kel-Takrisa, tribu maraboutique vivant traditionnellement dans la région. Le pâturage vert dit "*alloued*", résultat de la dernière tornade, était abondant. Le 7 février 1948, ayant accéléré la marche, il était à Gougaram et le lendemain il était de retour au carré. Le lieutenant Brault n'était pas encore rentré.

A la fin de l'année, la campagne saharienne 1948-1949 constituait à elle seule l'activité majeure. C'était une démonstration de force qui voyait le rassemblement à Gatroun (Fezzan) d'un certain nombre d'unités sahariennes, motorisées ou méharistes d'Algérie, du Fezzan [1], de l'AOF et de L'AEF.

A cet effet, le PMA constituait un détachement important ; plus de 80 hommes sous les ordres du commandant du PMA. Après une préparation minutieuse, il quittait Agadez le 13 novembre 1948 pour emprunter la voie de la *taghlemt*. Il arrivait le 22 novembre à Bilma, où le lieutenant Brault rencontrait le commandant de cercle d'Agadez, l'administrateur Brouin, ainsi que le chef de la subdivision de Bilma, le lieutenant Reynaud. Ensuite, il remontait l'itinéraire de la *caravanière*. Séguédine était désert, à l'exception d'un seul habitant qui prétendait être le *sultan* de Séguédine. Il était rejoint par les détachements motorisés de la 2e compagnie saharienne

[1] – Ce territoire, ancienne colonie italienne, était sous administration française depuis 1943 ; il ne le sera plus en 1949.

motorisée d'Agadez (2e CSM) et la CSM de Largeau ainsi que par un élément du peloton méhariste de Zouar. A la veille de Noël, le PMA rencontrait, après Tedjéré, une petite fraction du peloton méhariste de N'Guigmi aux ordres du lieutenant Villanova.

C'est avec cette unité qu'il faisait une entrée remarquée dans Gatroun, où avait lieu une rencontre inter-saharienne exceptionnelle. Le commandant Sarrazac, gouverneur du Fezzan, y accueillait le général Delange commandant militaire d'AEF, l'administrateur Brouin commandant le cercle d'Agadez, ainsi qu'un certain nombre d'unités motorisées du Fezzan, du Niger, du Tchad et des détachements méharistes du Niger, du Tchad et d'Algérie. Les chants retentissaient longuement la nuit de Noël sous le ciel parfaitement étoilé.

Le 28 décembre, chaque unité repartait d'où elle était venue. Le PMA était rejoint à Tedjéré par la CSM de Largeau avec laquelle il passait la nuit de la Saint-Sylvestre. Le 8 janvier 1949, il atteignait Madama, où l'attendait un Toubou du nom d'Erzeï qui devait les guider pour la traversée du massif du Djado. Les nuits étaient toujours aussi fraîches, mais la température devenait de plus en plus élevée le jour ; les chameaux, qui n'avaient pas bu depuis Gatroun, souffraient de la soif. L'enneri Blaka était atteint après l'escalade d'une passe délicate. Il fallait attendre le puits de Blaka Laodémi pour faire l'abreuvoir, l'eau de Blaka Kallia étant imbuvable, même pour les chameaux. Les Toubous, présents à proximité du puits, offraient spontanément du lait de chamelle aux militaires de passage. Les nuits continuaient d'être pénibles en raison d'un vent glacial. Le PMA arrivait le 16 janvier 1949 au poste de Chirfa, où il retrouvait la partie du détachement (sergent Thévenin) qui n'avait pas effectué le déplacement sur Gatroun. Il rencontrait le *sultan* de Chirfa qui continuait de s'occuper du jardin du poste malgré l'absence de toute présence européenne.

Après avoir profité des pâturages environnants, la progression reprenait sur Dirkou. Le vent soufflait toujours, les chameaux étaient de plus en plus fatigués. A Aneye, le détachement était rejoint par le brigadier Oumfane, du goum, qui arrivait de l'Aïr avec des chameaux de renfort. La halte était prolongée au poste de Dirkou afin de permettre aux montures de s'alimenter quelque peu avant la traversée du Ténéré ; une réserve de paille était achetée sur place et prépositionnée à Achegour.

L'itinéraire retour était différent de celui de l'aller, il passait par Kafra dont le puits était bouché. Le froid nocturne était toujours aussi intense. Le puits d'Achegour était atteint le 3 février 1949. L'eau y était abondante, mais les charges mises en place au préalable avaient en partie disparu. Le 5 février 1949, à la suite d'une réprimande, l'ordonnance du lieutenant tentait

de se suicider avec son arme de service ; son état nécessitait une évacuation rapide qui était demandée par radio à la subdivision de Bilma ; en attendant, le blessé restait sous la surveillance d'un petit élément aux ordres du sergent-chef Viney. Le détachement, quant à lui, continuait sa route vers l'Adrar Madet que l'on apercevait de très loin. Les chameaux ressentaient de plus en plus la fatigue ; le 7 février 1949, succombait un chameau, le troisième depuis le départ.

Deux jours après, le PMA atteignait la périphérie de l'Aïr et l'abreuvoir était réalisé à l'aguelman d'Ajioua. Les chameaux bénéficiaient enfin d'un véritable pâturage et les hommes d'un thé réconfortant grâce à la présence de bois. Le 13 février 1949, étaient rencontrés les premiers campements Kel-Owey ; à Tabelot c'était l'abondance. La boucle s'achevait le 17 février 1949 après un périple de plus de trois mille kilomètres.

Durant cette campagne, le brigadier-chef Mohamed était resté à l'échelon afin de préparer l'installation du futur carré à Thinkiza, entre Makankan et Tedebouk, où il devait faire construire un puits par le puisatier du cercle.

Peu de temps après, le lieutenant Brault-Gallié passait son commandement au lieutenant Thomas.

Ce dernier, en compagnie du sergent-chef Marcorelles, allait inspecter, en mai 1949, son échelon qui pâturait alors à Larlar. Les chameaux étaient en bonne forme, même ceux qui avaient participé à la dernière campagne ; ils bénéficiaient d'un des seuls pâturages d'herbe sèche et d'épineux verts encore acceptables que le brigadier-chef Mohamed avait retenu et fait garder par les goumiers en prévision de la saison sèche.

Récemment, les autorités françaises avaient décidé d'étendre la scolarisation aux enfants de nomades. Dans la région, M. Fontanet avait été chargé de mettre en œuvre cette réforme et il entreprenait sa tâche avec une conscience et un dévouement hors pair. Dans un premier temps, les méharistes, vivant au contact des nomades, avaient été chargés de convaincre les Touaregs de l'intérêt de cette nouvelle possibilité, mais en vain ; les nomades craignaient que l'évolution qui s'ensuivrait soit néfaste à leurs enfants en les détachant à jamais de leur milieu traditionnel. Dans un deuxième temps en raison des difficultés survenues pour la mise en œuvre de cette politique, ils exigeaient des chefs de tribu la désignation autoritaire de quelques élèves sans trop se soucier de leur origine.

Au cours de la saison des pluies, la moitié de l'effectif participait à une cérémonie à Zinder.



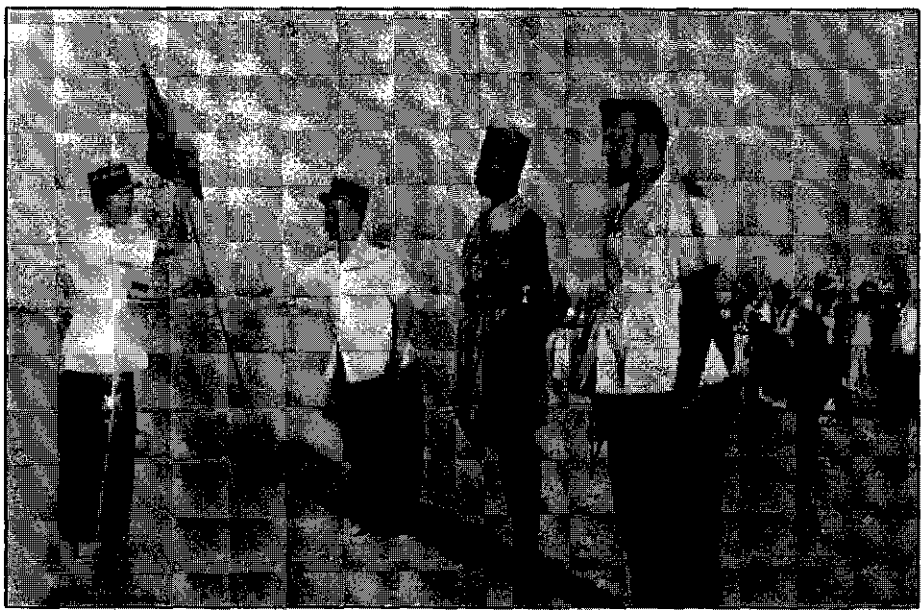
Fonds Binet

14 juillet 1951 à Agadez



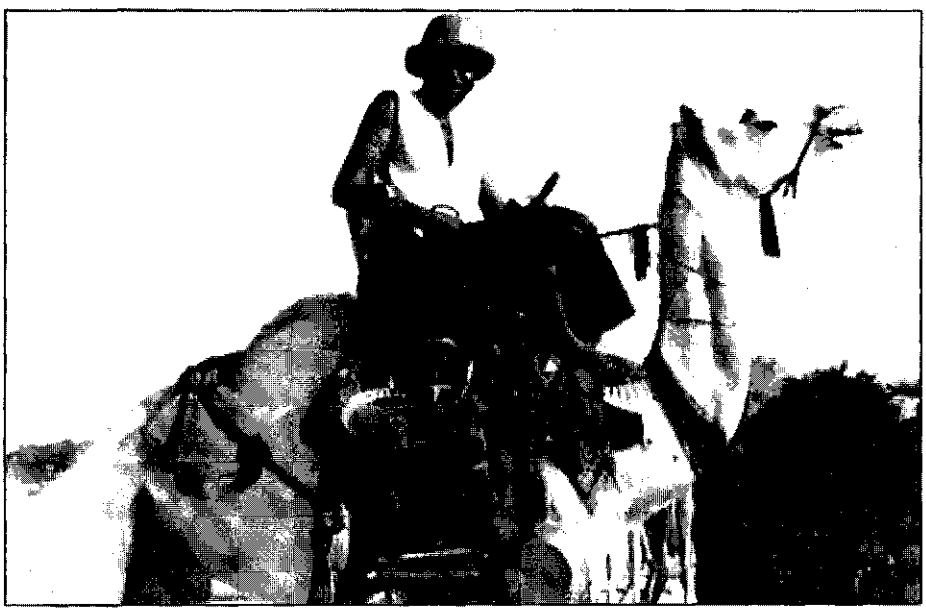
Fonds Binet

Goumiers du PM de N'Guigmi



Cliché Marcorelles – 1949

Passage de commandement entre les Lts Brault-Gallié et Thomas



Cliché Binet

Lieutenant Prautois

Le 16 novembre 1949, le PMA quittait le carré de Timouménine, où il venait de stationner pendant deux mois, pour entreprendre la campagne saharienne 1949-1950 qui avait pour but de nomadiser dans l'Azaouak. Une grande partie de l'unité y participait ; l'encadrement européen comprenait, outre son chef, le sous-lieutenant Crétet, chef de la section de tirailleurs, le sergent Thévenin son adjoint, le sergent-chef Marcorelles commandant le goum. L'effectif de la section s'élevait à 52 tirailleurs, celui du goum à 24. Un élément du goum, sous le commandement du sergent-chef Viney, se trouvait à Iférouane en instance de départ pour le Djado.

Avant le départ, il avait été procédé à une opération exceptionnelle ; 76 vieux chameaux du troupeau *colonial* avaient été échangés auprès des éleveurs touaregs contre 38 jeunes chameaux.

Le 18 novembre 1949, le PMA campait près de la grande mare de Chioulombane (Tchin Oualombane) en limite des cercles de Tahoua et d'Agadez. Le carré était installé sur la grande dune morte qui dominait la mare. Il y restait pendant quelques jours, au cours desquels le goum contrôlait les campements environnants, et la section reprenait l'instruction, ce qui n'enchantait pas les tirailleurs qui avaient toutefois la permission de s'écarter quelque peu pendant les heures de repos. En fin de mois le carré était déplacé près du puits d'Eguef. C'était le domaine de la tribu maraboutique Tagaré-Garé dont le chef Mohamed el Moumin était un personnage influent et de grande culture ; il offrait royalement un bouvillon et deux moutons au détachement, à la grande satisfaction de ses personnels. Leurs femmes ne sortaient pratiquement pas de leurs tentes afin de garder la peau la plus claire possible.

Le PMA poursuivait son action dans la région. Le 10 janvier 1950, il rencontrait le goum du cercle de Tahoua qui se trouvait toujours sous le commandement du capitaine Reeb, adjoint nomade du cercle de Tahoua.

*

* *

En octobre 1950, le brigadier-chef Mohamed, ayant appris la présence dans la région d'In-Gal d'Ahmed Egrow, recherché pour de nombreux délits, se lançait à sa recherche avec les goumiers Rousman et Ogha. Egrow, de la tribu des Kel-Ghela, se livrait malgré l'interdiction de l'administration à la chasse au gibier, en particulier de l'addax, dont il vendait le produit à la population.

Prévenu, selon toute vraisemblance, de l'arrivée des goumiers, l'intéressé leur tendait un guet-apens près d'In-Gal, au cours duquel il abat-

tait avec son arme de guerre, détenue illégalement, le brigadier-chef ainsi que Rousman. Ogha, dont le comportement parut équivoque, était le seul survivant.

Dès l'annonce de cet accrochage, le sergent-chef Marcorelles qui venait d'arriver en deuxième séjour, se lançait à la poursuite du meurtrier, mais en vain...

Le programme de la campagne saharienne 1950-1951 initialement prévue dans le Ténéré, s'en trouvait bouleversé. Le PMA participait activement à la police du Tamesna, mais sans réussir à intercepter Egrow. Au cours de la même campagne, le PMA appuyait l'action du chef de subdivision nomade de Tahoua pour le recrutement scolaire.

L'année suivante, en avril 1951, le lieutenant Thomas passait le commandement du PMA au lieutenant Prautois, qui venait d'effectuer sa période probatoire au PM de N'Guigmi.

La campagne saharienne 1951-1952 se déroulait dans la même zone que l'année précédente, la capture d'Egrow restant l'objectif prioritaire. Mais le hors-la-loi demeurait toujours introuvable, bénéficiant d'une certaine complicité parmi la population. La liaison était faite de nouveau avec le PM du Timétrine, qui était alors commandé par le lieutenant Kerfanto.

En février 1952, l'adjudant Marcorelles était envoyé avec une partie du goum dans le Tadress afin d'y contrôler la tribu des Kel-Férouan et de mettre fin aux agissements des braconniers qui devenaient un danger pour la faune sauvage. De février à mars 1952, le goum arrêtait près de quarante personnes qui se livraient à cette activité illicite. Ces gens, pour la plupart d'origine haoussa, s'attaquaient même aux girafes. Au cours de sa visite des campements Kel-Férouan, l'adjudant Marcorelles rencontrait Ag el Kheïr, la principale autorité de cette tribu. Le vieux chef était désabusé en raison de l'orientation de la nouvelle politique ; il constatait que les chefs n'avaient plus d'autorité, dans la mesure où leurs administrés s'adressaient directement à l'administration. Rentrant au carré installé à Marendet à la fin du mois de mars 1952, l'adjudant Marcorelles découvrait l'existence d'une épidémie de variole parmi les campements Emagrawen et Chériffen installés près de la mare d'Ekawel *« sous les tentes brûlantes, à même le sol, gisent côte à côte, des vieillards, des adultes, des enfants même des bébés ! la plupart sont méconnaissables, les cloques recouvrant leur visage »*. Il alertait le GNA dont l'intervention permettait de circonscrire l'épidémie, non sans qu'elle ait fait de nombreuses victimes.

Ce n'était pas la première fois. Dans le cercle d'Agadez l'assistance médicale avait été déléguée à l'unité méhariste. Certes le personnel spécia-

lisé était réduit au seul infirmier du grade de caporal, mais le lieutenant Prautois, comme le sergent-chef Spinozi, participaient également à l'élaboration des soins, d'autant qu'en cas de difficulté, les transmissions permettaient de toucher le médecin d'Agadez. Ultérieurement, elle intervenait à la suite du déclenchement d'une épidémie de méningite cérébro-spinale. Mais son rôle ne se limitait pas à la médecine d'urgence ; elle pouvait même être amenée à continuer l'action d'équipes médicales. En 1951, au moment de la cure salée, elle procédait auprès des Peuls aux injections de *pénicilline G* pour un traitement anti-syphilitique qui avait été débuté l'année précédente par le médecin-capitaine Mathurin [1].

En août 1952, le lieutenant Prautois, alors qu'il se trouvait dans la région d'In Abangarit, manquait de peu Egrow ; le fugitif réussissait une nouvelle fois à s'enfuir grâce à la crue subite de l'Irazer, provoquée par une violente tornade. Finalement sa longue cavale s'achevait en 1953 ; cette année-là, son cadavre était découvert près de Zéline, où il serait mort de soif, fin paradoxale pour un tel pirate.

Au cours de l'année, l'encadrement européen était notablement renforcé ; les lieutenants Mareschal et Biju-Duval, l'adjudant Pouillet étaient affectés au PMA.

En octobre 1952, débutait la campagne saharienne. Pour ce faire, le PMA était articulé en trois détachements. Le premier sous le commandement du lieutenant Prautois, comprenant une grande partie de l'unité, allait nomadiser dans l'est du massif de l'Aïr, plus précisément dans les massifs des Baguézan et du Tamgak. Le chef du PMA avait convaincu le colonel Massu, commandant la IVe brigade, que le rôle des unités méharistes n'était pas de se lancer dans de grandes randonnées, dont le seul intérêt était la performance sportive, mais de garder le contact avec les nomades qui vivaient dans le caillou hors de toute atteinte. Le choix de cet objectif se révélait d'autant plus nécessaire que ces massifs n'avaient pas été visités depuis plus de quinze ans.

Le sergent-chef Spinosi, avec un élément composé essentiellement de goumiers, était mis pour un temps à la disposition de l'administrateur de Tanout pour exercer la police en secteur nomade, la cohabitation entre Touaregs et Peuls commençant à poser quelques problèmes.

L'adjudant Marcorelles était chargé du recensement des tribus Kel-Hoggar séjournant sur le territoire du cercle afin de pouvoir établir le montant de la taxe de pacage. Au préalable, le commandant du goum inspectait à

[1] – Témoignages : Robert Marcorelles, janvier 1999. Général Prautois, mars 1999.

Ténékert le troupeau d'échelon qui était sous la responsabilité du brigadier Ourikid. Il précisait ses ordres au chef d'échelon qui devait rejoindre le mois suivant In Abangarit, après être passé par la source salée de Guélélé. Du 3 au 24 novembre 1952, l'adjudant Marcorelles entreprenait les opérations de recensement dans la région d'In Abangarit en modifiant les règles habituelles qu'il n'était pas possible d'appliquer en cette saison, dans la mesure où la bonne pluviométrie avait dispersé les troupeaux. Aussi proposait-il aux différents chefs d'annoncer eux-mêmes leur déclaration, à condition toutefois que leurs chiffres soient en augmentation de 10% par rapport au dernier recensement. A sa grande surprise, cette proposition était approuvée à l'unanimité ; les sondages effectués pour en vérifier l'exactitude révélaient des chiffres inférieurs à ceux avancés....

Malheureusement, cette bonne saison des pluies avait provoqué l'éclosion de nombreux sautériaux, qui constituaient un véritable fléau contre lequel il n'était guère possible de lutter efficacement. Toutefois, le responsable de la lutte anti-acridienne, lors de son passage à In Abangarit, pouvait obtenir la localisation des principaux foyers relevés par les militaires.

Une fois le recensement effectué, l'adjudant Marcorelles rejoignait le PMA qui se trouvait alors dans la région d'Iférouane, où il devait participer du 12 au 16 décembre 1952 à la manœuvre de la IVe brigade. C'était une manœuvre à double action qui opposait la 4e CSM de Gao renforcée par le PM du Timétrine à la 5e CSM d'Agadez aidée du PMA. Mais au grand dam du colonel Massu, le déroulement des opérations ne se passait pas comme prévu, dans la mesure où les adversaires ne se rencontraient pas. Seul le goum du PMA tirait son épingle du jeu en menant toute une série d'actions de harcèlement, au cours desquelles les goumiers se donnaient à fond. Une prise d'armes suivie d'un défilé se déroulait sur la piste d'aviation d'Iférouane. A la demande du colonel Maurel, commandant militaire du Niger-est, les deux unités méharistes défilaient côte à côte sur un seul rang ; dans ces conditions, il était difficile de faire respecter l'alignement aux chameaux ; si les acteurs étaient déçus de leur prestation, les spectateurs trouvaient beaucoup d'originalité à ce défilé.

Au bout de trois jours, chaque unité reprenait le chemin du retour ; le PMA, quant à lui, continuait, à partir du 19 décembre 1952, sa campagne saharienne comme s'il ne s'était rien passé.

Trois jours auparavant, une patrouille de 10 goumiers et de 10 tirailleurs avec les lieutenants Mareschal et Biju-Duval était partie pour Tamanrasset, où elle devait être rendue pour le 1er janvier 1953, après être passée par In Azaoua.

Le gros de l'unité reconnaissait le nord de l'Aïr ; le lieutenant Prautois passait par l'est du Gréboun alors que l'adjudant Marcorelles avec 5 goumiers le contournait par l'ouest. Ils se rejoignaient à Temet, point à partir duquel le PM se scindait en trois éléments en vue de se porter sur In Abangarit par des itinéraires différents. L'adjudant Marcorelles, à qui avait été confié l'itinéraire le plus au nord, se rendait à In-Azaoua. La longueur de son itinéraire l'obligeait à accomplir une moyenne journalière de plus de quarante kilomètres. Cette reconnaissance, qui relevait davantage de la performance, permettait toutefois de constater que la région au nord d'une ligne Idikel-Ourarène était vide de toute population en raison d'une sécheresse prononcée. Le puits d'Ourarène demeurait le domaine permanent du chef Kel-Tadélé, Abtchaou. Le commerce du sel en provenance de l'Amadror semblait être relativement intense, même si le nombre des caravanes qui avaient été contrôlées avait été peu élevé ; In Azaoua était toujours le point de passage obligé pour aller en Algérie.

Durant son commandement, le lieutenant Prautois avait fait établir une nouvelle carte de la région d'In-Gal au 1/200 000e ainsi qu'une monographie portant sur les caractéristiques géographiques et humaines de cette région. En fin de séjour, il devait rester deux mois à Dakar à l'Institut géographique pour exploiter ses informations.

En mars 1953 le lieutenant Prautois transmettait le commandement du peloton méhariste au lieutenant Mareschal. Quelque temps après, le lieutenant Biju-Duval quittait l'unité ; en août 1953 c'était au tour de l'adjudant Marcorelles, après deux séjours consécutifs au goum, d'être remplacé par l'adjudant Pouillet.

La campagne saharienne 1953-1954, qui débutait le 10 novembre 1953, comportait un long périple qui commençait par un contact avec le PM de N'Guigmi à Termit. Puis le peloton traversait sans difficulté le Ténéré pour rejoindre le puits de Tarazit. Au passage, l'unité dans sa totalité effectuait l'ascension du Gréboun. A Zéline, elle rencontrait un élément de la compagnie saharienne du Hoggar et à In Abangarit un autre élément méhariste en provenance de l'Algérie. Le PMA était de retour en mars 1954 dans l'Aïr, installant le carré à Tindint, où les pâturages étaient magnifiques...

En juillet 1955, le groupement méhariste de l'Aïr (GMA), nouvelle appellation du peloton méhariste de l'Aïr (PMA), comprenait, sous les ordres du lieutenant Delannoy, un groupe de commandement (adjudant Maupois), un groupe radio (sergent Decoeur), un groupe de mitrailleuses (sergent Delamare), une section méhariste (lieutenant Fustec, 53 tirailleurs) et un goum (adjudant-chef Pouillet, brigadier Tambo, 31 goumiers).

Du 12 au 18 juillet 1955, le groupement méhariste de l'Aïr participait aux festivités du 14 juillet à Agadez comme il était de tradition. A l'issue, il repartait au carré de Marendet, où il procédait à un certain nombre de travaux de défense. A la mi-août, le lieutenant Fustec se rendait à la cure salée pour en assurer la surveillance avec un détachement de 10 tirailleurs et de 5 goumiers. Le GMA participait à la fin du mois d'octobre à une manœuvre dans la région d'Aderbissinat. Le lieutenant Laurentin, en provenance du 6e RAC, stationné à Dakar, assumait la fonction d'arbitre. La prise d'armes de fin de manœuvre se déroulait le 30 octobre 1955 à Tanout.

A la fin du mois de novembre 1955, débutait à l'ouest de l'Aïr la campagne saharienne dont le temps fort devait être la participation au Soudan à la manœuvre *Tilemsi*. Ce déplacement permettait également de contrôler une région dépourvue de toute présence française.

Le GMA agissait en décembre de façon décentralisée à partir de Tofamaner afin d'appuyer l'action du cercle de Tahoua en vue du recrutement scolaire en zone nomade. Le premier groupe (lieutenant Delannoy) orbitait au sud, le second groupe (lieutenant Fustec) au nord, au centre le troisième groupe comprenait, outre deux sous-officiers, les officiers stagiaires, les lieutenants Carpentier et Lavabre qui venaient de rejoindre l'unité. Au début du mois de décembre, les groupes nord et centre rencontraient à Tchin-Salatin l'adjudant de gendarmerie Harcaud, chef des gardes nomades de Tahoua qui procédait au recrutement scolaire avec l'aide du chef du troisième groupement Bazo ag Khorar. Le 4 décembre, une fraction de l'élément centre (lieutenant Lavabre) était mise à la disposition du commandant de cercle de Tahoua à la suite des difficultés éprouvées dans le recrutement scolaire. Sa seule présence suffisait à calmer les esprits.

Le GMA était regroupé à Agendo la veille de Noël ; toute une série de jeux était organisée pour les personnels à l'occasion de cette fête depuis la course aux ânes jusqu'aux danses.

Puis, au début du mois de janvier 1956, le GMA se portait à la frontière soudanaise dans la région d'In Tekoret, puits situé dans la vallée fossile de l'Azaouak, à 40 kilomètres au nord-est d'Andéramboukan. Le paysage se présentait sous l'aspect d'une large vallée boisée à fond tantôt argileux, tantôt sablonneux, marquée de temps à autre par quelques plantations de mil, preuve d'une tendance à la sédentarisation. Le lieutenant Delannoy rendait visite à Ajerjim, chef d'une fraction des Kel-Es Souk ; ce marabout, vieillard octogénaire, était officier de la Légion d'honneur.

Le GMA se dirigeait ensuite sur le poste de Ménaka, où il arrivait le 12 janvier 1956. A la suite d'un renseignement faisant état de la présence de la bande de hors-la-loi de Cheddou ag Aggour dans la région de Telataye,

était mis sur pied un détachement aux ordres du lieutenant Delannoy. Ce dernier entreprenait des recherches jusqu'au 29 janvier 1956, date à laquelle elles étaient interrompues pour permettre le regroupement du GMA en vue de la manœuvre "*Tilemsi*".

Cette manœuvre débutait dans la nuit du 2 février 1956, puis se poursuivait la journée suivante. Le GMA recherchait des renseignements sur l'ennemi et les itinéraires d'infiltration vers Gao dont la prise était l'objectif final. Le 4 février 1956, arrivé dans la région de Djebock, il laissait ses chameaux pour être embarqué à bord des camions de la 5e CSM, agissant alors en infanterie portée. Il prenait une part active à la prise de Gao. En fin de manœuvre, il rejoignait son échelon monté à Gangaber. Le 9 février il participait au défilé de fin de manœuvre avec les groupes nomades d'Araouan et du Timétrine. Puis il rentrait par petites étapes sur Agadez, où il arrivait le 27 mars 1956.

La compagnie de fusiliers voltigeurs d'Agadez devenait au 30 mars 1956 l'unité administrative du GMA au lieu de la 5e CSM. En conséquence il fallait reverser les matériels en compte auprès de cette unité et percevoir des matériels correspondants, qui étaient souvent les mêmes, auprès de la nouvelle compagnie. Cette brillante opération diligentée par le service de l'Intendance, durait jusqu'au 9 avril 1956. Le 12 avril 1956 cinq goumiers étaient affectés sur leur demande dans le corps des gardes nomades et ils rejoignaient le cercle d'Agadez.

Peu de temps après, le carré s'installait à Anou Ararène. Les premiers jours étaient consacrés aux travaux de défense et d'aménagement, en particulier à la construction d'abris destinés au bureau, au magasin et à l'infirmerie. C'était le rôle des tirailleurs ; le plan de défense était testé par un exercice d'alerte. Quant aux goumiers, ils procédaient au creusement d'un nouveau puits.

Le vétérinaire vaccinait le troupeau camelin contre la trypanosomiase ; il s'ensuivait un certain nombre d'abcès qui nécessitaient des soins attentifs.

Le lieutenant Delannoy, en fin de séjour, quittait son commandement avant le déplacement du carré ; il était remplacé par le lieutenant Fustec. La section forte de 62 tirailleurs était commandée par le lieutenant Lavabre ; le goum réduit à 25 était aux ordres du lieutenant Carpentier secondé par le brigadier Tambo.

A la fin du mois de mai, le GMA quittait l'Aïr pour s'installer à Marendet sur la falaise du Tiguidit.

Au cours d'une violente tornade, survenue dans la nuit du 3 au 4 juillet 1956, le puits de Marendet était partiellement comblé à la suite de l'affolement d'un certain nombre de bœufs peuls qui s'y étaient précipités ; les goumiers participaient activement à son déblaiement.

Le GMA se rendait aux cérémonies traditionnelles de la fête nationale à Agadez. Durant le même temps, au carré, le chameau N 558 était victime de la foudre.

Le 13 août 1956, le caporal Moussa Boubakar accompagné d'un tirailleur et d'un bellah était envoyé dans le Tadress afin d'acheter aux Peuls du beurre destiné au graissage des cuirs. A la fin du mois, Aboghalil, chef de la fraction Ibourdienane, accompagné des notables de sa tribu, rendait visite au commandant du GMA. Il effectuait à son arrivée une véritable fantasia à chameau ; sa visite était suivie d'un grand méchoui.

La saison des pluies était propice et entraînait la remontée des nomades pour la cure salée, mais l'abondance des pluies provoquait une inondation généralisée des plaines à banco et contraignait de ce fait à retarder le départ de la patrouille de surveillance. Les cérémonies de Bazeilles avaient lieu le 2 septembre au carré ; elles étaient le prélude à la campagne saharienne, précédée d'une longue phase préparatoire au nouveau carré d'Egerouène. L'échelon pâturage sous les ordres du sergent-chef Joly demeurait à Touboukeit sous la protection d'un groupe organique renforcé de 5 goumiers.

Le GMA commençait la campagne à la fin du mois de novembre 1956, mais son déroulement était perturbé par l'envoi de patrouilles de goumiers afin de rattraper les prisonniers qui s'étaient échappés du camp "Féral". Le GMA était divisé en trois éléments. L'élément nord (lieutenant Fustec) installait un campement de base à Zourika à partir duquel il rayonnait. La première patrouille avec le lieutenant Fustec se portait sur In Azaoua ; elle était gênée dans sa progression par la violence du vent ; au puits d'In Azaoua, était contrôlée le 7 janvier 1957 une caravane de 45 chameaux des Kel-Tadélé, chargés de sel en provenance de l'Amadror. A son retour, c'était au tour de l'adjudant Maupoix d'entreprendre une reconnaissance vers Zéline puis sur le massif de Tarazit. A la fin du mois de janvier 1957, l'ensemble du personnel procédait à l'aménagement de la piste chamelière d'Iférouane, depuis le confluent des koris jusqu'à l'*aguelman* de Zourika. Le détachement aux ordres du lieutenant Carpentier reconnaissait le Takolokouzet, massif d'accès difficile, qui n'avait pas été parcouru depuis longtemps. Partant le 18 décembre 1956 de Gougaram, il arrivait à Tamat Tadent le 27 décembre ; le 1er janvier 1957 il était à l'*aguelman* de Takolokouzet. Poursuivant sa route vers le nord, il passait tour à tour à Agamgam, Arakao et

Takarit pour arriver à Iférouane où, le 30 janvier 1957, était regroupé l'ensemble du GMA. Quant au détachement ouest sous le commandement du lieutenant Lavabre, il avait sillonné la région à l'ouest d'Agadez.

Le GMA stationnait du 8 février au 2 mars à Aguellal, où il était de nouveau fractionné en trois détachements ; les lieutenants Lavabre et Carpentier inversaient leur rôle alors que le gros du groupement sous le commandement du lieutenant Fustec reconnaissait le centre de l'Aïr. L'élément du lieutenant Carpentier nomadisait à partir du 2 mars 1957 à l'ouest d'Agadez, passant successivement à Azelik, Fagorchia, Teguidda n'Adrar et In Tabesguine d'où il rejoignait Agadez le 17 mars 1957.

A la fin du mois de mars, le GMA se regroupait à Agadez pour une remise en condition du personnel et des matériels. Le 7 avril 1957 avait lieu le passage de commandement entre le lieutenant Fustec rapatriable et le lieutenant Carpentier en présence du lieutenant-colonel Magendie commandant le bataillon de l'Est. Le 10 avril 1957 le GMA se déplaçait au Tafadek, où il installait son carré d'été.

Les pluies qui avaient déjà débuté, avaient rempli de nombreuses mares et ainsi étaient évitées les pénibles corvées d'abreuvoir. En mai 1957, arrivait le lieutenant Lescure en qualité de stagiaire. La section de tirailleurs était renforcée en juin 1957 par un caporal-chef et vingt tirailleurs.

Le GMA participait comme chaque année aux festivités de la fête nationale à Agadez. Au cours de la prise d'armes, la Légion d'honneur, qui avait été décernée à titre posthume au brigadier-chef Mohamed, était remise à son fils Elias, lui-même brigadier au goum.

A l'issue, l'unité regagnait le carré installé à Marendet à l'exception du lieutenant Lavabre qui était envoyé avec un détachement dans le nord de l'Aïr pour y contrôler les caravanes.

La surveillance de la cure salée était assurée par le lieutenant Lescure, puis par le sous-lieutenant Dumontet, nouvel affecté qui avait rejoint le 19 août 1957.

Afin de préparer la campagne annuelle, l'unité partait s'installer à In Kakane, où resterait pâturer son échelon. L'élément désigné à cet effet se portait ensuite sur Aguellal. Pendant le même temps, le lieutenant Lavabre marchait sur In-Guezzam. Un élément léger (sergent-chef Porta) accompagnait jusqu'à Mentès le lieutenant Dumontet qui rejoignait le GN de Ménaka, sa nouvelle unité d'affectation.

Le GMA continuait sa remontée vers le nord et il arrivait le 6 décembre 1957 à Iférouane. Comme toutes les autres unités du Niger, il y su-

bissait les épreuves du challenge du nombre, contrôle physique élaboré pour l'ensemble de l'armée française dont le brevet sportif populaire constituait une partie ; il ne semble pas qu'il y ait eu une exception pour les unités méharistes... Poursuivant son chemin, il arrivait le 12 décembre 1957 à Zéline, où était installé un camp de base à partir duquel rayonnaient de nombreuses patrouilles. Le lieutenant Lavabre rejoignait son unité le 3 janvier 1958.

Le lieutenant Dumontet arrivait à la fin du mois de janvier 1958 à Mentès, où il était accueilli par un élément du peloton méhariste de Ménaka. Le sergent-chef Porta, ayant achevé sa mission d'escorte, repartait en direction de l'Aïr. L'échelon remontait vers le nord et pâturait alors dans la région de Téouak.

L'unité déplaçait son carré de circonstance à la fin du mois de janvier 1958 de Zéline à In Azaoua. La section de tirailleurs occupait l'emplacement de la mission Foureau-Lamy. A partir de ce point, recommençaient les patrouilles dans tous les azimuts, vers Taouaret, vers Idikel, vers Zéline, vers Tadéra... Un vent de sable violent soufflait pendant une partie du séjour qui durait jusqu'au 13 février 1958. Le capitaine Grisard, commandant la 5e CSM y venait en liaison.

Un mois plus tard, à la fin du mois de février 1958, s'achevait la phase opérationnelle et le GMA était regroupé à Iférouane, à l'exception du sergent-chef Porta qui avait rejoint directement l'échelon. L'unité y rencontrait un détachement de la compagnie saharienne des Ajjer qui effectuait une tournée de remonte dans l'Aïr. A la demande du chef de poste administratif, une patrouille légère (lieutenant Lescure) était envoyée dans la région de Baouet et de Tchirazere afin de mettre fin à une querelle entre tribus.

Le 3 mars 1958, le GMA prenait, à compter du dit jour, l'appellation de groupe nomade de l'Aïr, appellation qui n'était pas nouvelle puisqu'elle existait déjà en 1926. A partir du 1er juin 1958 la correspondance officielle fait état d'une autre appellation, celle de 11e GN puis GN 11, terme qui restera en vigueur jusqu'à la fin.

Le groupe nomade rejoignait, le 9 mars 1958, Téouak, où se trouvait déjà son échelon pâturage ; il y installait son carré. Le lieutenant Lescure y arrivait le 15 mars 1958. Le même jour, le colonel Nicolazzo de Barmon, délégué du commandant militaire pour le Niger-Est, inspectait le groupe nomade. Il était suivi un mois après par l'intendant Gestin qui effectuait une revue des personnels du goum et des effectifs camelins. Le lieutenant Eches remplaçait le lieutenant Lavabre, rapatrié le 7 mai 1958.

Le lieutenant Carpentier fractionnait son unité en trois éléments. Avec le premier, il partait reconnaître l'emplacement du futur carré de Ma-

rendet, où il aménageait une piste d'atterrissage. Le 24 juin 1958 y atterrissaient des tripacers du 1er groupe aérien de liaison outre-mer (GALTOM). Les goumiers étaient testés sur leur capacité de guidage à partir des aéronefs ; l'exercice était concluant. Le second élément (lieutenant Lescure) était destiné à la surveillance du nord de l'Aïr, le troisième (lieutenant Eches) devait participer à la fête nationale à Agadez. Ces deux derniers éléments quittaient le campement de Téouak le 3 juillet 1958. L'échelon, quant à lui, séjournait à Tin-Tabesguine. Le lieutenant Eches, à l'issue des différentes manifestations, rejoignait le carré à Marendet.

Le 23 juillet 1958 les tirailleurs mécontents exhalaient leur mauvaise humeur en abandonnant le carré pour marcher sur Agadez. A 15 heures, ils étaient de retour, sous la conduite du commandant du GN, secondé par le sergent-chef Boubakar, le sous-officier africain le plus ancien de l'unité. Cet incident résultait du commandement trop *abrupt* d'un cadre récemment affecté. Ce dernier faisait l'objet d'une mutation de la part du commandant de bataillon.

Peu de temps après était ravitaillé un convoi militaire bloqué par les pluies sur la piste de Zinder à hauteur de la falaise de Tiguidit.

Pendant ce temps, le lieutenant Lescure continuait sa mission au nord ; le 14 août il était à Iférouane, le 23 août à Zourika, le 14 septembre à Farrezakat. Il redescendait à Iférouane pour le référendum qui avait lieu le 28 septembre 1958 puis, ayant passé le commandement à l'adjudant-chef Maupoix, arrivé le 27 juin en deuxième séjour, il partait pour le carré de Marendet.

A la fin du mois d'octobre débutait la campagne saharienne 1958-1959 ; outre l'élément nord qui poursuivait la mission reçue, le groupe nomade était scindé en deux éléments ; le premier, aux ordres du lieutenant Carpentier, qui comprenait une grande partie de l'unité, avait pour mission la reconnaissance du Tamesna ; le second, sous le commandement du lieutenant Lescure, beaucoup plus léger, devait reconnaître le nord de l'Aïr.

Le détachement Lescure partait le 27 octobre 1958 de Marendet en longeant par l'est la falaise de Tiguidit. Du 8 au 19 novembre, il séjournait à Tazolé recensant la tribu des Iguedmaouen et assistait à la désignation du nouveau chef Mohamed ag Bachir. Remontant par Timia, qu'il atteignait le 28 novembre 1958, il visitait les tribus Kel-Oudigui et Ichérifen toujours en conflit. Il longeait à l'ouest le massif du Takolokouzet pour gagner Iférouane. Dans cette localité, il récupérait le ravitaillement qui avait été mis en place préalablement. Poursuivant vers le nord, il surveillait durant tout le mois de janvier 1959, les pistes caravanières menant à In Azaoua. Le mois suivant, il contrôlait la tribu des Kel-Tadélé ; il faisait la liaison à Zourika le

19 février 1959 avec la patrouille du lieutenant Moquet. Ce dernier, en service à Agadez jusque là, avait été muté à l'unité en début d'année. Le 22 février 1959, il était inspecté par le colonel commandant militaire du Niger-Est. Il se portait au début du mois de mars 1959 au puits d'Egerouène, où était prévu le regroupement de la totalité du GN 11 en vue de l'installation du carré d'été.

Le détachement Carpentier qui était parti à la même date avait longé la falaise de Tiguidit en sens opposé et arrivait à In-Gal le 2 novembre. Durant tout le mois de novembre, il nomadisait au complet dans la zone des tribus Kel-Fadeye et arabes de Tahoua, entre Tin Dermane et Gueneb. Pendant que le gros du détachement continuait sur In-Todock, un petit détachement contrôlait le 3e groupement, groupe Oulliminden de Tahoua dont tous les notables étaient rassemblés à Assassa pour l'élection d'un successeur à Bazo ag Elghorer, l'aménokal des Kel-Dinnik récemment décédé. La patrouille ralliait le détachement à In Todock le 7 décembre 1958. Peu de temps après, le lieutenant Baudin, nouvel affecté, rejoignait le 13 décembre 1958 à Tassara le groupe nomade, accompagné du gendarme Carriou, commandant le peloton nomade de Tahoua.

En janvier 1959, une partie du détachement s'installait au puits d'Akaratcha alors que son chef prenait contact avec les tribus Almoussakaré et Touati. Le lieutenant Baudin effectuait la liaison avec le GN de Ménaka dont le carré était installé à Tin Taggart. Le lieutenant Moquet effectuait une tournée de présence dans les campements touaregs au nord et il faisait, le 17 janvier 1959, la liaison à Tamaya avec la 4e CSM de Gao.

En février 1959, le lieutenant Carpentier divisait son détachement en petits éléments afin de contrôler les tribus de la région d'Akaratcha ; lui-même nomadisait entre In-Abangarit et Ourarène, le lieutenant Moquet entre In Abangarit et le Tichili... Les différents éléments se regroupaient à la fin du mois à Gougaram. Le troupeau d'échelon, sous la responsabilité de l'aspirant vétérinaire Frotté faisait mouvement sur Egérouène.

Le détachement nord, sous le commandement de l'adjudant-chef Maupoix, continuait sa mission au sud d'Iférouane. Il descendait vers Aoudéras qu'il atteignait le 23 octobre 1958 puis remontait vers le Tichili, continuant ensuite sur In-Abangarit. Le 7 décembre 1958, il rejoignait son chef au puits d'In Todock, mission remplie.

Le passage de commandement entre le lieutenant Carpentier et le lieutenant Baudin se déroulait à Eguérouéne le 25 mars 1959. Avant le départ du lieutenant Carpentier, avait lieu, le 16 mars 1959, l'ouverture d'une école nomade au carré en présence de monsieur Bobo, directeur des écoles nomades du cercle.

Peu après partait une patrouille (lieutenant Lescure) pour servir de plastron au 7e escadron saharien d'infanterie de marine (7e ESIMA) et à la 2e compagnie FV dans la région de Dabaga. Un mois plus tard, le lieutenant Baudin allait reconnaître les monts Bagzane et l'adjudant-chef Maupoix la région en limite de la subdivision de Tanout.

Comme chaque année, le GN se déplaçait à Agadez pour le déroulement de la fête nationale. A l'issue, le carré était installé, le 10 août 1959, à In Kakane. La saison des pluies était bien entamée, les nombreuses averses faisaient reverdir les pâturages. De multiples patrouilles étaient diligentées à l'occasion de la cure salée.

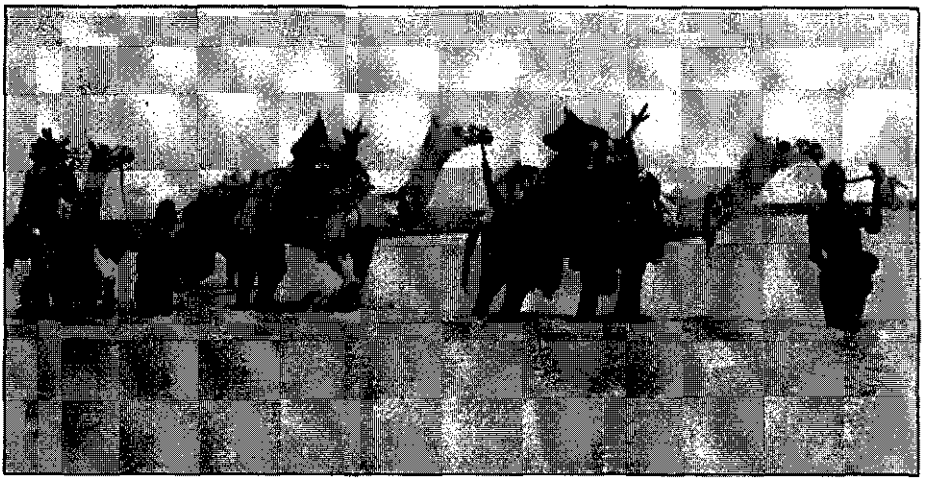
En prévision de la prochaine campagne, le carré se déplaçait aux *ers* de Timoumenine. Le 16 novembre 1959, le GN 11 était fractionné en trois éléments, le GN 11/A le plus important sous le commandement du lieutenant Baudin, le GN 11/B aux ordres du lieutenant Moquet, le troisième constitué par l'échelon pâturage était sous la responsabilité du vétérinaire, le sous-lieutenant Lucciani.

Reprenant le schéma de l'année précédente le GN 11/A agissait dans le Tamesna, le GN 11/B dans l'Aïr. Il était prévu le regroupement de l'unité à In Abangarit en janvier 1960 afin de participer à une manœuvre. L'échelon pâturage devait stationner dans la région de Timoumenine.

Le GN 11/A se portait dans la région d'Akaratcha en entreprenant, du 16 novembre au 15 décembre 1959, un déplacement en tenaille, un élément par la vallée de l'Ighazer, l'autre par Somane. Du 19 au 24 décembre, le GN 11/A toujours en deux éléments, en poussait un sur In Tekebrine, l'autre sur Tamaya Mellet. Puis, jusqu'au 11 janvier 1960, il entreprenait un large mouvement par Tazerzaït et In-Edek. L'une de ses patrouilles rejoignait directement In-Edek à partir de Taket n'Koutat. Le 15 janvier 1960, il était de retour à In-Abangarit.

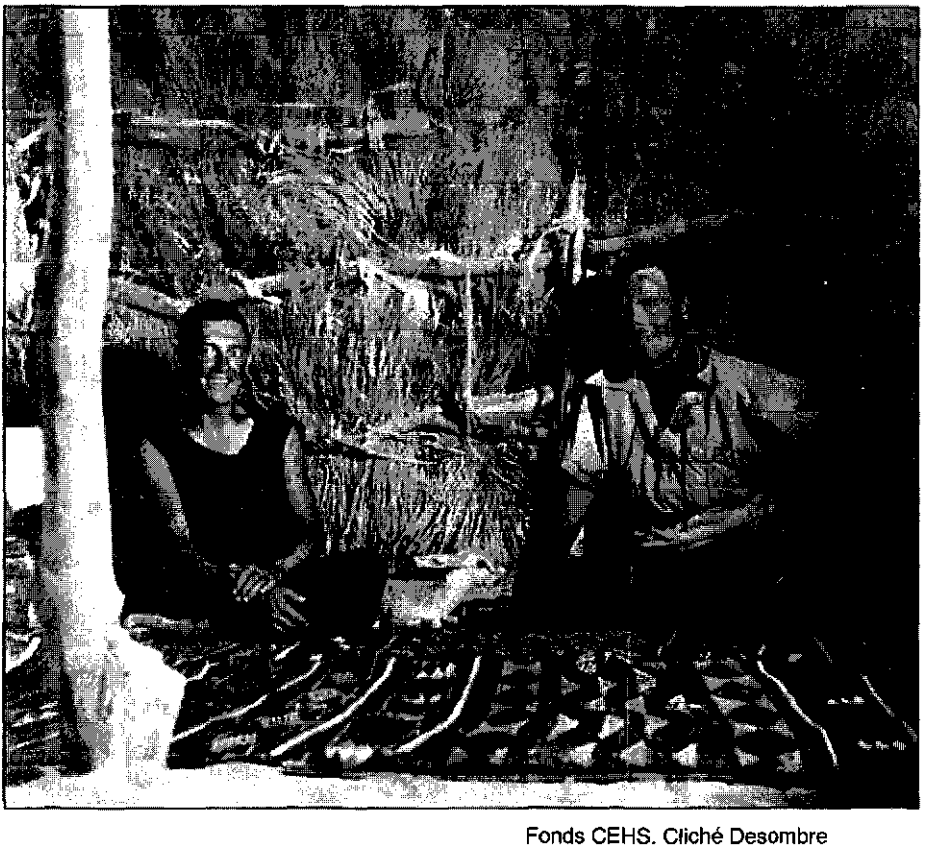
Le GN 11/B œuvrait pour l'essentiel dans l'Aïr. Le 19 décembre 1959, il détruisait à Anou Ouacharène un stock de vieilles cartouches qui dataient de la mission Foureau-Lamy. Il contrôlait les caravanes et les campements sur l'itinéraire passant par Iférouane, Tarazit, Idikel-... Taket n'Koutat. Il rejoignait le GN 11/A à In-Abangarit le 15 janvier 1960.

La manœuvre concernait les troupes du secteur sous la direction du capitaine de Menditte, commandant le sous-secteur de Bilma. Y participaient les GN 11 et 12 ainsi que l'ensemble des troupes motorisées du secteur. Le lieutenant Le Goff du GN 10 avait été désigné comme arbitre du GN 11.



cliché Marcorelles

Traversée de l'Ighazer après une tornade



Fonds CEHS. Cliché Desombre

Les officiers du GNN au carré de Bédouaram
cne Feyler à gauche, lt Langlois à droite

Le thème était simple, il s'agissait de rechercher un groupe de rebelles et de le réduire. Le lieutenant Moquet avec le GN 11/B figurait le plastron.

Afin d'accélérer le cours de la manœuvre, il avait été décidé d'étudier le transport en camion d'une partie d'un groupe nomade avec ses montures. Ce rôle était dévolu au GN 11. C'était loin d'être simple. Il fallait d'abord aménager un quai d'embarquement ; le lieutenant Baudin trouvait une solution originale en creusant un alvéole, mais la fluidité du sable ajoutait une difficulté supplémentaire. L'embarquement des montures, à raison de deux chameaux par véhicule était passablement folklorique. Les difficultés n'étaient pas terminées puisque les camions, n'étant pas tous terrains, avaient bien du mal à remonter la rampe d'accès. Il fallait toute une journée pour embarquer 14 chameaux sur 7 véhicules [1].

Le débarquement avait lieu à soixante kilomètres de là au cours de la nuit. Les chameaux étaient poussés sans ménagement hors de la caisse. Dès le déchargement effectué, des patrouilles étaient envoyées à la recherche des traces du plastron et à deux heures du matin elles étaient de retour avec les renseignements voulus. Pendant ce temps le gros du GN 11/A sous la conduite de l'adjudant-chef Maupoix effectuait le trajet à chameau et, au petit matin, il était à pied d'œuvre, prêt à se déployer. Le GN 11/A, ainsi regroupé, se lançait sur les traces et réussissait à intercepter le plastron et à le réduire à l'issue d'un assaut. La prise d'armes à la fin de la manœuvre avait lieu à Taket n'Koutat.

A la fin de l'exercice, le GN 11/A revenait à son carré d'Akaratcha alors que le GN 11/B gagnait le puits d'In-Eggour à partir duquel il allait nomadiser dans le Tichili parmi les campements Kel-Tadélé et Ikaskazan.

Le GN 11 se regroupait à la fin du mois de février 1960 à Agadez puis il remontait dans l'Aïr, où il nomadisait. Il implantait un carré à Sekkiret. Des patrouilles orbitaient à partir de ce point plus ou moins loin. Le lieutenant Moquet en fin de séjour, était remplacé par le lieutenant Breffeil.

L'unité faisait mouvement sur Agadez pour participer à la prise d'armes du 14 juillet. A l'issue, elle nomadisait un temps dans la région de Teguidda n'Adrar. Elle installait son carré à Benaouet. Par suite du manque de pluie, la fréquentation de la cure salée était moins importante que de coutume. Deux patrouilles, ayant chacune à sa tête un officier, étaient effectuées, l'une dans l'Azaouak par le lieutenant Baudin, l'autre à Marendet par

[1] – Marcel Baudin, 1998 : op. cit., p.286 à 289.

le lieutenant Breffeil. C'était à Benaouet que le lieutenant Baudin était abordé d'une façon solennelle par un chef de tribu soucieux de l'avenir des Touaregs après l'instauration de l'indépendance. Ce dernier cherchait à obtenir des conseils sur la conduite à adopter dans le futur immédiat. Exercice, ô combien difficile, de la part d'un jeune officier d'autant que le commandement laissait les échelons subalternes dans une totale ignorance sur les intentions des politiques [1].

La vie n'en continuait pas moins comme avant. Le 1er septembre 1960, le commandant du GN 11 engageait six goumiers parmi les quinze volontaires à l'emploi. C'était Bazeilles, souvenir cher au cœur des coloniaux d'un combat héroïque, mais perdu, dont la commémoration se déroulait au carré en présence d'un certain nombre de chefs de tribus. Le 25 septembre 1960, le ministre des Affaires nomades du Niger, Monsieur Moudour, était accueilli au carré.

Après avoir implanté l'échelon pâturage dans la région d'In-Gal sous la responsabilité du vétérinaire le sous-lieutenant Petot, le GN 11 débutait, le 15 novembre 1960, la campagne saharienne 1960-1961 ; à cet effet le GN 11 avait été divisé en deux éléments le GN 11/A(lieutenant Baudin), le GN 11/B (lieutenant Breffeil).

Dans un premier temps le GN 11/A avait pour zone d'action le nord et l'est de l'Aïr alors que le GN 11/B avait le Tamesna. Ils devaient se regrouper dans un deuxième temps dans le Tamesna à compter de janvier 1961.

Le GN 11/A quittait Asselila. Il était, le 17 novembre, à Teguidda n'Adrar. Le 23 novembre 1960, il atteignait le kori de Tidint, où avait lieu un exercice d'appui aérien avec l'atterrissage de deux avions *Broussard*. Il avait fallu leur trouver une piste dans le lit du kori, ce qui était loin d'être facile. Le 29 novembre 1960, le lieutenant Baudin arrivait à Timia, où il découvrait le superbe aguelman, mais le vent froid qui s'était levé ne le prédisposait guère au tourisme. Les aguelman du Takolokouzet, atteints le 4 décembre 1960, se présentaient sous l'aspect de petits bassins échelonnés dans une gorge étroite et seulement accessibles à l'homme. Le lendemain, le chef de détachement avec quelques hommes gagnait l'Adrar Madet pendant que la plus grande partie du GN 11/A, sous le commandement de l'adjudant-chef Maupoix, se portait à l'aguelman d'Amgamgam. Le lieutenant Baudin atteignait, le 10 décembre, l'Adrar Madet, où il découvrait les vestiges d'une présence humaine ancienne. Le 12 décembre, il rejoignait l'adjudant-chef

[1] – Marcel Baudin, 1998 op. cit., p. 303 à 314.

Maupoix à Amgamgam. A l'entrée du kori, sur la paroi verticale d'un éperon rocheux, figurait l'inscription *« lieutenant Gilles 1928 »*. Le 22 décembre 1960, il arrivait à Iférouane, où il rencontrait le peloton du lieutenant Kahn du 7e escadron saharien de découverte et de combat (7e ESDC). A Noël, il était à Zourika, où était prévue l'arrivée du ravitaillement mensuel. Les chameaux souffraient en raison de la pauvreté des pâturages, il n'avait pas plu depuis six ans, disaient les Kel-Tadélé rencontrés. Le 29 décembre 1960, il avait la visite du colonel Thomas commandant le sous-groupement saharien 21. Compte tenu de l'état pitoyable de certains de ses chameaux, il avait demandé leur relève à l'échelon pâturage ; il attendait donc leur venue. Une fois la relève effectuée, le lieutenant Baudin quittait Zourika, le 6 janvier 1961. Il continuait par l'ouest du Gréboun passant par Zéline, Tarazit, Tin-Galène, où il arrivait le 10 janvier 1961, rejoint peu de temps après par l'adjudant-chef Maupoix. Ce dernier avait contourné le Gréboun par l'est sans rencontrer personne ; le froid et le vent régnaient en maîtres. Le lieutenant Baudin poursuivait sur l'Adrar Bous pendant que l'adjudant-chef Maupoix se portait sur Tadéra, où il était rejoint par son chef le 15 janvier 1961 ; l'eau du puits y était fortement natronée.

Le GN 11/A abrégeait son programme par suite de l'impossibilité des méharistes du Hoggar d'effectuer la liaison sur In-Azaoua ; il marchait alors directement sur In-Guezzam après être passé à Madan, où il était rejoint par le GN 11/B. Le regroupement n'était que de courte durée, le lieutenant Baudin repartait ensuite sur In-Guezzam, le lieutenant Breffeil sur Assamaka, l'adjudant-chef Maupoix sur le puits de Taket n'Koutat, où était installé le carré de campagne. Le lieutenant Baudin passait le 24 janvier 1961 à Ourarène qui disposait d'un très beau puits ancien, profond de 50 mètres, entièrement en pierre ; s'y trouvait un petit campement de Kel-Tadélé dont tous les hommes étaient en voyage. Le poste d'In-Guezzam, où il ne faisait que passer, respirait le laisser-aller. Le 27 janvier 1961, il était à Assamaka, où il affrontait un fort vent de sable. Le 2 février 1961 il arrivait au carré de Taket n'Koutat en même temps que le camion de ravitaillement. L'état des chameaux ne lui permettait pas d'effectuer la liaison avec le GN 12. Aussi, le 18 février 1961, rejoignait-il Tin-Tarabt (Tin-Tarat.), le lieutenant Breffeil également. Il y rencontrait, à deux heures de son carré, un peloton de la compagnie saharienne du Hoggar dont il avait appris la présence par *la voix du désert*. Le 2 mars 1961, le GN 11 était regroupé à Teguidda n'Tagaït, où il attendait l'arrivée du convoi mensuel. La campagne saharienne prenait fin, c'était l'ultime grande sortie du groupe nomade de l'Aïr.

Le carré d'été était installé le 8 mars 1961 à Afarak à quatre kilomètres de Tafadek, site réputé pour la propriété de ses eaux chaudes et sulfureuses. L'Aïd-el-Seghir était célébré au carré le 18 mars 1961. Trois jours plus

tard avait lieu un nouvel exercice aérien avec deux *Broussards*. Le brigadier-chef Tambo, à l'occasion de son baptême de l'air, montrait d'excellentes dispositions pour l'observation aérienne. Le passage de commandement entre le lieutenant Baudin et le lieutenant Breffeil se déroulait le 14 mai 1961 en présence du général Kergaravat, commandant la 4ème brigade.

Au cours du 3e trimestre 1961, le GN 11 devenait une unité de l'armée nigérienne sous l'appellation de GN 2...

C'est désormais une autre histoire... Signalons toutefois que le lieutenant Breffeil quittait rapidement le commandement de l'unité nigérienne en raison de ses prises de position en faveur des Touaregs.

633 – Groupe nomade de N'Guigmi (GNN, PMN, GMN, GN9)

La section méhariste n°2 aux ordres du lieutenant Salager était depuis septembre 1926 au Kaouar dont elle assurait la garde. Le 15 février 1927, elle faisait la liaison, à Orida, avec un détachement d'Algérie en provenance de Djanet. Elle redescendait en mai 1927 sur N'Guigmi.

En septembre 1927, la section méhariste n°3 du lieutenant Bouillié (sergent Salomon, 51 tirailleurs, 4 goumiers, 4 bellahs) montait sur Bilma, où elle arrivait le 15 septembre ; le 23, elle se portait au nord de la palmeraie dans le cadre de la protection du Kaouar.

Ayant appris par un courrier rapide de Bilma l'exfiltration possible d'un rezzou toubou en provenance de l'Aïr, le lieutenant Bouillié le recherchait dans la région de Djado. Il existe deux versions pour la suite des événements. L'une, plus édulcorée, est celle du commandement [1]. La SM3 prenait en chasse le rezzou le 20 novembre 1927, l'atteignait le 22 malgré les difficultés du terrain et le rejetait vers le Fezzan complètement désemparé, privé de la presque totalité de ses montures. L'autre est narrée par le colonel Chapelle [2]. La SM3 recoupait les traces des fuyards à l'entrée de l'enneri Blaka, où ces derniers avaient laissé en évidence, à l'entrée, une marque symbolique. La poursuite était considérablement ralentie par le combat retardateur mené par quelques hommes laissés en arrière qui, en ouvrant le feu sur la tête de la section, l'obligeaient à manœuvrer à chaque fois. Ces actions répétées toute la journée, faisaient perdre le contact avec le gros du rezzou qui accélérait l'allure de son côté. Le soir, la section atteignait la passe de

[1] – Ordre général n°5 du 1er mars 1928 du Gal Jung.

[2] – Jean Chapelle, 1957. op. cit., p.334. L'ortozze est une marque sur le sol indiquant qu'il sera fait usage des armes sans préavis.

Mouchi Sonosso entre l'enneri Blaka et l'enneri Achélouma. Au cours du dernier accrochage, à l'entrée de la passe, le tirailleur Irkoigouma était tué et son arme enlevée. Le lieutenant Bouillié décidait fort justement, mais à regret d'abandonner la poursuite compte tenu de l'obscurité naissante et de la méconnaissance du terrain.

La protection de la *taghlemt* était assurée en novembre 1927 par la SM 1 du lieutenant Duleyrie qui avait fait mouvement sur Fachi. En décembre 1927, cette section se portait sur Bilma pour effectuer la protection du Kaouar, le temps de l'absence de la SM 3.

Cette section était prévue pour entreprendre une liaison à Djanet. Elle quittait, le 31 janvier 1928, le pâturage de Lobou Lobou dans la palmeraie du Kaouar. En passant à Aneye, elle récupérait des bottes de luzerne en prévision de la rareté des pâturages sur la piste de Djanet. Elle amenait avec elle le lieutenant de Nazelle rapatriable qui empruntait cette voie pour rentrer en France. Le 5 février, elle arrivait à Orida, où elle était obligée de dégager la source totalement recouverte de sable. Le parcours était rendu pénible en raison de la violence du vent. La route se poursuivait à travers un terrain accidenté, dépourvu de tout pâturage ; chaque soir, la *table* était faite avec le fourrage emporté. Le 18 février 1928, le lieutenant Bouillié rencontrait le lieutenant Toubeau de Maisonneuve qui s'était avancé à trois kilomètres au sud d'In Ezzane ; à l'arrivée au pied du massif, près de la source, les honneurs étaient rendus par le détachement algérien. Les tirailleurs méharistes qui avaient déjà parcouru plusieurs milliers de kilomètres au désert regardaient avec envie la médaille coloniale avec agrafe "Sahara" portée par leurs homologues algériens. Les deux détachements cheminaient de concert jusqu'à Djanet en longeant les contreforts du Tassili. Les chameaux, habitués au sable, étaient éprouvés par le sol caillouteux et il fallait recouvrir la sole de certains d'une semelle de cuir.

Le 23 février 1928 au matin, Djanet était en vue ; le capitaine Duprez, commandant la compagnie des Ajjer, qui s'était porté au devant de la colonne, passait en revue les deux détachements. La SM 3 atteignait Djanet en fin de matinée et installait son carré au pied du bordj ; elle y séjournait du 24 février au 5 mars 1928. Durant son séjour elle recevait la visite du chef de bataillon Gautier, commandant le territoire des oasis qui était impressionné par l'excellente présentation des coloniaux.

La section repartait le 6 mars 1928. La pluie, qui était tombée abondamment sur le Tassili en janvier, avait fait surgir, depuis le passage de la section, un pâturage d'acheb dont les montures profitaient avec avidité. Le 18 mars 1928 l'abreuvoir était fait à la source d'In Ezzane. Dix jours après, la section arrivait à Chirfa. Le lieutenant Bouillié avait la surprise d'y ren-

contrer Conrad Kilian « *l'explorateur souverain* » qui venait d'accomplir la traversée du Tafassasset et qui s'apprêtait à se rendre à Toummo ; le contact ne semble pas avoir été marqué de la plus grande cordialité.

La température devenait de plus en plus élevée et la section réglait sa marche en conséquence, utilisant au mieux les pâturages occasionnels. Après avoir séjourné du 4 avril au 10 avril 1928 au Kaouar, la SM 3 reprenait sa route en direction du sud et elle arrivait au carré du GN 2, installé à Bédouaram, le 1er mai 1928.

En septembre, c'était au tour de la section Chapouty d'effectuer la *garde* aux confins. En octobre la section Legoux montait à Fachi assurer la protection de la *taghlemt*. Au début du mois de décembre cette section rejoignait le Kaouar afin d'y relever la section Chapouty désignée pour escorter la mission "Tibesti" conduite par le chef de bataillon Rottier.

Durant le même mois arrivait à N'Guigmi la section du lieutenant Bedo qui était partie de Tahoua le 10 octobre 1928 ; cette formation avait été affectée en totalité au GN 2 sous l'appellation de SM 4. Le groupe nomade comprenait désormais quatre sections de tirailleurs méharistes, une section de mitrailleuses et un goum composé de Touaregs, de Toubous dazas, d'Arabes Sliman et Choa. Pour le lieutenant Bedo, ce goum n'avait pas la même efficacité que celui de Tahoua. Le commandement était exercé par le capitaine Palud [1].

La section Chapouty, qui avait pour mission d'escorter le chef de bataillon Rottier, se composait d'un sergent européen, le sergent Barbe, de 39 tirailleurs, de 9 goumiers et de 6 bellahs. Elle avait été rejointe à Bilma, le 29 décembre 1928, par le chef de bataillon Rottier qui, après avoir fait le trajet en voiture jusqu'à N'Guigmi, accomplissait à chameau la seconde partie en moins de treize jours, doublant les étapes. Le lieutenant Chapouty avait eu des difficultés pour recruter de véritables guides pour le Tibesti.

Le détachement quittait Doumba, le dernier puits du Kaouar, le 5 janvier 1929. Les pâturages de l'itinéraire traditionnel par Itchouma et Otoma étaient encore plus mauvais qu'en 1926. Un vent excessivement violent qui perdurait pendant six jours, rendait pénible le parcours. Il arrivait à

---

[1] – Jean Chapelle, 1987 op. cit., p.285. « *Le capitaine Palud était âgé de 40 ans. Ancien instituteur, mobilisé en 1914, il avait fait toute la guerre comme fantassin et l'avait terminée comme lieutenant. Il plaisait par sa simplicité, son honnêteté d'esprit, sa façon sérieuse d'aborder tous les sujets et notamment ceux de notre métier, où son expérience se manifestait sans tapage. Sa courtoisie, son sourire créait autour de lui une atmosphère rassurante.* »

Dourso le 20 janvier 1929. Le sol était couvert de mali [1], montrant que la région avait bénéficié de pluies d'hivernage ; il y avait même une mare pleine d'eau autour de laquelle se trouvaient de nombreux campements gounda ainsi que le derdé Maï Chaffami.

La section méhariste de Faya étant partie à Bardaï sans l'attendre, le chef de détachement décidait de la rejoindre avec une petite équipe. Il laissait sur place le lieutenant Chapouty avec la plus grande partie de sa section, chargé de contrôler le flux migratoire en provenance de la Libye ; en effet, depuis janvier 1929 arrivaient de nombreuses caravanes d'Arabes chassés par l'avance des troupes italiennes.

L'élément Rottier quittait Tao le 29 janvier 1929. Le franchissement des hauts plateaux était particulièrement pénible à cause du froid. Il arrivait le 1er février à Zougra, où se trouvait la SM du GN de Faya (sous-lieutenant Cayrol). Le chef de bataillon Aubert, commandant la circonscription du Borkou, y était accueilli le lendemain. Durant les jours suivants, les deux commandants procédaient à l'étude des questions relevant de leurs colonies. Le 4 février 1929, le chef de bataillon Rottier revenait au carré du lieutenant Chapouty qui, pendant son absence, avait constaté l'importance de la migration forcée et avait procédé au désarmement des Libyens.

Le détachement au complet reprenait le chemin du Kaouar par un itinéraire différent, traversant l'Afafi, où les pluies récentes avaient fait éclore de beaux pâturages. Il était à Mabrous le 16 mars. Au cours de la traversée du Tchigaï, il avait recensé la population, essentiellement gounda, qui s'élevait à cette époque-là à 212 personnes possédant 340 ovins, 30 ânes, 336 chameaux et 22 fusils. Il était de retour le 28 mars à Bilma qu'il quittait le 2 avril pour arriver à N'Guigmi le 23 avril 1929.

Le lieutenant Chapouty avait été chargé d'effectuer le relevé d'itinéraire au 1/200 000e de l'ensemble du parcours. Ce ne fut pas sans difficulté et la plus importante avait lieu au poste de N'Guigmi proprement dit alors qu'il avait presque achevé son travail. L'incident mérite d'être conté ; une nuit, l'éléphanteau qui vivait à l'intérieur du cantonnement aspirait de sa trompe une grande partie des calques sur lesquels étaient reportés les itinéraires, obligeant de ce fait l'officier à reprendre en totalité l'ouvrage qu'il avait presque achevé.

En janvier 1929, le lieutenant Eon se trouvait au carré de Molo, où il commandait une section méhariste. Durant une grande partie de l'année, il effectuait de nombreuses patrouilles dans le Manga. Il constatait que la per-

[1] – Paille très fine, appréciée des chameaux.

sistance de la paix permettait aux nomades de remonter plus au nord, où ils pouvaient profiter de nouveaux pâturages.

La section Legoux cessait sa mission au Kaouar à la fin du mois d'avril 1929. Au cours de son séjour, son chef avait réalisé une étude sur la pénétration automobile dans la région après avoir relevé les itinéraires de Bilma – Séguédine – Djado et d'Aneye – Itchouma – Yat.

La SM 4 du lieutenant Bedo se trouvait au Manga, où elle s'acclimatait à son nouvel environnement. Elle était profondément marquée par la disparition de son sergent européen, le sergent Legac. Ce dernier était descendu sur N'Guigmi pour convoyer le ravitaillement mensuel. A quelque distance du poste, voulant chasser, il s'écartait de la piste et s'égarait dans la brousse touffue de la périphérie de la localité. Malgré des recherches opiniâtres, il n'était pas retrouvé... Un an après, on découvrait ses restes sous un épineux, il était mort de soif selon toute vraisemblance. En juillet 1929, la section pâturait dans la région d'Agadem.

Une grande partie des sections du GN 2 montait en septembre 1929 au Kaouar. La SM 4 devait en assurer la protection, la SM de l'adjudant Delfini continuait sur Fachi, où elle devait participer à la couverture de la *taghlemt* jusqu'en novembre, la SM 1 poursuivait sur le Tibesti ; son chef le lieutenant Morvan avait été désigné pour représenter les autorités d'AOF à la passation du Tibesti à l'AEF.

Le même mois, le lieutenant Eon recevait l'ordre d'entreprendre une campagne de remonte au Kanem. En effet, le GN de N'Guigmi éprouvait de grosses difficultés à maintenir en état son parc camelin en raison de l'alternance des séjours en zone désertique du nord ou insalubre du sud. Le 2 octobre 1929, il était à Mao, où il prenait contact avec le capitaine Rossignol, commandant la circonscription administrative. Rayonnant dans la région, il contactait les éleveurs arabes ou toubous en vue de rechercher les meilleurs spécimens au meilleur prix. Il avait déjà acheté 32 chameaux lorsqu'il était rappelé, le 27 octobre 1929, pour rejoindre les confins.

A son retour au sud, la section Legoux s'était installée dans la région nord du Koutous qui était devenue sa zone d'action. En décembre 1929, l'un de ses groupes escortait sur Bilma un convoi d'essence avion qui comportait 132 tonnelets de 50 litres, soit un total de 6.600 litres transportés par 70 chameaux. Arrivé à destination le 23 décembre, le carburant ne représentait plus que 4.500 litres, le taux d'évaporation s'était élevé à plus de 30 %.

Le lieutenant-colonel Burthe d'Annelet redescendait, selon toute vraisemblance avec ce groupe, empruntant l'itinéraire Fachi – Termit en vue de gagner Zinder. A son passage à Termit, il avait la visite du lieutenant

Legoux dont il faisait une description haute en couleurs : *« maigre, sec, barbu, le teint bronzé, il est revêtu de toile déchirée par les épines, délavée par les tornades, pâlie par le soleil dévorant, portant le manteau kaki écussonné d'une ancre »* [1].

La SM 4, après un court séjour au Kaouar, allait stationner à Séguédine pour exercer la police au nord. C'est là que le lieutenant Bedo faisait la connaissance d'un Toubou du nom de Boukar Hissen qui lui sera fidèle pendant de longues années.

En novembre 1929, cette section s'installait dans la région du Djado. Son chef avait reçu pour mission de la reconnaître, d'éliminer les pillards qui y séjournaient, d'apprivoiser ses habitants et enfin d'obtenir des renseignements sur l'action des Italiens au Fezzan.

Le lieutenant Bedo procédait à de nombreuses reconnaissances du massif du Djado. L'apprivoisement de la population débutait par son étude ; sa tâche était facilitée par ses relations avec Boukar. Ce dernier était un ancien razzieur qui avait participé à l'attaque de partisans à Fossenet alors qu'il était avec un rezzou toubou. Il s'était attaché à l'officier plus qu'il ne s'était rallié à la France.

La section aménageait deux pistes d'atterrissage, l'une à Séguédine, l'autre à Dada. Le 6 février 1929, atterrissaient à Séguédine des appareils Potez 25 de la mission aérienne du commandant Bouscat. Les jours suivants, des reconnaissances avaient lieu sur le Djado et à la frontière libyenne. Le 8 février 1929, au retour de leur mission, les aviateurs étaient accueillis par la section en grande tenue qui leur présentait les armes. Le commandant Bouscat s'exprimait en ces termes : *« il est des gestes qui honorent ceux qui les font autant que ceux pour lesquels ils sont faits ».*

La SM 1 avait quitté Bilma le 3 octobre 1929. Elle s'engageait dans le Tchigaï par la voie traditionnelle, passant par Itchouma, Otoma et Défirou. Cette région souffrait toujours du manque de pâturage. Le lieutenant Morvan laissait reposer une grande partie de sa section dans la région de Marmar, moins éprouvée par la sécheresse. Avec un groupe de combat, il entreprenait la visite du pays d'Abo. Il gagnait ensuite Zougra, où il rencontrait le 8 novembre 1929 le chef de bataillon Aubert, commandant la circonscription du

---

[1] – Le Lt/Col de Burthe d'Annelet avait été chargé de mission par le ministère des Colonies afin d'étudier certaines régions désertiques d'Afrique. Il avait entrepris deux voyages, l'un de 1928 à 1931 du Cameroun à Alger, l'autre du Sénégal au Cameroun par les confins libyens de 1932 à 1935. Les carnets de route qu'il publia sont remarquables et constituent une mine d'informations sur les régions parcourues.

Borkou. Puis il se dirigeait sur Bardaï, où arrivait la 6e compagnie du RTS du Tchad, aux ordres du capitaine Hilaire. Une cérémonie toute simple marquait le passage du Tibesti sous l'administration de l'AEF. Il repartait ensuite vers sa section à Tao.

Après avoir changé de groupe, il se portait sur l'Afafi, où devait le rejoindre le commandant du Borkou pour la délimitation entre les deux colonies. Ce dernier n'ayant pu le faire, il se rendait à Wour, où la rencontre avait lieu le 10 décembre 1929. Il se faisait suivre par la totalité de sa section et les deux unités méharistes de l'AOF et de l'AEF (lieutenant Méar) y séjournaient jusqu'au 6 janvier 1930 pendant que leurs officiers procédaient à la reconnaissance de la nouvelle limite administrative de Dourso à la guelta d'Afo.

Comme le lieutenant Morvan avait été prévu pour remplacer le capitaine Palud rapatriable, le lieutenant Eon était désigné pour poursuivre cette mission. Ce dernier quittait Bilabérim le 1er décembre pour atteindre, le 11 décembre 1929, Bilma, où il mettait sur pied un petit convoi destiné au ravitaillement de la section. Il en repartait trois jours plus tard, mettant le cap sur Wour, où il arrivait le 30 décembre 1929 ; le lendemain, il rejoignait la SM 1 dans l'enneri Tagey. Le 10 janvier 1930, il prenait le commandement de la SM 1, le lieutenant Morvan conservant la responsabilité du détachement jusqu'à son départ.

Le 5 janvier 1930, escortés par un groupe, les lieutenants Morvan et Méar partaient reconnaître les nouvelles limites entre Afo et Latouma. Le lieutenant Eon se portait sur ce dernier point avec la section le 15 janvier 1930, alors que le lieutenant Méar rejoignait sa formation.

A compter de cette date, un dispositif de surveillance était mis en place afin de montrer l'occupation effective de la région, conformément aux nouvelles directives du ministre des Colonies ; deux choufs de deux goumiers chacun seraient positionnés à Madama et à Fezzane alors que le gros de la section resterait stationné à Latouma. Le lieutenant Morvan allait installer les deux choufs et il continuait sa marche sur Toummo. Cette initiative lui valait ultérieurement les récriminations du commandement ce qui ne l'empêchait pas d'être le premier d'une longue série à laisser sa marque au dessus de la source [1]. La reconnaissance du massif de l'Afafi se poursuivait durant tout le mois de février 1930. Le 28 février 1930 arrivait par courrier un message prescrivant le retour du lieutenant Morvan, la continuation de la

[1] – Lieutenant-colonel de Burthe d'Annelet, 1938. op. cit. p.728 – En février 1930, le lieutenant Morvan poussait jusqu'à Toummo et gravait visiblement sur le rocher l'inscription *"vive la France"*.

mission de présence et un projet de rencontre entre les sections méharistes à Latouma fixé au 5 mars 1930. Le lieutenant Morvan passait le commandement au lieutenant Eon le 10 mars 1930 et quittait l'Afafi, avec un goumier et deux tirailleurs, en ramenant les chameaux fatigués.

La situation évoluait rapidement en raison de l'avance de l'armée italienne qui avait accéléré l'exode de nombreux nomades vers les territoires français. Compte tenu de cette évolution, le lieutenant Méar renonçait à réaliser la liaison projetée et se portait sur le versant septentrional du Tibesti à Gourda pour surveiller les pistes en provenance de Gatroun. Il demandait à la SM 1 de rester en soutien dans la région de l'Afafi.

Ayant reçu l'ordre de se replier, la SM 1 décrochait dans un premier temps sur Fezzane, où elle pouvait continuer à soutenir la section du Tchad. Elle en profitait pour achever la reconnaissance de la région délimitée par Latouma, Fezzane et Madama. Le chouf qui était installé en ce dernier point signalait la présence de quelques campements toubous du Djado au pied du Ko Karama.

De retour à Fezzane, le lieutenant Eon amorçait son repli le 21 mars, guidé spontanément par un gounda du nom d'Eli Koré. Il fallait attendre l'arrivée à Téhinonto, le 23 mars, pour y trouver un pâturage convenable. Unique point d'eau connu, il existait dans la cuvette une zone de sable mouvant, où un chameau manquait de s'enliser. La section s'arrêtait de nouveau le 26 mars à Edri Moguédé pour profiter d'un autre pâturage ; il y avait encore, écrivait le lieutenant Eon, les traces du combat qui avait opposé en 1919 le lieutenant Rayat à Tagama l'ex-sultan de l'Aïr.

La SM 1 arrivait le 10 avril 1930 à Aneye, où le bivouac était installé à l'emplacement habituel. Son chef recevait, le lendemain, l'ordre de rester provisoirement au Kaouar. Il s'implantait à Lobou Lobou, le meilleur pâturage du Kaouar. La vie reprenait son cours normal. Lors d'une séance de tir au FM modèle 1924, deux tirailleurs étaient légèrement blessés par la rupture d'un étui. Le 29 avril 1930, arrivait au carré le lieutenant Baylon officier stagiaire. Le 7 mai 1930, le lieutenant Baylon et le sergent Barbe se rendaient à Bilma pour la préparation des épreuves du brevet de chef de section. Le 14 mai 1930, le médecin-capitaine Loustalot était de passage, se portant à Orida au chevet d'une touriste malade. Les passages continuaient : le 24 mai 1930 c'était le chef goumier Attifa qui annonçait la venue de la SM 4 le 6 juin 1930. Quelques jours auparavant l'adjoint au commandant de cercle, le lieutenant Séré de Rivières, était venu récupérer quelques chameaux afin d'entreprendre la recherche d'un itinéraire automobile entre Dirkou et Fachi.

La SM 1 recevait enfin l'ordre de rejoindre le GNN au sud ; le 16 juin 1930, elle était de passage à Bilma. La traversée de l'erg était particuliè-

rement difficile, compte tenu de l'état de fatigue des chameaux. Le 8 juillet, elle ralliait le carré à Moul ; le 14 juillet 1930, elle participait aux cérémonies de la fête nationale à N'Guigmi.

Depuis le début de l'année 1930, la SM 4 avait poursuivi ses reconnaissances du massif du Djado ; en mars, elle stationnait temporairement à Madama. Sa tâche lui avait été facilitée par le recrutement comme auxiliaires d'un certain nombre de Toubous de la région dont le lieutenant Bedo assurait le financement sur ses fonds personnels.

Pendant cette période, les montures de la section avaient été victimes de la maladie du charbon ; le service vétérinaire était impuissant à résoudre ce problème. Le lieutenant Bedo, en désespoir de cause, s'adressait à un vétérinaire anglais qu'il connaissait au nord du Nigéria. Il réussissait à guérir ses chameaux grâce à cette aide et faisait part de son expérience aux services compétents sans beaucoup de succès.

A la fin du mois de mai 1930, la section redescendait vers le sud. Ses tirailleurs brancardaient jusqu'à Bilma une touriste, madame Delmas, dont l'état de santé avait nécessité le déplacement du médecin-capitaine Loustalot. La SM 4 rejoignait en juillet 1930 le carré de Moul après une absence de plus de dix mois.

Au mois d'août 1930, était mis en place un groupement spécifique afin d'assurer la surveillance des confins. Le groupe nomade de N'Guigmi mettait à la disposition de ce détachement les lieutenants Bedo et Chapelle, le goum du sergent-chef Murati et deux sous-officiers radios avec un ER 26. Malgré trois années de séjour, le lieutenant Bedo avait pu obtenir une prolongation d'un an [1].

Il faut attendre l'année 1932 pour que les activités du GNN, autres que celles des confins, soient connues. Pourtant, il n'est pas vraisemblable, compte tenu de l'importance de la formation, que rien n'ait été entrepris au sud, même si l'effort était exercé en priorité vers le nord.

Dans les premiers mois de l'année la section qui stationnait au Koutous effectuait, sous les ordres du lieutenant Allégrini, la reconnaissance de Termit puis continuait sur le puits d'Ounissoui.

En octobre 1932, le groupe nomade de N'Guigmi était commandé par le capitaine Feyler. Au sud restaient deux sections de tirailleurs méharis-

[1] – Les activités des éléments du GNN détachés aux confins seront abordées dans le paragraphe 635 : *Les unités méharistes aux confins nigéro-tchadiens.*

tes dont les chefs étaient respectivement le lieutenant Communal et le sergent-chef Taillade ainsi que la section de mitrailleuses aux ordres de l'adjudant Delécluze. Deux officiers, les lieutenants Mille et de la Brosse avaient été affectés en qualité de stagiaires.

Le lieutenant Communal quant à lui était arrivé au GN de N'Guigmi en septembre 1932, après avoir achevé sa période probatoire au GNA. Dès son arrivée, le capitaine Feyler lui confiait la responsabilité de l'échelon pâturage qu'il devait installer à Termit ; en effet, les pâturages réservés autrefois au groupe nomade dans le Manga, ne pouvaient plus l'être en raison de l'afflux d'Arabes Sliman en provenance de Libye.

Il partait sans délai avec Attifa le chef goumier. Il installait son carré en octobre 1932 à Termit-sud, où les pâturages abondaient. Il y faisait creuser deux puits et aménageait ultérieurement une piste d'atterrissage.

De plus, en vue de poursuivre l'étude géographique du Ténéré, directive du colonel Vignon commandant militaire du Niger, le capitaine Feyler le chargeait d'approfondir la connaissance de la région de Termit : *« rapportez-moi au printemps trois mille kilomètres d'itinéraires »* lui avait dit son chef. En décembre 1932 le lieutenant Communal entreprenait un vaste périple au nord-ouest de Termit, périple qui devait l'amener à la périphérie du massif de l'Aïr. Il s'était fait accompagner par un goumier touareg originaire de l'Aïr. Il partait en direction de Tazolé ; le paysage tout en demeurant minéral, prenait différents aspects à l'exclusion de toute vie ; pourtant l'Homme avait séjourné autrefois en ces lieux où abondaient de nombreux débris préhistoriques. A la fin du cinquième jour il arrivait à destination. Il continuait ensuite sur Imilène puis Tangaraga ; au puits de Mazelet, quatrième point d'accrochage de son relevé d'itinéraire, il repartait à la boussole vers le sud-est. Le vent de sable qui s'était levé rendait pénible la première partie du parcours. Fléchissant au troisième jour, il permettait la reprise d'une allure normale. Le septième jour, le lieutenant atteignait la falaise de Termit et, le 25 décembre 1932, il était de retour à son carré après avoir mis dix-neuf jours pour accomplir cette reconnaissance.

Outre une meilleure connaissance du pays, le capitaine Feyler étudiait également l'adaptation au désert de l'automobile : à cet effet il s'était procuré avec le lieutenant de la Brosse une camionnette Ford de 500 kg avec laquelle ils vérifiaient sans tarder la viabilité des itinéraires relevés par le groupe nomade. Tous les deux accomplissaient en décembre le trajet de N'Guigmi à Agadem puis d'Agadem à Termit.

Au début de l'année, plus précisément en janvier 1933, le capitaine Feyler, accompagné de la section du sergent-chef Taillade se rendait à Chou-

goui (7 km nord Firkachi) rencontrer le GN du Kanem, (lieutenant Thibaud de Haut le Cœur).

Les lieutenants Communal et de la Brosse reconnaissaient la région à l'est du massif de Termit. Le lieutenant Communal avait engagé à cet effet un guide, un Toubou du nom de Kadella ; malgré son apparence trompeuse, car il était maigre et de petite taille, il montrait que ni l'âge ni les blessures n'avaient entamé sa vitalité. Son concours était primordial pour la tâche qu'ils s'étaient fixée et qu'ils achevaient en février. Le colonel Vignon, qui venait en automobile depuis Zinder, pouvait rejoindre en mars 1933 le puits de Soutellan, accompagné par le lieutenant de la Brosse au volant de son véhicule. L'itinéraire avait été balisé depuis Gouré par la section Communal.

Toutes les sections servaient aux confins, le service durant en principe six mois ; au retour, il fallait remettre en condition les montures qui avaient souffert des dures conditions d'existence au nord. C'est la raison pour laquelle le GNN était renforcé par la section Quéruel à la suite de la dissolution du GN de Tahoua ; partie de Tahoua le 20 janvier 1933, elle arrivait au carré sud au mois d'avril après être passée par Aderbissinat, Kanak et Termit-ouest.

Avec la montée de la saison chaude, le débit des puits qui avaient été construits à Termit se révélait insuffisant pour alimenter l'ensemble des troupeaux, d'autant plus que les besoins ne cessaient de croître. Aussi il avait été décidé de ramener les troupeaux d'échelon au Manga. Le lieutenant Communal faisait effectuer le déplacement de nuit. Sa section regagnait, à l'issue, le carré de l'unité installé à Bédouaram.

Les activités étaient réduites en conséquence. Toutefois, en avril 1933, le lieutenant de la Brosse empruntait la Dillia avec son véhicule ; il mettait quatre jours pour relier Termit à N'Guigmi sans incident si ce n'est le bris d'un ressort. Il était suivi à toutes fins utiles du lieutenant Quéruel qui, rapatriable, rejoignait N'Guigmi à chameau, marchant dans son sillage. Le relevé d'itinéraire avait été réalisé en mars 1933 par le sergent-chef Battesti qui, en fin de séjour, était descendu par la Dillia. Dans le document qui avait été ramené à Termit par le goumier Salah ben Amouda. il concluait à la viabilité automobile de l'itinéraire. En octobre 1933, le sergent Gobin y faisait forer des puits par les Azzas de N'Guigmi afin d'établir une piste chamelière destinée au ravitaillement du détachement de Termit. Le résultat était mince en l'absence de toute surveillance effective. Toutefois, la réalisation des puits de Tchiguidinga et de Ouedda permettait le ravitaillement à partir de Métimé.

La chaleur, moins forte à partir d'octobre, facilitait la reprise des activités dynamiques.

Le lieutenant Profit avec sa section reconnaissait un itinéraire vers le Tchad à partir de Bédouaram.

A la même époque, le capitaine Feyler entreprenait le raid le plus long jamais entrepris dans le Ténéré en descendant le Tafassasset depuis In Afalaleh jusqu'à Termit. Il partait de Bédouaram le 31 octobre 1933 avec un petit détachement. Le 12 novembre 1933 après avoir franchi l'erg, il atteignait Fachi. Il était le 20 novembre à l'Adrar Madet ; changeant de cap, il marchait sur Achegour, où il parvenait le 23 novembre ; poursuivant son chemin, il était à Chirfa à la fin du mois de novembre. Toujours en marche, il atteignait In Afalaleh le 13 décembre, In Ezzane le 17 décembre et Djanet à la fin du mois.

Il attendait la nouvelle année pour amorcer sa reconnaissance proprement dite ; le 9 janvier 1934, il passait à la gara Toubeau. Le cours du Tafassasset, qui était jusque là bien marqué, commençait à disparaître. Toutefois, par intermittence, son lit réapparaissait et permettait la reconstitution de son profil orienté sensiblement nord-ouest sud-est. Le 15 janvier 1934, alors qu'il en était au km 630 à quelque distance au nord-est de l'Adrar Madet, le Tafassasset s'infléchissait nettement vers le sud sud-ouest. Il interrompait sa reconnaissance en raison d'un besoin urgent en eau et se dirigeait alors directement sur Fachi, où il arrivait le 18 janvier 1934. Le temps de souffler quelque peu, de remplacer ses chameaux fatigués, il repartait dix jours après. Le 28 janvier 1934, il reprenait sa reconnaissance là, où il l'avait interrompue, mais l'amoncellement de sable ne permettait plus une observation sérieuse. Néanmoins, le 30 janvier 1934, il pouvait encore distinguer les vestiges d'une vallée d'orientation nord-est – sud-ouest qui disparaissait sous les dunes. En trois jours, du 31 janvier au 2 février 1934, il traversait le grand erg pour déboucher au pied des petits volcans de Gossolorom, à partir desquels débutait une large vallée toujours orientée dans le même sens. Le 19 février 1934 il passait à Termit et le 22 février il était de retour au carré de Bédouaram.

Cette reconnaissance l'amenait à penser que le Tafassasset pouvait avoir été un affluent du lac Tchad, hypothèse dont il faisait part à l'Académie des Sciences le 25 février 1935, tout en précisant la nécessité d'une étude plus approfondie.

En juin 1934, le capitaine Feyler transmettait son commandement au capitaine Guenebaud.

Le GNN se trouvait alors scindé en trois éléments : Confins – Termit – Tin Toumma, qui eux-mêmes pouvaient être fractionnés en fonction des missions. Les officiers du grade de lieutenant, Langlois, Bayard, Lutgen, Couturier, Profit, servaient alternativement au sud comme au nord ; toutefois

la phase probatoire se déroulait en règle générale au sud sous l'autorité d'un ancien.

Tout en assurant la sécurité de la région, les détachements du sud participaient au développement de l'infrastructure terrestre et aérienne.

Le détachement de Termit travaillait toujours à l'aménagement d'une piste d'atterrissage à Termit-ouest. Toutefois, au cours de la campagne d'hiver 1934-1935, le lieutenant Profit réalisait une reconnaissance en direction de l'Aïr au départ de Termit-ouest. Il gagnait d'abord le puits de Tazolé ; il se portait ensuite sur Agadez et revenait sur Termit par un chemin différent, passant par les puits de Taguedoufat et de Talras.

Le détachement de Tin Toumma nomadisait dans le triangle Bilabérim, Bédouaram et Kolkodi. Il accomplissait une tâche identique : remise en état des pistes d'atterrissage le long de la *caravanière*, forage de puits... Il établissait le balisage d'une piste automobile de N'Guigmi à Bilabérim.

Le capitaine Guenebaud, qui avait obtenu les services d'un guide réputé, un Tomagra du nom de Molia, réalisait avec un petit détachement la reconnaissance du quadrilatère Siltou – Homodji – Dibella – Fochimi, partie du désert restée encore inexplorée, mentionnée sur la carte : *« vastes étendues sans eau »*. Après avoir effectué la liaison à Dira avec le GN du Kanem, il remontait la vieille piste des rezzous, de Siltou à Fochimi, dont le puits était encore en bon état. De là, il marchait tout droit sur Homodji (380 km) parcours qui n'avait jamais été entrepris. Il découvrait un groupe de rochers caractéristiques à 120 kilomètres au nord-est d'Homodji que les géographes de Dakar baptisaient du nom de son découvreur [1].

L'année 1936 était marquée par un renouvellement des cadres. Le capitaine Feyler revenait pour un troisième séjour méhariste et il allait poursuivre l'action qu'il avait menée antérieurement. Son prédécesseur partait en octobre ; son départ n'était pas le seul ; étaient également rapatriés la même année, le lieutenant Couturier en février et le lieutenant de la Brosse en octobre. Le lieutenant Aubin était arrivé entre temps ; il prenait le commandement du détachement de Termit.

Les actions portaient essentiellement sur la recherche d'itinéraires automobiles fiables qui étaient équipés de puits, voire de pistes d'atterrissage ; Bédouaram était considéré comme le carrefour central à partir duquel rayonnaient les pistes.

---

[1] – Carte 1/500 000. E.33.SO. Agadem.

Vers l'ouest, était recherché l'itinéraire le meilleur pour se rendre de Bédouaram à Termit ; cette recherche nécessitait de nombreuses reconnaissances. En février 1936, le lieutenant Bayard passait par Malek et Bélayala ; il trouvait un terrain difficilement utilisable par les véhicules. Par contre la région était très giboyeuse : il y découvrait des bandes de 50 à 60 addax. En octobre, le lieutenant Langlois œuvrait dans la même région. En décembre c'était au tour du lieutenant Granger. Le même mois, le capitaine Feyler adoptait le tracé définitif qui aboutissait au confluent de la Dillia et de l'éché Tefidinga. Le lieutenant Granger faisait creuser un puits à cet endroit et le capitaine Feyler y déterminait l'emplacement d'une piste d'atterrissage dont l'aménagement était réalisé en 1937 par le sergent Sidan, chef de la section de mitrailleuses.

Dans le même temps, les reconnaissances se poursuivaient au delà de Termit. Vers le nord-ouest, le lieutenant Lutgen, au cours de la campagne saharienne 1935-1936, reprenait l'itinéraire réalisé l'année précédente par le lieutenant Profit. Vers le sud, le lieutenant Bayard descendait en février 1936 la Dillia sur toute sa longueur et, contrairement aux reconnaissances antérieures, affirmait qu'elle n'offrait guère de possibilités aux véhicules. En mai 1936, l'adjudant-chef Teulé reliait Gouré à N'Guigmi par Dogoulé, puits situé dans la Dillia à 110 kilomètres au nord – nord-ouest de N'Guigmi. En août de la même année, le capitaine Feyler agissait dans la même région ; passant par Tasr il aboutissait au nord du désert du Tal. Vers le nord, en février 1937, le lieutenant Granger qui commandait le détachement de Termit, reconnaissait l'itinéraire Termit, l'éché Gargar et Soutel. Il essayait, mais en vain, de forer un puits à Gossolorom.

La région à l'est de Bédouaram n'était pas aussi parcourue. Toutefois elle n'était pas ignorée et, dès 1935, un itinéraire automobile passant par l'éché Godé avait été établi jusqu'à la frontière tchadienne.

Au cours de la campagne saharienne 1936-1937, le capitaine Feyler entreprenait un vaste périple dans la zone à l'est de Bilma jusqu'à la frontière du Tchad. Avec une petite équipe de trois goumiers, dont le chef goumier Attifa, et de deux tirailleurs, il partait le 15 décembre 1936 de Bédouaram. Il était à Siltou le 21 décembre. Trois jours plus tard, il mettait le cap sur Aguezi, où il arrivait le 1er janvier 1937 après avoir parcouru plus de 400 kilomètres à travers un vaste Ténéré à peine ondulé et dépourvu de tout système dunaire. Il y rencontrait l'adjudant Le Proust du détachement des confins. Il repartait de Dadafuy le 5 janvier 1937 en direction de Fochimi – Atié qu'il atteignait le 10 janvier 1937. Il y existait un puits permanent, où l'eau était à une brasse (1,75 m) et un pâturage de mayougou et de had vert. Il continuait le 18 janvier 1937 sur Letla, puits atteint le 27 janvier 1937.

Letla est situé à l'extrémité de l'éché Godé à hauteur de la frontière. Il ne lui restait plus qu'à rentrer au carré, toujours installé à Bédouaram.

Ce carré avait été transféré plus au nord à Bilabérim lorsque, le 18 avril 1937, monsieur Desombres [1] s'arrêtait à l'invitation du capitaine Feyler. Explorateur, il effectuait le trajet à chameau de Bilma à N'Guigmi. Son arrivée avait été signalée par la sentinelle qui était juchée sur un mirador.

Cette année-là, tout en fournissant la relève des confins, le capitaine Feyler entreprenait un effort particulier sur les travaux d'infrastructure à la demande des commandants de cercle. Il faisait procéder au balisage des pistes automobiles que ce soit Zinder – N'Guigmi ou N'Guigmi – Agadez. Simultanément il faisait aménager des pistes d'atterrissage pour avion à Koufeï, Dagoum et Yogoum. Par ailleurs, le puits de Termit était remis en état et un autre creusé à proximité. Il ne négligeait pas pour autant la sécurité des zones nomades en contrôlant la région de Termit. Un chouf y était installé en permanence, renforcé pendant quatre mois par un détachement. Le GN s'y installait un moment en octobre.

Le groupe nomade de N'Guigmi montait sur Agadem en septembre 1938 pour la mise sur pied du groupe nomade de Bilma (GNB) qui venait d'être créé dans le cadre du renforcement des confins. Le capitaine Feyler assumait la direction de cette opération. Il était remplacé en novembre 1938 par le capitaine Chapelle.

Faute d'information suffisante sur la période de 1939 à 1941. il n'est pas possible d'établir une relation, même succincte, des activités du groupe nomade.

Toutefois on peut écrire sans risque de se tromper que le groupe nomade de N'Guigmi a continué à assurer la garde aux confins conjointement avec le GNB. Ce dispositif était renforcé à la déclaration de guerre, en septembre 1939, et son commandement exercé alternativement par l'un ou l'autre des deux capitaines.

---

[1] – Stéphane Desombres – *La Guémira*. Ed. Olivier Lesourd 1944, p.87. L'intéressé, chargé de mission par le gouvernement français, avait entrepris de traverser seul le Sahara d'Alger au lac Tchad.

L'armistice amenait le repli des confins de l'ensemble des sections. à l'exception de celle du lieutenant Aune. Les groupes nomades de N'Guigmi et de Bilma étaient regroupés dans le Manga, plus précisément à N'Galafo, près de la frontière tchadienne, où les contacts avec les FFL étaient fréquents. Seul de l'ensemble des cadres des deux unités, le capitaine Allégrini, du GNB, rejoignait le Tchad en septembre 1940.

Conséquence, les deux unités étaient éloignées de la frontière et séparées. Le GNN recevait une mission de nomadisation dans la région de Termit. Le lieutenant Grall, muté du GNA, prenait le commandement de la formation en remplacement du capitaine Chapelle. Il entreprenait une étude approfondie du secteur nord du cercle de Gouré qui paraissait en 1945 dans le bulletin de l'IFAN [1].

En juin de l'année suivante, le GNN était revenu au Manga et le lieutenant Rigolot remplaçait le lieutenant Grall à la tête de l'unité. Au même moment, était affecté l'aspirant d'active Lebrun qui avait fait le trajet de Zinder à N'Guigmi à chameau alors que les tirailleurs allaient à pied. Le GNN se composait d'un goum et de trois sections. Avec les lieutenants Daniel et Pastre, il devenait le quatrième officier. Peu de temps après, arrivait l'aspirant de réserve Lucchesi qui était affecté à sa section.

Les deux officiers qui ne se connaissaient pas découvraient au cours de leurs conversations qu'ils avaient tous deux la ferme intention de gagner le Tchad afin de poursuivre la lutte contre le *Boche*. Pour donner le change, ils manifestaient des sentiments opposés, montrant ouvertement leur volonté d'assurer la défense de l'empire. Sous prétexte d'aller à la chasse, les deux officiers s'exfiltraient en septembre 1941 vers le Tchad, marchant plein est à la boussole trois jours et trois nuits. Au cours de la troisième nuit, ils tombaient sur un poste de surveillance du GN du Kanem qui était sous le commandement du capitaine Pinhède. Après les premiers contacts, ils faisaient acheminer sur le poste de N'Guigmi tous leurs impedimenta à l'exception de leurs effets d'habillement.

A la fin de l'année, la section Aune, qui avait été relevée aux confins par le GNA 2, regagnait le carré du GNN.

En 1942, le GNN devenait le GNN 1 et le GNB le GNN 2. Le lieutenant Rigolot conservait le commandement de sa formation. Le GNN 1 stationnait dans le Manga. Son échelon pâturait dans la région d'Agadem. L'année suivante, le capitaine Pastre, qui avait été l'un des chefs de section

---

[1] – Lt Grall – *Le secteur nord du cercle de Gouré.* bulletin IFAN tome 7e année 1945, p.11 à 47.

en tant que lieutenant, remplaçait le lieutenant Rigolot. La section du lieutenant Etienne nomadisait à Agadem pendant sept mois et, durant son séjour elle avait restauré le poste qui était en ruine à son arrivée. Elle n'y était plus lors du passage, en décembre 1943, de l'aspirant Gentil adjoint au commandant de cercle de Bilma. Ce dernier, en fin de séjour, passait au carré du GNN 1 installé près de Bilabérim. Il y trouvait de jeunes officiers respirant la joie d'être sortis de la vie routinière de garnison qui était devenue le lot de tous les coloniaux. Les campagnes sahariennes avaient repris depuis le ralliement de l'AOF à la France combattante. La première avait lieu en partie au Tchad. passant par Kichi-Kichi, Zouar et revenant par Séguédine et Bilma.

En juin 1944, le capitaine Lagarde qui avait déjà accompli deux séjours au Niger-est, revenait pour la troisième fois et prenait le commandement du GNN, le GNN1 et le GNN2 fusionnaient en une seule formation.

A la suite de la suppression du poste administratif de Chirfa, le GNN envoyait la même année un petit détachement aux confins. En 1945 ce détachement, qui comprenait 10 goumiers et 10 tirailleurs sous les ordres d'un sergent-chef, occupait provisoirement le poste de Chirfa. Son séjour ne devait y être que temporaire.

A la fin de l'année 1946 la campagne saharienne permettait de reprendre contact avec les confins après une longue interruption. Le capitaine Lagarde, qui avait composé un détachement relativement important de près de 70 hommes, montait d'abord sur Bilma puis il se dirigeait sur Zouar. A Dourso, il effectuait la liaison avec le lieutenant commandant le peloton méhariste du Tibesti. Il rencontrait à Zouar le lieutenant chef de la subdivision administrative ainsi que le chef de bataillon commandant le BMT qui était venu de Largeau. Continuant sa route, il passait à Wour, Latouma puis Toummo, où il voyait le sous-lieutenant commandant le peloton méhariste de Sebha. En fin de périple, il rentrait sur le Manga via Bilma. Cette longue reconnaissance facilitait la remise à jour de tous les renseignements terrain : points d'eau, pistes... Elle avait permis aussi de découvrir l'existence d'un trafic d'armes entre le Fezzan, le Niger et le Tchad ; les Arabes comme les Toubous, toujours intéressés par les armes, obtenaient facilement des fusils italiens en échange de chameaux.

A la même période le lieutenant Villanova, qui venait d'être affecté, menait une patrouille dans la région de Termit, où il rencontrait le groupe nomade d'Agadez aux ordres du lieutenant Brault-Gallié.

Le 10 janvier 1947 le groupe nomade de N'Guigmi changeait de dénomination et devenait le peloton méhariste de N'Guigmi (PMN). Son chef,

le capitaine Lagarde, passait en avril 1947 le commandement au lieutenant Villanova alors que le carré était installé à Moul.

L'année suivante, le PMN participait aux cérémonies de la fête nationale à Zinder.

La même année, la campagne saharienne avait lieu en Libye. De nombreuses unités françaises, motorisées et méharistes, se concentraient sur Gatroun pour le 25 décembre 1948. Un élément du PMN y participait sous les ordres du lieutenant Villanova. Pour s'y rendre, il empruntait la *caravanière* de Moul à Bilma puis il faisait un crochet par Zouar avant de la rejoindre à Toummo. Le 23 décembre, il retrouvait le PM d'Agadez avec lequel il entrait à Gatroun. L'itinéraire retour se faisait entièrement par le Tchad ; il passait d'abord à Bardaï, suivait ensuite la voie traditionnelle par Largeau, obliquant en cours de route par Kichi-Kichi puis Zigueï et Nokou avant d'aboutir à Moul. Le 1e classe Otman Eyimi, futur brigadier chef du goum, se distinguait par sa connaissance du terrain [1].

Précédant la campagne saharienne 1949-1950, le lieutenant Cauro reconnaissait pendant le mois d'octobre 1949 la région de Termit. Tout en recherchant les voleurs et autres sujets du même acabit, il procédait à l'étude du milieu physique et humain ; en particulier il recensait les campements nomades séjournant dans la région.

Une grande partie du PMN participait à la campagne saharienne qui avait de nouveau lieu au nord. A Dirkou, en novembre, le PMN était rejoint par le lieutenant Catalan nouvellement affecté. La campagne se poursuivait par Fachi, Termit et N'Guigmi. Le peloton méhariste repartait au Kanem, passant par les puits de Nokou, Zigueï et Mao.... A la fin, il aboutissait au carré toujours installé à Moul. Le lieutenant Villanova réalisait, en fin de séjour, une étude sur les populations nomades du cercle de N'Guigmi.

Au moment de son départ, le PMN était scindé en deux formations ; le PMN 1 sous le commandement du lieutenant Catalan était implanté à Termit ; le PMN 2 aux ordres du lieutenant Cauro restait à Moul.

Le lieutenant Prautois était affecté en octobre 1950 au PMN 2. Il était accueilli chaleureusement par le lieutenant Cauro, un de ses camarades

---

[1] – Ordre général n°16 de la IVe brigade du 12 juillet 1949. L'intéressé faisait l'objet d'un témoignage de satisfaction: « *Excellent goumier. discipliné et dévoué. S'est fait remarquer pendant la campagne saharienne par ses connaissances des régions traversées et son ardeur au travail : exemple d'endurance et de bonne humeur* ».

de promotion. L'après-midi de son arrivée, le 6 octobre 1950, il était présenté au peloton rassemblé en grande tenue. Le même mois il effectuait la liaison avec le PM de Zigueï, commandé par le lieutenant Philippe de la Brosse.

La campagne saharienne 1950-1951 amenait dans un premier temps le PMN 2 à Bilma ; ce dernier participait avec le PMN 1 à une manœuvre réalisée par le général Bourgund commandant les troupes d'AEF aux confins nigéro-tchadiens. Cette manœuvre n'avait fait qu'amplifier l'usure des chameaux déjà bien excessive à l'issue des campagnes précédentes. Le retour était particulièrement pénible et contraignait le PMN 2 à limiter toute sortie. Le lieutenant Cauro achevait une étude sur les populations Ouled Sliman avant d'être rapatrié.

Le PMN 1 n'éprouvait pas les mêmes difficultés de remonte que le PMN 2. La compétence du brigadier Otman Eyimi avait permis de remédier à l'usure du troupeau et de ce fait l'unité avait entrepris la campagne saharienne sans problème. Après une incursion dans la région de Tanout, le PMN 1 se portait aux confins, où il participait à la manoeuvre de l'AEF. Revenant par la *caravanière* jusqu'à N'Guigmi, il rejoignait son carré à Termit-Dolé.

Au départ du lieutenant Cauro, il était mis fin en mars 1951 à la scission du PMN ; le lieutenant Catalan en prenait le commandement. Le lieutenant Prautois rejoignait après son stage le PMA dont il allait prendre le commandement.

Le carré s'était implanté à Mabrouka ; De là débutait la campagne saharienne 1951-1952. De nouveau un long périple menait le PMN aux confins après une échappée vers le Kanem puis un retour sur Termit et la traversée de l'erg vers Fachi.

A Toummo, outre la liaison avec les méharistes du Tchad et d'Algérie, s'étaient rencontrés à la demande du colonel Massu, les généraux commandants supérieurs d'AOF, d'AEF et du Fezzan. Venus en véhicule depuis Dirkou, un fort vent de sable les avait obligés à se réfugier sous la tente du commandant de peloton, où leur fut servi un thé par le goumier de selle du lieutenant Catalan, Bokar Foulo.

A son retour, le PMN installait son carré, d'abord à Ngourti puis à Ligaringa (Diagaringa). C'est là qu'avait lieu, au 1er semestre 1952, la passation de commandement entre le lieutenant Catalan et le lieutenant Pautard.

Il n'existe aucun renseignement sur les activités du lieutenant Pautard concernant son séjour qui n'a duré qu'un an ; il était remplacé au 2e semestre de l'année 1953 par le lieutenant Moulène.

La campagne saharienne 1953-1954 qui avait été précédée par une rencontre avec le PMA à Termit, se déroulait en grande partie au Tchad passant par les puits de Siltou, Kichi Kichi, Sherda, Zouar et Wour. Revenant en territoire nigérien, il gagnait l'Afafi puis Madama. Il redescendait par la *caravanière*. A Itchouma, il devait selon toute vraisemblance prendre contact avec le détachement des confins qui, aux ordres du sergent-chef Allenbach, comprenait 19 goumiers et 50 chameaux, fournis par le PMN. La partie la plus importante du goum se trouvait sous le commandement du sergent-chef Baron au Manga, où ses attributions étaient à la fois civiles et militaires.

En juillet 1954, le lieutenant Muff était affecté au PMN. Le lieutenant Moulène le faisait participer à la campagne saharienne suivante qui passait par Termit, Fachi et Madama. En ce point, le groupement méhariste de N'Guigmi (GMN), nouvelle appellation, rencontrait le 1er janvier 1955 son élément détaché aux confins. De concert, ils marchaient sur Toummo ; l'accès de la source avait été aménagé par les légionnaires de la 3e compagnie saharienne portée. Ils continuaient plus à l'est. Le 10 janvier 1955 ils étaient au puits de Latouma, deux jours plus tard aux gueltas Galliéma qu'ils trouvaient asséchées. Le 15 janvier 1955, ils arrivaient au poste de Wour, où se déroulait une prise d'armes en présence du lieutenant Henry commandant le district de Zouar. Le 23 janvier 1955, ils atteignaient Itchouma, où stationnait le carré de l'élément des confins. Suite à la pénétration libyenne au Tchad, le commandement décidait de modifier la mission de cet élément et d'accroître en conséquence son importance en le renforçant avec des personnels de la campagne saharienne. Le lieutenant Muff était désigné pour assumer cette responsabilité. Le reliquat du GMN quant à lui redescendait avec le lieutenant Moulène sur le Manga et il était de retour le 16 février 1955 au carré de Diagaringa.

En mars 1955, le lieutenant Le Roy, qui avait été affecté à l'unité en début d'année, montait aux confins afin d'y relever le lieutenant Muff désigné pour remplacer le lieutenant Moulène rapatriable. La passation de commandement entre les lieutenants Moulène et Muff avait lieu le 17 avril 1955.

Dans les mois suivants, étaient affectés à la formation le lieutenant Anstett destiné a en prendre le commandement, ainsi que les lieutenants Ronot et Jean Moreau. Le lieutenant Ronot, lors de son passage à Dakar, en aout 1955, avait effectué à l'IFAN un stage d' initiation à la paléontologie et à l'archéologie . Sa mise en place était retardée par la saison des pluies et il n'arrivait que le 15 octobre 1955 au carré qui stationnait alors à N'gourti. C'est le sergent-chef Leydier qui lui faisait l'apprentissage de la technique méhariste.

L'élément du lieutenant Le Roy redescendait au Manga après un long périple qui l'avait mené, dans un premier temps à Madama puis à Toummo, et dans un second temps dans la palmeraie de Djado sans que l'on connaisse avec exactitude la date de son retour. Ses montures étaient totalement épuisées à son arrivée.

En novembre 1955, débutait la campagne dite saharienne qui ne correspondait plus au schéma précédent. Il s'agissait désormais d'assurer une présence aux confins face à une éventuelle pénétration étrangère. Montaient au nord avec le détachement du GMN les lieutenants Muff et Ronot ainsi que les sergents-chefs Larignon et Leydier.

Peu de temps après, le carré se déplaçait à Agadem et il était installé à côté du poste en ruine. Quelques jours plus tôt, huit goumiers avaient rejoint le cercle de Gouré, où ils avaient exprimé le désir de servir en qualité de gardes nomades.

En janvier 1956, le lieutenant Moreau rentrait au carré à l'issue d'une liaison qu'il avait effectuée à Siltou en compagnie du sergent-chef Baron. Le lieutenant Anstett, qui avait pris le commandement du GMN, se rendait à Madama pour y prendre contact avec le lieutenant Muff qui s'y trouvait temporairement.

Le mois suivant, le GMN descendait plus au sud et installait son carré à Saodinga. Y arrivait, vraisemblablement sous le commandement du sergent-chef Larignon, l'élément goumier détaché précédemment aux confins. Le lieutenant Le Roy était affecté à la 2e compagnie de N'Guigmi le 23 février 1956.

La relève des confins montait en avril 1956 au nord sous les ordres du lieutenant Moreau qui avait pour adjoint le sergent-chef Larignon.

Le lieutenant Anstett, de retour du nord où il avait inspecté ses personnels, effectuait en mai 1956 avec deux goumiers une reconnaissance à la frontière tchadienne au cours de laquelle il prenait contact à Abibous avec le chef du district nomade du nord Kanem.

L'élément des confins descendant (Lt Muff) était de retour au carré sud le 19 juin 1956. Il devait constituer le noyau du futur groupe méhariste du Kaouar (GMK), unité mise sur pied dans le cadre de la nouvelle organisation des confins. Le lieutenant Laurentin venait renforcer l'encadrement du GMN à compter du 8 juin 1956.

Le détachement Muff descendait sur N'Guigmi du 2 au 24 juillet 1956 afin de participer aux festivités du 14 Juillet et également de permettre à la troupe de décompresser quelque peu. Au préalable, les cadres du GMN

avaient apporté leur concours à l'école nomade de N'Gourti pour l'examen de passage.

Le même mois, peu de temps après son arrivée, le lieutenant Laurentin partait en mission à la frontière tchadienne afin d'y rechercher des renseignements sur un voleur de chameaux et trafiquant d'armes dénommé Dirtiou Moussami. Durant ce mois-là débutaient les opérations de remonte au profit du futur GMK. Le lieutenant Ronot entreprenait à cet effet une mission en Azaouak pour y trouver les montures nécessaires, le Manga n'étant pas en mesure de les fournir.

Le sergent-chef Leydier partait au début du mois d'août 1956 à Belanokour afin d'assurer le forage d'un puits en prévision d'un déplacement du carré ; les travaux qui s'étaient révélés difficiles, n'empêchaient pas l'installation du GMN à la fin du mois.

Un mois plus tard, arrivait une grande partie des personnels de l'ancien goum motorisé de Bilma (Lt Happe, Sgt Georges, 18 goumiers). Ceux-ci allaient constituer l'ossature du goum du GMK qui était officiellement créé le 1er octobre 1956.

Le 5 octobre 1956, les deux unités méharistes, rassemblées l'une à côté de l'autre, étaient présentées au colonel Barboteu, commandant militaire. Sur les rangs du GMN, il y avait sous les ordres du lieutenant Anstett, outre le lieutenant Laurentin, trois sous-officiers européens (Sgt/Chef Gindt, Sgt Fuentès, Sgt Butor) ainsi que 24 soldats africains et 14 goumiers.

Peu de temps après, le carré était transporté à Souaka. Le lieutenant Laurentin prenait provisoirement le commandement du GMN en remplacement du lieutenant Anstett, appelé à commander le prochain détachement des confins (Sgt Fuentès, Sgt Butor, 14 soldats africains, 8 goumiers dont le 1e classe Mohamed ben Moktar dit Chérif). Restaient au carré sous les ordres du lieutenant Laurentin, le sergent-chef Gindt, 17 soldats africains et 6 goumiers dont le brigadier-chef Otman Eyimi.

Comme chaque mois, le 16 janvier 1957 partait pour N'Guigmi le convoi destiné à assurer en retour le ravitaillement mensuel. Au préalable, le goumier Ousman avait été dans la région de Fayenga afin d'y rechercher les chameaux ou chamelles nécessaires à ce transport. Cette prestation, bien rémunérée, intéressait tous les nomades et chacun cherchait à y participer ; aussi le commandant d'unité essayait de répartir au mieux cette prestation en changeant chaque fois de tribu.

Le carré continuait de se déplacer en fonction de l'état des pâturages ; en février, il s'installait à Moul, en mars à N'gourti. En ce point, le puits creusé spécialement pour l'unité s'était effondré en partie et, en atten-

dant sa remise en état, l'eau était cherchée à un puits distant de 10 kilomètres au sud-est.

Suite à l'absence des officiers en titre, le lieutenant Le Roy désormais en poste à N'Guigmi, venait assurer provisoirement le commandement des éléments au sud. A ce titre, il mettait sur pied les opérations de vote qui se déroulaient le 31 mars 1957. De sa personne, il présidait le bureau de vote de N'Gourti, où votaient les Arabes, au nombre de 102 ; son adjoint du moment, le sergent-chef Gindt effectuait la même opération à Moul, le nombre des votants uniquement toubous s'élevait à 700.

Le lieutenant Rodary, qui avait rejoint le 30 mai 1957, réalisait une première patrouille initiatique au cours du mois de juillet. Le mois suivant, le lieutenant Moreau, à son retour de permission [1], visitait les campements toubous dans l'ouest du cercle ; il percevait également l'impôt de la tribu de Chougouï Boutrami.

Une nouvelle fois le carré se déplaçait en septembre 1957 et s'implantait à Noum. Peu de temps après, avait lieu une manœuvre dans la zone délimitée par Noum – N'Galafo – Molo. Elle mettait en œuvre, outre les unités méharistes du secteur, le peloton monté à cheval de la Komadougou ainsi que le détachement léger d'intervention (DLI) de la 2e compagnie.

Une patrouille de quatre goumiers interceptait, le 18 octobre 1957, treize contrebandiers qui cherchaient à passer en fraude au Nigéria 45 bovins et 13 chameaux.

A la fin de l'année, le GMN s'installait à Tillis, où se déroulaient les épreuves du pentathlon militaire ; le départ de la première patrouille saharienne en était même différé. Au cours de cette campagne, le lieutenant Rodary effectuait, durant le mois de janvier 1958, la surveillance de la frontière tchadienne entre Luaka et Déborom.

En mars 1958, le GMN prenait à son compte la relève des confins en raison de la fatigue excessive du cheptel du GMK. Y participaient les lieutenants Moreau et Rodary, le sergent-chef Raimbault, 9 goumiers et 15 tirailleurs.

A la fin du mois, le sergent Fuentès provoquait un incident qui aurait pu avoir des conséquences dramatiques. Dans la soirée du 23 mars 1958, il blessait accidentellement le chef des Goudas, Ahmed Ankrémi. Le blessé

---

[1] – L'encadrement européen bénéficiait depuis quelque temps d'une permission de trente jours, dite saharienne, qui était généralement prise à la moitié du séjour. Les frais de transport étaient à la charge de l'Etat.

était évacué le lendemain sur N'Guigmi par véhicule militaire. Le chef téda était de retour un mois plus tard, complètement guéri, sans manifester un quelconque ressentiment. Au lieutenant Anstett qui voulait sanctionner le responsable, Ahmed Ankrémi avait rétorqué : *« Fuentès est mon ami. et c'est moi qui suis blessé. pas question que tu le punisses »* [1]. Ce geste qui montre une noblesse de caractère, remet en cause un certain nombre de clichés concernant les Toubous.

L'encadrement européen était presque entièrement renouvelé en cours d'année. Les lieutenants Anstett et Moreau en fin de séjour étaient rapatriés en mai 1958. Ils étaient remplacés par le lieutenant Le Roy, arrivé en mars, et par le lieutenant Laurentin, affecté en octobre, qui prenait le commandement du GMN. Deux sous-officiers étaient également mis en place, l'adjudant Larignon et le sergent-chef Santamaria en provenance du GMK.

Durant l'année, le carré se déplaçait successivement en mars à Moul, en avril à Belanokour, en juillet à Tiellé et en octobre à Bilabérim.

Poursuivant la mission au nord, partait le 29 octobre 1958 le détachement de relève aux ordres du lieutenant Laurentin. Le lieutenant Le Roy prenait le commandement du détachement sud. La mission aux confins s'achevait en mai 1959, date à laquelle l'unité se retrouvait au complet au sud.

Les effectifs de la section africaine avaient baissé notablement : de 56 l'année précédente, ils étaient tombés à 32 ; malgré l'arrivée en juillet de nouvelles recrues dont l'instruction technique allait se faire conjointement avec le groupe nomade du Kaouar, le nombre des soldats africains restait limité à la trentaine.

Depuis 1958, le groupement méhariste de N'guigmi était devenu le groupe nomade de N'Guigmi ; en 1959 il changeait encore d'appellation devenant successivement le 9e GN puis peu de temps après le GN 9.

Les déplacements du carré étaient moins nombreux cette année-là. Le premier était nécessité par l'effondrement du puits de Diagaringa, où le 9e GN se trouvait installé depuis mars 1959. Il se transportait d'abord sur Babelmi puis sur N'Gourti et revenait en octobre à Babelmi.

En juillet 1959, le GN 9 se déplaçait sur N'Guigmi pour participer aux cérémonies de la fête nationale ; en septembre, il organisait au carré de N'Gourti les festivités de Bazeilles.

---

[1] – Témoignage – Cel Anstett, février 1999.

Le 19 octobre 1959, le lieutenant Le Roy partait en patrouille à Termit afin de contrôler le massif qui constituait pour les voleurs de chameaux, essentiellement toubous, un point de passage intéressant entre la Nigéria et la Libye. Il s'installait après sept jours de marche à quelques centaines de mètres du puits de Termit-ouest. Il y séjournait un mois sans obtenir de résultat ; sa présence n'avait pas dû passer inaperçue et les voleurs s'étaient détournés du massif pour un temps. Le baron Alain de Rothschild, en safari de chasse au mouflon, passait à son campement. Termit n'était pas seulement un repaire de voleurs, il était également un refuge pour ce noble gibier.

Durant toute son absence, le carré s'était trouvé sans officier. Le lieutenant Rodary, en fin de séjour, avait été rapatrié le 6 octobre et le lendemain le lieutenant Laurentin partait en permission saharienne ; l'adjudant Larignon s'acquittait sans difficulté de cette tâche.

Au début de l'année 1960, le lieutenant Le Roy partait de nouveau en reconnaissance, mais cette fois-ci à la frontière tchadienne, où une liaison était prévue avec certaines autorités du Tchad. Il quittait le carré de Babelmi le 17 janvier 1960. Le même jour, il s'arrêtait à Gueni au campement d'el Hadj Ousman, chef des Yorouma, un des principaux clans Kerchéda. Le 22 janvier, il était à Fayenga, le 26 janvier à Dira, région vide de nomades. Il arrivait à Siltou le 28 janvier, où il rencontrait un élément du GN 6 aux ordres du lieutenant Bacquié. Ils y étaient rejoints par le colonel Blet venu avec une patrouille du 70e RIMA, le colonel Chapelle chef de corps du 72e RIMA et commandant le Borkou-Ennedi-Tibesti (BET) ainsi que le lieutenant Aubry, chef du GN 6. Les entretiens portaient sur les relations entre les Tedas de la région de Siltou et les Arabes libyens, Ouarfalla et Gendadfa. L'insécurité était devenue permanente, les vols comme les meurtres étaient chose courante, ce qui avait provoqué l'abandon des puits de Fayenga et de Dira par les Hassaounas qui avaient migré plus au sud.

La diminution de l'encadrement. – Le lieutenant Le Roy ayant été désigné pour assurer l'interim du commandant d'unité de la 2e compagnie à N'Guigmi – amenait au sud la concentration des éléments des GN 9 et GN 10 à Babelmi . Le lieutenant Laurentin, qui avait été hospitalisé au cours de sa permission, était de retour le 27 janvier 1960, mais, atteint d'amibiase, il était évacué le 9 avril 1960 sur l'infirmerie de N'Guigmi ou il était remis sur pied en quinze jours. Le carré des GN 9 et GN 10 qui conservaient un temps leurs structures propres tout en menant des actions communes, se transportait à Ouadigech. A partir de ce point était installé à Homodji un chouf permanent [1]. Une reconnaissance légère, qui avait été effectuée à tra-

[1] – Terme pour désigner un poste de surveillance.

vers le Manga, avait constaté l'afflux de nombreux Arabes en provenance de l'Egueï.

Le 15 mai 1960, le détachement des confins aux ordres du lieutenant Le Goff était de retour au carré. Quelques jours après, les deux unités se déplaçaient à Moul pour y être inspectées par les colonels Crespin et de Barmon. Au retour, le lieutenant Laurentin contrôlait l'école nomade au passage à N'Gourti et inspectait les troupeaux de réserve.

Les deux groupes nomades participaient aux cérémonies de la fête nationale française à N'Guigmi. Le lieutenant Bury, récemment affecté y arrivait sur ces entrefaites.

La relève des confins était quelque peu perturbée par la libération subite du contingent 1958/2B. Les soldats africains, sous le commandement de l'adjudant-chef Larignon, étaient mis directement en place sur Dirkou, par avion. Le reliquat qui comprenait, outre son chef le lieutenant Bury, les goumiers et l'ensemble des chameaux, partait le 11 septembre 1960.

Le carré s'installait le 1er novembre 1960 à Bilabérim. A cette date, le GN 9 et le GN 10 ne faisaient plus qu'une seule unité sous le commandement du lieutenant Laurentin. Le 9 décembre 1960, le lieutenant Moreau rentrait des confins et prenait le commandement des GN 9-10 en remplacement du lieutenant Laurentin rapatrié.

Une prise d'armes suivie d'un défilé se déroulait le 29 décembre 1960 au carré pour la remise du brevet méhariste aux soldats ayant effectué un séjour d'un an aux confins.

Les effectifs étaient en nette augmentation, compte tenu du fait que les deux groupes nomades étaient réunis. Les officiers passaient à cinq avec l'arrivée, en février 1961, du lieutenant Donguy et en avril 1961 du lieutenant Rouvroy. Les sous-officiers européens n'avaient jamais été aussi nombreux : près de dix. La section africaine, quant à elle, s'élevait à 42 sous le commandement d'un sous-officier africain, le sergent-chef Ninkoa Sanongou ; le goum avait lui aussi augmenté : le nombre des goumiers atteignait désormais 35 sous la responsabilité du maréchal des logis Otman Eyimi.

Cet accroissement des personnels permettait la reprise des activités dans la région du Manga tout en assurant la mission des confins, toujours prioritaire, même si l'intérêt d'une troupe méhariste ne se justifiait plus.

A la fin de l'année 1960 débutait la campagne saharienne, la première depuis longtemps. Sous le commandement du sergent-chef Sallaud, un détachement composé de 15 soldats et de 5 goumiers partait sur Termit-sud qu'il atteignait le 8 janvier 1961. Le 20 janvier, il était à Fachi après avoir

traversé l'erg puis il revenait sur Ounissoui le 25 janvier et rentrait au carré au début du mois de février.

Les troupeaux de réserve venaient de partir pour les pâturages de Koussa Arma sous la responsabilité du sous-lieutenant vétérinaire Lizon.

Un mois plus tard, la relève montante des confins moins importante qu'à l'accoutumée, partait du carré de Bilabérim sous le commandement du sergent-chef Sallaud.

Le carré se déplaçait alors sur Moul, où arrivait le 12 mai 1961 la relève descendante aux ordres du sergent-chef Huguet.

Durant le mois de juin 1961, se déroulait, malgré la forte température de la saison, la première campagne saharienne de l'année ; les effectifs qui y participaient avaient été réduits en conséquence. La première patrouille, sous le commandement du lieutenant Donguy, avait pour but d'effectuer la liaison avec le 5e PM à la frontière tchadienne. La rencontre avait lieu à Fayenga le 23 juin 1961. Les chameaux n'avaient rencontré que des pâturages secs quand ils existaient. Ce n'était pas le cas de la 2e patrouille du sergent Ozier la Fontaine ; dans la région d'Agadem, elle avait traversé presque partout des pâturages verts surgis après les premières tornades.

Contrairement à la tradition, les cérémonies de la fête nationale française se déroulaient au carré, à Moul, conséquence de l'indépendance récente du Niger. Toutefois les autorités locales nigériennes y avaient été conviées ainsi que l'ensemble des chefs de tribus de la région qui, à l'issue de la prise d'armes, participaient à un grand méchoui. Tout l'après-midi se déroulaient courses de chameaux et différents jeux, événement tout nouveau pour les populations nomades. *« Ce matin-là on avait pu voir un spectacle stupéfiant : déployés sur un rang, une multitude de chameliers, sortis tout montés, tout armés du désert, avaient occupé l'horizon. Les nomades dans leurs amples vêtements multicolores, femmes en croupe, gonfanons et oriflammes au vent, avaient constitué face au carré, une formidable ligne de bataille...Je gardais le souvenir du déferlement ... de toutes les tribus pêle-mêle, les Tedas d'Anker Ankrémi, les Dazas d'el Hadj Ousmane, les Choas d'el Hadj Issa Tedeï, des « Libyens » de Mohamed ben Amar, les ouled Sliman de Mahadi Bazoum...Et en ce jour de grâce, tous ces barons vagabonds. tous ces chevaliers errants qui paradaient devant notre tribune d'honneur. m'étaient apparus glorifiés, exaltés, transfigurés.. »* [1].

[1] – Georges Donguy – Nouvelle inédite : *C'est aujourd'hui dimanche.*

En septembre 1961 montait aux confins la relève aux ordres du lieutenant Rouvroy. Le capitaine Mareschal venait prendre le commandement du 15 septembre au 21 novembre 1961 à la suite du rapatriement du lieutenant Moreau en fin de séjour. Le commandement était dévolu au lieutenant Bury à son retour des confins le 11 novembre 1961. Peu de temps auparavant, le général Kergaravat commandant la IVe brigade était venu inspecter le GN 9-10.

La campagne saharienne reprenait en décembre avec une patrouille aux ordres du sergent-chef Lecherf (Sgt Joannès, Sgt Azard, 13 soldats, 6 goumiers). Elle avait pour but de reconnaître le massif de Termit. Elle empruntait au départ l'itinéraire passant par Soutellan, Dogoulé et Tasker, rentrant au nouveau carré de N'Gourti à la fin du mois de décembre. L'absence de liaison radio n'avait pas permis de fournir des informations sur la situation locale, d'autant que les gendarmes du peloton nomade de Gouré n'étaient pas présents lors de la liaison prévue à Tasker. La région de Termit continuait d'être le repaire des voleurs dont la poursuite avait été confiée à une équipe dirigée par le sergent Joannès. S'il arrêtait l'un d'eux, il laissait échapper l'un des plus connus, Ely Oumarmi, bandit de grand chemin depuis de nombreuses années. Le sergent-chef Lecherf, quant à lui, procédait à la reconnaissance du pays. En particulier il faisait le recensement des pâturages qui abondaient cette année-là.

Les cadres européens abordaient l'année 1962, plus préoccupés par les événements d'Algérie que par le propre devenir de leur unité. En effet, bien que l'indépendance ait été proclamée depuis 1960, aucun indice, du moins à leur niveau, n'annonçait un changement radical. Les activités se succédaient semblables à celles des années précédentes.

La première campagne se déroulait en direction du Tchad, du 17 février au 23 mars 1962, sous le commandement de l'adjudant Mariani. Ce détachement qui partait de Bilabérim, passait d'abord à Agadem puis Homodji ; de là, il gagnait le puits de Siltou ; grâce au sens de l'orientation manifesté par le goumier Mohamed ben Ghain, le parcours se faisait en quatre jours au lieu des sept prévus et pourtant cette zone était dépourvue de points de repère. Poursuivant sa progression en territoire tchadien, il allait de puits en puits jusqu'à Dira. Contrairement aux années précédentes, il n'était pas possible de prendre contact avec un des pelotons nomades du Tchad. Il repassait en territoire nigérien à Fayenga et revenait à Moul, où le carré s'était déplacé entre temps.

Au début de mars 1962, le lieutenant Donguy montait aux confins pour y remplacer le lieutenant Rouvroy qui descendait alors sur le sud.

Dans le même temps, les relèves de l'encadrement européen s'effectuaient sans difficulté apparente. Le lieutenant Carlier, nouvel affecté, arrivait au carré sud, suivi peu de temps après par le lieutenant Crespin qui prenait le commandement de l'unité en remplacement du lieutenant Bury. Les effectifs des soldats africains étaient en augmentation de 23 à 44 et les goumiers de 41 à 52.

Le carré était installé à Ouadinar en mai 1962. Les activités, toutes routinières, se poursuivaient. Le sergent Azard récupérait à Agadem des charges de natron en prévision du prochain hivernage. Le sergent-chef Czajkowski apportait à l'école nomade de N'Gourti une vingtaine de kilos de mil dont elle avait un besoin urgent pour faire la soudure. Le sergent Le Bretton avec une équipe de trois goumiers participait à l'arrestation d'un voleur de chameaux à Baratiou et le ramenait jusqu'à N'Guigmi.

La vaccination anti-bactérienne au moranyl apportait plus de mal que de bien : 150 chameaux étaient atteints d'abcès. Leur traitement nécessitait leur incision qui donnait en moyenne un litre de pus et de chair pourrie. C'était devenu la tâche prioritaire des officiers et des sous-officiers.

Les cérémonies du 14 Juillet 1962 se déroulaient au carré comme l'année passée. Les nomades, précédés de leurs chefs étaient venus encore plus nombreux. Bien que les festivités aient été étalées sur plusieurs jours, les chefs ne manifestaient pas l'envie de repartir à vrai dire ce n'était pas l'esprit *talaka* [1] qui les retenait, mais la perception au plus profond d'eux-mêmes de la rupture d'un lien privilégié qui allait changer totalement leur destinée.

Cet avenir ne semblait pas être pour l'heure une préoccupation de l'encadrement européen. Le lieutenant Carlier avec un petit détachement partait en août 1962 reconnaître la région de Termit en vue de l'installation du futur carré. Pourtant, le 21 août 1962, l'interruption de cette patrouille sur l'ordre du commandement qui prescrivait son retour dès que possible au carré sans en préciser les raisons, annonçait les prémices d'un changement.

Il fallait attendre l'arrivée au carré de Ouadinar, le 5 septembre 1962, du capitaine Crétet commandant la 2e compagnie, unité administrative du GN, qui en dévoilait la raison et, sans explication, annonçait la dissolution du groupe nomade sous quinzaine. Il transmettait en même temps l'ordre de vendre tous les chameaux bien que le lieutenant Crespin lui ait fait resssortir que, compte tenu de leur nombre, cette opération s'avérerait économiquement impossible. Il retorquait alors que l'Intendance, devant

[1] – Talaka, mot haoussa équivalent du terme arabe meskin, signifie pauvre.

l'urgence, était disposée à s'accommoder de n'importe quel prix. Le prix de vente était fixé à 7 000 F. pour les militaires et à 8 000 F. pour les civils en tenant compte des disponibilités financières des goumiers et de l'attribution d'un pécule sur le fonds d'intervention de l'unité. Le lendemain commençait la vente. Chaque acheteur n'était autorisé à acheter qu'un chameau à la fois, les goumiers, dans l'ordre hiérarchique, passant les premiers. C'est ainsi que le maréchal des logis Otman Eyimi devenait l'acquéreur du WB1, le plus beau chameau de l'unité. Tous les chameaux étaient vendus les jours suivants [1].

Le montant de la vente permettait d'effectuer le paiement de la solde et des indemnités de licenciement. Seule la durée des services militaires, c'est-à-dire un maximum de quatre ans depuis l'instauration du nouveau statut, était prise en compte par les services administratifs du groupement saharien n° 2. C'était une mauvaise interprétation des textes existants et une injustice flagrante à l'égard des goumiers anciens, frustrés de toute pension à laquelle ils pouvaient prétendre.

Du 14 septembre au 16 septembre, le carré se déplaçait sur Métimé. C'était l'ultime carré. Au-dessus planait une infinie tristesse amplifiée par une oisiveté forcée. La patrouille nord arrivait le 25 septembre 1962. En même temps l'ordre était donné de prendre une option sur le rachat de 200 chameaux ; il était prévu ultérieurement la reconstitution d'un GN nigérien à la demande des autorités du Niger ; le lieutenant Crespin, le sergent-chef Lecherf et le sergent Ozier la Fontaine étaient désignés pour cette opération. Ils restaient sur place alors que l'ordre de départ des autre personnels étant enfin arrivé, ceux-ci s'éloignaient à jamais...

634 – Groupe nomade de Bilma (GNB, GMK, 10e GN, GN 10)

Dans le cadre du renforcement des confins, au 2e semestre 1938, était créée au Manga une nouvelle unité méhariste sous l'appellation de groupe nomade de Bilma.

De création ex nihilo, le regroupement des personnels se faisait à Agadem. Le sous-lieutenant Marcel Moreau arrivait le premier, le 27 septembre 1938 ; il était suivi par le capitaine Allégrini qui venait de commander le GN du Hodh au Soudan, du lieutenant Couturier et du sous-lieutenant Launay. Le lieutenant Aubinière, ancien méhariste de Mauritanie, était affec-

[1] – Prix en francs CFA. Le prix d'un chameau se montait entre 15 000 et 30 000 F CFA voire davantage sur le marché local en 1962. Une partie des chameaux du GN a été exportée sur la Libye, où ils ont servi de viande de boucherie.

té en mars 1939 pour prendre, après le sergent-chef Etchart, lui aussi ancien du GN de Chinguetti, le commandement du goum, mais il n'y fera qu'un bref passage.

La mise sur pied de l'unité était dirigée, au départ, par le capitaine Feyler, commandant le GNN. Le nouveau groupe nomade comprenait un groupe de commandement et d'appui dont une pièce de 81 mm, quatre sections de tirailleurs et un goum de 100 fusils. La remonte provenait d'achats de chameaux effectués au Niger occidental, voire au Soudan. Le lieutenant Grall du GNA, aidé du sergent-chef Etchart, avait été chargé de cette mission ; en outre, il s'était procuré des équipements qu'il avait achetés dans le cercle d'Agadez. Toutefois, dès leur arrivée, il fallait procéder à la remise en condition des montures, fatiguées de leur longue course ; il fallait également suppléer à la qualité médiocre des matériels mis en place. Dans le même temps, il était nécessaire d'entreprendre l'instruction technique des tirailleurs qui, jeunes pour la plupart, n'avaient jamais pratiqué le chameau. En décembre de la même année, le lieutenant-colonel Barberot manifestait l'intention de procéder à l'inspection de la nouvelle unité en venant en avion. Comme il n'existait aucune piste d'atterrissage, il en était établi une rapidement, ce qui n'a pu être obtenu que par un travail acharné de tous les instants. Ainsi, le Potez 25 transportant le chef de corps pouvait atterrir sans trop de difficulté.

A l'approche de la saison des pluies, le carré était déplacé sur Bilabérim. Une partie des sections était montée au nord avec le capitaine Allégrini qui prenait aux confins le commandement des éléments des deux unités.

Avec sa section et celle de l'adjudant Gefflaut, le sous-lieutenant Moreau qui exerçait le commandement des éléments du GNB restés au sud, participait aux cérémonies du 14 Juillet 1939 à N'Guigmi.

A l'issue, le carré était transféré à Yogou. C'est là qu'était tué au cours d'une rixe un Toubou candidat à l'engagement au goum. De son vrai nom Mahami Ali, l'intéressé était originaire du Tchad et compte tenu de son passé chargé, avait tenté de se faire engager au goum du Kaouar sous une fausse identité.

Après la déclaration de guerre, en septembre 1939, le dispositif des confins était encore renforcé par la montée au nord d'une nouvelle section aux ordres du lieutenant Couturier qui, pour la circonstance, avait pris le commandement de la section du sous-lieutenant Moreau. Peu de temps après, à la suite de l'évacuation sanitaire du lieutenant Couturier, le sous-lieutenant Moreau montait le remplacer ; il effectuait le trajet jusqu'à Bilma à chameau avec deux goumiers.

Suite à la démilitarisation des confins, conformément aux conditions de l'armistice, les sections méharistes en service au nord évacuaient la zone, mais elles redescendaient péniblement vers le sud compte tenu de l'usure excessive de leurs montures.

Les deux groupes nomades allaient se regrouper à N'Galafo près de la frontière tchadienne puis à El Guetara, trente kilomètres plus au nord.

Là, les contacts entre méharistes et Français libres étaient nombreux. Le capitaine Allégrini [1] ralliait le Tchad le 18 septembre 1940 en compagnie de deux goumiers dont l'un, Issouma Eyimi, avait servi de guide [2]. Arrivé à Mao, il gagnait Fort-Lamy par avion. A ses deux goumiers il était proposé de rester au Tchad, mais les intéressés préféraient rentrer au Niger compte tenu de leur situation familiale.

Dès le départ du capitaine, le lieutenant Lagarde, qui avait remplacé le lieutenant Aubinière en qualité de commandant du goum en mars 1940, prenait la responsabilité de l'ensemble et transférait le carré à Olow, à une demi-journée de marche d'El Guetara. C'est en ce point qu'Issouma rejoignait l'unité et rendait compte de son périple ; il se voyait décerner la distinction de 1e classe. Le carré était alors déplacé plus à l'ouest, à Koufeï puits situé sur la *caravanière*. Ultérieurement cinq goumiers suivaient les traces de leur capitaine qui demeurait le seul Européen du GN à avoir rejoint la France libre. Toutefois, le moral était tombé à un tel point, de l'avis du lieutenant-colonel Guilbaud, commandant le RTSCN qu'il nécessitait son intervention, craignant de nouvelles défections.

Le lieutenant Moreau, bien que tout jeune lieutenant, mais néanmoins le plus ancien en grade, prenait le commandement à son arrivée au carré en octobre 1940. Le même mois, étaient affectés les lieutenants Bonnigal et Lamy à l'unité dont la mission était désormais d'assurer la surveillance de la frontière du Tchad. En décembre 1940, il passait le commandement au capitaine Revol dont l'action était de courte durée ; en effet en mai 1941, l'intéressé prenait les fonctions de commandant du cercle de N'Guigmi.

---

[1] – Le capitaine Etienne Allégrini prenait le commandement de la 9e Cie du BM3 avec lequel il participait à la campagne d'Erythrée. Promu chef de bataillon le 25 septembre 1941... il prenait le commandement du BM n°1 du Levant le 18 août 1942, du BM 2 le 19 février 1942 puis du BM 1 le 1er juin 1943.

[2] – Témoignage – Issouma Eyimi, 3 mars 1996 – (Issouma Eyimi est le frère d'Otman qui a terminé brigadier-chef du goum du GN 9).

Son successeur était le lieutenant Langlais dont on ne connaît aucune de ses activités. Beaucoup plus tard, le général Communal rapportait que l'intéressé avait été sanctionné de quinze jours d'arrêts de rigueur pour s'être moqué de son chef ; l'incident mérite d'être conté. Le colonel Boucher commandant le RTSN n'avait pas apprécié du tout de recevoir le procès-verbal de perte suivant: *« chameau matricule 2170 dévoré par un lion le 21 janvier 1942 »*. Il avait rétorqué *« Prétexte ridicule ! jamais personne n'avait vu de lion au Sahara »*. Et pourtant les lions existaient et l'histoire de Ouedinar en est la preuve [1]. Cette cuvette était autrefois couverte d'une végétation, où s'étaient réfugiés deux lions. Ces fauves commettaient de nombreux méfaits à l'égard des troupeaux environnants ; ils s'attaquaient même un jour à l'échelon pâturage du GNN, provoquant l'ire de son commandant d'unité. Afin de les en chasser, ce dernier faisait mettre le feu à la brousse, provoquant ainsi la fuite des prédateurs qui, à la sortie des flammes, étaient abattus. Depuis ce jour cette cuvette prenait l'appellation de *cuvette du feu.*

En juillet 1942, le groupe nomade de Bilma devenait le groupe nomade de N'Guigmi n° 2. Le capitaine Langlais en avait quitté le commandement le 10 juin 1942, remplacé par le lieutenant Boby. En 1944, cette appellation n'était plus usitée, ce qui laisserait supposer que les GNN 1 et GNN 2 avaient fusionné antérieurement.

*

* *

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, le 1er octobre 1956 était créé le groupement méhariste du Kaouar afin de renforcer la surveillance des confins. Cependant, contrairement aux errements anciens, un certain nombre de dispositions avaient été prévues pour faciliter la mise sur pied de cette unité.

La relève descendante du GMN qui était de retour au carré-sud le 15 juin 1956, constituait l'ossature de la nouvelle unité : sous les ordres du lieutenant Muff, elle comprenait le lieutenant Ronot, le sergent-chef Leydier, 18 tirailleurs et 5 goumiers. Elle était renforcée par une grande partie des personnels en provenance du goum motorisé de Bilma dont la dissolution avait été prononcée le 10 février 1956. Le goum était formé sous le commandement du lieutenant Bernard Happe, du sergent Georges et de 23 goumiers dont les plus représentatifs étaient le goumier de 1e classe Sanda Abarimi et le goumier de 2e classe Suni ben Ali. Les personnels en provenance de Bilma

[1] – Témoignage – Zoudi Youssouf ancien directeur technique de l'ORTN, 23 février 1993.

(Lt B.Happe, Sgt Georges, 18 goumiers) étaient arrivés le 30 septembre 1956, peu de temps avant l'inspection du commandant militaire.

Le Manga ne pouvait fournir la totalité des chameaux dont avait besoin la nouvelle unité. Aussi une mission de remonte, confiée au lieutenant Ronot accompagné deux goumiers, était entreprise dès juillet 1956 en Aïr. Alors qu'on était en pleine saison des pluies, la mission rejoignait par la voie routière le carré du GMA installé à Marendet. Le problème n'était pas simple dans la mesure où les Touaregs, à l'image des autres nomades, ne voulaient pas se séparer de leurs animaux au prix proposé jugé insuffisant. A la fin du mois de septembre, l'officier réussissait à quitter Marendet après avoir pu récupérer un certain nombre de chameaux au cours de longues palabres. Il faisait alors mouvement sur le puits de Termit, où s'était installé le carré de l'unité.

Il y arrivait à la mi-octobre apres un trajet de 500 kilomètres, passant par Tasker, où il était renforcé par deux goumiers et deux bellahs. Les chameaux se ressentaient de la fatigue du déplacement et le commandant du GN qui pensait pouvoir les utiliser dès leur arrivée, n'était guère satisfait. De cette mission, date l'introduction du chameau pie aux groupes nomades du Niger-est.

Le colonel Barboteu, commandant militaire du Niger-est, procédait le 5 octobre 1956 à l'inspection de la nouvelle unité commandée par le lieutenant Muff auquel il remettait la croix de chevalier de la Légion d'honneur. En décembre, la mise sur pied du GMK étant achevée, le lieutenant Ronot montait aux confins le 3 décembre 1956 avec une patrouille afin de compléter le dispositif en place. Peu de temps après, l'unité méhariste déplaçait son carré à Bilabérim.

Au début de l'année, en janvier 1957, le GMK entreprenait toute une série de patrouilles en vue d'intercepter la bande armée de Sidi et d'Agi Galimami dont le passage avait été annoncé vers Agadem ou Termit. La première patrouille (Lt Happe, 14 H.) était envoyée à Termit-sud ; la seconde (Lt Muff, 6H.) allait vers Agadem ; la troisième (S/C Leydier, 9H.) se portait vers le puits de Kizini ; la quatrième (Sgt Postel, 10 hommes) se rendait à Tefi Boumboum et détachait deux goumiers au puits de Bélafachi. Ces recherches ne donnaient rien, mais elles permettaient la saisie de nombreuses armes. A la suite d'un nouveau renseignement, une patrouille aux ordres du sergent-chef Leydier était envoyée sur Homodji, mais elle rentrait le 24 janvier 1957 sans avoir obtenu de résultat.

Alors que le lieutenant Happe se trouvait à Araga Bo, il était rappelé au carré pour prendre les consignes du lieutenant Muff rapatriable. Il y laissait le sergent Georges pour poursuivre le creusement du puits et pour conti-

nuer le mouvement en direction de Fachi. Le 27 janvier 1957 avait lieu au carré la cérémonie de passation de commandement entre les lieutenants Muff et Happe ; au cours de la prise d'armes le 1e classe Sanda Abarimi était décoré de l'étoile noire du Bénin.

Le carré se déplaçait en 1957 à Belahardé. On procédait alors à la vaccination des troupeaux contre la trypanosomiase et contre le charbon pendant que le sergent Georges mettait sur pied la relève des confins.

Le 2 mai 1957, le Ramadan s'achevait par la fête de l'Aïd el Seghir qui était marquée par un grand tam-tam. Dix jours plus tard, à l'issue d'un fort vent de sable, tombait la première pluie de l'année ; elle était suivie d'une seconde qui touchait l'ensemble de la région à l'exception de la cuvette de Bélahardé. Le 15 juin, le GMK partait installer son carré à Termit-sud. Il y était rejoint par le lieutenant Le Goff nouvellement affecté. Ce dernier, qui venait de passer onze mois comme chef de poste de Madama, avait demandé à plusieurs reprises son affectation en unité méhariste dans laquelle il devait servir lors de son arrivée au Niger. Il obtenait satisfaction à la suite d'une inspection du général Manière commandant la IVe brigade. Il était récupéré à Bilma par deux goumiers et il empruntait à chameau l'itinéraire Fachi-Araga Bo pour rejoindre le groupement méhariste.

Dès le mois suivant, une fois le carré installé, de nombreuses patrouilles sillonnaient le massif en septembre. L'une d'elles était poussée jusqu'à Kossotori. A la fin du même mois partaient pour les confins deux patrouilles, l'une aux ordres du lieutenant Le Masson, l'autre commandé par l'adjudant Toyer ; le lieutenant Happe accompagnait le lieutenant Le Masson, récemment affecté.

Le 11 octobre 1957, la liaison était faite à Koubouil (Termit-Dolé) avec les gardes nomades du cercle de Gouré ; l'encadrement de leur peloton était désormais assuré par la Gendarmerie. Le 1er novembre 1957 arrivait, en deuxième séjour, le lieutenant Muff qui prenait le commandement du GMK en remplacement du lieutenant Happe en fin de séjour ; ce dernier était rapatrié à partir du Kaouar. Le 14 novembre 1957, partait pour les confins la troisième patrouille aux ordres du lieutenant Le Goff. Outre le sergent Studer, cette patrouille comprenait 5 goumiers et 9 soldats africains ; ces derniers, à l'exception d'un Djerma, étaient tous d'origine mossi et ils allaient avoir un excellent comportement. De ce fait, le GMK prenait en totalité la responsabilité des confins.

Le 20 janvier 1958, le carré était déplacé à Lenkré ; malgré la faiblesse de l'effectif au sud, le GMK poursuivait ses patrouilles, en février jusqu'à Termit-ouest, en avril à Bourgardé. Ce mois-là redescendaient au sud tous les éléments des confins à l'exception du lieutenant Le Goff qui, en

fin de séjour, avait été rapatrié à partir de Dirkou. De nouveau, en mai 1958, le carré était transféré à Moul, où avait lieu une revue d'effectifs ; à cette date, le personnel du GMK qui changeait d'appellation en groupe nomade du Kaouar puis en 10e GN, enfin en GN 10, comportait 3 officiers (lieutenants Muff, Ronot, Le Masson) 4 sous-officiers (adjt Toyer, sgts Studer, Hassane Djibo, Weymersche radio), 47 soldats africains dont 3 caporaux-chefs et 25 goumiers dont 1 brigadier. En août 1958, le carré s'installait à Belanokour, où, à partir de ce point, étaient menées un certain nombre de patrouilles vers Mabrouka, Bédouaram ou Lenkré. Un mois plus tard, le GNK allait stationner à Moul puis, en novembre, à Bélahardé. Les patrouilles continuaient, en décembre 1958, au nord-ouest du cercle de N'Guigmi et dans la région de Termit.

Au début de l'année 1959, le lieutenant Le Goff était réaffecté au GN 10 ; il rejoignait l'unité à Termit, où avait lieu l'inspection du colonel Nicolazzo de Barmon, commandant du Niger-est alors que le carré était installé à Olémia. En mars 1959, le GN 10 relevait aux confins la totalité des patrouilles du GN 9 ; participaient à cette relève sous le commandement du lieutenant Muff, les lieutenants Ronot et Le Masson. Le lieutenant Le Goff, quant à lui, prenant le commandement des éléments sud, transférait le carré à Bélayala. A la fin du mois arrivaient au carré le lieutenant Moreau en deuxième séjour et le caporal Payet en qualité d'opérateur radiotélégraphiste. Les deux officiers se répartissaient les différentes charges, le lieutenant Le Goff s'occupant plus particulièrement de l'administration et de la justice, le lieutenant Moreau de la vie courante et de l'instruction.

En mai 1959, le lieutenant Le Goff intervenait à la tête d'une patrouille au puits de Mabrouka Ouélinga afin de séparer deux familles touboues qui en étaient venues aux mains à la suite d'un différend. A son arrivée, l'un des protagonistes avait été tué et un autre était mal en point ; devant la gravité de l'une des blessures, malgré une trousse médicale très sommaire, l'officier recousait le blessé avec les moyens du bord. Deux mois plus tard le 14 juillet 1959, le lieutenant Le Goff profondément étonné devait retrouver à N'Guigmi son patient complètement guéri.

Le GN se déplaçait à Kossotori le 15 juin 1959 pour y être inspecté de nouveau par le colonel commandant militaire. A la suite de cette inspection, était mis en place un complément d'habillement dont les burnous blancs et noirs en remplacement des burnous rouges [1].

[1] – Témoignage – Albert Le Goff, janvier 1999.

Le GN 10 rejoignait, en juillet 1959, le GN 9 à N'Guigmi, où les deux unités méharistes participaient aux différentes cérémonies de la fête nationale.

Suite à un renseignement faisant état de la présence de voleurs de chameaux à Termit, le lieutenant Le Goff y était dépêché dès le 16 juillet, mais il arrivait trois jours après leur passage ; il était de retour au carré de Bélayala le 7 août. Quelques jours plus tard, le carré était déplacé à Olomi. C'est là qu'était démobilisé le brigadier Sanda Abarimi qui avait effectué quinze ans de service tant à l'unité méhariste de N'Guigmi qu'à celle de Bilma.

Le 30 septembre 1959 partait le détachement de relève des confins (18 soldats africains, 8 goumiers) sous les ordres du lieutenant Moreau secondé par le sergent-chef Ninkoa. Pour ce faire, il empruntait l'itinéraire passant par Termit, Fachi et Achegour ; il devait en reconnaître la praticabilité automobile. La partie de l'erg qu'il trouvait entre Araga Bo et Fachi, formée de 64 dunes vives orientées nord-est – sud-ouest, était à son avis, et d'ailleurs c'était celui de l'ensemble des spécialistes, difficilement franchissable par les véhicules en service à l'époque. Trois mois plus tard, en décembre 1959, la mission Berliet équipée de véhicules tout terrain modernes, bénéficiant de moyens de navigation d'exception, franchissait l'erg en trois jours, se rendant de Fachi à N'Guigmi.

Dans le même temps arrivait au carré installé à Kirkédé la relève descendante des confins sous les ordres du lieutenant Muff. L'adjudant Toyer et le sergent Studer, en fin de séjour, étaient alors rapatriés ; les lieutenants Ronot et Le Masson l'avaient été à partir du nord.

La mission Berliet remontait sur l'Algérie à la fin du mois de décembre ; elle s'arrêtait à N'Gourti, où, à cette occasion, se déroulait dans la cuvette une grande fantasia à chameau et à cheval. Le lieutenant Le Goff *« mélange de pureté monacale et de gouaille parisienne »* [1] était désigné pour l'accompagner jusqu'à Chirfa. En cours de route, la veille de Noël, la mission rencontrait la patrouille de l'adjudant-chef Larignon qui rentrait des confins. Monsieur Berliet jouait le père Noël en lui offrant de nombreuses victuailles inconnues de ces contrées ; les membres de la mission étaient impressionnés par la dignité détachée du chef de patrouille qui contrastait avec l'enthousiasme de la troupe [2].

---

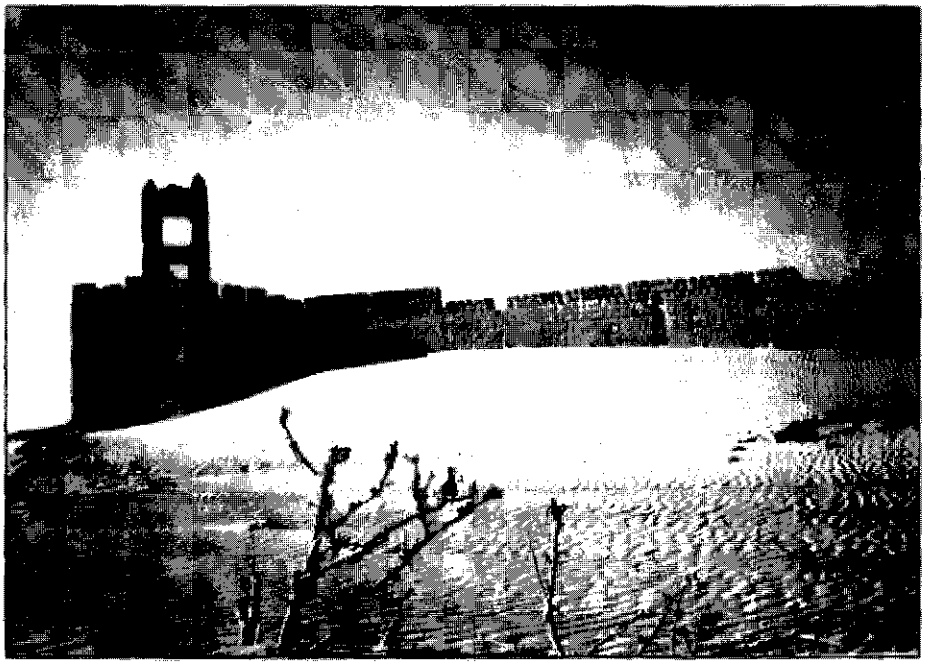
[1] – Roger Frison-Roche – *Mission Ténéré* Arthaud, 1960; p. 51.

[2] – Roger Frison-Roche, 1960, op. cit.; p.55.

Le lieutenant Le Goff était de retour au carré le 3 février 1960 pour assister, le 14 février 1960, au passage de commandement entre le capitaine Muff et le lieutenant Macron. Ce commandement était remis en cause, quelques jours plus tard, par la désignation du lieutenant Macron comme commandant du sous-secteur de Bilma. Le 20 février 1960, le lieutenant Le Goff prenait la tête du GN 10.

A la fin du mois de février 1960, le lieutenant Le Goff, bien qu'étant le seul officier au sud, était désigné par le commandement pour accompagner au nord la relève montante, soit 8 hommes et 64 chameaux. L'élément sud se trouvant alors dépourvu de chef, rejoignait à Babelmi le carré du GN 9 dont la responsabilité était assumée par le lieutenant Le Roy.

Le lieutenant Le Goff revenait le 15 mai 1960 au carré du GN 9 qui s'était déplacé entre temps à Ouadiguech. Le 23 mai 1960, le GN 10 ainsi que le GN 9 se portaient à Moul pour y être inspectés par les colonels Crespin et de Barmon. Le 10 juillet 1960, c'était au tour du général Kergaravat, commandant la IVe brigade d'effectuer l'inspection des deux unités méharistes ; le GN 10 se déplaçait une nouvelle fois de Ouadiguech à Moul. Le lieutenant Le Goff faisait ressortir qu'il n'était pas en mesure de commander réellement son unité, compte tenu de la diversité des missions qui lui étaient imposées souvent à titre personnel. Le remplacement, au commandement des patrouilles nord du lieutenant Moreau, partant en permission saharienne, allait priver une nouvelle fois le GN 10 de son chef pendant un temps prolongé. Lors de sa mise en place aux confins, passant par Zinder, il notifiait, sous la forme d'un rapport écrit, les difficultés qu'il éprouvait à assumer ses responsabilités. Le commandement officialisait alors la réunion de la base arrière du GN 10 au GN 9 jusqu'en décembre 1960. Le caractère provisoire de cette décision allait perdurer dans la mesure où le lieutenant Le Goff était muté à la suite de son évacuation sanitaire en septembre 1960.



Fonds CEHS – Cliché Grandin

Le poste d'Agadem

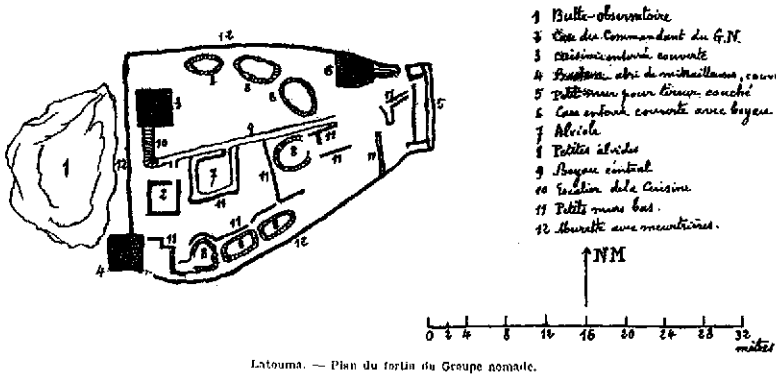


Cliché de l'auteur

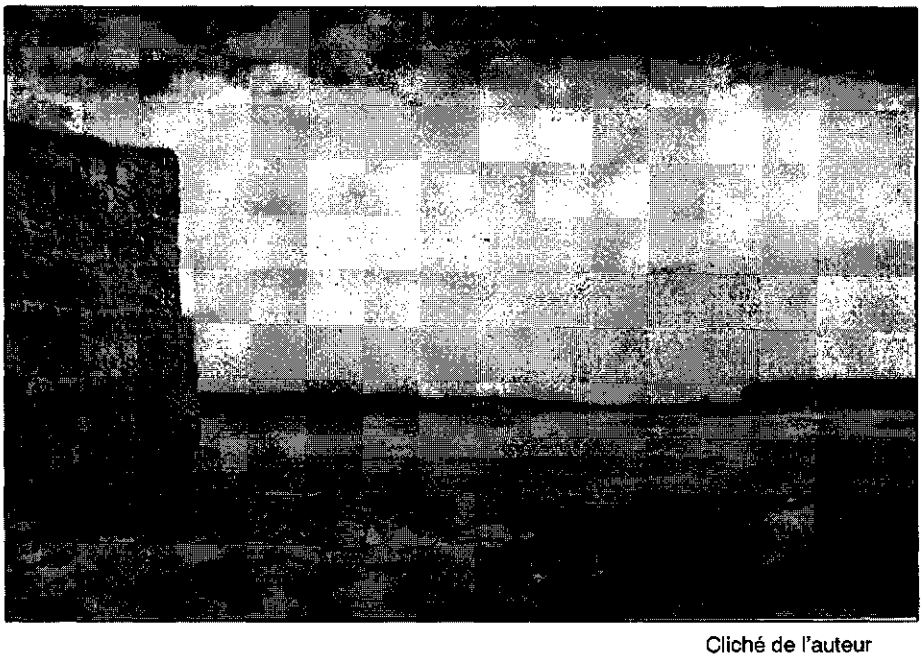
Fortin de la guelta Galiéma – 1963



Latouma. — Le fortin.



Latouma. — Plan du fortin du Groupe nomade.



Cliché de l'auteur

Poste de Latouma – 1963

En novembre 1960, le lieutenant Moreau, descendant du nord, revenait au carré installé à Bilabérim. Les deux unités n'en constituaient plus de fait qu'une seule dont les activités étaient communes ; il en prenait le commandement le 9 décembre 1960 au départ du lieutenant Laurentin [1].

Le 31 juillet 1962. Le GN 10 était officiellement dissous sans que cette mesure soit suivie d'effet concret.

635-Les unités méharistes aux confins nigéro-tchadiens

Au début de l'année 1930, l'Italie contestait de plus en plus le tracé de la frontière septentrionale nigéro-tchadienne ; aussi les autorités françaises cherchèrent à préserver la souveraineté nationale. A cet effet, était décidée la création d'un groupement des confins sous la responsabilité du capitaine commandant la 5e compagnie et le cercle de Bilma ; il était prévu la construction d'un poste fixe à Madama dont les intervalles, à l'ouest comme à l'est, seraient parcourus par des patrouilles méharistes.

Les éléments qui devaient composer cette force étaient acheminés sur Bilma à la fin du mois d'août 1930 ; les méharistes provenaient du GN d'Agadez (Lt Feyler) et du GN de N'Guigmi (Lts Bedo et Chapelle) la 5e compagnie fournissait, sous l'autorité du lieutenant Vandenbroucke, un élément à pied qui, après la construction du poste de Madama, devait en assurer la garde.

La mise en place débutait aux premiers jours de septembre. A Yat, le 9 septembre 1930, le lieutenant Bedo avec une partie du GNA rejoignait le Djado dont il devait assumer la couverture. Connaissant bien le pays pour y avoir séjourné de longs mois, il traversait le massif pour se rendre à Djado. A Mabrous Timidinga, le lieutenant Chapelle prenait la direction de l'Emi Fezzan afin de gagner Latouma. N'ayant pu trouver de guide valable, il avait "réquisitionné" le vieux Ouardougou lors de son passage à Séguédine. A l'exception de la guelta Galliéma, occupée par un élément du groupe nomade du Tibesti, le pays semblait vide à l'arrivée de l'officier. Pourtant, au bout de deux mois, était découvert un campement de misérables nattes, où vivaient isolés sept femmes et onze enfants, les hommes étaient en voyage. De ce premier contact date l'attachement du lieutenant Chapelle à la population touboue [2].

---

[1] – Les activités ultérieures ont été abordées dans le cadre du GN 9 paragraphe 633.

[2] – Jean Chapelle, 1957, op. cit. ; p.3.

Le reste du détachement arrivait à Madama le 16 septembre 1930. Pendant que le lieutenant Feyler reconnaissait la région avec ses méharistes, le lieutenant Vandenbroucke déterminait, à Er Roui, l'emplacement du futur poste,non loin du puits, et faisait procéder à la réalisation des premières constructions. La liaison radio-télégraphique fonctionnait correctement avec Bilma, mais plus difficilement avec Djanet et Bardaï. L'inauguration avait lieu le 4 octobre entre deux averses ; à l'issue de la prise d'armes, le lieutenant Feyler, en tant que chef de la surveillance des confins, s'adressait à ses troupes : *« ce fortin que vous avez construit... consacre notre possession du pays toubou. Il est aussi la borne que nous posons devant les convoitises italiennes »* [1].

Le lieutenant Bedo, à peine arrivé à Djado, recevait l'ordre de rechercher des voleurs de chameaux, originaires du lieu, qui venaient de commettre un vol important au Tchad. Après avoir pris en gage le troupeau du principal chef toubou Otman, toujours insoumis, le lieutenant menait à l'intérieur du massif une patrouille légère qui découvrait le troupeau volé dans l'enneri Fidoursso. Il réussissait à mettre la main sur l'un des voleurs, nommé Barkaï. Son histoire était celle de nombreux jeunes Toubous ; c'était la femme, qu'il recherchait en mariage, qui l'avait poussé à commettre ce vol : *« Dis-donc enfant, qu'est-ce que tu as fait dans ta vie ? Combien de chameaux as-tu rapporté de la guerre ?*[2] *»*

Pendant le même temps, le lieutenant Feyler se portait dans la région de Mabrous-Yat. En ce dernier point, il recevait la visite du chef de bataillon Rottier, puis du colonel, commandant le BTS n°3. Il lui était ordonné d'installer son poste de commandement à Mabrous Timidinga. Il choisissait à 300 mètres du puits un emplacement qui, en raison de sa position dominante, avait des vues de tous les côtés à l'exception du nord. Il faisait entourer son poste d'environ 20 mètres de côté, d'une murette de pierres sèches. Les liaisons radiotélégraphiques étaient bonnes, mais l'écoute des postes italiens ne donnait rien. Cet emplacement présentait toutefois un inconvénient majeur puisque le pâturage le plus proche se trouvait à 70 kilomètres plus à l'ouest, dans l'enneri Anguéni [3].

A la mi-décembre, le lieutenant Weisbecker s'installait en soutien à Séguédine. Ainsi, à la fin de l'année 1930, la totalité des éléments du groupement des confins avait été mise en place. La ligne des avant-postes était

---

[1] – SHAT. Niger I. JMO des confins tripolitains.

[2] – Gaston Bedo. Témoignage 1993.

[3] – SHAT. Niger I. JMO Lt Feyler 1 août 1930 au 31 janvier 1931.

partagée en trois secteurs. Le secteur est, de Latouma à l'Emi Fezzan, revenait au lieutenant Chapelle qui avait surtout une fonction politique, chargé de la liaison avec les éléments du Tchad. Au centre, entre l'Emi Fezzan et le Blaka exclus, le poste de Madama, sous la responsabilité du lieutenant Vandenbroucke, constituait le pivot central du dispositif ; il disposait d'un poste radio ER 26. Le secteur ouest, aux ordres du lieutenant Bedo, allait du Blaka à Orida. En retrait à Mabrous Timidinga, se trouvait le poste de commandement du lieutenant Feyler, commandant des confins tripolitains ; il avait également un poste radio ER 26 [1]. Plus au sud à Séguédine, se trouvait un détachement en soutien commandé par le lieutenant Weisbecker.

A la fin de l'année, le groupement bénéficiait d'une mission aérienne par l'escadrille de l'aéronautique de l'AOF sous le commandement du commandant Gama. L'escadrille, réduite à deux appareils à la suite de nombreuses avaries, atterrissait à Séguédine le 18 décembre 1930, le lendemain à Djado. Le 22 décembre, elle était à Madama, où elle entreprenait de nombreuses reconnaissances sur la frontière. Le 27 décembre 1930, en fin de mission, elle regagnait Bilma.

Après six mois d'occupation des confins, la situation sanitaire de l'encadrement européen, officiers et sous-officiers, était devenue préoccupante. Si les tirailleurs comme les goumiers supportaient relativement bien leur séjour, un certain nombre de cadres qui, au lieu du couscous du tirailleur, préféraient les conserves (c'étaient généralement ceux qui étaient peu habitués à la vie désertique) *« étaient victimes de troubles graves de carence. dus à une alimentation trop exclusive, favorisés par une eau chimiquement impure »* [2].

Le sergent-chef Nicole, venu d'Agadez avec le lieutenant Feyler en tant que spécialiste radio, tombait malade à Mabrous. Devant la gravité de son cas, son chef décidait, le 6 janvier 1931, de l'évacuer, mais l'intéressé décédait le lendemain ; il était inhumé sur place. Le 12 janvier 1931, au retour d'une liaison qu'il venait d'effectuer à l'Emi Fezzan avec le capitaine commandant le GN du Tibesti, le lieutenant Vandenbroucke et le lieutenant Chapelle, le lieutenant Feyler constatait que le sergent Robard, faisant fonction de radio depuis la mort du sergent-chef Nicole, présentait les mêmes symptômes. Le 16 janvier 1931, le poste de Madama signalait que deux de ses sous-officiers, le sergent-chef Dabas et le sergent Person étaient également malades. Bilma qui envoyait son médecin, le capitaine Loustalot, exi-

[1] – Lt/Cel de Burthe d'Annelet, 1938, op. cit. ; p.688.

[2] – SHAT Niger VI. Rapport médical du médecin-capitaine Loustalot. Zinder 15 mai 1931.

geait leur évacuation. Les malades en provenance de Madama arrivaient à Mabrous le 21 janvier. Ils attendaient l'amélioration de l'état de santé du sergent Robard pour poursuivre leur déplacement. Le 24 janvier 1931, ce dernier s'éteignait, en fin de matinée, malgré les soins prodigués par Mustapha, l'infirmier de Bilma arrivé à toute allure. Le lendemain, le lieutenant Feyler faisait partir les deux autres malades. Le médecin capitaine Loustalot était à Mabrous Timidinga le 27 janvier 1931, porteur entre autres d'un ordre d'évacuation pour le lieutenant Feyler, atteint également du même mal et qui ne pouvait plus cacher son état. La tombe du sergent Robard était creusée à côté de celle de son compagnon d'infortune à 300 mètres au nord – nord-ouest du fortin. Soixante ans plus tard, Serge Beuf au cours d'une mission géologique, constatait leur pérennité [1]. Lors de l'inhumation, c'était le médecin-capitaine qui s'adressait aux tirailleurs, retraçant la vie du sergent Robard et tentait de les rassurer. Le lieutenant Feyler, quant à lui, annonçait son évacuation pour raisons médicales. Il préparait également une note d'explication à destination du lieutenant Vandenbroucke qui, par le simple fait de l'ancienneté, devenait le nouveau commandant des confins. Son adjoint le sergent Losciat, dès qu'il aurait récupéré les montures, devait rejoindre avec la section le lieutenant Bedo qui en prendrait provisoirement le commandement.

Quelques jours plus tard, le lieutenant Vandenbroucke était à son tour sujet au même mal. Le 29 janvier 1931, il se voyait contraint d'évacuer le poste avec la totalité de son personnel.

Ainsi, en peu de temps, le dispositif de surveillance des confins était totalement désorganisé, circonstance qui n'avait pas échappé à l'écoute radio des Italiens et ces derniers allaient chercher à exploiter cette opportunité.

Toutefois, le chef de poste avait envoyé des goumiers pour prévenir de son départ les autres chefs d'éléments. Leur réaction était unanime et chacun se portait le plus rapidement possible sur le poste abandonné. Le lieutenant Chapelle quittait l'Afafi au plus vite et, en deux jours, gagnait le poste de Madama qu'il était le premier à réoccuper. Arrivait ensuite de Djado le goum aux ordres du sergent-chef Murati, enfin de Séguédine l'élément du lieutenant Weisbecker. La 5e compagnie, quant à elle, envoyait de Bilma un détachement sur des chameaux de réquisition aux ordres du lieutenant Séré de Rivières [2].

---

[1] – Serge Beuf. *Les tombes de Mabrous Timindinga.* Le saharien n°146. 3e trimestre 1998.

[2] – Bulletin de la promotion Rif – n°65 novembre 1987. *Les débuts méharistes de Jean Chapelle.*

Aussi, quand le détachement italien commandé par le lieutenant Apoggia arrivait à Madama le 18 février 1931, était-il surpris d'y trouver une garnison de près de 200 hommes. S'y reposant un moment, il sollicitait l'autorisation de traverser une partie du territoire français pour rejoindre le poste italien d'Anaï. Le lieutenant Weisbecker qui se trouvait être le responsable, compte tenu de son ancienneté, le faisait raccompagner par le lieutenant Bedo qui l'attendait à l'Achélouma. Au bout de quatre jours de marche forcée, le lieutenant français, estimant qu'il avait atteint la frontière, rendait sa liberté à l'officier italien. Ce dernier, avant de partir, demandait de l'eau et le lieutenant Bedo lui donnait généreusement le contenu de deux tonnelets de 50 litres. Craignant de voir le lieutenant Apoggia renouveler une manœuvre identique sur le poste algérien d'In Ezzane, le lieutenant Bedo se portait rapidement sur ce point en espérant en même temps compléter sa provision d'eau bien entamée par sa générosité chevaleresque. Il avait la désagréable surprise de découvrir la source bouchée alors qu'il ne lui restait que quelques litres d'eau et que le point d'eau le plus proche se trouvait très éloigné : c'était la guelta d'Er Roui à quatre jours de marche plus au sud à condition toutefois qu'elle fût en eau. L'apparition providentielle d'un mouflon sur le parcours les sauvait d'une mort certaine *« son sang nous a désaltérés, sa chair nous a nourris, quel don de Dieu »* s'exclamait l'officier. La nuit du quatrième jour, la guelta était atteinte et elle était en eau [1].

Chaque élément regagnait sa zone de responsabilité, le lieutenant Weisbecker qui avait dû prendre le commandement des confins, laissait symboliquement deux goumiers au poste de Madama surmonté d'un pavillon tricolore. Aucun journal français n'avait fait mention de ces événements qui passaient inaperçus du grand public [2].

En juin 1931, le lieutenant Bedo qui avait été rejoint par le lieutenant Chapelle ramenait en Aïr la section du lieutenant Feyler, épuisée après un séjour de neuf mois aux confins. Il recevait, en plus, la mission de déterminer un itinéraire automobile entre Djado et l'Adrar Madet et de le jalonner[3].

Il semble que les éléments restant aux confins aient été regroupés en juin 1931 à Séguédine sous la responsabilité du lieutenant Weisbecker, dont la préoccupation du moment était d'assurer la police dans les palmeraies du Djado pendant la récolte des dattes. Certes, il n'y avait pas plu depuis plusieurs années et les pâturages étaient dans l'ensemble relativement médio-

---

[1] – Témoignage – Gaston Bedo, 1993.

[2] – Lt-Cel de Burthe d'Annelet. 1938. op.cit.; p.630.

[3] – Le retour de la section est relaté au paragraphe 632.

cres, à l'exception de celui de l'enneri Tagheï. Pourtant l'affluence n'y manquait pas en juillet ; la plupart des chefs étaient présents, Ouardougou de Sara, Mahaman Deleï de Djado, Ahmed Fodémi de Madama...

Le lieutenant Weisbecker effectuait au cours du même mois une liaison sur Madama avec deux goumiers. Après avoir emprunté l'enneri Yentass, il débouchait dans le Blaka ; continuant sa progression il arrivait au nord de Kamada. Sur le bord de la piste se trouvait, partiellement ouverte, la tombe du tirailleur Adamou Bimi, mort en février 1931, alors qu'il portait un pli vers Djado. A Yerkéhida il découvrait un pâturage inespéré. En ce point, se trouvait le chouf des deux goumiers qui n'avaient rien à signaler, y séjournait également une famille du clan d'Ahmed Fodémi, qui faisait paître un troupeau de chèvres. Il y avait, cette année-là, dans l'enneri Achélouma, comme dans la région entre Madama et Mabrous, de beaux pâturages qui avaient attiré le chef toubou Ankreï et sa famille. De passage à Mabrous Timidinga, le lieutenant Weisbecker allait se recueillir sur les tombes du sergent-chef Nicole et du sergent Robard. De retour à Séguédine, il recevait un courrier du lieutenant Séré de Rivières, arrêté à l'extrémité de la palmeraie ; ce dernier poursuivait le goumier Salah O'Djibi qui avait blessé d'un coup de fusil le sergent-chef Murati. Le fuyard était intercepté par deux gardes nomades dans la cuvette de Dao Timmi et tué au cours de l'échange de coups de feu qui s'ensuivait.

Le goumier Mohamed Sadik qui était en chouf à Madama, arrivait le 28 août 1931 à Aneye, où se trouvait le lieutenant Weisbecker et lui rendait compte du passage à Madama le 18 mars 1931 d'un détachement italien. Le colonel commandant le BTS n°3 ordonnait la réoccupation immédiate du poste ; le lieutenant Séré de Rivières constituait l'élément précurseur avec six goumiers.

En septembre 1931, arrivait aux confins la SM 1 du GN 2 commandée par le lieutenant Allégrini, mais l'intéressé, à l'issue de la visite médicale passée à Bilma par le médecin, était reconnu inapte à servir aux confins. Sa section était articulée en fonction de la mission ; l'un des groupes sous le commandement du sergent Pinatel était destiné à l'Afafi, le second sous la responsabilité du sergent Ceccaldi, à Djado. L'ensemble de la section se mettait en route malgré l'absence d'une dizaine de chameaux qui s'étaient échappés la nuit précédente à la suite d'une violente tornade. En passant à Aggueur, elle prenait 27 bœufs destinés à l'alimentation des deux mois suivants. A Séguédine, le sergent Ceccaldi partait en direction de Djado. Le détachement, poursuivant sa route, était de passage à Mabrous, où il lui fallait déboucher les puits entièrement ensablés. De là, le sergent Pinatel se dirigeait sur Latouma. Le lieutenant Weisbecker restait avec un groupe méhariste pour escorter les personnels de la future garnison de Madama ; en

outre il servait de guide car ses goumiers ne connaissaient pas le parcours. A Madama, il retrouvait le lieutenant Séré de Rivières et il plaçait deux choufs permanents, l'un à Yerkéhida et l'autre à Guézébida. Le lieutenant Séré de Rivières reprenait la construction du poste qui, jusqu'alors, n'avait été qu'ébauchée.

Le lieutenant Weisbecker recherchait, à partir d'octobre 1931, un itinéraire entre Madama et Yat en prévision de la visite du gouverneur du Niger. Après avoir essayé vainement de trouver un passage dans le Boudhéma, zone de sable mou, il le contournait par l'est, constatant que le sol était porteur là où les traces de l'antique piste caravanière étaient apparentes. Il abordait un autre point difficile, le seuil situé entre le Tyi Grounto et les monts Totomaye, où il était contraint de louvoyer d'est en ouest ; au pied des monts Totomaye il se heurtait à un chaos de hautes dunes semblables à celles de l'erg de Bilma. Apprenant par l'un de ses goumiers, nouvellement engagé, la présence dans le Boulelougou de cuvettes inconnues des Européens, où existeraient eau et pâturages, il s'y portait afin de les reconnaître. Il débouchait dans la cuvette de Yoo Foudi, où il trouvait quantité de *zuri* et de *mali* desséchés. Par contre l'eau y était à fleur de terre. Il poursuivait sa route de nuit et tombait sur la source de Kassioum *« qui brillait au clair de lune comme une lame de métal »*. Au sud-ouest, il découvrait le puits de Tomaya, reconnaissable à la présence d'un palmier doum à proximité ; partout poussaient de beaux pâturages de zuri. Ainsi il avait découvert un nouvel itinéraire qui faciliterait la montée vers le nord. Par ailleurs, cette région de Boulelougou, riche en eau et en pâturages, pouvait, mieux que Mabrous, devenir l'emplacement du poste de commandement des confins.

A Yat, il trouvait le lieutenant Grobert, destiné à prendre le commandement du détachement de Djado. Il y attendait la venue du gouverneur du Niger, monsieur Blacher, qui arrivait avec deux voitures, accompagné du colonel Vignon, commandant militaire, et du lieutenant Chapelle. Il leur servait de guide jusqu'à Madama qu'ils atteignaient le 28 octobre 1931.

En novembre de la même année, le sergent Pinatel effectuait, à partir de Latouma, la liaison avec un groupe du GN du Borkou, stationné à l'Afafi sous le commandement de l'adjudant Touzet.

Peu après, le lieutenant Weisbecker se rendait de Madama à Latouma, après avoir laissé cinq de ses goumiers à la disposition du lieutenant Séré de Rivières, afin de mettre en place autour de Madama des sonnettes éloignées. Suivant les directives de son colonel, il balisait à l'aide de pierres, un itinéraire susceptible d'être emprunté par les véhicules. Au puits de Fezzane (50 km est Madama) qu'il faisait curer, il rencontrait un goumier placé en chouf. Il découvrait, plus au nord dans un beau pâturage de *had* vert, le

puits de Yo Danga. Continuant plus au nord, il longeait sans la décrire la falaise de l'Alabama, mais il trouvait plus à l'est les buttes témoins de Zuri Zargana et de Zuri Tégan dont il soulignait l'aspect caractéristique en forme de pain de sucre. Poursuivant toujours plus loin sur le conseil de son goumier Sidiki, il abordait une immense cuvette, où l'eau affleurait ; on reconnaissait les emplacements de très vieux puits qui portaient le nom de Yankara Dinga. Il y découvrait des perles vertes semblables à celles qui existaient dans le site de Taradjhehida, à quelques kilomètres du poste de Madama. Il redescendait alors plein sud vers Latouma, s'arrêtant au puits de Galimanga recouvert de branchages et de pierres. Il recoupait la piste chamelière Toummo-Latouma qui semblait avoir été très fréquentée autrefois ; elle était jalonnée de nombreux redjems. L'entrée de la cuvette de Latouma étant fermée par un mouvement de terrain élevé appelé Garadiji. Il lui fallait suivre une passe balisée par des pierres qui débouchait sur un enneri aboutissant dans la cuvette de Latouma. A son arrivée, il passait l'inspection de l'élément Pinatel ; ce dernier lui apprenait la relève du GN du Borkou par le GN du Tibesti. A la guelta Galliéma, il y avait eu un petit poste qui avait été abandonné pour un autre plus accessible ; le sergent Pinatel y détachait en permanence un goumier. Le commandant des confins s'y rendait et rencontrait le lieutenant Moullet commandant le GN du Tibesti qui revenait de faire abreuver ses montures à la guelta de Kouria Mahmou ; le GN du Tibesti venait nomadiser dans la région.

Le même mois, le détachement stationné à Djado recevait en dotation un poste de transmissions. A Djado transitait une nouvelle mission aérienne (capitaine Demery) qui effectuait un survol des confins, plus particulièrement du Manguéni. Y venait en liaison une patrouille de méharistes algériens.

Le ravitaillement destiné aux confins était acheminé en camion pour la première fois jusqu'à Yat.

En janvier 1932, une épidémie de dysenterie touchait les méharistes, plus particulièrement ceux de Latouma ; aussi était-il préconisé au chef de détachement de ne plus utiliser l'eau de la cuvette et d'en rechercher ailleurs soit au puits de Yankara Dinga soit aux gueltas de l'Afafi.

A la suite d'un vol de chameaux dans la région de Termit en décembre 1931, le dispositif de surveillance des confins était mis en alerte ; y participaient activement les sections du lieutenant Barboteu (GNA) et du lieutenant Grobert (GNN) ; ce dernier interceptait l'un des bandits, du nom de Foussari, dans le massif du Djado.

Le sergent-chef Murati qui avait été chargé du rapatriement des corps du sergent-chef Nicole et du sergent Robard, ne pouvait mener à bien

sa tâche en raison de l'état des cadavres. A défaut il faisait des tombes de véritables monuments de pierre.

Le 24 janvier 1932 arrivait à Djado la mission automobile commanditée par le prince Sixte de Bourbon, qui allait d'Algérie au Tchad, empruntant à partir d'in Afalaleh l'itinéraire déterminé par le capitaine Duprez, commandant l'annexe de Djanet. Pour l'accueillir, à côté du colonel Vignon commandant militaire, s'étaient rassemblés le lieutenant Grobert commandant le détachement méhariste du Djado, le lieutenant Weisbecker commandant les confins tripolitains qui était venu de Madama, et le lieutenant Barboteu, chef d'une section du GNA en mission de soutien.

Peu après, le lieutenant Weisbecker se portait sur l'Achélouma en remontant le Blaka dont les puits étaient effondrés. Il franchissait le plateau à hauteur du golfe de Mouchi Sonosso. Le guide s'étant trompé de piste, il était obligé de faire porter les charges à dos d'homme pendant un certain temps. Au carré, installé dans l'Achélouma, il rencontrait le détachement du sergent Ceccaldi qui avait procédé au creusement de deux nouveaux puits, mais leur débit était faible et ne permettait pas d'abreuver plus de vingt-cinq chameaux par jour. Subsistait en ces lieux un campement toubou de deux cases comprenant une dizaine de personnes dont deux hommes ainsi qu'une cinquantaine de chameaux.

A la suite d'un renseignement faisant état d'un rassemblement important de forces italiennes à la frontière, la section du GNA (Lt Barboteu) qui nomadisait dans le Tchigaï, recevait en février 1932 l'ordre de se porter rapidement dans la région du puits de Fezzane afin de compléter le dispositif de surveillance.

La construction du réduit de l'Achélouma était achevée en mars 1932 ; y passait un détachement de la compagnie des Ajjer aux ordres du lieutenant Noé. Ce dernier, en compagnie du lieutenant Weisbecker, se portait sur Latouma, où ils rencontraient le lieutenant Barboteu ainsi que les lieutenants Cayrol et Parant du groupe nomade du Tibesti ; ils apprenaient que cette formation évacuerait la zone à compter du 1er avril 1932.

En avril 1932, la SM 1 du lieutenant Grobert se regroupait à Séguédine en vue de la relève ; le passage des consignes avait lieu à Doumba, au nord de la palmeraie du Kaouar avec la SM 5 du sergent Dalgalénardo. Quant à la section du lieutenant Barboteu, elle regagnait l'Aïr, sans être relevée, en suivant l'itinéraire tracé l'année précédente par le lieutenant Bedo. Une partie du ravitaillement de la relève (40 touques de riz, 1 touque de café, 1 tonnelet de beurre) était enterrée à l'emplacement habituel d'un carré situé à l'Ehi Lamma, à 25 kilomètres à l'est de Séguédine. En passant à Mabrous,

la relève forait un nouveau puits afin d'abreuver l'ensemble des animaux dont une trentaine de bœufs.

Arrivé à Madama en juin 1932, le sergent Dalgalénardo se rendait avec un petit détachement au réduit de l'Achélouma. Pendant le même temps le lieutenant Weisbecker effectuait la reconnaissance du rebord oriental du Manguéni à partir de Ouollé Sonosso. La chaleur qui régnait à cette époque, on était en juillet, ne lui permettait pas de réaliser les recherches nécessaires et de trouver en particulier le point d'eau que connaissait le goumier Sidiki au sud-ouest de Toummo [1]. Peu de temps après arrivait l'interdiction du gouverneur général de l'AOF de poursuivre la reconnaissance du plateau du Manguéni.

Au réduit de l'Achélouma, le sergent Dalgalénardo avait approfondi le puits creusé par les Toubous ; ceux-ci avaient préféré gagner à sept heures de marche au nord-ouest une guelta qu'une tornade avait remplie en mai. Son puits donnait désormais une eau moins natronée qu'il réservait à la boisson. Le lieutenant Weisbecker allait reconnaître le nouveau campement que les Toubous avaient installé à proximité de la guelta ; l'eau y était encore abondante. L'emplacement était matérialisé par un grand tumulus de pierres dont l'origine était inconnue des Toubous. Dans l'enneri proprement dit, il restait quelques familles et une centaine de chameaux ; n'ayant plus de vivres, ils s'apprêtaient à redescendre vers Djado. L'un d'entre eux, du nom d'Erzé, demandait l'autorisation de recreuser les puits du Blaka.

La fête nationale du 14 juillet 1932 était commémorée à Madama ; des jeux avaient suivi la prise d'armes ; ils étaient organisés au profit des Toubous de l'Achélouma et du Djado : leur nombre était réduit en raison de la récolte des dattes, mais les nomades étaient pleinement satisfaits des récompenses qui leur avaient été accordées pour la course de chameaux.

Le lieutenant Weisbecker redescendait ensuite sur Bilma après être passé par Chirfa. Il voulait être présent au chef-lieu du cercle lors de la liaison du lieutenant Cayrol, commandant le GN du Tibesti.

Le 11 août 1932, survenait au Kaouar une violente tornade qui était suivie d'une pluie abondante. Le lieutenant Cayrol n'y arrivait qu'avec un goumier et un tirailleur ; il avait laissé son détachement à Itchouma afin qu'il puisse récupérer après une traversée éprouvante du Tchigaï. Son guide s'étant égaré entre Zouar et Aguézi, son unité avait manqué de périr de soif.

[1] – Il s'agit selon toute vraisemblance du Kourou Mangueni.

A l'issue, le commandant de cercle, le capitaine Couturier effectuait une tournée dans la palmeraie de Djado. Il devait asseoir l'autorité d'Ankré Ouajemi le nouveau chef des Goundas, remplacer pour incapacité le chef de village de Djado et reconnaître le futur emplacement du poste qui devait être érigé à Chirfa. Le médecin militaire en profitait pour vacciner, pour la première fois, la population locale. Un mois plus tard le lieutenant Weisbecker se rendait à Djado pour examiner les résultats de la vaccination ; il constatait alors les difficultés pour forer un puits là où avait été déterminé l'emplacement du poste.

A la suite d'un renseignement faisant état de la menace d'un rezzou conduit par Otman en provenance du Zeila, tout un dispositif était activé de l'Aïr au Tibesti. Le nouveau chef des Goundas apportait son concours, mais il ne croyait pas à une action du bandit au Djado, où il y avait trop de gens susceptibles de le dénoncer.

La relève des confins avait lieu en septembre 1932. Y participaient la section méhariste du lieutenant Grobert destinée aux avant-postes, un détachement à pied sous le commandement de l'adjudant Despinoy, prévu pour la construction du poste de Chirfa, et un groupe de combat pour Madama. Le lieutenant Legoux du GNN remplaçait le lieutenant Weisbecker en qualité de commandant des confins tripolitains. Au passage à Mabrous, la relève se recueillait un instant sur les tombes du sergent-chef Nicole et du sergent Robard. Arrivée à Madama, le 2 octobre 1932, elle éclatait le lendemain ; le détachement du lieutenant Grobert allait vers le réduit de l'Achélouma, celui du sergent Gobin vers Latouma.

Le lieutenant Legoux passait au campement de Taradjehida, où il prenait contact avec les nomades et procédait à leur recensement. Ensuite il partait pour Latouma sans trouver l'itinéraire automobile balisé par le lieutenant Weisbecker. Le sergent Gobin recevait la mission de le rechercher et d'améliorer son balisage. Quant à lui, il se réservait l'étude de l'accès de la cuvette de Latouma aux automobiles. Pendant sa reconnaissance il apprenait l'atterrissage à Domosoua, le 20 octobre 1932, de deux avions italiens dont les équipages étaient accueillis par le lieutenant Séré de Rivières, chef de poste de Madama.

En novembre 1932 arrivait aux confins la SM 3 du GNN qui stationnait un temps à Séguédine. Le détachement du lieutenant Mille partait sur Orida alors que le détachement de l'adjudant Lagarde allait à Latouma, le détachement du lieutenant Grobert se rendait à Fachi pour assurer la protection de la *taghlemt* ; en fin de mission, son chef devait prendre le commandement de la caravane en lieu et place du lieutenant Bedo en vue de rejoindre le GNA, où il venait d'être affecté.

Quant au lieutenant Bedo, il arrivait le 18 décembre à Chirfa en provenance d'Agadez ; en deuxième séjour, il était détaché aux confins qu'il connaissait bien. L'emplacement du poste de Chirfa était fixé définitivement dans la cuvette de Fadagana.

En janvier 1933, le lieutenant Brasseur chef de poste de Madama et le sergent Gobin du GNN, atteints tous les deux du scorbut, étaient évacués sanitaires ; le lieutenant Freund prenait le commandement du poste de Madama. L'adjudant Lagarde, devenu le chef de détachement de Latouma, remettait en état le puits de Yankara Dinga dont l'usage était réservé désormais à la boisson. Comme les gueltas environnantes étaient à sec, il faisait entreprendre le forage de deux nouveaux puits dans la cuvette de Latouma.

Le lieutenant Legoux entreprenait la reconnaissance de l'itinéraire Madama-Latouma. Le 2 février 1933, il rencontrait à l'Afafi le lieutenant Cayrol commandant le GN du Tibesti. A la fin du mois, il était à Orida ou il effectuait la liaison avec le lieutenant Brusset, de la compagnie des Ajjer. Ce dernier repartait le 23 sur Djanet, escortant le lieutenant Weisbecker rapatriable.

Monsieur Petit-Lagrange qui venait de traverser le Ténéré en partant de Nabaro dans l'Aïr, arrivait à Chirfa, où progressaient les travaux de construction du poste sous la direction de l'adjudant Despinoy grâce à l'aide de la section méhariste de soutien. Toutes les fondations avaient été réalisées ainsi que les bâtiments de la face sud-est qui étaient aussitôt occupés. A la fin du mois de février 1933, le lieutenant Bedo rejoignait le GNA son unité d'affectation, en entreprenant la traversée du Ténéré de Chirfa à Tadéra par l'Adrar Bous.

Le lieutenant Legoux se rendait à Wour (Tibesti) en mai 1933 en suivant le relevé d'itinéraire effectué en 1930 par le lieutenant Eon. A Sobozo le puits était totalement ensablé et il fallait plus d'une journée pour le remettre en état. De là, il se portait sur Wour puis sur Latouma. Le court séjour qu'il y effectuait lui montrait la difficulté d'y maintenir une occupation permanente en raison de la trop forte chaleur. De fait, le fortin construit par les méharistes n'était plus occupé que pendant la saison fraîche. Adossé à une petite butte qui servait d'observatoire, il avait été ingénieusement conçu dans la mesure où il était totalement enterré à l'exception de la case du chef. Son enceinte était constituée par une murette percée de meurtrières et défendue par un bastion d'angle, où se trouvait l'arme collective. L'intérieur était parcouru par une tranchée centrale qui desservait les diffé-

rents emplacements [1]. Le lieutenant Legoux était de retour en août 1933 à Chirfa, où avait lieu l'inauguration du poste en présence du chef de canton, puis il redescendait sur Bilma pour passer les consignes au lieutenant Communal.

Ce dernier empruntait l'itinéraire par Kafra et par Fossenet pour se rendre à Chirfa, où se déroulait la passation de commandement entre l'adjudant Despinoy créateur du poste et le sergent-chef Cianelli. Le lieutenant Communal se portait ensuite sur Latouma, où il rencontrait les lieutenants Cayrol du GN du Tibesti et Ibos du GN du Kanem (GNK).

Alors que le lieutenant Mille stationnait au sud du Djado, il procédait en octobre 1933 à la reconnaissance de la région. Dans la foulée, il partait en novembre à 320 kilomètres au nord-ouest de Chirfa en direction du Tafassasset au point V, ainsi dénommé par le lieutenant Toubeau de Maisonneuve ; il y constituait un dépôt d'eau et de paille, destiné ultérieurement au capitaine Feyler.

Au même moment arrivait à Djado une partie de la *taghlemt* sous la protection d'un élément aux ordres du lieutenant Bedo ; 10 tonnes de mil étaient achetées pour satisfaire les besoins du détachement des confins. Peu de temps après, le capitaine Feyler, qui effectuait sa longue reconnaissance du Tafassasset, s'arrêtait un moment. Il attendait le retour du lieutenant Mille pour repartir ensemble en direction de Djanet en décembre 1933. Ce même mois, le sous-lieutenant Delpy prenait les fonctions de chef de poste de Chirfa.

Le lieutenant Communal partait de Madama avec le sergent Donzé effectuer la reconnaissance du Tchigaï. Il marchait sur Sobozo en passant par l'Emi Fezzan. Le goumier Sidiki, toujours le même, lui faisait découvrir un nouveau puits à Taarna et un autre après Sobozo, Sacillicici. Ils s'en retournaient sur Latouma. De là, en janvier 1934, ils se rendaient à Wour, où ils rencontraient le lieutenant Ibos, nomadisant dans l'enneri Siri. Ils rejoignaient alors directement Madama, en faisant le relevé de cette partie du Tchigaï qui n'avait pas encore été parcourue ; la progression se révélait difficile en raison du caractère tourmenté du plateau.

Puis le lieutenant Communal allait reconnaître la haute vallée de l'Achélouma, continuant sa progression jusqu'à In Ezzane, où se trouvait désormais un petit poste de la compagnie des Ajjer. Il descendait en février 1934 sur Chirfa, où il était rejoint par la section Mille qui revenait de Djanet après y avoir accompagné le capitaine Feyler. Un mois plus tard, le lieute-

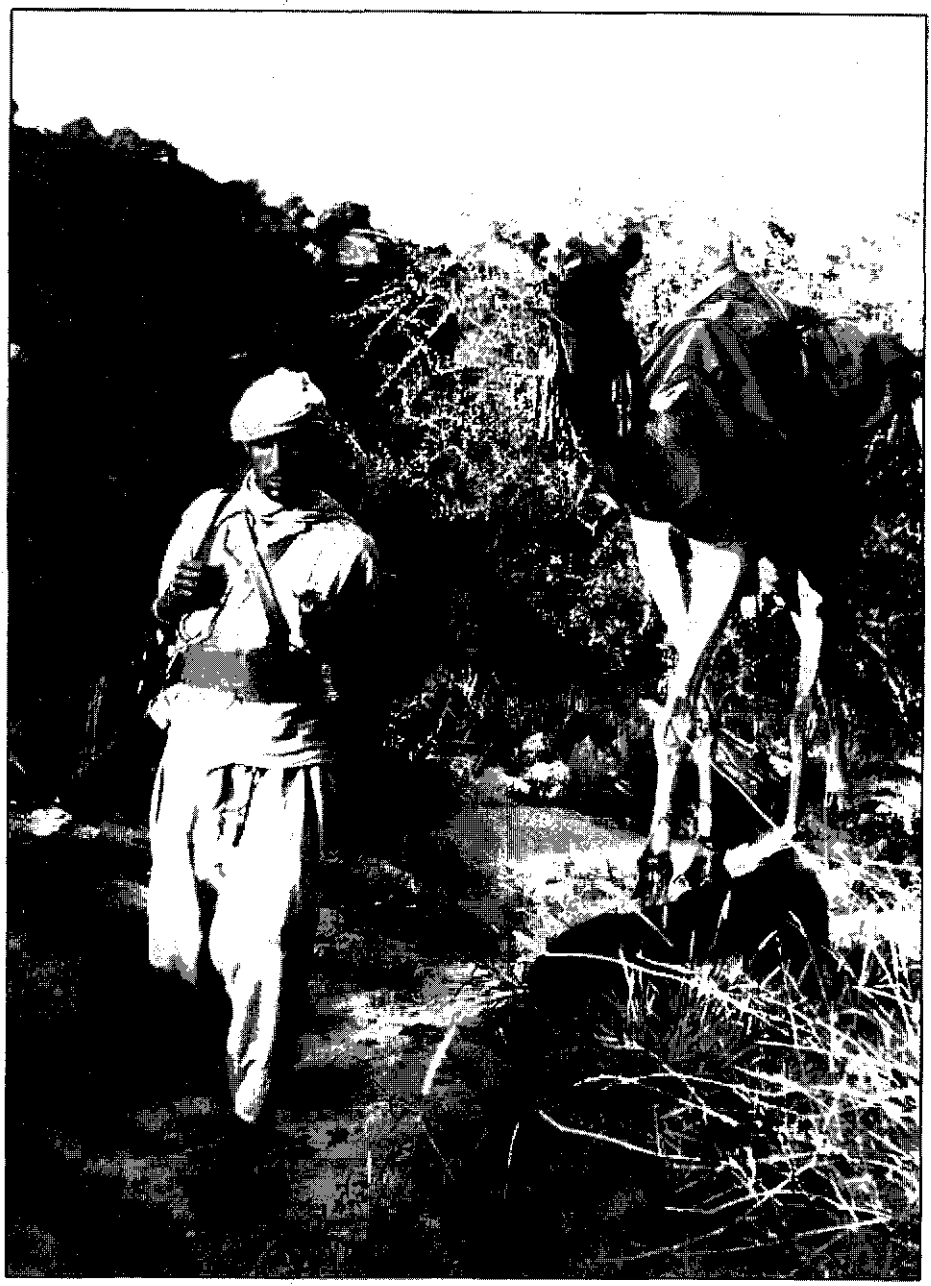
[1] – Lt-Col de Burthe d'Annelet – 1938. op. cit. ; p.713.

nant Communal redescendait sur le Manga après avoir été relevé à Bilma par la section du lieutenant Magny.

Celui-ci effectuait, de mars à avril 1934, la reconnaissance de la région à l'est de Séguédine. Le puits d'Aguézi étant ensablé, l'abreuvoir était fait à Kamadia dont l'eau était légèrement natronée, mais abondante. Puis il revenait à Itchouma. Le puits était également obstrué par le sable, mais l'eau apparaissait à fleur de terre ; il suffisait de gratter légèrement le sol pour la voir surgir : c'est ainsi qu'agissaient les gazelles, nombreuses dans les parages. Les puits de Dada, qui autrefois subvenaient aux besoins des sections, ne donnaient plus guère. La dernière à y avoir stationné était la section du lieutenant Barboteu en 1932. Toute cette région donnait l'impression d'une réelle sécheresse mais, en s'éloignant, le lieutenant Magny constatait que la végétation était plus verdoyante et il tombait à 10 kilomètres au sud-est sur la source de Dadafuy, où il installait son carré. Il continuait de reconnaître la région, essayant de déterminer la position exacte de Kamadia par rapport à son point de stationnement ; à une heure au nord de Kamadia, il découvrait deux familles touboues qui faisaient paître une trentaine de chameaux.

Il remontait vers le nord en direction de la région de Boulelougou. Faute de guide parmi ses goumiers il prenait l'orientation à sa charge. Les ressources en eau s'étaient raréfiées depuis le passage du lieutenant Weisbecker. La source de Kassioum était asséchée. Il continuait sur Mabrous qu'il dénommait fort Feyler dans son rapport. Le puits était complètement bouché. Au désert, les puits n'ont de valeur que dans la mesure où des passages fréquents permettent de les entretenir : de plus, s'ils ne sont pas recouverts, ils sont rapidement ensablés. Obliquant sur Fezzane, il y remettait le puits en état ; lors de son court séjour il tombait *« une pluie comme il n'en avait pas eu depuis huit ans »*. Il continuait sur Latouma puis Sobozo. Son guide lui faisait découvrir un ancien puits, creusé en plein caillou du nom d'Agagarien qu'il attribuait aux Soo [1]. Il revenait sur Madama en passant par Tehinonto.

[1] – Population mythique qui aurait habité le Kaouar avant les Kanouris. De multiples légendes courent à leur sujet ; en particulier on leur attribue une taille exceptionnelle.



cliché de l'auteur

Goumier Ali Bouderballah en patrouille à Termit



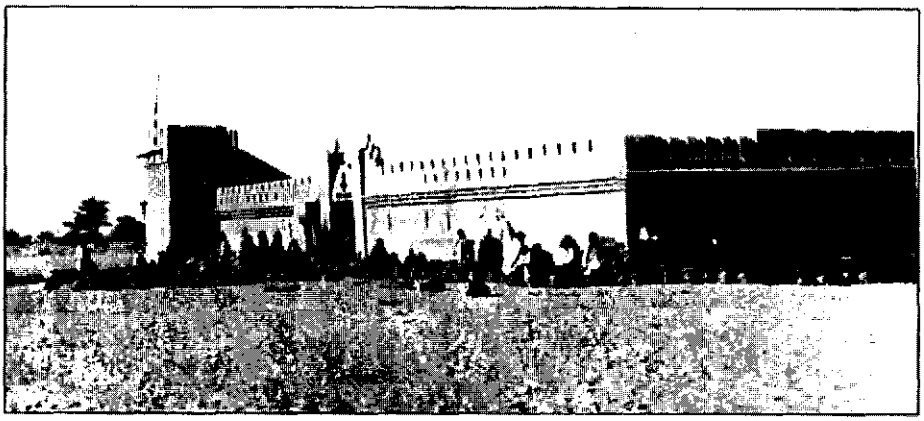
Fonds CEHS – Cliché Weisbecker

Le sergent Pordié, adjoint du Lt Weisbecker commandant des *confins*



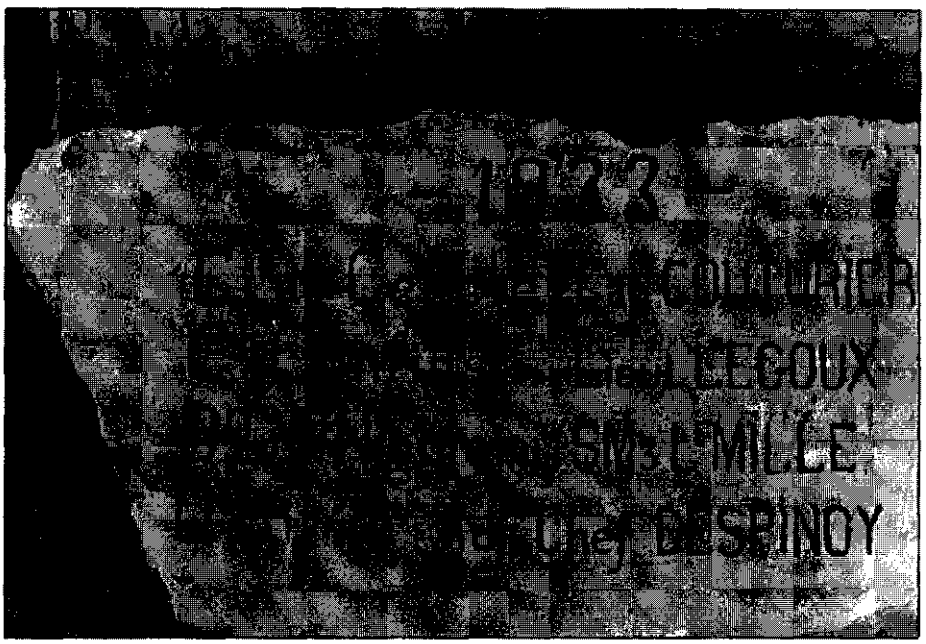
Fonds CEHS – Cliché Weisbecker

Passage à Madama en mars 1932 du Lt Noé Cie des Ajjer à gauche ; Lt Séré de Rivières, chef de poste, à droite



Fonds CEHS

Arrivée de la taghlemt à Chirfa



Plaque inaugurale du poste de Chirfa

Le lieutenant Magny était, en juin 1934, à Madama et il entreprenait alors la reconnaissance de la vallée de l'Achélouma. En prévision d'un retour difficile sur Chirfa en raison de l'état de ses chameaux, il faisait réactiver les puits du massif du Djado. Lors de son déplacement, il trouvait dans le Blaka un beau pâturage à Ouachi Magaji au déversoir de l'enneri Teleï ; cet endroit était très fréquenté par des gazelles de toutes sortes. Remontant l'enneri Teleï, il débouchait à la guelta d'Er Roui qui était pleine. De Chirfa, il empruntait le Ténéré passant par les puits d'Arentigué et de Fossenet pour rejoindre Dirkou, où en septembre 1934 avait lieu la relève avec le lieutenant Couturier.

L'unité montante faisait mouvement sur le nord. A Séguédine, elle se divisait en deux éléments, l'un avec le lieutenant Couturier se portait sur Chirfa, l'autre sous le commandement du lieutenant Le Jan devait rejoindre Latouma.

Le journal de marche des confins, qui s'arrête le 21 janvier 1935, devient très laconique, se contentant d'énumérer une litanie de noms qu'il est difficile d'interpréter.

*

* *

Lors du déroulement de la campagne saharienne 1935-1936 le détachement des confins comportait deux éléments, l'un à Chirfa, l'autre à l'Achélouma.

L'élément de Chirfa, après avoir assuré la protection de la caravane d'automne pendant son déplacement et son séjour dans la palmeraie de Djado, reconnaissait et balisait, du 26 octobre au 10 novembre 1935, l'itinéraire que devait emprunter le lieutenant-colonel Motangérand commandant militaire du Niger en se rendant à Djanet le mois suivant.

L'élément de l'Achélouma effectuait une prise de contact avec le groupe nomade du Tibesti dans le massif de l'Afafi.

Par ailleurs, l'ensemble du détachement avait procédé à la remise en état de nombreux puits.

En février 1936, c'était la section du lieutenant Langlois du GNN qui se trouvait aux confins. Le 8 du mois, cet officier se rendait à Zouar pour y rencontrer le lieutenant Moullet, commandant le GN du Tibesti (GNT). Il regagnait le réduit de l'Achélouma à la fin du mois en passant par l'Oléki et Chirfa ; il améliorait le balisage de la piste menant de Zouar à Itchouma.

Le 25 juin 1936, le lieutenant Langlois quittait le carré de l'Achélouma avec une patrouille comprenant 7 goumiers, 2 tirailleurs et 13 chameaux, pour entreprendre la reconnaissance des confins-est et procéder à l'achat de chameaux au Tchad. Trois jours après il était au poste de Madama. Le 30 juin 1936, il arrivait au puits de Fezzane qui était soigneusement obturé avec des pierres plates, l'eau fortement natronée était à 1,5 m. Il atteignait, quelques jours après, la cuvette de Latouma ; le poste construit par les patrouilles précédentes était presque entièrement ensablé, ce qui n'était pas le cas du puits. Il faisait l'eau le 2 juillet à la guelta Mohomaï remplie par la pluie de l'hiver ; de nombreux rupestres figuraient sur les parois rocheuses. Le 4 juillet, il était à Wour, mais il n'achetait aucun chameau en raison de leur prix excessif. Il continuait son chemin sur Zouar, où il arrivait le 13 juillet. Il y retrouvait le commandant de la subdivision, le capitaine Nicloux et il pouvait acheter 14 chameaux ; les chameaux du Tibesti étaient les mieux adaptés aux confins, mais leur achat soulevait un problème en raison de leur coût, 1000 francs au lieu de 500, ce prix résultait de la demande du GN du Tibesti. Le troupeau repartait directement sur Madama par Latouma. Quant au lieutenant Langlois, après avoir séjourné jusqu'au 24 juillet à Zouar, il remontait sur Wour qu'il quittait le 30. Le 1er août 1936, il était à Sobozo, où il constatait que l'essence du dépôt s'était totalement évaporée. Il faisait l'eau le 6 août 1936 au puisard de Kamada. Le lendemain il était à Madama. Durant sa reconnaissance, il avait fait le levé d'itinéraire qui allait lui permettre avec les levés précédents d'établir l'assemblage au 1/500 000 du nord-est des confins et celui de la bordure est du Djado à la même échelle. Il rejoignait alors le carré de l'Achélouma, où il restait jusqu'à la fin du mois. A cette date, la section des confins commençait son mouvement sur Bilma pour la relève prévue le 1er octobre 1936. Elle empruntait l'itinéraire qui passait par l'intérieur du massif.

Le mois d'août avait été caractérisé par une pluviométrie exceptionnelle, comme on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme : il avait plu 62,5 m/m à Bilma en cinq jours. Ces pluies avaient fait éclore de beaux pâturages dans tout le cercle, en particulier dans le Blaka, la région de Sobozo et de Koundji ainsi qu'à Agadem. Par contre l'abondance des pluies, qui avait fait remonter le niveau d'eau des salines, ne permettait pas d'extraire les quantités de sel prévues pour la *taghlemt* de novembre.

La section du lieutenant Langlois quittait Chirfa le 8 septembre pour atteindre Bilma le 30 septembre. La section montante arrivait le même jour au chef-lieu du cercle ; le passage de consignes entre le lieutenant Langlois et le lieutenant Bayard se déroulait en présence du capitaine Amiel, le commandant de cercle.

Le 2 octobre, la section Bayard se dirigeait sur Chirfa tout en complétant le balisage de l'itinéraire. Les deux groupes de combat désignés à cet effet allaient entièrement à pied, portant leur matériel et les vivres sur la tête, par étapes quotidiennes de 20 à 25 kilomètres. Ils procédaient au remplacement des fanions qui balisaient la piste, par des tas de pierre tous les kilomètres, à défaut par des piquets métalliques.

Dans le cadre d'une vaste campagne d'entretien des puits, un groupe de combat entreprenait la réfection des puits de l'enneri Blaka. Un puits était creusé dans la vallée supérieure de l'Achélouma à El Ouar, mais il était abandonné en raison de la faiblesse de son débit ; la construction d'un autre était entamée à Sountiama et il donnait rapidement des résultats satisfaisants. A Madama, un nouveau puits était creusé dans l'ancien jardin.

Alors que la section était regroupée au réduit de l'Achélouma, un groupe de combat était envoyé à Djado pour renforcer la police au moment de l'arrivée de la caravane d'automne. Le 10 novembre, le lieutenant Bayard y accueillait un détachement du groupe nomade du Tibesti.

Le lieutenant Bayard partait le 11 décembre avec 8 tirailleurs et 4 goumiers pour réaliser la liaison avec le poste d'In Ezzane, où il arrivait le 17 décembre. Avec le détachement algérien qui s'y trouvait sous le commandement de l'adjudant Robin, il rejoignait Djanet le 24 décembre 1936.

Le réduit de l'Achélouma n'était plus occupé en février 1937 que par deux goumiers lors du passage du lieutenant d'Alverny qui, venant du Tchad, rentrait en France par une voie anormale. La section tout entière du GNN effectuait alors la liaison avec le GN du Tibesti. A l'issue, confiant la section à son adjoint afin de rejoindre directement, le lieutenant Bayard recherchait un itinéraire automobile passant par Sobozo. Il limitait son équipe à un tirailleur, Moussa, un goumier de 1e classe, Ahmed, un garde nomade Dazeine et un bellah Tiémoko. Il en déduisait que l'itinéraire était réalisable, mais qu'il était nécessaire d'aménager le passage à travers le plateau au nord de la cuvette de Zuri Betidaï.

La section était relevée en avril 1937. Le passage de consignes avait lieu à Bilma le 4 avril. L'explorateur Stéphane Desombres assistait à la prise d'armes au cours de laquelle le lieutenant Bayard remettait le fanion des confins au lieutenant Aubin. Cette cérémonie émouvante se déroulait en présence d'une foule considérable [1].

[1] – Stéphane Desombres. 1944. op. cit. ; p.87.

L'itinéraire de Zouar à Madama, déterminé par le lieutenant Bayard, avait été emprunté par le détachement auto de Zinder qui avait éprouvé de grosses difficultés ; aussi le lieutenant Aubin recevait l'ordre de rechercher un autre itinéraire plus à l'ouest reliant Koundji à Greh Arkenne point situé sur la piste reliant Zouar à Séguédine. Il reconnaissait le parcours, en juillet 1937, en partant du nord ; au préalable il avait jalonné provisoirement la piste de Madama à Koundji.

A la fin de l'année 1937, en vue de faire face à la menace italienne, des éléments des forces armées convergeaient sur Madama, y faisant leur jonction le 30 décembre. Elles comprenaient des éléments motorisés en provenance de l'Algérie ; un détachement motorisé de la compagnie saharienne portée d'Ouargla sur Latil qui accompagnait le colonel Carbillet commandant le Territoire des Oasis, un autre en provenance du Niger sur camion Citroën T 32 avec le lieutenant-colonel Barberot commandant le BTS n°3. Les éléments méharistes comprenaient la section du GNN stationnée aux confins, un élément du GN du Tibesti commandé par le lieutenant Roure et une partie du GNA aux ordres du lieutenant Joubert. Le poste de Madama était occupé par un détachement de tirailleurs de la 5e compagnie sous le commandement du lieutenant Serpaggi. Cette réunion permettait d'échanger des renseignements sur les compagnies sahariennes italiennes ; ils montraient l'organisation et la puissance de ces unités qui surclassaient et de loin toutes les unités françaises en service à l'époque. Dans le compte rendu qui était établi, les intéressés faisaient ressortir la nécessité de conserver la bande d'Aozou, qui maintenait tout son intérêt à l'obstacle du désert libyque [1].

Une grande partie des activités de la section Aubin était consacrée à l'amélioration de l'infrastructure terrestre, balisage et aménagement des pistes automobiles, ainsi qu'à la création de pistes d'atterrissage de fortune.

Il semblerait, qu'au cours de l'année 1938, les confins aient été renforcés en éléments méharistes ; en juillet 1938, la section Granger du GNN stationnait dans la vallée de l'Achélouma, une autre section du GNN se trouvait dans la région de Dada sous le commandement du lieutenant Chesneau, ancien chef de poste de Madama.

Ce mois-là, le lieutenant Chesneau chef de la section méhariste n°4 procédait à la reconnaissance d'une partie du Tchigaï en vue de déterminer la praticabilité automobile entre Dada, Défirou et l'Emi Fezzan. Il partait de Dada le 18 juillet avec un petit élément de sa section, deux tirailleurs et trois goumiers. Deux jours plus tard, il découvrait un petit pâturage vert ; c'était le

[1] – Gil Roure. *Triple entente aux frontières sahariennes*. Le Saharien n°108. 1er trimestre 1989.

seul durant tout son parcours. L'après-midi voyait la venue d'une petite tornade. Il poursuivait par Otoma, Défirou et Sobozo pour arriver à Madama le 28 juillet. Il en repartait le lendemain pour atteindre Téhinonto le 1er août : l'abreuvoir y était très long en raison du faible débit du puits, mais ses montures bénéficiaient d'un pâturage dans la cuvette. Le lendemain il continuait l'abreuvoir à Boulelougou. Il revenait à son point de départ le 9 août 1938.

La section Granger nomadisait durant le même mois à N'Dégédé, où elle était rejointe par le sous-lieutenant Brion, chef du poste de Madama. Son chef constituait une petite patrouille (chef goumier Barkaï Dazemi, deux tirailleurs, un garde nomade, un bellah) et renvoyait le gros de sa section sur le réduit de l'Achélouma. Les deux officiers, avec cette petite patrouille, quittaient les lieux le 8 août. Ils arrivaient à Latouma le 11 août, où ils retrouvaient le chouf placé en permanence. L'eau était fraîche, mais chargée de matières organiques ; aussi faisaient-ils procéder au curage du puits. Ils se portaient ensuite sur Yankara Dinga dont ils retrouvaient les puits. Le 16 août 1938 ils étaient de retour.

En septembre 1938, deux goumiers de la compagnie saharienne des Ajjer, qui effectuaient le service du courrier mensuel entre Djanet et Chirfa, mouraient de soif au nord d'Orida [1]. De cet incident naissait rapidement une légende... On raconte qu'une jeune fille aurait rencontré les deux goumiers et qu'elle leur aurait refusé de l'eau. Revenant de Djaba sur son bourricot, le sol se serait dérobé sous les pattes de l'animal et elle aurait disparu au sein de la terre, attirée par le diable – tous les efforts pour l'arracher à la mort auraient été vains [2].

A la fin de l'année 1938, une mission géographique était entreprise aux confins nigéro-libyens en vue de l'établissement d'une carte plus précise de la région frontalière. Elle était dirigée par le capitaine Larroque du service géographique de Dakar, secondé par le capitaine Briand. Le BTS n°3 fournissait des personnels et des matériels, que ce soit sur le plan technique ou logistique [3]. Compte tenu des nombreuses pannes, le détachement auto ne

---

[1] – CAOM. SOM carton 593. dossier 3. Une stèle a été érigée en 1939 au lieu-dit Tiana à 25 km nord d'Orida.

[2] – Pierre Gentil 1948. op.cit. ; p.180.

[3] – Le BTS n°3 fournissait
- sur le plan technique :
  deux équipes topographiques : Sgt/chef Lundy (GNN), Sgt Oberson (GNA)
- sur le plan logistique :
  un détachement automobile : Lt Roux puis Lt Glarner
  des éléments méharistes du GNA, GNN et GNB.

pourra assurer qu'imparfaitement sa mission et les méharistes devront suppléer à cette déficience au prix de *« fatigues inouïes »*.

La mission se rassemblait dans un premier temps, à la fin du mois de novembre 1938, au poste algérien d'In Ezzane. En l'absence de toute piste il avait fallu au détachement motorisé accomplir de véritables *« acrobaties »* pour l'atteindre en près de douze jours, mais l'étude de la région ainsi qu'un travail topographique avaient pu être réalisés. C'est au cours de cette phase que le capitaine Larroque donnait au point astronomique 22°55'N 11°10'E le nom de Roux et Bayard, Roux étant le lieutenant commandant la section auto d'Agadez, et Bayard du GN de Bilma (?). Les deux officiers lui avaient aménagé l'accès au mouvement de terrain.

La mission se portait ensuite sur la passe de Salvador que le chef de mission baptisait ainsi en raison de la présence d'un bouquet de trois *babouls* (Salvadora persica) ; elle y implantait son poste de commandement à partir duquel rayonnaient les équipes topographiques. Les conditions d'existence étaient devenues très difficiles ; aux difficultés de la nature, pluie torrentielle le 1er décembre qui avait tout détrempé, hommes, terrain..., vent violent qui n'arrêtait pas de souffler, venaient s'ajouter celles liées à la mécanique : pannes multiples et répétées qui perturbaient considérablement les opérations de ravitaillement.

A la fin du mois de décembre le capitaine Larroque partait en voiture de Salvador pour effectuer la liaison avec les méharistes des confins stationnés dans l'Achélouma. Son véhicule ayant cassé son pont avant, il était obligé de l'abandonner et de terminer les cent derniers kilomètres à chameau. Le 18 janvier 1939, le camion qui faisait la corvée d'eau à Zouzoudinga tombait en panne à proximité du puits ; le tirailleur Tessian Tessambido accomplissait cent kilomètres à pied pour venir rendre compte.

Le poste de commandement était transféré en février 1939 sur le plateau du Manguéni, déformation du toubou mangani ou moguini, plante du Tibesti. Ce relief s'était vu attribuer par Conrad Kilian en 1928, le nom de Doumergue, appellation qui n'est pas passée à la postérité. Il était installé plus précisément dans l'enneri Billibar. Au cours du déplacement, le dernier véhicule dans lequel se trouvait le lieutenant Glarner, le nouveau responsable de la section auto, tombait en panne à 140 kilomètres à l'ouest du poste de l'Achélouma ; un goumier du nom de Boudal faisait le trajet à pied pour rendre compte de l'incident. Il fallait faire effectuer le ravitaillement uniquement avec les chameaux. Le lieutenant Glarner restait quinze jours en attente de pièces que les goumiers allaient récupérer au poste d'In Ezzane.

Les travaux d'astronomie comme de topographie n'en continuaient pas moins, mais il fallait rationner les vivres, le gros du ravitaillement étant

resté à Salvador faute de moyen de transport. La commande des pièces n'ayant été honorée qu'en partie par la direction de l'artillerie d'Alger, seuls deux véhicules pouvaient être réparés. Le lieutenant Glarner était obligé, à son grand désespoir, de rentrer à chameau, après avoir abandonné ses deux autres véhicules.

En mars, l'élément auto n'avait plus ni essence ni ingrédient... aussi le capitaine Larroque pouvait s'exclamer *« moins d'ennuis »*. Toutefois la dispersion des équipes topographiques nécessitait leur ravitaillement et il fallait toute *« la science méhariste »* du sous-lieutenant Lagarde pour fournir l'eau aux équipes topographiques qui étaient amenées à travailler loin de tout point d'eau, alors que les premières grosses chaleurs commençaient à faire sentir leurs effets. Les services rendus par cet officier avaient été essentiels pour la réussite de la mission : prêt de goumiers comme guides, transport de ravitaillement, aménagement de points d'eau et de pistes. C'est vraisemblablement de cette époque que date la passe du nom de Lagarde qui permet d'accéder au plateau du Manguéni.

En avril 1939, la mission transférait ses activités dans la région de Latouma. Les services demandés aux véhicules étaient limités dans la mesure où les équipes topographiques orbitaient à partir des puits de N'Dégédé, de Latouma et de Yankaradinga. Le travail se poursuivait malgré la chaleur, mais l'eau natronée avait des effets néfastes sur la santé des personnels, plus particulièrement sur celle du capitaine Briand. Le 10 mai 1939, le capitaine Larroque recevait l'ordre impératif d'interrompre les travaux alors qu'il ne restait plus à lever qu'un triangle de 50 kilomètres de côté, à l'extrême limite de l'AOF, de L'AEF et de la Libye, un renseignement faisant état d'un éventuel coup de main des Italiens. La mission proprement dite rejoignait Dirkou avec les deux véhicules qui lui restaient. Les méharistes reprenaient leurs activités habituelles aux confins.

En janvier 1939, la section Mercey (GNN) et la section Couturier (GNB) étaient montées au nord avec le capitaine Allégrini commandant le GNB, qui redescendait au sud après la mise en place de ces sections. La section Mercey, qui stationnait dans la région de Latouma, apportait toute l'aide nécessaire à la mission géographique lorsque cette dernière agissait dans sa zone.

Toutefois l'adjudant Gobin, qui avait déjà servi précédemment aux confins, entreprenait la reconnaissance du Tchigaï. Plus particulièrement, il cherchait à inventorier les pâturages existants. Il quittait Sobozo le 14 février 1939 ; deux jours plus tard il atteignait la région d'Afo dont il reconnaissait les pâturages ; les arbres étaient certes nombreux, mais sans feuilles, ni gousses. Remontant vers le nord-ouest, il s'arrêtait le 19 février au pied du pic le

plus élevé de Wourigaï. Le 21 février, il arrivait au puits de Fezzane, où le chouf de Madama lui remettait une note lui prescrivant de rejoindre le lieutenant Mercey à Yo Danga qu'il atteignait dans la soirée du même jour. La section gagnait alors Latouma, où elle séjournait. Le lieutenant Mercey constatait que les évaluations faites précédemment par l'adjudant Gefflaut du GNB, concernant les pâturages du Tchigaï, étaient exagérées ; seule la région d'Odéroua présentait un bon pâturage d'herbe, d'arbres et de had.

En avril 1939, le capitaine Allégrini remontait vers le nord et il s'installait avec son groupe de commandement afin d'exercer son autorité sur l'ensemble des unités méharistes aux confins. En mai 1939, un groupe de chaque section était envoyé, sous la responsabilité du sergent Wall, participer aux travaux du poste de Bilma.

Suite à l'évacuation sanitaire du lieutenant Couturier en septembre 1939, le sous-lieutenant Marcel Moreau montait en octobre 1939, pour le remplacer. Monté à chameau jusqu'à Bilma, il gagnait en camion le poste de Madama commandé par le lieutenant Brion. Attendu par deux goumiers, il rejoignait le puisard de Kamada, où était installée sa section. Les problèmes ne manquaient pas : rareté des pâturages comme des ressources en eau. Aussi se dirigeait-il sur la guelta de Buni Dourso, où il restait trois semaines avant de gagner Orida.

Sa section possédait un poste radioélectrique avec lequel il était en liaison avec le commandement local et les unités voisines. Il effectuait de nombreuses reconnaissances à l'intérieur du massif afin de mieux connaître sa zone d'action. Sur ordre, il s'installait au puits de Blaka Laodémi dont l'eau était fortement natronée mais inépuisable, après que le puits eut été désensablé. Il reconnaissait un itinéraire automobile qu'il balisait de Séguédine au Blaka afin de permettre aux détachements portés d'accéder au cœur du massif.

Les relèves des unités méharistes se succédaient... Le goum du GNB sous le commandement du lieutenant Aubinière arrivait en octobre ; le même mois descendait la section de l'adjudant Gobin, suivie en décembre de celle du sous-lieutenant Lagarde. Le capitaine Chapelle commandant le GNN relevait le capitaine Allégrini au début du mois de décembre 1939.

Ces mouvements d'unités n'en continuaient pas moins en 1940 ; il y avait de quoi désorienter le meilleur service de renseignement ainsi que tout lecteur du journal de marche... En janvier 1940, c'était la SM 3 du GNN (lieutenant Launay, sergent-chef Lundy) qui arrivait aux confins. Le GN du Kanem (lieutenant Fouarer) ne faisait que traverser le cercle venant de Zouar et s'en retournant au Kanem par le Kaouar. La section Mercey descendait au Manga alors que la SM 3 du GNB (lieutenant Moreau) était venue s'installer

en mars 1940 dans l'enneri Sanida au débouché de l'enneri Angueni. Cet officier entreprenait la remontée de l'Anguéni qui constituait un véritable ruban de verdure, les pluies de 1939 ayant fait surgir d'excellents pâturages d'arbres et d'herbe. Après être passé à Kamada, il faisait la liaison avec le lieutenant Couturier avant de déboucher sur la caravanière qu'il suivait jusqu'à Dao Timmi. Il regagnait à la fin de sa reconnaissance le puits de Buni Dourso qui disposait d'un excellent pâturage.

Le 11 juin 1940, les unités étaient informées de la déclaration de guerre par l'Italie. L'ordre d'occuper le puits de Toummo était donné aux éléments de couverture dont le commandement était assuré par le capitaine Chapelle. Quatre jours plus tard, la section du lieutenant Launay occupait l'objectif. Cette action offensive était de courte durée puisque, le 27 juin 1940, un autre ordre prescrivait la cessation des hostilités et l'évacuation de Toummo. Tout en exécutant cet ordre, le capitaine Chapelle exprimait ses sentiments dans un télégramme qui faisait le tour des confins : *« Discipline s'arrête aux limites du déshonneur et de la trahison. Lâcheté sénile de nos chefs ne peut rien sauver qui en vaille la peine. Considère vos ordres comme nuls et agirai en conséquence... »* [1].

En juillet 1940, les officiers et les sous-officiers des formations en stationnement aux confins refusaient de recevoir la délégation militaire italienne prévue par les accords d'armistice et déclaraient qu'ils ouvriraient le feu sur toute unité franchissant la frontière et de ce fait les Italiens abandonnèrent leur projet [2].

Toutefois, conséquence directe, les unités méharistes qui étaient aux confins se repliaient au sud conformément aux ordres reçus à l'exception d'une seule. Ce mouvement qui débutait en juillet se poursuivait les mois suivants. La descente était pénible en raison de la chaleur et surtout de l'état des montures qui nécessitaient un ménagement extrême.

La section du lieutenant Aune restait la seule unité en surveillance aux confins. Son chef rencontrait, en octobre 1940, à Zouar, le capitaine Massu qui était le chef de la subdivision du Tibesti. Il annonçait son rallie-

---

[1] -Témoignage : Général Massu. 1996-1998.
Jean Chapelle. 1987. op.cit. p.71. A la fin de l'année 1940, le capitaine Chapelle était incarcéré à Zinder pour *"trahison avec l'ennemi"*. Y a-t-il une relation de cause à effet entre cette incarcération et son message ?

[2] – Témoignage : Intendant-général Moreau. février 1998.

ment au Tchad en cas d'opération, mais il ne donna jamais suite à sa déclaration [1].

En décembre 1941 était créé un goum du Kaouar afin de remplacer dans sa mission de surveillance des confins la section du GNN. Cette unité d'une cinquantaine de goumiers touaregs était mise en place par le GN d'Agadez sous la dénomination de GNA 2. L'armement se limitait à l'arme individuelle de dotation et à un poste radio ER 26 bis. Le GNA 2 assurait lui-même son ravitaillement à partir de Dirkou. Quant au renouvellement des montures, il était réalisé par le GNA, la rareté des camelins au Kaouar ne permettant pas d'autre solution.

Le commandement était exercé de 1941 à 1942 par le lieutenant Planté, de 1942 à 1943 par le lieutenant Galut et en dernier lieu par l'aspirant Peyré. Le carré était placé généralement à Itchouma mais, compte tenu de la pauvreté des pâturages, le détachement se déplaçait au gré de leur existence jusqu'à Orida.

La mission se concrétisait par la mise en place d'un poste permanent de surveillance de deux goumiers à Toummo et le contrôle des pistes en direction de la Libye et du Tchad. L'absence de moyens de transmissions lui ôtait toute efficacité. Aux derniers jours de l'année 1942, le chouf en direction de Zouar détectait le départ de la colonne Leclerc, mais le renseignement arrivait à Itchouma quelques heures seulement avant que la radio n'en fasse état.

En mars 1943, le GNA 2 qui se trouvait à Chirfa, rendait les honneurs au commandant Fassy [2] qui était de passage avec une mission américaine à bord d'un avion B.25. *« Le contraste était saisissant entre ce bel avion dont les occupants ne buvaient que de l'eau importée du Canada et ce goum touareg défilant en ordre parfait »* [3].

L'unité était dissoute le 3 avril 1943 et elle regagnait l'Aïr ; l'un des éléments sous le commandement de l'aspirant Peyré passait par l'Adrar Madet, le second commandé par le sergent Fraticelli par Fachi, marchant avec la *taghlemt,* enfin le dernier sous la responsabilité du sergent-chef Labelle empruntait la liaison automobile mensuelle Dirkou-Agadez à bord des camions Citroën T 32.

---

[1] – Témoignage Gal Massu. op.cit.

[2] – Commandant du cercle d'Agadez.

[3] – Pierre Gentil 1948 op. cit., p.180

Il était ainsi mis fin à l'organisation de surveillance des confins. L'occupation était limitée au maintien de postes fixes à Dao Timmi et à Madama. Hors Chirfa qui avait une fonction administrative sous le commandement du sous-lieutenant Le Rouvreur, les garnisons étaient réduites à leur plus simple expression et elles n'avaient plus qu'un rôle symbolique.

Pendant de nombreuses années, il n'y aura plus de présence méhariste aux confins à l'exception de quelques incursions.

*

* *

En 1951, l'insécurité devenant préoccupante dans la subdivision de Bilma, une participation des militaires à la police des confins devint nécessaire.

Le poste de Chirfa était réoccupé le 1er juin 1951 par une dizaine de tirailleurs détachés de la garnison de Dirkou, renforcés de 12 goumiers en provenance du peloton méhariste de N'Guigmi, l'ensemble étant sous le commandement du sergent-chef Brunat. Ce dernier regroupait la population de la palmeraie autour du poste et contrôlait le massif par d'incessantes patrouilles faites par ses goumiers.

Un détachement entièrement méhariste, fourni également par le PMN, était mis en place à Dada. Comprenant 20 goumiers sous les ordres de l'adjudant Gloria, sa mission était de contrôler les voies d'accès en provenance du Fezzan et du Tibesti. Rapidement, cet élément s'implantait à Itchouma. Ses patrouilles rayonnaient dans toute la région. En 1953, l'adjudant Gloria, avec Togolo comme guide, parcourait le massif du Djado. L'année suivante, le lieutenant Blin, commandant le goum motorisé de Bilma, rencontrait, en décembre, à l'Achelouma, quatre goumiers en provenance d'Itchouma dont le détachement était alors commandé par le sergent-chef Allenbach [1].

En 1955, à l'insécurité intérieure venaient se rajouter les tentatives d'infiltration de la Libye. Aussi le dispositif mis en place les années précédentes était-il remanié profondément : le PM de N'Guigmi y prenait une part importante.

Au mois de janvier 1955, au cours de la campagne saharienne qui se déroulait aux confins, le PMN renforçait en personnels, lors de son passage à

[1] – SHAT. 5 H 216. Itinéraires confins libyens. Rapport de tournée du Lt Blin commandant le goum motorisé de Bilma. Octobre 1953. Décembre 1954.

Itchouma le 23 janvier 1955, l'élément en place ; le commandement de ce détachement était pris par le lieutenant Muff.

Suite au rapatriement du lieutenant Moulène commandant le PMN, la lieutenant Muff était désigné pour le remplacer. Le lieutenant Le Roy qui venait d'être affecté à l'unité, montait au nord afin d'assumer le commandement des confins. Il arrivait à Itchouma en avril 1955 et il prenait ses consignes auprès du lieutenant Muff.

Le surlendemain de son arrivée, le lieutenant Le Roy, quoique ses montures fussent bien fatiguées à l'issue de la dernière campagne saharienne, recevait l'ordre de se porter sur le poste de Madama, inoccupé depuis 1943. Arrivé à Madama avec l'ensemble de son détachement, il installait son carré à quelque distance du poste ayant, comme tout méhariste, des scrupules à s'abriter dans le banco. Il faisait creuser les emplacements de combat et il testait sa défense par de nombreux exercices d'alerte.

L'ancien poste était toujours entouré d'un réseau de barbelés ; les bâtiments avaient vieilli sous l'effet conjugué du vent et des prédateurs de passage. Il restait dans un petit enclos quelques tombes dont les inscriptions étaient à peine lisibles.

Cette mission, qui avait pour but le contrôle de la circulation des personnes, se révélait à l'usage peu accaparante, compte tenu du nombre restreint de passages. Aussi les goumiers étaient laissés à leurs occupations habituelles alors que les tirailleurs amélioraient les emplacements de défense.

Quelque temps après, il était prescrit au lieutenant Le Roy de gagner le puits de Toummo afin *« d'y assurer une présence armée »*. A cet effet, le chef de détachement constituait une patrouille fortement armée (1 FM, 1 mortier 60 m/m). En deux jours il avait atteint son objectif. Toummo, dont on parlait beaucoup, était paradoxalement peu connu ; rares étaient ceux qui avaient pu s'y rendre. Le panorama se présentait sous la forme d'un vaste cirque montagneux, ouvert au nord-ouest, dont l'altitude atteignait plus de 1 000 m.. Par cette trouée, une petite piste, longue de près d'un kilomètre, permettait d'accéder à la source. A proximité de ce point d'eau qui était d'une pureté inhabituelle, le lieutenant installait son bivouac, dominé de toutes parts, mais il n'avait pas d'autre possibilité. Les tirailleurs procédaient à l'aménagement de leurs emplacements, tant bien que mal, compte tenu de l'environnement. Les liaisons se faisaient mal. La région était dépourvue de tout pâturage. Ainsi Toummo révélait son véritable caractère de lieu de passage privilégié, mais inhospitalier pour un séjour, même de courte durée.

Et pourtant, en ces lieux s'était retirée une vieille Téda qui avait perdu tous les siens. Elle survivait dans le caillou du produit de son maigre troupeau de chèvres et de la cueillette de coloquintes dont elle pilait les graines pour faire de la farine.

Cette occupation ne durait que quelques jours ; le lieutenant Le Roy devait rejoindre la palmeraie de Djado où, en juillet, les Toubous, venant de partout et de nulle part, procédaient à la cueillette des dattes.

Le chemin le plus court passait par l'enneri Blaka, mais c'était aussi le plus éprouvant. Il fallait, en particulier, franchir le plateau qui séparait l'Achélouma du Blaka. La difficulté était encore aggravée par l'état d'épuisement de certaines montures. La chaleur qui régnait en ce mois de juillet n'arrangeait rien. En passant au puits de Blaka Kallia on "refaisait" l'eau du puits à la demande du brigadier Moktar dit Chérif, opération qui consiste à renouveler l'eau de façon à la rendre consommable et on abreuvait les chameaux qui en avaient le plus besoin. Le détachement se mettait en grande tenue pour l'arrivée à Djado et il faisait une entrée remarquée en présence d'une foule nombreuse. Après l'accueil du chef de canton, le bivouac était installé non loin du ksar. Peu après, le chef de détachement décidait son installation à Chirfa sur les superstructures du poste abandonné. Il y séjournait un mois, se rendant deux fois par semaine à Djado avec le sergent Breuillet pour régler les litiges.

La mission aux confins s'achevait ainsi, mais le plus difficile restait à faire ; il ne fallait pas que le retour au sud se transformât en hécatombe, compte tenu de l'épuisement des chameaux. L'état des camelins devenait la préoccupation essentielle du chef de détachement. Aussi le lieutenant Le Roy décidait, avant d'affronter la grande épreuve, de saisir l'opportunité d'un pâturage de mali dans la région de Dao-Timmi. Le trajet se faisait sans histoire si ce n'est la mort de trois chameaux en cours de route, ce qui faisait craindre le pire pour le retour.

Point stratégique situé sur un plateau rocailleux, le poste de Dao-Timmi contrôlait le passage obligé entre le massif du Djado et les monts Totomaye. *« Ici comme à Madama et Chirfa, le temps et l'abandon, peu à peu, effaçaient l'œuvre ».*

L'état du pâturage n'était pas conforme à ce qu'il espérait et l'incitait à ne pas prolonger davantage son séjour. Aussi le chef de détachement décidait de descendre sans attendre. Il divisait son détachement en deux éléments, en fonction de l'état de ses montures. Les plus fatiguées, débarrassées de tout fardeau, étaient confiées à un goumier ancien avec mission d'en ramener le plus grand nombre sans contrepartie de temps. Quant au premier élément, le trajet devait être effectué entièrement à pied afin d'allé-

ger les montures. Certes, l'état des chameaux posait des soucis, mais ce n'étaient pas les seuls qui allaient émailler le retour. C'est avec un grand soulagement que le détachement arrivait au carré sud. Les pertes, si elles avaient été nombreuses – mais pouvait-il en être autrement ? – étaient moins importantes que prévues [1].

En novembre 1955, partait du Manga le détachement destiné à assurer la surveillance mobile des confins. Aux ordres du lieutenant Muff, il comprenait le lieutenant Ronot, le sergent-chef Leydier ainsi que 15 goumiers et 20 tirailleurs. Il arrivait à la fin du mois à Dao-Timmi, où avait lieu la cérémonie de relève. Peu après, le carré était installé dans la cuvette de Wouro, où étaient forés trois puits d'eau légèrement natronée.

Le 13 décembre 1955, le détachement au complet entamait une reconnaissance qui le menait dans le Tchigaï puis dans l'Afafi. Après être passé à Sobozo, le 17 décembre 1955, il atteignait Latouma le 6 janvier 1956, où il séjournait jusqu'au mois suivant. Le 17 février 1956, il faisait la liaison avec un élément du GNB (Borkou) commandé par l'adjudant Maizières à la guelta Galliéma qui était à sec. Il revenait à Latouma et se portait sur l'Emi Fezzan, où il était ravitaillé par un camion du poste de Madama, aux ordres du lieutenant Caron [2]. Au début du mois de mars, le lieutenant Ronot rejoignait Dao-Timmi avec une partie du détachement et avec l'échelon camelin de réserve. Ainsi allégé, le lieutenant Muff poursuivait sa route vers l'est ; le 13 mars, il était au poste de Madama, le 16 à l'ancien carré méhariste de l'Achélouma, où se trouvait en chouf le sergent-chef Leydier. Après une reconnaissance de la région, il repartait avec la totalité de l'effectif sur Wouro passant par les enneris Blaka et Anguéni pour arriver à destination le 5 avril 1956.

En janvier 1956, avait eu lieu dans le massif du Djado, une opération de police afin de mettre fin aux agissements des derniers grands bandits tels Agi Kalli, Wardugu Otmanmi ... Outre le goum motorisé de Bilma, le peloton de la 5e CSM y avait participé ainsi qu'un élément méhariste des confins ; ce dernier avait été transporté en véhicules de Madama à Kamada, où il avait espéré trouver des chameaux pour patrouiller dans la région et éventuellement entamer la poursuite. Il n'avait eu aucun rôle dans cette opération, œuvre uniquement du goum motorisé de Bilma, qui a abouti à la mort d'Agi Kalli. Le détachement des confins n'était même pas concerné en février 1956 par la manœuvre qui se terminait par la mort de Wardugu.

---

[1] – Robert Le Roy – *Méhariste au Niger* Karthala, 1997 ; p.105 à 174

[2] – Le Lt Caron a été le premier officier à réoccuper le poste de Madama en mai 1955.

En mai 1956, l'ensemble du détachement des confins descendait sur Dirkou, où se déroulait le 21 mai 1956 le passage de consignes avec la relève montante, en présence du lieutenant-colonel Barboteu, commandant militaire du Niger-est.

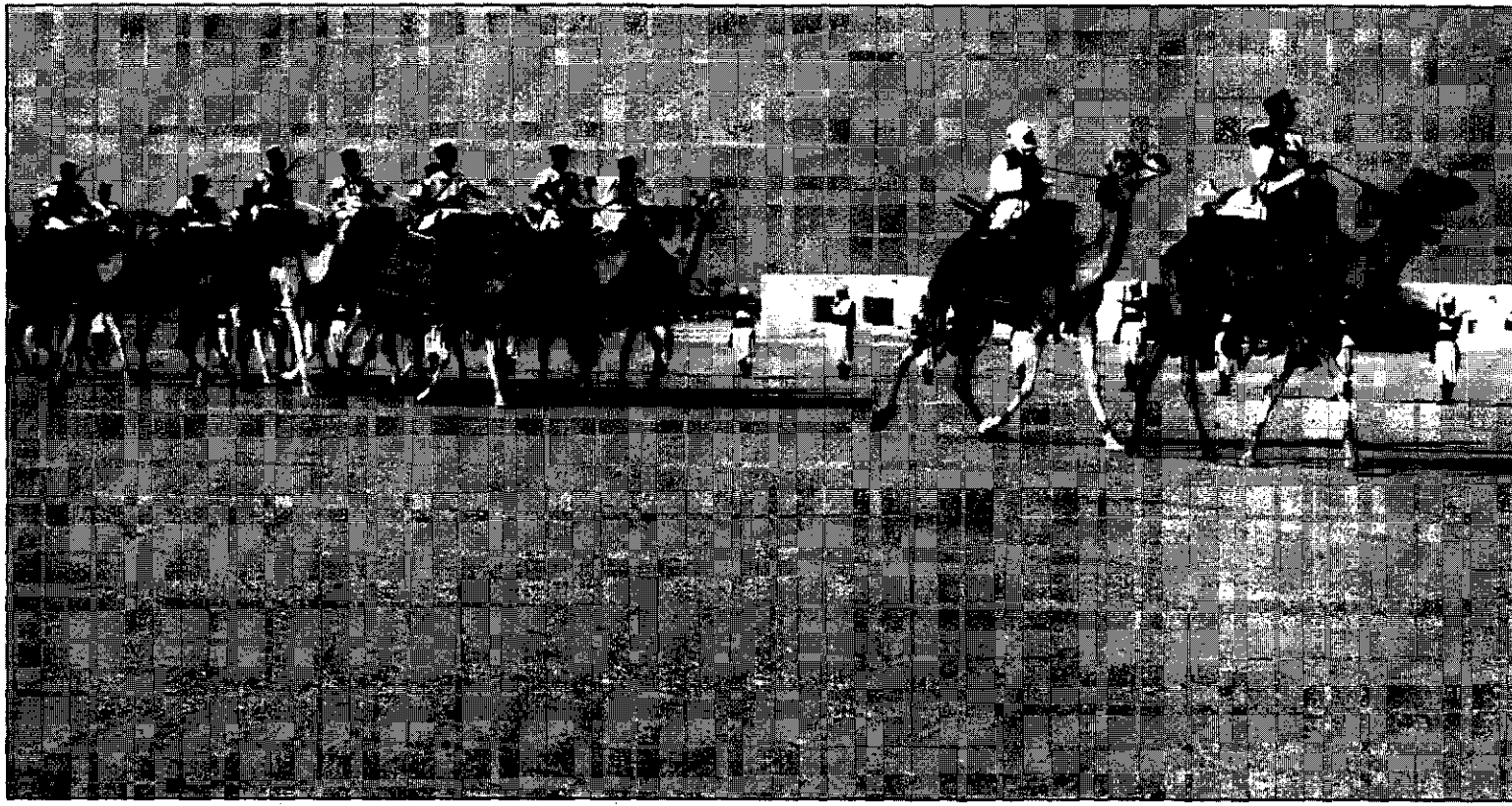
La relève descendante allait constituer le futur noyau du groupement méhariste du Kaouar (GMK). C'est la raison pour laquelle la relève montante était moins importante ; elle ne comportait que 13 soldats et 8 goumiers encadrés par le sergent-chef Larignon et le sergent Oumarou Malam, sous le commandement du lieutenant Jean Moreau.

Le détachement des confins se portait à Wouro, où, le 3 juin 1956, il installait son carré ; un mois plus tard, il le déplaçait sur Itchouma.

De là partaient deux patrouilles, l'une aux ordres de l'officier, l'autre du sergent-chef Larignon. Le 25 juillet 1956, le sous-officier reconnaissait le puits d'Aguézi. A la fin du mois, il rencontrait, à proximité du col de Gobo, le peloton motorisé de la 5e CSM commandé par le lieutenant Lamothe. Le lendemain, ce dernier effectuait à peu de distance la liaison avec le lieutenant Moreau qui arrivait de Déhir (ou Défirou). A l'issue, le chef de détachement des confins rentrait sur Itchouma pendant que le sergent-chef Larignon poursuivait sa reconnaissance qui avait pour but de déterminer la perméabilité automobile de l'itinéraire Déhir-Itchouma et de contrôler la présence des nomades. Ceux-ci, essentiellement toubous, profitaient des pâturages existants liés aux tornades récentes pour faire pâturer les troupeaux de camelins et de caprins que leur avaient confiés les habitants du Kaouar.

En août 1956, L'ensemble du détachement se portait sur la palmeraie de Djado ; la patrouille du sergent-chef Larignon rejoignait directement alors que le lieutenant Moreau reconnaissait le massif afin d'y recenser les pâturages. Il rejoignait la patrouille Larignon à Djado en passant par l'enneri Domo. Le 24 août 1956, les lieutenants Moreau et Lamothe effectuaient une reconnaissance en véhicule dans l'enneri Blaka. A La halte du soir, en faisant le tour d'un rocher qui ressemblait étrangement à un kiosque de sous-marin d'où ultérieurement son appellation, les deux officiers découvraient un site remarquable de gravures et de peintures rupestres [1]. Après être resté quelques jours dans la palmeraie, le détachement revenait le 10 septembre à Itchouma.

[1] – Documents scientifiques de la mission Berliet ; 1962 ; p.90.



cliché Le Goff.1957

Le détachement des confins nigéro-libyens du groupement méhariste de N'Guigmi, rejoignant le carré sud au Manga en fin de mission, défilé à Dirkou – A sa tête le lieutenant Anstett commandant le groupement

Le 17 septembre 1956, le sergent-chef Larignon partait pour une longue reconnaissance au nord. Le 19 septembre, de passage à la cuvette d'edri Moguéde (Mogédé) la patrouille faisait une réserve de sbott et de m'rokba. Sobozo était atteint le 24 septembre ; elle y faisait l'abreuvoir. Continuant sa progression en direction de Fezzane, elle découvrait le 26 septembre au nord-est de la cuvette d'Aneur Grehin les monts du Wourigaï qui se découpaient au loin. Là elle rencontrait quelques Toubous en déplacement qui, venant de Madama, se dirigeaient vers le Tibesti. Le 28 septembre, elle était au puits de Fezzane, où elle profitait d'un maigre pâturage. Le 1er octobre, elle atteignait le puits de Latouma toujours en bon état. Remontant, vers le nord, elle passait dans la cuvette de Yankaradinga sans y déceler les puits et revenait alors sur Fezzane. Marchant sur Madama, elle découvrait, le 5 octobre, peu avant la cuvette de Yo Danga, les traces de la colonne Leclerc qui bien qu'anciennes, étaient encore très visibles. Le 7 octobre, de passage à Guézébida, elle y trouvait un petit campement toubou de sept cases dont les occupants gardaient un maigre troupeau d'ovins et de caprins. Le lendemain, elle arrivait au poste de Madama ou elle séjournait quelques jours. Puis, reprenant la *caravanière*, elle arrivait le 18 octobre 1956 à Yat, où avait été transféré le carré. Le 2 novembre 1956, le courrier y était largué par avion.

A La fin du mois de novembre 1956, l'arrivée de la patrouille du lieutenant Anstett, commandant le GMN doublait pratiquement l'effectif en place. Le détachement disposait en fin d'année d'une troisième patrouille aux ordres du lieutenant Ronot, du groupement méhariste du Kaouar, l'ensemble était sous le commandement du lieutenant Anstett.

A la mi-décembre, chaque patrouille partait en reconnaissance, le lieutenant Anstett vers la bordure septentrionale du Djado, le lieutenant Moreau vers la bordure occidentale du Djado.

Le lieutenant Anstett était à Madama le 2 Janvier 1957 ; il se portait ensuite sur le puits de l'Achelouma, Changeant de direction, il se dirigeait sur Latouma. Entre ce point et Sobozo il tombait sur la bande de Sidi Galemami qui ouvrait le feu... un tirailleur était légèrement blessé. Sidi Galemami réussissait à s'enfuir, mais ses compagnons, au nombre de trois dont une femme, étaient capturés ainsi que 60 chamelles. La patrouille continuait sur Sobozo puis Defirou pour revenir le 17 février 1957 à Yat. Le 22 février, avait lieu à Dao-Timmi l'inspection du général Manière, commandant la IVème brigade.



Cliché Muff

Inspection Gal.Comsup.au GN 10 – Dao Timmi – mai 1959



Fonds CEHS – Cliché Weisbecker

tombes du s/c Nicolle et du sgt Robard

Au cours de son déplacement, le lieutenant Moreau installait un carré à Sara où le 18 janvier 1957, il était inspecté par le lieutenant-colonel Barboteu, commandant militaire du Niger-Est ; ce dernier, ancien méhariste du GN d'Agadez, formulait des appréciations élogieuses à l'égard de la patrouille : *« très belle présentation, carré remarquablement installé »* . A partir de ce point, le lieutenant Moreau entreprenait des petites patrouilles de surveillance. Au début de février 1957, c'était la région de Drigana qui était parcourue ; à la mi-février, il descendait le long de la ligne des puits du Téneré, Arentigué, Fossenet, Cheffadène, sans voir âme qui vive. Le sergent Fuentes menait pendant le même temps une patrouille dans la Blaka. Le détachement rentrait à Yat le 21 février 1957.

Le lieutenant Ronot, qui était arrivé à Yat le 27 décembre 1956, partait le 7 janvier 1957 pour Sobozo, point à partir duquel il nomadisait dans la région jusqu'en avril. Il restait près de 45 jours à Déhir, où il recueillait la patrouille du lieutenant Anstett à l'issue de l'accrochage que celle-ci avait eu avec Sidi Galemami ; il était chargé d'escorter les prises qui avaient été faites au cours de l'action. En avril, la patrouille Ronot se portait sur Kamadia, où les conditions de stationnement lui paraissaient autrement meilleures même si certaines denrées commençaient à manquer ; à défaut de sucre, les hommes en étaient réduits à utiliser les dattes séchées pour sucrer le thé.

A l'issue, la patrouille du lieutenant Moreau repartait stationner à Sara. Du 13 au 17 mars, elle entreprenait une reconnaissance dans le massif du Djado, empruntant l'enneri Blaka pour aboutir au poste de Chirfa, où le lieutenant prenait contact avec Maman Déleï, le chef de canton ; le soir avait lieu un grand tam-tam en l'honneur des méharistes.

Les patrouilles du GMN faisaient alors mouvement sur le Kaouar ; le 1er avril 1957, elles étaient inspectées par le général Garbay, inspecteur des forces d'outre-mer. A la suite de cette prestation, elles amorçaient la longue descente vers le sud.

La patrouille du GMK restait seule temporairement pour assurer la mission de surveillance des confins. En mai, elle venait à Dirkou pour y attendre un renfort du GMK en provenance du Manga sous la responsabilité du sergent Georges. Elle en profitait pour souffler quelque peu, remettre en état ses matériels et percevoir son ravitaillement. En outre le commandant du sous-secteur l'utilisait dans un exercice de combat pour tester les défenses du poste de Dirkou.

En juillet 1957, le lieutenant Ronot, devenu le responsable du groupement méhariste des confins, s'installait à Djado en prévision de la prochaine récolte de dattes. C'était une période critique, compte tenu du carac-

tère du Toubou. Le partage donnait lieu souvent à contestation dans la mesure, où il relevait d'un système fort compliqué de quantièmes attribués en fonction du degré de parenté avec l'ancêtre propriétaire du palmier ; ainsi le voulait la règle de succession en vigueur chez les Toubous.

Un jour, signe de sécurité retrouvée, arrivait en provenance de l'Aïr une caravane d'un millier de chameaux. Ainsi le courant commercial interrompu depuis de nombreuses années se rétablissait enfin.

L'activité ne se limitait pas à la surveillance immédiate de la palmeraie. Elle se prolongeait par l'envoi de patrouilles à longue distance, l'une vers l'Afafi, l'autre à l'intérieur du massif du Djado ; cette dernière relevait l'existence de gueltas en particulier celle d'Er Roui.

A la fin du mois de septembre 1957, une fois la palmeraie vidée de ses habitants occasionnels, le détachement se déplaçait à Séguédine, puis il descendait à la mi-octobre sur Dirkou, où avait lieu la relève.

Pour la première fois, la surveillance des confins faisait l'objet d'une note détaillée précisant les modalités d'exécution [1] ; elle émanait du lieutenant-colonel Barboteu, commandant militaire qui, vingt-cinq ans plus tôt, avait servi aux confins. Cette note s'inspirait des dispositions qui avaient été appliquées à l'époque. Outre les missions normalement dévolues aux unités méharistes, participation à l'action administrative, mise à jour des cartes... la mission principale était d'assurer la surveillance de la zone frontalière libyenne tout en exerçant la police dans la palmeraie de Djado.

Pour ce faire, le groupement des confins disposerait de deux patrouilles en couverture, ayant chacune une zone définie par rapport à la piste Dao-Timmi – Madama, le sous-lieutenant Le Masson à l'ouest, le lieutenant Le Goff à l'est. Une patrouille, dite de soutien, aux ordres du responsable de l'ensemble, naviguerait entre Sara et Aguezi. Le commandement serait exercé initialement par le lieutenant Happe qui serait remplacé à son départ par le lieutenant Ronot.

Deux patrouilles sous le commandement du lieutenant Happe quittaient Termit le 24 septembre 1957. Elles arrivaient à la mi-octobre à Dirkou après une traversée éprouvante de l'erg de Bilma, due à la grippe asiatique qui avait touché plusieurs membres du détachement ; certains, terrassés par la fièvre avaient du être attachés sur leur selle pour achever l'étape. A Dirkou se déroulait une prise d'armes au cours de laquelle le chef de bataillon Laparra commandant le sous-secteur remettait au lieutenant Happe le fanion

[1] – SHAT. Niger XI. NDS n°145 du 30 septembre 1957. Lt/Cel Barboteu.

du GMK qui avait été confectionné localement [1]. La relève descendante, à l'exception de son chef destiné à prendre la responsabilité des confins, faisait mouvement par petites étapes vers Termit. Une troisième patrouille, qui était aux ordres du lieutenant Le Goff, venait, en décembre, compléter le dispositif.

Le lieutenant Ronot qui avait pris rapidement le commandement, répartissait son détachement en quatre éléments, faisant effort sur la région à l'ouest de l'axe Madama – Dao-Timmi. L'adjudant Toyer assurait au nord la surveillance de l'enneri Achélouma et du plateau du Mangueni. Le lieutenant Le Masson plus au sud s'occupait du Djado, plus particulièrement du contrôle des différentes palmeraies de Djaba à Sara. Le chef de détachement s'était attribué la responsabilité de la *caravanière* tout en complétant l'action des autres patrouilles dans la région ouest. La partie à l'est de l'axe revenait au lieutenant Le Goff qui agissait pratiquement en totale autonomie.

Cette année-là, outre la mission traditionnelle des confins, le détachement était chargé d'assurer la sécurité des pétroliers de La SN REPAL qui commençaient la prospection systématique du nord-est du Niger. Les rapports étaient cordiaux ; ils ne se limitaient pas à l'échange de nombreuses données géographiques, mais les pétroliers ne manquaient pas de faire bénéficier les méharistes des techniques nouvelles de topographie et chaque fois que c'était possible d'un complément de vivres frais.

La patrouille du lieutenant Le Goff, dont la mission avait été initialement remplie par l'adjudant Toyer, allait nomadiser sur les plateaux du Karama et du Tchigaï, où elle ne rencontrait personne : l'absence de pâturage avait vidé la région de toute présence humaine à l'exception de quelques Tédas du Tibesti qui s'aventuraient en ces lieux à la recherche de chamelles égarées.

A la fin du mois de février 1958, le lieutenant Le Goff recevait l'ordre d'intercepter des chameaux volés, dont le passage éventuel avait été signalé par message. Mettant en place à l'Edri Mogédé son adjoint, le sergent Studer, afin de contrôler l'ouest de sa zone, il partait de Sobozo sur l'Afafi. Il rencontrait à la guelta Galliema la lieutenant Millieret du groupe nomade du Borkou-Tibesti n°2 et le lieutenant Debarge chef de poste de Madama. Cette surveillance prolongée au delà des prévisions ne donnant aucun résultat, il rejoignait à la mi-mars la cuvette d'Edri Mogédé.

[1] – Ce fanion, qui avait été remis au Lt Donguy lors de la dissolution, a été déposé par l'intéressé au musée des TDM.

L'ensemble du détachement se regroupait à la fin du mois à Wouro, où la relève avait lieu le 4 avril 1958. A compter de cette date, le GMN reprenait à son compte la surveillance des confins, l'état du cheptel du GMK ne permettant plus d'exercer à lui seul cette mission.

Le détachement relevé du GMK participait à son passage à Dirkou à un exercice de combat, attaquant avec succès le parking du terrain d'aviation que la compagnie stationnée au Kaouar était chargée de défendre. Il poursuivait ensuite sa route vers le sud sans le lieutenant Le Goff ; ce dernier, en fin de séjour était rapatrié directement sur Agadez [1].

Jusqu'au 25 avril 1958, le commandement des confins était assuré par le lieutenant Moreau puis, au départ de l'intéressé, en fin de séjour, par le lieutenant Rodary ; le sergent-chef Raimbault prenait, les fonctions de chef de patrouille à la suite de l'officier. Le 19 avril 1958, le lieutenant Moreau rejoignait Sara, où était installé son carré. A la même date, le lieutenant Rodary entreprenait la reconnaissance du Tchigaï. Le 15 avril, il était à Sobozo ; montant plus au nord, il recherchait le puits de Wourigaï puis revenait à Sobozo le 21 avril 1958. Poursuivant sa route, il arrivait à Yat le 28 avril pour en repartir le 30 vers Sara qu'il atteignait le 2 mai 1958.

Quelques jours plus tard il recevait du commandant de la subdivision la mission d'intercepter un troupeau volé de 150 chameaux qui aurait été localisé à Orida. Le 9 mai, il était à Orida ; il lui était alors prescrit de se porter sur l'Achelouma afin de *« fouiller les rochers du Mangueni »*. Le 10 mai, alors qu'il arrivait à hauteur de l'enneri Yentass, il recevait par message l'ordre de cesser toute poursuite. Il revenait à son carré dont il changeait l'emplacement à la fin du mois de mars. Il l'installait près de Chirfa, au lieu-dit Damassa. Les jours suivants étaient consacrés à son aménagement, plus particulièrement à la réalisation des emplacements de combat. Pendant le même temps, le sergent-chef Raimbault conduisait une patrouille à l'intérieur du Djado, passant par le Blaka et l'Angueni. Le 1er juin arrivait un camion de luzerne, puis un second le 20 juin 1958, complément qui était devenu systématique par suite de l'insuffisance chronique des ressources en pâturage.

A la fin du mois, le lieutenant Rodary mettait en place à Djado les éléments de surveillance de la récolte des dattes, alors que le carré s'était installé à Djaba plus proche. Le sergent-chef Raimbault effectuait à cette époque-là une patrouille qui le menait dans l'enneri Achelouma jusqu'à Zouzoudinga. Il était de retour le 11 juillet 1958. La fête nationale du 14

[1] – Les activités du GN 10, d'octobre 1957 à avril 1958, ne figurent dans aucune archive.

juillet faisait l'objet d'une commémoration importante. Après le lever des couleurs, avaient été organisés des jeux à l'intention des enfants, des compétitions pour les adultes dont une course de chameaux, festivité clôturée par l'élection de "miss Djado" au son du tam-tam.

Durant le mois d'août, des patrouilles successives contrôlaient les gueltas du massif ; le commandant de subdivision participait, du 22 au 27, à l'une d'entre elles. Pendant ce temps se déroulait à Chirfa la vaccination anti-variolique des nomades.

Le 5 septembre 1958, le lieutenant Rodary avec un petit élément de 3 goumiers et de 4 tirailleurs partait effectuer la liaison avec un élément du Tchad. Le 15 septembre, il était à Sobozo ; le lendemain à Wourigaï, il rencontrait une patrouille du Tchad commandée par l'adjudant Menu. L'état de santé du caporal-chef Bruno Assogba nécessitant une évacuation urgente, il y faisait aménager une piste d'atterrissage de fortune. L'évacuation était réalisée le 21 septembre par deux tripacers. Le lendemain, ces avions atterrissaient à Chirfa, où avait été mis en place un balisage de circonstance ; ils emmenaient le sergent-chef Raimbault effectuer une reconnaissance aérienne du massif. Le lieutenant Rodary reprenait sa marche pour arriver à Latouma le 25 septembre. Le 28, il était à Madama ; le 4 octobre il était de retour au carré qui, à la mi-octobre, était transféré de Djaba à Damassa. Le sergent-chef Raimbault réalisait durant la deuxième quinzaine de septembre la reconnaissance des gueltas du nord du massif, en particulier celles d'Er Roui et rentrait par l'enneri Telei et Blaka.

Le 11 novembre 1958, arrivait au carré de Damassa le lieutenant Laurentin, commandant le GN 9 qui devait prendre le commandement des confins. Les éléments étaient regroupés à Séguédine le 22 novembre et faisaient l'objet d'une réorganisation sous la forme de trois patrouilles, respectivement aux ordres, pour la première du lieutenant Laurentin, pour la seconde du lieutenant Rodary et pour la troisième de l'adjudant Larignon. Les montures des personnels restant aux confins étaient échangées et le troupeau qui avait servi repartait vers le sud. Le commandant des confins installait son carré à Itchouma.

La patrouille n°3 entamait un long périple dans le Tchigaï. Le 11 décembre 1958, elle était à la guelta de Logozonou, où elle trouvait dans la cuvette un bon pâturage. Elle mettait en place des choufs tant au puits de Dehir (ou Defirou) qu'aux points d'eau de Logozonou. Elle y était rejointe par la patrouille n°1. Le lieutenant Laurentin avec un petit élément se portait sur Wourigaï, où il arrivait le 22 décembre 1958. Il rejoignait le gros des deux patrouilles à Logozonou, où avait lieu la liaison avec le 6e peloton nomade du Tchad. Puis les deux patrouilles repartaient sur Sobozo ; de là, la

patrouille n°1 rejoignait Itchouma. La patrouille n°3 entreprenait la reconnaissance des monts de Yeï Lulu, tout en disposant des choufs à Sobozo et à Wourigaï. A partir du 22 janvier 1959, la patrouille n°3 au complet entamait un long périple vers le nord. Elle effectuait une nouvelle liaison avec le 6e PN à la guelta Gallièma ; elle poursuivait sa route vers Latouma puis Fezzane, où elle remettait en état le puits. Le 6 février 1959, elle arrivait au carré d'Itchouma.

Après l'éclatement du détachement, la patrouille n°2 du lieutenant Rodary se portait sur Chirfa, où elle installait son carré de base. Pendant une grande partie du mois, elle contrôlait les gueltas du massif pour être de retour à Chirfa le 24 décembre 1958. A la fin du mois de janvier 1959, elle reconnaissait les oglats de Kamada puis revenait à Chirfa le 7 février après avoir emprunté le Blaka. Le lieutenant Rodary, partant en permission saharienne, était remplacé le 15 mars 1959 par l'adjudant Larignon.

Le lieutenant Muff du GN 10 arrivait le 30 mars 1959 pour la passation des consignes ; la cérémonie de relève se déroulait le lendemain. Le GNN/nord se regroupait à Séguedine avant d'entamer sa longue descente vers le Manga.

Le GN 10/nord était articulé en deux patrouilles, la première aux ordres du lieutenant Muff, la seconde à ceux du lieutenant Le Masson. A l'issue de la prise d'armes à Yat, la patrouille n°1 y stationnait un temps. La patrouille n°2 montait directement à Chirfa, où elle relevait la patrouille du lieutenant Rodary.

La patrouille n°1 gagnait en mai la cuvette de Dada et elle tentait de forer un puits au nord de l'Edri Moguedé (Mogédé). A la fin du mois, elle entreprenait une reconnaissance dans le Tchigaï. Après être passée à Sobozo, elle arrivait le 4 juin 1959 à Wourigaï. Le 9 juin, elle était à la guelta Galliema. Elle revenait sur Dada à la fin juin.

La patrouille n°2 se préoccupait d'exercer la police dans la palmeraie de Djado durant toute la période de la récolte des dattes. En août, elle menait une patrouille sur la bordure occidentale du Djado jusqu'à Orida. Le mois suivant, elle entreprenait une reconnaissance à l'intérieur du massif passant par les enneris de Lobezede et du Blaka.

Le détachement du GN 10/nord était regroupé à la fin d'octobre 1959 à Séguédine pour la passation des consignes avec la relève montante aux ordres du lieutenant Moreau qui, en deuxième séjour, avait été affecté au GN 10.

Le lieutenant Moreau réorganisait le détachement dont il avait le commandement, tout en exerçant la responsabilité de la première patrouille.

Le lieutenant Le Masson, dont les effectifs avaient diminué, devenait le chef de la seconde patrouille en conservant toutefois la même zone d'action ; il était à Chirfa le 7 novembre 1959.

La manœuvre du sous-secteur se déroulait à la mi-novembre. La patrouille du lieutenant Moreau y participait ; à cette occasion, elle avait été embarquée avec armes et montures à bord de trois véhicules pour être transportée jusqu'à Buni Dourso. Le général Kergaravat, commandant la IV[e] brigade, inspectait la patrouille n°2 à l'issue de la manœuvre.

Le lieutenant Le Masson, rapatrié pour fin de séjour, était remplacé par le sergent-chef Lecherf. Conséquence : le lieutenant Moreau modifiait, à compter du 11 décembre 1959, la répartition des zones d'action, la patrouille n°1 prenait la zone à l'ouest de la caravanière, la patrouille n°2 à l'est de l'axe.

La patrouille n°1 partait stationner à Chirfa, où elle réactivait le Fort-Pacot. Au début du mois de janvier 1960, arrivait à Chirfa le PM 9 commandé par le lieutenant Breton. Il précédait la mission Berliet qui avait été guidée depuis le Manga par le lieutenant Le Goff. Les préhistoriens de la mission ainsi que l'écrivain Frison-Roche allaient reconnaître dans le Blaka le site du *sous-marin*. Une fois son rôle terminé, le lieutenant Le Goff repartait le 3 février 1960 vers le carré sud.

Le 9 janvier 1960, le lieutenant Moreau partait en patrouille vers Zouzoudinga. Le 10 janvier 1960, il s'arrêtait à la guelta Fidemana qui pouvait rester en eau deux à trois mois. Pour déboucher dans l'enneri Achelouma, il empruntait la piste dite des bandits, qui n'aurait jamais été empruntée par les méharistes. Aménageant le passage, il mettait trois heures pour franchir 15 kilomètres. Débouchant dans l'enneri Achelouma, il n'avait plus qu'une visibilité limitée en raison d'un fort vent de sable et il était contraint de naviguer à la boussole... Il atteignait malgré tout Zouzoudinga le 15 janvier 1960. Le lendemain arrivait le PM 9 en provenance de Djanet. Il régnait un froid intense, les guerbas gelaient. Le 19 janvier 1960, la patrouille n°1 découvrait le puits de Yéguédolé (Yogedole). Le lieutenant Breffeil, commandant le PM 9, procédait, le 22 janvier 1960, à l'évacuation d'un soldat africain de la patrouille victime d'un abcès dentaire. Trois jours plus tard, la patrouille n°1 était au puits de l'Achelouma. Elle repartait en direction du sud le 29 janvier 1960. Elle campait au puits de Blaka Kallia. Le lendemain, elle était au puits de Blaka Laodémi qu'elle trouvait effondré. Elle rentrait à Chirfa le 1[er] février 1960.

Le même jour, le lieutenant Moreau recevait la visite du commandant du cercle d'Agadez, l'administrateur en chef Périé [1] ainsi que le capitaine de Menditte, commandant de la subdivision de Bilma. Le lendemain, le commandant de cercle s'adressait aux populations laborieuses qui étaient en tout et pour tout au nombre de quatre, parlant du forage d'un puits entre Agadez et Chirfa pour favoriser la caravane d'automne, recherchant les causes du dépeuplement du Djado et envisageant des solutions pour faire revenir la population...

Tout en continuant le désensablement du poste, le lieutenant Moreau faisait entreprendre la plantation de palmiers. Le 7 mars 1960, à la suite d'une rixe entre le dénommé Barkaï Abdallami originaire de Sara et des femmes de Chirfa, il faisait incarcérer tout ce monde. Pour leur peine, le lendemain, ils étaient tous employés à la plantation de palmiers devant le poste alors que les soldats confectionnaient des petits murets pour abriter les jeunes plants.

Pendant ce temps, la patrouille n°2, qui était restée un moment dans la région d'Edri Mogédé, entreprenait le tour du Tchigaï. Le 13 février 1960, elle était à Mabrous, le 16 à Madama. Poursuivant sa route vers l'est, elle atteignait Wourigaï le 22 février. Elle rencontrait le 7e PN le 27 février 1960 à la guelta de Brei en territoire tchadien. Elle revenait au Niger au puits de Wourigaï le 4 mars 1960 après être passée à la guelta d'Afo. Le 10 mars, elle rejoignait son carré à Dada.

Le 14 mars 1960, à la suite d'un renseignement faisant état de la fuite vers la Libye de voleurs de chameaux, tout un dispositif de surveillance était mis en place aux confins. Le détachement se regroupait en totalité à Yat le 23 mars. Des traces récentes en direction du nord ayant été relevées dans l'Angueni, le lieutenant Moreau entamait le 25 une course poursuite ; ce jour-là, il réalisait près de 65 kilomètres. Peu de temps après, il apprenait que ces traces appartenaient à une honnête caravane que le commandant du PM 9 avait contrôlée au poste de Madama.

Le détachement des confins se regroupait à la fin du mois à Yat pour le passage des consignes. La relève montante y était arrivée le 1er avril 1960, convoyée par le lieutenant Le Goff commandant le GN 10. La cérémonie se déroulait le 9 avril 1960 à Dao-Timmi. Le lieutenant Le Goff repartait le 12 avril avec la relève descendante. Le lieutenant Moreau restait un moment à Yat pour la réorganisation de son détachement ; il conservait le commande-

[1] – En 1941, alors qu'il avait été mobilisé au Niger, il avait exercé les fonctions d'adjoint au commandant de cercle de Bilma. Il avait contribué en particulier à la réalisation d'une remarquable monographie du cercle.

ment de la première patrouille ; le sergent Payet prenait celui de la seconde patrouille en l'absence temporaire du sergent-chef Lecherf.

La patrouille n°2 allait s'installer à Itchouma, où elle signalait l'arrivée d'une forte pluie au cours de la nuit du 5 mai 1960. La patrouille n°1 partait pour Chirfa ; peu de temps après elle se portait sur Orida, où elle stationnait un certain temps. Tout en profitant d'un pâturage de circonstance, elle entreprenait une série de petites patrouilles. Le 31 mai 1960, le lieutenant Moreau découvrait dans le caillou d'Ehi Ouarek un aménagement défensif ainsi que de nombreux rupestres. En juillet 1960, partant en permission, il était remplacé par le lieutenant Le Goff, commandant le GN 10. En prévision de la libération du contingent 1958/B dont faisaient partie certains soldats, l'ensemble du détachement se regroupait à Yat ; l'adjudant-chef Larignon venait par la voie des airs jusqu'à Dirkou procéder à la permutation des différentes classes au début du mois d'août. Le 7 septembre 1960, le lieutenant Le Goff était évacué sanitaire. A la fin du mois, le détachement sous le commandement du sergent-chef Lecherf se déplaçait à Séguédine en prévision de la relève qui avait lieu le 10 octobre 1960, par un détachement du GN 9 sous les ordres du lieutenant Bury secondé par le sergent-chef Huguet.

Le lieutenant Bury restait près d'un mois à Séguédine, le temps d'organiser son détachement qui était articulé en deux patrouilles, la première sous son commandement, la seconde aux ordres du sergent-chef Huguet. Les effectifs s'amenuisaient de plus en plus, la totalité des hommes ne s'élevait plus qu'à 16 soldats et 12 goumiers. A la mi-novembre, chaque patrouille gagnait son carré de base, Chirfa pour la première, Itchouma pour la seconde.

Dans la première quinzaine de janvier 1961, se déroulait sur la bordure occidentale du Djado, la manœuvre *Ténéré*. Seule la patrouille n°1 y participait ; elle jouait le rôle du plastron. Fractionnée en plusieurs équipes qui étaient cachées au départ dans le massif, il lui fallait s'exfiltrer en direction de l'ouest, charge aux troupes à pied, les 1e et la 3e compagnies et aux troupes motorisées, le PM 9, de l'intercepter. Le support aérien n'avait jamais été aussi important au Niger-est puisqu'il comportait deux *Dassault MD 315*, deux *Broussards* et un hélicoptère. En fin d'exercice, le lieutenant Bury était ramené en hélicoptère d'Orida à Chirfa, où se déroulait le débriefing de la manœuvre sous l'autorité du Chef de bataillon Marchadier.

A partir du 15 janvier 1961 débutait la campagne d'hiver, chaque patrouille agissait dans sa zone d'action. La patrouille n°1 remontait le Blaka pour arriver le 23 janvier au puits de l'Achelouma. Puis elle se dirigeait vers l'ouest, reconnaissant le 25 janvier le puits de Yéguédolé, connu pour avoir

été le puits de Wardougou, l'un des derniers bandits du Djado. Le lendemain, elle était à Zouzoudinga. Revenant vers l'est, elle rencontrait le 1er février 1961 à Yerkéhida un élément motorisé du poste de Madama, aux ordres du lieutenant Rouvroy. Elle redescendait ensuite vers le sud pour s'installer à Yat.

Pendant le même temps, la patrouille n°2 traversait le Tchigaï pour rencontrer au Tchad le PN 7 à la guelta Elli. Une panne de radio ne lui permettait plus de communiquer avant son arrivée à Yat le 13 février 1961.

L'ensemble du détachement des confins y séjournait jusqu'à la fin du mois. Le 17 février 1961 se déroulait un exercice d'alerte avec tirs réels. Au début mars, chaque patrouille avait regagné son carré. La patrouille n°2 ne tardait pas à repartir pour Wourigaï, où elle rencontrait, le 9 mars 1961, un élément du peloton nomade n°7.

Le détachement se rassemblait de nouveau à Yat au début du mois d'avril 1961 pour la relève. La cérémonie avait lieu le 9 avril 1961. Le sergent-chef Huguet était remplacé par le sergent-chef Sallaud, le lieutenant Bury continuant d'assurer le commandement du détachement et de la première patrouille.

A la mi-mai, la patrouille n°1 rejoignait Djaba, où elle désensablait le puits : à la fin du mois, elle était à Djado afin d'être en mesure de surveiller la récolte des dattes.

La patrouille n°2 restait stationnée à Séguédine d'où elle menait une reconnaissance à l'est jusqu'à Kamadia. Le 16 juillet 1961, elle contrôlait à Aneye une caravane de passage qui dissimulait 400 cartouches d'origine italienne.

En septembre 1961, le détachement était regroupé à Séguédine en prévision de l'inspection du colonel Perron, commandant le groupement saharien n°2, qui se déroulait le 16 septembre 1961. La relève avait lieu le mois suivant ; l'effectif était encore plus réduit et se montait à 10 goumiers et 10 soldats. Le commandement du détachement était pris par le lieutenant Rouvroy et celui de la patrouille n°2 était toujours exercé par le sergent-chef Sallaud.

Chaque patrouille rejoignait sans tarder sa zone d'action ; la patrouille n°1 était à Chirfa le 21 octobre ; la patrouille n°2 rejoignait dans un premier temps Itchouma puis elle se portait le 23 novembre 1961 sur Sobozo, où elle demeurait en stationnement.

La patrouille n°1 réalisait une grande reconnaissance à travers le massif du Djado. Remontant le long de la bordure occidentale, elle était à Er

Roui le 1er décembre. Le 5 décembre, elle débouchait dans l'enneri Blaka après avoir emprunté l'enneri Teleï. Poursuivant sa route vers le nord, elle atteignait le 7 décembre le puits de Zouzoudinga, le 8 Yeguedole, le 11 Achelouma... En redescendant vers le sud, au passage de l'enneri Zergamouchi, elle découvrait, le 14 décembre 1961, les travaux de forage effectués par une compagnie pétrolière. Le 21 décembre, elle était au poste de Dao-Timmi d'où elle ne repartait que le 26 décembre ; elle était de retour à Chirfa le 29 décembre 1961.

Le sergent-chef Sallaud, qui se trouvait à Sobozo, effectuait la reconnaissance du Tchigaï et de l'Afafi avec une petite équipe y laissant le reliquat de sa patrouille avec ses montures de réserve. Le 8 janvier 1962, il faisait halte dans l'enneri Lolon, où il rencontrait le sergent Pelaux du PN 7. Le lendemain, il faisait l'abreuvoir à la guelta Galliema ; en ce lieu se trouvait un campement toubou de cinq cases. Il poursuivait sa route jusqu'au puits de Latouma, atteint le 12 janvier 1962. La patrouille était alors fractionnée en deux éléments, l'un rejoignant directement le puits de Fezzane, l'autre recherchant sans succès d'ailleurs l'emplacement du puits dans la cuvette de Gallimanga. Le regroupement avait lieu le 14 janvier 1962 à Fezzane, où était trouvé un petit pâturage de *had*. Le poste de Madama était atteint le 18 janvier puis la patrouille redescendait par la *caravanière* jusqu'à Mabrous. Elle se dirigeait ensuite sur Tehinonto, où elle retrouvait l'élément laissé à Sobozo. Le 27 janvier 1962, elle était de retour à son carré de base.

Le pâturage, contrairement aux années précédentes, ne posait pas de problèmes : plusieurs régions avaient été arrosées en 1961. Il y en avait partout, pas toujours en abondance, mais toujours de qualité à l'exception de la région comprise entre Sobozo et l'Afafi. Le 13 février 1962, le sergent-chef Lecherf remplaçait le sergent-chef Sallaud à la tête de la deuxième patrouille. A la fin du mois, le ministre des Affaires nomades était de passage à Chirfa. Un mois plus tard, le détachement des confins se regroupait à Yat pour la relève ; la relève montante arrivait le 9 avril sous le commandement du lieutenant Donguy. Chaque patrouille rejoignait, au début de mai 1962, son emplacement habituel, la patrouille n°1 à Chirfa, la patrouille n°2 à Dada. Au début du mois de juin la patrouille n°2 participait à un exercice à Sobozo avec la 3e compagnie qui était basée à Dao-Timmi. Peu de temps après, le lieutenant vétérinaire Cosserat inspectait le troupeau de la 2e patrouille à Dada et le 7 juin celui de la 1e patrouille à Séguédine. La patrouille n°1 venait s'installer à Djado le 11 juillet 1962 pour la surveillance de la récolte de dattes. Elle était rejointe par l'ensemble du détachement au départ en permission saharienne du lieutenant Donguy. C'est en manipulant son arme de service que le sergent Payet se tuait accidentellement le 11 août 1962. Il était inhumé au cimetière militaire de Dirkou.

Au début de septembre 1962, le détachement était à Séguédine lorsqu'il recevait un message lui ordonnant de descendre vers le sud rejoindre l'unité en vue de sa dissolution.

En passant à Dirkou, le détachement se recueillait un instant sur la tombe du sergent Payet ; puis il entreprenait sous le commandement du sergent-chef Lecherf la dernière descente d'une unité méhariste française à travers l'erg de Bilma.

Postface

Quarante ans après leur dissolution, étaient recréées au Niger les unités montées à chameau, ce qui prouve l'intérêt de telles unités et a posteriori l'impact dont elles ont marqué le milieu nomade.

Sans diminuer la valeur des autres unités, les unités méharistes qui avaient su s'adapter au milieu saharien ont toujours été à la pointe du combat et c'est grâce à leur seule action qu'a pu se faire l'occupation des régions les plus septentrionales. En 1917, elles ont été les seules à s'opposer avec efficacité aux révoltes nomades et à les réduire.

La longue paix qui s'ensuivit a été leur œuvre, mais elle n'est pas due, comme on pourrait croire, à leur importance guerrière, leur nombre étant trop réduit pour une aussi grande superficie. Cette paix a résulté de l'action psychologique qu'elles n'ont cessé d'exercer auprès des chefs traditionnels et de leurs populations. Elles ont cherché à remplacer la force et la violence, qui étaient une des caractéristiques de la vie nomade, par la justice et l'équité.

Les unités méharistes n'ont jamais voulu remettre en cause la société nomade telle qu'elle existait et elles avaient tendance à freiner l'évolution qui s'accomplissait par la force des choses. Convaincues que le nomadisme était le seul mode de vie au désert, elles n'ont pas incité à la sédentarisation des nomades. Au contraire, elles ont facilité leur évolution vers une orientation qui en préservait l'essence, tel l'élevage et le transport caravanier.

Vivant en milieu nomade dont elles étaient devenues le premier employeur, elles ont eu un impact économique indéniable. Il ne faut pas y voir seulement l'emploi des goumiers, mais de tous ceux qui de loin ou de près ont été concernés. Ils ont été nombreux, car la vie quotidienne d'une formation nécessitait le concours de différents métiers, depuis les bergers, les artisans et combien d'autres jusqu'aux modestes porteurs d'eau, sans parler de tous ceux qui gravitaient autour de la cité nomade. Un tel nombre générait une masse salariale non négligeable qui ne pouvait avoir que des retombées économiques, compte tenu de la faiblesse démographique.

Vivant en circuit ouvert, les unités se procuraient auprès des autochtones une grande partie des produits dont elles avaient besoin.

Ne pratiquant pas de véritable élevage, elles achetaient les chameaux nécessaires à la remonte, devenant ainsi le premier client des éleveurs. Par contre, elles faisaient preuve d'un soin tout particulier à l'entretien du cheptel camelin dont l'activité était limitée à l'aspect purement opérationnel. C'est ainsi que le ravitaillement mensuel était effectué la plupart du temps par des nomades qu'elles rétribuaient au juste prix.

De ce fait, les unités méharistes contribuaient à une part importante de l'économie de leur région ; peu à peu les nomades s'ouvraient à l'économie de marché en acceptant le paiement de leurs services avec du papier monnaie. Ce nouveau mode de paiement avait pour eux un grand avantage, ils pouvaient ainsi s'acquitter de l'impôt sans être obligés de vendre une ou deux bêtes, ce qui, constituait pour eux un véritable déchirement.

Certes leur action a connu ses limites. Elles n'ont pas réussi à convaincre les nomades de l'intérêt de la scolarisation de leurs enfants et de ce fait les nomades n'ont pas eu de représentants parmi les dirigeants du nouvel état. N'ayant pas vu venir l'indépendance, et pour cause, leur hiérarchie les ayant laissées dans le flou le plus total, elles n'ont pas su les préparer à ce saut qualitatif brusque.

Toutefois, il faut mettre à leur crédit le fait qu'aujourd'hui encore les populations nomades, du moins les plus âgées, se souviennent de cette période comme d'une période heureuse.

Annexes

Lexique spécialisé sommaire

Principaux termes géographiques

Français	Arabe	Tamacheq	Toubou
montagne	koudiat adrar	adghagh	émi tigi piton
plateaux	tassili	tassili	tarso beze
plaine		talak (argile) issulah agamma	forao ou fordo
désert	tanezrouft	ténéré	awi
vallée	oued	eghazer ou kori [1]	enneri

Termes usuels relatifs aux points d'eau

Français	Arabe	Tamacheq	Toubou
mares	daya		billi
cavités rocheuses	guelta	aguelman	kuru ou kourou
puisard	oglats tilmas	ers abankor	buni
puits	bir	tanut anou gharous	yige yoba
source	aïn	teguidda	kasim

[1] – Terme haoussa employé surtout dans l'Aïr.

Composition sommaire des pâturages

latin	arabe	tamacheq	toubou	haoussa
31 – pâturages vivaces				
Panicum turgidum	m'rokba	afaso	gomsi ou goumsi	
Aristida pungens	drinn, sbott	toulloul	mayougou	
32 – pâturages verts				
mali				
33 – pâturages d'arbres				
Acacia radiana	talha	afazak	tehi ou tefi	
Acacia seyal		tamat	odie	
Salvadora persica	siwak	abesgui	yi ou oyou	baboul
34 – pâturages salés				
Cornulaca monacantha	had	tazara	zuri	

Organisation administrative du territoire du Niger.

1900 Le décret du 20 décembre crée le 3e Territoire militaire englobant les régions comprises entre le fleuve Niger et le lac Tchad ; le chef-lieu est Zinder.

1903 Niamey devient le chef-lieu administratif.

1904 Par le décret du 18 octobre, le 3e T.M. est administré par un commandant militaire placé sous l'autorité du lieutenant-gouverneur du Haut-Sénégal-Niger.

Le territoire est divisé en trois régions : Tombouctou, Niamey et Zinder. Elles-mêmes en cercles.

Par le décret du 26 décembre, le 3e T.M. est transformé en Territoire militaire du Niger à compter du 1.01 1905.

1907 Réorganisation du Territoire militaire en quatre régions : Tombouctou, Gao, Niamey et Zinder

1910 Transfert de la région de Tombouctou à la colonie du Haut-Sénégal-Niger.

Suppression des régions.

Division en sept cercles : Gao, Djerma, Dosso, Madaoua, Zinder, N'Guigmi Agadez et Bilma.

1911 Le décret du 7 septembre rattache le Territoire militaire du Niger au gouvernement général de l'AOF.

Le décret du 21 juin rattache le cercle de Gao au Haut-Sénégal-Niger.

Transfert du chef-lieu administratif à Zinder.

1912 Réorganisation des cercles : Niamey, Madaoua, Zinder, Gouré, N'Guigmi, Agadez et Bilma.

1913 Séparation des pouvoirs civil et militaire ; le commandant militaire devient commissaire du gouvernement général dans le TMN.

1920 Le décret du 4 décembre transforme le TMN en Territoire du Niger doté de la personnalité civile et lui octroie une autonomie administrative et financière.

1922 Le décret du 13 octobre transforme le Territoire du Niger en

colonie administrée par un gouverneur portant le titre de lieutenant-gouverneur.

1926 Transfert de la capitale de Zinder à Niamey.

Tableau synoptique :

historique des unités à chameau du Niger

Date	Agadez	Tahoua	N'Guigmi	Bilma	Gouré	Zouar
Création des unités montées à chameau (SM)						
1901	SM 2e Cie Djadjidouna					
1904		SM 4e Cie Tahoua			SM 3e Cie Gouré	
1906				SM 3e Cie Bilma		
Officialisation des sections méharistes (SMH) [1]						
1907	SMH 2e Cie	SMH 4e Cie	SMH 3e Cie			
1914	SMH n°3 2e Cie Agadez	SMH n°5 4e Cie Tahoua	SMH n°4 3e Cie N'Guigmi	SMH n°2 5e Cie Itchouma		SMH n°I 5e Cie Zouar
1916	disparition SMH n°3 (S/Lt Dufau) Combat de Tin-Taboirak					dissolutic SMH n°
1917	SMH n°5					
	PM 10e Cie Bourgès PM 8e Cie Nédélec	reconstitution SMH 4e Cie	SMH 3e Cie	SMH 5e Cie	création SMH 7e Cie	
1919 Transformation des formations méharistes en pelotons méharistes (PM)						
1919	PM 4-6e Cie In-Gal	PM 1-4e Cie Tahoua	PM 2-3e Cie N'Guigmi		PM 3-7e Cie Boultoum	
1926	PM 3-6e Cie Iférouane	PM 1-4e Cie Tahoua	PM 2-3e Cie N'Guigmi		dissolution	
1927 Transformation des pelotons méharistes en groupes nomades (GN)						
1927	GN Agadez Iférouane	GN Tahoua Azel	GN N'Guigmi Moul			
1933		dissolution				
1938				création GN Bilma		
1942				dissolution GN Bilma		

[1] – De 1907 à 1926 ont existé des groupes montés à chameau de police intérieure.

1947	Changement d'appellation en PM sans changement de structure					
	PM Agadez PMA		PM N'Guigmi PMN			
1955	Changement d'appellation en Groupement Méharistes (GM)					
1956	GM Agadez GMA		GM N'Guigmi GMN	création GM Kaouar (GMK)		
1958	Changement d'appellation en Groupes Nomades (GN)					
	GN 11 Agadez		GN 9 N'Guigmi	GN 10 Kaouar		
1960		Transfert du GN 12 de Ménaka à Tahoua				
1961	rétrocession aux FAN	rétrocession aux FAN				
1962			dissolution	dissolution		

Appendices

Sources

Illustrations

Cartes

Localisations

Index nom de personnes

Sources

I Archives

A 1 – Centre des archives d'outre-mer

29, chemin du moulin de Testa 13090 Aix en Provence

1 Publications officielles.

Document	ref.
J.O. Sénégal.1901-1902	50127
J.0- Haut-Sénégal-Niger.1906-1921	50121
J.O. AOF	50018
Prévisions du budget du Niger.1917-1942	50018

2 Affaires politiques (A.P.)

Documents	ref.
Rapport du G.G-AOF sur le siège et la délivrance d'Agadez (18 mai 1917)	AP.534&535
Rapports politiques AOF 1936-1937	AP 539
Rapport capitaine Rottier sur contre-rezzou Abo (Tibesti).1922	AP 591-d17
Rapports politiques Niger.1916 à 1921	AP 591-d18
Disparition de deux goumiers de la compagnie des Ajjer au Djado 1938	AP 593-d03
Situation cercle de N'Guigmi.(1940-1941)	AP 638-d16
Evénements de l'Aïr.(1916-18)	AP 1404-d05
Liaison lieutenant Duffau (1924)	AP 1404-d06
Rapport inspecteur Desmarets sur Firhoun (1919)	AP 1404-d07
Projet de réorganisation des unités méharistes (1926) Situation Tibesti (1928)	AP 1404-d08
Rattachement du Tibesti à l'AEF	AP 1404-d9
Conférence de Bilma 1932	AP 2097-d21
Occupation du Tibesti 1911-16	AP 2662-d13

3.SOM

Documents	ref.	
	Afrique	dossier
mission Cazemajou	III	25
mission Voulet-Chanoine		37
mision Voulet-Chanoine (correspondances bureau militaire G.G AOF. cahier de rapports Lt Pallier		38 bis

rapport C.B Gadel a/s tournée Aïr 1905	IV	70 ter
séjour temporaire à Agadez.1904 reconnaissance de Bilma Lt Ayasse.1905	VI	177
	AOF	dossier
rapports politiques 1903 à 1905	I	18
projet organisation 3°TM- Lt/colonel Péroz	XVI	2
rapports d'ensemble des postes du Niger.1902.		11
dossier rapport d'ensemble 3°TM 1902 plan de défense 3°TM 1902-1903		5-6
rapports politiques 1903 escorte de la caravane de l'Aïr 1903 reconnaissance Bilma 1905		13
utilisation des masses du 2° escadron soudanais au profit des unités méharistes.1907-1908		20
	AEF	dossier
occupation de N'Guigmi.1902	XVI	I
	Niger	dossier
Décrets sur la constitution du Niger	VII	2
	Tchad	dossier
rapport de fin de campagne-Lt/colonel Péroz-1902		I
dossier 1 bis : situation du 3° TM.-1901		Ibis

4 - Fonds archives du gouvernement général d'AOF. (sous forme de micro-films)

41. Série D. Affaires militaires.

411. sous-série 1 D: Opérations militaires.

Documents	ref.	
	14 Mi	ID
territoire du Niger 1904-1906 reconnaissance Bilma Lt Ayasse 1905 organisation des transports occupation de N'Guigmi 1905	293	200
Reconnaissance en Aïr Cne Dinaux.1905	294	200
Combat Orida.sept.1906 Liaison Iférouane.sept.1906		201
étude du Cne Mangin.1907	295	201
Tournée Azaouak et Abzin- Cne Laforgue.nov.1906 Occupation Bilma- avril- 1907		202
Reconnaissance Agadez-Fachi.CB Bétrix.1907 Opérations Aïr.nov-1907 escorte taghlemt.Lt Ronjat.1908	296	203
Combat d'Emi Madama. Cne Prévot.15 nov-1909	297	204
Combat de Karam-1910	298	206
Opérations Tibesti. Colonne Löfler.1913-1914	303	214
La révolte de l'Aïr. Le siège d'Agadez.	304	216

Pacification de l'Aïr. 1916-1919		
Télégrammes concernant les opérations de l'Aïr 1917-1918	305	217
Opérations au Niger.1916-1919	306	218
Rôle d'Ag Amastane. Rezzou regueibat Madaoua.1919		219
Ordre n°7 des territoires sahariens- mars 1919		220
Commandement des territoires sahariens.1917-19	307	220

412 Sous-série 5D- Défense et organisation militaire.

Documents	ref.	
	14 Mi	5D
Organisation militaire générale des troupes de l'AOF1906-1910	411	29
Organisation de l'AOF. 1910-1930		30
Organisation militaire générale de l'AOF. 1910-1913	412	31
Organisation militaire générale de l'AOF 1914-1916	413	32
Organisation militaire générale de l'AOF. 1917-1919	414	33
Organisation militaire générale. HSN. 1905-1908	419	43
Organisation militaire générale.HSN. 1909-1911	420	44
Organisation des unités méharistes. 1907-1911	423	51
Organisation militaire du Niger.1907-1912 Etude sur le peloton méhariste. Cne Mangin Janv 1907	425	56
Organisation militaire du Niger 1913-1915		57
Organisation militaire du Niger.1917-1919	426	58

42. Affaires politiques administratives et musulmanes.Série G.

421. Sous-série 2G. Rapports politiques.

Documents	ref.	
	14 Mi	2G
Rapports politiques 3°TM. 1902	1625	2
Rapports politiques 3°TM. 1903		3
Rapports politiques 1903	1628	3
Rapports politiques 3°TM-1904	1635	4
Rapport du général comsup - AOF.1905 Rapports politiques mensuels TM.Niger-1905	1637	5
Rapports politiques trimestriels et mensuels TMN-1906	1639	6
Rapport annuel du général comsup AOF.1907	1644	7
Rapport politique annuel HSN. 1907	1645	7
Rapports trimestriels.HSN-1908		8
Rapport d'ensemble annuel du général comsup AOF 1909	1653	9
Pièces annexes au rapport politique. 1910	1656	10
Rapport politique annuel du Niger.1911	1660	11
Rapports trimestriels du Niger.1912	1665	12
Rapport d'ensemble du général comsup.AOF.1913	1668	13
Rapport d'ensemble du Niger.1913	1671	13
Rapport d'ensemble du Niger.1914	1675	14
Rapport annuel du général. comsup-AOF.1.914	1677	14

Rapport d'ensemble du Niger. 1915	1679	15
Rapport d'ensemble du Niger. 1916	1681	16
Rapport d'ensemble du HSN. 1917	1684	17
Rapport d'ensemble du Niger. 1919	1691	19
Rapport d'ensemble du Niger. 1920	1693	20
Rapport d'ensemble du Niger. 1921	1695	21
Rapports politiques mensuels-trimestriels. 1922	1698	22
Rapport politique annuel 1924. Niger	1705	24
Rapport politique annuel du Niger.1925	1708	25
Rapport politique annuel du Niger. 1928	1719	28
Rapport politique annuel du Niger. 1929	1723	29
Rapport politique annuel du Niger. 1930	1729	30
Rapport politique annuel du Niger. 1932	1745	32
Rapport politique annuel du Niger. 1934	1758	34
Rapport politique annuel du Niger. 1935	1765	35
Rapport politique annuel du Niger. 1936	1774	36
Rapport politique annuel du Niger. 1937	1783	37
Rapport politique annuel du Niger. 1938	1797	38
Rapport politique annuel du Niger. 1939	1803	39
Rapport politique annuel du Niger. 1940	1815	40
Rapport politique annuel du Niger. 1941	1829	42
Rapport politique annuel du Niger. 1942	1835	42
Rapport politique annuel du Niger. 1943	1845	43
Rapport politique annuel du Niger. 1944	1863	44
Rapport politique annuel du Niger. 1945	1873	45
Rapport politique annuel du Niger. 1946	1873	46
Rapport politique annuel du Niger. 1947	1881	47
Rapport politique annuel du Niger. 1948	1887	48
Rapport politique annuel du Niger. 1949	1903	49
Rapport politique annuel du Niger. 1950	1917	50
Rapport politique annuel du Niger. 1951	1934	51
Rapport politique annuel du Niger. 1952	1949	52
Rapport politique annuel du Niger. 1953	1982	53
Rapport annuel du cercle de Zinder. 1954	1998	54
Bulletins de renseignement. 1954	2749	54
Bulletin politique mars 1955	2753	55
Synthèse politique 1er trimestre 1958	2762	58

Nota : 1 - Les rapports politiques des années 1923, 1926, 1927, 1931, 1933, 1934, figurent en AP 591.- dossier 11.

2 - Il n'y a plus de rapport annuel à partir de 1954.

422 - Sous-série 4G - Rapports d'inspection.

Documents	ref.	
	14 Mi	4G
Rapport d'inspection du cercle djierma. 1909	759	9

423 – Sous-série 11G. Situation politique du Niger

Documents	ref.	
	14 Mi	11G
Situation politique 3°TM. 1903-1905	857	2
Situation politique 1905	856	3
Réoccupation d'Agadez et de l'Aïr. CB Gadel. 1907 Combat d'Agadem-Lt Droinard.1908 Combat d'Achegour. 1909 Combat Emi Madama. 1909	858	6
Affaires politiques 1910-1913	859	10
Occupation Djado et Tibesti. 1913		11
Rapports sur événements.1911-1913	860	12
Evacuation du Tibesti - 1916	862	17
Situation au Niger.1917-1919	864	20
Organisation du TMN. 1910-1.912	865	23
3e Conférence nord-africaine Tunis mars 1926	2202	6
Affaires militaires. 1927-1946	2203	2
Cercle de N'Guigmi.1933- 1938-1947	2204	20.21
Commission d'évaluation dommages de guerre pour les années 1917-1918.	2205	25
Renseignements sur les nomades 1917-1921 administration des cercles nomades par les militaires	2207	28
Tournée au Tibesti. Cne Rottier. 1921 Etude sur le Tibesti. Contre-rezzou Abo.Cne Rottier.1922 Mission Tibesti.Cne Rottier 1926		29
Rapport de mission-Cne Rottier.1926. Rapport de mission-CB Rottier.1929. Instruction du gouverneur du Niger, 1928	2208	29
Recueil de textes administratifs		30
Mission Noël 1941	2209	31
Passage au Tibesti de réfugiés libyens 1928	2210	37

424 – Sous-série 12G. Afrique du nord et Sahara.1899-1920

Documents	ref.	
	14 Mi	12G
Jonction avec l'Algérie.1905-1908	868	9
Rapport Cne Dinaux sur l'Ahaggar.1906	869	10
Etude d'organisation militaire saharienne.Cne Arnaud. 1907		11
Programme d'action et de coopération saharienne 1916-1919	871	17
Programme d'action et de coopération saharienne 1916-1919	87	19

5. Territoire du sud. Sous-série 22H

Conférence de Bilma 1932. Rapport du CB Carbillet		81

6. Algérie. Sous-série 28H.

Bulletins cercle de Bilma.1936-1937		1
Extrait des Annales coloniales sur le Niger 25.12.1913		2

7 -Fonds privés.

71.Fonds Gaden.AP.15

Correspondances personnelles 1900-1902		
cercle de Zinder vérascopes.carton V 739-747		
cercle de Zinder vérascopes.carton VII 901-957		
cercle de Zinder vérascopes.carton VII 1006-1050		
cercle de Zinder vérascopes.carton VIII 1051-1119		
cercle de Zinder vérascopes.carton VIII 1135-1141		

72- Fonds Arnaud-Randau 75.AP

Archives	volume
mission de R. Arnaud au Niger sur les Touaregs : 1906	1 pièce 15
rapport du Lt-Cel Venel sur combat d'Achegour.1909 rapport du Lt Ripert sur combat de Karam.1910	6
rapport du Cne Prévot sur combat Emi Madama. 1910	7
synthèse des directives du Lt-Cel Venel. 1910	10

A 2 – Service historique de l'Armée de terre (SHAT)

Chateau de Vincennes BP 107 00481 Armées

1 – Fonds Niger

Classement effectué par Mlle Sueur en juillet 1974 , en cours de refonte.

Niger I

Journal de marche BTS n°3, 1902 – 1939

Journal de marche RTSCN-RTSN. 1940 – 1947

Journal de marche des confins tripolitains, juil. 1931 – janv.1935

Journal de marche Lt Feyler, 10 août 1930 – 31 janvier 1931

Registre des citations, 1915-1928

Niger III

Organisation des confins militaires, lt-colonel Aymerich, 1904

Notice sur la section montée, 1904

Correspondance confidentielle, 1908 – 1917

La colonne de Filingué, avril 1916

Niger IV

Journal de marche du PM n°1/8e Cie, juil 1917 – 25 mars 1918

Niger V

Journal de marche SM 8e Cie, février 1918 – décembre 1920

Combat de Guélingué, 1920.

Niger VI

Historique des opérations auxquelles ont pris part les troupes de Bilma, 1906 – 1922

Historique du sous-secteur de Bilma, 1905 – 1960

Conférence de Bilma, 1932

Rapport médical sur l'occupation des confins, 1931

Les confins libyens, 1933

Historique du poste de N'Guigmi

Niger VII

Monographie du poste militaire d'Agadez

Historiques des postes de Madama-Dao Timmi-Dirkou

Notes sur le Djado

Niger IX

IPS du général Buhrer concernant les confins libyens, 1938

Recueil arrêtés portant réglementation des forces de police du Niger

Niger XI

Mision géographique aux confins, Cne Larroque, 1938 – 1939

Questions frontalières, 1948 – 1959

Niger XII – Reconnaissances

Massif de Termit, 1928-1953.

Ténéré, 1934-1935

Confins libyens, 1936-1953

Niger XXII-XIII – Campagnes sahariennes GN 11, 1958 – 1960

Niger XXX – Campagnes sahariennes GN 10, 1962

Niger XXXII – Campagnes sahariennes GN 9-10, 1961–1962

2 – Série 5 H

SH 205. Renseignements sur le BTS n°3 au RTSN, 1936 – 1947

SH 206. Journal du poste de Bilma

SH 216. Itinéraires confins libyens

3- Série 7 U – Sahara. Troupes de marine.

7U.2984

/3: JMO GN 11. GN de l'Aïr, juillet 1955 – juin 1961

/5: JMO Groupement méhariste du Kaouar, déc.1956 – déc. 1957

/6: JMO Groupement méhariste du Kaouar, oct. 1956 – juin 1960

/7: JMO Groupement méhariste de N'Guigmi-confins, déc. 1955 – déc. 1962.

/8: JMO Groupement méhariste de N'Guigmi. (sud), jan. 1955 – sept.1962

7U-2987

/1: JMO Groupe nomade du Kaouar, déc. 1957 – déc.1960

/2: JMO Groupe nomade du Kaouar, juil. – nov. 1960

/4: JMO GN 12, mars 1958 – juin 1961

7U-3004

/1: JMO Goum Agadez, juil. 1954 – déc.1957

/16:JMO Goum de N'Guigmi, juil.1954 – déc. 1955

/8: JMO Peloton méhariste de N'Guigmi, juil. – déc. 1954

A 3 – Centre militaire d'information et documentation sur l'outre-mer (CMIDOM)

Caserne d'Artois, 9 rue Edouard Lefèbvre 78013

Les archives détenues par le centre avaient fait l'objet d'un inventaire par le SHAT en 1987 sous la numérotation 15 H. Depuis elles ont été versées au CHETOM sans changer de numérotation

15 H 40

dossier 1 : Organisation des formations méharistes, 1901 – 1924

dossier 2 : Réglements provisoires de manoeuvre et de service en campagne, 1901 – 1914.

dossier 7 : Police commune des confins sahariens

dossier 8 : Activités militaires au Sahara 1929 – 1930

15 H 43

dossier 1 : Résumé historique des événements militaires, 1900-1908

dossier 6 : Rapports sur les opérations dans le cercle de Bilma, 1910

dossier 7 : Combat de Karam, 1910 * Colonne du Tibesti, 1913 – 1914

15 H 44

dossier 2 : Rapports d'opérations sur la pacification de l'Aïr, 1916 – 1919.

dossier 3 : La capture de l'ancien sultan d'Agadez Tagama, mai 1919

A 4 – Centre d'histoire et d'études des troupes d'outre-mer (C H E T O M)

Musée des troupes de marine

Route de Bagnols en forêt SP. 94 83608 Fréjus Cedex

1 Fonds CMIDOM (voir CMIDOM)

2 Fonds privés

21- Fonds Le Rumeur

17 H 33

- Ordre général n°63 du 13 novembre 1906 sur l'organisation de l'infanterie montée à chameau ;
- Liste des unités sahariennes d'AOF et d'AEF, 1952 ;
- Note sur le charbon pour les pelotons méharistes, 15/12/1920 ;
- Instruction sur les attributions des capitaines cdt les PM, 26 mars 1921 ;

- Arrêté n°39 du général comsup AOF concernant réorganisation des goums, 18 mai 1930 ;
- Ordre général n°5 a/s destruction rezzou Niger, mars 1928 ;
- Ordre général n°19 du 14 août 1928 a/s liaison Djanet 1928 ;
- Etude du Cne Berthomé sur la protection de l'Azaouak contre les rezzous régueibats ;
- Directives du colonel commandant militaire sur l'emploi des PM 1 et 4.

18 H 195

- d 1 : Etude du Lt Feyler sur zone de nomadisation du GN de Tahoua 1929 ;
- d 2 : Notes du Lt de Saizieux sur l'Aïr, 1925 ;
- d 3 : 12 itinéraires du Lt Le Rumeur du GN de Tahoua, (vers 1931).

22 – Fonds Gilles.

18 Hi 105

- Trois carnets de croquis, crayon ou aquarelle, réalisés par le Lt Gilles au cours de son séjour au GN 3 (Agadez) de 1928 à 1930 : fort Dufau (aquarelle), kori d'Agamgam, portrait Cne Bourgès...

23 – Fonds Eon.

17 H 33

- d 5 : Tournee d'une section au Tibesti (ordre général n°17 31/07/1931) ;
- d 5 : Rapport du Lt Eon sur tournée Tibesti, 1930 ;
- d 5 : Enseignements d'une tournée de remonte au Kanem, 1929-1930 ;
- d 10 : journal de marche SM 1 GN N'Guigmi 1929 – 1930.

24 – Fonds Laprun.

17 H 9

- Carnet d'ordres de chef de section à la SM d'Agadez, 1912 – 1913 ;
- Croquis, 39 photos se rapportant à son séjour méhariste.

25 – Fonds Mouret.

17 H 6

- Etude sur le lieutenant-colonel Mouret rédigée par son frère ;
- Correspondances privées, 1907 – 1909.

A 5 – Académie des sciences

23 quai Conti Paris VI.

- CR académie des sciences T. 200. p.721.724 : communication du capitaine Feyler sur la vallée du Tafassasset.

A 6 – Bibliothèque nationale (estampes)

58 rue de Richelieu Paris II

- 54 photographies réalisées au cours de la mission Djado-Aozou en nov. et déc.1930 (pilote : adjt. Miette. obst. : Lt Jouhaud)

A 7 – Centre des hautes études administratives sur l'Afrique et l'Asie modernes (CHEAM) – 13 rue du Four Paris 06

- N°1132 : L'emploi des unités méharistes dans l'administration des nomades (chef de bataillon Trancart)
- N°3447 : Les Touaregs soudanais et l'évolution de l'Afrique 1946 – 1959 (Cne Forgeot)

A 8 – Etablissement cinématographique et photographique des Armées (ECPA)

Fort d'Ivry - 94205 Ivry sur Seine Cedex

- Mission Noël, 1941 : 55 clichés référenciés V.556 à V 594 et V594 bis à V 609

A 9 – Institut de France (Bibliothèque)

23 quai Conti - Paris VI

MS 5934

volume 1

- Mission Monteil
- Mission Cazemajou.

volume 2. Ref.461.

- croquis du combat de Zanguébé
- croquis cercle de Zinder

MS 5935

Ref. 447-454

- Rapport du CB Bétrix sur tournée exploration Agadez – Faschi, nov. 1907

Ref. 456-459

- Rapport CB Bétrix sur opérations de police dans l'Aïr, oct. 1907.

Ref. 461-511

- Documents du Cne Colonna de Leca commandant le cercle de Bilma, 1907 – 1908.

A 10 – Musée de l'Armée (Drapeaux et trophées)

Hôtel des Invalides 2 avenue de Tourville Paris 07

Ref. AA n° d'entrée 8674, catalogue 509

- Fanion arabe récupéré au combat de Karam

A 11 La Rahla – Amicale des Sahariens

116 rue Damrémont Paris XVIII[e]

Cette association a reçu en donation, du médecin-colonel Malval, des aquarelles sur le Tchad ; six d'entre elles ont pour sujet le GN de N'Guigmi en 1926.

A 12 Archives nationales du Niger

Secrétariat général du gouvernement Niamey Niger

A – Bureau militaire. Série N.

2 N 3

- Circulaire n° 29 sur l'organisation des caravanes. – Colonel Hocquart. Zinder, le 30 juillet 1913.
- Circulaire n° 30 sur le mode d'emploi des unités montées à chameau- Colonel Hocquart. 31 juillet 1913
- Ordre du territoire n°18 sur l'organisation des détachements montés de police intérieure. Colonel Hocquart. Zinder le 30 juillet 1913.

2 N 18

- Circulaire n°17 sur l'emploi des indigènes dans les formations de guerre. Colonel Hocquart. Birni N'Konni le 29 mai 1913.

2 N 19

- Rapport du capitaine Dario, commandant cercle Agadès, 21 novembre 1912.

2 N 29

- Correspondance n°60 du commandant de cercle N'guigmi au colonel commandant le territoire. N'Guigmi, 10 février 1921.

2 N 220

- Note n°2754, colonel Doré commandant la subdivision militaire du Niger. 8 juillet 1926.

B – Cercles.

21, Cercle d'Agadès. (2)

- 2.2. 8. Rapport politique. Mars 1912.
- 2.2.15. Rapport politique. 4° trimestre 1926.
- 2.2.16. Rapport politique. Année 1926.

22. Cercle de Gouré. (10)

- 10.2.12. Rapport 1er trimestre 1921.

23. Cercle de Tahoua. (17)

- 17.1.4. Monographie lieutenant Peignot, novembre 1907.
- 17.6.9. Rapport n°1 sur le contre-rezzou à la poursuite du rezzou des Kel Aïr. Tahoua le 4 janvier 1907.
- 17.6.11. Journal de marche de la campagne d'été. Lieutenant Peignot. Tahoua le 11 septembre 1907.

24. Cercle de Zinder. (23)

23.7.3.

- Lettre n°31/G. Lieutenant-colonel Lamolle au chef de bataillon, commandant la région de Zinder. Niamey le 30 mai 1906.
- MSG. N°42 du gouverneur HSN. au Commandant militaire 3e TM Kayes, le 10 juin 1906,

II Bibliographie

ABADIE Maurice : *La colonie du Niger*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1927 ; 466 p.

ABOUBAKAR Adamou : *Agadez et sa région*, Etudes nigériennes n°44, 1979 ; 356 p.

AKPO-VACHÉ Catherine : *L'AOF et la Seconde Guerre Mondiale*, Karthala, 1996.

ALIBERT Louis : *Méhariste*, Delmas ; 1944 ; 365 p.

ARNAUD-CORTIER : *Nos confins sahariens*, Larose, 1908

BAUDIN Marcel : *Les derniers méharistes*, L'Harmattan,1998 ; 428 p.

BÉNÉ Charles : *Carnet d'un rat du désert*, Ed. Felzer, 1991 ; 357 p.

Blaudin de Thé Bernard :

Essai de bibliographie du Sahara français, Klincksieck, 1960 ; 259 p.

Historique des compagnies méharistes, 1902-1952, Athanor,1955 ; 127 p.

BINGER capitaine : *Du Niger au golfe de Guinée par le pays de Kong et le Mossi*, 1887-1889, Hachette, 1892 ; 2 volumes 513 et 416 p.

BOUCHEZ capitaine : *Guide de l'officier méhariste au territoire militaire du Niger* ; Larose, 1910

BURTHE D'ANNELET lieutenant-colonel de :

Du Cameroun à Alger, Ed. Pierre Roger, 1932 ; 843 p.

- *Du Sénégal au Cameroun*, Ed. Firmin-Didot, 1938 ; 2 volumes, 1549 p.

CHAPELLE Jean :

- *Nomades noirs du Sahara*, Plon, 1957 réédition l'Harmattan, 1982, 450 p.
- *Souvenirs du Sahel*, L'Harmattan, 1987 ; 285 p.

CLAUDOT-HAWAD Hélène : *Honneur et politique*, REMM n°57, 1990 38 p.

DAYAK-MANO : *Touareg, la tragédie*, Lattès, 1992 ; 219 p.

DENIS Pierre : *L'armée française au Sahara*, L'Harmattan, 1991 ; 317 p.

DESOMBRE Stéphane : *La Guémira*, Ed. Olivier Lesourd, 1944 ; 181 p.

DIVES lieutenant-colonel : *La marche au Tchad par le Niger*, CMIDOM n°158, 1955 ; 73 p.

DJIAN : *Le Tchad et sa conquête 1900-1914*, L'Harmattan, 1996 ; 221 p.

DROMARD Paul : *Essai sur l'attaque à l'arme blanche*, Lavauzelle, 1910

DRONNE : *Le serment de Koufra*. Les documents du temps, 1965

DUFOUR Jean-louis : *La révolte de l'Aïr 1916-1917*, CEHS, 1987 ;206 p.

ESME Jean d' : *Les défricheurs d'empire*, Les éd. françaises, 1947

FRÉMEAUX Jacques : *L'Afrique à l'ombre des épées 1830-1930*. SHAT ; 2 vol. : 191 et 311 p.

FRISON-ROCHE Roger : *Mission Ténéré*, Arthaud, 1960 ;177 p.

GENTIL Pierre : *Confins libyens, lac Tchad, fleuve Niger*, Paris : Lavauzelle, 1946 ; 217 p.

GOURAUD général. Zinder-Tchad. Souvenirs d'un africain, Plon, 1944

GRAMAIN Henri : *Fanna la nomade*, Calman-Lévy,1926 ; 294 p.

HAMANI DJIBO : *Sultanat touareg de l'Aïr*, Etudes nigériennes n°55, 1989 ; 521 p.

JEAN lieutenant : *Les Touaregs du Sud-Est*, Larose, 1909 ; 361 p.

JOALLAND général : *Le drame de Dankori*, Ed.Argo, 1930 ; 256 p.

JOUCLA : *Bibliographie de l'AOF*, Ed. géo. mar. et col., 1937

LA GORCE Pierre-Marie de : *L'empire éclaté*, Denoël, 1988

LANNE Bernard : *La querelle des frontières.Tchad Libye*, Karthala, 1982

LE CŒUR Marguerite : *Les oasis du Kaouar, une route, un Pays*, Etudes nigériennes n°54, 1985

LE ROUVREUR Albert :*Teski Timmi. Carnets d'un méhariste au Niger et au Tchad*, L'Harmattan, 1997

LE ROY Robert : *Méhariste au Niger*, Karthala, 1997 ; 288 p.

LE RUMEUR Guy.

- *Le Sahara avant le pétrole*, Soc. Cont. d'éd. mod. ill., 1964 ; 328 p.
- *L'imprévu dans les dunes*, Soc. Cont. d'éd. mod. ill., 1961 344 p.

LHOTE Henri.

- *L'épopée du Ténéré*, Gallimard, 1961 ; 194 p.
- *Chameau et dromadaire en Afrique du nord et au Sahara*, ONAPSA, 1987 ; 159 p.

MALVAL Jean : *Essai de chronologie tchadienne*, CNRS, 1974 ; 156 p.

MANGEOT colonel : *Manuel à l'usage des troupes opérant au Soudan français et plus particulièrement en zone saharienne*, Larose, 1922

MARTY Paul : *L'Islam et les tribus dans la colonie du Niger*, Geuthner, 2 volumes, 1930, 1931 ; 100 p.chacun

MATHIEU Muriel : *La mission Afrique centrale*, L'Harmattan, 1985 ; 281 p.

MEYNIER général : *Mission Joalland-Meynier*, Ed. l'empire fr, 1947 ; 187p.

MONTEIL Louis Parfait :

- *En France et aux colonies.* Vademecum de l'officier d'infanterie de marine - Baudouin. 1884
- *De St-Louis à Tripoli par le lac Tchad.* Alcan, 1895, 463 p.

NICOLAS Francis : *Tamesna.Les Touaregs Kel Dinnik.* IRSH, Niamey, 1950

NUMA BROC : *Dictionnaire illustré des explorateurs du XIXe siècle en Afrique*, Ed. du comité des travaux historiques et scientifiques

PÉRIÉ Jean, *Administrateur non repenti*, Pensée univ., 1994 ; 362 p.

RASH VÉHOSHUA : *Les premières années françaises au Damergou.* Soc. fr. d'histoire outre-mer,1973 ; 138 p.

RICHER André : *Les Touaregs du Niger. Les Oulliminden*, Larose, 1924

RIOU : *La révolte de Kaossen et le siège d'Agadez 1916-1917*, Niamey, 1968 ; 125 p.

RIVET chef de bataillon : *Notice illustrée sur le territoire militaire du Niger et le bataillon de Zinder.* Lavauzelle ; 1911

ROTHIOT Jean-Pierre : *L'ascension d'un chef africain au début de la colonisation. Aouta le conquérant*, L'Harmattan, 1988 ; 310 p.

SALIFOU André :

Kaossen. La révolte sénoussiste, Etudes nigériennes n°33, 1973 ; 220 p.

- *Histoire du Nige,*- Nathan, 1984 ; 317 p.

SÉRÉ DE RIVIÈRES : *Histoire du Niger*, Berger-Levrault, 1965 ;310 p.

TRIAUD Jean-Louis :

- *La légende noire de la Sanûsiyya*, Maison des sciences de l'homme, 1995 ; 2 vol., 1141 p.
- *Nomades et commandants / 1920 L'Aïr en ruines*, Karthala,1993

VISCHER Hans : *De Tripoli au Bornou*, Londres : Arnould, 1910

WAILLY Michel de : *L'escadrille du désert, 1935-1937*, CEHS, 1988 ; 191 p.

Périodiques

Almanach du Marsouin

Bulletin de la promotion Rif

Bulletin de la société de géographie.

Bulletin du comité de l'Afrique française (BCAF) et son suplément Renseignements coloniaux (RC).

Carnets de la Sabretache

Institut français d'Afrique noire (IFAN), bulletins, mémoires

Le Saharien (Eurafrique, Bulletin de liaison saharienne, Les Amis du Sahara)

L'Illustration

Militaria

Revue des troupes coloniales – Tropiques – Ancre d'or-Bazeilles

Revue d'histoire d'Outre-mer (anciennement des colonies)

Revue militaire d'AOF.

Travaux universitaires

CAMEL Florence : *L'administration et les Touaregs d'AOF, 1914-1945,* DEA. Aix-Marseille III, 1997.

HAMEL Emmanuelle : *La conquête française du Tibesti,* Maîtrise, Paris I

FOURAGE Gérard. *La frontière méridionale du Niger,*Thèse d'état, Toulouse

KIMBA IDRISSA. *La formation de la colonie du Niger*, 1880-1922. Thèse d'état, 1987, Paris VII

Témoignages

D'ordre général

- CHAPELLE Madame (épouse colonel Chapelle)
- HAPPE colonel Bernard
- MASSU général
- LE ROUVREUR colonel Albert
- ZOUDI YOUSSOUF (ancien directeur technique ORTN)

D'ordre particulier

21 GN Tahoua – GN 12

- BEDO colonel Gaston – 1927
- MONNET colonel Gérard – 1961
- PERDU adjudant-chef Maurice – 1960

22 GNA – PMA – GMA – GN 11.

- BAUDIN colonel Marcel – 1958-1961
- BEDO colonel Gaston – 1932-1934
- BINET général – 1951-1952
  COMMUNAL général Pierre – 1931
- FAUTHOUS général Pierre – 1961
- GALUT colonel Julien – 1941-1943
- LABELLE adjudant-chef Gilbert – 1942-1946
- LASSAUZET chef de bataillon Maurice – 1938-1940
- LAURENTIN colonel – 1955-1956
- MARCORELLES adjudant-chef Robert – 1946-1953
- PRAUTOIS général Jean – 1950-1952

23 GNN – PMN – GMN – GN 9

- ANSTETT colonel Robert – 1955-1956
- BEDO colonel Gaston – 1928-1932
- BINET général Louis – 1950-1951
- BOURRAT adjudant-chef Pierre – 1959-1961
  BURY Bernard général – 1959-1962
- CATALAN colonel Bernard – 1949-1952

- COMMUNAL général Pierre– 1932-1934
- CRESPIN colonel Jean-Jacques – 1962
- DONGUY colonel Georges – 1961-1962
- EON colonel – 1927-1930
- LARIQNON adjudant-chef André – 1955-1959
- LAURENTIN colonel Guy– 1956-1957, 1958-1961
- LEBRUN colonel –1941
- LE ROY colonel Robert– 1955-1956, 1958-1960
  LUCCHESI préfet – 1941
- OTMAN brigadier-chef Eyi – 1941-1962
- PRAUTOIS général Jean – 1950

24 GNB – GMK – GN 10.

- ISSOUMA goumier de 1ère classe Eyimi – 1940
  LE MASSON colonel Christian – 1957-1960
- LE GOFF colonel Albert – 1957-1958, 1958-1960
- MOREAU intendant-général Marcel – 1938-1940
- MUFF colonel Raymond – 1956-1960
- RONOT colonel Hubert – 1955-1959

Illustrations

chapitre	titre	origine	page
2243	Convoi Lt Meynier. Sada I/01/1900	Tour du monde.2° semestre 1901	054
2352	Retour d'un exercice à chameau	Revue des TC n°1. juin 1902	054
3130	Tirailleurs de la SM 2° Cie en déplacement	fonds privé	070
313	Tirailleurs de la SM 2°Cie à l'arrivée au poste	fonds privé	070
313	Le chef de la SM 2°Cie monté à chameau	fonds privé	071
313	Le chef de la SM 2°Cie à terre	fonds privé	071
3311.C	En route pour l'Aïr	Lt Jean.Les Touaregs de l'Air.Larose 1909. cliché n°88	096
3311.C	Arrivée à Agadez	Lt Jean. op. cit. cliché n°95	096
3311.C	Retour de tournée de police	Lt Jean. op.cit. cliché n°101	096
3332.BC	Plaque du poste de Chirfa	Musée des TDM. Remise par la Rahla	116
4213	Sergent méhariste monté à chameau	CB Rivet. op. Cit.	141
4213	Tirailleurs méharistes du Niger et méharistes algériens	CB.Rivet.Notice illustrée TMN et Bat. Zinder. Lavauzelle	141
4222	Le capitaine Dario commandant le cercle d'Agadez	CHETOM. – Fonds Laprun.	150
4224	Déplacement de la section d'artillerie à chameau du BTS3	carte postale	167

chapitre	titre	origine	page
4311	Préparatifs de la SMH2 au poste d'Agadez 1907	cliché Cne Posth. In R. Chudeau. *Le Sahara soudanais*	154
4311	Sentinelle en faction lors de la liaison des chefs de bataillon Bétrix et Mouret à Fachi.	fonds CEHS	167
4311	Escorte de la taghlemt Lt Gilles, Lt Laprun, oct 1911	CHETOM – Fonds Laprun	167
4311	Le Lt Laprun dans la région de Tafadek 1913	CHETOM – Fonds Laprun	167
4312	Le poste-grenier d'Aneye	fonds CEHS	EC XIII et XVI
4312 A	Rencontre CB Mouret et CB Bétrix à Fachi oct.1907	fond privé famille Ferrand	184
4312 A	Convoi du Lt Dromard sur Bilma.1908	Paul Dromard – *Essai sur l'attaque à la baïonnette* Lavauzelle	185
4312 A	Patrouille au Djado	Paul Dromard	185
4312 A	Le lieutenant Dromard à chameau	CMIDOM n°20890	187
4312 A	Portrait du Lt Dromard	CMIDOM.n°20892	188
4312 A	Plaque du fort Dromard à Bilma	cliché Carlier 1990	188
4322 C2	Palais de Tagama à Agadez, résidence traditionnelle des sultans de l'Air	fonds CMIDOM	252
4322 C2	Tagama, le sultan d'Agadès	CHETOM – Fonds Laprun	185
4322 C3	Portrait de Kaossen 1915	Cne Pétragnani *In Sahara Tripolitano.* Rome 1928	251
4322 C4	Combattants de la méhalla de Kaossen	cliché cne Pétragnani	252

chapitre	titre	origine	page
522	Goumier du PM d'Agadez	Maurice Abadie. La colonie du Niger 1927 cliché n°25	326
522	Tirailleur méhariste monté à chameau	fonds CEHS	326
522	Tirailleur méhariste	fonds CEHS	393
524	Tirailleur méhariste du PM. de N'Guigmi à pied	aquarelle Malval n°36	EC V
524	Tirailleur méhariste du PM de N'Guigmi monté à chameau	aquarelle Malval n°35	EC VI
524	Armement des pelotons méharistes	La sabretache n°118 1993	334
531	Tirailleurs en grande tenue 14 juillet 1926	aquarelle Malval n°37	EC VII
531	Lt Faye sous son abri avant la tornade	aquarelle Malval n°38	EC IX
531	Rassemblement du PM de N'Guigmi à Bédouaram	Maurice Abadie op. cit cliché n°48	328
531	Carré détachement méhariste de passage à Bilma	Maurice Abadie op. cit. cliché n°41	328
6242 A	Officier d'un groupe nomade des années 1930	Jean Clermont. La sabretache. 1993/118/14	EC X
6242 C	Tirailleur méhariste d'un groupe nomade du Niger 1930	Jean Clermont La sabretache 1993/118/15	EC XI
6242 E	Les bellahs à l'ouvrage	aquarelle Malval n°39	EC VIII
6242 A	Portrait du capitaine Bourgès 10 juillet 1929	Lt Gilles. CHETOM. Fonds 18 H 105	390
6242 D	Goumier arabe GNN	cliché Le Goff 1960	393
625 C	Poste ER 26 bis au cours d'une vacation	fonds CEHS	403
632	Cérémonie des couleurs – Timbologa 1941	mission Noël ECPA. n°598	424

chapitre	titre	origine	page
632	Préparation départ – Timbo-loga 1941	mission Noël ECPA. n°594 bis	424
632	Passage de commandement enre les Lts Brault-Gallié et Thomas en avril 1949	cliche Marcorelles – 1949	435
632	Lt Prautois commandant le PMA – 1951	cliché Binet – 1951	435
632	14 juillet 1951	cliché Binet – 1951	434
632	Traversée de l'Ighazer après une tornade	cliché Marcorelles	449
632	Défilé 14 juillet 1959 GN 11.	Aquarelle J.Ernotte	couver-ture
632	Mise en place du goum du groupement méhariste de l'Air pour le défilé	fonds CEHS	EC XV
632	Goum du PMA. 14 juillet 1948	cliché Marcorelles 1948	393
632	Croquis panoramique de la région d'Adabdab Aïr 11-10-29	Lt Gilles CHETOM 18H105	411
633	Goumiers du PMN.1950	cliché Binet – 1950	434
633	Fanion GN 9	cliché Carlier – 1997	EC IV
633	Dispositions préparatoires au défilé	cliché Le Goff – 1961	EC XIV
633	Goumier Ali Bouderballah en patrouille à Termit	cliché Carlier – 1962	507
633	Les officiers du GNN au carré de Bédouaram : cne Feyler à gauche, lt Langlois à droite	fonds CEHS. Cliché Desombre	449
633	Le poste d'Agadem	fonds CEHS. cliché Grandin	491
634	Fanion GMK	cliché Carlier – 1997	EC IV
635	Tombes de Mabrous Timi-dinga	cliché Beuf – 1993	EC XIV

chapitre	titre	origine	page
635	Plan du poste de Latouma	d'aprés Burthe d'Annelet. *Du Sénégal au Niger*	492
635	Poste de Latouma	cliché Carlier – 1963	492
635	Fortin de la guelta Galiéma – 1963	cliché Carlier – 1963	491
635	Plaque inaugurale poste de Chirfa	cliché X	509
635	Lt Anstett cdt GMN à la tête de la relève descendante	cliché Le Goff – 1957	525
635	Patrouille GN 10.à l'Afafi 1958	cliché Le Goff – 1958	EC XII
635	Inspection Ga1.Comsup.GN 10.Dao Timmi mai 1959	cliché Muff – 1959	527
635	14 juillet à Djado	fonds CEHS – Cliché Rodary	EC XV
635	Liaison vers le Tchad	fonds CEHS – Cliché Rodary	EC XVI
635	Passage à Madama en mars 1932 du Lt Noé Cie des Ajjer gauche; Lt Séré de Rivières chef de poste à droite	fonds CEHS – Cliché Weisbecker	508
635	Le sergent Pordié, adjoint du Lt Weisbecker commandant des confins	fonds CEHS – Cliché Weisbecker	508
635	Arrivée de la taghlemt à Chirfa	fonds CEHS	509
635	Tombes du s/c Nicolle et du sgt Robard	fonds CEHS – Cliché Weisbecker	527

Cartes

chapitre	titre	origine	page
1	Cadre d'ensemble de la zone nomade	MF.D.	008
1	Cadre géographique Niger-ouest	MF.D.	013
1	Cadre géographique Niger-est	MF.D.	014
1	Répartition spatiale des populations nomades	MF.D.	022
2	Etats nigériens à la veille de la pénétration coloniale	MF.D.	038
2	La pénétration française. 1891-1900	MF.D.	040
311	Cercle de Zinder.1900-1902	MF.D.	064
322	Route ravitaillement Filingué-Tessaoua.1901-1906	MF.D.	076
3231	Activités à l'est de Zinder 1902-1903	MF.D.	082
3332	Campagne 1906, Territoire militaire du Niger	MF.D	110
4112	Composition des garnisons	AN. Niger, 2N2	124
4311	Reconnaissance Gueljet.1909	BCAF n°9 sept.1910	157
4311	Carte de l'Aïr.1908	RC n°11 nov 1908	158
4311	Reconnaissance nord de l'Aïr	BCAF n°9 sept 1910	160
4312	Carte du Niger-est	RC.n°9 sept 1909	183
4312	Combat d'Emi Madama 7 nov. 1909	CAOM 11G8	186
4312	Carte du Tibesti	RC.n°7 juil.1916	215
4312	Plan du poste de Bardaï	RC.n°1 janv.1921	216
4312	Reconnaissance Tibesti 1915	RC n°11 et 12. nov-déc. 1919	217

chapitre	titre	origine	page
4313	Croquis du cercle de N'Guigmi	RC.n°12.déc.1910	221
4313	Reconnaissance Egueï Toro. 1909	RC.n°10. oct.1911.	221
4322 C5	Le dégagement d'Agadez fév. juil. 1917	E.D.	enc. coul.
4322 C7	La reconquête de l'Aïr déc. 1917 janv. 1918	E.D.	enc. coul.
4322 C7	La reconquête de l'Aïr, fév. mars 1918	E.D.	enc. coul.
4322 A	Implantation BTS n°3 nov. 1916	MF.D.	237
4322 C4	Opérations nov 1916 fév. 1917	MF.D.	247
4322 C4	Croquis du poste d'Agadez	Dufour J-L la révolte de l'Aïr	248
5111	Carte du rezzou regueïbat 1919	revue TC. n°71 1924	306
5112	Carte OPS Tibesti	CAOM.aff.pol.carton 591 dossier 17	314
5112	Carte du Tibesti-Capitaine Rottier	RC n°l.,janv.1924.	312+3
533	Croquis du combat de Gué-lingué 1920	SHAT. Niger V.	347
6232 B	Carte provisoire du Ténéré	RC n°1 janv.1934	384

Nota. (MF.D.) : Marie-Françoise DELAROZIERE

(E D) : Elodie DECOUDRAS

Localisations

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
Abacar	140 km nord-est	Tahoua
Abarakan	140 km nord-est	Agadez
Abibous	95 km nord-est	N'Guigmi
In-Abelas	150 km nord-nord-est	Tahoua
Achegour	100 km nord 125 km nord-ouest	Fachi Bilma
Aderbissinat	150 km sud	Agadez
Afo	135 km nord-ouest 80 km est	Zouar Sobozo
Agadem	215 km sud	Bilma
Agbar = Ogba	135 km nord	Agadez
Aggatene	140 km nord-est	Agadez
Aguellal	45 km sud-ouest	Iférouane
Aguézi	220 km nord-est 65 km est	Bilma Itchouma
Aïn-Galakka	80 km ouest	Faya
Ajioua	230 km nord-est	Agadez
Amgangan	270 km nord – nord-est	Agadez
Andéranboukan	125 km nord 250 km nord-ouest	Filingué Tahoua
Aneye	80 km nord	Bilma
Anou-Ararène	35 km nord-ouest	Agadez
Aoudéras	85 km nord-est	Agadez
Araga Bo	70 km sud	Fachi
Aragoua	200 km sud-sud-ouest	Zouar
Arakao	260 km nord-est	Agadez
Areschima	50 km nord	arbre du Ténéré
Arlit	220 km nord-nord-ouest	Agadez
Arrigui	45 km nord	Bilma
Assodé	80 km sud	Iférouane
Azel	80 km nord-nord-ouest	Tahoua
Azelick	140 km est 18 km nord est	Agadez Teguida N'Tessoumt

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
Barghot = Beurkott	130 km nord-est	Agadez
Bededenga	35 km nord-est	N'Guigmi
Bédouaram	165 km nord	N'Guigmi
Belahardé	130 km nord-nord-ouest	N'Guigmi
Belakoulbou	70 km nord	Bilma
Belal	220 km nord nord-ouest	In-Gal
Bilabérim	190 km nord	N'Guigmi
Billibar (enneri)	80 km nord-ouest	Madama
Bir-Alali	35 km nord	Mao
Boultoum	65 km nord	Gouré
Bourgadé	125 km nord-nord-ouest	N'Guigmi
Brei	25 km nord	Wour
Buni Dourso	40 km sud-est	Chirfa
Chemidour	30 km nord	Bilma
Chirfa	6 km sud-est	Djado
Chirmalek	100 km nord-est	Gouré
Dada	35 km nord-est	Itchouma
Damayo	80 km nord-nordest	Tahoua
Dao Timmi	70 km nord-est	Séguédine
Daoulalause	90 km nord	Tanout
Défirou	300 km nord-est	Bilma
Diagaringa	130 km nord	N'Guigmi
Dikernomma	35 km est	Djado
Diomé = Guiom	70 km nord	Gouré
Diré	50 km nord-est	Firkachi
Dirki= Dirkou	35 km nord	Bilma
Djado	275 km nord nord-ouest 155 km nord-ouest	Bilma Itchouma
Djebock	20 km est	Gao
Domi	30 km est	Djado
Doumouna	6 km est	Chirfa
Domosoua	10 km est	Madama
Dourso	55 km ouest	Zouar
Edri Moguedé (ou Mogéde)	45 km est 50 km nord-est	Yat Itchouma
Egerouène	65 km nord	Agadez
Elabo	90 km nord-nord-est	Tahoua

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
Elli	35 km nord-ouest	Zouar
El Ouar	40 km nord-ouest	Achélouma
Emdit	160 km nord	Iférouane
Emi-Madama	30 km nord	Bilma
Er Roui	110 km nord	Chirfa
Es-Saoui	160 km nord-est	Tillia
Fachi	400 km nord-est	Agadez
Farrezakat	100 km nord-ouest	Iférouane
Fazeï	25 km sud	Achegour
Fidoursso	50 km est	Djado
Firkachi	220 km nord-est	N'Guigmi
Fort-Motylinski = Tarahaouhout	50 km est	Tamanrasset
Fossenet	75 km sud-ouest	Séguédine
Gabou = Ag Gabo	240 km nord nord-est	In-Gal
Galimanga	120 km est-nord-est	Madama
Gangaber	5 km nord-est	Gao
Garadzou = Garezou = Garazou	85 km nord-ouest	Gouré
Gobo (col)	235 km est	Séguédine
Gonddoudou	15 km nord	Bilma
Goubone	70 km nord-est – est	Zouar
Goulouski	35 km nord-est	Tanout
Greh Arkenne	190 km est-sud-est	Séguédine
Gueljet = Gelgiet	390 km nord-nord-ouest	Tahoua
Guirbo	60 km nord-est	Gouré
Gueneb	110 km nord-ouest – ouest	In-Gal
Guézébida	20 km nord-est	Madama
Guidiss	30 km ouest	Tahoua
Guissat	125 km nord	Agadez
Iférouane	240 km nord	Agadez
In Abbarit = In Abangarit	155 km nord-ouest	In-Gal
In-Aridal	90 km nord – nord-ouest	Mentès
In-Ateï	280 km sud	Tamanrasset
In-Guezzam	410 km nord – nord-ouest	Agadez
In Tafouk	180 km nord-ouest	Agadez
In-Abelas	150 km nord-nord-est	Tahoua

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
In-Gal	260 km nord-est	Tahoua
In-Kakane	80 km nord	Agadez
In-Kankaran	60 km est-nord-est	Tahoua
In-Todock	145 km nord-ouest	In-Gal
Itchouma	170 km nord – nord-est	Bilma
Yat	220 km nord-est	Bilma
Jalababab	190 km nord-ouest	In-Gal
Kafra	80 km nord-ouest	Bilma
Kamada	135 km nord	Séguédine
Kamadia	130 km est	Séguédine
Karam	60 km nord-est	N'Guigmi
Kehehe	40 km nord – nord-est	Tahoua
Kellé	35 km nord	Gouré
Kichi-Kichi	195 km nord-est	Siltou
Kisehgari	125 km nord	Tahoua
Kochimé = Kochimi	20 km nord – nord-est	Djado
Koufeï	65 km nord – nord-est	N'Guigmi
Koundji	135 km sud-est	Madama
Koussa Arma (ou Kossa ana)	210 km nord	N'Guigmi
Larlar	40 km sud	In-Gal
Latouma	120 km est	Madama
Lenkré	140 nord-ouest	N'Guigmi
Logozonou	250 km est	Séguédine
Lolon	45 km est	Latouma
Mabrous	280 km nord – nord-est 130 km nord – nord-est	Bilma Séguédine
Manguéni	8 km nord	Achélouma
Marmar	400 km nord-est 400 km nord	Bilma Toro
Mazalet Mazelet	140 km est 125 km est	Agadez Agadez
Mentes = Mantes	280 km nord-nord-ouest	Tahoua
Molo	70 km nord-est	N'Guigmi
Moul	90 km nord 100 km sud	N'Guigmi Bilabérim
Nabarou	120 km nord-est	Agadez

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
N'Déguédé (ou N'Dégédé)	50 km nord-est	Madama
N'Galafo	20 km nord-est 90 km nord-est	Yamsa N'Guigmi
N'Gourti	115 km nord	N'Guigmi
N'Guini-Gana	60 km nord-est	Tanout
Noum	80 km nord-est	N'Guigmi
Odéroua	20 km est	Latouma
Otoma	235 km nord – nord-est 75 km nord-est	Bilma Itchouma
Ouachenkelé	45 km nord-est	Mao
Ouazaï	180 km nord nord-est	Tahoua
Ounissoui	210 km nord-est	Termit
Ouollé Sonosso	30 km sud-ouest – sud	Toummo
Ourarène	220 km nord-est	In-Abangarit
Sara	30 km sud-est	Djado
Sacillicici = Sassibi	220 km nord-est	Séguédine
Séguédine	170 km nord	Bilma
Sehin	140 km. nord-ouest	Mentes
Sekkiret	110 km nord – nord-ouest	Agadez
Sini	150 km sud	Fada-Ennedi
Sobozo	330 km nord-est	Bilma
Soutel	100 km nord – nord-est	Termit-ouest
Soutiama	30 km nord-ouest	Madama
Tabelot	120 km nord-est	Agadez
Taarna = Taharna	105 km sud-est	Madama
Tafadek	45 km nord	Agadez
Taghazit	100 km nord	Iférouane
Tagheï	70 km nord – nord-ouest	Djado
Tagmeurt	145 km nord	Agadez
Tagmeurt Afaro	250 km nord-est	Agadez
Tagoui	100 km nord-est	In-Gal
Taket-n'Koutat	60 km nord	In-Abangarit
Takolokouzet	130 km sud-est	Iférouane
Talarlack	130 km nord	Agadez
Talras	110 km nord – nord-est 110 km nord-est – est	Gouré Tanout

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
Tamanet	150 km nord-est	Agadez
Tamaya	170 km nord-ouest	In-Gal
Tamazélak	80 km nord	Agadez
Tamsoucoua	35 km est	Gouré
Tanout de Tadarast	180km nord-est	Tahoua
Tapki-N'zaki	48 Km ouest-nord-ouest	Tahoua
Taraouadji	65 km nord-est	Agadez
Tarazit ou Taghajit ouTaghazit	105 km nord	Iférouane
Taguedoufat	110 km sud-ouest – sud	Agadez
Tarétarkan	80 km nord-est	Tahoua
Tarhas = Talras	110 km nord-est	Tanout
Tarouei	75 km-ouest – sud-ouest	Iférouane
Tasara	140 km ouest	In-Gal
Tass = Task	115 km nord-est	Gouré
Tazilalet	165 km nord-est	Agadez
Tazolé	120 km nord-est	Agadez
Tchin Oualombane	60 km sud-ouest	In-Gal
Tchirazari	60 km nord	Agadez
Tchirazere	150 km sud-est	Iférouane
Teguidda N'Taguey = Teguidda N'Tagaït	80 km nord-est 150 km nord-ouest	In-Gal Agadez
Teguidda N'Tessoumt	75 km nord nord-ouest	In-Gal
Téhinonto	130 km sud	Madama
Telataye	150 km. nord-ouest	Ménaka
Tenekar ou Ténékert	380 km nord-ouest	Tahoua
Termit	330 km nord-ouest	N'Guigmi
Téouak = Téouat	115 km nord – nord-est	Agadez
Téséroukane	85 km ouest – nord-ouest	Iférouane
Tiggart	70 km nord-est	Tanout
Tiggidalen = Tiguédelane	50 km ouest sud-ouest	Bilma
Tiguidit	90 km sud-ouest	Agadez
Tiguirit	180 km sud-ouest	Mentes
Tillia	180 km nord-nord-ouest	Tahoua
Tillis	210 km nord-nord-ouest	N'Guigmi

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
Timoumenine	10 km nord-ouest	In-Gal
Tin-Chérifen	120 km nord-ouest	Tahoua
Tin-Galène	130 km nord	Iférouane
Tin-Kéouen	nord	Iférouane
Tin Missao	250 km sud-ouest	Tamanrasset
Tin-Taboirak	20 km est	Agadez
Tin-Tarabt = Tin-Tarat	160 km est	In-Abangarit
Tin-Zaouaten	700 km nord – nord-ouest	Tahoua
Tofamaner	200 km sud-ouest	Agadez
Tomi	30 km sud – sud-est	Aozou
Toro	250 km nord-est	Firkachi
Touaret	190 km nord-ouest	Iférouane
Toummo	100 km nord-nord-est	Madama
Toureyet	80 km est	Agadez
Toufabayo	10 km est-nord-est	Tahoua
Tindint	60 km nord	Agadez
Wourigaï	170 km sud-est	Madama
Wouro	75 km nord-est	Séguédine
Yamsa	55 km nord-est	N'Guigmi
Yankara Dinga	130 km nord-est	Madama
Yat	225 km nord – nord-est 40 km nord	Bilma Itchouma
Yeggueba	130 Km nord	Bilma
Yeggédolé = Yogedole	140 km nord-est	Madama
Yei Lulu	290 km est	Séguédine
Yerkéhida	10 km ouest	Madama
Yibi Souma	110 km sud – sud-est	Bardaï
Yo Danga	80 km est	Madama
Zakkaret	75 km sud-ouest	Tahoua
Zara Tieul-Tieul	25 km nord	Bilma
Zéline	95 km nord – nord-ouest	Iférouane
Zigaouac-Zaouagane	160 km nord – nord-ouest	Tahoua
Zourika	60 km nord-ouest 75 km nord-est	Iférouane Arlit
Zouzoudinga	150 km nord-ouest	Madama
Zuri Betidaï	120 km ouest – sud-ouest	Zouar

Lieu-dit	Coordonnées polaires par rapport à	
Zuri Tégan	100 km nord-est	Madama
Zuri Zargana	90 km nord-est	Madama

Index

Aboghalil
chef de la fraction Ibourdienane 443
Adamou Bimi
tirailleur 498
Adembar 418
Adji Laouël 415
Aghali 256, 257, 258, 259, 260
Agi Kalli 373, 523
Ahmed Ankrémi
chef des Goundas 475, 476
Ahmed Egrow 436, 437, 438
Ahmed Fadeye 431
Ahmed Fodémi 498
Ajerjim
chef d'une fraction des Kel es Souk 441
Allégrini 461, 468, 482, 483, 484, 498, 516, 517
Allenbach 472, 520
Alrimarett 242, 244, 290
Ankré Ouajemi
chef des Goundas 503
Anstett ... 472, 473, 474, 476, 526, 528
Apoggia
ou Poggia 364, 497
Arnould 416, 417, 419
Arrighi 106, 408
Attifa
chef goumier330, 460, 462, 466
Aubert 362, 363, 365, 456, 458
Aubin 465, 512, 513
Aubinière 482, 484, 517
Aubry 477
Audier 423, 425, 426
Aune 468, 518
Azard 480, 481
Bacquié 477
Barbe 455, 460
Barberot 483, 513
Barboteu 385, 414, 474, 486, 501, 502, 506, 524, 528, 529
Barkaï
bandit 336, 373, 494
Barkaï Dazemi
chef goumier 514
Baron 472, 473
Battesti 409, 463
Baudin ... 409, 413, 447, 448, 450, 451, 452, 453
Bayard ... 464, 466, 511, 512, 513, 515
Baylon 460
Bazo ag Elghorer
aménokal des Kel-Dinnik ... 447
Bazo ag Khorar 441
Bedo 364, 385, 408, 414, 415, 416, 417, 455, 457, 458, 461, 493, 494, 495, 496, 497, 502, 504, 505
Berge 426, 427, 428, 429, 430
Berliet
mission 386, 489, 524, 534
Biju-Duval 438, 439, 440
Blacher
gouverneur du Niger 499
Blet 477
Blin 520
Bobo
directeur des écoles nomades 447
Boby 485
Bokar Foulo
goumier 471
Bonnigal 484

Borricand 344, 354, 407, 419, 420
Boubakar
sergent-chef..... 162, 446
Boucher 485
Boudal
goumier 515
Bouillié..... 453, 454
Boukar Hissen
Toubou 458
Bourgès . 196, 260, 262, 263, 265, 266, 268, 270, 271, 272, 274, 276, 284, 285, 286, 289, 297, 300, 344, 345, 346, 390, 427, 551
Bourgund..... 471
Bouscat..... 458
Brasseur..... 504
Brault-Gallié..... 426, 433, 469
Breffeil ... 450, 451, 452, 453, 534
Bretaudeau..... 410
Breton..... 534
Breuillet..... 522
Briand..... 514, 516
Brion..... 418, 514, 517
Brouin
administrateur..... 428, 431, 432
Brunat..... 520
Bruno Assogba
caporal-chef..... 532
Brusset..... 11, 17, 504
Buisson..... 420
Burthe d'Annelet... 398, 416, 457, 458, 459, 495, 497, 505
Butor..... 474
Carbillet..... 361, 513
Carbonnier..... 350, 354, 407
Carlier..... 481
Caron..... 523
Carpentier..... 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447
Carriou..... 447
Catalan..... 394, 470, 471
Cauro..... 470, 471
Cayrol..... 456, 501, 502, 504, 505
Ceccaldi..... 498, 501
Chapelle 365
Jean . 25, 32, 33, 218, 259, 316, 317, 330, 361, 369, 385, 391, 399, 406, 414, 425, 426, 428, 453, 455, 461, 467, 468, 477, 493, 494, 495, 496, 497, 499, 517, 518
Chapouty 455, 456
Charvet..... 385, 417, 418, 419
Chesneau 513
Chiaroni..... 415
Cianelli..... 505
Communal..... 394, 413, 462, 463, 485, 505
Corlu 421, 422
Cornet..... 366
Cosserat
vétérinaire..... 538
Couturier 464, 465, 482, 483, 503, 510, 516, 517, 518
Crespin 478, 481, 482, 490
Crétet..... 436, 481
Czajkowski..... 481
d'Alverny 512
d'Esme
Jean 417
Dalgalénardo..... 501, 502
Daniel..... 468
de la Brosse ... 382, 462, 463, 465
de la Brosse Philippe 471
de Menditte 448, 535
de Nazelle..... 454
de Rothschild..... 477
de Witte..... 407, 408
Debarge..... 530
Decoeur..... 440
Delamare..... 440
Delange..... 432
Delannoy..... 426, 440, 441, 442

Delécluze 462
Delfini 457
Delmas
madame 196, 202, 259, 277, 461
Delpy 505
Demery 500
Desombres 467, 512
Despinoy 503, 504, 505
Donguy ... 478, 479, 480, 530, 538
Donzé 505
Drouin 428
Du Boucher 423
Duleyrie 454
Dumontet 444, 445
Duprez 361, 454, 501
Duvivier 408, 413
Eches 445, 446
Effaleï 414, 417
el Hadj Ousman
chef des Yorouma 477
Elias
brigadier 444
Ely Oumarmi
bandit 480
Eon 456, 457, 459, 460, 504
Erzé 502
Erzeï
toubou 432
Esches 409
Esquillat 413
Etchart 483
Etienne (Eugène) 44, 46, 47, 48
Etienne (Lt) 469
Falvy 366, 367, 369
Fassy 519
Feyler 382, 385, 407, 408, 413, 418, 461, 462, 464, 465, 466, 467, 483, 493, 494, 495, 497, 505, 506
Firhoun
chef de Oulliminden 89, 107, 109, 172, 238, 239, 240, 242, 267, 286
Florimond 419
Fontanet 433
Fouarer 517
Fralon 342, 343, 354, 407
Franchesqui 430
Fraticelli 425, 426, 519
Freund 504
Frison-Roche 35, 489, 534
Frotté
vétérinaire 447
Fuentès 419, 474, 475
Fustec 440, 441, 442, 443, 444
Galut 423, 519
Gama 495
Gamory-Dubourdeau 207, 208, 225, 338, 340
Garbay 528
Garnier 88, 105, 106, 107, 366
Gautier 102, 177, 454
Gefflaut 483, 517
Gentil
Emile 51
Pierre 5, 469, 514, 519
Georges
capitaine 229
sergent 409, 474, 485, 486, 487, 528
Gérin 427, 428
Gestin 445
Ghato 418
Gilles (1909-1911) . 163, 165, 191
Gilles (Gal) 391, 412, 413, 452
Gindt 474, 475
Girles 344, 413
Glarner 514, 515, 516
Gloria 520
Gobin 463, 503, 504, 516, 517
Grall 421, 468, 483
Granger 466, 513, 514

Grisard 445
Grobert ... 414, 415, 499, 501, 503
Guenebaud 385, 464, 465
Gugliemi 423
Guilbaud 484
Hamani Diori 370, 374
Happe Bernard 373, 409, 410, 474, 485, 486, 487, 529
Happe Michel 430
Harcaud 441
Haslin 420
Hassane Djibo 488
Henry 472
Hilaire 253, 459
Huguet 479, 536, 537
Ibos 505
Illegil 418
Irkoigouma tirailleur 454
Issouma Eyimi goumier 484
Joannès 480
Joly 443
Joubert 420, 421, 422, 423, 513
Kadella guide toubou 463
Kahn 452
Kaossen . 231, 234, 238, 242, 250, 251, 254, 255, 256, 258, 259, 261, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 278, 279, 280, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 292, 294, 302, 303, 309, 330
Kerfanto 437
Kergaravat 453, 480, 490, 534
Kilian Conrad 423, 455
Kodogo .. 283, 285, 288, 291, 294, 309
Labelle ... 387, 388, 425, 426, 428, 519
Lagarde .. 469, 470, 484, 503, 504, 516, 517
Lamothe 386, 524
Lamy 484
Langlais 391, 485
Langlois .. 385, 464, 466, 510, 511
Laparra 530
Larignon 473, 476, 477, 478, 489, 524, 526, 532, 533, 536
Larroque 421, 514, 515, 516
Lassauzet 387, 421, 422
Launay 365, 382, 482, 517, 518
Laurentin 441, 473, 474, 476, 477, 478, 493, 532
Lavabre 441, 442, 444, 445
Le Bretton 481
Le Goff .. 386, 448, 478, 487, 488, 489, 490, 529, 530, 531, 534, 535, 536
Le Jan 510
Le Masson 487, 488, 489, 529, 530, 533, 534
Le Proust 466
Le Rouvreur 368, 520
Le Roy ... 405, 472, 473, 475, 476, 477, 490, 521, 522, 523
Le Rumeur Guy 408
Lebrun 468
Lecherf .. 480, 482, 534, 536, 538, 539
Leclerc 423, 519, 526
Lecocq 408
Legac 457
Legoux ... 455, 457, 458, 503, 504
Lejeune 373, 427, 428
Lepeley 412
Lescure 444, 445, 446, 448
Leydier .. 472, 473, 474, 485, 486, 523
Lhote Henri 385, 398, 419

Lizon
vétérinaire 479
Löfler 556
Losciat 496
Loustalot 460, 461, 495, 496
Lucchesi 468
Lucciani 448
Lundy 514, 517
Lutgen 464, 466
Macron 490
Magendie 444
Maggioni 425
Magny 506, 510
Mahaman Deleï 498
Mahamat Kosso 220, 222, 224
Maï Chaffami 133, 179, 191, 205, 207, 208, 209, 212, 309, 310, 315, 338, 341, 456
Maizières 523
Manière 487, 526
Marchadier 536
Marcorelles 391, 395, 426, 428, 429, 430, 433, 436, 437, 438, 439, 440
Mareschal 438, 439, 440, 480
Mariani 480
Maricourt de 366
Massu 438, 439, 471, 518, 519
Mathurin 438
Maupois 440
Maurel 439
Méar 363, 459, 460
Menu 532
Mercey 420, 516, 517
Mille 462, 503, 505
Millieret 530
Mohamed ag Sagia 394
Mohamed ben Ghain
goumier 480
Mohamed ben Moktar
dit Chérif 474
Mohamed el Moumin 436
Mohamed Sadik
goumier 498
Molia
guide tomagra 465
Monnet 410
Moquet 447, 448, 450
Morales 425
Moreau Jean 386, 472, 473, 475, 476, 478, 480, 488, 489, 490, 493, 524, 526, 528, 531, 533, 534, 535, 536
Moreau Marcel ... 482, 483, 484, 517, 518
Morichère 426
Morvan .. 336, 337, 342, 344, 363, 457, 458, 459
Motangérand 510
Moudour 370, 451
Moulène 471, 472, 521
Moullet 500, 510
Moussa ag Amastane
aménokal des kel Hoggar .. 233, 239, 268, 287
Moussa Boubakar
caporal 443
Muff472, 473, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 521, 523, 533
Murati 391, 461, 496, 498, 501
Nicloux 365, 511
Nicolas 35, 243, 244, 331, 368
Nicolazzo de Barmon 445, 488
Nicole 413, 495, 498, 501, 503
Ninkoa Sanongou 478
Noé 501
Oberson 421, 514
Ogha
goumier 436, 437
Otman Eyimi . 394, 470, 471, 474, 478, 482
Ouakassou 395
Ouardougou

guide chef de village de Sara 493, 498
Oumarou Malam
sergent 524
Ourikid
brigadier 439
Ousman
goumier 474
Ozier la Fontaine 479, 482
Pain 415
Palud 343, 455, 459
Parant 501
Pastre 468
Pautard 471
Payet 488, 536, 538, 539
Pelletier d'Oisy 365
Pensereau 408
Perdu 409
Périé
administrateur 311, 362, 371, 535
Perron 537
Person 413, 496
Petit-Lagrange
monsieur 504
Petot 451
Peyré 423, 519
Pinatel 498, 499, 500
Pinhède 468
Pion 422
Piriou 417
Planté 423, 519
Porta 444, 445
Postel 486
Pouillet 438, 440
Prautois ... 437, 438, 440, 470, 471
Predziecki 415
Profit 417, 464, 465, 466
Raimbault 475, 531, 532
Rayat 294, 300, 330, 361, 412, 414, 415, 416, 460
Raynal 428
Reeb 429, 436
Revol 484
Reynaud 431
Rigolot 468
Riou 412
Ripoll 427
Robard 495, 498, 501, 503
Robin 282, 343, 344, 512
Rodary 475, 477, 531, 532, 533
Ronot 472, 473, 474, 485, 486, 488, 489, 523, 526, 528, 529, 530
Rossignol 457
Rottier ... 310, 311, 315, 330, 331, 335, 336, 337, 338, 340, 341, 342, 351, 358, 362, 391, 455, 456, 494
Roure 420, 513
Rousman
goumier 436, 437
Rouvroy 478, 480, 537
Roux 109, 514, 515
Salah ben Amouda
goumier 463
Salah O'Djibi
goumier 498
Sallaud 478, 479, 537, 538
Salomon 453
Sanda Abarimi
goumier 485, 487, 489
Santamaria 476
Santucci 426
Sarrazac 432
Scarbonchi 391, 421, 423, 425
Schermesser 421
Séré de Rivières19, 364, 460, 497, 498, 499, 500, 503
Serpaggi 513
Sidan 466
Sidi Galemami
bandit 526, 528
Sidi Mamoud

marabout maure 425
Sidiki
goumier 500, 502, 505
Sixte de Bourbon 501
Somok 418, 422
Spinozi 438
Studer 487, 488, 489, 530
Suni ben Ali
goumier 485
Tagama
sultan d'Agadès.. 107, 163, 170, 234, 246, 249, 250, 257, 266, 268, 287, 289, 294, 295, 302, 303, 316, 412, 460
Taillade 462
Tambo
brigadier 440, 442, 453
Tessian Tessambido
tirailleur 515
Teulé 466
Thévenin 429, 430, 432, 436
Thibaud de Haut le Cœur 463
Thomas 433, 437, 452
Thore 409
Toby 369
Togolo
goumier 520
Tolli 415
Toubeau de Maisonneuve 412, 454, 505
Toulman
notable de Tahoua 108
Touzet 499
Toyer 487, 488, 489, 530
Vandenbroucke 493, 494, 495, 496
Vanvaetermeulen 408
Vicaire 363
Vignon 361, 462, 463, 499, 501
Villanova 427, 432, 469, 470
Vinchon 425, 426
Viney 430, 433, 436
Wall 517
Wardugu
bandit 373, 383, 523, 534
Weisbecker 495, 496, 497, 498, 499, 501, 502, 503, 504, 506
Weymersche 488
Zettimi ... 151, 181, 189, 190, 205, 210

Table des matières

Avant-Propos 5

CHAPITRE I PRÉSENTATION DU MILIEU 7

11 – Cadre géographique 9

12 – Les populations 21

121 – Historique du peuplement 23

122 -Les différentes populations de la zone désertique 27

CHAPITRE II RAPPEL HISTORIQUE 39

21 – Situation de l'espace nigérien à la fin du XIXe siècle 41

22 – La pénétration française (1890-1900) 42

221 La politique coloniale de la France 43

222 Le contexte international : le congrès de Berlin 1885 44

223 – La situation en Afrique sub-saharienne 45

224 Les Missions d'exploration 47

23 – L'occupation française (1900 -1901) 55

231 – La création du troisième Territoire militaire 55

232 – Relève de la mission Afrique centrale 57

233 – La frontière méridionale 58

234 – La ligne de ravitaillement 58

235 – Le transport des personnels à chameau 60

Chapitre III Les unités montées à chameau (1901-1906) 63

31 – Création de la première unité montée 65

311 – Historique 65

312 – organisation 66

313– Ses premières activités 72

32 – Développement des unités montées (1902-1904) 77

321 – Evolution de la politique gouvernementale 77

322 – Amélioration de la voie de ravitaillement 81
323 – Reprise des activités 90
324 – Réalisation d'unités supplémentaires 92
33 – Leurs activités 95
331 – Période d'expansion (1904-1905) 95
332 – Période de stagnation (1905) 100
333 – Reprise des activités (1906) 104
34– Officialisation des unités montées 117
341 – Les raisons 117
342 – Les soutiens de cette politique 119
343 – La décision fondamentale 120
CHAPITRE IV LES SECTIONS MÉHARISTES 1907-1919 123
41 – Le contexte général 125
412. Situation au TMN 130
42 – Evolution des unités montées à chameau 135
421 Les sections méharistes 135
422 Les autres unités 146
43 – Les activités 155
431 – L'occupation des Confins. (1907-1915) 155
432 – Les révoltes nomades (1916-1919) 227
CHAPITRE V LES PELOTONS MÉHARISTES (1919-1926) 305
51 – La situation du Territoire militaire du Niger 307
511 – Persistance de l'insécurité 307
512 – Réorganisation des structures. (1919-1926) 317
513 – Aides aux populations 321
52– Evolution des pelotons méharistes 323
521 – Organisation 323
522 – Les Personnels 327

523 – L'emploi 330
524 – Logistique 332
53– Les activités des pelotons méharistes 335
531 Le peloton méhariste de Bilma-N'Guigmi 335
532 – Le peloton méhariste de Gouré ou de Boultoum 338
533 – Le peloton méhariste d'Agadez 344
534– Le peloton méhariste de Tahoua 352
CHAPITRE VI LES GROUPES NOMADES 1927-1962 355
61 – Le Contexte Nigérien 357
611 – La paix "nassaréenne" (1927 – 1939) 357
612 – La Seconde Guerre mondiale (1939 -1945) 365
613– La marche vers l'Indépendance (1946-1958) 369
614 – L'indépendance (1958-1962) 374
62 – Evolution des groupes nomades 377
621 – Pérennité des structures 377
622 – Changement des statuts 379
623 – Diversification des missions 380
624 – Les Personnels 388
625 – Les moyens 396
63 – Les activités de groupes nomades 407
631 – Le groupe nomade de Tahoua (GN12) 407
632 – Groupe nomade d'Agadez, de l'Air (GNA. PMA,GMA. GN 11) 412
633 – Groupe nomade de N'Guigmi (GNN, PMN, GN 9) 453
634 – Groupe nomade de Bilma (GNB, GMK, GN 10) 482
635 – Les unités méharistes aux confins nigéro-tchadiens 493
Postface 541
Annexes 543
Principaux termes géographiques 545

Termes usuels relatifs aux points d'eau 545
Composition sommaire des pâturages 547
Organisation administrative du territoire du Niger 549
Tableau synoptique : Historique des unités à chameau du Niger 551
Appendices 553
Sources 575
Illustrations 575
Cartes 581
Localisations 583
Index 591

Achevé d'imprimer sur les presses de l'Imprimerie BARNÉOUD
B.P. 44 - 53960 BONCHAMP-LÈS-LAVAL
Dépôt légal : novembre 2000 – N° d'imprimeur : 12215